M2 5C

BQT 1011
M3
vol. 1

THE LIBRARY
ST. JEROME'S COLLEGE

No. M252

Property of
ST. JEROME'S COLLEGE
LIBRARY.

MOIS DE MARIE

DES PRÉDICATEURS

TOME PREMIER.

THE LIBRARY
ST. JEROME'S COLLEGE

La contrefaçon de cet ouvrage sera poursuivie selon la rigueur des lois, soit en France, soit à l'étranger.

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de la griffe de l'auteur sera réputé contrefait.

C. Martin

Paris. — Typ. PILLET et DUMOULIN, 5, rue des Grands-Augustins.

MOIS DE MARIE

DES

PRÉDICATEURS

OU COURS COMPLET

DE SERMONS, CONFÉRENCES, INSTRUCTIONS

POUR TOUS LES JOURS DU MOIS DE MARIE, POUR TOUTES LES FÊTES

ET SUR TOUS LES SUJETS SE RAPPORTANT A LA TRÈS-SAINTE VIERGE

ACCOMPAGNÉS DE RICHES MATÉRIAUX TIRÉS

1° de l'Écriture; 2° des saints Pères; 3° de la Tradition; 4° de la Liturgie; 5° des Maximes des Saints; 6° de la Théologie; 7° des Recueils anecdotiques; 8° des MARIALIA oratoires ascétiques et symboliques de toutes les époques,

PAR

M. L'ABBÉ C. MARTIN

Chanoine, Officier d'académie, Membre de plusieurs Sociétés savantes, auteur de la BIBLIOTÈQUE DES PRÉDICATEURS

Ad MARIAM sicut ad negotium seculorum respiciunt et qui nos præcesserunt, et nos qui sumus, et nati natorum, et qui nascentur ab illis.
(S. BERNARD. *Serm.* 2 *in Pentec.*)

NEUVIÈME ÉDITION

TOME PREMIER

THE LIBRARY
ST. JEROME'S COLLEGE

PARIS

LIBRAIRIE RELIGIEUSE ET ECCLÉSIASTIQUE
DE MARTIN NEVEU ET AUDIER
87, RUE DU CHERCHE-MIDI.

MDCCCLXXXI

Réserve de tous droits d'après les traités.

7617

INTRODUCTION

Le Mois de Marie est devenu une station aussi suivie que celles de l'Avent et du Carême. La prédication forme la partie essentielle de l'exercice du soir, et la foule qui entoure nos chaires durant cette fête mensuelle en l'honneur de la sainte Vierge demande avec avidité le pain de la parole divine à ses zélés pasteurs.

L'orateur chrétien devra-t-il être laissé à ses seules inspirations pour cette longue prédication de tout un mois? Ce n'est pas ainsi qu'ont pensé nos devanciers par rapport aux stations de l'Avent et du Carême. Ils trouvaient utile d'avoir sous les yeux des modèles pour remplir avec fruit un ministère qui demande tant de savoir et de préparation. C'est à la satisfaction de ce besoin qu'a été due l'immense diffusion des Avents et des Carêmes de Bourdaloue, de Massillon, de Fléchier, de Mascaron, du P. Lejeune, de la Colombière, de la Rue, de Neuville, de Ségaud, etc. Le clergé appréciait si fort ces recueils qu'il n'est pas un prédicateur quelque peu célèbre du dix-septième et du dix-huitième siècle qui n'ait publié son Avent et son Carême.

Si l'on a recherché des modèles pour ces stations où les sujets abondent, où la matière est facile, où la voie est battue, le besoin n'est-il pas plus grand pour celle du Mois de Marie? Cette station est nouvelle ; elle est importante et difficile, elle a son cadre particulier. Il n'est pas permis ici, comme dans un Carême ou un Avent, de prendre çà et là une série de sujets de dogme ou de morale, au goût de l'orateur ou de l'auditoire, sans s'astreindre à un choix régulier. Le Mois de Marie est consacré à la sainte Vierge. Le peuple qui va vous entendre veut que vous lui parliez de sa bonne Mère. Coordonnez vos sujets et votre plan à votre manière, soit, mais ne sortez pas du cercle, qui est le culte de Marie. Tous les essais qui ont été tentés en dehors ont échoué. Nous avons vu venir des prédicateurs avec des sermons sur le symbole, sur le décalogue, avec une exposition savante sur les sacrements, sur la liturgie, sur le mysticisme, sur l'Église, sur la controverse, sur les besoins de l'époque, etc. Vains efforts! *non erat hic locus;* à la deuxième semaine, le peuple disait en s'en allant : « Il ne nous parle pas de la sainte Vierge, » et il ne revenait pour entendre le prédicateur intempestif que les personnes pieuses qui, pendant le jour, avaient eu soin de lire dans leur livre les prières du *Mois de Marie*. Les fidèles trouvent gravé dans leur cœur l'esprit de l'Église, et ils veulent qu'on s'y conforme. Une fête en l'honneur de la Vierge exige un sermon sur la Vierge, ainsi le prescrit l'Église et le vœu des paroissiens. La station du Mois de Mai ne peut donc se composer que d'une suite de sermons sur la sainte Vierge. Mais les sujets qui ont rapport au culte de Marie ont leur caractère spécial. Ils ont un cercle dont on ne peut sortir. Cette circonscription exige des plans rigoureux pour éviter la confusion, une ordonnance suivie, nette, précise; un fond d'idées riche, abondant, varié, pour éviter la monotonie. Le style lui-même a ici sa couleur particulière. Il doit être doux, facile, clair, sans enflure, sans exagération, sans excès de véhémence. En outre, ces sujets sont rares dans les sermonnaires. A part quelques-uns qui ont traité

les mystères de la sainte Vierge, les autres n'ont qu'un discours sur sa *dévotion*. Voilà ce qui a fait dire aux maîtres, et avec raison, que les sujets du culte de Marie sont les plus difficiles de la chaire chrétienne. Les modèles sont donc ici des plus nécessaires.

Le cadre que nous avons rempli est des plus vastes; il est sans précédent dans cette matière. Le voici nettement dessiné.

Division générale. L'ouvrage se divise en deux parties. La première comprend le *Mois de Marie des Prédicateurs*, c'est-à-dire des sermons et instructions pour les trente et un jours du Mois de Mai, accompagnés de Matériaux; la deuxième embrasse tous les autres sujets se rapportant au culte de la sainte Vierge qui n'ont pu trouver place dans la première partie. Cet ouvrage est, comme on le voit, le *Mariale* complet du prédicateur.

Ordonnance. L'ordre que nous avons suivi dans la distribution des sujets pour le Mois de Marie est celui que suit l'Église : 1° Mystères par ordre de date; 2° Vie de la sainte Vierge; 3° ses Vertus; 4° son Culte. Pour la seconde partie : 1° Fêtes secondaires et particulières de la sainte Vierge; 2° Sujets se rapportant à sa vie; 3° Paraphrases; 4° Sujets divers.

Plan pour chaque sujet. Chaque sujet du Mois de Marie comprend : 1° un Sermon; 2° une Instruction familière; 3° des Matériaux sous les titres suivants :

I. Écriture. — II. Saints Pères. — III. Théologie. — IV. Traits historiques. — V. Maximes des saints et des ascétiques. — VI. Comparaisons. — VII. Motifs et moyens. — VIII. Emblèmes. — IX. Figures. — X. Histoire et esprit de la fête. — XI. Cours d'éloquence sacrée. — XII. Traités remarquables. — XIII. Plans divers. — XIV. Auteurs à consulter.

L'Œuvre est grande et riche. L'orateur n'a, comme on le voit, qu'à choisir, qu'à prendre à pleines mains.

Ces Matériaux, suffisamment abondants, servent également aux sujets moins importants de la deuxième partie; on n'aura qu'à s'y reporter au besoin.

L'ordre des sujets que nous avons établi peut être interverti selon le gré du prédicateur. Ce que nous avons eu particulièrement en vue dans l'abondance accumulée dans cet ouvrage, dans cette double instruction pour chaque sujet, dans ces matériaux puisés à toutes les sources qui l'accompagnent, dans ces plans variés qui terminent, c'est de donner à tout prêtre le moyen d'être toujours *neuf*, toujours *fécond*, toujours *intéressant*, eût-il à prêcher la *station du Mois de Mai* toute sa vie.

L'exécution d'un si vaste plan est des plus méthodiques. Le prédicateur trouvera dans cette œuvre, tant pour le choix des instructions que pour l'abondance des matériaux, une mine des plus fécondes pour traiter avec fruit des matières difficiles où tant de maîtres ont échoué.

Mais que sont les beaux plans, les grands travaux, les bons livres, si Dieu ne les bénit : « Celui qui plante n'est rien, non plus que celui qui arrose; car c'est Dieu qui donne l'accroissement. » *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat; sed qui incrementum dat, Deus.* (1 *Cor.*, III, 7.) Bénissez cette œuvre, Seigneur, afin qu'elle porte des fruits! Et vous, ô bienheureuse Vierge Marie, notre Mère, vous le grand livre où est écrit le Verbe de Dieu : *Liber grandis in quo scriptum est Dei Verbum* (S. Antonin., *in Sum.*, p. 4, tit. 15, c. 5), prenez sous votre protection celui-ci, écrit tout entier pour la gloire de ce Verbe et en votre honneur !

DÉVOTION DU MOIS DE MARIE

(Discours d'ouverture du Mois de Marie. — M. l'abbé C. Martin.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRAUX

N° 1. — PLAN

Ier POINT. — Moyens dont Dieu se sert pour accroître en nous la foi.

SUBDIVISIONS

1. Le martyre.
2. La vie solitaire.
3. Les pèlerinages.
4. L'anathème à l'hérésie.
5. La propagation de la foi, la dévotion au sacré cœur de Jésus.
6. La dévotion du Mois de Marie.
7. Conclusions. — Conséquences.

IIe POINT. — Manière de sanctifier le Mois de Marie.

SUBDIVISIONS

1. Accroître de plus en plus notre dévotion envers Marie.
2. Nous avancer dans la pratique des vertus dont Marie nous a donné l'exemple.

N° 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N° 3. — MATÉRIAUX

1. Ecriture.
2. SS. Pères.
3. Traits historiques.
4. Maximes des saints et des ascétiques.
5. Comparaisons.
6. Motifs et moyens.
7. Indulgences.
8. Auteurs à consulter.

TEXTE.

Transite ad me omnes qui concupiscitis me.
(Eccli., xxiv, 26.)

Il y a à cette heure, M. C. F., une grande allégresse dans toutes les églises chrétiennes. Un autel a été élevé dans chaque sanctuaire en l'honneur de la Mère de Dieu. Les fidèles y accourent avec empressement, les uns pour lui demander une grâce, les autres pour la remercier d'un bienfait. Chacun semble avoir à cœur cette douce invitation d'un grand serviteur de Marie : « Il convient en toute occasion de penser à la glorieuse Vierge Marie, l'heureuse Mère de Jésus. Vous devez vous recommander *chaque*

jour à ses mérites et à ses prières. Dans tous vos besoins, vous devez recourir à elle comme un enfant qui souffre a recours à sa mère. Invoquez votre puissante protectrice, et vous aussi, pécheurs : son nom béni fortifiera et consolera votre âme!... »

Venez à votre tour, enfants chéris de Marie, faire vos préparatifs pour la fête mensuelle. Venez déposer votre prière devant cet autel consacré à votre Mère et soyez pleins de confiance, car elle sera exaucée.

Ce premier entretien est en tout analogue à la circonstance. Je me propose de vous parler 1° des *moyens divers que Dieu emploie pour accroître en nous la foi*, moyens parmi lesquels se trouve la *dévotion au Mois de Marie*; 2° *de la manière de sanctifier ce mois béni*.

I^ER^ POINT.

MOYENS DONT DIEU SE SERT POUR ACCROITRE EN NOUS LA FOI.

Depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours, nous remarquons une succession nombreuse d'actes, de pratiques et d'institutions pieuses qui se rattachent étroitement à la croyance. Ces moyens, Dieu les a laissés à la disposition du fidèle, afin qu'il s'harmonise lui-même avec sa foi, selon ses instincts et ses goûts.

L'esprit de Dieu dirige cette liberté du chrétien dans sa dévotion pratique, et c'est une étude sainte, celle qui nous montre le développement successif de l'acte pieux du chrétien de tous les temps, traduisant au dehors sa pensée avec un parfait accord avec les principes du catholicisme. On y voit cette riche fécondité de notre religion qui, sans cesser d'être en elle-même invariable, se laisse voir et admirer comme sous des aspects différents, et se prête pour ainsi dire à la mobilité des sentiments et des goûts des hommes.

Arrêtons-nous quelques instants à parcourir ce que l'on peut appeler l'histoire des *dévotions* ou des *pratiques religieuses*. Nous verrons que cette variété de caractères qu'elles revêtent, selon le besoin des hommes et des temps, est un des moyens visibles dont Dieu se sert pour accroître et perpétuer la foi de siècle en siècle.

1^re^ SUBDIVISION. — LE MARTYRE.

En ce monde tout souffre à naître, les hommes et les choses, tout souffre à s'établir et à y vivre, même la vérité, et plus peut-être la vérité que ce qui ne l'est pas. Quand une société, quand un État, quand une institution que l'on n'avait point encore vus s'élèvent dans quelque coin de la terre, vous ne pouvez, il est vrai, leur préciser l'avenir, mais vous pouvez leur prédire qu'une lutte les attend pour prendre demeure au milieu des hommes.

Si une légion d'anges descendait sur la terre pour y fonder un royaume, on pourrait d'avance leur assurer qu'ils ne le pourraient qu'avec la force. Lors donc que le catholicisme vint pour faire de l'ancienne société une société entièrement nouvelle, changer les croyances et les mœurs, et étendre sur le monde son règne, il dut se montrer plein d'énergie, inébranlable, immobile devant la lutte qui allait s'élever. Alors il fallut la *manifestation du*

courage et de l'héroïsme; Dieu donna au chrétien la force du *martyre.* On vit des hommes de tout âge et de toute condition se prendre d'un ardent amour pour la mort : des enfants, des vieillards, des vierges, des pontifes, des mères et leurs jeunes filles. Noble courage, manifestation religieuse, surhumaine; elle dura pendant plus de trois cents ans, autant qu'il fallut pour vaincre, et elle vainquit, parce qu'elle était l'inspiration de Dieu pour défendre à cette époque son Eglise ; elle vainquit, parce qu'elle était l'esprit et le moyen du moment et du siècle pour triompher.

L'épreuve du martyre convertit l'univers ; c'était un miracle de dévouement étrange qui ne s'était point encore vu chez les gentils, ils y crurent comme à un prodige et se firent chrétiens.

La patience ayant lassé la férocité des persécuteurs, le Seigneur, satisfait du dévouement de ses servitéurs, convertit le chef de l'empire, et la paix alors régna dans tout l'univers.

2me SUBDIVISION. — LA VIE SOLITAIRE.

Le monde ainsi changé, il fut besoin d'une manifestation d'une autre nature pour accroître au milieu des nouveaux baptisés la foi des apôtres et des martyrs, et pour étonner le païen du village qui demeurait encore rebelle. Alors qu'est-ce qu'il arriva? Il advint que des milliers de chrétiens, ne pouvant plus devenir des martyrs, quittèrent leur patrie, leur ville et leur demeure, distribuèrent leurs biens aux pauvres et allèrent sur les montagnes essayer d'une vie d'ange que personne ne pouvait comprendre.

La Thébaïde devint un sanctuaire placé entre le ciel et la terre. La solitude, la pauvreté, la chasteté, la prière composèrent cette vie du désert qui fut aussi étonnante que celle du martyre. Les païens ne savaient pas mourir pour leurs dieux, ils savaient moins encore s'isoler et vivre seuls dans des cellules pour leur plaire et même pratiquer la vertu. Le dévouement du martyr et de l'anachorète furent donc éminemment appropriés au temps. Dieu les fit naître pour les placer en face du paganisme ; l'homme en les voyant en fut surpris comme d'ineffables merveilles. L'admiration le mena à l'amour, il se fit chrétien, et celui qui l'était déjà fut affermi et encouragé dans sa foi.

Le martyre et la vie du désert, manifestations caractéristiques des premiers siècles, actes nécessaires du moment et de l'époque et qu'il fallait tels pour achever de convertir et commencer à consolider, qui niera qu'ils n'aient puissamment contribué à établir et à accroître la foi?

3e SUBDIVISION. — LES PÈLERINAGES.

Quand le monde est converti, les dévotions deviennent plus exclusives ; elles sont pour l'édification du fidèle, mais elles ont encore un caractère approprié au besoin. Du sixième au onzième siècle, on bâtissait des églises et les cloîtres dans les cités ; mais quand l'on eut des temples de marbre, des autels d'or et des sanctuaires pour les tombeaux des martyrs ; quand la persécution ne fut plus là pour ranimer l'antique foi, quand la vie cénobitique commence elle-même à être moins rigoureuse, alors tout à coup un nouvel esprit se répand dans le catholicisme. — Jérusalem, Jérusalem ! s'écrie-t-on de toutes parts, le Sépulcre, le Calvaire, le mont des Oliviers..... Dévotion

du pèlerinage, que tu as été sublime et touchante, que tu avais de charmes, de pieuses émotions, d'amours enivrantes, noble image de notre vie qui va aussi d'un terme à l'autre, d'un lieu profane à un lieu sacré, d'une chaumière de la terre aux palais des cieux! Pour nos aïeux sans lettres, simples et croyants, le récit pieux du pèlerin était la parole d'un apôtre; en ces temps où les hommes peu raisonneurs voyaient beaucoup par les sens, quelle chose au monde pouvait plus exalter l'âme que la vue de ces lieux sanctifiés par le passage d'un Dieu? Le pèlerin est déjà un homme qui croit, mais quand il a vu et touché il a plus de foi encore. On allait voir le bois de la vraie croix, toucher la pierre du sépulcre, et l'on revenait, épris d'un saint enthousiasme, adorer Dieu avec plus de ferveur dans l'église de son pays. La dévotion du pèlerinage fut donc encore celle du besoin de l'époque, celle d'hommes naïfs qui, comprenant peu aux mystères et à la profondeur de la doctrine chrétienne, durent comprendre par la vue, l'ouïe et le toucher. Voilà comment Dieu rendit leur simplicité plus croyante que notre vaine science.

4e SUBDIVISION — L'ANATHÈME A L'HÉRÉSIE.

On entreprit des voyages pieux pendant plusieurs siècles, soit pour Jérusalem, soit pour Rome, et le catholicisme gagna à ces dévotions qu'une grande foi seule pouvait inspirer. Mais l'esprit mobile de l'homme amena bientôt des changements à ces saintes pratiques.

Puis s'éleva comme un effrayant orage la plus funeste des hérésies, hérésie qui ne se proposait rien moins que de tout renouveler, de réformer l'Eglise et d'y substituer les rêves de quelques prédicants fanatiques.

Ici l'esprit religieux a son caractère marqué dans la négation scrupuleuse de l'erreur et dans le combat du nouvel adversaire; cela dura longtemps, cela dure encore, parce que l'ennemi reste debout. Mais aujourd'hui l'enthousiasme des réformés s'est évanoui, les plus sages d'entre eux sont même effrayés de l'abîme qu'ils voient autour de leur incrédulité. Le catholicisme, sorti triomphant d'une lutte où, si Dieu n'eût été là, il aurait dû périr, le catholicisme s'est montré à nous rayonnant d'une nouvelle immortalité, avec de nouvelles richesses et de nouveaux miracles de dévotion faits pour notre époque. Dieu a voulu nous rappeler que nous sommes les enfants des martyrs, des anachorètes du désert, des pèlerins de Jérusalem et de Rome. Son inspiration nous est venue, l'esprit chrétien s'est transformé en nous sous une forme telle qu'il la fallait à nos besoins. Catholiques comme nos aïeux, comme nos premiers pères dans la foi, nous avons les mêmes croyances et nous avons aussi une manifestation spéciale.

Que faisons-nous, quelle est cette manifestation qui a remplacé celle du martyre du désert et du pèlerinage?

C'est, M. F., la *propagation de la foi*, c'est le *culte du sacré cœur de Jésus et de Marie.*

5me SUBDIVISION.— LA PROPAGATION DE LA FOI.— LA DÉVOTION DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

Le dernier siècle avait ébranlé cette foi, il avait fait assaut sur elle pour l'anéantir. Sainte et noble inspiration que celle de ces hommes qui dirent: Venez, réunissons-nous, combattons ensemble de nos corps et de nos biens

pour propager le catholicisme dans toute la terre et jusqu'aux îles les plus lointaines.

Dans l'âge où nous vivons, les peuples, ayant comme épuisé les délices de la civilisation, sont devenus voluptueux et égoïstes. Sainte et sublime inspiration de Dieu, celle de ces chrétiens fervents qui se sont écriés : L'amour du plaisir et l'amour de soi sont profanes. L'amour, c'est Jésus et Marie, c'est le cœur de celui qui a eu une si touchante dilection pour nous, qu'il a donné sa vie, qu'il est descendu du ciel, s'est fait petit et souffrant.

L'homme avancé en civilisation sent plus le besoin d'aimer que de craindre, c'est vrai ; l'ancienne loi était une loi de terreur, c'est plutôt la trompette de l'ange qui pousse l'homme au désert que la voix du bon pasteur qui ramène la brebis au bercail et qui fait grâce à la pécheresse qui se prosterne à ses pieds; il nous fallait donc une dévotion d'amour, de l'amour le plus brûlant, il fallait à notre culte l'intimité de Dieu même, son cœur. O cœur de mon Jésus, trésor d'inénarrables mystères d'amour ! Oui, là, là, est le tabernacle d'ineffables délices, la tente où l'on sommeille dans les bras de son bien-aimé.

Une grande civilisation, de grandes agitations sociales développent le désir du bonheur : quiconque a beaucoup compris et souffert demandera à beaucoup aimer, puisque c'est là toute félicité. Cœur de mon Jésus ! ce désir de bonheur qui me dévore, c'est vous seul qui l'apaisez ; vous êtes plus doux que le martyre, que la cellule du solitaire, que les lieux où votre pied a passé et qu'allait visiter le pèlerin ; vous êtes l'amour, vous êtes le besoin de mes jours, de mon existence telle que les temps l'ont faite. De force, il faut que j'aime et que j'accoure à vous.

6me SUBDIVISION. — LA DÉVOTION DU MOIS DE MARIE.

Le culte du Mois de Marie est né de celui du cœur de Jésus. Tout ce que je viens de dire y a rapport, parce qu'ici c'est encore l'amour. Elle a été le sanctuaire de Dieu, elle a été le premier autel du Verbe ; il y a ici toute la confiance qu'on donne à une mère, mais il y a un charme puissant qui nous attache à ce culte, parce qu'elle a été comme nous créature et qu'elle tient de plus près à notre vie. Ne sommes-nous point aussi trop coupables, notre siècle n'est-il point trop criminel ? Or, pour aller à Dieu, nous avons besoin de médiation, nous avons besoin d'avoir au ciel une mère qui nous tende la main et nous encourage à monter.

1re CONCLUSION. Je conclus d'abord que chaque dévotion a toujours été appropriée au besoin des temps où elle s'est établie, que chacune d'elle a sa valeur relative et mérite nos respects.

2me CONCLUSION. Sur cette exposition concernant la dévotion, je conclus encore que les pratiques religieuses de nos jours ne le cèdent en rien par leur esprit, leurs effets et leur harmonie avec le temps, aux pratiques anciennes, qu'elles auront d'aussi immenses résultats, et qu'on y trouverait une preuve convaincante de l'action nouvelle du catholicisme sur les intelligences et les cœurs contre ceux qui disent faussement qu'il a perdu de sa vie et de sa puissance.

3me CONCLUSION. Mais je conclus surtout qu'il y a, dans cette succession

d'actes religieux dans tous les temps, une loi visible et permanente, un moyen puissant que Dieu emploie pour accroître la foi. Ceci est évident, c'est de l'histoire.

Conséquences. Or cela étant, qu'en résulte-t-il? Il en résulte que dédaigner les manifestations de l'esprit religieux de son temps, c'est déplaire à Dieu qui le donne comme moyen à l'égard du salut et de la grâce. C'est être téméraire et vouloir être juge des voies du Seigneur.

Il en résulte que de même qu'aux premiers siècles on courait avec transport au martyre, que plus tard on trouvait heureux ceux qui allaient au désert, que plus tard encore le pèlerinage était regardé comme un chemin du ciel; de même, de nos jours, l'œuvre de la Propagation de la foi, le culte du Cœur de Jésus, la dévotion du Mois de Marie, doivent être la première de nos dévotions, la dévotion sacrée, celle où Dieu a attaché le plus de grâces pour nous, celle qui lui est agréable et par laquelle surtout il veut que nous allions à lui. Le Seigneur, c'est le père de famille, ses enfants lui doivent toujours respect et amour, mais avec des formes et des modifications différentes selon leur âge et leur raison. Le moyen par lequel nous pouvons plus spécialement lui plaire nous est connu. C'est par Jésus, c'est par Marie.

Oui, par Marie mère de Dieu et des hommes. Aussi voyez comme son culte s'est répandu dans le monde, son nom est béni dans toutes les églises catholiques, les fêtes se multiplient en son honneur; c'est plus encore: par un élan d'enthousiasme inouï avant nous, on lui a consacré une fête d'un mois entier, un mois de louange, d'amour et de gloire, un mois qui prend son nom.

Nous voici venus à ces jours sanctifiés par le culte de notre reine, à ces jours de céleste joie où chacun va recevoir une large part des bienfaits de Marie. Eh bien! M. F., je vous le dis: si ces jours passent pour vous sans ferveur, sans amour, sans que votre foi en ait été réchauffée, si cette dévotion à notre mère devenue si populaire, je dirai si catholique en ces derniers temps, ne prend point votre âme, ne vous saisit pas comme un enthousiasme divin, je vous le dis, vous aurez trompé Dieu dans les sources de ses grâces, dans les moyens visibles par lesquels il veut aujourd'hui nous attacher à lui. Vous aurez manqué à la vocation de votre époque, qui est d'aller à Jésus par Marie, qui est de chanter les louanges de la mère pour obtenir les bénédictions du fils. Vous ne serez point l'enfant de vos aïeux, chrétiens, parce qu'eux se faisaient martyrs quand Dieu les appelait au martyre; parce qu'eux se faisaient solitaires, anachorètes, cénobites, ou désiraient le devenir quand Dieu les appelait au désert et qu'il était besoin d'édifier le monde; parce qu'eux bâtissaient des églises, décoraient de marbre et d'or les tombeaux des saints lorsque Dieu leur inspirait de rehausser la majesté du culte; parce qu'eux vendaient leur bien, allaient en pèlerinage au tombeau du Christ et au seuil des apôtres lorsque Dieu leur montrait cette voie de salut. Votre martyre, votre thébaïde, votre pèlerinage, votre dévotion, c'est l'autel de Marie, c'est la gloire de votre reine, c'est l'amour de votre mère. Et vous ne le comprendriez pas, et vous ne le sentiriez pas? Non, non, c'est trop vrai, c'est un fait que vous voyez et que vous touchez. Dans votre famille, votre mère vous a dit d'aimer Marie; dans votre village, le prêtre vous a dit d'aimer Marie; regardez, voyez-vous cet autel couronné de guir-

landes, chargé de fleurs, surmonté d'une statue de la sainte Vierge? Ce n'est pas nous qui l'avons dressé : qui donc? Le temps, la circonstance, votre époque, votre siècle, votre dévotion, la mienne, celle de tous les catholiques, Dieu lui-même, puisqu'il a voulu que le culte de la reine des cieux devînt si riche, si fécond, si universel.

Oh! nous l'aurons, oh! nous l'acquerrons, cette dévotion que Dieu a développée dans ces derniers temps comme un refuge et un asile à tant de naufrages, comme un boulevard contre l'impiété, comme une nouvelle puissance pour vaincre. Nous ne la méritions pas, on est trop pécheur par les temps qui passent. Infinie miséricorde de Dieu qui ne nous a point abandonnés! amour immense de Jésus qui veut que nous soyons ses frères! tendresse maternelle de Marie qui nous couvre de son égide alors que nous sommes plus menacés et plus coupables! Gloire à vous, Père, de nous avoir envoyé votre Fille! gloire à vous, Fils, de nous avoir donné votre Mère! amour, bénédiction à vous, Marie, qui n'avez point refusé votre mission, celle de sauver notre siècle, de ramener à Dieu les nouvelles générations, hélas! trop égarées! C'est vous qu'il nous fallait, mère bonne et généreuse, vous qui savez avoir pitié, vous qui savez arrêter la foudre et fléchir les courroux célestes, vous deviez être la dévotion de ces derniers temps où il y a peut-être plus à régénérer et à rétablir qu'en aucun autre.

Nous avons foi en vous, nous ne faillirons pas à votre appel; nous vous bénirons, nous vous aimerons, oh! nous vous invoquerons, grande protectrice.

Parce que nous voulons être fidèles à la vocation de nos jours, ô Marie!

II^e^ POINT.

MANIÈRE DE SANCTIFIER LE MOIS DE MARIE.

Les fruits de salut que nous devons recueillir du Mois de Marie se résument dans ces deux mots : 1° *Accroître de plus en plus notre dévotion envers la sainte Vierge;* 2° *nous avancer dans la pratique des vertus dont elle nous a donné l'exemple.*

1^re^ SUBDIVISION. — NOUS DEVONS ACCROÎTRE NOTRE DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Notre dévotion pour la sainte Vierge est grande. Nous l'aimons, nous l'imitons, nous l'invoquons, trois modes différents par lesquels chaque jour nous lui rendons notre culte. Mais ne croyez-vous pas qu'il soit possible de faire encore davantage? Ces trois manifestations de votre dévotion envers la Mère de Dieu : l'*amour*, l'*invocation*, l'*imitation*, les avez-vous portées à un haut degré?

1° Amour. Une mère! il n'est pas de nom plus doux à la bouche et au cœur! Une mère! c'est le symbole touchant de la bonté, de la douceur, du dévouement, du sacrifice! Eh bien! Marie est notre mère! mère du Sauveur, si justement appelé son *premier-né* (*Luc.*, II, 7), elle est aussi la nôtre, puisque

l'incarnation nous a tous élevés à la dignité de frères de J. C. Etant notre mère, par une heureuse et nécessaire conséquence, elle est aussi notre refuge dans nos misères, notre ressource dans nos besoins, notre protectrice dans nos souffrances, notre avocate auprès de la justice divine. Tous ces biens à la fois, le Sauveur nous les a donnés par cette parole féconde qui sortit de sa bouche avant son dernier soupir : *Ecce mater tua.* Or sommes-nous les dignes fils d'une telle mère par notre cœur, par nos sentiments, par notre dévouement? Oui, vous aimez la sainte Vierge, vous le dites, et votre présence dans ce temple le témoigne hautement, mais comment l'aimez-vous, jusqu'où l'aimez-vous? L'aimez-vous plus que votre mère de la terre, l'aimez-vous plus que votre famille, au-dessus des biens et des honneurs? l'aimez-vous jusqu'à faire des sacrifices pour sa dévotion, jusqu'à avoir du zèle pour son culte, jusqu'à répandre cet amour dans les cœurs de ceux qui vous entourent? Vos élans ne sont-ils pas fugitifs, vos soupirs ne sont-ils pas passagers? Des lassitudes et des tiédeurs ne gagnent-elles pas vos âmes dès que vous êtes éloignés des autels de Marie? Amours éphémères, légères comme vos pensées, inconstantes comme vos désirs!

Efforcez-vous durant ce mois, M. F., de fixer cet amour, vous le rendrez profond et invariable. Le Mois de Marie a été une inspiration de l'amour, que cette tendre dévotion allume dans notre cœur le plus ardent amour pour notre mère. Oui, Vierge sainte, nous ne ferons que vous aimer davantage; chaque exercice, nous rappelant vos bontés et vos miséricordes, rendra nos âmes plus tendres et plus aimantes, et désormais nos paroles au pied de vos autels ne seront plus qu'un cri d'amour.

2° Invocation. Durant tout ce mois nous louerons Marie par des hymnes et des cantiques. Nous chanterons ses priviléges et ses grandeurs, nous saluerons ses images en nous appliquant à les parer comme les anges, comme Jésus lui-même pare son trône dans les cieux. Nous écouterons avec bonheur tout ce qui sera raconté des merveilles que sa puissance opère dans l'Eglise. Puis, par-dessus tout, nous ferons une collection de pensées pieuses, de saints désirs, de sentiments pleins d'élévations, de soupirs, de supplications que nous présenterons à Marie afin qu'elle les agrée et les bénisse.

Nos prières à la sainte Vierge ont été rares, froides, incohérentes; elles seront durant ce mois, et toujours à l'avenir, plus fréquentes, plus tendres, plus saintes, car nous avons besoin de votre appui, ô puissante reine du ciel, afin d'arriver jusqu'au trône de Dieu.

3° Imitation. Ce n'est pas pour la première fois que nous commençons les saints exercices du Mois de Marie. Nous les avons aimés et suivis durant les années précédentes, mais quels fruits de vertu en avons-nous recueillis?

Du haut des cieux la sainte Vierge nous adresse à tous cette parole du Sauveur à ses disciples : *Exemplum dedi vobis.* (*Joan.*, xiii, 15.) Je vous ai donné l'exemple, voyez ma vie : mon enfance se passe dans le temple, ma jeunesse et une partie de ma vie dans l'obscurité à Nazareth; puis arrivèrent les angoisses du Calvaire et enfin mon délaissement sur cette terre de larmes. Or dans toutes ces situations je vous ai donné l'exemple : *Exemplum dedi vobis.* Ces enseignements, M. F., la sainte Vierge nous les donne en particulier durant ce mois. Aussi les ministres de la parole sainte, selon l'esprit de l'Eglise et de cette dévotion, vous entretiennent-ils dans leurs instructions des mystères de la vie de la Mère de Dieu, et à chaque exercice ils vous la

proposent en exemple : *exemplum dedi vobis.* Voulez-vous vous rendre dignes de la tendresse de Marie, élevez vos regards jusqu'à elle, et rendez vous semblables à votre modèle. L'enfant qu'une mère aime le plus tendrement est celui qui lui ressemble le plus ; le secret de cette préférence, qu'elle voudrait se dissimuler à elle-même, c'est qu'elle a retrouvé en lui son image. Si donc, M. F., nous voulons être les enfants privilégiés de Marie, retraçons dans notre vie ses vertus, ce culte est le plus cher à son cœur et le plus profitable à nos âmes.

2e SUBDIVISION. — PRATIQUE DES VERTUS DONT MARIE NOUS A DONNÉ L'EXEMPLE.

Ce sera retirer les plus grands fruits du Mois de Marie que de *faire des progrès dans les vertus dont elle nous a donné l'exemple.*

Ces vertus sont de deux sortes : 1° *les vertus théologales;* 2° *les vertus morales.*

I. VERTUS THÉOLOGALES. Ces vertus sont : 1° *la foi.* Comment imiterons-nous la foi de Marie? Non-seulement par nos croyances, mais encore par nos œuvres. Celui-là croit véritablement, dit saint Grégoire, dont les œuvres sont d'accord avec la foi : *Ille vere credit qui exercet operando quod credit.* Tu dis : Je crois, ajoute saint Augustin, et c'est là la foi : *Dicis : Credo, fac quod dicis, et fides est.* La foi vive consiste à baser sa vie sur ses croyances. Telle fut la foi de Marie. Conjurons-la de nous appliquer les mérites de la foi, et adressons-lui cette prière : *Adauge nobis fidem.*

2° *L'espérance.* Les saintes Ecritures appellent Marie la mère de l'espérance : *Mater sanctæ spei ;* l'Eglise la nomme l'espérance même : *Spes nostra, salve.* Apprenons d'elle à nous confier en Dieu pour la grande affaire de notre salut en disant avec le roi-prophète : *Mihi autem adhærere Deo bonum est, et ponere in Deo spem meam.* (*Ps.* LXXII, 28.)

3° *La charité.* Saint François de Sales appelle Marie la reine de l'amour. L'amour divin, dit saint Bernard, pénétra si profondément l'âme de Marie, qu'il n'y eut pas une de ses parties qui n'en ressentît l'atteinte. Supplions-la, M. C. F., de faire tomber sur nous une étincelle de ce feu sacré dont elle a brûlé pour Dieu.

4° *L'esprit d'oraison.* Après Jésus, Marie posséda l'esprit d'oraison à son plus haut degré, dit Albert le Grand : *Virtus orationis excellentissima fuit.* Elle aimait le recueillement et le silence de la solitude, elle trouvait son bonheur à l'ombre du sanctuaire. Que nous sommes loin de lui ressembler en ce point, M. C. F. ! Ah! demandons-lui cet amour de l'oraison et de la solitude qui nous détachera de la terre et de ses vanités !

II. VERTUS MORALES. La très-sainte Vierge a pratiqué au suprême degré toutes les vertus. Ne pouvant vous parler de toutes, je me borne à vous signaler son *humilité*, sa *pureté*, son *obéissance*, son *amour de la pauvreté*, sa *patience* et sa *charité* envers le prochain.

1° *Humilité.* L'humilité, dit saint Bernard, est la base et la gardienne de toutes les vertus : *Humilitas est fundamentum custosque virtutum.* La sainte Vierge, continue le même Père, se montre particulièrement favorable à ceux qui s'appliquent à l'imiter dans cette vertu. Que ce soit notre occupation tout ce mois, M. C. F. !

2° *Pureté.* C'est à cause de sa pureté que Marie fut appelée le lis : *Sicut*

lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. (*Cant.*, II, 2.) Cette vertu doit nous être chère! Ceux qui sont chastes deviennent des anges. *Erunt sicut angeli Dei.* (*Matth.*, XXII, 20.) Invoquons particulièrement la reine des vierges, si nous voulons espérer de conserver intacte en nous cette précieuse vertu....

3° *Obéissance.* L'obéissance de Marie fut infiniment plus parfaite que celle de tous les autres saints : aussi les âmes obéissantes plaisent à Marie d'une manière spéciale. Travaillons durant ce mois à acquérir cette vertu qui nous acquiert toujours l'estime de Dieu et aussi celle des hommes.

4° *Amour de la pauvreté.* Nous n'aimons pas la pauvreté, nous la fuyons au contraire de toutes nos forces. La sainte Vierge, inspirée d'en haut, nous a montré par son exemple que la pauvreté est préférable aux richesses, et qu'elle est une source de mérites devant Dieu. Nourrissons notre esprit de ces maximes durant ce mois, et sachons, en considérant la pauvreté de Marie à Bethléem et à Nazareth, prendre en estime la nôtre et la rendre profitable au salut de notre âme.

5° *Patience.* Toute la vie de la sainte Vierge est un exemple de patience, mais c'est surtout au Calvaire qu'elle fut portée au suprême degré : *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus ;* ces paroles résument tout ce qu'on peut dire de plus frappant. Cette vertu nous est bien nécessaire, car que d'épreuves dans notre vie! Efforçons-nous d'y faire quelques progrès et demandons aujourd'hui à Marie la grâce de porter comme elle courageusement nos croix.

6° *Charité envers le prochain.* En pratiquant cette vertu nous aurons accompli toute la loi qui dit : *Qui diligit proximum legem implevit.* C'est la vertu évangélique par excellence, c'est à ce signe que le Sauveur veut qu'on nous reconnaisse pour ses disciples. La charité de Marie se montra dans sa visite à sa cousine Elisabeth, aux noces de Cana et au Calvaire, où elle nous adopta pour ses enfants. Heureux celui qui s'efforce d'imiter sa charité. Rien, dit saint Grégoire de Nazianze, ne saurait nous concilier plus sûrement son amitié : *Nulla res est, quæ Virginis benevolentiam conciliet, ac misericordia.*

Hélas! on le voit tous les jours, beaucoup de fidèles aiment le mois de Marie, les églises élégamment décorées, les autels chargés de fleurs et étincelants de lumière, le chant harmonieux des cantiques en l'honneur de la divine Vierge, les discours éloquents et fleuris prononcés dans son sanctuaire ; tout cela plaît et occupe agréablement un grand nombre de personnes. Le ciel en soit béni! c'est un bien, n'en doutons jamais. Mais ce bien n'est que le commencement de l'œuvre importante de notre sanctification, en nous y arrêtant, nous nous arrêtons au vestibule et nous ne pénétrons pas dans le sanctuaire qui est l'âme, le cœur de Marie. Aussi, quand la saison bien dangereuse de l'été, quand les longues soirées de l'automne et les plaisirs des champs sont arrivés, le péché règne encore. Où sont alors les fruits de sainteté que devait produire le Mois de Marie? Où est la modestie, l'humilité, le recueillement, l'esprit de prière, la charité pour le prochain?... Hélas! on est enfant de Marie, on le croit du moins, et une énorme distance sépare de Marie : point de ressemblance avec ce parfait modèle, point de conformité avec sa vie et la nôtre. Voilà le désordre. O illusion! Que le démon est habile! Combien d'âmes il entretient dans une fausse paix, dans une sécurité déplorable!

C'en est fait, ô notre mère, nous comprenons ce que vous voulez de nous cette année. Oui, nous allons demain saluer avec transport cette première aurore du mois délicieux qui porte ce doux nom : *Le Mois de Marie*, nous ne veulons pas qu'il soit pour nous ce qu'il a été jusqu'ici. Nous avons compris nos obligations, et, avec votre secours maternel, nous espérons bien que nous les remplirons. Nous n'oublierons pas un seul instant que si vous êtes la reine des fleurs, vous n'êtes pas moins l'arbre le plus beau que la main du céleste agriculteur a planté dans le jardin de son Eglise et qui produit les fruits les plus beaux à la vue et les plus suaves au goût. Nous penserons sérieusement à cette vérité, et notre dévotion pour vous sera comme une source abondante de bénédictions qui rendront notre pauvre cœur capable de produire des fruits pour la vie éternelle.

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(M. l'abbé C. Martin).

PLAN

Ire CONSIDÉRATION.

MOTIFS DE L'INSTITUTION DU MOIS DE MARIE.

Subdivisions

1. Le mois de mai est le plus beau de l'année.
2. Tendre piété envers la sainte Vierge.
3. Ce mois est pour Marie l'époque des grandes consolations.
4. Le mois de mai est le plus dangereux pour l'innocence.

—

IIe CONSIDÉRATION.

FIN DE CETTE DÉVOTION.

Subdivisions

1. Sublimité de cette fin.
2. Sainteté de cette fin.

IIIe CONSIDÉRATION.

AVANTAGES DE CETTE DÉVOTION.

Subdivisions

1. Don de persévérance.
2. Indulgences.

—

IVe CONSIDÉRATION.

MOYENS POUR RECUEILLIR LES FRUITS DE CETTE DÉVOTION.

(Voyez la deuxième partie du sermon ci-dessus.)

TEXTE.

Mensis iste vobis principium mensium, primus erit vobis in mensibus anni..... celebrabilis solemnem Domino. (Exod., xii, 2, 14.)

Depuis le jour à jamais mémorable, M. C. F., où la sainte Vierge a été proclamée, du haut de la croix, notre Mère par N. S. J. C., l'Eglise catholique s'est plu à environner de ses hommages le nom béni de Marie. Elle s'est fait un devoir d'exalter les ineffables priviléges attachés à sa maternité divine, et elle a composé en son honneur un cycle mystérieux de fêtes célébrées avec une pompe presque égale à celle qu'elle déploie dans les solennités du Sauveur. Ainsi chaque année liturgique, en ramenant la mémoire des grands mystères du Dieu fait homme, depuis son humble naissance à Bethléem jusqu'à son ascension triomphante dans les cieux, ramène aussi les gracieuses fêtes de son auguste Mère, depuis son obscur berceau jusqu'à son assomption glorieuse.

Mais si l'Eglise catholique s'unit aux vœux et aux soupirs des patriarches et des prophètes pendant quatre semaines, afin de préparer dignement ses enfants aux bonnes fêtes de Noël, et si elle consacre six semaines aux exercices de la pénitence afin que, dépouillant le vieil homme, ils apparaissent ressuscités à une nouvelle vie aux solennités pascales, il n'est pas étonnant que cette même Eglise, toujours conduite par l'Esprit de grâce et de vérité, ait accueilli dans ces derniers temps la pieuse pensée de consacrer un mois en l'honneur de la très-sainte Vierge et de le placer après les joies de la plus grande des solennités, comme pour mettre l'innocence péniblement recouvrée de ses enfants sous la puissante protection de leur douce et bien-aimée mère.

Chrétiens, qui que vous soyez, justes ou pécheurs, voici le temps favorable pour recourir à la divine miséricorde, voici les jours de salut que Marie vous présente, dans l'unique désir qui la presse de contribuer à votre perfection : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* (II *Cor.*, VI, 2.) C'est elle qui vous appelle par ces tendres paroles que l'Eglise lui met dans la bouche : *Transite ad me omnes qui concupiscitis me, et a generationibus meis implemini.* (*Eccli.*, XXIV, 26.) Celui qui m'aura trouvée puisera le salut du Seigneur; il aura trouvé la vie : *Qui me invenerit, inveniet vitam et hauriet salutem a Domino* (*Prov.*, VIII, 35), non cette vie d'un jour sujette à tant de maux, mais la vie bienheureuse que le cœur de l'homme, si vaste dans ses affections et dans ses désirs, ne saurait même imaginer. Ah! si aujourd'hui vous entendez la voix de sa miséricordieuse tendresse, n'endurcissez pas vos cœurs : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* (*Ps.* LXXX, 4.)

Afin de vous faire entrer dans ces sentiments et de vous faire apprécier l'importance de la dévotion du mois de Marie, je vais vous exposer : 1° *les motifs de l'institution du mois de Marie;* 2° *la fin de cette dévotion;* 3° *ses avantages;* 4° *les moyens à employer pour en retirer des fruits.*

Ire CONSIDÉRATION.

MOTIFS DE L'INSTITUTION DU MOIS DE MARIE.

1 SUBDIVISION. — LE MOIS DE MAI EST LE PLUS BEAU DE L'ANNÉE.

Entre tous les mois de l'année, le choix n'était pas difficile, il ne pouvait être douteux. Les merveilles du monde de la nature ne sont sans doute qu'un pâle reflet de celles de la grâce, mais au moins peuvent-elles en devenir le symbole. Voilà pourquoi l'Eglise nous a toujours présenté Marie sous ces emblèmes gracieux empruntés au monde de la nature. Elle est cette étoile du matin qui annonçait le soleil divin, ce printemps qui promet à la terre les fruits de l'éternelle vie. Les saintes Ecritures, dans leur langage poétique, la comparent aux plus belles plantes dont se pare la terre au retour de la saison des fleurs; elle est, disent-elles, le lis des champs et la fleur des vallées; elle s'est épanouie comme la rose dans les jardins de Jéricho; elle a grandi comme le palmier de Cadès, comme l'olivier des campagnes, comme le platane qui baigne ses tiges au courant des eaux vives.

Vous le voyez, M. F., les prophètes nous avaient désigné d'avance le mois qu'il convenait de consacrer au culte de Marie. Ce ne pouvait être que le mois de mai, le mois du printemps, de l'espérance et des fleurs. Aussi il semble que, dans ce mois, la nature réunisse les plus riches tributs pour les offrir à l'auguste souveraine de la terre et des cieux; et la piété du fidèle, plus féconde et plus riche encore que la nature elle-même, lui prépare tous les jours de mystérieuses offrandes. Les jeunes vierges entourent de lumières l'image de cette Vierge pure, qui porta dans son sein la lumière du monde;

des fleurs odorantes mêlent leurs couleurs à l'éclat des flambeaux, et la poésie, cette fleur de la parole, dédie à Marie ses chants inspirés, que des voix mélodieuses et pures font entendre autour de son autel : harmonie ravissante, accords des sentiments des âmes chrétiennes, concert touchant de la foi, de l'espérance et de l'amour, écho affaibli de l'hymne sans fin que les anges répètent autour du trône de Marie, au plus haut des cieux.

2e SUBDIVISION. — TENDRE PIÉTÉ ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Un autre motif de l'institution de la dévotion du Mois de Marie, c'est une tendre piété envers cette auguste reine. On ne saurait dire combien le zèle pour la gloire de cette incomparable Vierge a été ingénieux à trouver de nouvelles manières de l'honorer et de donner plus de solennité à son culte. Chaque siècle a vu s'établir dans l'Eglise une multitude de pratiques saintes destinées à ranimer la piété envers Marie et à attirer sur ses fidèles serviteurs les trésors de grâces dont elle est la dispensatrice. Ainsi l'institution de diverses fêtes en son honneur, l'établissement du rosaire, du chapelet, du scapulaire, de l'*Angelus*, les pieux pèlerinages, les processions, le chant des hymnes et des cantiques, les ordres religieux, les congrégations, les conférences érigées sous son invocation, et tant d'autres pratiques qu'il serait trop long d'énumérer, sont autant de fruits précieux de la dévotion envers Marie et de nouveaux moyens de l'honorer, qui ont été proposés successivement à la piété des fidèles. L'empressement avec lequel ces saintes pratiques ont été accueillies de toutes parts, les bénédictions qu'il a plu au Seigneur d'y attacher, les faveurs spirituelles dont l'Eglise les a enrichies, pour les répandre et les accréditer parmi ses enfants, ont prouvé combien elles sont salutaires et conformes à l'esprit de notre sainte religion. Ainsi en est-il arrivé de nos jours à l'égard du *Mois de Marie*, cette pratique si avantageuse et si chère aux âmes pieuses, qui semble avoir été réservée pour ces derniers temps, afin de ranimer dans les cœurs languissants des chrétiens les sentiments dont ils doivent être pénétrés envers la plus tendre des mères.

3e SUBDIVISION. — CE MOIS EST POUR MARIE L'ÉPOQUE DES GRANDES CONSOLATIONS.

1° C'est en ce mois que l'Eglise célèbre le temps pascal, jours de joie pour les fidèles, jours d'allégresse pour la Mère du Rédempteur, qui vit alors son Fils sortir glorieux du tombeau.

Quelles angoisses avaient accablé le cœur de cette divine Mère! Mais voilà que ses vêtements de deuil se changent en des vêtements de gloire. Ce Fils bien-aimé, qu'elle avait accompagné, couvert de sang, abreuvé d'outrages, jusqu'au Calvaire; ce Sauveur Jésus, qu'elle avait vu expirant sur la croix, et qui, lui adressant la parole une dernière fois, lui avait dit en lui montrant saint Jean : *Femme, voilà votre fils!* car lui allait quitter ce monde pour monter vers son Père; ce Fils chéri a pour jamais triomphé des méchants et de la mort; le voilà devant elle, ressuscité, resplendissant, qui l'appelle : Ma mère!... Ce fut une joie qu'une mère seule peut comprendre, celle de la veuve de Sarepta, lorsque le prophète Elie ressuscita son fils et le lui présenta vivant. Tout le peuple fut témoin de celle de la veuve de Naïm, lorsque

le Sauveur, arrêtant au milieu de la cité le convoi qui portait son fils au tombeau, ordonna au mort de se lever et le rendit à sa mère éplorée. Mais qui racontera la joie, l'allégresse de Marie en voyant son Fils ressuscité, son Fils glorieux, son Fils entouré de l'auréole céleste? lui qu'elle avait vu avec une couronne d'épines, les mains et les pieds déchirés, le côté ouvert; lui qu'elle avait vu expirer au milieu des plus grandes douleurs, puis recouvert d'un suaire dans le sépulcre.

C'est ce mystère d'incomparable allégresse que l'Eglise célèbre en ces jours où nous sommes : il est aisé de conclure que ce mois est cher à la bienheureuse Mère du Sauveur.

Un autre motif de consolation pour Marie, c'est la résurrection spirituelle de ses enfants innombrables qu'elle a adoptés au pied de la croix. Combien de ces enfants chéris s'étaient égarés dans la voie de perdition! Combien qui avaient fermé leur cœur aux saintes inspirations de la grâce! Hélas! croyant se désaltérer, ils avaient couru aux citernes desséchées, délaissant celle de Bethléem, où les eaux sont si pures; ils avaient demandé au monde des biens et des plaisirs, croyant y trouver la vie; mais ils n'y avaient trouvé que le péché et la mort. Les solennités pascales les ont réveillés, ils ressuscitent à la grâce : voici pour eux une nouvelle vie, et les voilà pour jamais vos enfants, ô Marie! *Ecce filius tuus.* Ce sont les enfants de vos larmes; ce sont vos soupirs et vos prières qui les ont convertis. S'il y a une si grande joie dans le ciel lorsqu'un pécheur revient à Dieu, si les anges chantent alors devant Dieu des hymnes d'allégresse, vous aussi, ô refuge des pécheurs! vous éprouvez dans votre cœur, en ce jour, les plus douces consolations! C'est pourquoi l'Eglise met dans notre bouche, en ce temps, cette acclamation qui vous est consacrée, et qui est l'expression des plus vifs transports d'allégresse : *Regina cœli, lætare, alleluia.* Réjouissez-vous, Reine des cieux! le temps des douleurs est passé, les jours de larmes ont fui. Réjouissez-vous, parce que ceux que vous avez portés dans votre cœur, et qui, en un jour d'oubli et d'ingratitude, s'étaient éloignés, sont revenus; ils sont ressuscités : *Quia quem meruisti portare, resurrexit.* Ils sont là près de vous, au pied de votre autel, qui vous invoquent : ce sont eux qui s'inclinent, qui prient, qui chantent vos hymnes, qui écoutent avidement la parole de Dieu, qui se déclarent pour toujours vos fidèles serviteurs : *Resurrexit.* Daignez les exaucer, ô la meilleure des mères, daignez prier pour eux : *Ora pro nobis Deum!*

4e SUBDIVISION. — LE MOIS DE MAI EST LE PLUS DANGEREUX POUR L'INNOCENCE.

Un quatrième motif non moins louable qu'on s'est proposé dans l'établissement de cette dévotion, c'est de détourner les fidèles des plaisirs dangereux que le printemps ramène. Ce mois, par la sérénité de son ciel, par l'épanouissement de la nature, par le spectacle prestigieux d'une renaissance générale, appelle les hommes au dehors : les courses sur la prairie, dans les bois, près des eaux, ont un attrait irrésistible. Les promenades, les réunions, les conversations, tout entraîne. Puis ces élans impétueux de l'âme, ces mouvements du cœur, ce vague indéfinissable de la pensée, voici les jours terribles qui les fomentent. *La dévotion du Mois de Marie* est l'admirable moyen que l'Eglise nous offre pour nous préserver des séductions

de ces jours d'orage. Elle nous invite à entrer quelques moments dans ses temples vers le soir. Là, quel doux spectacle ! Aux parfums de la terre émaillée, aux chants harmonieux des oiseaux qui peuplent les forêts rajeunies et les jardins odoriférants; à cette voix mystérieuse de la terre, qui semble renaître à une vie nouvelle et convier l'humanité tout entière à l'espérance, viennent se joindre, au pied des autels de Marie, parés de fleurs et étincelants de lumière, les joyeux concerts, les naïfs cantiques, les hommages empressés de ses nombreux enfants, qui aiment à se retrouver chaque jour sous les yeux de la plus aimante, de la plus aimable et de la plus aimée des mères.

Touchante dévotion du Mois de Marie ! Voyez comme elle met en émoi toutes les âmes tendres et pieuses de nos villes et de nos campagnes ! Pour orner l'autel de cette douce mère et placer sa statue vénérée sous un berceau de verdure et de fleurs, l'enfant cueille dans la prairie l'humble violette, ou coupe dans nos jardins la rose aux couleurs empourprées, le lis à la blanche parure; la jeune personne tresse des couronnes et des guirlandes embaumées; la mère de famille prête ses colliers de perles et des bijoux aux reflets de feu : tous veulent embellir le trône de leur gracieuse souveraine.

Il est beau, le Mois de Marie, dans nos cités, avec ses nombreuses réunions, avec ses harmonies sacrées, avec ses autels ruisselants de lumières; mais qu'il est touchant aussi dans nos campagnes de voir, au lever de l'aurore ou vers le soir d'une journée de pénibles labeurs, les bons fidèles se donner rendez-vous au pied de l'image de Marie, orner son trône avec le feuillage des bois et les fleurs des champs, placer sa statue protectrice au lieu d'honneur du foyer domestique et s'unir à leurs amis pour prier ensemble la sainte Mère de Dieu de les protéger pendant la vie et à l'heure de leur mort !

Or ces occupations saintes, ces soirées si bien employées, ces sentiments si pieux, ce zèle pour l'éclat du culte, ces chants suaves, ces illuminations resplendissantes, ces prières de tout un peuple, de tous les âges confondus ces instructions du pasteur, n'est-ce pas un moyen des plus saints et des plu efficaces pour détourner les fidèles des plaisirs dangereux de la saison ?

II^E^ CONSIDÉRATION.

FIN DE CETTE DÉVOTION.

Cette dévotion a principalement pour but de nous porter : 1° *à méditer sur les mystères de la bienheureuse Vierge Marie ;* 2° *à admirer et imiter ses vertus.*

Honorer Marie avec éclat et magnificence aussi bien que par le recueillement et la méditation ; l'honorer par le chant de ses louanges comme par la contemplation de ses admirables vertus ; affectionner notre cœur à ses vertus, nous efforcer d'en introduire la pratique dans toutes nos actions ; propager et rendre de plus en plus populaire le culte de la sainte Vierge ; étudier les exemples sublimes de sa vie, pour marcher sur ses traces et nous avancer dans les voies de Dieu : voilà la fin de cette dévotion. Elle est : 1° *sublime;* 2° elle est *sainte.*

1re SUBDIVISION. — SUBLIMITÉ DE CETTE FIN.

La sublimité de cette fin se tire de *la considération des mystères de la sainte Vierge*. Marie, la fille du Père, la mère du Fils, l'épouse du Saint-Esprit, est la créature la plus parfaite qui soit sortie des mains du Créateur. Ses prérogatives et ses perfections surpassent celles des saints ; elles la placent au-dessus des anges. En la prédestinant à la maternité divine, Dieu l'a choisie entre toutes les filles d'Ève. Ce choix unique ne sera jamais renouvelé ni égalé, quelles que soient les faveurs que Dieu puisse accorder à une créature.

La considération des mystères de la sainte Vierge comprend toutes les fêtes, toutes les situations les plus remarquables de la vie : sa Prédestination, sa Maternité divine, sa Conception immaculée, sa Nativité, son saint Nom, sa Présentation au temple ; l'Annonciation, la Visitation, la Naissance du Sauveur, la Purification, sa vie à Nazareth, ses Douleurs au pied de la croix ; la Résurrection de Jésus-Christ, son Ascension, sa Mort et son Assomption.

Quels sujets dignes de nos méditations ! Voilà la matière de nos instructions durant tout ce mois ; voilà l'objet de vos réflexions ; voilà la fin de la dévotion du mois de Marie : n'est-elle pas sublime ?

2e SUBDIVISION. — SAINTETÉ DE CETTE FIN.

Cette sainteté se tire de l'*imitation des vertus de la sainte Vierge*. Les vertus que nous admirerons et que surtout nous nous efforcerons d'imiter dans Marie sont : l'humilité, la résignation, l'amour de la pauvreté, l'assiduité au travail, la ferveur dans la prière, la pureté, l'amour du silence, la grandeur et le calme dans ses douleurs, la charité.....

Enfant, vierge et femme, d'une famille pauvre et royale, tantôt la plus heureuse des femmes, tantôt la plus malheureuse des mères, elle offre à tous les âges un modèle et à toutes les conditions de la vie un parfait exemple. Ah ! si la vie et l'histoire des saints ont porté tant de fruits dans les âmes, que ne produira pas en perfection l'histoire si sainte de la Mère de Dieu ! Qui de nous, M. C. F., ne s'efforcera d'imiter celle qui est notre guide dans la voie céleste, celle dont les vertus nous sont à toute heure proposées en exemple ?

IIIe CONSIDÉRATION.

AVANTAGES DE CETTE DÉVOTION.

En tous les temps, Marie se montre pleine d'empressement à secourir ceux qui l'invoquent ; mais c'est surtout durant ces trente jours de grâce qu'elle se plaît à répandre sur tous les plus signalées faveurs : c'est le temps de tout demander et de tout obtenir. Nous ne nous faisons pas une idée assez étendue de la puissance de Marie, du désir qu'elle a d'exaucer nos prières. Nous demandons peu de chose, et encore ne le demandons-nous pas avec assez de confiance, de persévérance et d'importunité. Dilatons donc notre

cœur, étendons nos désirs, multiplions-les, Marie les remplira : *Dilata os tuum, et implebo illud.* (*Ps.* LXXX, 11.)

Les faveurs que Marie vous accordera durant ce mois sont de deux sortes: *faveurs temporelles*, *faveurs spirituelles*. Faveurs temporelles, c'est-à-dire : prospérité dans vos entreprises, bénédiction sur vos familles, gages d'honneur, d'estime publique, de santé, accomplissement de desseins honnêtes et tournant à l'avantage de votre salut; faveurs spirituelles, c'est-à-dire : accroissement de piété, don de persévérance, indulgences.....

Ne pouvant m'étendre sur tous ces heureux résultats, je me bornerai à vous parler du *don de persévérance* et des *indulgences*.

1re SUBDIVISION. — DON DE PERSÉVÉRANCE.

La dévotion à Marie est un signe de prédestination. Saint Anselme et saint Antonin disent en termes formels qu'il est impossible qu'un serviteur de Marie périsse : *Impossibile est ut pereat.* Saint Bernard assure qu'on ne peut se perdre sous la protection de la sainte Vierge, et qu'il est impossible que la Mère de Dieu ne soit pas exaucée : *Impossibile Deiparam non exaudiri.* Le bienheureux Pierre Damien parle encore avec plus de force ; il dit qu'elle est *toute-puissante au ciel et sur la terre.* Saint Augustin la nomme l'*unique espérance des pécheurs.* Saint Jean de Damas lui dit avec confiance : O Mère de Dieu ! *si je mets ma confiance en vous, je serai sauvé ; si je suis sous votre protection, je n'aurai rien à craindre.* D'après cette doctrine, nous pouvons dire que la sainte Vierge obtient pour ses serviteurs le don de persévérance, qui est le gage assuré du salut. Or c'est en ce mois qu'elle nous accordera cette insigne faveur, si nous savons l'invoquer, l'aimer, la supplier ; si nous ne négligeons rien des saintes pratiques qui sont conseillées, si nous nous vouons pour jamais à son service.

2e SUBDIVISION. — INDULGENCES.

L'Eglise est une ville dont tous les habitants ont les mêmes intérêts, jouissent des mêmes droits, vivent sous les mêmes lois : c'est une famille dont les enfants possèdent le même héritage. Cette union étroite des membres de l'Eglise fondée sur la charité et cimentée par le sang de Jésus-Christ, c'est ce que les apôtres appellent *communion des saints*, dans un des articles du Symbole. Nous participons à tous les biens qui se font dans l'Eglise ; nous partageons les souffrances des martyrs, les travaux des apôtres, les austérités des solitaires ; ils partagent à leur tour le bien que nous faisons : *Particeps ego sum omnium timentium te.* (*Ps.* CXVIII, 63.) Sur ce principe, la théologie nous apprend que, outre les trésors infinis des mérites de Jésus-Christ, qui sont la source de tout le reste, il y a dans l'Eglise un trésor fini composé des mérites de la sainte Vierge et des saints. Les mérites infinis de Notre Seigneur Jésus-Christ et les satisfactions surabondantes des saints forment le trésor des *indulgences*.

En vertu de sa souveraine autorité, l'Eglise dispense ces indulgences selon les besoins de ses enfants. Elle les attache à l'accomplissement de telle obligation, à la pratique de telle dévotion. Le *Mois de Marie* a eu sa part du trésor précieux ; les souverains pontifes ont répandu sur cette tendre dévo-

tion de précieuses indulgences. Chaque exercice du soir en a reçu une de trois cents jours : le jour de la communion est favorisé d'une *indulgence plénière.*

Voudrions-nous rester étrangers à ces faveurs? Empressons-nous de gagner ces indulgences; efforçons-nous de les obtenir par l'entremise de la sainte Vierge; demandons-lui d'avoir part à celles de chaque jour, et de les couronner toutes par une indulgence *plénière* de clôture, en nous approchant des sacrements à la fin de cette station sainte qui lui est consacrée tout entière.

IVe CONSIDÉRATION.

MOYENS POUR RECUEILLIR LES FRUITS DE CETTE DÉVOTION.

(Voyez ci-dessus, à la deuxième partie du sermon d'ouverture, au titre : MANIÈRE DE SANCTIFIER LE MOIS DE MARIE.

APPEL. — Mes très-chers Frères, écoutez la voix de Dieu qui, après avoir retenti si souvent à vos oreilles pendant les jours bénis de la sainte quarantaine, va se faire entendre encore, pleine de grâce et de suavité, pendant les jours heureux du Mois de Marie; et donnez à vos pasteurs la douce consolation de voir les grandes fêtes que nous allons solenniser célébrées avec un redoublement de ferveur; car, nous pouvons le dire avec l'Apôtre : *Nous sommes comme dans les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous et y habite par sa grâce et son divin amour.* (*Galat.*, IV, 19.) Environnez avec piété l'autel de cette Vierge miséricordieuse que l'Eglise appelle à si juste titre le refuge des pécheurs. Priez-la avec instance pour la conversion de ceux d'entre vos frères qui, aux solennités pascales, n'auraient point répondu à l'appel de la grâce. « Elle ouvre l'abîme de la miséricorde divine, disait saint Bernard, quand elle le veut, comme elle le veut, et en faveur de qui elle le veut. » Assurément, les jours consacrés à sa louange ne s'écouleront point sans que cette céleste glaneuse, comme l'appelle un saint Père, n'ait recueilli quelques épis échappés à la moisson; et quelle joie pour nous d'avoir sauvé par elle quelques-uns de vos frères!

O douce Mère du Sauveur et la nôtre! nous irons tous avec amour, pasteur, clergé, fidèles, nous prosterner au pied de vos autels. Vous daignerez écouter nos prières, sourire à nos chants, agréer nos couronnes; mais surtout vous accepterez l'offrande de nos cœurs. *Vous êtes terrible aux puissances de l'abîme*, et votre bras écartera de nos têtes les orages qui menacent notre salut, nous signalera les écueils d'une mer féconde en naufrages, et nous fera éviter les piéges de Satan. Vous êtes *la Mère de la sainte espérance.* Nous dilaterons nos cœurs; et, au souvenir de vos anciennes miséricordes pour cette paroisse et de votre dévouement pour la sainte Eglise, nous vous redirons avec pleine confiance dans ces jours de secousses et de luttes : *Nous nous réfugions sous votre protection, ô sainte Mère de Dieu! Ne dédaignez point nos prières dans les besoins qui nous assiégent; mais délivrez-nous, au contraire, de tout danger, ô Vierge glorieuse et bénie!*

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Habebitis hunc diem in monimentum. (*Exod.*, XII, 14.)

Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra. (*Ps.* LXXX, 4.)

Mecum sunt divitiæ et gloria, opes superbæ et justitia. (*Prov.*, VIII, 18.)

Qui me invenerit, inveniet vitam et salutem a Domino. (*Id., ibid.*, 35.)

Trahe me; post te curremus in odorem unguentorum tuorum. (*Cant.*, I, 3.)

En dilectus meus loquitur mihi : Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni. Jam enim hyems transiit, imber abiit et recessit. (*Id.*, II, 10, 11.)

Transite ad me omnes qui concupiscitis me, et a generationibus meis implemini. (*Eccli.*, XXIV, 26.)

Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? (*Is.*, XLIX, 15.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. (*Matth.*, XI, 28.)

Quoties volui congregare filios tuos quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti. (*Id.*, XXIII, 37.)

Si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi; nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis. (*Luc.*, XIX, 42.)

Si scires donum Dei! (*Joan.*, I, 9.)

Sine me, nihil potestis facere (*Id.*, XV, 20.)

ÉPITRES.

Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. (*Hebr.*, IV, 16.)

Multiformis gratia Dei. (*Petr.*, IV, 10.)

II. SS. PÈRES.

Nunquam male peribit, qui Genitrici Virgini devotus sedulusque exstiterit. Impossibile est enim aliquem posse salvari peccatorem nisi per tuum, o Virgo, auxilium et favorem. (S. Ignatius, mart., *apud* Michov., p. 2.)

Quo fugiam, aut ubi quæram asylum, præter te, Domina? Commoveantur, obsecro, viscera tua, atque ad me salvandum accurre. (S. Sabbas, abbas, *Ex Menœis Græcor.*, 17 *febr.*)

Vult Mariam, Deus, omnium bonorum esse principium. (S. Iren., *L.* 5, *contr. Valent.*, c. 3.)

O mulier, in mulieribus benedicta, ad te confugimus. (Origen., *Hom.*)

Spes desperantium, portus naufragantium, et auxilio destitutorum unica adjutrix. (S. Ephrem, *De Laud. Virg.*)

In cunctis Mariam sequere et invoca, quam voluit Deus in cunctis subvenire. (S. Basil., *De Annuntiatione Beatæ Virginis.*)

Veneramur salutis auctricem, quæ dum auctorem suum concepit de cœlo, nobis Redemptorem præbuit in terra. (S. Hieron., *De Assumpt.*)

Quibus te laudibus efferam, nescio (S. August., *Serm.* 2, *de Annuntiat.*)

Serviamus semper tali reginæ Mariæ quæ non derelinquit sperantes in se. (Beda, *Hom. de Sancta Maria.*)

Devotum tibi esse, o beata Virgo, est arma quædam habere quæ Deus iis dat quos vult salvos fieri. (S. J. Damasc., *Orat. de Assumpt.*)

Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus, quia quod quærit invenit, et frustrari non potest. (S. Bernard., *Serm. de Nativ.*)

In periculis, in augustiis, in rebus dubiis Mariam cogita, Mariam invoca. Non recedat ab ore, non recedat a corde, et ut impetres ejus orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum. (Id., *Hom.* 2, *in Missus est.*)

III. TRAITS HISTORIQUES.

ORIGINE DU MOIS DE MARIE.

Le même sentiment de piété qui avait inspiré depuis longtemps aux serviteurs de Marie de l'honorer trois fois par jour, le matin, à midi et le soir ; de lui consacrer un jour chaque semaine, qui est le samedi, et de célébrer en son honneur au moins une fête chaque mois, leur a fait naître l'heureuse pensée de lui consacrer un mois entier dans le cours de l'année. (*Mois de Marie, par un prêtre du diocèse de Belley.*) Or, quand on fait une offrande, on doit toujours présenter ce qu'on a de mieux. C'est pourquoi on a choisi de préférence le plus beau mois de l'année, qui par le renouvellement de la nature et l'agréable variété des fleurs dont la terre se couvre, semble inviter l'âme à reconnaître aussi la grâce, à se parer des plus beaux actes de vertu et en à former comme la couronne de la reine de l'univers. (Le Père Lalomia.)

La dévotion du mois de Marie a commencé au collége romain, vers le milieu du dix-huitième siècle, par les soins du père Muzzarelli, de la compagnie de Jésus. Les autres jésuites suivant son exemple, cette dévotion se répandit dans leurs écoles, de là dans les divers ordres religieux et enfin dans les églises. Le célèbre P. Muzzarelli contribua plus que personne à la propager. Après le retour à Rome de Pie VII, qui eut lieu dans le mois de Marie, elle devint générale non-seulement à Rome, mais encore dans tout l'État pontifical, puis dans toute l'Europe, et enfin dans toutes les parties du monde. (*Journal de Rome*, cité dans le *Journal historique de Liége*, livraison de juillet 1851.)

Cette dévotion n'a eu besoin, pour s'établir et devenir populaire, que d'être annoncée aux fidèles. Le pasteur de la paroisse a dit : « Venez, offrons à Marie, pendant les plus beaux jours de la première saison, un bouquet d'affection pieuses, de douces louanges, de ferventes invocations ; » et l'autel sur lequel la piété a placé l'image vénérée de la mère du Sauveur, paré comme aux jours de fêtes, a été entouré d'une cour nombreuse de dévots serviteurs de la reine des cieux. Chaque diocèse, chaque établissement religieux s'est empressé d'adopter les pieux exercices du mois de Marie. Cette sainte et salutaire pratique s'est étendue et accréditée dans toutes les églises du monde catholique, et partout aujourd'hui elle est suivie avec zèle par un grand nombre de fidèles qui en recueillent chaque année des fruits toujours nouveaux de sanctification. (*Manuel des principales dévotions auxquelles sont attachées des indulgences*, p. 15.)

AUTRE RÉCIT SUR L'ORIGINE DU MOIS DE MARIE.

On se partage, dit un pieux auteur, sur le nom de celui qui a institué *le Mois de Marie*, ou pour mieux dire, le véritable auteur n'est pas bien connu. C'est toujours comme cela ; ces saintes âmes dotent les hommes de précieuses pratiques, et elles se dérobent à leurs regards ; nous jouissons des fruits excellents de leurs œuvres, et nous ignorons la main qui nous les a données !

Cependant on cite deux promoteurs de cette dévotion. Les uns l'attribuent au P. François Lalomia, et je suis de ce nombre ; car dans mon petit opuscule intitulé : *le Lis du mois de mai*, je partage ce sentiment. Les autres veulent que l'institution du *Mois de Marie* remonte plus haut que ce pieux missionnaire, et en font honneur à saint Philippe de Néri, qui mourut à Rome en 1595.

Si la dévotion du mois de Marie, dit M. l'abbé de Sambucy, qui se range parmi ces derniers, a fait des progrès dans le dix-huitième siècle, elle n'en est pas moins l'œuvre du seizième siècle, l'œuvre de saint Philippe de Néri, le fruit de son zèle pour le salut des âmes et de sa piété envers Marie. Ce saint si ami de la jeunesse s'était aperçu que le mois de mai était le plus dangereux de l'année pour les jeunes gens. Désolé de ne pouvoir contenir ni la fougue de leur tempérament ni l'effervescence de leurs passions, il les regardait avec

attendrissement et versait des larmes. A cet effet, il traça aux jeunes gens une règle de conduite à suivre dans tous les jours de ce mois. Il leur prescrivit de pieux hommages devant les tableaux, statues ou autels de Marie; des exercices de piété quotidiens, l'assiduité à la messe, à la lecture spirituelle, au sermon et au salut; des prières plus fréquentes jointes à des actes de vertu et à des œuvres pieuses; enfin une communion générale ou particulière dans le cours ou à la fin du mois, et une consécration à la sainte Vierge. (L'auteur *du Lis du mois de mai.*)

FRUITS DU MOIS DE MARIE.

Les fruits du mois de Marie sont sensibles partout où il a été établi. Voici ce qu'écrivait, il y a peu d'années, un ecclésiastique, au curé de Notre-Dame des Victoires :

« Placé par la Providence à la tête d'une paroisse de près de 4,000 âmes, je luttais presque sans avantage contre le torrent de l'iniquité, qui avait envahi et minait mon troupeau. Depuis dix-huit ans que je gouverne ma paroisse, je ne voyais presque pas de fruits de mes efforts. Ne sachant quel parti prendre ni quel moyen employer, tout d'un coup je me suis rappelé que la bonne Marie était la patronne de ma paroisse : je dis que je me suis rappelé, car, je l'avoue à ma grande confusion, je n'avais eu jusqu'à cette époque qu'une dévotion bien superficielle pour cette tendre Mère, et comme un grand nombre de jeunes gens à caractère ardent, je comptais beaucoup trop sur mes faibles efforts.

« Pour réparer promptement le préjudice que ma présomption avait fait à ma paroisse, je me suis empressé de demander pardon à mon troupeau de ma longue négligence à lui apprendre les miséricordes de la sainte Vierge, et j'ai établi le mois de Marie.

« A partir de ce moment, tout a changé de face. Pendant ce beau mois, tous les soirs, je voyais plus de quinze cents à dix-huit cents personnes de tout âge, de tout sexe, qui se rendaient des endroits les plus éloignés de ma paroisse, quelquefois de deux lieues, pour venir à l'église chanter des cantiques et entendre raconter les bienfaits et les vertus de Marie.

« Dès lors plus de jurements, plus de paroles, plus de chansons trop libres. J'ai fait, toujours sous la protection de Marie, une petite retraite pour mes jeunes gens : ils se sont presque tous approchés de la sainte table et persévèrent depuis plus d'un an dans leurs bonnes résolutions; j'ai fait aussi une retraite pour les jeunes filles, et tous les dimanches après les vêpres, j'ai la consolation d'en avoir plus de trois cents qui se réunissent dans une chapelle particulière pour entendre une instruction spéciale que je leur donne; tous rivalisent de zèle pour acquérir les vertus qui font l'ornement de leur âge et le bonheur de la vie. »

MOIS DE MARIE DES SOLDATS FRANÇAIS, CAMPAGNES DE 1854 ET 1855.

Le mois de mai a été célébré dans quelques-uns des hôpitaux militaires de Constantinople avec une pieuse et régulière solennité qui honore l'armée d'Orient. Nul doute aussi que les grâces et les bénédictions accordées à beaucoup d'âmes touchées et dociles ne se répandent sur l'armée tout entière et n'éclatent par quelque succès définitif.

Dans les salles ou les chapelles de ces édifices qui, jusqu'à notre occupation, n'avaient que l'oratoire de la mosquee, un autel s'est élevé à Marie, et il a été décoré avec un goût qui prouve que chaque régiment a ses *artistes*. Là, des colonnes ont été sculptées comme par enchantement; ici, les marbres les plus précieux ont été imités avec toutes leurs nuances. Ces créations en papier ou en couleurs sont le chef-d'œuvre de quelque blessé ou convalescent, qui consacre ainsi à la sainte Vierge ses loisirs. Tel autre s'est rappelé qu'il avait été longtemps élève de l'Ecole des beaux-arts, et il a demandé des crayons, il dessine une image d'un saint; c'est un confesseur-pontife dont la fête approche, et comme il est le patron de M. l'aumônier, ce sera l'offrande de sa reconnais-

sance. La tête a bien la mitre et le nimbe de la sainteté ; mais l'auteur est un zouave, et le type guerrier domine tellement dans ses conceptions que le bienheureux évêque a l'air de monter à l'assaut de Sébastopol.

Chaque maison a organisé aussi son chœur de cantiques. Tous les musiciens et les *talents de la société* s'empressent d'y prendre place. Il se trouve même parmi eux des compositeurs, et leur chant à Marie est répété avec un harmonieux ensemble par tous les camarades qui se préparent avec soin pour la soirée. Lorsque les litanies de la sainte Vierge ont été chantées avec les sœurs, dont les voix se mêlent admirablement avec celles des militaires, l'aumônier, ou le confrère invité par lui, fait l'instruction du jour, qui est écoutée avidement par l'auditoire pressé et recueilli. Quelquefois la salle ne peut contenir la foule des auditeurs, et de pauvres blessés s'y font porter une demi-heure d'avance, pour être assurés de leur place. C'est le plus beau moment de la journée pour eux, et, au fond, la plus douce distraction dans un pays où tout leur est étranger et inconnu, à commencer par la langue, et où ils ne trouvent aucun des amusements de la France.

UN ÉPISODE DU MOIS DE MARIE.

A l'occasion du mois de Marie, une grande affluence de pèlerins continue à remplir chaque matin la chapelle provisoire de Notre-Dame de la Garde. Dans le nombre, on distingue beaucoup de militaires allant en Crimée ou en revenant. Un des jours de la semaine dernière, on a pu voir un de ces braves, officier d'une arme spéciale, grièvement blessé devant Sébastopol, se faire amener jusqu'au pied du fort, où des terrassements, faits en dernier lieu, permettent d'arriver en voiture, puis se faire transporter à bras, dans un fauteuil, devant l'autel de la Vierge, pour y entendre la messe avec les sentiments de la plus fervente piété. Cet épisode des fêtes journalières du mois de Marie a vivement impressionné l'assistance des fidèles qui en ont été témoins.

IV. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

Votre protection est puissante, ô Marie ! vos bienfaits sont sans nombre, car personne, ô très-sainte Vierge ! n'est sauvé que par vous, personne n'est délivré des maux de cette vie que par vous, ô Vierge très-chaste ! ne reçoit de grâce que par vous, et sa grâce ne fait miséricorde à personne que par vous. (Saint-Germain, archevêque de Constantinople.)

Aucune grâce ne découle ou ne descend du trône de Dieu qu'elle n'ait passé par les mains de Marie. (Richard de Saint-Victor, *in Claustro*).

Quel est celui qui, ayant invoqué Marie, n'en a pas été exaucé ? Elle est la mère du bel amour et de la sainte espérance. (Innocent III, *Serm.* 2, *de Assumpt.*)

Dans tous vos périls ou vos afflictions, ayez recours à la bienheureuse Marie, comme à un refuge très-assuré. Demandez-lui qu'elle vous protége ; prenez-la pour votre avocat ; remettez avec dévouement et sécurité votre cause entre ses mains, parce qu'elle est la mère de miséricorde ; étudiez-vous à l'honorer chaque jour par quelque hommage particulier, et afin que cet hommage soit favorablement accueilli et que votre dévotion lui soit agréable, efforcez-vous, en conservant fidèlement en vous-même la pureté parfaite dont elle vous offre le modèle, de vous avancer, par la douceur et l'humilité, sur ses traces. Comme il est impossible que ceux de qui la bienheureuse Marie détourne les yeux de sa miséricorde soient sauvés, il est nécessaire que ceux-là soient justifiés et glorifiés, sur qui elle les abaisse en priant pour eux. (Saint Bonaventure, *in Ep.*)

Aimez donc, mais d'un amour bien pur, honorez et invoquez avec un soin assidu la très-sainte mère de Jésus-Christ, qui est la consolatrice et la très-bonne avocate, non-seulement des parfaits, mais même des plus imparfaits ; car elle ne repousse personne, mais elle écoute favorablement tous ceux qui l'invoquent. Elle reçoit avec douceur les pécheurs qui avec piété et humilité se réfugient dans son sein, elle les ranime

les protége, et, avec une confiance de mère, les réconcilie à son fils. Le ciel et la terre périront plutôt, que jamais elle manque à secourir celui qui l'implore sérieusement. (Blosius, *in Spec.*)

En quelque état que vous vous soyez, il est pour vous d'une grande importance de vous assurer la protection spéciale de Marie, et, pour cela, de célébrer avec ferveur le mois qui lui est consacré. (Mgr. Letourneur, *le Nouveau Mois de Marie.*)

Le mois de Marie doit être pour vous une belle occasion d'augmenter votre amour pour Marie et de le lui témoigner. (Debussi, *Nouveau Mois de Marie.*)

La dévotion du mois de Marie est, pour ainsi dire, la réunion de toutes les dévotions en l'honneur de la très-sainte Vierge. Ce mois est devenu, pour ainsi dire, le jubilé annuel, qui nous arrive, soit comme récompense du carême bien observé, soit comme réparation à ce qui manquait de notre part à un bon carême. (Ielowicki, *Mois de Marie.*)

V. COMPARAISONS.

1. Rappelez-vous, M. F., cette touchante histoire du prophète Elie, qui après trois mortelles années de sécheresse, se retire sur le sommet du Carmel et prie Dieu de se souvenir de ses anciennes miséricordes. Six fois de suite il envoie son serviteur regarder du côté de la mer, et il lui demande avec anxiété s'il ne voit paraître aucun indice favorable. Ce n'est qu'à la septième fois que le jeune homme signale «une légère nuée de la largeur d'un pas d'un homme.» C'est bien peu de chose sans doute ; c'en est assez pour faire espérer au prophète que ses vœux vont être accomplis. Un moment encore, « et le ciel se couvre de ténèbres, et les nuées s'amoncellent, et les vents se déchaînent, et la pluie tombe en abondance.» Cette nuée légère avait la largeur d'un pas d'un homme. A l'origine du mois de Marie, il y a moins encore : il n'y a que le pas d'un enfant. C'était à Rome, vers la fin du siècle dernier, par un beau soir du mois de mai. Un enfant du peuple réunit autour de lui ses petits compagnons et les amena auprès d'une statue de Marie, où, selon l'usage de la ville sainte, on tenait une lampe allumée. Et là ces voix pures et naïves chantèrent les litanies de la Vierge. Le lendemain cette aimable troupe retourna aux pieds de la Madone, suivie par d'autres enfants. Les mères vinrent d'elles-mêmes se joindre à cette réunion ; puis d'autres groupes se formèrent et devinrent bientôt populaires. Le mois de Marie était fondé.

Ce récit nous a été fait avec un grand charme par le vénérable M. Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires. (M. l'abbé Le Blastier, *Mois de Marie de Notre-Dame des Victoires.*)

2. Sicut terreni principes, cum honorari quempiam volunt, per eum omnia facile concedunt (unde Pharao dixit Egyptiis alimenta petentibus : Ite ad Joseph, et quod dixerit vobis, facite), ita et Deus B. Virginem omnium gratiarum dispensatricem fecit, ut omnes honorificent illam. (Spinellus, *in Trono Deip.*)

3. Sicut nemo potest lædere eum, qui ad latus imperatoris consistit ; ita nemo potest nocere illi, qui Deo et B. Virgini per fiduciam adhæret. Si enim Deus et Maria pro nobis, quis contra nos? (*Vita PP.*, l. 11.)

4. Sicut oleum esurientem reficit, ægrotantem sanat, membra fatigata recreat, odorem parit, flammam nutrit ; ita in laude Virginis reficimur, exemplo ejus ad virtutum medicamina invitamur, adversitatibus fessi ejus patientia recreamur, vitæ ejus forma illustramur, odore virtutum oblectamur. (Michov., *Disc.* 83, n. 3.)

5. Sicut sol oritur super bonos et malos indifferenter ; sic Maria præterita non discutit merita, sed omnibus se exorabilem, omnibus clementissimam præbet, omnium denique necessitatibus amplissimo miseretur affectu. (S. Bern., *in Serm. sup. sign.*)

6. Sicut ii, qui in regis familiam adscisci cupiunt, prius uni ex regiis famulis et amicis adhærent, eique fide omni, officioque deserviunt ; ita quivis homo, ut inter Dei famulos numerari possit, summa prius fide charitateque B. Virgin se dedicare, eique tanquam dominæ

servire debet. (*P. Petrus Faber, in Vita.*)

7. Sicut homo subtracta terra labitur in profundum; ita subtracto Mariæ adjutorio delabitur homo in peccatum, et inde in infernum. (Richard., *L.* 8, *de Laud. Virg.*)

VI. MOTIFS, FIN, AVANTAGES, MOYENS, PRATIQUES.

MOTIFS DE L'INSTITUTION DU MOIS DE MARIE.

1. Une tendre piété envers Marie. Chaque siècle a vu s'établir de saintes pratiques destinées à ranimer la piété envers la sainte Vierge. C'est une tendre piété envers notre douce Mère qui a suggéré dans ces derniers temps l'aimable dévotion du *Mois de Marie.*

2. L'absence des fêtes en l'honneur de la sainte Vierge, dans le mois de mai. Ce mois, en effet, est presque le seul qui se trouve privé de fêtes de la Vierge.

3. Le mois de mai est le plus beau de l'année. Or, quand on fait une offrande, on doit donner ce qu'on a de mieux.

4. Le mois de mai est le plus dangereux pour l'innocence. En ramenant les beaux jours du printemps, il nous porte, en quelque sorte, à la poursuite des folles joies du monde. La dévotion envers Marie nous sera une sauvegarde.

5. Ce mois est pour Marie l'époque des grandes consolations, car c'est pendant ce mois que nous célébrons le triomphe de son fils sur la mort et notre résurrection spirituelle.

FIN DE CETTE DÉVOTION.

1. Méditer sur les mystères de la bienheureuse Vierge.
2. Admirer et imiter ses vertus.

AVANTAGES DE CETTE DÉVOTION.

1. On a part à de nombreuses indulgences. (Voir ci-après n° 8.)
2. On obtient la grâce de conversion et le don de persévérance.

MOYENS POUR SANCTIFIER LE MOIS DE MARIE.

1. Aimer Marie avec plus de endresse.
2. l'invoquer avec plus de confiance.
3. L'imiter avec plus de fidélité.
4. Remplir ses devoirs avec plus d'exactitude.
5. Se corriger de ses défauts.

PRATIQUES.

1. Assister assidûment aux exercices du soir et si on le peut à la messe du matin.
2. Réciter chaque jour quelques prières en l'honneur de Marie.
3. Commencer et terminer ce mois par la participation aux sacrements.

VII. INDULGENCES.

INDULGENCES ACCORDÉES A CEUX QUI FONT LES EXERCICES DU MOIS DE MARIE.

Pour engager les fidèles à sanctifier le mois de mai, spécialement consacré à l'honneur de Marie, N. S. P. le pape Pie VII, de sainte mémoire, a voulu que ce mois tout entier devînt un mois privilégié, un mois de grâce et de sanctification, pendant lequel les trésors spirituels de l'Église ne cesseraient de couler tous les jours en faveur de ses enfants. Par un rescrit du 21 mars 1815, ce vénérable pontife accorde à tous les fidèles qui honoreront la très-sainte Vierge, pendant ce mois, par des hommages particuliers, de pieuses prières ou d'autres exercices de piété faits en public ou en particulier, trois cents jours d'indulgence pour chaque jour du mois, et indulgence plénière, le jour qu'ils voudront choisir, à condition qu'ils se confesseront, communieront et prieront selon les intentions de l'Eglise. Ces indulgences sont applicables aux âmes du purgatoire.

VIII. AUTEURS A CONSULTER.

Le R. P. Lalomia. — Il Mese di Maria, o sia il Mese de Magio, 1re édition en 1780.

Le R. P. Doré. — Le Mois de Marie, traduction du précédent, en 1787.

Le R. P. Muzarelli. — Il Mese di Maria. 1re édition en 1800.

M. l'abbé Debussi. — Nouveau Mois de Marie. 1re édition en 1815.

Mgr Le Tourneur, évêque de Verdun. — Le Nouveau Mois de Marie. 1re édition, 1823.

M. l'abbé Saucebet. — Figures bibliques de Marie, disposées pour deux mois de Marie.

M. l'abbé Pinart. — Le Mois de Marie, ou Méditations pratiques.

M. l'abbé Hebert. — Petit Mois de Marie médité.

— — Nouveau mois de Marie.

M. l'abbé ***. — Mois de Marie sur un plan nouveau.

M. l'abbé Bion-Marlavagne. — Le Mois de Marie en action.

M. Ch. Sainte-Foi. — Le Mois de la Reine des saints.

M. l'abbé Laden. — Le mois de Marie paroissial.

M. l'abbé Combalot. — Conférences sur les grandeurs de la sainte Vierge, prêchées pendant le mois de Marie.

M. l'abbé Le Blastier. — Mois de Marie de N.-D. des Victoires.

M. l'abbé Ielowicki, prêtre polonais. — Mois de Marie.

M. l'abbé N. — Recueil de sermons pour le mois de Marie, traduit du flamand.

M. l'abbé Sambucy. — Mois de Marie.

M. l'abbé Le Guillou. — Mois de Marie.

M. l'abbé Chevroton. — Nouveau mois de Marie. — Mystères médités.

M. l'abbé Terrasson. — Mois de Marie tiré des Méditations du R. P. L. Dupont.

M. l'abbé Pierret. — Mois de Marie des jeunes personnes.

M. l'abbé Bourgeaud. — Mois de Marie des élus.

M. l'abbé Rocher. — Nouveau Mois de Marie.

M. l'abbé Parel. — Mois de Marie pour quatre années.

M. l'abbé Portalier. — Mois de Marie connu sous le nom d'un prêtre du diocèse de Belley, avec additions.

M. l'abbé Gillet. — Mois de Marie de saint Alphonse de Liguori.

M. l'abbé Mullois. — Mois de Marie de tout le monde.

— — Le Mois de Marie populaire.

M. l'abbé Coulin. — Mois de mai consacré à Marie.

Nous ne faisons aucune appréciation de ces divers Mois de Marie, la plupart sont connus; ce que nous pouvons en dire, c'est qu'ils sont en général médiocres, et que l'on est encore à attendre un bon traité sur cette matière.

1er MAI

PRÉDESTINATION DE MARIE

(Sermon par M. l'abbé Duquesne.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N° I. — PLAN

Ier POINT. — Trois caractères de la prédestination de Marie.

SUBDIVISIONS

1. Elle devra être la mère de Dieu. | 2. Elle devra être sa coopératrice.
3. Elle devra faire ses délices.

IIe POINT. — Application de ce mystère à nos âmes.

SUBDIVISIONS

1. De notre prédestination à la foi par le baptême.
2. Y sommes-nous fidèles.

N° 2. — INSTRUCTION FAMILIERE

N° 3. — MATÉRIAUX.

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Traits historiques.
IV. Maximes des saints et des ascétiques.
V. Comparaisons. — Emblèmes.
VI. Motifs et moyens.
VII. Figures.

TEXTE.

Ab æterno ordinata sum. (Prov., viii, 22.)

Esther était une orpheline qui vivait dans la terre de captivité auprès de Mardochée son oncle. Il entra dans les desseins de Dieu de la faire monter sur le trône à côté d'Assuérus. David était un jeune berger auquel le Seigneur envoya le prophète Samuel pour le sacrer roi. Ces vocations sont merveilleuses, mais qu'ont-elles de comparable avec celle de Marie?

Dieu, qui de toute éternité avait prévu la chute du genre humain, avait aussi dans sa miséricorde résolu sa rédemption par l'incarnation. Une femme avait été l'occasion du péché, il voulut qu'une autre femme devînt l'instrument du mystère de la réconciliation. Or cette femme devait être la Vierge Marie. Soyez-en éternellement honorée, auguste Mère du Rédempteur!

Considérons aujourd'hui, M. F., cette sublime prédestination de Marie : 1° *Elle est appelée à être la Mère de Dieu, sa coopératrice, et à faire ses délices*; 2° *sa fidélité à accomplir les desseins de Dieu sur elle doit nous servir de modèle.* Tel sera le sujet de nos réflexions.

I^ER^ POINT.

TROIS SORTES DE PRÉDESTINATION DANS MARIE.

1^re^ SUBDIVISION. — ELLE DOIT ÊTRE LA MÈRE DE DIEU.

Marie est véritablement et uniquement grande, par ce que Dieu fait en elle, c'est-à-dire par la dignité sublime où il veut l'élever, et par toutes les grâces dont il l'orne pour l'en rendre digne. Servir non-seulement d'instrument utile, mais de moyen nécessaire à l'incarnation du Verbe, fournir à Jésus-Christ un corps et tout ce qui compose l'humanité dont il veut se revêtir, tel est l'auguste privilége destiné à Marie : quelle grandeur ! quelle élévation ! Jugeons-en par l'union étroite qu'elle doit contracter avec un Dieu. Ce n'est pas une simple union d'affinité, de société, mais de consanguinité, qui doit la rendre une même chair, un même sang avec Jésus-Christ; union si étroite, que, comme un fils appartient tout à sa mère, Jésus-Christ appartiendra tout entier à Marie ; comme un fils est une portion de sa mère, il sera une portion de Marie; comme on ne peut concevoir un fils sans une mère, on ne pourra se représenter Jésus-Christ sans Marie. Cette Vierge sainte non-seulement partagera sa substance avec Jésus-Christ, mais elle participera à la plus auguste qualité de Dieu. Dieu engendre son Fils unique, Marie le concevra, l'enfantera; elle deviendra si parfaitement sa mère, qu'elle aura sur lui les mêmes droits que le Père éternel. Comme le Père dit à Jésus-Christ : Vous êtes mon fils, que j'ai engendré avant l'étoile du matin; Marie pourra lui dire avec autant de vérité : Vous êtes mon fils, mon propre fils, que j'ai conçu dans la plénitude des temps, de la même manière que votre Père vous engendre dans la splendeur des saints. En effet, si le Père éternel engendre Jésus-Christ de sa substance, Marie le concevra de son propre sang; si le Père éternel l'engendre dans son sein, Marie le concevra dans le sien ; si le Père éternel l'engendre par la connaissance de ses grandeurs, Marie le concevra par l'aveu de son néant; si le Père éternel l'engendre d'une manière ineffable, Marie le concevra par une voie miraculeuse ; si le Père éternel ne partagea qu'avec Marie les droits qu'il a sur Jésus-Christ, Marie ne partagera qu'avec le Père éternel les droits incontestables qu'elle aura sur son fils unique. Ecrions-nous ici sur cette grandeur de Marie, avec les mêmes sentiments d'admiration que saint Paul exprimait autrefois par rapport à Jésus-Christ : Qui est celui d'entre les anges, disait cet apôtre, que le Seigneur ait appelé son fils? Disons également de Marie : Quelle est la créature distinguée avec qui Dieu ait jamais partagé les droits qu'il a sur Jésus-Christ? Il a communiqué sa pureté aux anges, ses lumières aux prophètes, sa grandeur aux rois, sa puissance aux conquérants; mais il n'y aura que Marie qui participera à la divine paternité. Anges du ciel, vous fû-

tes les envoyés de Jésus-Christ; prophètes, vous fûtes ses hérauts; justes de l'ancien peuple, vous fûtes ses figures; rois de Juda, vous fûtes ses ancêtres. Marie, plus distinguée que vous tous ensemble, deviendra sa propre mère. Une seule parole qui lui sera adressée de la part de Dieu réunira et surpassera tous vos priviléges; une seule parole de soumission que prononcera sa bouche accomplira tous vos désirs et remplira toutes vos espérances. A peine aura-t-elle dit avec humilité : *Qu'il me soit fait selon la parole du Seigneur,* que tout changera de face dans l'ordre de la nature. Dieu descendra de son trône, le Très-Haut s'humiliera, l'Infini s'abaissera; le Créateur recevra un être qu'il n'avait pas, l'Eternel sera conçu, le Verbe se fera chair, le sein d'une vierge sera aussi resplendissant que le sein du Père des lumières; l'ange admirera, l'homme adorera, l'enfer frémira, le ciel s'étonnera, tout l'univers applaudira à Marie devenue la Mère de son Dieu pour toujours. Après ce grand événement, que dirai-je donc de vous et de vos grandeurs, divine Marie? Vous appellerai-je un ciel? Vous êtes plus élevée. Vous comparerai-je aux anges? Vous les surpassez tous. Fille de rois, vous régnez sur eux; fille de patriarches, c'est de votre sang qu'ils se glorifient. Vous appellerai-je l'épouse du Saint-Esprit, l'image de la Divinité? j'ai publié tout cela de vous, en vous appelant Mère de Jésus-Christ. Oui, par cette seule prérogative, Marie participera en quelque sorte aux qualités des trois personnes divines : du Père, dont elle partagera la dignité; du Fils, dont elle concevra l'humanité; du Saint-Esprit, dont elle recevra la fécondité.

2e SUBDIVISION. — ELLE DOIT ÊTRE SA COOPÉRATRICE.

Continuons de méditer les grandeurs de Marie; plus nous y réfléchirons, plus s'offriront à nos yeux des prodiges nouveaux, des priviléges signalés. Qui ne penserait d'abord qu'en la choisissant pour être la mère de son fils, Dieu ne pouvait lui préparer de nouvelles grandeurs? Cependant, par le ministère de coopération dont il l'ennoblira, il l'élèvera, si on peut le dire, à une dignité aussi éminente que la première. Car enfin, que Marie devienne mère de Jésus-Christ, c'est un prodige; mais cette Vierge étant mère, ne peut l'être que de Jésus-Christ, parce que, dit saint Ambroise, comme un Dieu qui veut naître ne peut naître que d'une Vierge, une Vierge qui conçoit ne peut enfanter qu'un Dieu. Mais être coopératrice d'un Dieu dans un ouvrage qui seul appartient à Dieu, dans l'ouvrage de la réconciliation de l'homme avec Dieu, dans le chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu, c'est un privilége qui, quoique renfermé dans le premier, en renferme lui-même toutes les grandeurs, toute l'excellence, et tel est le ministère que Marie exercera sur la terre. Depuis le commencement de l'incarnation de son Fils, il agira de concert avec elle, elle agira de concert avec Jésus-Christ pour le salut de la terre.

Si Jésus-Christ prend une chair semblable à la nôtre, Marie fournira la substance de cette chair. Si Jésus-Christ veut subir la peine honteuse imposée à tous les descendants d'Abraham, on verra Marie présider à cette douloureuse opération. Si Jésus-Christ, dans son enfance, se présente à son Père dans le temple, Marie, supérieure à tous les pontifes dont elle est issue, représentant les anciens justes qui l'ont précédée, et les saints de la nouvelle alliance qui la suivront, prêtera son ministère et ses mains pour offrir au

Père éternel l'hostie pacifique qui faisait l'espérance de l'ancienne loi, et qui fera la consolation de la nouvelle. Si, pour réparer l'indépendance criminelle de nos premiers pères, Jésus-Christ veut s'assujettir aux lois d'une obéissance exacte, c'est l'empire de Marie qu'il reconnaîtra. Si, pour étendre son royaume, il veut, pour la première fois, étendre son pouvoir sur les éléments, c'est à la prière de Marie qu'il le manifestera. Si le corps de Jésus-Christ est percé de clous pour notre salut, l'âme de Marie sera percée en même temps, et pour le même objet, d'un glaive de douleur. Si Jésus-Christ porte la peine de nos crimes sur son corps, Marie la portera dans son cœur ; et joignant une douleur commune, ils offriront un même sacrifice, dit saint Augustin ; l'un l'arrosant du sang de sa chair, l'autre l'arrosant du sang de son cœur. Enfin, si Jésus-Christ envoie son Esprit-Saint à son Eglise, Marie attirera cet Esprit-Saint par sa prière ; si Jésus-Christ anime ses disciples par sa parole, Marie les soutiendra par ses exemples. Ainsi, conformément aux desseins de Dieu, les travaux, les prières, les sacrifices de Marie contribueront au grand ouvrage de la miséricorde de Dieu envers les hommes.

Qu'un faux zèle ne s'alarme pas ici vainement, et ne prenne pas ceci pour une comparaison ingénieuse et un parallèle outré. Nous n'ignorons pas que c'est de Jésus-Christ seul que nous avons tout reçu, que de ses mérites nous tenons la vie, la grâce et le salut : mais nous savons aussi qu'il n'est rien de plus fréquent aux saints docteurs, lorsqu'ils parlent de Marie, que de lui donner les titres glorieux de Réparatrice du péché, avec l'Homme-Dieu, de principe du salut, de source de la grâce, d'arbre de vie, de porte du ciel, de Rédemptrice avec le Rédempteur, de Médiatrice avec le Médiateur, de Victime avec l'Agneau sans tache. D'où ils tirent cette conséquence que nous devons tirer avec eux, que celui qui l'a appelée à ces augustes et sublimes ministères étant le même Dieu qui demandait tant de pureté dans ses ministres, il l'a ornée et revêtue d'une sainteté digne des sublimes fonctions qu'elle doit exercer, et qu'il l'a rendue digne, en un mot, d'être associée à Jésus-Christ notre pontife : or Marie ne pouvait mériter d'être associée à ce pontife adorable qu'en participant à la sainteté de son sacerdoce. Il faut donc convenir que, comme, selon saint Paul, Jésus-Christ fut un pontife pur, saint, innocent, séparé des pécheurs et plus élevé que le ciel, de même le Seigneur a voulu que Marie fût, avec proportion et par la grâce, ce que Jésus-Christ fut sans mesure et par lui-même, sainte, séparée de la masse corrompue des hommes, supérieure aux habitants du ciel, et pouvant se proposer à tous comme un parfait modèle de sainteté.

Il était convenable, en effet, qu'il se trouvât quelque proportion de sainteté entre Jésus-Christ et Marie, comme il se trouve entre eux un rapport de ministère. Comme Jésus-Christ est la source, la plénitude et le modèle de la sainteté, Marie doit être la plus parfaite image, la plus fidèle expression de la sainteté de Jésus-Christ. Aussi, depuis le premier moment de son origine, toute la vie de cette auguste Vierge représenta-t-elle parfaitement celle de son Fils. Séparation de la masse corrompue des hommes, affranchissement de l'empire de l'enfer, exemption d'une importune cupidité, obéissance de la nature à la grâce, soumission du corps à l'esprit, paix inaltérable entre l'esprit et le cœur, dévouement parfait de son cœur à la volonté de Dieu, éminente sainteté dans son enfance, sainteté plus sublime dans un âge plus

avancé, sainteté consommée à la fin de sa course ; en un mot, sainteté digne de Jésus-Christ, au ministère duquel elle participe : c'est ce qu'on verra toujours dans Marie. Ce que Jésus-Christ a pu dire par suite de la nature divine, Marie pourra le dire par un effet de la grâce : *Qui de vous me reprendra de péché ?* Tout, jusqu'aux démons, a dit de Jésus-Christ : Vous êtes le saint de Dieu, et tout dans l'Eglise chantera à jamais de Marie, qu'elle est une Vierge unique sur qui l'enfer n'eut point d'empire. Telle devait être, et telle sera Marie pour coopérer à l'œuvre de Dieu et pour faire les délices de Dieu : nouveau trait de grandeur pour Marie.

3e SUBDIVISION. — ELLE DOIT FAIRE SES DÉLICES.

L'homme sorti des mains de son Créateur, quoiqu'il ne fût pétri que de cendre et d'argile, était néanmoins un vase d'honneur, formé pour faire les délices de celui dont il avait reçu l'être. Déchu de la splendeur de son premier état, il devint aux yeux de Dieu un objet de colère et d'indignation avec tous ses descendants, malheureux complices de son crime et de sa disgrâce. Il avait juré, ce Dieu saint, qu'il ne ferait plus sa demeure parmi les enfants des hommes, parce qu'ils ne sont que chair et sang. Si, dans la suite, il a jeté les yeux sur eux, ce furent plutôt des regards de compassion et de miséricorde que de tendresse et de complaisance. Il avait cependant résolu de se choisir un lieu de délices sur la terre ; il avait désigné par ses prophètes une créature privilégiée qu'il épouserait dans la justice et dans la foi, dans laquelle il mettrait sa complaisance ; il avait dit qu'elle recevrait de lui un nom nouveau, qu'elle s'appellerait sa bien-aimée, qu'elle serait comme une couronne de gloire dans sa main, et comme le diadème d'honneur de son Dieu et de son roi.

Est-il besoin de nommer celle que regardaient des promesses si magnifiques ? N'est-ce pas Marie qui en a reçu l'heureux accomplissement ? N'est-ce pas elle que tous les Pères assurent être les délices du Seigneur ? N'est-elle pas le jardin émaillé des plus brillantes fleurs de la justice et scellé du sceau de la sainte Trinité, comme dit un saint docteur ? N'est-elle pas cette Fille du ciel que le céleste Epoux appelle si souvent sa Fille chérie, dans laquelle il admire son propre ouvrage, et dont il parle avec une espèce de ravissement ? Or que devons-nous penser des trésors célestes dont le Seigneur a dû parer ce tabernacle précieux ? Ah ! représentons-nous ce Dieu saint, recueillant ce qu'il a répandu de plus éclatant dans les autres pour le réunir dans Marie, et pour en faire un temple où reluirait la charité des chérubins, le zèle des séraphins, la foi des patriarches, la pureté des anges ; où les ornements extérieurs répondront à la beauté intérieure ; où, tandis que le dedans sera rempli de la charité la plus ardente, des motifs les plus épurés et des sentiments les plus élevés, les dehors seront ornés de sagesse, de douceur et de majesté, qui feront dire à tous ceux qui y porteront leurs regards : *Voilà le tabernacle de Dieu avec les hommes*, dans lequel il se propose de prendre son repos et ses délices : *Voilà l'Epouse descendue du ciel*, parée et brillante pour célébrer ses noces avec le Roi de gloire : *Voilà l'ouvrage* miraculeux *que Dieu s'est préparé dans sa magnificence*, dans lequel il veut être honoré, et qui seul est digne de lui parmi les créatures. Oui, telle est la gloire de Marie, qu'elle seule est digne de Dieu, et que Dieu seul est digne

d'elle. Elle seule est digne de Dieu, parce que dans elle seule Dieu peut contempler une image fidèle de ses adorables perfections : Dieu seul est digne d'elle, parce que dans Dieu seul elle trouve la plénitude de ses vertus. Aussi, instruite, dès le premier moment de son être, des grandes choses que le Très-Haut a opérées en elle, la verra-t-on sans cesse attentive à conserver la grâce, constante à la défendre, fidèle à la suivre, avide de l'augmenter répondant aux desseins que Dieu a sur elle ; en sorte qu'étant grande par les choses que Dieu a faites en elle, elle sera encore grande par les choses qu'elle fera pour Dieu ; en sorte que, désirant faire les délices du Seigneur, et prévenue par son Esprit de tout ce qu'il exige d'une créature à laquelle il veut s'unir, dès le premier instant de son origine elle détourna son cœur de tout ce qui aurait pu en ternir l'éclat, afin de le fixer tout entier sur l'objet éternel qui pouvait le purifier de plus en plus par sa grâce. Abaisse-t-elle ses regards sur l'objet de la terre et du monde, c'est pour en mépriser le néant et pour en redouter la corruption.

Venez, Vierge promise ; vous devrez un jour donner la naissance à ce Dieu de qui vous la recevrez vous-même ; et, après être sortie de son sein, vous devez le porter dans le monde. Venez, croissez pour lui préparer son tabernacle. En se renfermant en vous, il doit vous conférer les plus illustres caractères ; en vous élevant à la maternité divine, il doit vous associer à ses œuvres, et vous devez faire ses délices. Venez et croissez pour une dignité si sublime, pour une destinée si glorieuse. Enfin, c'est par vous qu'il veut venir à nous et nous tirer de l'esclavage. Vivez et croissez pour notre salut, et pour nous donner le libérateur que nous attendons.

II^E^ POINT.

APPLICATION DE CE MYSTÈRE A NOS AMES.

1^re^ SUBDIVISION. — DE NOTRE PRÉDESTINATION A LA FOI PAR LE BAPTÊME.

Marie étant destinée à entrer dans les merveilles de la rédemption des hommes et devant servir à l'accomplissement des desseins de la divine Providence, la grâce seule forma sa véritable grandeur et fut la cause primitive de toute sa sainteté. Elle créa ce vase de magnificence et le remplit des dons les plus précieux. Ce feu divin, consumant tout ce qui pouvait lui être transmis d'une masse de perdition, développa tout à la fois dans son âme les germes de la justice et ceux de la vie ; cette lumière céleste, perçant les ombres de la solitude, l'environna de gloire au milieu du désert, et la fit paraître, dès sa naissance, avec l'éclat de l'aurore, lorsqu'elle annonce aux mortels les jours sans orages, *quasi aurora consurgens de deserto*. Nous n'avons pas, il est vrai, été prévenus, comme Marie, du don de la grâce dans notre naissance. Rien n'engageait le Seigneur à nous distinguer de la sorte et à nous excepter de l'arrêt porté contre tous les hommes ; mais, du moins, l'avons-nous bientôt reçue, cette grâce, sur les fonts sacrés et dans les eaux du baptême, par une renaissance spirituelle. C'est là que, par l'efficace de ce sacrement, nous avons été élevés à l'adoption même de Dieu, que nous

avons été faits enfants de Dieu, que l'esprit de Dieu est descendu sur nous, et qu'il y a établi sa demeure comme dans son temple. C'est là qu'ensevelis avec Jésus-Christ, selon le terme de l'Apôtre, pour revivre avec Jésus-Christ, nous avons été marqués du sceau de la foi, honorés de la qualité de chrétiens, agrégés parmi le peuple saint : grâce de plénitude, grâce de préférence et de choix, où n'ont point eu de part des nations entières. A Dieu ne plaise que nous prétendions jamais nous égaler à cette Vierge sainte, à cette heureuse créature, le plus digne objet de l'amour de l'Homme-Dieu : mais, sans nous élever au-dessus de ce que nous sommes, ne pouvons-nous pas dire que la qualité de chrétiens nous fait spécialement les objets de la tendresse de Jésus-Christ, en nous faisant devenir ses frères et ses cohéritiers? En vertu de la grâce qui nous sanctifie, ne sommes-nous pas les enfants de Dieu? C'est ce que nous a expressément déclaré celui d'entre les apôtres qui pouvait mieux nous en instruire, et à qui ce secret fut révélé, quand il reposa, comme son disciple bien-aimé, sur le sein de son maître. C'est lui qui nous a mis en main ce titre authentique de notre adoption, et qui, nous apprenant ce que nous sommes, pose pour fondement de son Evangile que le pouvoir d'être enfants de Dieu nous a été donné à tous. *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri.* Tous les chrétiens, par le grand privilége de l'adoption divine que leur communique le baptême, ne forment plus avec Jésus-Christ qu'une seule famille, dont Dieu même est le père : et si Marie eut l'avantage d'approcher de plus près de la Divinité que tout le reste des hommes, du moins avons-nous la gloire, en qualité de chrétiens, de participer à la nature divine plus que tout le reste des hommes, que Jésus-Christ n'a point appelés à la lumière de la religion : *Divinæ consortes naturæ.* Quelle gloire pour Marie d'être destinée à devenir la Mère de Dieu, à pouvoir dire de lui : Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair; à se voir unie au Saint-Esprit comme son épouse; à avoir avec le Père adorable, en qui réside toute paternité dans le ciel, un rapport si éminent, qu'elle puisse, comme lui, dire à un Dieu : Vous êtes mon Fils, c'est de moi que vous avez pris naissance aujourd'hui. Quelle gloire enfin d'être destinée à avoir le Dieu saint sous ses lois, et à commander à celui de qui relèvent les empires, et qui brise les rois de la terre comme des vases d'argile? Gloire incomparable, sans doute. Mais quelle grandeur pour le chrétien, dit saint Bernard, de servir un Dieu dont le seul culte est un empire; d'être par état frère et membre de Jésus-Christ, de ce roi de gloire devant qui tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et aux enfers; de pouvoir posséder ses faveurs, entrer dans ses droits, se revêtir de ses mérites, vivre de son esprit, et partager avec lui son royaume. La grâce du baptême est, sans doute, d'un ordre bien inférieur à celle de Marie, mais n'opère-t-elle pas en nous, par proportion, les mêmes effets? N'y recevons-nous pas une grâce qui nous sanctifie, en nous élevant jusqu'à la dignité d'enfants de Dieu, une grâce qui répand sur toutes nos actions un mérite par où elles deviennent dignes de Dieu et de la vie éternelle que nous devons posséder en Dieu? Or à quoi sommes-nous sensibles, si nous ne le sommes pas à des avantages si précieux? Ah! si nous savions priser le don de Dieu, si le péché ne nous aveuglait pas jusqu'à nous ôter le sentiment de notre propre grandeur, ne ferions-nous pas notre gloire de ces grâces privilégiées? L'unique pensée qui nous occuperait, et dont nous serions vivement touchés, ne serait-

elle pas de respecter en nous cette glorieuse qualité d'enfants de Dieu, de la préférer à tous les honneurs du siècle, et de rentrer souvent dans nous-mêmes pour faire cette réflexion : Qui suis-je devant Dieu et auprès de Dieu? Par la grâce de mon baptême, j'ai droit de l'appeler mon Père, et il veut bien, tout Dieu qu'il est, me reconnaître pour un de ses enfants : voilà ce qu'il estime en moi, et sur quoi je dois faire fond pour me glorifier et pour me confier en lui. Tous les autres titres, ou de naissance, ou de fortune, qui pourraient me distinguer dans le monde, sont des titres vains, titres périssables, titres dangereux : titres vains, puisqu'ils ne sont pas capables par eux-mêmes de me rendre agréable à Dieu; titres périssables, puisque la mort les efface et les fait évanouir; titres dangereux pour le salut, puisqu'il est si facile d'en abuser, et si difficile de n'en abuser pas, et qu'on n'en peut attendre autre chose que d'être jugé de Dieu plus rigoureusement.

2me SUBDIVISION. — Y SOMMES-NOUS FIDÈLES?

Dieu aime qu'on sente tout le prix des grâces qu'il nous fait; il est jaloux de ses dons comme de sa gloire, et rien ne suspend ses miséricordes comme le défaut de reconnaissance. Or, sentons-nous assez la grandeur du bienfait de notre adoption, de notre vocation comme chrétiens? Nous montrons-nous sensibles aux miséricordes que le Seigneur a exercées sur nous, en nous préférant à une infinité d'âmes qu'il a laissées dans la voie de la perdition? La préférence que Dieu a faite de Marie, en la préservant de la servitude du démon, a été le motif le plus puissant de sa gratitude dès le premier moment de son origine. Dès son berceau, elle rend grâces au Seigneur de ce que, tandis qu'il néglige toutes les autres filles de Juda, il daigne jeter les yeux sur la bassesse de sa servante, la choisir et la combler de ses dons. Cette préférence de miséricorde et d'amour de Dieu envers elle fait la plus douce occupation de ses pensées, réveille sa tendresse, nourrit sa foi et affermit sa fidélité. A l'exemple de Marie, comment un chrétien, que Dieu a choisi par une bienveillance singulière, qu'il a éclairé et appelé à la connaissance de la vérité, ne s'écrie-t-il pas sans cesse, en se rappelant la grandeur du bienfait dont le Seigneur a enrichi son âme : Qu'avez-vous trouvé en moi, ô mon Dieu! qui ait pu m'attirer une distinction si marquée de grâce et de miséricorde? Que vous ai-je fait pour être ainsi préféré à tant de peuples que vous laissez périr dans l'univers? Pourquoi m'avez-vous distingué avec tant de prédilection, pour faire éclater davantage en moi la puissance de votre bras et les merveilles de votre amour? Donnez-moi, grand Dieu! un cœur capable de vous aimer autant que ma reconnaissance le demande, et que l'excès de votre bonté le mérite.

Que l'excellence des prérogatives que nous honorons dans Marie ne nous fasse rien diminuer de l'estime que nous devons faire de nos propres priviléges. Ah! si la grâce que Dieu a accordée à cette illustre Vierge nous faisait compter pour rien celle qu'il nous a faite à nous-mêmes, parce qu'elle est d'un ordre inférieur à la sienne, ne pourrait-il pas alors nous faire le même reproche que fit le père de famille dont parle l'Evangile à ses ouvriers mécontents : *Est-ce que votre œil est méchant parce que je suis bon?* Les avantages que je fais à l'une de mes créatures diminuent-ils le prix du bienfait que vous recevez de moi? Ah! si vous êtes sensibles à la disgrâce de votre

origine, ne devez-vous pas en estimer davantage la faveur qui la répare si abondamment? Comparez l'un avec l'autre, et jugez ensuite. Autrefois, misérables victimes du démon, vous étiez livrés à sa tyrannie, disait saint Paul aux Corinthiens : c'en était fait, si Dieu vous avait abandonnés à votre malheureux sort. Ah! que l'état où vous étiez réduits ne serve qu'à exciter votre reconnaissance sur l'état où vous êtes entrés. Votre âme, continue le grand apôtre, était honteusement souillée du péché, mais les eaux sacrées du baptême l'ont purifiée, *sed abluti estis*. Elle avait été profanée par la demeure que le démon y avait faite; mais le Saint-Esprit l'en a chassé et a voulu lui-même la sanctifier en y faisant son habitation, *sanctificati estis*. L'iniquité s'en était emparée, et il n'y avait en elle aucune puissance qui n'en fût toute pénétrée; mais cette iniquité a fait place à la justice et à la grâce, *sed justificati estis*. Ainsi, soit que nous considérions la grâce de notre régénération en elle-même, soit que nous la considérions par rapport à ses suites, nous lui trouverons, sinon une perfection égale à celle de Marie, au moins une merveilleuse conformité; et l'excellence de la sienne ne servira qu'à relever le prix de la nôtre. Cependant, où sont, parmi les chrétiens, ceux qui font consister leur gloire à se voir prévenus d'une grâce si éminente? Est-ce là ce que nous estimons? Est-ce par là que nous nous croyons heureux et favorisés de Dieu? La grâce de notre baptême tient presque de notre naissance, puisque entre l'un et l'autre, il y eut si peu d'intervalle. Est-ce là ce qui nous touche et à quoi nous sommes sensibles? O étrange aveuglement! Devenus enfants de Dieu par cette grâce privilégiée, et marqués au caractère de la Divinité même, la plupart d'entre nous négligent des honneurs si solides, pour ne se repaître que d'avantages vains et imaginaires. On emprunte de tous côtés des qualités étrangères pour s'élever aux yeux des hommes, on entasse titres sur titres, on se charge d'emplois et de dignités, et l'on renonce à sa véritable grandeur, pour se parer du faux éclat d'une grandeur superficielle qui ne subsiste que dans notre idée : ou si, dépourvu de moyens, on ne peut parvenir à obtenir l'objet de ses désirs, que de murmures et de plaintes n'exhale-t-on pas? Que ne suis-je né, dit-on, dans un état plus opulent et dans une meilleure fortune! Que le Ciel, en me donnant l'être, ne m'a-t-il traité comme tant d'autres! Que ne m'a-t-il partagé comme eux! Ils sont dans l'abondance, et rien ne leur manque de tout ce qui peut servir aux délices de la vie, au lieu que je me trouve pauvre et dans le besoin, sans nom, sans établissement, sans biens.

O chrétiens! ne prendrez-vous jamais des vues plus sublimes et des sentiments plus conformes à la religion que vous professez? Des biens périssables, voilà donc ce que vous appelez les grâces du Ciel; à cela près, le reste ne vous est rien; mais la foi ne vous apprend-t-elle pas, au contraire, que cette adoption divine que vous estimez si peu est tout, et qu'avec elle vous avez tout. Cette prospérité temporelle, cette opulence, et tout ce qui en dépend, voilà par où vous mesurez la félicité de l'homme en naissant : mais la religion ne vous dit-elle pas, au contraire, que c'est là souvent un des plus grands malheurs de l'homme, une de ses plus grandes disgrâces, parce que c'est là souvent la source de sa perte et la ruine de son âme? Si donc vous en parlez comme vous faites, c'est parce que vous ne connaissez pas le prix d'un autre bien, le seul vrai, qui est la grâce de votre régénération.

O Vierge sainte! obtenez à ces chrétiens ingrats, obtenez-nous à nous-

mêmes la grâce de fermer les yeux de la chair, qui ne sont frappés que de ce qui tombe sous les sens, et d'ouvrir les yeux de l'esprit, pour apprendre à mieux connaître le don que Dieu nous a fait par notre régénération spirituelle. Obtenez-nous d'apprécier mieux les biens renfermés dans cette première grâce, et de regarder comme le plus beau titre ce caractère ineffaçable de sainteté, caractère même de divinité que nous portons depuis que nous sommes devenus membres, frères et cohéritiers de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(M. l'abbé Coulin, missionnaire.)

PLAN

Ire REFLEXION.	IIe REFLEXION.	IIIe REFLEXION.
MARIE PRÉDESTINÉE PAR DIEU LE PÈRE.	MARIE PRÉDESTINÉE PAR DIEU LE FILS.	MARIE PRÉDESTINÉE PAR LE SAINT-ESPRIT.

TEXTE.

Prædestinavit Deus ante sæcula in gloriam nostram. (I Cor., II, 7.)

Saint Paul appelle Jésus-Christ le Fils de Dieu qui est né selon la chair, du sang et de la race de David, qui a été prédestiné Fils de Dieu dans une souveraine puissance selon l'esprit de sainteté. (*Rom.* I.)

Dieu, par un décret éternel, a voulu que le Verbe divin fût uni hypostatiquement à la nature humaine, dans la personne de Jésus-Christ. Jésus-Christ est donc véritablement le Fils de Dieu; et c'est en le considérant sous le rapport de son humanité sainte, que le grand Apôtre le nomme Prédestiné. Il est, en effet, prédestiné pour être le chef de tous les élus.

Saint Augustin nous dit : Quiconque confesse avec saint Paul que Jésus-Christ est prédestiné, avoue par là même qu'il est Fils de l'homme, Fils de Marie, par la descendance d'Abraham et de David, à qui la promesse du Messie a été faite.

Ce principe étant une fois établi, nous ajoutons que la prédestination de Jésus-Christ renferme tellement celle de Marie, qu'il est impossible de concevoir l'une sans l'autre. De sorte que Jésus et Marie sont joints inséparablement, dans le décret éternel de prédestination qui a pour objet le Sauveur du monde. Car de même que Jésus ne se trouve, dans ce dessein immuable et éternel de Dieu, que comme Fils de l'homme, il faut nécessairement dire qu'il s'y trouve comme Fils de la Vierge, Fils de Marie. D'où il faut conclure, à la gloire de Marie, qu'elle a été prédestinée à la divine maternité et à tous les priviléges inséparables de cette sublime prérogative, par le même décret qui a prédestiné Jésus, l'Homme-Dieu, à être le premier et le chef de tous les élus.

La prédestination de Marie sera annoncée, et Dieu même la publiera, dès l'origine du monde, sur le ton le plus solennel.

L'homme venait de se séparer de Dieu par le péché. Le démon avait remporté sur lui une horrible victoire. Déjà la malédiction divine pesait, avec toute sa rigueur, sur la race infortunée d'Adam. Dieu se souvint de sa miséricorde. Nous voyons alors justifiées

ces admirables paroles du prophète : *Quand vous serez irrité, vous vous souviendrez ed votre miséricorde.* (*Habac.*, III.)

Au milieu des larmes bien amères que répandent nos infortunés parents, au milieu des soupirs et des gémissements qui déchirent leur âme, ils sont visités par la divine bonté et fortifiés par l'espérance. Ecoutons la parole magnifique et profondément sublime qui sort de la bouche de Dieu.

Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre sa postérité et la tienne; elle te brisera la tête. (*Gen.*, III.)

Il existe entre Marie et Dieu des rapports si intimes, que nous ne pourrons jamais en parler dignement, parce que jamais nous ne pourrons bien les apprécier. Ces rapports doivent être considérés dans l'union que la maternité divine a établie entre la Mère de Jésus et chacune des trois personnes de l'adorable Trinité. Union indissoluble qu'aucune puissance de l'enfer ne saurait rompre.

Ire RÉFLEXION.

MARIE PRÉDESTINÉE PAR DIEU LE PÈRE.

Tous les saints ont nommé Marie la fille de Dieu le Père. Sans doute, Dieu, par nature, n'a qu'un fils de même substance que lui, Dieu comme lui. Mais il a plu à Dieu d'avoir des enfants d'adoption et de les rendre participants du bonheur dont il jouit.

Or, parmi les enfants adoptifs de Dieu, il est certain que Marie occupe la première place; et de plus, il est certain qu'elle porte le titre de fille de Dieu d'une manière incomparablement plus juste que nous ne le portons nous-mêmes.

Qu'a fait Dieu, en prédestinant Marie à la divine maternité? Il a fait un choix parmi toutes les filles d'Eve, choix unique, et qui ne sera jamais renouvelé ni égalé, quelles que soient les faveurs que la divine miséricorde puisse accorder à une créature.

Par ce choix, qui est un don gratuit, une grâce, la plus sublime de toutes les grâces, Dieu communique à Marie deux priviléges dont l'excellence est incomparable. D'abord il associe Marie à sa divine paternité. Dieu est père d'une manière ineffable. Par lui-même, seul, il engendre éternellement son Fils unique. C'est en contemplant ce mystère que le prophète Isaïe s'écriait dans une sublime extase : Qui racontera sa génération. (*Isa.*, LIII).

Or, pour faire de Marie, la Mère de son Fils, Dieu lui accorde le privilége d'être mère, en quelque sorte, comme lui-même est père. Vierge, elle concevra, elle enfantera, sans que son intégrité reçoive la moindre atteinte. Marie sera mère à la manière de Dieu. De sorte que si Jésus-Christ, comme Dieu, a un père sans avoir de mère, ce même Jésus-Christ, en sa qualité d'homme, aura une mère sans avoir de père.

Je demande si Dieu a jamais communiqué à une autre créature ce privilége qui n'appartient qu'à lui seul?

Mais avançons. Le Verbe divin se revêt de notre nature ; il se fait homme dans le sein de Marie. Dès lors, son corps appartient à Marie, sa chair est une portion de la chair de Marie. C'est une raison pour laquelle Marie est véritablement Mère de Dieu. Mais Jésus-Christ étant Dieu et homme tout ensemble, tandis que Dieu le Père le nomme son Fils, Marie aussi le nomme son Fils,

et avec la même vérité. Or, la chair que le Fils de Dieu a puisée dans le sein de Marie lui ayant été fournie par Marie elle-même, Dieu le Père, en nommant son Fils celui qui est Dieu et homme tout ensemble, ne lui donne ce nom de Fils appliqué à l'humanité du Sauveur qu'à cause de la chair dont Marie l'a revêtu. Je demande alors ce qu'est Marie, dont la substance s'identifie avec celle de son Fils, je demande ce qu'elle est relativement à Dieu le Père?

C'est ici que le cardinal Pierre Damien croit pouvoir dire que Dieu s'est uni à Marie par identité ; ce que saint Bernard explique, en disant que Dieu s'est uni à la chair de la bienheureuse Vierge, en faisant de sa propre substance, c'est-à-dire de Dieu le Fils et de la substance de Marie, par la chair du Sauveur, un seul Jésus-Christ, lequel, en prenant une des deux natures du père, et l'autre de la mère, ne laisse pas néanmoins d'appartenir entièrement à son père et entièrement à sa mère.

Saint Basile, en parlant de cette intime conjonction, ne fait pas difficulté de dire que la chair de Marie a été trouvée digne d'être unie à la divinité du Fils unique de Dieu. O profond mystère! abîme de merveilles! la chair de la Mère est la même que celle du Fils, celle du Fils est unie à la Divinité, et la Divinité du Fils n'est autre que celle du Père. Quel nom trouvons-nou maintenant pour expliquer le rapport que la Vierge mère a avec le Père éternel? Saint Thomas et plusieurs autres docteurs lui donnent le nom d'affinité.

Je puis donc appliquer à Marie cette parole de l'*Ecclésiastique* : Je suis la Fille aînée de Dieu, sortie de lui avant toute créature. Oui, Marie est la première parmi les enfants de Dieu ; elle est, par excellence, la Fille de Dieu : se Père qui ne peut nommer Jésus son Fils, qu'en accordant à la Mère de Jésus la sublime prérogative d'être sa fille de prédilection, placée au-dessus de tous les enfants de Dieu.

Essayerons-nous maintenant de nous représenter les dons variés et les grâces sublimes dont le Père éternel a dû favoriser Marie, ou bien voudrons-nous concevoir quelque chose de l'amour dont Marie est l'objet de la part de Dieu? Mais c'est un océan sans limites, c'est un abîme sans fond. Qui pourra mesurer l'étendue de l'un, sonder la profondeur de l'autre?

O mon Dieu! que nous nous plaisons dans notre impuissance! Il est donc vrai que nous pourrons toujours louer, admirer Marie, toujours ajouter à nos louanges et à notre admiration, sans jamais rien dire ni concevoir qui dépasse les bornes de la réalité!...

Mais n'y a-t-il pour nous aucun enseignement dans ce décret par lequel Dieu prédestine Marie à devenir sa fille aînée, sa fille de prédilection! Ne sommes-nous pas compris dans cet acte de la souveraine puissance et de l'amour infini? Oh! oui, sans aucun doute, il y a ici pour nous une vérité des plus consolantes.

Il est certain que la fin de l'incarnation du Verbe a été de donner à Dieu le Père un grand nombre d'enfants d'adoption. Saint Jean a dit en parlant de Jésus-Christ : *Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfants de Dieu.* (*Joan.*, I.) Cette céleste adoption a lieu par une opération divine attribuée au Saint-Esprit qui est répandu dans les âmes avec ses dons précieux. Voilà pourquoi saint Paul écrivait aux premiers disciples du Sauveur : L'esprit qui est répandu dans les âmes n'est pas l'esprit de servitude qui fait vivre dans la crainte, mais c'est l'esprit des enfants adoptifs de Dieu,

par lequel nous crions : Mon Père ; et c'est cet esprit qui rend témoignage que nous sommes les enfants de Dieu. (*Rom.*, VIII.)

L'homme est donc destiné à devenir enfant de Dieu, fils de Dieu par adoption. Il le devient réellement par le baptême. Et comme les enfants sont de même nature que leur père, saint Pierre nous assure que nous sommes *participants de la nature divine.* (*Petr.*, II.) D'un autre côté, comme les biens du père doivent passer aux enfants par droit de succession, le grand Apôtre nous appelle *les héritiers de Dieu.* (*Rom.*, VIII.)

Mais, dira-t-on, ce décret de miséricorde et d'amour n'a été porté qu'en faveur des prédestinés ! Or, dans le doute où nous sommes touchant notre prédestination, il nous est impossible de nous livrer à la confiance, ou, du moins, à une confiance sans bornes.

Insensés ! comment ne verrions-nous pas une ruse du démon dans ce sentiment de méfiance injurieux à notre Dieu ? Eh ! quoi ! le Saint-Esprit nous assure que *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés* (I *Tim.*, II), et nous oserions penser que Dieu ne veut pas notre salut ! Dieu nous a prédestinés librement, par pure miséricorde, à la grâce qui est comme la semence de la gloire. Il a bien voulu, par un effet de sa bonté infinie, nous prédestiner à la foi, à la connaissance de la vérité ; il nous a justifiés par le baptême, et, tous les jours, quand nous péchons, il nous ouvre le trésor de ses miséricordes. Dieu nous a fait ses enfants d'adoption ; en cette qualité, nous recevons à chaque instant de nouvelles grâces, et nous pouvons nous asseoir à la table sacrée, pour nous nourrir de la chair de Jésus-Christ.

Voilà des vérités incontestables, nous n'oserions les nier. Qu'avons-nous donc à craindre ? tout de notre faiblesse, de notre résistance volontaire à la grâce, c'est vrai. Mais du côté de Dieu, rien, absolument rien, puisque notre perte éternelle ne peut venir absolument que de nous et de nous seuls.

Ah ! je le sens mieux que jamais, c'est le démon qui vous trouble l'esprit, pour arrêter les élans de vos cœurs vers le Dieu de toute bonté, qui ne s'est pas contenté de vous prédestiner à la qualité de ses enfants adoptifs, mais qui, tous les jours, à chaque instant, vous donne de nouvelles preuves de sa tendresse la plus paternelle. Vous êtes dans sa maison, vous conversez familièrement avec lui, il vous appelle ses fils ; vous vous asseyez à sa table ; tous ses trésors, tous ses biens sont à votre disposition ; et, au lieu de vous jeter dans ses bras avec une amoureuse confiance, de l'aimer d'un amour tendre et affectueux, comme on aime un bon père, vous vous arrêtez devant un doute qui ne devrait jamais vous occuper, et que l'ennemi de votre salut élève dans vos cœurs pour les glacer et les empêcher par là même de se perdre dans l'amour ! O folie ! ô ingratitude ! ô méfiance coupable de la bonté de notre Dieu !

C'en est fait, ô notre Père ! nous ne voulons plus avoir peur de vous. Si jamais ce sentiment se présentait encore à nous, nous suivrons l'avis de saint Augustin qui nous crie : Si tu as peur de Dieu, jette-toi dans ses bras.

O Marie, mère de la sainte espérance, nous nous tenons à vos côtés ; nous vous invoquons, et toutes nos terreurs s'évanouissent.

IIe RÉFLEXION.

MARIE PRÉDESTINÉE PAR DIEU LE FILS.

Si Dieu le Père a résolu, de toute éternité, de sauver le genre humain par l'incarnation de son Fils, de son côté, Dieu le Fils a dit à son Père de toute éternité : *Vous m'avez donné un corps, me voici.* (*Heb.*, x.) D'où il suit que le Fils éternel du Très-Haut a choisi, de toute éternité, une mère, et qu'il a prédestiné une fille d'Eve à l'honneur de la divine maternité. O quel amour il a eu éternellement pour Marie qu'il devait un jour appeler sa mère !

L'évangéliste a écrit une grande parole quand il a dit: *Marie de qui est né Jésus.* (*Matth.*, i.) C'est le mot, s'écrie saint Bernard, qui étonne les anges et les hommes, et qui est la source et la mesure de toutes les perfections que l'on trouve dans la Reine des vierges. Et saint Thomas remarque une chose, c'est que les écrivains sacrés parfaitement instruits, en leur qualité de secrétaires de Jésus-Christ, des qualités éminentes de Marie, ne lui donnent d'autre titre que celui de Mère de Jésus. Pourquoi? c'est qu'après avoir épuisé tous les éloges que l'on peut faire de Marie, avoir raconté tous ses titres, toutes ses prérogatives, il faudra encore s'arrêter devant ce mot profond : Mère de Jésus, et confesser qu'on est impuissant à sonder cet abîme de grandeur et de gloire.

Pour comprendre la sublimité de la grâce que Dieu le Fils accorde à Marie, en la prédestinant à la divine maternité, il faudrait comprendre ce qu'est Jésus-Christ lui-même. Il faudrait, comme l'aigle des évangélistes, prendre son vol et s'élancer dans les profondeurs de Dieu, voir sa gloire, se plonger dans les splendeurs éternelles du Soleil de justice, et pouvoir dire ce qu'est par nature le Verbe divin, la sagesse de Dieu, l'image de la substance de Dieu, la splendeur de sa gloire, le Fils éternel du Très-Haut.

Or, de même qu'il est impossible à l'intelligence humaine de sonder tout ce qu'il y a de grandeur, de sainteté, dans la personne du Fils de Dieu fait homme, le langage humain est tout à fait impuissant à raconter les merveilles de cette prédestination d'une fille d'Adam à la dignité de Mère de Dieu. Car enfin, Marie n'est autre chose que la digne Mère de Jésus, comme Jésus est le Fils adorable de Marie.

Qui dira maintenant les trésors de grâce et de sainteté de tout genre que Dieu le Fils a dû ouvrir en faveur de Marie en la choisissant pour sa mère? Saint Paul nous dit : *Dieu qui nous a donné son propre Fils, que ne nous donnera-t-il point?* (*Rom.*, viii.) Ce raisonnement appliqué à notre sujet suffirait seul pour nous découvrir toute l'étendue des dons sublimes faits à Marie, au moment de sa conception.

Dieu dit à l'homme : Honore ton père et ta mère. Mais voici un fils qui est Dieu ; il honorera sa mère. Or l'honneur rendu à une mère est un titre de gloire pour le fils. De plus, un fils honore sa mère plus ou moins, suivant les qualités de son esprit et de son cœur. Cela étant d'une vérité incontestable, j'ose me demander à moi-même comment Jésus-Christ a dû honorer sa mère? Sans doute il a dû l'honorer d'une manière digne de lui, donc d'une manière digne de Dieu! Ici je m'arrête. Je sens beaucoup et je me déclare

impuissant à exprimer mes pensées ou plutôt mon admiration. Marie, en sa qualité de mère, sera honorée par son Fils qui est Dieu et qui devra l'honorer d'une manière digne de lui!... Si j'osais dire ma pensée, elle ne serait pas comprise. Mais pourquoi, ô ma mère, ne la communiquerais-je pas à quelques âmes d'élite? Eh bien! je l'affirme, tout ce que les Pères de l'Eglise, les docteurs, les saints ont écrit de plus éloquent, de plus beau sur Marie, me paraît faible, pâle, imparfait, quand je me plonge dans la contemplation de cette parole : Marie, mère de Jésus!...

Encore un mot. Il doit y avoir une ressemblance naturelle entre la mère et le fils. Une mère qui ne verrait rien dans son fils qui parût venir d'elle, l'aimerait peu. Or, cette loi de la nature a dû être observée de la manière la plus parfaite, quand un Dieu a pris une mère. D'où je suis en droit de conclure, à la gloire de Marie, qu'elle a été créée sur le modèle divin que je nomme Jésus, et que le Fils de Dieu, en prédestinant Marie pour en faire sa mère, a dû par là même lui accorder tout ce qui était nécessaire pour qu'on pût dire éternellement : *La digne Mère d'un tel Fils.* (*Matth.*, II...) O mon âme! tais-toi, admire, contemple, essaye de te perdre dans l'immensité de cet océan de sainteté et de gloire!...

Mais, ô mystère de la grâce! le Fils de Dieu nous a prédestinés à devenir ses frères! Certes! il n'y a pas lieu d'en douter. N'est-elle pas assez forte, ne porte-t-elle pas la conviction dans toutes les âmes, cette parole de saint Paul : *Le premier né parmi beaucoup de frères!* (*Rom.*, VIII.) Fut-il jamais une parole plus consolante pour nous? O suavité ineffable du langage de Jésus s'adressant à l'âme fidèle!

Nous sommes donc appelés, par un décret de prédestination qui a précédé notre naissance, à devenir le *frère d'un Dieu-Homme.* (*Joan.*, XX.) Et comme des frères ont la même mère, Marie sera notre mère, nous serons ses fils par adoption; ainsi le veut Jésus-Christ. Il s'en est expliqué d'une manière assez forte pour que je ne conçoive jamais aucun doute : *Voilà ta mère! Voilà votre Fils.* (*Joan.*, XIX.)

Telle est notre dignité d'où découlent aussi nos obligations; obligations qui consistent à vivre comme a vécu l'aîné de nos frères, Jésus-Christ, qui consiste à nous rendre dignes d'être appelés fils de Marie, par la ressemblance qui doit exister entre nous et notre mère. C'est ce que nous devons méditer pendant ces jours consacrés à Marie. Si, à la fin de ce mois, nous ne ressemblons en rien à notre mère et à notre divin frère, notre dévotion est illusoire et nous avons perdu notre temps.

III^e^ RÉFLEXION.

MARIE PRÉDESTINÉE PAR LE SAINT-ESPRIT.

Si l'œuvre de la sanctification des âmes doit être attribuée au Saint-Esprit, comme il est certain, d'après la doctrine de l'Eglise, nous ne pouvons douter que le Saint-Esprit n'ait été spécialement chargé de préparer l'âme et le corps de Marie pour en faire un tabernacle digne de la Divinité. Aussi, de toute éternité, le Saint-Esprit a prédestiné Marie pour en faire ce vase d'élection dont le parfum devait se répandre dans le monde entier.

Tous les Pères de l'Eglise appellent Marie l'Epouse du Saint-Esprit, et ce langage est appuyé sur les paroles de l'Evangile relatives à l'incarnation du Verbe :

« Ce qui naîtra de vous, dit l'ange Gabriel à Marie, sera saint, et appelé Fils de Dieu. » Il ne pouvait pas en être autrement. Le chef-d'œuvre de la puissance et de la sagesse de Dieu, c'est Jésus-Christ ; c'est aussi le chef-d'œuvre de l'amour infini. Or, le Saint-Esprit est l'auteur direct de cette admirable création, le corps et l'âme d'un Dieu, un corps et une âme unis à la personne du Verbe, au Fils de Dieu.

Quand Marie entend qu'elle doit être mère, elle recule et se réfugie, en quelque sorte, dans la gloire de sa virginité. Mais l'ambassadeur du Ciel la rassure. *Le Saint-Esprit descendra en vous, la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre* (*Luc.*, I.), c'est-à-dire, comme s'exprime un auteur pieux, le Saint-Esprit sera pour vous comme une douce nuée, laquelle, venant à se dissoudre, s'écoule insensiblement dans les veines de la terre, et la rend féconde sans l'offenser aucunement.

Voilà donc le Saint-Esprit qui devient fécond en Marie, par Marie ; c'est de Marie qu'il produit le chef-d'œuvre le plus parfait qui est Jésus-Christ.

Quel ineffable mystère! Qui dira les grandeurs et la sainteté de Marie considérée sous ce rapport, sous cette qualité d'Epouse du Saint-Esprit?

Ce décret de prédestination en faveur de Marie existant dans le sein de Dieu de toute éternité, il faut nécessairement admettre que le Saint-Esprit, au moment de la création de Marie, ait ouvert ses trésors en faveur de celle que tous les siècles appelleront son Epouse. Marie devait être belle de la beauté de Dieu, avant d'être élevée à l'honneur dont je m'occupe en ce moment. Elle a dû être riche d'une manière convenable à l'alliance qu'elle allait contracter. Aussi saint Bernard nous dit : Elle a été faite, annoncée et préparée par le Saint-Esprit. Qui pourra donc concevoir tout ce qui s'est passé dans l'âme de Marie, tout ce que le Saint-Esprit a fait dans ce cœur que je serai tenté d'appeler adorable, depuis le premier instant de son existence jusqu'au moment solennel choisi pour l'accomplissement du plus profond des mystères?

C'est le Saint-Esprit qui a fourni à Marie les biens qu'elle devait offrir au céleste Epoux, et ces biens, nous pouvons déjà les nommer ; ils furent renfermés dans les deux plus sublimes qualités de Marie, la virginité et l'humilité. Nous lisons dans le Cantique ces paroles : *Vous avez blessé mon cœur, vous qui êtes ma sœur et mon épouse, avec un de vos yeux et avec un des cheveux qui flottent sur votre cou.* (*Cant.*, VI.) Sur quoi saint Jérôme s'écrie : Cet œil qui blesse le cœur du Saint-Esprit, c'est la pureté plus qu'évangélique de la céleste Vierge, d'autant que la sainte virginité est proprement l'œil le plus brillant de l'Eglise ; œil vif, perçant et agréable. Et l'abbé Rupert ajoute que ce cheveu qui bat sur le cou de l'Epouse n'est autre chose que son humilité; humilité partout uniforme et égale comme un cheveu; humilité qui s'estime moins et qui a moins d'apparence qu'un cheveu; humilité plus flexible et plus maniable qu'un cheveu; humilité qui couvre le cou où est le siége de l'obéissance, en l'inclinant à la soumission parfaite.

C'est ainsi que Marie, prédestinée à devenir l'Epouse du Saint-Esprit, se montre digne, autant qu'on peut l'affirmer d'une créature, de cette céleste et ineffable alliance.

Maintenant, il faut que nous le sachions et que nous ne l'oublions jamais. L'âme fidèle est appelée aussi, dans les livres sacrés, l'Epouse du Saint-Esprit. Le Saint-Esprit vient dans elle, il y établit sa demeure. Saint Paul nous l'assure. *Ne savez-vous pas que vous ne vous appartenez plus, que vos membres sont le temple du Saint-Esprit qui est en vous, et que vous avez reçu de Dieu?* (I *Cor.*, VI.) Or, cette union, le Saint-Esprit l'a contractée avec nous par le baptême; existe-t-elle encore?

Si cette union existe, nous le saurons facilement. Le Saint-Esprit ne s'unit à l'âme du fidèle que pour la rendre féconde. Cette âme doit enfanter; que doit-elle produire? Jésus!...

Nous disons à Marie : *Jésus le fruit de vos entrailles est béni.* Eh bien! quels sont les fruits de bénédiction que Dieu attend de nous? Il n'en demande qu'un, c'est Jésus. L'esprit de Jésus, les sentiments de Jésus, le langage de Jésus, la vie de Jésus. Oui, le Saint-Esprit est donné pour époux à notre âme, pour que notre âme donne la vie à Jésus, d'abord au milieu d'elle-même, comme Marie pendant neuf mois, ensuite dans les autres, comme Marie qui a donné Jésus au monde entier. Oh! qui comprendra ces choses? Qui les sentira!

Mais, pour qu'une âme soit véritablement l'épouse du Saint-Esprit et, par là même, qu'elle devienne capable d'enfanter Jésus, il faut, comme Marie, qu'elle offre au divin Epoux une dot qui consiste dans la pureté et l'humilité; sans ces deux biens essentiels à la vie spirituelle, on se persuade en vain qu'on vit, qu'on agit, qu'on opère par le Saint-Esprit; on ne saurait enfanter Jésus.

Marie! douce et tendre mère, couvrez-nous de votre manteau, que nous respirions l'odeur du parfum qui s'exhale de vous; et nous finirons par aimer les admirables vertus qui vous ont rendue digne de devenir l'Epouse du Saint-Esprit!...

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Benedicam ei, et ex illa dabo tibi filium cui benedicturus sum, eritque in nationes, et reges populorum orientur ex eo. (*Gen.*, XVII, 16.)

Eris benedicta in æternum. Et dixit omnis populus : Fiat, fiat. (*Judith*, XV, 11.)

Concupiscet rex decorem tuum. (*Ps.* XLIV, 13.)

Dominus possedit me in initio viarum suarum antequam quidquam faceret a principio. (*Prov.*, VIII, 22.)

Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis antequam terra fieret. (*Id., ibid.*, 23.)

Quando præparabat cœlos, aderam. (*Id., ibid.*, 27.)

Cum eo eram, cuncta componens; et delectabar per singulos dies, ludens coram eo omni tempore; ludens in orbe terrarum; et deliciæ meæ esse cum filiis hominum. (*Id., ibid.*, 30.)

Memoria mea in generationes sæculorum. (*Eccl.*, XXIV, 28.)

Tabernaculum erit in umbraculum diei ab æstu, et in securitatem, et absconsionem a turbine et a pluvia. (*Is.*, IV, 6.)

NOUVEAU TESTAMENT.

Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui. (*Rom.*, VII, 29.)

Quos autem prædestinavit, hos et vocavit. (*Id.*, *ibid.*, 30.)

Quam prædestinavit Deus ante sæcula in gloriam nostram. (I *Cor.*, II, 7.)

II. SS. PÈRES.

Ipsa eademque Virgo, ipsa et mater Domini, ipsa et genitrix, ipsa ejus ancilla, plasmatio ejus, ipsa quæ genuit. Hujus itaque unigeniti Dei dicitur hæc mater Virgo Maria, digna digni, immaculata sancti ac immaculati, una unius, unica unici. (Origenes, *Hom.* 1.)

Post Deum sola spes nostra. (S. Basil., *De Annunt. B. V.*)

Sancta Dei genitrix, desiderabilissimum nomen; nihil est firmius tropæum quam tuum auxilium. (S. Ephrem., *Orat.*, t. VI *Op.*)

Per feminam mors, per feminam vita; per Evam interitus, per Mariam salus. (S. Augustin., *De Symbol.*)

Talis eligitur Virgo de toto scilicet mundo, quæ tantum haberet meritum ut Dei Filium in semetipsam susciperet, et post partum omnimodo virgo permaneret. (*Id.*, *Serm.* 10, *de Nativ. Christi.*)

Cur non mons sublimior Maria quæ, ut ad conceptionem æterni Verbi pertingeret, meritorum verticem supra omnes angelorum choros usque ad solium Deitatis erexit? Mons quippe in vertice montium fuit, quia altitudo Mariæ supra omnes sanctos refulsit. (S. Greg., pap.)

Omnem electæ creaturæ altitudinem electionis suæ dignitate transcendit. (*Id.*, *ibid.*, *in L.* 1 *Reg.*)

Maria speciosior et dignior facta est quam totus mundus; nam quem totus mundus capere non poterat, nec merebatur quasi in angustum cubiculum uteri sui sola suscepit. (S. Chrysost., *in C.* 1, *Matth.*)

De hac, et ob hanc et propter hanc omnis scriptura facta est, propter hanc totus mundus factus est, et hæc gratia Dei plena est, et per hanc homo redemptus est, Verbum Dei caro factum est, Deus humilis et homo sublimis. Ad te ergo tantam ac talem, Domina rerum, sancta sanctorum, regina cœlorum, suspiramus gementes et flentes in hac lacymarum valle. (S. Bern., *Serm.* 3 *super Salve.*)

III. TRAITS HISTORIQUES.

DU SOIN QUE LA SAINTE VIERGE PREND DE SES SERVITEURS DANS LE CHOIX D'UN ETAT DE VIE.

Tancrède, favori de l'empereur Frédéric Ier, reçut une grande grâce de Marie. Ce jeune seigneur, considérant le danger auquel serait exposé son salut dans le monde, s'adresse à la Mère de Dieu et la conjure de lui faire connaître, par son crédit auprès de Dieu, l'état de vie dans lequel il pourrait plus aisément se sauver. Il redouble ses prières, et le fait avec plus de ferveur : il approche plus souvent des sacrements ; en un mot, il n'épargne rien pour connaître la volonté de Dieu, résolu de la suivre, quelque genre de vie que la Providence lui destine. Après avoir persisté quelque temps dans ces saintes ferveurs, la Mère de Dieu lui apparut, et lui dit : Tancrède, vous demandez que je vous montre un état qui soit propre pour assurer votre salut : allez donc, et entrez dans mon ordre; et ensuite elle disparut. Tancrède, fort embarrassé, ne sachant quel était cet ordre dont on lui avait parlé, s'endort l'esprit rempli de ce qu'il avait entendu, et pendant son sommeil, deux religieux de l'ordre de Saint-Dominique se présentent à lui, et le plus ancien lui dit : Vous avez demandé à Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, de vous enseigner une voie sûre pour votre salut : levez-vous promptement, il faut que vous passiez le reste de vos jours avec nous. Le lendemain matin, lorsque ce jeune seigneur allait entendre la messe, il rencontra le prieur des dominicains de Bologne, et, après l'avoir considéré attentivement, il reconnut que c'était le même qu'il avait vu en songe, ce dont il fut surpris : il l'aborde et lui expose ce qui lui était arrivé. Ne doutant plus alors de la volonté de Dieu,

il renonce à tous les avantages qu'il pouvait avoir dans le monde, et se consacre au service de Dieu dans l'ordre de Saint-Dominique, où il vécut et mourut saintement. (Baron., *ann.* 1235.)

SIGNE DE PRÉDESTINATION.

La dévotion à la sainte Vierge est, de l'aveu de tous les saints Pères, un signe presque assuré de prédestiuation. On trouve dans les *Annales de la société de Jésus* un trait qui confirme cette vérité. Il y avait au Paraguay, au temps où les pères Jésuites dirigeaient l'admirable mission qu'ils y avaient établie, une pauvre femme qui avait conservé précieusement la grâce de son baptême, et qui était connue de tous par sa foi, sa piété et sa grande dévotion à la sainte Vierge. Chacun la vénérait comme une âme d'élite et comme une sainte. Or elle fut un jour attaquée d'une maladie grave. Le mal faisant de rapides progrès, elle appela au pied de son lit de douleur un des Pères de la mission. Quand il fut arrivé, elle lui dit : « Mon père, je sens que je n'ai plus longtemps à vivre, ce n'est pas que je m'en chagrine, car, au contraire, mon cœur est plein de joie en pensant que je vais bientôt mourir et que bientôt je verrai Dieu dans le ciel. Après ma mort, ayez la charité d'offrir une fois le saint sacrifice pour le repos de mon âme, et soyez assuré que je ne vous oublierai pas quand je serai dans la gloire. » Ensuite elle reçut les derniers sacrements de l'Eglise avec de grands sentiments de foi; et quelques heures après, elle tomba dans une léthargie si profonde qu'on la crut morte. Le lendemain, au moment où on se disposait à l'ensevelir, elle revint à elle. Aussitôt elle demanda le Père, qui accourut en hâte et qui la trouva à genoux, couvrant de baisers un petit crucifix de bois et versant d'abondantes larmes. « O mon père, s'écria-t-elle, un ange, par ordre du Seigneur, a conduit mon âme dans l'affreux séjour des damnés. Il m'en a montré les sombres cavernes, et je n'ai pu m'empêcher de pleurer en y reconnaissant plusieurs de ceux qui ont vécu avec moi. Une chose, cependant est venu adoucir la douleur dont j'étais pénétrée; c'est que l'ange me fit remarquer qu'il n'y avait parmi eux aucun de ceux qui avaient été sur la terre les serviteurs et les dévots de Marie. Aussi, mon père, ai-je senti redoubler en mon cœur la confiance et l'amour que j'ai pour cette sainte mère. Je lui appartiens et je veux lui appartenir jusqu'à mon dernier soupir. »

Que cette histoire est propre à faire naître l'espérance dans le cœur de tous les enfants de Marie! Qu'il est consolant de penser qu'en s'attachant à son service, on a tout lieu de croire que l'on n'ira jamais en enfer! Redoublons de zèle, durant ce mois, dans son amour et dans l'imitation de ses vertus. (*Annales de la Société de Jésus.*)

IV. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

Filia prælecta æterni Patris. (S. Justinus, *de Nativ. Virg.*)

Candelabrum aureum Ecclesiæ. (S. Epiphan., *Orat. ad Virg.*)

Candelabrum e cœlo accipiens ignem. (*Id., ibid.*)

Delectatio terrigenarum omnium (*Id., ibid.*)

Annuntiata oraculis propheticis. (S. Sophronius, *Orat., de Assumpt.*)

Caput libri obsignatum. (S. Andreas Hierosol., *in Explic. Salut. angelicæ.*)

Domicilium cœli et terræ. (*Id., ibid.*)

Electa a Deo, antequam nata. (*Id., de Annunt.*)

Domina super omnes benedicta. (S. Chrysost., *Hom. de Annunt.*)

Æterni consilii opus. (S. August., *Serm. de Annunt.*)

Cœlum in quo Deus paravit sedem suam. (S. Bonavent., *in Speculo.*)

Promissio patriarcharum. (*Id., in Hymn. Te Deum.*)

Electa ex millibus. (S. Bern., *Serm.* 51, *in Cant.*)

Electa ex omnibus. (*Id., in Ep. ad Lugd. canonicos.*)

Negotium sæculorum. (*Id., in Serm.* 2 *Pentec.*)

Præfigurata mysticis oraculis. (*Id., de V. Apoc.*)

Reparatrix vitæ. (*Id.*, *in Serm.* 2 *Sup. Missus est.*)

V. COMPARAISONS, EMBLÈMES.

ÉCRITURE.

Soli comparata inveniris prior. (*Sap.*, v, 31.)

Electa ut sol, pulchra ut luna. (*Cant.*, vi, 9.)

Progrederis quasi aurora consurgens. (*Id.*)

Ecce nubecula parva quasi vestigium hominis ascendebat de mari... et cœli contenebrati sunt, et nubes, et ventus, et facta est pluvia grandis. (III *Reg.*, xviii, 44, 45.)

Aurora cujus dulce lumen. (*Eccli.*, xi, 7.)

SAINTS-PÈRES.

Candidior solis radiis atque fulgoribus. (S. Ephrem., *de Laud. Virg.*)

Aurora de qua natus est sol justitiæ. (S. Petr. Dam.)

Aurora ex qua prodiit sidus splendidissimum. (S. Ephrem., *de Laud. Virg.*)

Nihil tibi, o Domina! æquale, nihil comparabile; omne enim quod est, vel supra tu est, vel infra te. Quod supra te, solus Deus; quod infra te, omne quod non est Deus. (S. Anselm., *de Laud. Virg.*)

VI. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS DE LA PRÉDESTINATION DE MARIE.

Dieu a vu dans Marie :

1° Le chef-d'œuvre de la création ;

2° L'instrument de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté.

1. Marie est le chef-d'œuvre de la création : *Ipsa est quam majorem Deus facere non potest ; majorem mundum, majus cœlum potest, majorem Matrem non potest.* (S. Bonavent., *in Psalt.*)

2. Marie est l'instrument de la *puissance* de Dieu. — Pour produire le chef-d'œuvre de la terre et du ciel, J. C., vrai Dieu et vrai homme, le Très-Haut demandera la coopération de Marie.

3. Elle est l'instrument de sa *sagesse : Dominus possedit me in initio viarum suarum.* (*Prov.*, viii, 22.) Elle est associée aux desseins que cette *sagesse* a formés pour le salut du genre humain.

4. Elle est l'instrument de sa *bonté.* Jésus-Christ ira au Calvaire ; mais Marie l'y suivra, et là, elle nous adoptera pour ses enfants.

MOYENS POUR HONORER MARIE DANS SA PRÉDESTINATION.

1. L'invoquer comme la fille du Père, la Mère du Fils, l'épouse du Saint-Esprit, le temple de la très-sainte Trinité.

2. Lui demander la grâce d'être comme elle fidèles à notre vocation.

VII. FIGURES.

PARADIS TERRESTRE. — FIGURE DE MARIE.

Maria paradisus totius amœnitatis. (S. Ephrem., *Orat. de Laud. Virg.*)

Maria paradisus deliciarum. (*Id.*, *ibid.*)

Maria paradisus virginalis. (Dionys., Alex. *Ep. contr. Paul.*)

Maria paradisus voluptatis. (S. Bonavent., *in Spec.*, c. 2.)

Maria paradisus spiritualis secundi Adami. (S. Jacob., *in Liturgia.*)

Maria paradisus ex quo egreditur fluvius Christus. (Andreas Hieros., *in Salut. ang.*)

Maria paradisus cœlestis, ex quo omnia gratiarum germina. (Rupert, *in* c. 1 *Gen.*)

Maria paradisi scala. (S. Justin., *Serm. de Annunt.*)

Maria cujus anima quasi hortus irriguus. (*Jerem.*, xxxi, 12.)

Maria virens paradisus in quo lignum vitæ plantatur. (S. Gregor. Neocesar.)

Maria paradisus non deliciarum odores, sed divinæ gratiæ spiramenta redolens. (S. Ambr., *L. de Virgin.*)

Maria hortus deliciarum in quo condita sunt universa florum genera et odoramenta virtutum. (S. Hieron., *in Ep.*)

2 MAI

MISSION DE MARIE

(Sermon par M. l'abbé Cassan de Floyrac.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. 1. — PLAN

Ier POINT. — Dieu appelle Marie et l'associe aux destinées du Sauveur Jésus.

SUBDIVISIONS

1. Rien n'a été fait sans le Verbe et rien n'a été refait sans Marie.
2. Mission de Marie d'après les promesses, les figures de l'Ecriture et l'économie de la Providence.

IIe POINT. — Marie a fidèlement accompli sa mission.

SUBDIVISIONS

1. En accompagnant son Fils au Calvaire.
2. En nous adoptant pour ses enfants.

N. 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Traits historiques.
IV. Maximes des saints et des ascétiques.
V. Comparaisons.
VI. Motifs et moyens.
VII. Emblèmes.
VIII. Figures.

TEXTE.

Mater Jesu. (JOAN., II, 1.)

Toutes les grandeurs de Marie, que l'Eglise célèbre, toutes ses gloires, toutes ses splendeurs, sont comprises dans ces paroles simples, mais fécondes de l'Evangile, dans ce titre qui lui est donné de Mère de Dieu, *Mater Jesu.*

Rien de plus beau ne peut être dit à sa louange, soit que nous considérions ce titre en lui-même, soit que nous arrêtions nos regards sur les priviléges glorieux dont la divine maternité est le fondement et la source ; car en fixant seulement cette qualité de mère de Dieu, nous y voyons la plus grande gloire qu'une créature puisse recevoir ; et nous apprenons, par le caractère de médiatrice qui accompagne magnifiquement ce nom ineffable, combien Jésus-Christ a voulu relever Marie, combien auguste est cette mère, combien elle est unie et chère à son Dieu, en sorte que l'Evangile a vraiment résumé toutes les grandeurs, quand il a dit d'elle : Mère de Jésus, *Mater Jesu.*

M. F., il y a de ces noms augustes qui portent partout avec eux le témoignage de

leur dignité : le nom de Dieu est le premier parmi ces grands noms; celui de Marie vient ensuite, et n'en reconnaît point d'autre au-dessus du sien.

Toutefois, ne pensez pas que je veuille vous arrêter longuement sur la divine maternité de Marie; il n'est personne qui n'en conçoive d'abord toute l'excellence; et nommer seulement la mère de Dieu, c'est nommer la plus heureuse comme la plus parfaite des créatures; mais ce nom de mère n'est pas stérile pour celle qui le porte, et, s'il a eu la puissance de donner au monde un Sauveur, je le vois, en retour, rendant à Marie sa fécondité, répandre sur elle, avec une auréole de gloire, l'auguste caractère de médiatrice.

Et ici, chrétiens, un grand, un immuable principe doit dominer ce discours, et ce principe, c'est l'Apôtre qui l'a posé : Un seul Dieu, dit saint Paul, et un seul médiateur entre Dieu et les hommes : *Unus enim Deus, unus et mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus.* Ainsi, en Jésus, et par Jésus seul, nous sommes sauvés; voilà la véritable doctrine. La médiation de Marie, telle que l'Eglise catholique l'entend, n'est pas restée étrangère à l'œuvre de notre salut; si elle n'en a pas été l'instrument nécessaire, elle n'en a pas été l'instrument aveugle ; mais elle est entrée profondément dans les vues, dans les sacrifices de son divin fils : le mystère de la rédemption, fécondé en elle, s'est ouvert de toutes parts à ses influences; et par une disposition toute providentielle qui n'est qu'une conséquence de sa maternelle médiation, c'est elle encore qui nous obtient et qui nous prodigue toutes les grâces de Jésus-Christ, médiatrice elle-même par grâce, et médiatrice d'intercession, puisque Jésus-Christ est le seul médiateur par sa nature aussi bien que par sa puissance, mais enfin véritable médiatrice, tellement que les saints Pères sont unanimes à nous montrer Marie concourant à la rédemption de l'humanité, non qu'un tel concours de sa part fût nécessaire, mais parce qu'il a plu à Dieu de porter sa Mère à cette hauteur.

Voilà ce qui distingue la sainte Vierge du reste des saints ; voilà ce qui l'élève au-dessus des anges. Il n'y a pas seulement en elle plus de sainteté, et parmi les grandeurs du ciel, celle de Marie n'est pas seulement du plus au moins, car elle n'est pas du même ordre : c'est une grandeur à part et d'un caractère unique; voilà pourquoi l'Eglise l'honore d'un culte particulier; elle voit en Marie une médiatrice entre Jésus-Christ et nous; et, comme s'exprime saint Anselme : « Cette femme qui apporte un remède contre l'enfer, qui foule aux pieds les démons, qui sauve le monde : *O femina per quam inferna remediantur, demones conculcantur, homines salvantur.* »

Telle est la doctrine que j'ai à développer devant vous; et afin de ne vous rien proposer qui ne soit digne de cette majestueuse Reine, ce sera Dieu même appelant Marie et l'associant, dès l'origine des âges, aux destinées réparatrices de Jésus sauveur; première considération. Ce sera Marie répondant à Dieu et venant remplir dignement sa vocation de médiatrice; deuxième considération. Ainsi, la médiation de Marie, proclamée par la voix même du Tout-Puissant, et par le grand cœur de cette Vierge fidèle, tel est le sujet et l'ordonnance de ce discours.

Et pour commencer cet hymne de vos grandeurs, nous vous saluons, ô Marie ! par une de ces louanges descendues des cieux et seules dignes d'y remonter.

Ave Maria.

I^ER^ POINT.

DIEU APPELLE MARIE ET L'ASSOCIE AUX DESTINÉES DU SAUVEUR JÉSUS.

En vain des esprits timides ou prévenus n'ont voulu voir en Marie qu'un simple instrument du salut des hommes, qu'une mère matérielle en quelque sorte de Dieu, et non une médiatrice entre Jésus-Christ et nous. Ce n'est pas ainsi qu'un Dieu a traité sa Mère : ce grand Dieu ne lui a pas demandé seulement la vie, mais il lui a donné de la sienne ; et, trouvant Marie digne d'une si auguste maternité, il lui a plu de couronner ses dons en l'associant à son ministère réparateur. Et, certes, la grandeur d'une créature consiste

THE LIBRARY
ST. JEROME'S COLLEGE

sans doute dans son union avec Dieu ; et plus cette union est intime, plus elle est entière, plus grande aussi et plus élevée est la créature. « Or Marie : nous dit saint Bernard, ayant tout donné et s'étant elle-même donnée sans réserve à Dieu, Dieu n'a pu lui refuser quelque chose, comme s'il nous disait, Une telle élévation de la sainte Vierge était possible ; elle dépendait de la libre volonté de Dieu : Dieu l'a donc décernée à sa Mère. Ainsi Marie n'est pas comme Bethléem, qui a vu seulement un Dieu naître dans son sein ; non, Marie n'est point un lieu insensible, un espace inanimé que Dieu s'est choisi : mère par intelligence autant que par volonté, mère très-pure et très-sainte, digne en un mot du Dieu qui la visita, il y a eu entre elle et son divin Fils l'union la plus intime et la plus entière, et une correspondance de pensées et de sentiments, en sorte que la vie de cette Mère du Médiateur devait être ce qu'elle a été : une vie de médiatrice.

Pour établir d'autres vérités, nous n'avons quelquefois qu'un texte des livres saints ou qu'un monument de la tradition ; mais ici les pensées abondent : c'est le plan, c'est l'économie de la Providence ; c'est l'histoire de la religion tout entière, c'est le commencement, c'est la fin, c'est tout l'ensemble des Ecritures ; et Dieu n'est jamais plus prodigue de témoignages ni de faveurs que lorsqu'il s'agit de sa Mère. Aussi l'un des plus fameux incrédules, que la pénétration de son esprit et l'étendue de ses connaissances rendaient quelquefois plus juste dans ses jugements qu'il n'aurait voulu, Bayle, a-t-il été contraint d'avouer que la médiation de Marie, et, par suite, le culte particulier que l'Eglise catholique a de tout temps fait profession de lui rendre, découlent nécessairement de sa qualité une fois admise de Mère de Dieu. Mais laissons ces profanes voix, et qu'il parle seul, ce grand Dieu, et qu'il nous dévoile sur Marie la providence de ses conseils.

1re SUBDIVISION. — RIEN N'A ÉTÉ FAIT SANS LE VERBE, ET RIEN N'A ÉTÉ REFAIT SANS MARIE.

Promesses, figures, préparation des peuples, mystère de l'Incarnation, partout Marie apparaît associée aux grandes destinées du Sauveur ; et, pour reprendre les choses dès leur principe, car, dès l'origine des temps, Marie a été révélée au monde, vous savez, M. F., que, le premier homme ayant été chassé du Paradis terrestre, Dieu y plaça un chérubin armé d'un glaive de feu pour en défendre l'entrée : image profonde d'un autre feu qui nous menaçait, d'un autre ange, auteur de notre chute, que la foi me découvre, non plus à la porte du Paradis de la terre, mais du Paradis des cieux ; il est là, s'applaudissant de la victoire et triomphant dans sa noirceur du malheur de l'homme précipité. Et voici que de la bouche de Dieu même tombent sur lui, comme un coup de foudre, ces paroles qui auront leur accomplissement : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne ; elle écrasera ta tête : *Inimicitias ponam inter te et mulierem et semen tuum et semen illius ; ipsa conteret caput tuum.* » L'entendez-vous, chrétiens ? le mystère de la pensée de Dieu se déploie ; Jésus et Marie sont prédits au monde, et tous deux sous le titre de médiateur ; et afin que personne ne puisse douter que Marie fera avec Jésus ce divin ouvrage, c'est elle, elle-même qui doit écraser la tête du serpent : *Ipsa conteret caput tuum.* Et, avec sa maternité, sa médiation et ses combats déjà se révèlent. Voilà le germe de notre salut, et en

même temps le principe de la puissance et de l'élévation de Marie, l'aurore de ses splendeurs, et comme le premier pas dans sa gloire.

Arrêtons-nous quelques instants, M. F., sur ce premier témoignage dont tous les autres ne seront que le développement et la suite, et voyons comment s'enchaînent mutuellement dans les desseins et la pensée du Très-Haut ces glorieux titres de Mère de Dieu et de médiatrice des hommes.

Ecoutons saint Augustin : De même que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans le Verbe, ainsi rien de ce qui a été refait n'a été refait sans Marie. C'est la doctrine expresse de ce grand évêque reproduite dans les mêmes termes par saint Bernard, et suivie par tous les Pères comme par tous les docteurs de l'Eglise. Retenez bien ces paroles : Rien n'a été fait sans le Verbe, et rien n'a été refait sans Marie. Quel est donc, chrétiens, ce nouvel ouvrage qu'exalte à l'envi ce concert d'éloquentes et saintes voix? Quel est-il, sinon l'homme refait à l'image et à la ressemblance de Dieu; et qu'y avait-il à refaire au monde, sinon ce que le péché avait détruit, c'est-à-dire cette image divine effacée et cette ressemblance défigurée? Eh bien! c'est Marie, dont Dieu a fait choix pour qu'elle travaille avec lui à cette création nouvelle, comme il avait opéré avec son Verbe le grand œuvre de la création. Mais quoi! n'y a-t-il pas trop de distance entre une créature, quelle qu'elle soit, et un tel ouvrage? Quelles mains assez pures et assez puissantes, je dirais même assez créatrices, pourront imprimer sur le front dégradé de l'homme le caractère antique de sa dignité? N'est-ce pas là manifestement le travail d'un Dieu? Assurément, M. F.! Aussi est-ce le sang de Jésus-Christ, ce divin Agneau qui doit nous marquer de ce signe; mais ce sang, où est-il, et ce divin Agneau où est-il encore? Marie! Marie! c'est à vous de lui donner naissance, à vous de nous livrer ce sang réparateur; car il ne suffit pas que cet Agneau naisse, il faut qu'il s'immole; et c'est encore à vous, ô Marie! à l'immoler comme à le produire, afin que vous ne restiez pas étrangère à son sacrifice, et qu'il soit vrai de dire que : Rien de ce qui a été refait n'a été refait sans Marie.

D'ailleurs, le sang de Jésus-Christ est à vous, c'est votre sang; et il ne coulera pas de la croix sans votre permission, sans que vous en fassiez l'abandon à la terre, l'offrande au ciel; et, avant que vous conceviez ce Fils adorable, vous verrez Dieu même vous demander votre consentement. Quel consentement, chrétiens! et faut-il donc qu'un Dieu, quand il lui plaît de joindre une vie d'homme à sa vie divine, vienne demander à sa créature si elle veut bien devenir sa mère? Faut-il que le salut du monde soit en balance et demeure comme suspendu, ainsi que nous l'apprend Bossuet d'après tous les Pères, jusqu'à ce qu'une femme ait parlé? Oh! il y a ici un autre mystère : c'est le mystère des douleurs et des sacrifices; c'est le mystère de la médiation de Marie; c'est Dieu qui ne veut point tromper ces entrailles de mère, les plus sensibles comme les plus heureuses, qui doivent sortir de ses mains. Et voici qu'il a fait briller par avance aux yeux de Marie le glaive de la passion, et il veut savoir si ce glaive ne la fera point reculer, si elle consent à se voir pleine de douleurs non moins que pleine de grâces, enfin à devenir médiatrice des hommes en même temps que Mère de Dieu. Voilà pourquoi il y a eu des propositions divines, et comment aussi l'Esprit-Saint a voulu contracter avec son épouse.

Médiatrice des hommes et Mère de Dieu, ces deux titres dans la pensée

éternelle sont inséparables. Et les raisons de cette convenance sont-elles donc si étranges ou si difficiles à pénétrer? N'est-ce pas une loi générale que les êtres ne produisent que leurs semblables? Donc Marie, pour donner la vie à Jésus, doit lui ressembler. Mais elle ne peut lui ressembler du côté de la nature divine, nature incommunicable : l'Esprit-Saint introduira ici la divinité ; du moins, Marie lui sera semblable par le sentiment; et, certes, une mère qui n'aurait voulu avoir Jésus-Christ que pour elle n'aurait pas été digne d'être la Mère de ce Dieu sauveur, que réclame en holocauste tout le genre humain : une mère comme les nôtres eût arrêté Jésus-Christ marchant au Calvaire. Une autre loi générale veut qu'une mère ait droit sur son fils : Jésus-Christ ne vient point déroger à cette loi. L'Evangile remarque qu'il était soumis à Marie; mais, puisque Dieu laissait à sa Mère un si grand empire, il fallait bien qu'elle eût pour le gouverner les mêmes pensées, les mêmes sentiments, les mêmes volontés que Dieu. Ainsi Marie a dû connaître et elle a connu tout ce qu'elle nous a donné : le baptême de sang dont Jésus brûle d'être baptisé, elle a dû le désirer avec lui, ce baptême ; elle a dû y envoyer son Fils, et nous faire elle-même le présent de sa mort comme de sa vie. C'est pourquoi la même parole, le même *fiat* qui exprime la résignation du Sauveur marchant au supplice, se retrouvera dans le consentement que donne Marie pour devenir mère. La divine maternité ne devait, ce me semble, que la réjouir et la transporter ; mais la médiation sublime et terrible qui l'accompagne lui est apparue, et il ne lui reste plus que ces mots : *Fiat mihi secundum verbum tuum. Fiat!* soupir résigné et toutefois créateur, qui saisit jusque dans ses abîmes, pour le réparer, tout ce chaos coupable du monde, et qui nous atteste en même temps que rien de ce qui va être refait ne sera refait sans Marie. Consentez, ô Vierge! acceptez cette sanglante maternité, et venez nous marquer la première du sang divin de Jésus ; nous n'oublierons jamais que c'est vous qui nous appliquez le sceau de l'Agneau, et que vous n'êtes devenue la Mère d'un Dieu que pour être, en l'immolant à notre salut, la médiatrice des hommes. C'est de vous qu'il a été dit que vous écraserez la tête du serpent. Je vous vois armée, et vos armes, c'est le sang d'un Dieu, et ce sang qui vous appartient porte avec lui vos douleurs et vos sacrifices, vos combats et votre triomphe, et je commence à vous reconnaître : *Ipsa conteret caput tuum.*

2e SUBDIVISION. — MISSION DE MARIE, D'APRÈS LES PROMESSES, LES FIGURES DE L'ÉCRITURE ET L'ÉCONOMIE DE LA PROVIDENCE.

Nous pouvons maintenant comprendre le sens véritable et toute l'étendue de la promesse de Dieu, promesse infaillible, renouvelée dans le cours des âges à Noë, Abraham, Isaac, Jacob, et montrant partout dans Marie, associée à Jésus, le salut du monde ; promesse que tous les prophètes porteront au peuple de la part de Dieu, et où Marie tient son rang de médiatrice. Si un Isaïe, décrivant sa maternité virginale, nous la présente possédant en elle et réglant, pour ainsi parler, les divines miséricordes, j'entends Jérémie comparer à la mer ses profondes et vastes douleurs : *Velut mare contritio tua.* Ce texte, qui marque si bien les angoisses de Jésus mourant sur la croix, a été appliqué par l'Eglise même à Marie. Michée célèbre la gloire de Bethléem, qui verra le Fils et la Mère ; tous exhalent dans leurs sublimes cantiques

l'heureuse influence de ce fruit béni et des entrailles qui l'ont conçu; mais il serait trop long d'indiquer seulement tous ces prophétiques oracles; hâtons-nous de conclure, avec saint Ephrem et saint Athanase, que, dès lors, Marie était vraiment la Reine des patriarches et des prophètes, et qu'ils saluaient de loin cette Vierge forte, aurore et gage de leur salut; et tous leurs oracles n'étaient que le développement de cette parole première : Une femme écrasera ta tête : *Ipsa conteret caput tuum.*

Ne soyons point étonnés, chrétiens, de voir Dieu lui-même annoncer par des voix à lui Marie et Jésus.

Tout ce qui apparaît d'illustre ici-bas est toujours précédé par quelque signe précurseur de son arrivée, et Marie et Jésus devaient être annoncés sans doute plus que tout le reste; mais il n'y avait que le ciel qui pût déclarer ces deux augustes naissances. Jetez les yeux autour de vous, et voyez comme tout se révèle en la manière qu'il est produit : le germe annonce la plante, la plante la fleur, et la fleur le fruit; et l'aurore annonce le jour : événements de la terre, signes de la terre; événements célestes, signes des cieux; et Marie, ce germe heureux de notre salut, cette fleur d'une racine immortelle, ce fruit des plus célestes bénédictions, cette aurore enfin du soleil de justice, Marie ne peut être annoncée par aucune voix de la terre; et le ciel seul pouvait déclarer ce que le ciel pouvait seul produire, la Mère d'un Dieu coopérant avec lui au salut des hommes; et en l'annonçant ainsi, avec Jésus sauveur, Dieu témoigne de nouveau des hautes destinées de Marie et de sa mission de médiatrice : *Ipsa conteret caput tuum.*

Les temps sont encore éloignés cependant, les promesses sont remplacées par les figures, illustres emblèmes de celle qui doit naître un jour. Dieu ne veut point laisser Israël sans consolation et sans espérance; et en attendant que cette Vierge puissante apparaisse, il faut, ce me semble, à la terre le nom, l'image et l'ombre du moins de Marie; toutes ces figures furent grandes et réparatrices; Marie, sœur de Moïse, Judith, Esther, Debora, ces saluts du peuple, rayonnaient la véritable Marie; comme Moïse, Josué, Samson et David, le Sauveur des hommes; et parce que, dans ses promesses, Dieu s'était plu à réunir toujours Jésus et Marie, ainsi, à côté des figures qui représentent ce Dieu sauveur, je vois partout les prophétiques et vivants emblèmes de notre grande libératrice.

Telle est, de siècle en siècle, l'économie de la Providence. jusqu'à ce que, les temps s'approchant, tout devait se taire; et dans ce silence, précurseur nouveau du grand événement, la réalité devait succéder aux ombres et la vérité apparaître. Déjà les promesses divines semblaient oubliées et comme perdues dans les âges avec les figures ensevelies: Jérusalem n'entendait plus les prophètes; ils cédaient tous la parole au grand prophète qui devait venir et parler; Marie, non plus que Jésus, n'avait plus sur la terre de voix ni d'image, et le ciel était comme dans le silence de son travail, lorsque tout à coup quelques voix humaines, fidèles échos des traditions primitives, troublèrent seules par leur cri d'attente ce repos profond de la terre et des cieux. Bientôt leur bruit s'étendit au loin; le monde entier s'ébranla de l'Orient à l'Occident; les peuples étaient émus, les souvenirs de la tradition, le juste rapport des années, le besoin, l'épuisement des nations et ce je ne sais quoi que le ciel remue quand il est temps, tout se réveillait alors sous sa main puissante, tout parlait, tout prophétisait, et une seule pensée semblait occu-

per le monde : le Messie promis et sa Mère ; tant les oracles d'en haut sur Marie étaient manifestes.

Et ne pensez pas que les Juifs fussent les seuls agités par ces mouvements : une foi divine, et tout ensemble populaire, saisissait déjà l'univers, poussé par une inspiration inconnue ; le poëte romain reproduisait sur sa lyre les accents sacrés d'Isaïe ; les faux dieux muets, avec leurs oracles, n'osaient plus parler, ou murmuraient en tremblant des sons inusités et sinistres ; et s'il faut croire à des traditions antiques respectées par les plus savants, dans une ville des Gaules, à côté de nous, dans l'ancienne ville de Chartres, nos pères élevaient un autel, non pas seulement une statue, mais un autel à la Vierge qui doit enfanter : *Virgini pariturœ*. Ainsi, longtemps avant sa naissance, et dans l'attente et le désir des nations, et dans la capitale même du monde païen, et jusque dans les temples des faux dieux, déjà Marie occupait sa place, déjà Marie dominait : *Ipsa conteret caput tuum*.

Au milieu de ces commotions générales et de cette attente des peuples, Marie était née simple, modeste, nourrie dans le temple, ignorant encore elle-même sa haute mission, et attendant, comme tous les autres, le salut de Dieu, sans soupçonner qu'elle aussi était attendue, paraissant même avoir renoncé à sa maternité divine, en consacrant seule, parmi les filles de Jérusalem, sa virginité au Seigneur : et voici qu'un ange, dont le nom est la force de Dieu, ce même ange qui était apparu à Jacob pour le fortifier, à Daniel pour lui expliquer les temps du Messie, l'ange de la Rédemption enfin, déclare à Marie sa divine maternité ; la Vierge consent, et donne ainsi à la rédemption humaine le signal et le mouvement. Dès ce moment, des communications ineffables, des secrets d'en haut et un ministère réparateur et divin commencent dans la fille de Juda. L'Esprit-Saint vient la couvrir de son ombre, le Verbe se fait chair dans ses entrailles immaculées, Dieu le Père préside à l'œuvre de l'Incarnation ; l'Evangile remarque que l'ange même s'était retiré : ce fut un mystère entre la sainte Trinité et Marie, entre la sainte Trinité qui sauve le monde et Marie associée à cette immense réparation ; mystère où l'homme fut refait à l'image et à la ressemblance de Dieu, pendant qu'un Dieu était fait à l'image et à la ressemblance de l'homme ; mystère où la justice et la miséricorde se sont embrassées par l'entremise de cette puissante Mère, et où Marie entra en intelligence et en travail avec les trois personnes divines pour le plus auguste de leurs ouvrages ; mystère enfin, principe et gage de tant d'autres divins mystères qui devaient suivre, et dans lesquels domine ce grand et illustre caractère de médiatrice, en celle qui conçoit, qui porte, qui enfante, nourrit et gouverne son Médiateur : *Ipsa conteret caput tuum*.

Voilà ce que Dieu a fait, et sous quels auspices il a révélé Marie à la terre ; voilà l'appel de Dieu : il nous reste à dire ce que Marie a répondu.

II^e^ POINT.

MARIE A FIDÈLEMENT ACCOMPLI SA MISSION.

1^re^ SUBDIVISION. — EN ACCOMPAGNANT SON FILS AU CALVAIRE.

Vous avez vu l'ordre et la suite des conseils d'en haut; mais si Marie ne joignait au titre de Mère de Dieu celui de médiatrice des hommes, après qu'elle eut mis Jésus-Christ au monde, sa tâche était accomplie et son histoire achevée. O Marie! en vous est la réalité des promesses et la vérité des figures, ombres illustres, il est vrai, mais ombres cependant devant votre gloire. Effacez maintenant, par l'éclat d'une seule vie, effacez la majesté de quarante siècles qui sont pleins de vous, Jésus-Christ notre médiateur est prêtre et victime; associez-vous à son sacerdoce, emparez-vous de ses divines douleurs, et qu'il soit dit dans le monde que Jésus et Marie n'ont été réunis depuis tous les siècles, parmi tant d'oracles et de figures, que parce qu'ils devaient être plus unis un jour en réalité. Venez voir, chrétiens, comme tous ces caractères de médiatrice se développent; laissons, si vous le voulez, la crèche de Bethléem, la fuite en Egypte, l'humble séjour de Nazareth, les prédications du Sauveur, qui pourtant regardent Marie, car, partout et toujours, la médiatrice partage le mépris et l'opprobre dont le médiateur est couvert; elle aura, de plus, son opprobre à elle, ses humiliations, son obscurité, et plus d'une fois il en rejaillira jusque sur son fils une source nouvelle d'ignominies. Ne connaissons-nous pas son père et sa mère, diront les juifs? et encore : n'est-ce pas là le fils de Marie? tant elle veut, à force de sacrifices, remplir ce titre auguste de médiatrice des hommes!

Mais, ô douleurs plus méritoires et plus sublimes expiations! Saint Augustin nous apprend, et la cause nous en a été dévoilée plus haut, que dès l'instant que Marie fut mère, rien ne lui fut caché de tout ce qui devait suivre. Instruite donc des desseins de Dieu, Marie voit dans son Fils ce que Dieu lui-même y voyait, le salut du monde, il est vrai, mais en même temps, il faut bien le dire, un condamné à mort. Elle lit sur le front de Jésus enfant, et jusque dans son sourire, le dernier supplice; elle voit ce fruit béni de ses entrailles croître et mûrir dans ses bras maternels pour la croix : et cette vue, mortelle au cœur d'une mère, sera la vue permanente et comme la vie de Marie, il faudra qu'elle s'y accoutume; ce n'est pas assez, il faudra qu'elle sacrifie elle-même ce fils bien aimé, et qu'à ses angoisses de mère vienne se joindre un sacerdoce plus magnanime encore et plus généreux; et l'Eglise, dans ses chants d'amour, unissant désormais ces deux sacerdoces, bénira avec Jésus-Christ la Vierge qui est prêtre : *Virgo sacerdos.*

Ici, chrétiens, élevons nos courages avec nos esprits, et ne mêlons point d'humaines faiblesses à ce que Marie a fait avec tant d'ardeur. Dieu a bien pu confier aux deux plus grands hommes qui aient jamais existé quelques destinées de son fils : ainsi il a suscité un Joseph pour le cacher, et un Jean-Baptiste pour le faire ensuite connaître au monde, mais il a suscité Marie pour enfanter Jésus et pour l'immoler. Joseph et Jean-Baptiste mourront quand leur mission sera accomplie; mais Marie vivra pour conduire son fils à la mort; voilà sa mission, à elle. C'est que Marie n'est pas une mère comme le

reste des mères, elle est quelque chose de plus : elle est médiatrice des hommes, ou, si vous l'aimez mieux, elle est Mère de Jésus, la grande victime, le grand-prêtre de l'humanité, et, pour cette raison, elle se fait victime, elle se fait prêtre avec Jésus-Christ : *Virgo sacerdos.* Quand on porte un grand nom, il faut le soutenir : Jésus-Christ s'appelle Sauveur, et Marie veut dire médiatrice. Jésus-Christ soutiendra son nom par son sang, et Marie, par ce même sang qu'elle immolera en l'offrant pour nous, soutiendra aussi la noblesse de sa dignité, sacerdoce auguste et parfait, modèle de celui des prêtres, qui consiste à produire et à immoler Jésus-Christ : *Virgo sacerdos.*

Le jour vient enfin de résumer en un seul sacrifice toutes ces douleurs et tout ce sacerdoce de trente-trois ans; la grande victime monte au Calvaire, mais elle n'y monte pas toute seule. C'est ici le fort du combat, et le courage et l'héroïsme de Marie vont se déclarer. A la voir debout au Calvaire, il semble à Guillaume de Paris qu'elle est aussi sur la croix; et saint Cyrille de Jérusalem reconnaît, dans les coups qui sont frappés sur le fils, des blessures toutes maternelles, et il s'écrie : « Vraiment! la prophétie du vieillard est accomplie, de ce vieillard qui lui avait dit autrefois au temple : Un glaive de douleur transpercera votre sein ; » voilà le glaive de Dieu sur elle. Mais Marie aussi a le sien, le glaive de l'obéissance, le glaive du sacerdoce. Fille d'Abraham, prenez votre glaive, ou plutôt l'enfer l'a pris; il en a armé les hommes, ils vont frapper; mais vous, en qui réside la puissance de la prière, vous qui, d'un signe au ciel, pourriez détourner les coups, n'arrêtez pas les bourreaux, et que la médiatrice l'emporte encore ici sur la mère. Oui, et si vous n'êtes pas comme les anges, que la foi me découvre, simples spectateurs, ce qui est impossible au cœur d'une mère, soyez donc prête avec ce Dieu qui se sacrifie, avec ce fils divin qui s'immole : *Virgo sacerdos.* Jésus-Christ meurt, et Marie est présente à cette sanglante et longue agonie, et Marie ne mourra pas avec son fils pour montrer, ce me semble, à la terre, qu'elle consent à sa mort, qu'elle offre, qu'elle sacrifie véritablement ce grand holocauste! La mère devait mourir mille fois, mais la médiatrice vivra, et toutes ces défaillances de mère reprendront dans son sacerdoce la force et la vie : *Virgo sacerdos.*

Ainsi, les conseils de Dieu, la victoire sur l'enfer, le salut du monde, tout est consommé, et le triomphe de Marie était proclamé par ce cri de mon Dieu mourant : *Consummatum est!* Tête orgueilleuse du serpent antique, te voilà donc abattue ! Il y a à peine quelques instants, tu triomphais, tu disais : Si c'est vraiment le fils de Dieu, qu'il descende de cette croix. Tu disais peut-être, tu pouvais dire, du moins : Si cette femme est la mère de Dieu, pourquoi ne l'arrache-t-elle pas au supplice? Mais la puissance de ce dernier et divin soupir et ce cœur de mère brisé te dominent. Tu as senti ton empire qui s'écroulait, et ce pied virginal et vainqueur pesait sur ta tête; tu as reconnu cette femme dont le premier oracle de Dieu t'avait menacé, et ton trouble et ton épouvante de quatre mille ans n'étaient rien devant ce coup qui t'accable, et tu dis maintenant : C'était là vraiment le fils de Dieu, et cette femme qui me tue est sa mère : *Ipsa conteret caput tuum.*

2e SUBDIVISION. — EN NOUS ADOPTANT POUR SES ENFANTS.

C'est ainsi que la sainte Vierge sut remplir toute sa mission; mais ni cet appui de Dieu ni cette fidélité de Marie ne seraient compris pleinement par

ROME COLLEGE LIBRARY

vous, si je ne vous montrais sa médiation sortant, pour ainsi dire, de la divine maternité; c'est là comme la haute raison et le complément de tout ce que vous venez d'entendre.

Jusqu'ici, en effet, chrétiens, Marie nous est apparue pleine de douleurs, et cependant, je ne crains pas de le dire, cette mère a été heureuse jusque dans la plus cruelle désolation. Il est temps de reposer vos esprits sur des images plus douces, et de vous apprendre comment Dieu, qui imposait à Marie un tel sacrifice, lui avait en même temps donné de quoi l'adoucir, en sorte qu'elle ne suivait pas moins au Calvaire l'élan de son cœur que la volonté même de Dieu; c'est que déjà Marie était notre mère, c'est qu'elle se sentait pressée de nous enfanter par son sacrifice à la vie, mais à une vie immortelle, à une félicité immense comme ses douleurs.

Car ne pensez pas que Marie soit devenue notre mère seulement au pied de la croix; c'est là, sans doute, que Jésus-Christ nous donna solennellement à elle; mais un autre don, non moins véritable, quoique caché, avait précédé celui-ci.

Marie était notre mère par cela seul qu'elle était la mère de Dieu; et, pour ne point entrer dans des arguments de métaphysique, abordons un langage plus touchant et plus populaire à la fois. Jésus-Christ, en venant au monde, s'est fait notre frère : et ce fut pour paraître davantage l'un d'entre nous, qu'il se choisit une mère parmi les enfants des hommes; tellement que si Jésus-Christ n'eût aimé les hommes comme ses frères, jamais Marie n'eût été mère d'un Dieu; mais pouvons-nous douter qu'en descendant dans ses bienheureuses entrailles, notre nouvel Adam n'ait communiqué à sa mère tous ses sentiments de famille, et qu'alors que Jésus vivait de la vie humaine de Marie, Marie n'ait vécu aussi de sa vie divine? C'est la pensée de saint Augustin, et pour l'approfondir davantage, l'amour des hommes battait dans le sein de Marie avec le cœur de Jésus : pouvait-elle rester étrangère à ses impressions? et ce même amour, qui avait fait de Jésus-Christ notre frère, ne rendait-il pas cette mère de Jésus-Christ la mère même des hommes? N'en doutons point, l'humanité du Sauveur qui adoptait la nôtre nous faisait adopter en même temps par Marie, et, dès l'instant de sa conception, ce chef divin unissait ses membres avec sa mère; elle ne pouvait aimer Jésus sans nous aimer avec lui, aimer ce fils tout seul n'eût pas été l'aimer tout entier; cette vie de Jésus-Christ était devenue la nôtre et portait en chacun de nous avec elle toutes les tendresses, toutes les affections de Marie; et, comme s'exprime saint Anselme, elle embrasse son fils unique dans tous les hommes, qui sont ses membres : *Eumdem unicum suum in omnibus membris ejus amplectitur.*

Ainsi, autant nous sommes les frères de Jésus-Christ, autant nous sommes les enfants de Marie. Chrétiens! je ne crains pas de le dire, le ciel et la terre étaient enfermés dans ce sein immense qui portait un Dieu, mais l'humanité tout entière y entra bien avant avec l'humanité du Sauveur.

Semblable à une de ses plus illustres aïeules, Marie portait deux enfants dans son sein, Dieu et l'homme, et au lieu que l'antique Rébecca sentait Esaü et Jacob combattre comme deux peuples l'un contre l'autre et déchirer déjà ses entrailles, Dieu et l'homme, jadis ennemis, frères maintenant, commençaient en Marie, leur mère commune, des embrassements de paix et une immortelle réconciliation.

Cet amour de mère soutenait, dans ses épreuves, la médiatrice; et Dieu, qui

tempère dans sa bonté toutes les douleurs qu'il envoie, avait préparé à Marie une consolation digne d'elle. L'Ecriture nous apprend que Seth fut donné à Eve pour la consoler de la mort d'Abel, et l'homme est aussi cet enfant de la consolation qui doit tempérer dans l'Eve nouvelle la perte du nouvel Abel. Mais si le premier ne fut donné qu'après la mort de son frère, et lorsque la malheureuse mère fut affligée, l'homme, au contraire, a été donné à Marie en même temps que Jésus, parce que Marie, dès l'instant qu'elle le conçoit, sachant l'instant que ce premier-né doit mourir, réclame dès cet instant même une telle consolation.

Ainsi, Dieu qui commandait à Marie d'immoler son fils à son salut, avait voulu lui donner pour nous des entrailles de mère capables de lui adoucir la rigueur d'un tel sacrifice. La voilà donc, cette mère de Dieu et des hommes, la voilà entre deux cruelles extrémités, il faut qu'elle voie son fils premier-né mourir, pour ressusciter, il est vrai, mais mourir enfin, pour sauver ses frères, ou bien qu'elle contemple, périssant à jamais, dans l'humanité tout entière, le peuple innombrable de ses enfants. Toutes ces considérations l'agitèrent lorsque l'archange, de la part de Dieu, lui demanda son consentement; notre perte ou notre salut, la passion de Jésus-Christ avec ses tortures, son cœur de mère tout déchiré, la volonté de Dieu dominant et adoucissant ces grands sacrifices, tout passa rapidement devant son regard; mais la parole de résignation, le *fiat* tout puissant est dit, et Marie est mère de Dieu et des hommes, médiatrice entre Jésus-Christ et nous. La voilà la mère forte comme la mort, et plus forte encore, notre vraie mère Marie.

Aussi Dieu l'appellera de ce nom avant de mourir; approchez, mère! du gibet fatal, et là, entendez ce que vous avez mérité d'entendre : un cri part du Calvaire : Femme, voilà votre fils : *Mulier, ecce filius tuus.* Femme! quelle voix étrangère vous nomme ainsi? Sont-ce des hommes qui vous montrent Jésus mourant sur la croix, et pendant que le juge le fait reconnaître au peuple, en lui disant : Voilà l'homme, ce même peuple vous dit-il à vous : Femme, voilà votre fils! Ah! c'est Jésus-Christ expirant qui vous montre le genre humain pour lequel vous consentez à le voir mourir, et dans cet océan de douleurs, où la volonté de son père et la résignation de sa mère l'ont précipité, oubliant, pour parler ainsi, et reniant presque ses droits de famille, pour ne plus voir que les droits de la grande famille à laquelle il se sacrifie, il vous présente l'humanité tout entière dans la personne d'un apôtre qui devait, avec les autres, en être le conquérant, et il vous dit : Femme, voilà votre fils, le voilà, le reconnaissez-vous? *Mulier, ecce filius tuus.* Goûtez maintenant le fruit de vos peines et de vos travaux, entendez ce nom de Mère des hommes, ce doux nom que vous portez depuis trente-trois ans, et qui n'était connu encore que de vous seule et du ciel; il faut que toute la terre le sache, et afin qu'il vous soit donné avec plus de solennité, avec plus d'éclat, voici que j'ai choisi cette montagne, d'où je parle à tout l'univers; il faut même que mon nom ne paraisse pas, comme pour faire plus de place à celui de l'homme, de l'homme enfant comme moi de votre douleur. Je suis bien votre enfant aussi, puisque vous avez pu me livrer; mais, vraiment, dans ce sacrifice, le Dieu vous semble étranger; l'homme, l'homme seul paraît dans votre fils : *Mulier, ecce filius tuus.*

C'est surtout pour nous faire connaître Marie notre mère que Jésus a prononcé ces paroles; oui, chrétiens, il me semble qu'il y a eu entre Jésus et

Marie un divin accord, car Marie a dit: Mon fils, vous êtes mon premier-né, et il faut que je vous immole au salut de tous mes enfants; tel est le décret de Dieu, telle est votre volonté, telle est la mienne. Mais les hommes ne me connaissent pas, ils ne savent pas le sacrifice que je leur fais de vous, ni comment ce sacrifice m'est adouci. Oh! s'il savaient que je suis leur protectrice, leur avocate, leur mère! « Eh bien! a dit le Sauveur, accompagnez-moi au Calvaire; et là, du haut de ma croix, je leur dirai qui vous êtes; je leur dirai votre amour, je divulguerai, je consacrerai à jamais ces noms si doux de Fils et de Mère, en leur révélant toutes vos illustres et sanglantes maternités : *Ecce mater tua, ecce filius tuus.* »

On s'est demandé mille fois, M. F., comment Marie avait pu, sans mourir de douleur, voir crucifier Jésus-Christ : mais la doctrine que je vous prêche et ces paroles tombées de la croix m'expliquent tout ce mystère. Lorsque, parmi nous, une mère de famille vient à perdre un fils bien-aimé, ses parents, ses amis s'empressent autour d'elle et lui amènent ses autres enfants pour la consoler, et lui disent : Voilà vos enfants, ils sont faibles encore, ils réclament vos soins, votre appui, conservez-vous pour leur âge tendre, pour leur bonheur, pour leur avenir; au nom de vos enfants, vivez, subissez la vie.

M. F., quelque chose de semblable s'est passé au pied de la croix, Jésus-Christ mourait, et devant cette grande mort, Marie, ce me semble, ne pouvait plus vivre; alors le Sauveur lui a amené la grande famille de ses enfants, l'humanité tout entière, pour la consoler, et il lui a dit : Voilà vos enfants, *Ecce filius tuus;* faibles et chancelants dans la foi, ils ont encore besoin de vous; l'Eglise naissante réclame votre appui et l'exemple de vos vertus; un de vos fils est au ciel où vous irez le rejoindre un jour; mais tous vos autres enfants sont sur la terre; restez parmi eux pour leur montrer, mère tendre, le chemin du ciel; au nom de vos enfants, au nom de l'Eglise, venez, subissez la vie : *Ecce filius tuus.* Mère! ne regardez plus ma croix, ou si vous n'en pouvez détourner vos yeux, regardez-la donc tout entière, regardez-la de tous les côtés; courage, montez ici avec moi, et de là, étendez sur tout l'univers votre vue et vos bras de mère, comptez, embrassez toutes les générations; les voilà, vos enfants, les voilà : *Ecce filius tuus.* Consolations maternelles à de maternelles douleurs.

Sainte Marie, mère de Dieu : *Sancta Maria, mater Dei;* priez pour nous : *ora pro nobis;* pour nous pécheurs, mais pécheurs maintenant déterminés à ne l'être plus; priez pour nous pendant notre vie; car, hélas! mille ennemis nous environnent, l'enfer nous assiége, l'orage grossit de toutes parts : peu s'en faut que nous ne périssions; mais priez pour nous à l'heure de notre mort, à cette heure décisive qui termine le temps pour commencer les années éternelles; à cette heure où de tous nos titres il ne nous reste que celui de chrétien, de tous nos biens qu'un triste suaire; de tous les noms que ceux de Jésus et de Marie. Ah! qu'alors ils ne sortent jamais de notre bouche, ces noms divins! Puissions-nous expirer, Vierge sainte, les lèvres collées sur la croix de votre Fils, et les regards tendrement fixés sur votre image! Puisse celui qui vient de publier vos louanges, puissions-nous tous, assistés de vous à la mort, mourir de la mort des justes, et vous voir à jamais sur le trône de votre gloire!

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(M. l'abbé Brunet, chanoine et vicaire général de Limoges.)

PLAN

Ire CONSIDÉRATION.

MISSION DE MARIE DANS LE TEMPS.

Subdivisions

1. L'ancienne Eve au Paradis terrestre.
2. La nouvelle Eve sur le Calvaire.

IIe CONSIDÉRATION.

CARACTÈRES DE CETTE MISSION.

Subdivisions

1. La grâce la prépara à sa mission.
2. L'épreuve montra sa fidélité à la remplir.
3. Le sacrifice la consomma.

TEXTE.

Ipsa conteret caput tuum. (GEN., III, 15).

M. F., je vous ai parlé hier du mystère de la prédestination de la très-sainte Vierge; et j'entendais, vous le savez, par ce mot, la place que l'auguste Marie occupa de toute éternité dans la pensée de Dieu, et le rang magnifique que le créateur lui assigna dans la hiérarchie des êtres créés. Après vous avoir indiqué la prédestination de Marie dans l'éternité, je viens aujourd'hui vous entretenir de sa mission dans le temps; et j'espère que cette considération, en vous présentant la très-sainte Vierge à un point de vue plus rapproché de nous et par conséquent plus pratique, vous la révélera sous les traits non moins sérieux, mais bien plus aimables et bien plus touchants.

Considérer la mission de Marie dans le temps, M. F., c'est jeter un rapide coup d'œil sur cet ensemble de grâces, de vertus, de douleurs, de sacrifices, qui distinguèrent sa vie. L'instruction que vous allez entendre est par conséquent comme le programme abrégé de toutes nos instructions.

Ire CONSIDÉRATION.

MISSION DE MARIE DANS LE TEMPS.

L'humanité, M. F., forme comme une grande famille accomplissant à travers les âges sa mystérieuse destinée sous l'œil de Dieu et par le soutien de sa providence. Or, cette famille humaine, lorsqu'on envisage d'un seul regard l'ensemble de ses destinées, se présente à nous en trois conditions différentes qui répondent à son origine, à ses progrès, à sa fin. Nous la voyons d'abord, dans le paradis terrestre, dans cet état fortuné où Dieu l'avait placée à l'heure de la création, riche de tous les dons de la grâce et de toutes les magnificences de la nature. Elle nous apparaît ensuite exilée sur cette terre de douleurs que domine au loin la montagne du Calvaire, la montagne sanglante des expiations. Là s'offre un sacrifice d'un prix infini, et, autour de ce sacrifice, tous les membres de la famille humaine viennent

se ranger, se prosterner tour à tour dans l'angoisse du repentir et de la contrition. Enfin, nous voyons, au terme, le ciel s'ouvrir devant l'humanité, et c'est là qu'au sein de Dieu même doit s'accomplir, dans l'éternelle gloire, la dernière phase de ses destinées.

Ainsi l'humanité déchue par le péché, rachetée par le sacrifice, transfigurée dans l'éternelle gloire ; le paradis, le Calvaire, le ciel : voilà les trois termes de l'existence et de la condition de l'humanité.

1re subdivision. — l'ancienne ève dans le paradis terrestre.

M. F., si nous examinons d'abord l'humanité dans le paradis terrestre, elle ne nous présente que de tristes déchéances ; car les délices que nos premiers parents y goûtèrent quelques jours disparaissent dans le souvenir de l'épouvantable catastrophe qui suivit la désobéissance ; et le premier homme, déchu du rang magnifique que Dieu lui avait assigné, dépouillé des dons de la grâce, n'eut désormais à transmettre à sa malheureuse postérité qu'un patrimoine de douleur, de misère, d'infirmités, de mort.

Il est nécessaire, M. F., d'insister sur le fait de cette première chute. Quiconque, dit saint Augustin, veut bien connaître la religion, ne doit considérer dans le cours des siècles que deux époques : le paradis et le Calvaire, l'époque de la chute et celle du sacrifice ; que deux hommes : le premier Adam tombé dans le paradis terrestre, et l'Adam nouveau sacrifié sur le Calvaire ; que deux femmes, Eve et Marie. De sorte que la chute de la première femme devient pour nous, non-seulement la clef de tous les mystères de la religion, mais surtout, en ce qui nous concerne, l'explication de la destinée mystérieuse de Marie.

Contemplez donc, M. F., cette première famille, source de notre vie et de notre perte. Voyez-la autour de l'arbre de la science du bien et du mal : c'est le premier homme entraîné par sa complaisance funeste ; c'est la première femme enivrée par le fatal orgueil de savourer à longs traits ce fruit défendu, que l'ennemi de notre race leur a présenté avec la promesse menteuse d'une renaissance divine, d'une élévation qui doit les égaler à Dieu.

La femme doit surtout ici attirer plus spécialement notre attention, parce que, ayant eu une plus grande part à la chute, vous verrez tout à l'heure comme elle a eu une plus grande part à la rédemption.

Cette première Eve, si vous l'examinez dans les trois conditions qui peuvent caractériser la vie de la femme, elle devient la personnification de toutes les révoltes et de tous les châtiments. Vierge, épouse, mère, en cette triple qualité, elle ouvre devant le genre humain l'abîme de la chute. Vierge, au lieu de repousser avec une sainte horreur les perfides conseils de désobéissance que lui adresse le démon, elle converse avec lui à loisir ; si elle se rappelle la défense de Dieu, ce n'est que sous la forme de l'hésitation et du doute. Hésiter lorsque le tentateur est là, rappeler la défense en fixant imprudemment ses regards sur le fruit défendu, c'est ne la rappeler que pour l'enfreindre, c'est vouloir forcément passer de l'hésitation à la faiblesse, de la faiblesse à la chute. Eve devait succomber, et elle succomba. Epouse, elle ne se sert de son influence auprès de son époux que pour l'associer à sa désobéissance et puis à son malheur. Mais plus tard elle met au monde des enfants frappés de la malédiction, et ouvre ainsi devant la race humaine une

carrière semée d'écueils et qui va se perdre au fond d'un abîme. Oh! voyez-la bien une dernière fois, cette première femme, debout auprès de l'arbre de la science du bien et du mal; debout entre le démon qui cherche à la perdre par ses perfides insinuations et l'homme qu'elle perd à son tour par ses persuasives instances; debout dans l'ivresse de sa présomption et de son orgueil, debout pour braver le ciel et la justice de Dieu, et sacrifier les biens présents et les biens de l'éternité pour la satisfaction de la plus fatale vanité. Telle est la femme, M. F., lorsque, indocile et rebelle envers Dieu, elle rêve les séductions de la terre et cherche le bonheur dans l'indépendance. Dans ces conditions elle sera toujours, comme elle le fut alors, le principe des chutes de l'humanité et la cause de toute ruine.

2e SUBDIVISION. — LA NOUVELLE EVE SUR LE CALVAIRE.

Eloignez-vous maintenant de ce paradis terrestre que couvre un long voile de deuil et que l'épée du chérubin défend désormais à l'homme. Traversez les siècles, parcourez la distance de quatre mille ans, transportez-vous au sommet du Calvaire. Dieu ! je vois aussi la famille humaine, je vois la famille humaine au sommet du Calvaire ; mais que son état est bien différent! Quel est ce mystère d'expiation? quel est ce douloureux déchirement? quel est ce cruel sacrifice ? A travers les ténèbres qui enveloppent la terre, aux lueurs sinistres qui se projettent sur la nature désolée , je vois un arbre dressé au sommet de la montagne du Calvaire, et, près de cet arbre nouveau, une femme est aussi debout, dans l'attitude d'une courageuse résignation; une femme est debout, et sur son visage se trouve je ne sais quel mélange indéfinissable de douleur et de fermeté. Ses regards tombent sur moi, et, dans son silence plus éloquent mille fois que ne le serait sa parole, elle semble me dire : Contemple attaché à l'arbre de douleurs, à l'arbre des crucifiements, le Dieu par qui tout a été fait! Vois comme il cherche dans la douleur et dans l'amour la vérité, la vie perdue au paradis terrestre par une fatale désobéissance. Vois comme il descend pas à pas dans les angoisses de la mort, comme il en sonde toutes les profondeurs, comme il en parcourt tous les abîmes, afin de lui arracher la vie et la grâce qu'elle nous a dérobées par le péché du premier homme. Contemple ce terrible duel entre Dieu et le démon, entre le ciel et l'enfer, entre l'innocence et le péché; et vois comment un Dieu est obligé de s'immoler et de souffrir pour accomplir par le sacrifice et l'expiation ce qui se serait accompli au milieu des délices, au paradis terrestre, par l'obéissance, la fidélité, et par l'union éternelle de l'homme avec Dieu ! C'est moi qui l'ai offert; c'est moi qui l'ai immolé sur l'autel de son sacrifice ; c'est moi qui ai chargé ses épaules du pesant fardeau du bois de son immolation ; c'est moi qui l'ai suivi dans la mort comme je l'avais suivi dans la vie, car il est mon fils. Mais si mon cœur maternel a été percé d'un glaive de douleur, si un océan de désolation a passé sur mon âme, si j'ai bu le fiel et l'absinthe dans la coupe des amertumes, s'il n'est pas dans ce monde une douleur qui ressemble à ma douleur, c'est lui qui m'encourage, me fortifie et me soutient; car s'il est mon fils, il est aussi mon Dieu !

Voilà la mission de Marie ; voilà la femme nouvelle debout auprès de la croix, comme la femme des premiers temps l'était tout à l'heure auprès de

l'arbre de la science et du bien et du mal. Voilà le Calvaire et le paradis, les deux extrémités, dit saint Ambroise, de toutes les choses humaines : dans le paradis terrestre, la jouissance; sur le Calvaire, la douleur; ici l'égoïsme, là le sacrifice. Et, puisque l'homme avait renié son titre de pontife de Dieu, puisqu'il avait abdiqué l'obéissance et la fidélité de son sacerdoce, il fallait bien qu'un prêtre et une victime, pris dans l'ordre de l'éternité, vinssent réparer le désordre opéré par l'homme dans le temps : Jésus-Christ est sur le Calvaire prêtre et victime à la fois. Marie aussi, M. F., est sur le Calvaire prêtre et victime. Et c'est là le trait principal de sa mission dans le temps. Prêtre du sacrifice, de l'expiation, c'est Marie qui offre ce sacrifice; victime, elle unit ses douleurs aux douleurs de son divin fils.

Telle est, en un seul mot, la mission de Marie. Elle a été placée dans ce monde pour devenir la Mère de Dieu, et ensuite pour sacrifier son fils en holocauste pour le salut du genre humain. Et voilà pourquoi les Pères de l'Eglise, donnant à Marie un titre qui ne conviendrait rigoureusement qu'à N. S. J. C., considéré comme Rédempteur, ont appelé la très-sainte Vierge la corédemptrice de l'humanité.

IIe CONSIDÉRATION.

CARACTÈRES DE CETTE MISSION.

Mais examinons maintenant avec quelques détails les principaux caractères de cette mission.

Qui que nous soyons, M. F., qui que vous soyez, parcourant tous les rangs de la société, depuis les plus élevés jusqu'aux plus humbles, jusqu'aux plus obscurs; qui que nous soyons, nous sommes venus dans ce monde pour remplir une mission quelconque; mais pour y remplir une mission que Dieu nous a imposée, une mission que nous devons accomplir par le devoir et par la vertu, par la douleur, par le sacrifice, une mission à laquelle n'est pas seulement attaché notre propre salut, mais à laquelle est attaché ordinairement le salut d'un grand nombre. Car, M. F., il n'est personne ici, il n'est aucune créature humaine dans ce monde à laquelle on ne puisse appliquer cette parole formidable que le saint vieillard Siméon laissa tomber sur le berceau de l'Enfant-Dieu : Celui-ci a été créé pour le salut ou la perte de plusieurs. On ne se perd pas seul, quand on se perd; et on ne se sauve pas seul, quand on se sauve. Nous tous ici-bas, qui que nous soyons, nous avons à remplir une mission, encore une fois, de laquelle dépend notre salut, le salut de ceux qui nous environnent, et pour ceux que Dieu a destinés aux grandes missions sociales, le salut quelquefois de la patrie, de la société.

Or, M. F., toute mission, si humble ou si glorieuse que vous la supposiez, se compose de trois termes différents : la grâce, l'épreuve, le sacrifice. La grâce nous prépare à notre mission; l'épreuve que Dieu nous impose révèle ou notre courageuse fidélité, ou notre lâche désobéissance; le sacrifice, que nous ayons été fidèles, que nous ayons été désobéissants, le sacrifice, la douleur, la mort, nous attendent toujours au terme de notre mission; et il n'est personne ici-bas qui ne doive monter les degrés de son Calvaire, qui

ne doive porter sa croix jusqu'au sommet pour s'immoler à l'exemple de Jésus-Christ, qu'il le veuille ou non!

1re SUBDIVISION. — LA GRACE PRÉPARA SA MISSION.

La grâce prépare notre mission. Voilà pourquoi, M. F., les premières années de la vie sont des années de grâce, de lumière, d'innocence, de pureté, de vertu, de bonheur. Le matin de la vie, a dit un grand écrivain, est pur comme le matin du jour : il est plein de charmes, de grâces et d'harmonie. O matin de la vie, ô premières années de l'enfance et de la jeunesse, quels souvenirs touchants vous laissez à notre cœur! Odorants parfums des jours passés, qui d'entre nous, après avoir vécu, n'a cherché votre dernière trace dans son âme?

Eh bien! M. F., ces premières années de la vie sont des années de grâce où Dieu nous environne de priviléges, nous enrichit de ses faveurs. Plus tard l'épreuve arrive, et enfin, après l'épreuve, le sacrifice. Telle est la destinée de toute créature ici-bas, telle est la destinée du genre humain tout entier. Telle fut la destinée de Marie.

Je ne vous dirai pas, M. F., de combien de grâces Dieu l'enrichit; je ne vous dirai qu'un mot que j'emprunterai à un Père de l'Eglise. Jamais ce merveilleux accord de la grâce et de la créature qui la féconde par sa coopération ne se rencontra à un dégré plus éminent et plus merveilleux que dans Marie. La grâce l'enrichit de tous ses dons; mais je me hâte de dire qu'elle y répondit par la plus courageuse fidélité. Elle fut forte dans l'épreuve.

2e SUBDIVISION. — L'ÉPREUVE MONTRA SA FIDÉLITÉ A LA REMPLIR.

L'épreuve! oh! qui d'entre nous n'a pas à la traverser? Qui d'entre nous n'a pas eu à passer par les douleurs périlleuses de l'initiation? Vous savez quelle fut l'épreuve de la première femme. Je vous le disais tout à l'heure. Ève succomba à la tentation de s'égaler à Dieu, par un sentiment de présomption et d'orgueil. Dieu avait dit (écoutez bien ceci), Dieu avait dit: Si vous mangez de ce fruit, vous mourrez. La femme dit: Dieu nous a défendu de manger de ce fruit pour que nous mourrions. Et le démon dit à son tour: Si vous mangez de ce fruit, vous ne mourrez pas. Dieu affirma, la femme hésita, le démon nia. Or, M. F., celui qui hésite et qui doute se rapproche beaucoup plus de celui qui nie que de celui qui affirme. La femme abandonna Dieu pour se plier aux conseils du démon; elle succomba, et de là la chute avec toutes ses conséquences. Voyez Marie dans son épreuve. Un ange descend du ciel (un ange sorti des cieux; l'ange du paradis terrestre: l'ange tentateur était sorti des enfers). Il annonce à Marie qu'elle serait mère de Dieu. Marie, au premier abord, qui pouvait prendre cette parole comme une parole de tentation, n'hésite pas. Elle dit non! elle ne doute pas un seul instant. L'ange répond alors que c'est de la part de Dieu qu'il est accouru et que c'est la volonté de Dieu qu'il faut accomplir. En présence de la volonté de Dieu, Marie n'hésita pas davantage; elle dit : Je suis sa servante, je suis la servante du Seigneur. Ainsi, soit que Dieu l'appelle, soit qu'une parole étrangère l'appelle d'un autre côté, Marie ne connaît que le devoir, l'obéis-

sance, l'humilité, la vertu. Elle ne doute pas un seul instant, elle n'hésite pas un seul instant ; elle obéit, elle se soumet : Je suis la servante du Seigneur !

Eh bien ! M. F., voilà notre épreuve dans toute notre vie. Nous sommes sans cesse entre la parole qui affirme et qui commande et la tentation qui doute et qui nie ; et dans notre hésitation et dans notre faiblesse, trop souvent nous nous laissons aller à la parole de la tentation. Nous sommes entre la religion qui ordonne et le monde qui attire, entre l'Eglise qui prouve et l'incrédulité qui blasphème ; et nous, faibles, lâches, hésitants, nous nous laissons aller, en fermant les yeux, à la parole de tentation. Au fond de nous-mêmes nous trouvons ces deux voix : la voix qui affirme, c'est la voix de notre conscience éclairée par Dieu, et la voix qui nie, c'est la voix des passions, la voix des penchants mauvais. Et nous allons, chancelants, de l'hésitation au doute, tomber quelquefois dans la faiblesse et de la faiblesse à la chute. Dieu nous appelle et nous hésitons. Marie n'hésita pas, elle répondit : Je suis la servante du Seigneur ! Le monde et le démon nous attirent et nous hésitons. Marie n'hésite pas, elle dit : Ce que vous me dites, cela n'est pas possible.

Voilà, M. F., la force, le courage, la fidélité dans l'épreuve. Je n'en dis pas davantage.

3e SUBDIVISION. — LE SACRIFICE LA CONSOMMA.

Le troisième terme de toute mission, c'est le sacrifice. Qui que nous soyons, encore une fois, nous avons notre sacrifice à offrir un jour. M. F., on peut comparer la vie à un seul jour, pur dans son matin, troublé dans son midi par de tristes orages, et quelquefois, à son déclin, d'une incomparable sérénité ou d'une obscurité profonde. Il en est ainsi de la vie : la grâce en consacre le matin ; le midi, la maturité de l'âge a ses épreuves courageuses, et le soir dépend de notre courage dans l'épreuve, ou de notre obéissance, ou de notre lâcheté. Le soir, c'est toujours l'heure du sacrifice. Ce sacrifice du soir, il commence dans la douleur et finit dans la mort. Marie a offert ce douloureux sacrifice, et je n'hésiterai pas longtemps à vous dire en quoi il consista. Mère de Dieu, elle devait offrir ce Fils, objet de toutes ses affections, en qui elle avait placé ses maternelles complaisances ; Mère de Dieu, elle devait devenir la mère des hommes en immolant ce Fils bien-aimé au sommet du Calvaire. Il le fallait, M. F., Dieu, qui avait associé Marie à sa paternité à l'égard de son divin Fils, qui lui donna le privilége de l'enfanter dans le temps, comme il l'avait engendré dans toute son éternité, voulait associer Marie à sa paternité d'adoption. Il fallait par conséquent que Marie s'associât à l'amour du Très-Haut ; et, puisque cet amour du Très-Haut avait été assez généreux pour immoler son Fils unique, il fallait que Marie eût le courage de l'immoler aussi. Or, je dis à cela que ce qui fait les joies, l'orgueil, la satisfaction, le bonheur de toutes les mères, faisait précisément la plus cruelle de toutes ses douleurs. Ce divin Enfant, ce Fils bien-aimé n'était à ses yeux qu'une victime qui grandissait pour le sacrifice. Chacun de ses souvenirs, chacune de ses paroles, chacune de ses innocentes caresses réveillait dans le cœur de Marie la pensée de ce supplice formidable qui devait le lui dérober un jour, et lui faisait sentir la pointe acérée de ce glaive dont parla le saint vieillard Siméon au jour de la présentation au temple.

O M. F.! pendant les premières années de l'enfance de Jésus, vous représentez-vous cette Mère tendre et éplorée demandant au Très-Haut le courage et la force d'immoler un jour l'Enfant de ses affections? Ah! que de douloureuses insomnies, que d'angoisses, que de sollicitudes! Il me semble voir quelquefois, pendant la nuit, Marie à genoux au pied du berceau de son Fils, tandis que ce divin Enfant est endormi du sommeil du premier âge; il me semble l'entendre dans sa prière douloureuse s'écrier : Anges qui veillez autour de ce berceau de l'Enfant de Dieu, montez sur la colline prochaine, faites tomber le cèdre, l'olivier et le cyprès qui doivent composer un jour la croix instrument de son immolation. Qu'on lui tresse une couronne des épines qui croissent sur les bords du Cédron; coupez le roseau qui plie sous le vent, portez autour de ce berceau le joyau lugubre de cette royauté de douleur. Et vous, ô mon divin Fils, et vous, ô mon Enfant dont j'entends les cris, dont je vois si souvent couler les larmes, grandissez, jeune victime, pour le sacrifice qui vous attend!... il le faut. Il faut, ô ma tête blonde! que tu sois assez forte pour porter l'épine qui doit un jour te meurtrir! Croissez, membres délicats! il ne faut pas que le marteau de la croix vous brise du premier coup; il faut qu'en cette poitrine délicate il y ait une large place pour le fer acéré de la lance qui doit la percer. Il faut que ces yeux clos par le doux sommeil du jeune âge deviennent assez brillants pour calmer les vents déchaînés, pour calmer la tempête fougueuse, et se ferment un jour, hélas! sous les doigts glacés de la mort.

Ainsi, M. F., priait Marie auprès du berceau de son Fils. Sa vie ne fut qu'un long martyre, qu'une longue douleur; elle but à longs traits l'amertume de la douleur dans la coupe des expiations. Aussi cette femme qui s'était nourrie de larmes, cette femme qui avait vécu d'amertumes et de sacrifices, fut forte et courageuse sur la montagne, le jour où il fallut offrir la sanglante expiation. La foule tumultueuse entraîne son divin Fils au milieu des insultes et des outrages. On dresse la croix au sommet de la montagne sanglante; la victime y est attachée par ses plaies, elle s'élève entre le ciel et la terre; des blasphèmes, des malédictions se font entendre; le soleil s'éclipse et perd sa clarté; la terre tremble, les rochers se brisent, les sépulcres s'entr'ouvrent au milieu de cette sainte désolation... Marie seulereste forte, courageuse, immobile; elle reste debout : *Stabat Mater*. La nature se trouble, la désolation est partout, la foule se disperse en tumulte : Marie est debout : *stabat!* Courageuse et forte dans sa résignation, Marie souffre, mais sans se plaindre; car se plaindre, M. F., c'est commencer à se consoler, et Marie ne veut pas de consolation : elle est forte dans la douleur, elle est résignée dans son courage. La victime elle-même, la victime divine et sainte semble un moment succomber sous les angoisses du désespoir; elle semble se tordre sous les tourments de l'agonie; elle fait entendre cette plainte suprême : Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? Seule, Marie est calme et debout : *Stabat!* Marie, courageuse, Marie, les mains levées vers le ciel, le cœur brisé, mais le front serein, l'âme dans un océan de désolation, mais forte et non submergée par les flots de la douleur qui l'opprime : *Stabat!*

Suivez-la maintenant du Calvaire au Sépulcre, du Sépulcre au Cénacle, du Cénacle à sa dernière retraite, de sa dernière retraite à son lit de mort : vous la trouverez partout humble, modeste, courageuse, silencieuse, résignée,

accomplissant jusqu'au bout, avec une constante sérénité, sa grande mission. Dans tous les états qu'elle a traversés, vierge, épouse, mère, vous verrez en elle la personnification vivante de toutes les grâces, de toutes les vertus, de tous les sacrifices. Vierge, vous la verrez se retirer à l'ombre du temple du Seigneur, loin des voies souillées du monde, et vivre dans la retraite, dans le silence, dans le travail, loin des voies impures de la terre. Sa conversation est dans le ciel. Epouse, vous la verrez s'élever à cette éminente dignité par la plus généreuse abnégation. Mère, Mère du Christ, mère des hommes, vous la verrez immoler son âme, son Fils, ses affections dans le plus douloureux de tous les sacrifices.

Telle a été, M. F., la destinée de Marie. Je ne veux pas prolonger davantage cette instruction. Mais permettez-moi de tirer ici quelques conséquences pratiques des vérités que je viens d'exposer si rapidement, si incomplétement, afin que vous puissiez appliquer à vous-mêmes ce que je n'ai fait qu'indiquer en passant.

M. F., l'heure de l'épreuve se renouvelle souvent pour nous. La grâce a environné votre berceau. Si vous n'avez pas eu, comme Marie, le privilége d'une conception immaculée, et si vous êtes venus au monde souillés par le péché originel, convenez que le moment ne s'est pas fait attendre où, régénérés par le baptême, vous avez reçu dans l'Eglise une sorte de conception immaculée. Comme Marie, vous avez été nourris de la substance même de la vérité; vous avez été comme elle, pour ainsi dire, conduits au temple dès vos jeunes ans, comme pour y être élevés à l'ombre du tabernacle du Très-Haut et nourris du pain de vie, et recevoir dans votre sein Notre Seigneur Jésus-Christ. Et, sous ce rapport, vous avez eu à peu près les mêmes priviléges que Marie (c'est à un Père de l'Eglise que j'emprunte ces considérations), les mêmes grâces qui ont distingué la première partie de la vie de la très-sainte Vierge. Vous avez les mêmes épreuves, les mêmes devoirs, selon les conditions de chacun de vous. Eh bien! soyons forts, courageux dans l'épreuve, n'hésitons pas. Il n'y a qu'une seule hésitation ici-bas qui soit permise, c'est celle qui rapproche de Dieu; cette crainte et cette inquiétude sont le commencement de la sagesse et la pudeur de la confiance. Laissez-moi vous en citer un exemple : l'Evangile nous parle d'une pauvre femme qui s'était mêlée aux foules immenses qui suivaient Jésus-Christ et qui écoutaient sa parole sainte avec avidité. Cette femme était travaillée depuis longtemps par une douloureuse maladie; mais elle se trouva tout à coup en grande anxiété : la foule la portait et la repoussait, de sorte qu'elle ne pouvait point s'approcher du divin sauveur Jésus-Christ. Et il faut dire aussi que, dans un sentiment de crainte respectueuse, elle n'osait pas arriver jusqu'à lui. Les uns affirmaient, les autres niaient. Dans ce moment, l'heure de l'épreuve était venue pour elle; car, quand nous entendons d'un côté l'affirmation positive, de l'autre la négation audacieuse, c'est l'heure de la tentation, de l'épreuve. Les uns affirmaient et disaient : C'est le fils de David, c'est le Messie! gloire au Fils de Dieu! Et les autres niaient, disant : C'est le complice du démon; et s'il opère des miracles, c'est qu'il est son agent! Et la pauvre femme, partagée et flottant entre l'affirmation et l'incrédulité, entre ceux qui bénissaient et ceux qui maudissaient, ne doutait pas; et, si elle hésitait, c'était par confiance et par désir. Elle disait : Seulement, si je pouvais m'approcher de lui, toucher seulement les franges de sa robe, je

rais guérie. Et dans ce sentiment de crainte, surmonté tout à coup par le sentiment de confiance, elle s'approcha de Jésus-Christ et toucha le bas de sa robe. Soudain, le Seigneur s'arrête; et s'adressant à ses disciples, leur dit: Quelqu'un m'a touché. — Quelqu'un? mais, Seigneur, ce n'est pas étonnant, la foule vous presse de toute part! — Vous ne comprenez pas, dit le Seigneur, quelqu'un m'a touché.

Il voulait dire : Quelqu'un m'a touché avec foi, avec croyance et a surmonté tout pour s'approcher de moi. Et la pauvre femme tremblante disait: Seigneur! c'est moi qui ai eu la témérité de vous toucher par votre manteau; mais, mon Dieu! je l'ai fait avec confiance, parce que j'ai pensé que je serais guérie. Le divin Sauveur, laissant tomber un regard de tendresse : Allez, soyez guérie ; votre foi vous a sauvée!

Eh bien! contre la négation audacieuse, contre la tentation séduisante, contre le doute trompeur, élevons la voix. Souvenons-nous que la foi peut nous sauver; ne doutons jamais, n'hésitons pas et soyons fermes dans l'épreuve : ce sera pour nous le secret d'être courageux dans la douleur, héroïques dans le sacrifice. Et, après avoir imité la vertu de Marie dans sa mission sur la terre, nous aurons le bonheur de partager sa gloire dans les cieux.

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius; ipsa conteret caput tuum, et insidiaberis calcaneo ejus. (*Gen.*, III, 15.)

Orietur Stella ex Jacob, et consurget Virga de Israel. (*Num.*, XXIV, 17.)

Benedicentur in semine tuo omnes tribus terræ (*Gen.*, XXII, 18.)

Pete, Mater, neque enim fas est ut avertam faciem tuam. (III, *Reg.* II, 20.)

Benedicta tu a Deo tuo, in omni tabernaculo Jacob, quoniam in omni gente quæ audient nomen tuum, magnificabitur super te Deus Israel. (*Judith.*, XIII, 31.)

Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus. (*Ps.* XLV, 5.)

Qui creavit me requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi: in Jacob inhabita, et in Israel hæreditare, et in electis meis mitte radices. (*Eccl.*, XXIV, 12, 13.)

Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. (*Is.*, VII, 14.)

Lauda et lætare, filia Sion, quia ecce ego venio et habitabo in medio tui, ait Dominus. (*Zach.*, II, 10.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Ingressus Angelus ad eam, dixit: Ave gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus. (*Luc.*, I, 26.)

Beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino. (*Id.*, *ibid.*, 45.)

Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. (*Id.*, *ibid.*, 48.)

ÉPITRES

Ubi venit plenitudo temporis, misit Deus filium suum factum ex muliere. (*Galat.*, IV, 4.)

II. SS. PÈRES.

Eva hominibus causam mortis attulit; Maria vero vitæ causam præbuit, per

quam vita nobis nata est (S. Epiphan., *Adv. hæres.*)

A Maria vita ipsa vere in mundum introducta est ut viventem pariat et sit mater Maria viventium. (*Id. ibid.*)

Cœlum et terra jamdudum ruissent si non Maria precibus sustentasset. (S. Fulgent., *L. 4, Mythol.*)

O felix Maria! et omni laude dignissima ; o virgo Dei Genitrix gloriosa! sublimis puerpera! cujus visceribus Auctor cœli terræque committitur. (S. Augustin. *Serm.* 83 *ex divers.*)

Ave animatum templum Dei ! ave, cœli terræque æquissimum habitaculum ; ave, ejus Mater qui non capitur a totius mundi spatio. (*Id., in Serm.* 18 *de Temp.*)

Virgo regia Davidicæ stirpis eligitur, quæ sacro gravidanda fœtu, divinam humanamque prolem prius conciperet mente quam corpore. (S. Leo, *Serm.* 1 *de Nativ. Salv.*)

Virgo ! concipitur ex te auctor tuus, tua ex te oritur origo, et in tua carne est Deus. (S. P. Chrysol., *Serm.* 42.)

Serviamus semper tali Reginæ Mariæ, quæ non derelinquit sperantes in se, cum diligat Christus Sanctorum orationes et exaudiat, multo magis Matrem suam exaudit pro peccatoribus orantem. (V. Beda, *Serm. de S. Maria.*)

Introduc in cœlorum regnum, o Domina universorum, confitentes tibi ; qui te pro Dei Matre vere ac proprie habent, et corda sua hoc animi affectu fide sanctificant. (S. Germ. Patr. Constant., *in Mariali.*)

Ipsa est cujus vita gloriosa lucem dedit sæculo ; ipsa est lucerna Ecclesiæ ad hoc illuminata. (S. Bernardin. Senens., *in Serm. de Nativ. V.*)

III. TRAITS HISTORIQUES.

DÉVOTION DE S. AUGUSTIN ENVERS LE SAUVEUR ET LA SAINTE VIERGE ACCOMPLISSANT CHACUN UNE PARTIE DE LEUR MISSION.

Ceux qui ont écrit la vie de saint Augustin nous apprennent qu'il avait la plus grande dévotion à Marie allaitant l'enfant Jésus, et au Sauveur attaché à la croix. Aussi les peintres l'ont-ils souvent représenté entre ces deux objets de sa tendre affection, avec la devise suivante : « De ce côté je me sens attiré par les blessures, et de celui-là par le lait du sein virginal.

Hinc pascor a vulnere,
Hinc pascor ab ubere;
Positus in medio,
Quo me vertam, nescio.

Je suis rempli, disait-il souvent, de confiance et d'amour chaque fois que je considère mon Dieu attaché à la croix ; mais je dois avouer que j'éprouve les mêmes sentiments, et au même degré, lorsque je considère les heureuses mamelles qui ont nourri le Fils de Dieu. De telle sorte que, placé entre ces deux célestes tableaux, je ne sais vers lequel me porter d'abord, tant je me sens attiré fortement et simultanément vers le sang du Fils et le lait de la Mère. (De Barry, *Année de Marie*, 28 *août.*)

DÉVOTION DES SAINTS ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Saint George, premier évêque du Velay, voulant favoriser la piété de ses nombreux convertis, bâtit une chapelle en l'honneur de Marie à Anicium, sur l'emplacement d'un temple païen.

Saint Martial visita ce sanctuaire ; et, pour encourager le culte de la Vierge, y laissa en partant une précieuse relique des vêtements de Marie.

Saint Potentien, évêque de Sens et martyr, bénit à Chartres la statue que les Druides avaient autrefois élevée à la Vierge qui devait enfanter, et fit une chapelle de Notre-Dame, de la grotte où elle était déposée.

Saint Trophime, premier apôtre d'Arles, abolit les sacrifices païens dans cette ville, change les Champs-Elysées en cimetière chrétien, et y place une statue de la Vierge.

Saint Pothin arrive à Lyon ; une crypte solitaire, sur les bords de la Saône, lui sert d'asile. C'est là qu'il élève le premier sanctuaire au vrai Dieu, et y place une image de Marie, qui faisait son trésor, et qui devint celui de la cité lyonnaise.

Saint Denis, évêque de Paris, en porte une autre dans cette ville, et la met dans un temple de Cerès, après en avoir chassé les démons : c'est Notre-Dame des Champs. Un autre saint Denis publiait sa gloire dans l'église d'Alexandrie, et parlait de son excellence en termes magnifiques.

Quatrième siècle. Au quatrième siècle, un autre patriarche d'Alexandrie, saint Pierre, martyr, élève en son honneur, une magnifique église. — Sainte Hélène recueille en Palestine tous les souvenirs qui parlent d'elle et de son divin Fils, purifie les lieux autrefois sanctifiés par leur présence et profanés par le paganisme, et leur consacre un grand nombre de sanctuaires. — Saint Epiphane, archevêque de Salamine et docteur de l'Eglise, ne parle de la sainte Vierge qu'avec enthousiasme, et reconnaît qu'il y a pour lui bonheur et profit à louer un objet si digne de louanges.

Cinquième siècle. Au cinquième siècle, tous les grands docteurs lui rendent hommage. Les Chrysostôme, les Jérôme, les Ambroise, les Augustin, sont unanimes pour exalter ses grandeurs et faire leur cour à cette Reine du Ciel. L'impie Nestorius essaie de lui ravir le plus beau de ses titres, celui de Mère de Dieu. Saint Célestin réunit un concile à Ephèse et met tout en œuvre pour faire condamner le blasphémateur de Marie. Saint Cyrille d'Alexandrie, qui préside au nom du Saint-Siége, soutient avec force et exalte le glorieux privilége de la Vierge, et la fait proclamer Mère de Dieu, au grand applaudissement de toute la ville d'Ephèse et de l'univers catholique.

Sixième siècle. Au sixième siècle commence une nouvelle génération de fervents serviteurs de Marie, qui se multipliera comme celle de Jacob, et dont les diverses tribus lui seront toujours fidèles jusqu'à la fin des temps. Saint Benoît est le père de cette nation prédestinée. Dès l'âge le plus tendre, son cœur est épris d'amour pour la Vierge. Il est à Rome pour étudier les sciences profanes; mais il aime mieux demeurer aux pieds de Marie. Il apprend d'elle à mépriser le monde et sa vaine science, et mérite d'être le patriarche des religieux d'Occident.

Moyen age. Au moyen âge, tous rivalisent de zèle pour honorer Marie. Rois et reines, princes, évêques, moines et docteurs la servent, chacun à leur manière. Les princes élèvent en son honneur de magnifiques églises. Mais Charlemagne les surpasse tous en ceci, comme il les surpasse par la grandeur de son règne. Les présents qu'il fait aux sanctuaires de Marie excitent l'admiration. Rien n'égale la splendeur de celui qu'il bâtit sur les bords de la Meuse et du Rhin, et qui donne plus tard son nom à Aix-la-Chapelle.

Louis-le-Pieux, son fils et son successeur, n'est pas moins dévôt à la Vierge. Il porte toujours sur lui son image; et lorsqu'il se trouve seul dans les bois, il la place avec respect sous le feuillage des chênes et s'agenouille devant elle. Elle devient plus tard le trésor d'une grande abbaye, qu'il construit en l'honneur de Notre-Dame.

Jean Casimir, roi de Pologne, lui consacre son royaume et met son image sur ses drapeaux. Saint Adalbert, évêque de Prague, compose des chants à Marie, qui deviennent l'hymne du combat pour les armées polonaises.

Saint Canut, roi de Danemark, consacre à Marie plusieurs églises, et saint Etienne de Hongrie, enchérissant sur tous les autres, lui dédie Notre-Dame d'Albe-la-Royale, basilique royale en effet, qui ne le cède en magnificence à aucun sanctuaire de l'Orient. Il veut que tout son empire relève d'elle, et qu'on ne la nomme que la Grande-Dame; et toutes les fois que son nom sera prononcé, il faut que chaque noble hongrois s'incline en signe de respect, et mette un genou en terre, comme un vassal devant sa souveraine.

En Espagne, saint Ferdinand, roi de Castille, fait toujours porter dans son armée l'image de la Vierge, afin qu'elle soutienne la confiance et l'ardeur de ses soldats. Il en porte une autre sur sa poitrine, et la place devant lui quand il va au combat.

Saint Louis de France bâtit aussi une chapelle en l'honneur de Marie, et place son image dans le vestibule. Tous les jours il récite son office, jeûne au pain

et à l'eau la veille de ses fêtes, et répand de grandes aumônes le samedi. La première mosquée qu'il prend à Damiette sur les Musulmans, il la consacre à Marie et y chante le cantique de l'action de grâces.

Le bienheureux Robert d'Arbrissel fonde un ordre nouveau qu'il partage en deux familles, celle des hommes et celle des femmes ; et, par une exception que lui inspire son amour pour Marie, il veut que les hommes soient soumis aux femmes, les abbés aux abbesses. C'est pour honorer l'obéissance que Jésus rendait à Marie et la filiation qu'il établit en mourant entre elle et le disciple bien-aimé.

Un autre saint Robert, le fondateur de Cîteaux, donne à ses religieux l'habit blanc en l'honneur de Marie. Il lui dédie sa première église, et son exemple est suivi par tous ses enfants dans la suite des siècles.

Saint Anselme de Cantorbéry ne se contente pas de faire des livres pour exalter les prérogatives et l'excellence de Marie, il compose encore des hymnes en son honneur ; et pour que la louange de Marie ne soit jamais interrompue, il en fait pour toutes les heures du jour et de la nuit.

Mais qui pourrait dire les sentiments de saint Bernard pour la sainte Vierge ? Il faisait profession de dépendre en tout de sa miséricorde. Il disait que, s'il y avait en lui quelque espérance, quelque faveur, quelque salut, c'est par elle qu'il le recevrait. Il défiait tous les chrétiens de dire qu'ils l'eussent jamais invoquée sans succès. Au milieu des orages et des agitations de sa vie si ardente et si occupée, son regard était toujours fixé sur cette étoile de la mer.

Saint Bonaventure n'avait pas moins de tendresse pour Marie. Les livres nombreux qu'il a écrits en son honneur en sont la touchante et douce expression. Il avait un zèle ardent et d'admirables industries pour la faire connaître. Il s'était fait un ordre d'exercices réglés pour la servir. La vie de la sainte Vierge était le miroir de sa conduite.

Saint Thomas d'Aquin lui devait cette inviolable pureté, qui l'a fait surnommer l'Ange de l'Ecole, et il se plaisait à le proclamer. A l'heure de sa mort, il la remerciait avec effusion de toutes les grâces qu'il avait reçues de sa bonté, et il redisait au frère Reginald comment elle lui avait donné la force de mettre en fuite l'ennemi de sa vertu, et de surmonter les obstacles qu'on mettait à sa vocation.

Un autre enfant de saint Dominique reçut de la sainte Vierge la grâce de bien parler et d'être un grand philosophe. Mais ce don ne devait durer qu'un certain temps ; et lorsque ce temps fut achevé, Albert le Grand raconta le bienfait de Marie à ses nombreux disciples, descendit sans regret de sa chaire, et rentra dans l'ignorance et la simplicité chrétiennes, bien plus utiles pour le salut.

Finissons par un enfant de saint François, Bernardin de Sienne. Tout jeune encore, il avait conçu un amour extraordinaire pour la sainte Vierge. Il avait trouvé près d'une des portes de la ville une de ses images, et elle lui paraissait plus belle que toutes les autres. C'était son bonheur d'aller la saluer. Il ne pouvait passer un jour sans lui rendre cet hommage. Plus tard, lorsqu'il fut devenu apôtre, il brûlait de la faire connaître aux justes et aux pécheurs, et d'exalter ses miséricordes. Il tressaillait de jubilation quand il devait parler d'elle ; son visage brillait d'une lueur céleste.

Combien d'autres qui ont aimé et honoré Marie ! Pendant ce mois qui lui est consacré, nous étudierons la vie de quelqu'un de ses plus illustres serviteurs. Nous verrons comment ils l'honoraient, et nous nous attacherons à reproduire quelques traits de ces beaux modèles.

DÉVOTION DES APOTRES ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Lorsque les apôtres n'eurent plus Jésus-Christ, ils se réunirent autour de Marie ; et si saint Jean l'Evangéliste, suivant la parole de son maître, la prend spécialement comme la sienne, comme il le raconte lui-même, les autres ne lui sont pas moins dévoués. Elle est au milieu d'eux au Cénacle, afin de demander comme eux et pour eux la venue du Saint-Esprit. Enfin, quand ils se mettent à la grande œuvre dont ils sont

chargés, elle est leur conseillère, leur guide et leur maîtresse. Ils ne pouvaient rencontrer un meilleur interprète des enseignements et des volontés de Jésus-Christ.

Quand elle fut sur le point de quitter la terre d'exil, les historiens nous montrent encore les apôtres réunis autour de son lit de mort, et nous racontent le débat pieux qui eut lieu entre eux et les anges du ciel. Ceux-ci venaient lui dire de la part de son Fils que son exil était terminé, et l'invitaient à aller recevoir le prix de ses travaux et de ses mérites. Mais les disciples, pleins de douleur, la conjuraient de ne pas les quitter encore et l'appelaient à l'envi leur consolation, leur appui, leur vie, leur bonheur. C'était à qui la possèderait.

La Vierge promit aux disciples de se souvenir d'eux quand elle serait au ciel, et de veiller toujours sur eux et sur tous les fidèles de l'Eglise; et après les avoir consolés par ces paroles, son âme, par un dernier effort d'amour, brisa les liens de son enveloppe mortelle.

Les apôtres rendirent les plus grands honneurs à son corps immaculé et le déposèrent dans un sépulcre tout neuf qui ne devait le garder que trois jours. Au bout de ce temps, ils l'ouvrirent pour contempler encore une fois les traits de celle qu'ils avaient perdue, mais ils n'y trouvèrent plus que les linges et les fleurs dont ils l'avaient entourée; le tombeau vide fut un objet de vénération. Les disciples de Jésus et de Marie y allumèrent des lampes en son honneur; les malades y recouvrèrent la santé. Ce fut le premier pèlerinage et le premier sanctuaire de Notre-Dame.

En se dispersant dans le monde, les apôtres et leurs disciples portèrent en tous lieux le nom et le culte de Marie avec celui de Jésus; et partout où ils élevaient un autel en l'honneur du Fils, ils en dressaient un autre en l'honneur de la Mère.

L'évangéliste saint Luc avait fait le portrait de la sainte Vierge pendant qu'elle était encore vivante. Après sa mort, il en multiplia les copies pour satisfaire la dévotion des fidèles. On en compte ordinairement sept. Il y en a une qui est conservée à Rome, dans l'église de Sainte-Marie Majeure. Le pape Grégoire XVI la fit porter en procession dans les rues de la ville pontificale, pendant le choléra de 1832.

L'histoire fait expresse mention de plusieurs sanctuaires que les apôtres ou leurs disciples élevèrent à Marie. Saint Pierre, se rendant à Antioche, lui érigea, sur les côtes de la Phénicie, celui qui a été appelé plus tard Notre-Dame de Tortose. Saint Jean lui dédia l'église de Lidda, et fit peindre son visage sur une colonne du temple. Saint Barnabé lui consacra la première église de Milan. Saint Jacques, apôtre de l'Espagne, lui éleva le sanctuaire si renommé de Notre-Dame del Pilar, à Sarragosse. Zachée, le publicain converti, porta son image et son culte dans les solitudes du Quercy, et fonda la chapelle de Roc-Amadour.

IV. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

Mediatrix cœli et terræ. (S. Epiphan., *Contr. hæres.*, L. 3, c. 2.)

Pax mundi. (Id., *Orat. de Laud. V.*)

Bonum generis humani (S. Greg. Naz., *Orat. de Christo patiente.*)

Per quam Deus ad homines descendit. (Proclus, *in Conc. d'Eph., T.* 6.)

Magistra gentium (S. August., *Serm.* 6. *de Temp.*)

Administra salutis universi. (S. J. Damasc., *Orat.* 1 *de Nat.*)

Adæ revocatio. (S. Theophanes, *in hymn. de Annunt.*)

Correctio Evæ. (S. P. Damian.)

Arca in qua naufragium evadimus. (S. Bernard., *De Verb. Apoc.*)

Divinum ac vivificum mundi simulacrum. (S. J. Damasc., *ut supra.*)

Janua salutis. (S. Anselm., *De Prec. ad Virg.*)

Opes nostræ mendicitatis. (S. Germ. Constant., *in Encom. Virg.*)

Ministra propitiationis. (S. Bernard., *Serm. de Apoc.*)

Mulier conterens caput serpentis. (Rupert, *in c.* 2 *Gen.*)

Mundi medicina. (S. Bonaventure, *in Carm.*)

Naufragantium portus. (Id., *in hymn.*)

V. COMPARAISONS.

Sicut mater generis nostri pœnam intulit mundo ; ita genitrix Domini nostri salutem attulit mundo. (S. Augustin., *Serm. de Nat. B. V.*)

Sicut auctrix peccati Eva, ita auctrix meriti Maria. Eva occidendo obfuit, Maria vivificando profuit ; illa percussit, ista sanavit. (*Id., ibid.*)

Si Petrus beatus appellatus est, clavesque regni cœlorum concreditas habuit, quod Christum Dei Filium palam confessus esset, quomodo ea super omnes Beata prædicanda non est, quæ illum parere promeruit, quem ille confessus fuerat? Si Paulus electionis vas cognominatus est, propterea quod venerabile Christi nomen ubique terrarum circumferret, et promulgaret, qualenam vas censenda est Deipara Virgo, quæ non manna ut urna illa aurea, sed cœlestem panem, qui fidelibus in cibum et potum exhibetur, utero complexa est. (S. Basilius Seleucius, *Orat. de Annunt. B. V.*)

Hæc est quæ per Evam significatur, quæ per ænigma accepit, ut Mater viventium vocetur, etc. Ab illa Eva omnis hominum generatio genita est in terra. Hic vero vere a Maria hæc vita mundo genita est, ut viventem gigneret. Et facta est Maria mater viventium. (S. Epiphanius, *Hæres.*, 78.)

VI. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS DE LA MISSION DE MARIE.

Elle devait être :

1° La nouvelle Eve, victorieuse du démon : *Per Evam interitus, per Mariam salus.* (S. August., *De Symb.*)

2° La coopératrice immédiate du Sauveur : *Peccatorum scala, parentum reparatrix, hominum vivificatrix, ratio spei nostræ, janua cœli.* (Ex SS. PP.)

3° Elle devait être la mère glorieuse de l'Eglise et de tous les fidèles : *Ecce mater tua ; ecce filius tuus.*

MOYENS POUR HONORER MARIE DANS SA MISSION.

1° Demander, par son entremise, la force, le courage et la fidélité dans les épreuves de notre mission, c'est-à-dire de notre état.

2° Unir nos douleurs à ses douleurs et les déposer au pied de la croix de son divin Fils.

3° Lui témoigner notre profonde reconnaissance pour sa douloureuse coopération à notre salut.

VII. EMBLÈME.

RADIX.

ÉCRITURE.

Radix quæ implevit terram. (*Ps.* LXXIX, 10.)

Radix sapientiæ. (*Sap.*, III, 15.)

Radix immortalitatis. (*Id.*, XV, 3.)

Radix Jesse quam gentes deprecabuntur. (*Is.*, XI, 10.)

Radix sancta. (*Rom.* XI, 16. Ecclesia, *in hymno.*)

Radix David. (*Apoc.*, V, 5.)

SS. PÈRES.

Radix gaudii. (S. Gregor. Nyss., *Orat. de Resurrect.*)

Radix mundi. (S. Bonavent., *in Psalt. min.*)

Radix bonorum omnium. (Chrysipus, *Serm. de Deip.*)

Radix speciosissimi floris. (Methodus, *Orat. in Hyp.*)

VIII. FIGURE.

LA TERRE PROMISE FIGURE DE MARIE.

Quomodo autem B. Maria non fuit terra promissionis, quæ per prophetam multo ante promissa est. Nam per B. Ispiam Dominus eam ante multa annorum spatia repromisit. (S. Augustin., *in Serm.* 100, *de Temp.*)

Terra promissionis lacte et melle manans. (S. Bernard., *in Cant.*)

Terra a prophetis promissa quæ vere lac et mel manavit dum Deum et hominem intemerata virginitate profudit. (S. Petr. Dam., *Serm. 3 de Nat. V.*)

Ager Dei patris ; ager in quo thesaurus angelorum. (S. Bonavent., *in Spec.*)

Tellus virginalis ex qua novus Adam ineffabili fictione formatus est. (S. And. Cret., *Apud Abdiam*, c. 4.)

Terra nova. (Tert., *de Carne Christ*),

Terra germinans Salvatorem. (*Is.*, 45. S. Ildephons., *De B. V.*)

Terra dans fructum suum. (*Ps.* 85. S. Ildephons., *De B. V.*)

3 MAI

IMMACULÉE CONCEPTION

(Sermon par Mgr Plantier, évêque de Nîmes.) (1)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. 1. — PLAN

Le dogme de l'immaculée Conception n'est pas une nouveauté

PREUVES TIRÉES

1. De l'Ancien Testament.
2. Du Nouveau Testament.
3. Des SS. Pères.
4. Des congrégations et des conciles.

N. 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Traits historiques.
IV. Maximes des saints et des ascétiques.
V. Comparaisons.
VI. Motifs, fin, priviléges, moyens et fruits.
II. Emblèmes bibliques et tirés de la nature.
VIII. Figures.
IX. Mélanges.
X. Histoire et esprit de cette fête.
XI. Cours d'éloquence sacrée appliqué au sujet.
XII. Traités remarquables.
XIII. Plans divers.
XIV. Auteurs à consulter.

TEXTE.

Speculum sine macula Dei majestatis.
(Sap., vii, 26.)

En 1854, à pareille époque, N. T.-C. F., l'univers catholique était sous l'impression d'une attente solennelle. Ses regards se tournaient vers Rome avec une anxiété filiale; d'un pôle à l'autre, il n'était pas une oreille qui ne se penchât, au sein d'un vaste et pieux silence, pour s'assurer si la chaire apostolique ne laisserait pas tomber une décision sollicitée par tous les vœux, pressentie par toutes les espérances, et destinée à faire tressaillir d'une commune joie tous les siècles et tous les mondes.

(1) Nous croyons utile de donner cet éloquent discours sur le dogme de l'immaculée Conception. On ne saurait trop revenir sur ce sujet capital; le dogme est inattaquable sans doute, mais on peut toujours éclairer d'une nouvelle lumière le côté rationnel de cette définition dogmatique, qui trouvera toujours des contradicteurs; car l'Eglise, comme son divin fondateur, a été *posée pour la ruine et la résurrection de plusieurs.*

Ces désirs et cette confiance de la grande famille chrétienne n'ont pas été trompés. Entouré d'une immense couronne de pontifes accourus de tous les points du globe, et qui siégeaient là comme témoins de la foi de leur Eglise, préparé aux effusions de la lumière céleste par les prières publiques des peuples unies à ses propres prières, éclairé par l'Esprit-Saint dont les rayons l'inondaient avec d'autant plus d'abondance qu'il les recevait de plus près du haut de son trône sublime, rempli de l'assurance avec laquelle les apôtres Pierre et Paul enseignaient la vérité, comme s'il avait senti leur âme palpiter en lui-même, l'auguste Vicaire de Jésus-Christ a proclamé, en présence des cieux et de la terre qui se taisaient pour écouter ses oracles, que la très-sainte Vierge Marie, en vue des mérites de son Fils, a été conçue sans tache et pleinement préservée, dès le premier instant de son existence, de la faute originelle.

Vous vous rappelez, N. T.-C. F., quelle magnifique explosion de bonheur accueillit cette définition suprême, au sein de toutes les contrées où les anges, messagers de la bonne nouvelle, en portèrent les échos! Vous vous rappelez quels incomparables triomphes furent décernés à notre Divine Mère, pour glorifier en elle le noble privilége dont la certitude et la révélation venaient d'être authentiquement reconnues! La part que vous vous êtes donnée dans ces transports et ces fêtes, N. T.-C. F., a été digne de vous, nous le savons. Par des instructions, où l'enthousiasme le plus extatique éclate à chaque ligne, de grands orateurs vous avaient excités à de nobles manifestations en l'honneur de Marie. Leur appel n'a pas été stérile, et vous avez mêlé vos voix à l'hymne qu'avait entonné leur amour. C'était ce que vous deviez faire alors : le premier cri devait être celui du cœur.

Aujourd'hui, pour l'anniversaire de ces imposantes solennités, laissez-nous revenir sur la définition qui en fut la cause et le sujet. Ce ne sera plus pour vous dire combien elle est solide et sage. Elle vous a remplis, quand elle a paru, des émotions les plus douces; nous voulons vous montrer que ces émotions furent légitimes, et que la réflexion peut retenir sans embarras ce que la piété filiale a reçu, pour ainsi dire, avec ivresse.

Voici, en un mot, le résumé de notre instruction :

LE DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION N'EST PAS UNE NOUVEAUTÉ.

1re SUBDIVISION. — PREUVE TIRÉE DE L'ANCIEN TESTAMENT.

Maintenant le dogme de l'immaculée Conception est-il une nouveauté, ou bien seulement un progrès régulier, un épanouissement légitime de la foi traditionnelle?

Non, N. T. C. F., ce dogme si glorieux pour Marie et si précieux pour notre piété filiale, n'est point une nouveauté. Sa définition peut être récente, mais son objet est ancien. Plante céleste, avant qu'il se couronnât de sa fleur et qu'il jetât au monde ses derniers parfums, en d'autres termes, avant qu'il fût défini solennellement, il a dû subir la loi du progrès et passer par une espèce de croissance séculaire. Mais il fut semé dès le commencement par la main de Dieu dans la foi de l'Eglise, ce jardin chéri de l'Epoux, cet autre paradis de délices, comme l'appellent tous les saints docteurs. A l'origine, il est vrai, ce n'est qu'un germe plus ou moins voilé; mais c'est encore un germe sensible; l'enveloppe qui le couvre alors n'est pas tellement obscure et impénétrable qu'on ne puisse le distinguer avec certitude, et constater que son point de départ touche au berceau même du Christianisme et du monde.

Oui, N. T. C. F., au berceau même du monde. Il est déposé dans cette antique promesse d'un libérateur par laquelle Dieu daigna relever l'espé-

rance du premier homme, brisé par sa chute et foudroyé par la malédiction qui venait d'en être le châtiment. Le Seigneur s'adresse au serpent et lui dit : « J'établirai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne; elle te broiera la tête, et tu essaieras de la mordre au talon. (*Gen.*, III, 15.) » Cette prophétie est appliquée par la tradition tout entière à Marie; et combien n'est-elle pas frappante! Dieu ne dit pas : J'établirai entre toi et cette femme qui doit venir un pacte d'amitié; elle sera ton ennemie, mais après avoir été ton esclave. Non; mais il dit : « J'établirai une inimitié pure et simple. Jamais vous n'aurez rien de commun qu'une immense aversion l'un pour l'autre; et pas une heure ne se rencontrera dans votre existence où vous ne soyez animés de cette mutuelle antipathie. » Telle est évidemment, N. T.-C. F., la portée de ces paroles. Où Dieu ne fait pas de distinction de temps et de moments, nous ne devons pas en faire nous-mêmes. Les inimitiés irréconciliables qu'il annonce doivent atteindre Marie aussi bien dans sa conception qu'à toute autre époque de sa vie; et, pour qu'il en soit ainsi, pour qu'entre elle et le serpent il y ait alors hostilité réciproque, il faut qu'elle soit préservée de la faute originelle.

Il y a plus, cette femme mystérieuse doit fouler la tête du serpent séducteur. Et qu'est-ce que la tête du serpent? « C'est, répond saint Grégoire de Nysse, l'illustre frère de saint Basile, c'est ce déplorable triomphe par lequel, à la suite d'une impie machination, il a fait entrer la mort dans le monde, et introduit par une morsure cruelle un poison meurtrier dans les veines de l'homme » (*Orat. in die Nat. Christi*), c'est à dire le péché originel. Ce péché est appelé la tête du monstre, parce que c'est le premier pas vers lequel il prend possession des âmes, parce que c'est la source de toutes les complicités qu'il y trouve et la racine des ravages qu'il y exerce, parce qu'enfin c'est le fondement sur lequel reposent son règne, son pouvoir et toutes ses espérances. (Rupert, *Comment.*) Tête redoutable, sans doute, mais que Marie écrasera! Elle ne se bornera pas à la meurtrir; elle la mettra en pièces, pour ne pas dire en poussière : *Conteret*. Le dragon se débattra; il essaiera d'atteindre le pied victorieux qui l'accablera de sa force. Mais ses désirs seront frustrés, ses efforts impuissants, et ses succès n'iront pas au delà d'inutiles embûches : *Insidiaberis calcaneo ejus*.

Certes! N. T.-C. F., l'ébauche première du dogme de l'immaculée Conception pouvait-elle être plus caractérisée? Ce n'est que le crépuscule des clartés dont il doit être entouré plus tard; mais ce crépuscule, quoique lointain, n'est-il pas déjà brillant? Non, pouvons-nous dire avec d'illustres commentateurs, cette prédiction ne peut être pleinement vérifiée qu'autant que Marie aura été totalement préservée de la tache héréditaire. Si elle en avait un seul instant subi la contagion, si le serpent l'avait même simplement effleurée de la pointe de son dard, elle n'aurait pas eu avec lui des inimitiés éternelles; elle n'en aurait pas entièrement brisé la tête, puisqu'elle en eût elle-même été momentanément la proie; et cette idée qu'elle ait pu être, ne fût-ce qu'en passant, une enfant de colère est une supposition dont la foi s'épouvante. (Dion. Carth., *Sentent*, lib. 3.)

La semence de l'arbre est trouvée, N. T. C. F.; elle est tombée du sein de Dieu sur les débris de l'humanité déchue; et, malgré la poussière qui s'élève alors de nos ruines, on l'y découvre avec une assurance qui ne permet aucun doute sérieux. Bientôt les siècles se précipitent sur le sol qui en est déposi-

taire. Elle germe et se déroule au souffle du temps et de l'Esprit-Saint; et cette vérité, qui plonge ses racines dans la Genèse, présente un premier épanouissement dans le Cantique des Cantiques. L'Epouse dont il est question dans ce livre sacré n'est pas seulement la figure de l'Eglise et de l'âme fidèle, elle est encore le symbole de Marie. Les Pères et les docteurs l'attestent avec unanimité. Et que dit l'Epoux céleste à son Epouse? Chrétiens, élevez vos esprits, et laissez loin de vous toutes les images grossières pour ne vous arrêter qu'à des pensées célestes. « O ma bien-aimée, vous êtes toute belle! il n'existe en vous aucune tache.» (*Cant.* IV, 7.) C'est, pour employer le Commentaire de Hugues de Saint-Victor, c'est comme si l'Esprit-Saint disait : « Je suis beau dans tout mon être, et vous l'êtes aussi; je le suis par nature et vous par privilége; mais enfin vous l'êtes. Je le suis, parce que tout ce qui est beau repose en moi comme dans sa source; vous l'êtes, parce que rien de ce qui peut flétrir ne se rencontre en vous. Il n'est rien que la beauté n'ait envahi, rien qu'elle ne possède, rien qu'elle ne couvre de son éclat, qu'elle n'ennoblisse par ses charmes. » (*Serm. de Assumpt.*) Et comment se serait-elle emparée de tout en Marie, comment aurait-elle tout illuminé de ses splendeurs, comment tout coloré de son lustre, si la faute originelle était restée maîtresse de ses premiers instants, et se dressait de là pour faire ombre sur sa gloire? Comment Dieu, la sainteté souveraine, la vérité par essence, lui décernerait-il tant d'éloges et l'appellerait-il Immaculée, quand, au lieu de se montrer à lui pure et brillante au seuil de la vie, elle apparaîtrait à ses yeux déshonorée par les hontes de notre commune déchéance. (Canisius, *De Deipar.*)

Ainsi c'est un nouveau pas qu'a fait cette auguste prérogative; le calice s'est déjà légèrement entr'ouvert, et la fleur commence à se dessiner. Dans la Genèse, on annonçait un triomphe dont le complément nécessaire devait être la préservation pour Marie de la souillure originelle; mais le texte ne parlait ni de beauté, ni de péché, ni de souillure. Ici l'expression devient plus positive; il s'agit d'une beauté qui proscrit sans exception toute espèce de faute, et qui par cette généralité même atteint la faute héréditaire comme toutes les autres taches.

2e SUBDIVISION. — PREUVE TIRÉE DU NOUVEAU TESTAMENT.

La plénitude des temps est arrivée; le dogme sacré de l'immaculée Conception de Marie entre à son tour dans une phase nouvelle et plus radieuse. Sous l'ancienne loi, Marie n'était qu'une espérance : elle est maintenant une réalité. Les prophètes en parlaient comme d'une femme miraculeuse; mais on ne la nommait pas. L'héroïne qui délivra Béthulie des fureurs d'Holopherne s'appelait Judith; mais comment s'appellerait celle qui terrasserait le serpent infernal? c'était le secret de Dieu. A présent nous savons qu'elle se nomme Marie. Dieu lui-même nous la fait connaître. Il envoie près d'elle le prince des Archanges pour la signaler au monde en lui portant le plus glorieux des messages. Et voici ce que lui dit cet auguste ambassadeur : « *Ave, gratia plena! Dominus tecum; benedicta tu in mulieribus!* Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes. » (*Luc*, I, 28.) Cette salutation n'a pas seulement le mérite d'être inouïe dans l'histoire : c'est peu que ni les patriarches, ni

les prophètes, ni les femmes fortes et justes de l'ancienne loi ne s'en soient vus honorés par aucun des anges qui leur sont apparus; par une gloire plus étonnante, elle va retentir pour Marie jusqu'à l'origine la plus extrême de son existence, pour nous insinuer qu'elle fut sainte et pure. Il n'est pas question pour Marie de grâces partielles et restreintes; il s'agit d'une grâce surabondante. Ce n'est pas un simple écoulement qu'elle en a reçu : c'en est la plénitude. Au lieu d'un fleuve, c'est l'Océan même, source de tous les fleuves, que l'Esprit-Saint a fait déborder sur elle. Et pourquoi, avec l'impétuosité qu'ils auront prise en descendant du ciel vers l'humble fille de Juda, ces flots sacrés n'auraient-ils pas atteint jusqu'au premier moment de sa création pour le sanctifier et le bénir? Pourquoi n'auraient-ils pas refoulé, par une puissance miraculeuse, ce torrent de mort qui s'en allait menaçant la génération de Marie comme toutes les générations humaines? Ne faut-il pas que ce prodige se soit accompli pour que la parole de l'archange Gabriel soit totalement vraie? Comment la Vierge de Nazareth pourrait-elle être justement appelée *pleine* de grâce, si les principes de son être font une exception douloureuse, si c'est là comme une terre maudite où les eaux vivifiantes et préservatrices de la grâce n'ont pas pénétré? Oui, s'écrie saint Fulgence, par là même que l'ange a dit à Marie : *pleine* de grâce, j'en conclus que les désastreux contre coups de l'antique sentence ne sont nullement parvenus jusqu'à elle, et qu'elle a été remise en possession du premier état d'innocence.

A ces mots si flatteurs et si profonds, l'Archange en ajoute d'autres qui conduisent à la même conséquence : *Benedicta tu in mulieribus. In mulieribus*, aucune femme n'est exceptée. Marie est bénie entre toutes et par dessus toutes. Même l'ancienne Eve doit s'incliner devant la nouvelle. Tous les dons qui furent accordés à celle-là, toutes les prérogatives dont elle fut ornée, ont dû être communiquées à celle-ci avec un surcroît d'éclat. Il est impossible que la Mère de l'Adam céleste n'ait pas été plus radieuse que la compagne de l'Adam terrestre : celle qui fut la source de la mort a nécessairement cédé le pas en tout et pour tout à celle qui fut la source de la vie.

Eh bien! N. T.-C. F., la première Eve, celle qui perdit le genre humain, fut créée sans tache; elle apparut à la nature étonnée toute rayonnante de la sainteté de celui qui l'avait formée de ses mains. Dieu lui-même la considérait avec une sorte d'admiration, tant il retrouvait dans l'âme de sa créature un miroir limpide et fidèle de sa propre lumière et de ses perfections infinies! Jamais la piété ni la raison chrétienne ne se décideront à croire que Marie ait été moins favorisée! Comment! celle qui devait être trompée par le serpent, celle qui devait bouleverser la première économie de grâce établie dans le monde, celle qui devait faire sombrer sa race dès le commencement dans le plus irremédiable des naufrages, aurait été l'objet des complaisances divines, à l'instant de sa création! Et celle qui devait réparer toutes ces fautes et tous ces désastres n'aurait été qu'un objet d'anathème! Le Seigneur aurait eu droit de contempler la première avec amour, et son œil aurait dû se détourner épouvanté de la seconde! Loin de nous, loin de nous cette supposition révoltante! Etendons, pour nous abriter contre elle, étendons aussi loin que possible le bienfait signalé par ces mots de l'ange : *Benedicta tu in mulieribus.* Poussons-les jusqu'à ce point du temps où Marie

a commencé d'être : incontestablement, les vues de l'Archange lui-même se sont portées jusque-là.

Après Nazareth, vient Bethléem. A Nazareth, un ange annonce qu'un Fils miraculeux naîtra de Marie; à Bethléem, d'autres anges publient que ce Fils est né. Et ce fils est le Verbe incarné, Dieu fait homme, en un mot Jésus-Christ : *Maria de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus* (*Matth.*, I, 16), c'est-à-dire que Marie est la Mère d'un Dieu, comme l'Eglise l'a proclamé dans le concile d'Ephèse. Et qui ne voit que le privilége de l'immaculée Conception est lié nécessairement à celui de la Maternité divine, et qu'affirmer le second c'est affirmer le premier? C'est ce que pensait saint Augustin, quand il écrivait, dans son livre célèbre sur la Nature et la Grâce : « Que Marie ait reçu plus de grâce pour vaincre le péché, non pas seulement sur quelques points, mais sur *tous les points*, c'est ce que nous concluons avec certitude de l'honneur qu'elle a eu de concevoir et d'enfanter celui que nul péché ne put jamais atteindre. » C'est ce que pensait également saint Anselme : « Notre Reine céleste, dit-il, elle que le Verbe a choisie pour Mère dans l'intérêt et pour le salut du monde, elle avait été, dans sa conception, soumise à cette mort du péché, qui, par la jalousie du démon, s'est déchaînée sur la terre; ah! l'esprit refuse de le penser; la réflexion s'effrayerait de l'admettre; la langue n'a pas le courage de le proclamer. » (*Opusc. de Concept. B. V.*) C'est enfin ce que pensait Bossuet, lui qui fut peut-être le plus éloquent panégyriste de la sainte Vierge. Il considère avec une foi mêlée d'amour Jésus-Christ caché dans les entrailles de sa Mère, et il s'écrie : « Quand je regarde l'Incompréhensible ainsi renfermé, et cette immensité comme raccourcie; quand je vois mon libérateur dans cette étroite et volontaire prison, je dis quelquefois à part moi : Se pourrait-il bien faire que Dieu eût voulu abandonner au diable, quand ce n'aurait été qu'un moment, ce temple sacré qu'il destinait à son Fils, ce saint tabernacle où il prendra un si long et si admirable repos, ce lit virginal où il célébrera des noces toutes spirituelles avec notre nature? C'est ainsi que je me parle à moi-même. Puis me retournant au Sauveur : Béni Enfant, lui dis-je, ne le souffrez pas, ne permettez pas que votre Mère soit profanée. Ah! que si Satan l'osait aborder pendant que, demeurant en elle, vous y faites un paradis, que de foudres vous feriez tomber sur sa tête! Avec quelle jalousie vous défendriez l'honneur et l'innocence de votre Mère! Mais, ô béni Enfant par qui les siècles ont été faits, vous êtes devant tous les temps. Quand votre Mère fut conçue, vous la regardiez du plus haut des cieux; mais vous-même vous formiez ses membres. C'est vous qui inspirâtes ce souffle de vie qui anima cette chair dont la vôtre devait être tirée. Ah! prenez garde, ô Sagesse éternelle! que dans ce même moment elle va être infectée d'un horrible péché, elle va être en la possession de Satan. Détournez ce malheur par votre bonté; commencez à honorer votre Mère; faites qu'il lui profite d'avoir un Fils qui est devant elle; car enfin, à bien prendre les choses, elle est déjà votre Mère, et déjà vous êtes son fils. » (*I^er^ Serm. sur la Concept.*)

Vous avez entendu les Livres saints, N. T.-C. F., vous les avez entendus avant Jésus-Christ, vous les avez entendus après. Ils ont parlé soit par la bouche des prophètes, soit par celle des évangélistes, et des deux côtés, c'est pour exprimer des prédictions, des éloges ou des faits au fond desquels re-

pose le dogme de l'immaculée Conception de Marie à l'état obscur et latent, mais incontestable et réel. Il n'y a point, il est vrai, de termes précis qui l'énoncent. Mais qu'importe? Dans ce grain de froment que le laboureur confie au sillon, montrez-nous l'épi qui doit en sortir, montrez-nous la tige qui doit le nourrir et le supporter. Vous ne le pourrez pas. Ils y sont cependant. Un peu de temps, de rosée et de soleil, et vous verrez qu'ils s'échapperont de cette semence, au sein de laquelle aujourd'hui vous en chercheriez vainement les traces. Ainsi en est-il des textes que nous venons de commenter. L'immaculée Conception de Marie n'y est pas dans les mots, mais elle est dans les choses. Triomphes présagés à l'auguste Vierge, bénédictions dont elle est comblée, dignité dont elle est revêtue, tout suppose, tout réclame cette grande prérogative. C'est le point de départ et le fondement nécessaire de l'immense économie de grâce qui doit se dérouler sur la Mère de Dieu, et dont les saintes Ecritures nous présentent le tableau. Le plus simple raisonnement suffit pour en convaincre; l'épi n'est recouvert que par une faible enveloppe, et viendra bientôt un moment où, par une force de végétation mystérieuse, il percera cette écorce et se montrera sous des formes plus précises à la foi de l'univers chrétien.

3e SUBDIVISION. — PREUVE TIRÉE DES SS. PÈRES.

Laissez-nous ici, N. T.-C. F., continuer le même ordre de comparaison.

Au moment où un chêne commence à pousser, les rudiments de ses feuilles présentent des caractères peu tranchés. C'est quelque chose de moins vague que le germe qui leur donne naissance; on reconnaît, à la rigueur, la famille à laquelle appartient l'arbre qu'ils annoncent; mais il règne encore dans les linéaments une indécision que les années peuvent seules échanger contre des traits plus fermes et mieux définis. De même, au moment où le dogme de la Conception immaculée fait son entrée dans la tradition, il ne dépouille pas entièrement ces apparences indéterminées sous lesquelles il s'offre à nous dans les saintes Lettres; mais on sent, malgré cela, sa sève bouillir et bouillonner dans la foi des saints docteurs; elle y fait éclater des témoignages dont la netteté s'accroît de siècle en siècle avec l'âge de l'Eglise.

Faut-il vous parler de saint André l'apôtre, disant aux premiers fidèles : « C'est d'une terre immaculée que fut formé le premier homme, qui, par l'arbre de prévarication, a introduit la mort dans le monde : de même, il a été nécessaire que ce fût en naissant d'une Vierge immaculée, que le Christ, Homme parfait, véritable Fils de Dieu, Auteur du premier homme, restituât la vie éternelle que tous avaient perdue, et détruisît par l'arbre de la Croix les effets produits par l'arbre de la concupiscence? » Nous savons, N. T.-C. F., qu'on a contesté l'authenticité de ces paroles attribuées à saint André par les prêtres et les diacres dépositaires de ses enseignements et rédacteurs des Actes de son martyre. Mais nous savons aussi que la critique a vengé de ces doutes injurieux la lettre antique et vénérable qui contient ce témoignage; et vous voyez qu'il n'est pas sans une certaine précision. La terre d'où le premier Adam fut tiré était parfaitement pure, nul venin ne l'avait infectée; et puisqu'*il a été nécessaire* que le second Adam sortît d'une terre pour le moins aussi vir-

ginale, il a donc *été nécessaire* au même degré que Marie fût préservée de la faute originelle.

Faut-il vous citer saint Justin, philosophe et martyr, cet homme qui toucha de si près aux sources pures de la foi, puisque c'était dans la première moitié du second siècle qu'il composait ses immortels ouvrages et versait héroïquement son sang pour Jésus-Christ? Ne nous fait-il pas entendre que si Eve fut vierge et sans tache au moment où elle perdit l'humanité, Marie ne dut pas être moins pure pour coopérer à notre restauration?

Faut-il vous parler de saint Irénée, ce grand astre venu de l'Orient? Il avait touché par saint Polycarpe, son maître, à l'apôtre saint Jean, fils adoptif et privilégié de Marie après le sacrifice du Calvaire, tuteur de l'auguste Vierge pendant les dernières années d'exil qu'elle passa dans ce monde. Nul n'a dû être mieux instruit de ses gloires que l'illustre disciple et successeur de Pothin. Et ne nous apprend-t-il pas que la virginité de Marie lui a permis d'être l'avocate d'Eve, vierge elle-même, il est vrai, mais rebelle et coupable. Et comment le lui aurait-elle permis, comment aurait-elle pu se porter pour médiatrice, si elle avait été enveloppée dans la révolte d'Eve et sa disgrâce?

Ce rapprochement entre Eve et Marie est la pensée qui domine toutes les autres dans les docteurs des premiers temps. On le voit dans Tertullien, dans Origène, dans saint Epiphane. Chacun d'eux lui imprime, en le développant, le caractère de son génie; mais tous en reviennent, si ce n'est à dire expressément, au moins à faire conclure que Marie, pour aider à racheter le monde, n'a pas été moins immaculée que l'ancienne Eve pour le jeter dans l'abîme; que, pour nous donner pleinement la vie, elle n'a jamais dû connaître la mort; qu'il est impossible de supposer, avec la sublime destinée qui l'appelait à terrasser le serpent et à lui faire expier son triomphe sur la première femme prévaricatrice, qu'elle ait subi le double ravage de ses enchantements et de ses poisons. Certes, si le terme d'immaculée Conception n'est pas dans ces éloges, comment n'y pas voir la doctrine de ce dogme sacré?

Elle n'est pas moins manifestement contenue sous divers symboles employés par l'antiquité chrétienne pour glorifier Marie. Symboles historiques: tantôt ils la saluent comme un paradis de délices, séjour de grâce et d'immortalité, planté de la main de Dieu même, au seuil duquel il a placé des Chérubins chargés d'agiter leur glaive de feu pour en écarter le serpent avec ses perfidies infernales et ses projets homicides; tantôt, au sein même du concile d'Ephèse, ils la comparent à ce buisson miraculeux qui brûlait sans se consumer, ce qui veut dire qu'à leurs yeux elle est plongée dans une atmosphère de péchés qui dévore tous les autres, tandis qu'elle est épargnée; Tantôt c'est une autre arche d'alliance qui, formée de bois incorruptible et revêtue d'or, soit au dedans, soit à l'extérieur, a reçu elle-même le trésor de toute sanctification. On trouve mille autres rapprochements de cette nature, et qui tous ont pour intention commune et suprême de représenter Marie comme ayant été perpétuellement sans tache.

Symboles terrestres : c'est un lis au milieu des épines; c'est un rejeton de la tige de Jessé, mais rejeton sans déviation, sans aspérités, sans fleurs flétries, sans fruits amers; c'est une fontaine scellée que nulle tempête ne

vient agiter dans le calme de ses eaux, ni troubler dans la limpide transparence de son cristal.

Symboles célestes : on la représente comme une aurore qui se lève sans nuage au sein d'un ciel sans vapeurs. Elle est choisie, distinguée comme le soleil et plus belle même que la lune, parce que l'astre des nuits a ses taches et ses variations, tandis que Marie ne connaît dans sa lumière ni ombre ni vicissitude.

Termes de comparaison surnaturels : c'est l'ornement principal de la nature humaine ; et telle est la gloire qu'elle puise dans sa sainteté, que, comparée aux Chérubins, aux Séraphins et à toutes les légions de la milice éternelle, elle en dépasse de très-loin la splendeur cependant si radieuse, et l'intégrité cependant si pure et si brillante.

Il n'est pas nécessaire d'avoir une grande mesure de clairvoyance ou de bonne foi pour sentir palpiter au-dessous de ces images la croyance à l'immaculée Conception : c'en est la conséquence immédiate. On s'aperçoit que le germe s'enfle, échauffé par la céleste vertu de l'Esprit-Saint, et l'heure n'est pas éloignée où l'on verra se dévoiler au grand jour le fruit divin qu'il recèle.

Voici déjà venir, après toutes ces formules où l'éclat l'emporte sur la précision, des termes plus accusés. Saint Ambroise déclare et enseigne que le Verbe, incarné pour racheter le monde, a commencé son œuvre par sa Mère, de manière que celle qui devait apporter le salut à la terre puisât la première le germe du salut dans celui qui devait en être et la source et le gage. Et qui osera dire que le grand évêque de Milan ne faisait partir le bienfait de la rédemption pour Marie que du second instant de son existence? Pourquoi pas du premier? Ne sent-on pas, à l'esprit général de son commentaire, qu'il entend refouler pour l'auguste Vierge l'action de la grâce libératrice jusqu'aux bords du néant?

Saint Augustin, ce noble fils spirituel de saint Ambroise, ce docteur des docteurs, cette lumière de tant de conciles, cet oracle de tant d'Eglises, ce flambeau de tant de siècles, saint Augustin s'exprime encore plus nettement que son maître. « J'excepte, dit-il, la sainte Vierge, dont je ne veux pas, pour l'honneur de son Fils et Notre Seigneur, qu'il soit jamais question quand il s'agit de péché. » Ce n'est pas encore ici l'énoncé positif de l'auguste privilége de la Conception, mais c'en est au moins l'expression négative. L'illustre évêque d'Hippone ne veut pas qu'il soit question de Marie en rien, dès qu'on parle de péché. Donc, il entend qu'il ne soit pas question d'elle quand on parle de la faute d'origine. Donc, il suppose et croit que l'auguste Vierge a été complétement préservée de cette contagion par une barrière de grâce élevée au seuil de son existence.

Ici commence, pour cette glorieuse prérogative, une phase d'irradiation nouvelle. Ce ne sont plus simplement des témoignages généraux et qui la renferment comme conclusion : ce sont des expressions plus déterminées, des propositions moins indéfinies qui la produisent sans intermédiaire. Le rayon perce le nuage : c'est plus que la première aurore, c'est le matin. Vous rencontrez successivement, en Orient et en Occident, saint Fulgence, saint Jean Damascène, saint Fulbert, saint Pierre Damien, saint Anselme, saint Bruno, Ives de Chartres, l'abbé Rupert, Hugues et Richard de Saint-Victor, Pierre de Blois et mille autres qui répandent sur cet aspect de la

grandeur de Marie un jour graduellement plus radieux ; et quand, après avoir traversé les âges divers auxquels appartinrent ces hommes illustres, nobles dépositaires de la tradition, vous arrivez au milieu du douzième siècle, alors les derniers restes d'ombre se sont dissipés, et l'astre est à son midi : *Quasi lux splendens procedit et crescit usque in perfectam diem.* (*Prov.*, IV, 18.)

4e SUBDIVISION. — PREUVES TIRÉES DES CONGRÉGATIONS ET DES CONCILES.

Oui, N. T.-C. F., c'est ici que ce dogme sacré se dégage complétement des obscurités mystérieuses qui l'enveloppent à sa source. Dès ce moment, il coule à pleins bords dans la liturgie. La chaire le proclame avec éclat. La piété l'honore par des confréries placées sous son patronage et même par des ordres religieux et militaires qui s'engagent, sous la foi du serment, à le défendre : familles sacrées qui s'en vont se multipliant avec les siècles, et dont le vaste réseau, de nos jours, enveloppe tout l'univers chrétien.

Fait plus grave encore : les congrégations les plus savantes rivalisent d'ardeur et d'élan pour populariser la même doctrine par les enseignements dont elles disposent. C'est à peine si une seule fait exception, et encore celle-là même compte-t-elle dans son sein des membres illustres qui se sont écartés des opinions de l'institut auquel ils appartenaient. Les grandes écoles ont suivi les corporations religieuses. Celles de Cologne, de Mayence, de Séville, de Salamanque sont aussi explicites qu'unanimes. Qui ne connaît le dévouement de la Faculté de théologie de Paris à la gloire de Marie conçue sans tache? Ses docteurs prenaient, le jour où ils entraient dans ses rangs, l'obligation solennellement jurée de la soutenir; et quoique cette institution fût la plus éclairée du monde, quoique les papes l'eussent appelée le *Concile permanent* des Gaules, elle ne croyait pas déroger à son honneur en présentant ainsi, par profession, par esprit de corps, l'auguste Mère de Dieu comme totalement préservée de la souillure originelle.

Au-dessus des enseignements des académies consacrées par le savoir, se dessinent, en traits de plus en plus caractérisés, la persuasion vénérable et l'enseignement suprême des souverains pontifes. Ils ne s'élèvent pas encore jusqu'à une définition positive de la doctrine ; mais ils défendent de l'attaquer, non-seulement dans les discussions publiques, mais même dans les conversations particulières. Ils fulminent les plus graves censures contre quiconque osera lui porter atteinte, ou dans son objet précis, ou dans les fondements sur lesquels elle s'appuie. Ils veulent, en un mot, ils exigent, ils ordonnent qu'elle soit inviolable, et, certes, c'est bien comme s'ils disaient qu'à leurs yeux elle est traditionnelle et révélée.

Viennent enfin les conciles. Qu'on pense ce que l'on voudra sur l'œcuménicité de Bâle : on ne peut nier, après tout, que ce ne fût une solennelle réunion d'évêques distingués et de théologiens illustres ; les lumières y étaient abondantes aussi bien que les autorités. Et là, Marie fut saluée sans tache dès sa conception, d'abord par quelques voix éloquentes auxquelles la plupart des autres firent écho, puis par une décision collective qui, si elle ne doit pas être regardée comme infaillible, n'en est pas moins très-importante. Plus important encore est le célèbre décret de l'immortelle assemblée de

Trente, qui, sans trancher la question dans ses dernières profondeurs, la résout aussi nettement que les circonstances pouvaient le permettre, et fait entrevoir que si d'impérieux égards ne l'empêchaient de prononcer, il placerait sur la tête de Marie, au nom de tous les siècles chrétiens, la couronne d'une intégrité sans restriction comme sans atteinte. (*Conc. Trid.*, Sess. 15, t. XX. *Concil.*).

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(Par S. Liguori.)

PLAN

Iᵉ CONSIDÉRATION.

IL CONVENAIT AU PÈRE ÉTERNEL DE PRÉSERVER MARIE DE LA TACHE ORIGINELLE.

Subdivisions.

1. Parce qu'elle était sa fille.
2. Parce qu'il la destinait au salut du monde.
3. Parce qu'elle devait écraser la tête du serpent.
4. Parce qu'elle devait être la mère du Fils de Dieu.

IIᵉ CONSIDÉRATION.

IL CONVENAIT A JÉSUS-CHRIST DE PRÉSERVER MARIE DE CETTE MÊME TACHE.

Subdivisions.

1. Il devait choisir sa mère telle qu'il convenait à un Dieu.
2. Marie étant digne d'être la mère de Dieu méritait d'être ornée de toute perfection.

IIIᵉ CONSIDÉRATION.

IL CONVENAIT AU SAINT-ESPRIT QUE MARIE FUT EXEMPTE DE LA SOUILLURE ORIGINELLE.

Subdivisions.

1. Parce qu'elle devait être son épouse.
2. Parce qu'il l'a aimée plus que tous les anges et les saints.

TEXTE.

Dominus possedit me in initio viarum suarum.
(PROV., VIII, 22.)

La ruine que le péché apporta avec lui à Adam et à sa race fut immense ; car, en lui enlevant la grâce, il le dépouilla aussi de tous les autres biens dont il avait été enrichi, et il fit succéder aux faveurs dont Dieu l'avait comblé une haine terrible et une longue suite de maux pour lui et pour ses descendants. Mais Dieu voulut sauver de cette proscription générale la Vierge bénie qu'il avait prédestinée à devenir la mère du second Adam, qui était Jésus, dont les mérites devaient réparer les fautes du premier. Voyons donc maintenant jusqu'à quel point il put convenir aux trois personnes divines de préserver Marie de la tache originelle : au Père, comme étant sa Fille; au Fils, comme étant sa Mère, et au Saint-Esprit, comme devant être son Epouse.

Iʳᵉ CONSIDÉRATION.

IL CONVENAIT AU PÈRE ÉTERNEL DE PRÉSERVER MARIE DE LA TACHE ORIGINELLE.

1ʳᵉ SUBDIVISION. — PARCE QU'ELLE ÉTAIT SA FILLE.

Le Père éternel devait avant tout sauver Marie, parce que Marie était sa fille, et sa fille aînée, comme elle l'a dit elle-même; car les saints Pères, les

saints interprètes et l'Eglise, dans l'office de la Conception, s'accordent à faire à Marie l'application de ces paroles. Elle fut la première d'entre les filles du Seigneur, disent les scotistes, en ce qu'elle était prédestinée de toute éternité dans les décrets de Dieu à devenir la Mère de Jésus. Les thomistes expliquent, eux, cette prérogative de Marie, en disant qu'elle fut la première qui naquit à la grâce, comme prédestinée à être la Mère du Rédempteur, d'après la prévision du péché. Quoi qu'il en soit de cette divergence, les deux écoles ne s'accordent pas moins au fond pour donner à Marie le titre de la première entre les filles du Seigneur. Or, s'il en était ainsi, Marie ne pouvait point subir le joug de Lucifer; elle ne pouvait appartenir qu'à Dieu : ce qui fut en effet, selon ses propres paroles : Le Seigneur m'a possédée depuis le commencement. Ce qui fait dire à Diogène, archevêque d'Alexandrie : « Marie fut la seule fille de la vie, tandis que les autres, en naissant sous l'empire du péché, sont réellement les filles de la mort. »

2e SUBDIVISION. — PARCE QU'IL LA DESTINAIT AU SALUT DU MONDE.

D'un autre côté, il ne convenait pas moins que le Père éternel la créât dans la grâce, puisqu'il la destinait au salut du monde, et qu'il l'avait établie d'avance comme la médiatrice de paix entre lui et les hommes, selon que l'appellent les saints Pères, et surtout saint Jean Damascène, qui dit, en s'adressant à Marie : « O Vierge pleine de bénédictions ! vous êtes née pour le salut du monde. » C'est pour cela que saint Bernard trouve aussi Marie figurée dans l'arche de Noé, parce que, de même que l'arche sauva les hommes du déluge, ainsi Marie les sauva du naufrage du péché, avec cette différence seulement que l'arche ne sauva qu'un petit nombre d'hommes, et que Marie apporte le salut à tous. Saint Athanase appelle aussi Marie : Nouvelle Eve, mère de la vie ! nouvelle Eve, parce que la première fut mère de la mort, tandis qu'elle est la mère de la vie. Saint Théophane, évêque de Nicée, lui dit : « Salut, ô vous qui avez dissipé la tristesse que la première Eve apporta au monde ! » Saint Basile la nomme la pacificatrice entre Dieu et les hommes. Enfin, saint Ephrem dit qu'elle a apporté la paix au monde entier.

Or, il ne convient pas que celui qui traite de la paix soit l'ennemi de celui qui a été offensé, et moins encore qu'il ait partagé l'offense contre lui. Saint Grégoire dit que, pour apaiser un juge, il ne faut point lui envoyer son ennemi, car un tel messager ne ferait qu'augmenter son courroux. C'est pour cela que Marie, qui devait être un jour la médiatrice de paix entre Dieu et les hommes, devait se présenter devant lui pure de toute tache, comme une amie, et non comme une de celles qui l'avaient offensé.

3e SUBDIVISION. — PARCE QU'ELLE DEVAIT ÉCRASER LA TÊTE DU SERPENT.

Il convenait encore que Dieu préservât Marie de la faute originelle, en ce qu'elle devait, selon ses promesses, écraser de son pied la tête du serpent, dont la séduction avait apporté la mort à nos premiers parents. « Je mettrai des inimitiés, avait dit le Seigneur, entre toi et la femme, entre sa race et la tienne, et elle t'écrasera la tête. » Or, Marie devait être cette femme forte donnée au monde pour vaincre Lucifer : il ne convenait pas qu'elle subît elle-même, la première, le joug de cet ennemi des hommes; elle devait, au

contraire, marcher à lui pure de toute tache et de toute souillure. Le superbe, qui avait souillé de son venin le monde entier, chercha aussi à le répandre sur Marie. Mais Dieu, dans sa bonté, entoura de tant de grâces celle qu'il avait choisie, qu'elle put résister à toutes les attaques, et qu'elle confondit l'orgueil du tentateur, selon ces paroles de saint Augustin, ou du moins du commentateur de la Genèse : « Quand Marie écrasa la tête du serpent, elle écrasa aussi celle du péché, car, seule d'entre toutes les créatures, elle ne lui donna jamais entrée dans son âme. » Saint Bonaventure parle encore plus clairement. « Il fallait, dit-il, que la bienheureuse Vierge Marie, qui nous délivra de l'opprobre du péché, triomphât du diable et ne lui donnât jamais accès en son âme. »

4e SUBDIVISION. — PARCE QU'ELLE DEVAIT ÊTRE LA MÈRE DE JÉSUS-CHRIST, FILS DE DIEU.

Mais la première de toutes les raisons qui durent déterminer le Père éternel à préserver Marie du péché d'Adam, c'est qu'il la destinait à être la Mère de son Fils. « Dieu, dit saint Bernard de Sienne, vous avait prédestinée de toute éternité pour devenir la Mère de son Fils. » S'il n'y eût eu d'autre motif, l'honneur de Jésus, qui est Dieu, devait suffire à déterminer le Père éternel. Saint Thomas l'angélique dit que tout ce qui vient de Dieu doit être saint et pur de souillure. C'est pourquoi David, en demandant pour le temple de Jérusalem la magnificence qui convenait au Seigneur, disait : « Ce n'est point l'habitation d'un homme, mais celle de Dieu, qui se construit ici. » A plus forte raison devons-nous croire que le divin architecte, en choisissant Marie pour être le temple de son Fils, voulut qu'elle eût en elle toute la magnificence qui convenait à l'habitation d'un Dieu. « Le suprême architecte, dit le B. Denis le Chartreux, voulant élever à son Fils une demeure, mit ses soins à l'orner de tous les trésors de ses grâces. » La sainte Eglise elle-même vient à l'appui de cette pensée, en disant que Dieu décora l'âme et le corps de Marie, de manière à ce qu'ils devinssent un temple digne de son Fils sur la terre.

On sait que l'avantage le plus précieux des enfants, c'est de naître de parents nobles, à tel point que le monde passe plutôt sur le manque de fortune que sur le manque de naissance. Le pauvre, à force de travail, peut devenir riche, l'ignorant peut s'instruire; mais celui qui sort d'une origine obscure ne deviendra jamais noble : et quand même il parviendrait à acquérir des titres, on pourrait toujours lui reprocher sa naissance. Comment croirions-nous donc que Dieu, pouvant donner à son Fils une Mère riche de la plus belle noblesse, c'est-à-dire exempte du péché, ait voulu au contraire choisir une créature qui eût porté le joug du démon, et donner ainsi à Lucifer l'occasion de reprocher à Jésus d'être né d'une de ses esclaves? Non, le Seigneur ne l'a pas permis, et il n'a point oublié l'honneur de son Fils; en lui donnant pour mère une femme que le péché n'avait point souillée, il a voulu qu'elle fût digne de sa haute et sainte mission. Telle est la pensée de l'Eglise grecque. Dieu, par sa providence admirable, fit en sorte que, dès le commencement de sa vie, la Vierge qu'il destinait pour mère à son Fils eût toute sa pureté et fût ornée de toutes les vertus qui convenaient à cette mission.

C'est un axiome reçu en théologie, qu'il ne s'est fait à aucune créature un

don que la Vierge Marie n'ait elle-même reçu. « Ce que quelques-uns d'entre les hommes ont pu recevoir, dit saint Bernard, il serait hors de raion des penser que Marie ait pu en être privée. » Saint Thomas de Villeneuve ajoute : « Il n'a jamais été rien accordé à aucun des saints, que Marie n'ait elle-même, dès le commencement de sa vie, reçu plus abondamment. » Et s'il est vrai qu'il y ait entre la Mère de Dieu et ses autres serviteurs une distance immense, selon la parole de saint Jean Damascène, on peut bien supposer, suivant saint Thomas, que Dieu a accordé à Marie des priviléges plus grands que ceux de tous les autres saints. « Cela supposé, reprend saint Anselme, l'un des plus ardents défenseurs de la pureté de Marie, la puissance de Dieu allait-elle jusqu'à préparer à son Fils un asile pur de toute souillure, jusqu'à lui donner une mère que la tache originelle n'eût point flétrie ? Qui oserait en douter? répond saint Anselme. Si Dieu, ajoute-t-il ensuite, a pu sauver les anges de la chute du péché, comment ne pourrait-il pas étendre la même faveur à celle qui devait être la Mère de son Fils et des anges? Enfin, ajoute encore le même auteur, si Dieu a pu faire naître Eve sans péché, comment se serait-il trouvé moins puissant à l'égard de Marie ? »

Mais non : il était dans la puissance de Dieu de créer Marie sans péché, et il l'a fait ainsi, parce que tout l'y obligeait, selon saint Anselme, et qu'il ne suffisait pas à celle qui devait être la Mère de Dieu de surpasser en pureté les anges et les saints ; mais qu'elle devait être, après Dieu, la créature la plus grande en mérite que l'on pût concevoir. Saint Jean Damascène parle d'une manière encore plus explicite : « Il préserva l'âme de Marie, comme il avait préservé son corps; car celui qui est le Saint par excellence ne pouvait pas résider dans une âme souillée par le péché. De telle sorte que le Père éternel put dire à juste titre à cette fille chérie : « Vous êtes, ô ma fille ! parmi vos sœurs, comme le lis parmi les épines; car toutes les autres filles des hommes sont souillées du péché, et vous seule êtes pure et immaculée. »

II^e^ CONSIDÉRATION.

IL CONVENAIT A JÉSUS-CHRIST DE PRÉSERVER MARIE DE CETTE MÊME TACHE.

1^re^ SUBDIVISION. — IL DEVAIT CHOISIR SA MÈRE TELLE QU'IL CONVENAIT A UN DIEU.

Il ne convenait pas moins, en second lieu, à Jésus qu'à son Père, de préserver Marie de la tache originelle. Les fils des hommes ne sont pas maîtres de choisir leurs mères ; mais, si cela leur était permis, quel est celui qui, pouvant naître d'une reine, irait choisir une esclave? Quel est celui qui s'arrêterait à une paysanne grossière au lieu d'une femme noble, à une ennemie de Dieu au lieu d'une âme riche des dons d'en haut? On peut donc croire que le Fils de Dieu, étant le seul à qui il fut donné de choisir sa mère, l'a choisie telle qu'il convenait à un Dieu. Et la première qualité qu'il dut rechercher en elle, selon saint Bernard de Sienne, fut la pureté et l'exemption de toute souillure. Tel est encore le sens des paroles de l'Apôtre : « Tel devait être notre pontife : saint, innocent, pur de toute tache et étranger aux pécheurs. » Un savant auteur fait remarquer ici, d'après saint Paul, qu'il conve-

nait non-seulement au Rédempteur d'être exempt de péché, mais qu'il devait encore être pur du contact des pécheurs. C'est également la pensée de saint Thomas : « Il fallait que celui qui venait pour effacer le péché n'eût rien qui le rattachât aux pécheurs, pas même la faute originelle d'Adam. » Or comment Jésus aurait-il pu se dire pur de tout contact avec les pécheurs, si sa Mère elle-même eût été soumise au péché ?

Saint Ambroise a dit : « Ce n'est pas sur la terre, mais dans le ciel, que le Seigneur consacra ce vase d'élection qui devait être le temple de la chasteté et recevoir Jésus en lui. » Puis, faisant allusion à ces paroles de l'Apôtre : « Le premier homme qui venait de la terre fut attaché à la terre, l'autre fut céleste comme son origine, » il appelle Marie *un vase céleste*, non pour lui attribuer, comme ont fait certains hérétiques, une nature surhumaine, mais seulement pour faire entendre que la grâce l'a rendue supérieure en sainteté et en pureté à tous les esprits bienheureux, et qu'elle l'a rendue digne de recevoir le Roi de gloire. Tel est aussi le sens d'une révélation de saint Jean à sainte Brigitte. « Le Roi de gloire, lui dit-il, ne pouvait résider que dans un sanctuaire digne de lui, dans un être qui surpassait en pureté les anges et les hommes. » Le Père éternel lui-même a fait aussi à cette sainte la même révélation. Marie fut à la fois un vase pur et impur ; pur, parce qu'elle fut toute belle ; impur, parce qu'elle naquit de parents pécheurs, bien qu'elle n'eût jamais éprouvé l'atteinte du péché. Remarquez surtout ces derniers mots : « Elle fut conçue sans péché, afin que le Fils qui naîtrait d'elle naquît aussi sans péché. » Non pas que Jésus eût pu contracter de péché, mais pour lui éviter l'opprobre de voir le jour à une mère salie de la tache originelle et l'esclave du démon.

L'Esprit-Saint dit que l'honneur du père est la gloire du fils, et que la honte du père est l'opprobre du fils.

C'est pour cela, dit saint Augustin, que Jésus préserva de la putréfaction le corps de Marie ; car il eût été honteux pour lui de voir devenir la proie des vers le corps virginal d'où il était sorti. Or, s'il eût été indigne de Jésus de devoir le jour à une mère dont le corps fût devenu la proie de la pourriture, combien ne l'eût-il pas été davantage encore d'avoir pour mère une âme souillée de la pourriture du péché ? En outre, la chair de Jésus est aussi celle de Marie, et le corps glorieux qui s'est levé du tombeau à la résurrection était encore celui qu'il avait pris dans le sein de la Vierge. Ce qui a fait dire à saint Arnould le Chartreux : « La chair de Jésus est aussi celle de Marie, et la gloire du Fils est plutôt la même que celle de sa mère, qu'elle n'est commune à celle-ci. » Or, s'il en est ainsi, Jésus, sans participer au péché, n'en aurait pas moins rapporté du sein de Marie une sorte de souillure, en prenant l'être là où le péché avait passé, là où Lucifer avait régné en maître.

2e subdivision. — étant digne d'être mère de dieu, marie méritait d'être ornée de toute perfection.

Marie fut non-seulement la Mère du Sauveur, mais elle fut encore digne de cet honneur. Telle est la pensée de tous les saints Pères, et surtout de saint Bernard : « Vous avez seule été jugée digne d'offrir en votre sein virginal une habitation digne du Roi des rois. » Saint Thomas de Villeneuve dit : « Marie, avant la conception, était déjà digne de servir de mère à un Dieu. » L'Eglise appuie le témoignage de ces saints : La bienheureuse Vierge, dit-

elle, dont les entrailles ont été jugées dignes de porter le Christ! Ce que saint Thomas d'Aquin explique de la manière suivante : « On dit de la bienheureuse Vierge Marie qu'elle fut jugée digne de porter dans ses entrailles le Maître de toutes choses, pour faire comprendre que la grâce l'avait élevée à un degré tel de sainteté et de chasteté, qu'elle pouvait devenir convenablement la Mère de Dieu. » Le docteur angélique pense donc que Marie, par elle-même, ne pouvait point mériter de servir au mystère de l'Incarnation, mais que Dieu a pu l'entourer d'assez de grâces pour la rendre digne de devenir la Mère d'un Dieu, comme l'a dit aussi saint Pierre Damien : « Sa sainteté fut telle, qu'elle mérita de recevoir d'en haut la grâce suffisante pour être jugée digne de devenir la Mère du Verbe. »

Or, en supposant ainsi que Marie fût digne d'être la Mère de Dieu, de quelle excellence, de quelle perfection, dit saint Thomas de Villeneuve, ne dut-elle pas être ornée? Le docteur angélique ajoute que, quand Dieu choisit parmi les créatures une d'entre elles pour l'élever à une dignité quelconque, il la rend d'abord propre à la recevoir : « Or, continue-t-il, si Dieu a choisi Marie pour sa mère, il l'a certainement pourvue de toutes les grâces que demandait cette haute mission, selon ces paroles : « Vous avez trouvé grâce devant le Seigneur, et vous concevrez un Fils, etc., etc. » Et la première conclusion qu'il tire de là, c'est que Marie ne commit jamais de péché, même véniel; car la souillure en serait retombée sur le fils qui aurait dû l'existence à une pécheresse. Un seul péché, même véniel, de Marie, l'aurait rendue indigne de devenir la Mère de Dieu; et la tache originelle l'en aurait rendue bien plus indigne encore, en faisant d'elle l'ennemie de Dieu, en la plaçant sous le joug du démon. Aussi saint Augustin dit-il qu'en parlant de Marie, il ne doit point être question de péché, par respect pour celui qu'elle fut jugée digne de porter dans son sein, et qui la préserva de toute souillure.

Nous pouvons donc remarquer comme une chose certaine que le Verbe divin a choisi sa mère telle qu'il convenait qu'elle fût, et de manière à ne point rougir d'elle, selon l'expression de saint Pierre Damien. Ce n'était donc point un opprobre pour lui que de s'entendre appeler par les Juifs *fils* de Marie, c'est-à-dire d'une simple femme, puisqu'il n'était descendu sur la terre que pour y donner l'exemple de l'humilité et de la patience. Mais c'eût été au contraire un grand sujet d'opprobre pour lui, si les démons avaient pu lui dire : « N'est-il donc pas né d'une femme pécheresse? n'est-il donc pas le fils de celle qui a porté notre joug? » Il eût été indigne de Jésus de naître d'une femme disgraciée de la nature; mais il l'eût été bien plus encore de devoir l'existence à une créature dont l'âme eût été souillée du souffle impur de Lucifer.

Mais non; le Dieu qui est la sagesse même sut bien se choisir sur la terre le temple qui lui convenait. La sagesse s'est élevé une habitation.... Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle... Dieu sera avec elle et lui portera secours dès le matin. « Le Seigneur, dit David, sanctifia son habitation, *mane diluculo*,» c'est-à-dire dès le commencement de sa vie, pour la rendre digne de lui-même : car un Dieu saint ne pouvait pas se choisir un temple qui ne fût saint comme lui. La sainteté convient à votre demeure. Et s'il a déclaré positivement qu'il n'habiterait jamais dans une âme de mauvais vouloir et dans un corps soumis au péché, comment pourrions-nous penser que le Fils

de Dieu dût se choisir, pour y habiter, l'âme et le corps de Marie, avant de les avoir sanctifiés et purifiés de toute souillure? « Car, dit saint Thomas, le Verbe divin n'a pas seulement habité dans l'âme de Marie, mais encore dans son sein. » Et la sainte Eglise chante dans le Cantique d'action de grâces ces paroles qu'elle adresse au Seigneur : « Vous n'avez pas craint de descendre dans le sein d'une vierge. » Dieu aurait pu sans doute craindre d'accorder cette faveur à une Agnès, à une Thérèse même, toutes saintes qu'elles aient été, car elles avaient apporté avec elles la tache originelle; mais il n'en était pas de même de Marie; car Marie n'avait jamais senti l'atteinte du péché ni porté le joug du serpent.

« Quel est l'architecte, demande de son côté saint Cyrille d'Alexandrie, qui, après s'être construit une maison, la donne d'abord à habiter à son ennemi? »

« Le Seigneur, dit saint Méthodius, qui nous a ordonné d'honorer surtout nos parents, a dû lui-même observer le premier ce précepte en conférant à sa mère toute grâce et tout honneur. » On peut donc croire, pense saint Augustin, que c'est pour cela que Jésus a préservé de la corruption le corps de sa mère, comme nous l'avons dit plus haut, car s'il n'eût point agi ainsi, il eût enfreint le premier le précepte qu'il avait apporté. Or Jésus pouvait-il mieux honorer sa mère qu'en la préservant de la tache originelle? « Certes, dit le P. Thomas d'Argentine, celui-là serait un fils bien coupable, qui, pouvant sauver sa mère de la souillure du péché, négligerait de le faire : or, continue-t-il, ce qui serait ainsi blâmable dans un homme ne saurait être bien dans le Fils de Dieu, qui, pouvant rendre sa mère immaculée, ne l'aurait point voulu. » « Oh ! non, ajoute Gerson, cela est impossible. »

On sait d'ailleurs que Jésus vint au monde, plus pour sauver Marie que pour racheter les autres hommes, comme le dit saint Bernardin de Sienne. Or, il y a deux manières de sauver, selon saint Augustin : l'une consiste à relever ceux qui sont tombés, l'autre à prévenir la chute de ceux qui n'ont point encore succombé. Cette dernière manière est la plus noble de beaucoup; car elle préserve même de cette tache que conserve toujours l'âme qui est une fois tombée. C'est donc ainsi, pense saint Bonaventure, que dut s'opérer la rédemption de Dieu à l'égard de Marie. Le saint docteur Franer abonde dans le même sens. (*Sent. acad.*, t. VIII, *a.* 3, *sect.* III, IX, VII, § 5.) Et le cardinal Cusan a dit à ce propos : « Les hommes ont eu un Rédempteur qui les a relevés du péché qu'ils avaient contracté, tandis que la Vierge a été sauvée par avance, en recevant de son Fils la grâce de ne point contracter de péché. »

Enfin, pouvons-nous dire pour terminer cette partie de notre discours, avec Hugues de Saint-Victor, c'est au fruit qu'on connaît l'arbre. Si l'Agneau vint au monde pur et sans tache, sa mère dut elle-même être pure et sans tache. C'est ce qui faisait dire encore au même docteur, en s'adressant à Marie : « O Mère digne de son Fils ! » voulant exprimer par là que Marie avait été seule digne de son Fils, comme Jésus avait été le seul fils digne de Marie. O Mère de Dieu ! digne de son Fils, digne par sa beauté d'avoir donné le jour à celui qui fut la beauté même, digne par son élévation de celui qui fut le Très-Haut. « Allaitez donc, dirons-nous à Marie avec saint Ildephonse, celui qui est votre Créateur; allaitez, ô Vierge sainte ! celui qui vous a ornée d'une abondance de grâces assez grande pour vous rendre digne de devenir sa mère. »

IIIe CONSIDÉRATION.

IL CONVENAIT AU SAINT-ESPRIT QUE MARIE FUT EXEMPTE DE LA SOUILLURE ORIGINELLE.

1re SUBDIVISION. — PARCE QU'ELLE DEVAIT ÊTRE SON ÉPOUSE.

S'il convenait au Père de préserver Marie du péché parce qu'elle était sa fille, au Fils parce qu'elle était sa mère, il ne convenait pas moins au Saint-Esprit d'y concourir, parce qu'elle devait être son épouse. Marie, dit saint Augustin, fut la seule qui mérita d'être appelée la Mère et l'Epouse du Seigneur. En effet, dit saint Anselme, l'Esprit-Saint descendit corporellement en Marie, il l'enrichit de ses grâces par-dessus toutes les créatures, et il la fit Reine du ciel et de la terre, en la prenant pour épouse. Il descendit en elle corporellement quant à l'effet, en faisant naître de son chaste sein le corps immaculé de Jésus, selon ces paroles de l'ange : « L'Esprit-Saint descendra en vous. » C'est pour cela, dit saint Thomas, que Marie est appelée le temple du Seigneur, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, parce qu'elle est devenue par l'opération du Saint-Esprit la Mère du Verbe incarné.

Si un peintre habile était appelé à choisir une épouse belle ou difforme d'après le portrait qu'il en aurait fait lui-même, quels soins n'apporterait-il pas à réunir sur son tableau tous les genres de beauté? Qui oserait donc dire que le Saint-Esprit ait pu agir autrement avec Marie, et qu'étant maître de façonner son épouse à son gré, il ne l'ait pas enrichie de toute la beauté qu'il lui convenait d'avoir? Non; le Seigneur n'a point fait ainsi, comme il le dit lui-même en s'adressant à Marie : « Vous êtes toute belle, ô mon amie! et il n'y a point de tache en vous; » paroles, disent tous les saints docteurs, et entre autres saint Thomas, saint Ildefonse, Corneille de Lapierre et saint Laurent Justinien, qui ne peuvent s'entendre que de Marie et de sa Conception immaculée. Vous êtes toute belle, ô Vierge glorieuse! non point en une partie de vous-même, mais dans tout votre corps, et votre âme n'a jamais été souillée de la tache du péché, soit mortel, soit véniel, soit originel.

C'est aussi ce qu'a voulu faire entendre l'Esprit-Saint, en appelant sa divine épouse un jardin bien défendu et une fontaine scellée. « Ce jardin, dit saint Jérôme, cette fontaine mystérieuse sera la figure de Marie; car Marie n'a jamais senti les atteintes de l'ennemi du salut, et elle est toujours restée pure d'âme et de corps. » Saint Bernard se joint ici à saint Jérôme : « Vous êtes, dit-il, ce jardin fermé, dans lequel les atteintes du péché n'ont jamais pénétré. »

2e SUBDIVISION. — PARCE QU'IL L'A AIMÉE PLUS QUE LES ANGES ET LES SAINTS.

Nous savons que l'Esprit divin a plus aimé Marie que tous les saints et que tous les anges ensemble, selon la pensée du Père Suarez et de saint Laurent Justinien; car il l'a aimée dès le commencement, et il l'a exaltée au-dessus de

tous les bienheureux. « Ses fondations, dit David, sont établies sur les montagnes saintes; le Seigneur aime les portes de Sion par-dessus toutes les cités de Jacob... » Un homme est né dans son sein, et le Seigneur a posé lui-même ses fondements; paroles qui indiquent que Marie fut sans tache dès sa conception. Et l'Esprit-Saint a reproduit la même pensée en beaucoup d'autres endroits des Ecritures : « Beaucoup de jeunes filles riches se sont rassemblées, et vous vous êtes élevée au-dessus de toutes. » Si Marie s'est élevée au-dessus de tous par les richesses de la grâce, elle dut jouir aussi de la pureté originelle dont Adam et les anges avaient joui avant elle. « Les jeunes filles sont ici sans nombre; mais ma colombe est seule belle, seule pure, seule parfaite entre les filles de sa mère. » Toutes les âmes des justes sont les filles de la grâce divine; mais il en est une parmi elles qui a mérité le nom de *colombe*, parce qu'il n'y a point en elle de fiel de péché; de *parfaite*, parce qu'elle est sans tache, et enfin d'*unique*, parce que seule elle a été conçue dans la grâce.

C'est pourquoi l'ange, avant sa maternité divine, la trouvait déjà pleine de grâce, et la saluait de ces mots : *Ave, gratia plena;* paroles qui font remarquer à Sophronius que les autres saints n'obtiennent la grâce que par partie, tandis que Marie fut abondamment comblée de ses dons; « tellement, dit saint Thomas, que non-seulement son âme en fut sanctifiée, mais aussi son corps, au point de mériter d'être choisi pour le sanctuaire du Verbe éternel. » Or, tout cela concourt à établir, d'après Pierre de Celles, que Marie, dès le moment de sa conception, fut comblée sans réserve de toutes les grâces du Saint-Esprit. Et saint Pierre Damien ajoute que l'Esprit-Saint se hâta de prévenir Lucifer, et de prendre Marie pour sa céleste épouse, afin de la dérober aux attaques furieuses de l'ennemi des hommes.

MATÉRIAUX.

I. ÉCRITURE SAINTE.

ANCIEN TESTAMENT.

Inimicitias ponam inter te et mulierem, et inter semen tuum et semen illius; ipsa conteret caput tuum. (*Gen.* II, 15.)

Elegi et sanctificavi locum istum. (II *Paralip.*, VII, 16.)

Non permisit me Dominus ancillam suam coinquinari. (*Judith*, XIII, 20.)

Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus. (*Ps.* XLV, 5.)

Domum tuam decet sanctitudo, Domine, in longitudinem dierum. (*Id.*, XCII, 5.)

Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio. (*Prov.*, VIII, 22.)

Ego flos campi et lilium convallium. (*Cant.* II, 1.)

Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. (*Id.*, II, 2.)

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. (*Id.*, IV, 7.)

Aperi mihi, soror mea, amica mea, columba mea, immaculata mea. (*Id.*, V, 2.)

Qui creavit me, requievit in tabernaculo meo. (*Eccli.*, XXIV, 12.)

Speculum sine macula Dei majestatis. (*Sap.*, VII, 26.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. (*Luc.*, I. 48.)

Quia fecit mihi magna qui potens est. (*Id.*, 49.)

Quis ex vobis arguet me de peccato? (*Joan.*, VIII, 46.)

ÉPÎTRES.

Gratia ejus in me vacua non fuit. (I *Cor.*, XV, 10.)

Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus. (*Apoc.*, XIII.)

Non intrabit in eam aliquid coinquinatum. (*Id.*, XXI, 27.)

II. SS. PÈRES.

PREMIER SIÈCLE.

Sicut primus Adam formatus fuit ex terra antequam esset maledicta. (S. Andreas apost., *apud Abdiam Babylon. et apud Ferd. de Salazar, L. de Imm. Conc. B. M.*)

Mater Dei penitus immaculata, et omnibus modis irreprehensa. (S. Jac. ap., *in Liturgia.*)

DEUXIÈME SIÈCLE.

In Maria Matre Jesu, humana natura sanctitatis angelicæ sociatur. (S. Ignat. mart., *Ep. 1 ad S. Joan., apud Bibl. Patr.*)

TROISIÈME SIÈCLE.

Maria virgo neque persuasione serpentis decepta est, neque ejus afflatibus infecta. (Origen., *Hom. in diversis.*)

Non sustinebat justitia ut vas illud electionis communibus lacesseretur injuriis; naturæ communicavit, non culpæ. (S. Cyprianus, *de Nat. Christi.*)

QUATRIÈME SIÈCLE.

Virgo in qua nec nodus originalis, nec cortex actualis culpæ fuit. (S. Ambr., *de Inst. Virg.*, c. 5.)

Virgo pulchre dicitur nubes diei, quia non fuit in tenebris, sed semper in luce. (S. Hieron, *in Ps.* 77.)

Sine macula et sine peccato. (S. Amphiloq., *Orat. in B. M. V.*)

CINQUIÈME SIÈCLE.

Excepta sancta Virgine Maria, de qua propter honorem Domini nullam prorsus, cum de peccatis agitur, haberi volo quæstionem. (S. Augustin., *L. de Nat. et Gr.*, c. 36.)

SIXIÈME SIÈCLE.

Idoneum plane Maria Christi habitaculum, non pro habitu corporis, sed pro gratia originali. (S. Maxim. Taur., *Hom.* 5.)

SEPTIÈME SIÈCLE.

Maria culpa corruptionis non habuit. (S. Ildeph., *de Virg. B. M*, c. 10.)

HUITIÈME SIÈCLE.

O beatos Joachim lumbos, ex quibus semen omnino immaculatum fluxit ! o præclaram Annæ vulvam ! Ex ea auctus et formatus fuit fœtus sanctissimus. (S. J. Damasc., *Orat. de Nat. B. M.*)

DIXIÈME SIÈCLE.

Ave, Maria, electa et insignis inter filias, quæ immaculata semper exstitisti ab exordio tuæ creationis, quia paritura eras Creatorem totius sanctitatis. (S. Fulbert., *in Explic. Salut. angel.*)

ONZIÈME SIÈCLE.

Caro Virginis ex Adam assumpta, maculas Adam non admisit. (S. Petr. Dam., *Orat. 2 in Nat. B. M. V.*)

Perspicuum est quod in Virgine nulla potuit esse peccati macula. (S. Anselm., *L. de Conceptu virginali*, c. 8.)

DOUZIÈME SIÈCLE.

Innocens fuisti, o Maria, ab originalibus et ab actualibus peccatis. (S. Bernard., *Serm. 4 super Salve Regina.*)

TREIZIÈME SIÈCLE.

Solus enim Filius Virginis fuit ab originali culpa immunis, et ipsa Mater ejus Virgo. (S. Bonavent., *Serm. 2 de B. V. M.*)

SEIZIÈME SIÈCLE.

Declarat ipsa sancta synodus, non esse suæ intentionis comprehendere in hoc decreto ubi de peccato originali agitur beatam, et immaculatam Virginem Mariam Dei genitricem. (*Conc. Trid.*, sess. V, can. 5.)

Nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine qui enseigne que la bienheureuse Vierge Marie, par une grâce spéciale et par un privilége de Dieu, fut préservée et exempte de toute tache du péché originel, au premier in-

stant de sa conception, est révélée de Dieu, et qu'en conséquence elle peut être crue certainement et avec fermeté par tous les fidèles. (Pie IX, *Lettres apost. sur la défin. dogm. de la Concept. immac. de la Vierge, Mère de Dieu.* — MDCCCLIV, le 5 des ides de décembre. — Traduction de S. E. le cardinal de Villecourt.

N. B. — L'instruction ci-dessus de saint Liguori étant toute tirée de la Théologie, nous ne croyons pas nécessaire de placer ici l'article sur cette matière : ce serait se répéter.

III. TRAITS HISTORIQUES.

IMMACULÉE CONCEPTION ENSEIGNÉE PAR LES UNIVERSITÉS CATHOLIQUES, PAR LA PLUPART DES THÉOLOGIENS, ET ADOPTÉE PAR LE COMMUN DES FIDÈLES.

Les plus célèbres universités de l'Eglise catholique se sont hautement déclarées en faveur de l'immaculée Conception ; nous citerons, parmi les plus remarquables, celles de Palerme, de Messine en Sicile, de Salamanque, de Séville, de Valence, d'Alcala, de Saragosse en Espagne, de Coïmbre en Portugal, de Cologne et de Mayence en Allemagne, qui s'étaient obligées par serment de soutenir ce privilége de la sainte Vierge et de chasser même de leur esprit toute pensée contraire. L'Université de Vienne, après avoir fait vœu de la défendre, s'était encore engagée à jeûner tous les ans la veille de cette fête.

L'Université de Paris en particulier montra un zèle admirable pour l'immaculée Conception ; non-seulement elle la regarda comme une opinion très-pieuse, comme une doctrine religieuse, comme une opinion commune et d'une vérité inviolable, mais elle jugea l'opinion contraire fausse et opposée à la dignité de la Mère de Dieu ; elle déclara repousser de son sein, exclure de tout honneur ceux qui soutiendraient le contraire ; elle s'obligea elle-même par serment à défendre la Conception immaculée.

Cette décision et ces déclarations sont gardées (dit Boudon) dans les archives de la Faculté, où l'on voit que les docteurs tinrent trois assemblées générales : la première le 3 mars, la seconde le 6, la troisième le 9 de l'année 1496 ; et que là, « après avoir célébré la messe de la Conception immaculée et fait une grande et sérieuse délibération, ils se sont obligés par un serment particulier à défendre et soutenir la doctrine très-pieuse que depuis longtemps ils ont crue, et qu'ils croient toujours, laquelle assure que la très-sainte Mère de Dieu, par un don très-particulier, a été préservée du péché originel. C'est pourquoi ils ordonnent que nul à l'avenir ne sera reçu dans leur collége, s'il ne proteste par un pareil serment qu'il tiendra et qu'il défendra toujours vigoureusement, selon ses forces, cette religieuse doctrine, et que si quelqu'un d'entre eux (ce que Dieu ne veuille pas permettre), se tournant du parti des adversaires de cette dévotion à la sainte Vierge, ne méprisant pas seulement leur autorité, mais celle du concile (ils parlent du concile de Bâle) ose, en quelque manière que ce soit, prendre la défense de l'opinion contraire, ils déclarent qu'il est privé de tous les honneurs dont ils jouissent, qu'ils le dégradent, et qu'il doit être rejeté de leur corps. » La Faculté ordonna ensuite que la lecture du décret, pour le rendre plus solennel, fût faite dans une assemblée où assistèrent le recteur de l'Université, l'archevêque de Bourges, sept évêques, un grand nombre de personnes de qualité, de docteurs et de bacheliers, une multitude innombrable d'étudiants. Le serment fut prêté par cent douze docteurs.

Enfin ils conclurent leurs décrets, en s'adressant aux évêques et aux docteurs, qu'ils invitèrent à s'unir de sentiment avec eux, à les soutenir et à les autoriser, exhortant ces révérendissimes pontifes de l'Eglise de Jésus-Christ, leurs pasteurs et leurs chefs, de croire comme eux que la Mère de Dieu, très-sainte et très-digne de toutes louanges, a été préservée du péché originel par une faveur singulière de Dieu, de prêcher et soutenir de toute leur force ceux qui le prêchent : ils les conjurent, par les entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ et par le nom de sa très-sainte Mère, de résis-

ter courageusement, selon leur devoir et selon l'autorité que Dieu leur a donnée, à ceux qui contredisent cette doctrine, de les punir et de les chasser de leurs diocèses; de sorte que la dévotion, l'amour, la piété et la religion du peuple très-chrétien envers la très-glorieuse Mère de Dieu, unique espérance du genre humain, s'augmente tous les jours de plus en plus, et qu'elle s'embrase. « Vous ferez sans doute en cela, disent-ils, une chose très-agréable à son divin Fils, notre Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ, et très-utile au peuple dont vous avez le soin.

« Fait à Paris l'an 1496, le 3, le 6 et le 9 de mars. »

TEMPÊTE APAISÉE.

Saint Anselme, archevêque, ayant été envoyé en exil par Guillaume, roi d'Angleterre, se retira avec quelques personnes qui l'avaient suivi dans un oratoire consacré à Marie, où il se livrait à de pieux exercices. Une nuit, s'étant levé pour contempler le ciel, en sortant de sa chambre, il tomba dans un fossé profond. Au moment de sa chute, il appela à haute voix cette divine Vierge qu'il avait tant de fois louée dans ses ouvrages. Cependant ses compagnons, éveillés par ses cris, accoururent aussitôt et le retirèrent du fossé où le saint, par une protection particulière de Marie, ne s'était fait aucun mal.

Un des mérites que le saint avait auprès de l'auguste Mère de Dieu, c'était d'avoir contribué à faire célébrer en Angleterre la fête de son immaculée Conception, et voici de quelle manière. L'abbé Elpino voyageait sur mer, chargé d'une mission de la part du roi, lorsqu'il s'éleva tout à coup une si furieuse tempête qu'Elpino et les autres passagers se crurent tous perdus. Alors saint Nicolas, évêque de Mire, revêtu de ses habits pontificaux, apparut à tout l'équipage, et dit à Elpino : « Si vous voulez éviter un naufrage, promettez à Marie de célébrer chaque année la fête de l'immaculée Conception et de prêcher au peuple ce mystère. » L'abbé le lui promit, et la tempête cessa aussitôt. Lorsqu'il fut de retour en Angleterre, il raconta à Anselme ce qui lui était arrivé ; le saint archevêque lui promit de célébrer dans son diocèse la fête de l'immaculée Conception de Marie, de plus il écrivit sur ce sujet un magnifique ouvrage.

DOCTEUR CONVAINCU.

Le célèbre Alexandre de Halès, qui a été une des premières lumières de l'Université de Paris, éprouva en sa personne même l'intérêt que la sainte Vierge prend à la gloire de son immaculée Conception. Ce grand théologien, étant docteur et professeur à Paris, ne se mettait pas en peine de célébrer cette fête, parce qu'il avait encore alors des doutes sur la vérité du mystère de la Conception immaculée; mais Dieu permettait que chaque année, le 8 décembre, jour de cette fête, il tombât malade et qu'il souffrît de grandes douleurs. Cela lui étant arrivé plusieurs années de suite, ses disciples lui firent observer la circonstance singulière du jour où son infirmité lui revenait exactement tous les ans ; ils lui conseillèrent d'embrasser la ferme croyance du mystère de la Conception pure et sans tache de la Mère de Dieu. Il s'y résolut, et fit vœu que, si le Seigneur lui faisait la grâce de le délivrer de cette maladie annuelle, il composerait un livre en l'honneur de l'immaculée Conception. Ce vœu arrêta tout à fait le cours de ses infirmités. Toute la Faculté de Paris, qui en fut témoin, eut de la joie de la santé de son maître ; il satisfit à sa promesse, et composa un ouvrage en l'honneur de la sainte Vierge; il s'y attache particulièrement à soutenir le privilége de sa très-sainte Conception ; il y raconte le prodige arrivé en sa personne; enfin il y rétracte tout ce qu'il avait pu dire ou écrire de contraire à ce glorieux privilége de Marie conçue sans péché. (*Véritable dévotion. Ancien mois de Marie.*)

LE TRIOMPHE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

L'an 1629, Ferdinand III, empereur d'Allemagne, se voyant menacé par les Suédois, eut recours à la protection de la sainte Vierge. Il fit élever sur la grande place de Vienne une magnifique colonne

ornée d'emblèmes et de symboles de l'immaculée Conception de la Mère de Dieu; sur le haut de la colonne s'élève la statue de la très-sainte Vierge, qui écrase de son pied la tête du serpent infernal. Au bas du monument, on lit cette inscription en latin : « A Dieu très-bon et très-grand, souverain Empereur du ciel et de la terre, par qui les rois règnent : à la Vierge Mère de Dieu conçue sans la tache du péché originel, et par qui les princes commandent, choisie en ce jour, par une dévotion particulière, pour souveraine et patronne de l'Autriche, Ferdinand, empereur, troisième du nom, confie, dévoue et consacre tout ce qu'il possède, sa personne, ses enfants, ses peuples, ses armes, ses provinces, et en mémoire perpétuelle de cette dévotion, il a érigé cette statue. »

On ne vit jamais de fête plus solennelle que la bénédiction de ce pieux et magnifique monument. Ce fut vraiment le triomphe de l'immaculée Conception de la Mère de Dieu. Dès la pointe du jour, l'église, la grande place et toutes les rues furent pleines de monde. Le religieux empereur, accompagné de son fils et de sa fille, le légat du pape, les ambassadeurs d'Espagne et de Venise, toute la noblesse, toutes les communautés religieuses, tout le clergé, suivi d'une foule innombrable, se rendirent processionnellement à l'église des Jésuites. La messe fut célébrée pontificalement par le prince Frédéric, évêque de Vienne. Après que le sous-diacre, selon la coutume, eut porté la paix à l'empereur, ce prince descendit de son trône; il vint se mettre à genoux au pied de l'autel, et prononça à haute voix la formule de son vœu, par lequel il prit l'immaculée Mère de Dieu pour patronne spéciale de ses Etats, promit de faire solenniser à perpétuité la fête de l'immaculée Conception de Marie, et mit sous cette puissante sauvegarde, lui sa famille et ses sujets.

Après la messe, l'empereur, accompagné du même cortége, se rendit avec l'évêque sur la grande place où était érigé le trophée de l'immaculée Conception. Là, en présence de toute la ville de Vienne, le prélat bénit cette superbe colonne, tandis que la musique de l'empereur chantait les litanies de la sainte Vierge, au bruit des trompettes, des cymbales, des hautbois et d'une salve générale de toute l'artillerie de la ville.

Après que la cour et le peuple eurent passé le reste du jour dans les exercices de la plus tendre piété, un des plus édifiants et des plus pompeux spectacles vint terminer cette fête. Le soir, tandis que toutes les maisons de la ville étaient illuminées à l'envi, et la grande place surtout magnifiquement éclairée, la colonne, chargée de flambeaux de cire blanche, parut tout en feu, et la statue de la sainte Vierge était entourée d'un arc-en-ciel de lumière. Ce spectacle éblouissant était encore relevé par la présence des princes, des princesses et de toute leur suite. Deux heures se passèrent en prières et en saluts, chantés par la musique impériale, et toute cette pompe religieuse fut terminée par la bénédiction de l'évêque. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que Ferdinand recueillit bientôt les fruits de sa pieuse magnificence par les bénédictions que le ciel versa sur ses armées.

DÉVOTION DE SAINT FRANÇOIS DE SALES A L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Le jour de l'immaculée Conception de Marie était un jour cher à la tendre piété de saint François de Sales entre toutes les fêtes de la très-sainte Vierge. Lorsqu'il n'était encore que sous-diacre, il avait institué, sous le vocable de l'Immaculée Conception, une confrérie de pénitents. Il se préparait à célébrer par le jeûne et par la prière cette solennité en l'honneur de Marie. Son zèle le porta à en faire une fête d'obligation pour tout son diocèse. Afin de mettre tout son épiscopat sous la protection de cette Vierge immaculée, il avait choisi cette fête pour le jour de son sacre; et, pendant cette touchante cérémonie, il eut une extase dans laquelle il vit la très-sainte Trinité opérant dans son âme tout ce que les évêques faisaient extérieurement sur son corps. Il aperçut en outre la sainte Vierge qui s'engageait à le prendre et à le garder sous sa toute-puissante protection.

IV. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

La Vierge Marie fut préservée du péché originel dès le premier instant de sa Conception, et exempte de tout péché. Jamais l'archange n'aurait dit à la Vierge : Je vous salue, pleine de grâce, si elle avait été conçue dans le péché originel. (Thesipius, *discip. B. Jac. Maj. Apost. in suo vol. apud Ferdin. de Salazar de immacul. Concept. B. M. V. C.* 42.)

Vous êtes immaculée, vous avez été préservée de toute tache du péché, ô Vierge, épouse de l'Esprit saint, et notre reine ! (S. Ephrem., *de Laud. B. V.*)

Le Fils de la Vierge fut seul exempt du péché originel ainsi que la Vierge sa Mère. (S. Bonavent., *Serm.* 2 *de B. V. M.*)

Il convenait, pour trois motifs, que la Vierge fût immaculée : 1° pour la confusion du démon ; 2° pour la gloire de Dieu ; 3° pour l'intérêt du genre humain. (S. Bernardin. Sen., *Serm.* 4 *de Concept. V. M.*)

J'ai en honneur la Conception immaculée de la Vierge Marie, Mère de Dieu, avec les Universités de Paris, de Cologne, d'Heidelberg, d'Erford, de Vienne, de Leipzig, de Tubinge, d'Ingostald, de Bâle, de Mons et autres sans nombre, ainsi qu'avec presque tous les ordres religieux répandus dans l'univers catholique. (S. Joan. Trithem., *Ep.* 33, *de Comcept. immac. B. M.*)

Nous pouvons soutenir que la vérité de l'immaculée Conception de Marie nous a été révélée soit par des miracles, soit par l'enseignement presque universel de la sainte Eglise. (Gerson, *de Concept. V. M.*)

V. COMPARAISONS.

1. Sicut primus Adam formatus est x terra virgine nunquam maledicta ; ita secundum Adamum, id est, Christum, decuit ex Virgine, nullius peccati maledicto subjacente, formari. (S. Dominicus.)

2. Sicut radius solis non contrahit lœditatem ex contactu rerum fœdarum ; ita B. Virgo non contraxit peccatum originale ex conjunctione parentum eadem macula infectorum. (Stella, *B. V*, l. 4, p. 1, c. 2, c. 1.)

Sicut Christus in cœlis habuit patrem immortalem ; ita decuit, ut in terris haberet Matrem a morte originalis peccati immunem. (S. Aug., *Serm.* 43, *de Nat. Christi.*)

Sicut ex spinis mollis rosa surgit acutis,
Sic Evæ de stirpe, sacra veniente Maria,
Non est quod laniet Matrem ; hœres servat honorem.
(Sedulius, l. I, *Pasc.*, *Carmin.*)

Joannes Baptista et Hieremias sanctificati fuisse memorantur ab originali macula, quam contraxerant more cœterorum ; sed Maria nullum originale contraxit peccatum ; et ideo semper innocens, semper Deo placens et pura mansit in æternum. (S. Joan Trithem., *L. de Mirac. B. V. M.*)

Tu processisti, o Maria, ut aurora lucida et rubicunda. (S. Bernard., *Serm.* 4, *sup. Salve Regina*).

Quoi ! Dieu aurait créé dans l'état de grâce les anges, les âmes d'Adam et d'Eve, et non l'âme de Marie ! il aurait sanctifié Jérémie et Jean-Baptiste dans le sein de leurs mères, et il n'aurait pas sanctifié Marie ? (Mgr. Letourneur, *Mois de Marie.*)

VI. MOTIFS, FIN, PRIVILÉGES, MOYENS, FRUITS.

MOTIFS OU PREUVES DU DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

1° ECRITURE SAINTE : (*Voy.* les textes de l'Ecriture cités ci-dessus.)

2° TRADITION : (*Voy.* ci-dessus les passages des saints Pères.)

3° AUTORITÉ DE L'EGLISE : Enseignement des universités catholiques ; des docteurs assemblés à Bâle en 1439 ; bulle de la fête de l'immaculée Conception par Sixte IV en 1470 ; indulgences accordées à cet effet par Urbain IV et Martin V ; décret du Concile de Trente, sess. 5, can. 5 ; enfin la bulle *Ineffabilis* de Pie IX, le 9 novembre 1854.)

4° RAISON : 1° Rapports de Marie avec la très-sainte Trinité ; 2° Rapports de Marie avec l'humanité rachetée. (V. *Panorama des Prédicateurs*, t. II, p. 225.)

FIN QUE L'ÉGLISE S'EST PROPOSÉE DANS LA DÉFINITION DE CE DOGME.

1° L'accroissement de la gloire de Marie : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

2° L'utilité particulière des fidèles, qui désormais auront par rapport à cette vérité le mérite de la foi.

PRIVILÉGES DE LA CONCEPTION IMMACULÉE DE MARIE.

1° PRIVILÉGE DE GLOIRE. Parce qu'il est : 1° grand en lui-même; 2° grand dans ses circonstances ; 3° grand dans sa variété.

2° PRIVILÉGE DE SAINTETÉ. L'exemption du péché est inséparable de la grâce sanctifiante.

MOYENS POUR HONORER MARIE IMMACULÉE OU DEVOIRS QUE CE DOGME NOUS IMPOSE.

1° CROYANCE. *Corde creditur ad justitiam ;*

2° CONFESSION. *Ore autem confessio fit ad salutem.*

3° JOIE. Nous devons tous nous réjouir de l'exaltation de notre Mère.

FRUITS.

1° Horreur du péché ; 2° grande estime de la grâce sanctifiante ; 3° vigilance pour conserver et faire fructifier en nous ce précieux trésor.

VII. EMBLÈMES BIBLIQUES.

1. PORTA ORIENTALIS CLAUSA.

ÉCRITURE.

Porta hæc clausa erit ; non aperietur, et vir non transibit per eam, quoniam Dominus Deus Israel ingressus est per eam. (*Ezech.*, XLIV, 2.)

SS. PÈRES.

Porta intacta Creatoris. (Sedulius, l. 2.)

Porta clausa per quam Dominus solus exivit. (S. Andr. Cret. *Orat.* 2, *Assumpt.*)

Porta lucis fulgida. (Ecclesia, *in hymno.*)

Porta cælorum. (S. Ephrem., *Orat. de Laud. B. V.*)

Janua virginea ac divina. (S. J. Damasc., *Orat.* 1 *de Nativ.*)

Janua Regis alti. (Ecclesia, *in hymno.*)

Janua filii Dei. (S. August., *Serm.* 18, *de Temp.*)

Janua salutis. (S. Anselm., *de Prec. ad Virg.*)

Sanctuarium Dei manifestum. (S. Theophan., *Hymn. de Assumpt.*

2. LE RAMEAU D'AARON. Invenit germinasse virgam Aaron, et turgentibus gemmis eruperant flores. (*Num.*, XVII, 8.)

Hæc sacerdotalis virgo dum sine radice floruit. (S. Bernard., *Serm. in c.* 12 *Apoc.*)

3. L'ARCHE D'ALLIANCE. Sacra et animata arca Dei viventis Maria est. (S. J. Damasc., *Serm, de Nat. V.*)

4. LA TERRE SACERDOTALE. Emit Joseph omnem terram Ægypti, vendentibus singulis possessiones suas præ magnitudine famis, præter terram sacerdotum. (*Gen.*, XLVII, 20.)

— Tempore quo fuit in mundo ægestas gratiæ, omnis humana creatura tributaria fuit peccato, excepta Matre Sacerdotis magni, quæ ex divino privilegio libera fuit. (Ant. de Ramp., *in Figur. bibl.*, p. 451.)

5. LE RAMEAU D'OLIVE. Columba venit ad eum ad vesperam, portans ramum olivæ virentibus foliis. (*Gen.*, VIII, 2.)

Huic olivæ ramo, id est Mariæ, diluvium nocere non potuit. (Cajetanus, *in Refl. spirit. Gen.*, 7, 23.)

6. LA COUCHE DE SALOMON. En lectulum Salomonis sexaginta fortes ambiunt ex fortissimis Israel. (*Cant.*, III, 7.)

Per lectulum Salomonis anima Mariæ significatur, in qua beata Trinitas quievit. (Rich. S. Laurent, *L.* 20.

Le cyprès. — Avec ce lemme :	*Incorrupta viret.*
L'étoile polaire.	— *Non occidit una.*
Le cygne.	— *Non tinctus ab unda.*
L'oiseau de paradis.	— *Nihil coinquinatum.*
La pyramide perpendiculaire au soleil.	— *Umbræ nescia.*
L'or.	— *Rubiginis expers.*
Le cristal.	— *Candor illæsus.*
L'aimant.	— *Sine umbra.*
Le lis ou la rose parmi les épines.	— *Innoxia floret.*

La neige. — *us est ab origine Me candor.*
Le blé ensemencé. — *Pura genesis.*
Le rayon du miroir qui tue le basilic. — *Candore peremptus.*

VIII. FIGURE.

TABERNACULUM ALTISSIMI.

Locum Domino, tabernaculum Deo Jacob. (*Ps.* CXXXI, 5.)

Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus. (*Id.*, XLV, 5.)

Ecce tabernaculum Dei cum hominibus. (*Apoc.*, XXI, 3.)

Tabernaculum fœderis. (S. Laur. Justin., *de Casto connubio*, c. 9.)

Tabernaculum Dei vivum et rationale. (S. J. Damasc., *Orat.* 1, *de Nat. V.*)

Tabernaculum gloriæ Dei. (S. Idelphons., *Serm.* 9, *Assumpt.*)

Tabernaculum Dei inter nos positum. (*Apoc.*, XXI. — S. Andr. Hieros., *Orat. de Dormit. V.*)

Tabernaculum habens Sancta sanctorum. (Arnold., *de Laud. V.*)

IX. MELANGES.

TÉMOIGNAGE DU CORAN.

Les commentateurs arabes ont adopté à leur manière le dogme de l'immaculée Conception : « Tout descendant d'Adam, dit Cottada, du moment qu'il vient au monde, est touché au côté par Satan : il faut en excepter toutefois Jésus et sa Mère ; car Dieu interposa entre eux et Satan un voile qui les préserva de son attouchement fatal. » (*Azoale* 25, *circa medium.*)

TÉMOIGNAGE DES GRECS.

On lit dans les *Menées* si anciennes à l'usage des Grecs, ces paroles qui exposent nettement leur croyance au mystère de la Conception immaculée : « Par une providence particulière, le Seigneur a voulu que la sainte Vierge fût aussi pure, dès le premier instant de sa vie, qu'il convenait que le fût celle qui devait être digne de concevoir et d'enfanter Jésus-Christ, le Verbe fait chair. »

X. LITURGIE.

1° ORIGINE DE LA FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

L'institution de la fête de l'immaculée Conception remonte bien haut dans l'Eglise. En Orient, elle était déjà établie au cinquième siècle ; nous la trouvons dans un recueil liturgique, à la date du 9 décembre, sous le nom de Conception de sainte Anne. Saint André de Crète, qui vivait au quatrième siècle, en fait aussi mention. Saint Jean de Damas, en 721, dans le *Ménologe* des Grecs, qu'il a dressé, marque la fête de la Conception de la sainte Vierge, et ajoute qu'elle a été pure. On apprend encore d'une constitution de l'empereur Emmanuel (1150), citée par Belzamon, qu'il y a longtemps que l'on en a célébré la fête dans les églises d'Orient. On trouve aussi, dans quelques anciens manuscrits, plusieurs discours composés en son honneur par l'empereur Léon VI, surnommé le Sage, dont le règne commence à la fin du neuvième siècle. Le P. Péronne cite en même temps trois discours de Georges, archevêque de Nicomédie, dont l'un est sur la Conception de la sainte Vierge : ce qui prouve que cette fête avait une grande importance à cette époque dans les églises d'Orient.

Le savant et illustre vicomte de Walsh, dans le *Tableau des fêtes chrétiennes*, nous dit : « Après avoir lu et étudié tout ce qui a été écrit sur l'institution de la fête de l'immaculée Conception, on demeure convaincu que c'est en Orient qu'elle a commencé. Elle y était d'obligation dans le onzième siècle. »

En Occident, la fête de l'immaculée Conception fut, selon Baronius et selon Benoît XIV, instituée d'abord en Angleterre par saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, vers l'an 1100, et à l'occasion d'un miracle rapporté par plusieurs historiens contemporains.

D'autres prétendent qu'il faut attribuer l'origine de cette solennité à l'Eglise de Naples, qui l'aurait célébrée dans le neuvième siècle. Enfin, les écrivains normands assurent que c'est à l'abbaye du Bec, dans la riche et verte Neustrie,

que cette fête a pris naissance, et de là serait passée à Rouen, où nous la trouvons très-joyeusement fêtée par le peuple, comme on peut le voir dans une vieille histoire des antiquités de Rouen: « Dès le temps même de l'institution de la fête, y est-il dit, on fonda une association des plus honorables personnages de la ville qui eslisent encore, par chacun an, un d'entre eux pour être le prieur de la confrérie, lequel tenant le *puy* ou échafaud à tous orateurs, en toutes langues, donne prix excellent et de bonne valeur à ceux qui plus ornément, fidèlement et mieux à propos auroient célébré la louange de la Vierge Marie, sur le propos de sa sainte Conception, par hymnes, odes et sonnets, ballades, chants royaux, etc.»

Cette solennité normande existait encore au dix-septième siècle; nous savons que la célèbre Jacqueline Pascal y récita, en 1639, une pièce de vers intitulée l'*Immaculée Conception*, et qu'elle y remporta le prix. Ses derniers vers étaient :

Comment penseriez-vous que cette sainte Mère,
Etant un temple impur, fût le temple de Dieu?

Sept ans auparavant, le grand Corneille avait pris part à ce même concours.

L'église de Lyon, où cette fête était déjà établie en 1145, en revendique aussi l'honneur.

En 1270, Simon de Bussi, évêque de Paris, fit le premier célébrer dans son église l'office de la Conception, fondé par son prédécesseur Renoul d'Homblonière, qui avait laissé pour cela trois cents livres parisis.

De tout ceci nous devons conclure que la fête de l'immaculée Conception remonte aux premiers siècles de l'Église, et qu'elle était déjà bien répandue en Occident, lorsque le pape Sixte IV, par sa bulle du 1er mars 1476, engagea tous les fidèles à célébrer en tous lieux la fête de la Conception de Marie, qu'il dit *Immaculée* en termes exprès.

Le concile de Bâle, en 1439, bien qu'il ne soit point regardé comme œcuménique, nous montre cependant, avant l'institution de Sixte IV, quelle était l'opinion de l'Eglise. Dans sa trente-sixième session, il déclare formellement que la croyance de la Conception immaculée est pieuse et conforme au *culte de l'Eglise*, à la foi catholique, à la droite raison et aux saintes Ecritures; qu'il n'est permis à personne d'enseigner ni de prêcher le contraire ; et que la fête en sera célébrée selon l'usage de l'Église romaine: ce qui démontre l'existence de cette fête dans bien des églises latines.

Pie V, au seizième siècle, introduisit l'office de l'immaculée Conception dans le Bréviaire romain, et en fixa la fête au 8 décembre. Paul V, Grégoire XV et Alexandre VII favorisèrent par des priviléges et des indulgences le culte de cette fête. Grégoire XVI ajouta aux litanies de la Vierge cette invocation : « O Reine! conçue sans la tache originelle, priez pour nous. » Enfin le culte de l'immaculée Conception est aujourd'hui parmi nous un des éléments de la piété catholique ; il a acquis, sous la bénédiction de Dieu, une éclatante universalité, et personne n'ignore que c'est à la demande des pasteurs et des fidèles que notre saint père le pape Pie IX a résolu de consulter solennellement la croyance du monde catholique, et a défini l'immaculée Conception dogme de foi. (M. l'abbé Pillon de Thury, *Rosier de Marie.*)

2. ESPRIT DE CETTE FÊTE.

Les pensées avec lesquelles nous devons célébrer cette fête, et les fruits que nous devons en retirer, nous sont clairement indiqués par la nature même. dumystère que nous honorons. Pour peu que nous méditions avec attention le glorieux privilége de Marie dans sa Conception immaculée, cette méditation ne peut manquer de nous inspirer une horreur infinie pour le péché, une haute estime de la grâce sanctifiante, une application continuelle à conserver et à faire fructifier en nous ce précieux trésor.

L'immaculée Conception de Marie est une suite de la haine infinie que Dieu a nécessairement pour le péché. Cette horreur est si grande, que Dieu, plutôt que de souffrir que la sainte Vierge soit souillée un seul instant du péché ori-

ginel, aime mieux déroger, par un miracle de sa toute-puissance, à la loi générale qui soumet tous les enfants d'Adam à la malédiction de ce péché et à l'esclavage du démon. Mais si le péché originel, dans lequel notre volonté propre n'a aucune part, lui est si odieux, combien doit-il détester davantage tous les péchés que nous commettons par notre volonté propre, avec une entière et pleine liberté?

Par suite de son exemption du péché originel, Marie est ornée, dès le moment de sa Conception, de la grâce sanctifiante, qui fait de sa bienheureuse âme l'objet de l'amour et des complaisances particulières de Dieu. Le baptême que nous avons reçu à l'époque de notre naissance nous a conféré une semblable grâce, qui est une des plus excellentes que Dieu puisse faire à sa créature, puisque cette grâce nous établit dans l'ordre surnaturel, et nous donne le droit à l'héritage céleste que Notre Seigneur nous a mérité par sa passion et par sa mort. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à Dieu, qui nous a donné une grâce si précieuse sans que nous ayons pu la mériter en aucune manière? Mais aussi quelle douleur ne devons-nous pas concevoir, de l'avoir si souvent perdue par le péché mortel, qui nous fait retomber dans la haine de Dieu et la servitude du démon!

Marie a conservé avec le plus grand soin, et elle a fait continuellement fructifier jusqu'au dernier soupir de sa vie la grâce sanctifiante qu'elle avait reçue dans sa Conception, et le bon usage des premières grâces lui en méritait chaque jour de nouvelles pour s'élever de jour en jour à une plus haute perfection. Apprenons de là à veiller sans cesse pour conserver le précieux trésor de la grâce, et pour l'accroître tous les jours par notre fidélité. Dans cette vue, recourons souvent à la puissante protection de Marie, et adressons-nous surtout à elle au nom de son immaculée Conception; son amour incomparable pour la pureté lui inspire une estime particulière pour ce glorieux privilége, et une tendresse spéciale pour ceux qui l'honorent avec une sincère dévotion. (Un Directeur de séminaire, *Instructions sur les principales fêtes de l'année.*)

XI. COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE APPLIQUÉ AU SUJET.

1. CIRCONSCRIPTION DU SUJET.

Beaucoup de prédicateurs, avant la définition dogmatique de l'immaculée Conception, le 8 décembre 1854, employaient tous leurs discours à établir par la discussion cette vérité, non reçue encore alors comme un article de foi. Ce procédé est maintenant un hors-d'œuvre : *Roma locuta est, causa finita est.* Tout ce qu'on peut faire encore d'analogue sur ce point, afin d'établir que ce dogme n'est pas nouveau, c'est de montrer l'accord de l'Ecriture, de la tradition, des conciles, des Pères, de la liturgie, des décrets pontificaux avec le décret dogmatique de Pie IX. Les deux plus beaux discours, comme les plus grands ouvrages qui aient été faits depuis la promulgation du décret, sont sur cette matière; c'est le mandement de Mgr Plantier, évêque de Nîmes, et le mandement de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans; ce sont les traités des PP. Passaglia et Péronne, et ceux de NN. SS. Gousset et Malou.

Ce sujet doit être entièrement séparé de celui de la Nativité. Quels que soient leurs rapports, le mystère de la Naissance de la sainte Vierge est en tout point distinct de celui de la Conception.

2. INVENTION.

SUR LE MYSTÈRE. 1° Privilége de l'immaculée Conception, en lui-même et dans ses conséquences; 2° gloire et bonheur de Marie dans ce mystère; 3° grâces qu'elle reçoit; 4° prédestination de Marie; 5° amour de Dieu pour Marie; 6° sainteté et perfection de Marie; 7° ce dogme n'est pas nouveau, l'Eglise n'a fait que le confirmer.

SUJET MORAL. 1° Estime que nous devons faire de la grâce (Cheminais); 2° soins de notre sanctification (Regnier); 3° horreur du péché; 4° pureté (Hunolt).

3. DISPOSITION.

Si on traite le sujet comme NN. SS. Dupanloup et Plantier, d'après ce qui a été dit ci-dessus, ce n'est pas assez d'une instruction, à moins qu'on ne passe légèrement sur les citations de chaque ordre différent. Le plan du reste est facile : c'est une série de témoignages qu'on expose par ordre de date et d'importance.

Si on entre dans le mystère, on doit se borner à une ou deux considérations fécondes. C'est ainsi que fait Ségaud. La Conception immaculée de Marie est pour elle : 1° Un mystère de gloire qui l'affranchit des peines du péché ; 2° un mystère de bonheur qui la prémunit suffisamment contre le péché.

Le P. Catrou se borne à exposer les grâces que Marie reçoit dans ce mystère : 1° Le Seigneur confère à Marie avec la justice originelle tous les dons qui l'accompagnent ; 2° Dieu lui donne encore une grâce de protection qui la conservera sans tache jusqu'à la fin.

Pour le *sujet moral*, on peut imiter le plan de Cheminais, qui est des plus simples et des mieux ordonnés. Dans ce mystère, Marie nous apprend : 1° A estimer la grâce ; 2° à la conserver.

Confirmation. Si on veut prouver cette vérité dogmatique, on emploiera la méthode de Mgr. Plantier, dont le sermon est cité ci-dessus. L'argumentation n'est qu'une série de témoignages.

En traitant du mystère en lui-même, on aura à montrer, par le genre de preuves qui conviennent, et dont on trouve des exemples aux plans divers ci-après, la grandeur du privilége de l'immaculée Conception.

Sources et citations. Les citations de l'Ecriture et des SS. PP. doivent être abondantes. Ce sujet est des plus mystiques ; il ne faut y laisser courir son imagination et son cœur qu'après l'Ecriture, les Pères et les auteurs spirituels.

Une autre source féconde où l'on peut puiser avec avantage pour ce sujet, ce sont les emblèmes et les figures. Nous en avons cité un grand nombre aux n^os^ VII et VIII des Matériaux.

4. ÉLOCUTION.

Tout ce que la langue a de plus suave, de plus moelleux, de plus gracieux, doit être employé dans ce discours. Un modèle achevé du genre, c'est le *Cantique des cantiques*. Les emblèmes de l'Ecriture doivent y être parsemés avec abondance : *Ego flos campi et lilium convallium... Sicut ros Hermon... Columba mea*, etc... Puis les figures du mystère : *l'Arche d'alliance, le rameau d'Aaron, le tabernacle du Seigneur, le Saint des saints*, etc.

5. ACTION.

On doit bannir tout ce qu'il y aurait de roide dans le maintien. Des manières posées et pleines d'abandon seront d'un bon effet. Un visage saintement affectueux, des gestes faciles, des mouvements doux, l'accent pénétré d'une âme qui voit la créature la plus parfaite et qui essaye de la peindre. Tout est difficile dans ce sujet, jusqu'à l'action, mais, si on médite profondément et qu'on entre dans son cœur, on vaincra les obstacles : *Pectus est quod disertos facit.*

XII. TRAITÉS REMARQUABLES.

SAINTS PÈRES.

Les SS. PP. ont presque tous dit quelque chose touchant l'immaculée Conception de la sainte Vierge, dans différents endroits de leurs ouvrages.

S. Anselme. Ce grand docteur a fait des traités et des sermons spéciaux sur cette matière. Il s'appliqua à donner une grande solennité, en Angleterre, à la fête de l'immaculée Conception, qui déjà y était instituée depuis longtemps.

THÉOLOGIENS.

Nous avons indiqué ci-dessous les nombreux théologiens qui ont fait des traités *ex professo* sur ce sujet. Nous nous bornerons à dire que les quatre plus éminents théologiens de notre époque, Mgr le cardinal Gousset, archevêque de Reims ; Mgr Malou, évêque de Bruges ; les RR. PP. Passaglia et Péronne, jésuites, ont composé des trai-

tés sur cette matière qui sont des chefs-d'œuvre. Nous les avons cités ci-après.

PRÉDICATEURS.

CARTHAGÈNE. Ce fécond orateur a laissé vingt homélies latines sur ce mystère. Personne jusqu'ici ne l'a surpassé pour le nombre.

BOSSUET. Nous avons de Bossuet trois sermons sur la fête de la Conception. Le troisième traite de la dévotion à la sainte Vierge; mais les deux premiers, qui sont sur le mystère, sont les plus solides, les plus profonds, les plus beaux qui existent sur cette matière. Un prédicateur devra toujours les consulter.

Mgr DUPANLOUP, évêque d'Orléans. Son Mandement du 25 mars 1854, à l'occasion de la définition dogmatique de l'immaculée Conception, est tout un traité des plus éloquents et des plus savants sur cette vérité de notre foi.

Mgr PLANTIER, évêque de Nîmes. On peut dire de même de son Mandement sur la même matière, pour l'anniversaire de la définition du dogme de l'immaculée Conception.

XIII. PLANS DIVERS POUR SERMONS.

1er PLAN.

GRANDEUR DU PRIVILÉGE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

(La Colombière.)

1er POINT. — L'IMMACULÉE CONCEPTION EST UN PRIVILÉGE GRAND EN LUI-MÊME.

1. Il affranchit Marie de la loi funeste du péché.
2. Il affranchit Marie de la loi universelle du péché.

2e POINT. — L'IMMACULÉE CONCEPTION EST UN PRIVILÉGE GRAND DANS SES SUITES.

Marie lui doit :

1. D'être aimée de Dieu.
2. D'aimer Dieu.

2e PLAN.

MYSTÈRE DE GLOIRE ET DE BONHEUR.

(Segaud.)

1er POINT. — L'IMMACULÉE CONCEPTION EST POUR MARIE UN MYSTÈRE DE GLOIRE.

1. Parce qu'il l'affranchit des peines du péché, et que cependant elle s'y soumet.
2. Nous, au contraire, assujettis par notre naissance aux peines du péché, nous cherchons à nous y soustraire.

2e POINT. — L'IMMACULÉE CONCEPTION EST UN MYSTÈRE DE BONHEUR POUR MARIE.

1. Parce qu'il la prémunit contre le péché.
2. Nous, au contraire, nous nous y exposons.

3e PLAN.

PREUVES ET BEAUTÉ DU PRIVILÉGE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

(Latour.)

1er POINT. — PREUVES DU PRIVILÉGE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

1. Par les grâces singulières dont a été ornée Marie.
2. Par les grâces moins nécessaires qu'elle a reçues.
3. Par d'autres grâces encore qui lui ont été accordées.

2e POINT. — CE PRIVILÉGE EST LE PLUS BEAU FRUIT DE LA RÉDEMPTION.

1. Il ne préjudicie en rien à la Rédemption de Jésus-Christ.
2. Il en fait, au contraire, la gloire.

4e PLAN.

ENSEIGNEMENTS DE CE MYSTÈRE.

(La Rue.)

1er POINT. — CE QUE CE MYSTÈRE NOUS MONTRE PAR RAPPORT A DIEU, A LA SAINTE VIERGE, AU PÉCHÉ.

1. Il nous montre la justice de Dieu qui ne pardonne qu'à ceux qui servent Marie.
2. Il nous montre la fidélité de Marie.
3. Il nous prouve l'injustice et l'infidélité du pécheur.

2e POINT. — CE QUE CE MYSTÈRE NOUS PROUVE PAR RAPPORT A LA GRACE.

1. Il nous prouve, dans l'exemple de Marie, que nous pouvons conserver la grâce en soumettant notre concupiscence.
2. Il nous montre, par l'exemple de Marie, que nous pouvons conserver la grâce en évitant les occasions.

5e PLAN.

DE NOTRE SANCTIFICATION.

(Regnier.)

1er POINT. — MARIE, DANS CE MYSTERE, NOUS APPREND L'EXCELLENCE DE NOTRE SANCTIFICATION PAR LE BAPTÊME.

Nous recevons comme elle :

1. Une grâce d'élection.
2. Une grâce de conservation.

2e POINT. — MARIE, DANS CE MYSTÈRE, NOUS APPREND LE SOIN AVEC LEQUEL NOUS DEVONS CONSERVER LA GRACE.

1. Marie combat le démon.
2. Marie veille sur elle-même.
3. Marie fuit le monde.

6e PLAN.

ESTIME ET CONSERVATION DE LA GRACE.

(Cheminais.)

1er POINT. — DIEU, DANS CE MYSTÈRE, NOUS APPREND A ESTIMER LA GRACE.

1. Dieu donne à Marie la grâce, de préférence aux autres dignités.
2. Dieu établit un nouvel ordre de décrets, plutôt que de la voir un instant privée de la grâce.

2e POINT. — MARIE NOUS APPREND A CONSERVER LA GRACE.

1. Elle ne l'a jamais exposée.
2. Elle l'a toujours augmentée.

PLANS POUR PRONES.

1er PLAN.

I. — MARIE A ÉTÉ A DIEU DÈS LE PREMIER INSTANT DE SA CRÉATION.

II. — MARIE N'A JAMAIS CESSÉ D'ÊTRE A DIEU.

2e PLAN.

1re RÉFLEXION. — DIEU A AIMÉ MARIE PLUS QU'AUCUNE CRÉATURE.

1. Il l'a prédestinée de toute éternité.
2. Il l'a conservée sans tache.
3. Il l'a comblée ensuite de mille faveurs.

2e RÉFLEXION. — PERSONNE PLUS QUE MARIE N'A AIMÉ DIEU.

1. Plus tôt.
2. Plus parfaitement.
3. Plus constamment.

3e PLAN.

I. — GLOIRE DE MARIE D'AVOIR ÉTÉ CONÇUE SANS PÉCHÉ. — HUMILIATION DE L'HOMME D'AVOIR ÉTÉ CONÇU DANS LE PÉCHÉ.

II. — GLOIRE DE MARIE D'AVOIR CONSERVÉ L'INNOCENCE. — HUMILIATION DE L'HOMME DE LA PERDRE.

III. — GLOIRE DE MARIE D'ÊTRE LE CANAL DES GRACES DIVINES. — HUMILIATION DE L'HOMME D'ÊTRE SOUVENT UNE PIERRE DE SCANDALE.

XIV. AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES ET DOCTEURS.

ABDIAS. — Hist., l. 4, de Liturg. SS. Andr., Jacobi et Marci.
S. IGNACE, mart. — Ep. 1, ad S. Joan.
S. HIPPOLYTE, mart. — Orat. de Consum. mundi.
S. JUSTIN, mart. — In Dial. adv. Tryph.
ORIGÈNE. — Hom. 1 ex diversis.
S. CYPRIEN. — Serm. de Nat. Christi.
S. GRÉGOIRE LE THAUMATURGE. — Serm. 2, de Annuntiat.
S. EPIPHANE. — Orat. de Laud. Virg.
S. AMBROISE. — De Instit. Virg.
S. JÉRÔME. — In Ps. 77.
S. AMPHILOQUE. — Orat. in B. M. V.
SOPHRONIUS. — Ep. synod.
S. AUGUSTIN. — L. de Nat. et Grat., c. 36.
S. MAXIME DE TURIN. — Hom. 5 de Nativ.
S. ILDEPHONSE. — De Virginit. B. M., c. 10.
S. JEAN DAMASCÈNE. — Orat. de Nativ. B. M. V.
LE SAVANT IDIOT. — Contemplat. de B. V.
S. FULBERT. — Explic. Salut. angel.
S. ANSELME. — L. de Conceptu virginali, c. 8.
S. P. DAMIEN. — Serm. de Assumpt.
S. YVES. — Expl. Salut. angel.
S. BRUNO. — Serm. de Nativ B. M. V.
L'abbé RUPERT. — In Cant.
S. BERNARD. — Serm. 4 super *Salve Regina.*
S. BONAVENTURE. — Serm. 2 de B. M. V.

THÉOLOGIENS ET COMMENTATEURS.

ALBERT LE GRAND. — In Mariali.
SCOT. — Tr. de Concept. immac.
ALEXANDRE DE ALEZ — Id.
GERSON. — Id., in Serm.
CAJETAN. — Opusc., t. II.
CATHARIN. — Discuss. in 4 Tract.
ELICTOVÆUS. — De Concept. B. V., c. 8 et 9.
PETRUS COMESTOR. — L. de immac. V. Concept.
DOMINICUS SOTO. — De Nat. et Grat., l. 1, c. 5.
LOUIS DE CARVAJAL. — Declamat. in Concept. immac. B. V.
FR. DE TORRÉ. — Ep. de Peccato orig.
GOND. SANC. LUCIFER. — Tr. de imm. Concept.
LEZANA. — Apolog. pro imm. Concept.
GRAVADUS. — Opusc. de imm. Concept.
J. PERLINUS. — Apologia scholastica pro immac. Concept.
MANDEZ. — In Mariali.
JOVELLI. — Quæst., T. 3.
SAAVIEDA. — De Deipara.
IGUIER. — Institut. cathol.
LÉONARD D'UTINO. — In Sanctorali.
HUGUES CARDIN. — In Luc.
V. JUSTINIEN. — De Concept. imm. B. V.
SUAREZ. — De Myster., quæst. 37, art. 1, 2, Disput. 3, sect. 5.
BELLARMIN. — L. 4, de Statu peccati.
SALAZAR. — De immac. Concept. B. V.
THÉOPH. REYNAUD — Dyptica Mariana.
VELASQUEZ. — De immac. Concept.
CANISIUS. — Mariale, l. 5, c. 27.
RAMIREZ. — Deipara.
STROZZI. — Controvers.
VEGA. — Theologia Mariana.

THÉOLOGIENS CONTEMPORAINS.

Tous les théologiens modernes, et en particulier :

Le card. LAMBRUSCHINI. — Sull' immaculato Concepimento di Maria SS Dissertazione polemica.
Le R. P. PÉRONNE. — Thesis dogmatica de immaculata B. V. M. Conceptione.
Le R. P. PASSAGLIA. — De Immaculato Deiparæ semper Virginis conceptu Commentarius. 3 vol. in-4°, trad. par M. l'abbé Ducruet, in-8°.
Mgr le card. GOUSSET. — La Croyance générale et constante touchant l'immaculée Conception de la B. V. Marie, prouvée principalement par les constitutions et les actes des papes, par les lettres et les actes des évêques, par l'enseignement des

Pères et des docteurs de tous les temps. 1 fort vol. in-8°.

M. l'abbé Robitaille. — Traité hist. et dogmat. de la définit. du dogme de l'immaculée Conception. 1 vol. in-12.

Mgr Malou, évêque de Bruges. — L'immaculée Conception de la B. V. M., considérée comme dogme de foi. 2 vol. in-8°.

Le R. P. D. Prosper Guéranger. — Mémoire sur la question de l'immac. Conception.

Mgr Parisis, évêque d'Arras. — Démonstration de l'immaculée Conception.

ASCÉTIQUES.

Ant. Spinelli. — Maria Deipara thronus Dei.
Ginther. — Mater amoris et doloris, consid. 3.
Poiré. — La Triple Couronne.
Ant. de St-Martin de la Porte. — Les Conduites de la grâce.
Balthazar. — L'éminent Privilége de Marie.
D'Argentan. — Conférences sur les grandeurs de Marie. Conf. 4e.
Nicquet. — Nomenclator Marianus.
Du Pont. — Méditations, 2e p., 3e méd.
Crasset. — Véritable dévotion à la sainte Vierge.
Abelli. — Tradition de l'Eglise.
Nepveu. — Réflex. chrét.
Le Valois. — Entretiens intérieurs sur les myst. de la Vierge.
Le R. P. Lagier. — L'Immac. Vierge Marie.
Le R. P. Faber. — Exposition du dogme de l'immaculée Conception.
M. l'abbé Pin. — Elévations sur l'immaculée Conception.
M. l'abbé Collaes. — L'immaculée Conception dans ses figures prophétiques.
— Manuel de l'archiconfrérie de l'immac. Conception.
— Manuel complet des dévots à l'immac. Conception.

PRÉDICATEURS.

Carthagène. — 20 Homiliæ de Conceptione.
Mathias Faber. — 13 Conciones.
Grenade. — 2 Serm.
Molinier. — 1 Serm.
Texier. — Id.
La Colombière. — 2 Serm.
Biroat. — 1 Serm.
Lejeune. — Id.
Cheminais. — 2 Serm.
Bourdaloue. — 1 Serm.
D'Orléans. — Id.
Fromentières. — Id.
Ogier. — Id.
Masson. — Id.
Charaud. — Id.
Duneau. — 2 Serm.
Terrasson. — 1 Serm.
Castillon. — Id.
La Rue. — Id.
Sarrazin. — Id.
Du Jarry. — Id.
Richard l'avocat. — Id.
Anselme. — Id.
Houdry. — Id.
Fléchier. — Id.
Bossuet. — 3 Serm.
Massillon. — 1 Serm.
De la Roche. — Id.
Hubert. — Id.
Séraphin. — 2 Serm.
La Boissière. — Id.
Bretonneau. — 1 Serm.
Pallu. — Id.
Segaud. — Id.
Suriau. — Id.
Sensaric. — Id.
Perrin. — Id.
D'Alègre. — Id.
Clément. — Id.
J. Neuville. — Id.
Le Chapelain. — Id.
Rivet. — Id.
Latour. — Id.
De Marolles. — Id.
Le P. Richard. — Id.
Lenfant. — Id.
Gérard. — Id.
Doucet. — Id.

PRÉDICATEURS CONTEMPORAINS.

Mgr Dupanloup, év. d'Orléans. — Instruction pastorale.
Mgr Plantier, év. de Nîmes. — Id. — (L'une et l'autre très-remarquables.)
Mgr Donnet. — Id.
Mgr Villecourt. — Id.
Le R. P. Dechamps — Instruction pastorale.
M. l'abbé Barthe. — Id.
Tous les évêques de France dans leurs Mandements de 1854.

RÉPERTOIRES.

Spanner. — Polyanthea sacra, titulo Maria, § 2.
Labatha. — In Apparatu, tit. Maria.
Lohner. — Bibliothec. concionat., tit. Hyperdulia Mariana.
Houdry. — Biblioth. des Prédicateurs, t. XV.
C. Martin. — Panorama des Prédicat., t. II, p. 223.

MARIALIA.

Albert le Grand. — In Bibliotheca Mariali.
Canisius. — Mariale, l. V, c. 27.
Carthagène. — Homiliæ de Arcanis Deiparæ.

4 MAI

NATIVITÉ DE LA S^TE VIERGE

(Sermon par un Contemporain, imité de Biroat.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N° I. — PLAN

I^er POINT. — Passé de la sainte Vierge.

SUBDIVISIONS

1. Prophéties qui l'annoncent.
2. Noblesse de sa naissance.
3. Miracle de sa naissance.
4. Sanctification de sa naissance.

II^e POINT. — Avenir de la sainte Vierge.

SUBDIVISIONS

1. La gloire du ciel.
2. La terreur des démons.
3. L'espérance de la terre.
4. La Mère de Jésus-Christ.

III^e POINT. — Différence entre la naissance de la sainte Vierge et la nôtre.

SUBDIVISIONS

1. Nous naissons dans le péché.
2. Nous naissons et souvent nous retombons dans le vice.

N° 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N° 3. — MATÉRIAUX

I. — Ecriture.
II. — SS. Pères.
III. — Théologie.
IV. — Traits historiques.
V. — Maximes des Saints et des ascétiques.
VI. — Comparaisons.
VII. — Motifs et moyens.
VIII. — Emblèmes.
IX. — Figures.
X. — Autres figures et emblèmes.
XI. — Histoire et esprit de cette fête.
XII. — Cours d'éloquence sacrée.
XIII. — Traités remarquables.
XIV. — Plans divers.
XV. — Auteurs à consulter.

TEXTE.

Quæ est ista quæ progreditur, quasi aurora consurgens? (Cant. VI, 9.)

Quand le ciel, M. F., a donné au monde un de ces enfants qui doivent un jour monter sur les trônes de la terre, sa naissance, quoique semblable au fond à celle du dernier de ses sujets futurs, emprunte pourtant à deux circonstances particulières une illustration qui la relève aux yeux des peuples. La grandeur passée de sa famille, la grandeur future de ses destinées : voilà ce qui lui donne d'avance tous les cœurs, voilà ce qui rend son berceau cher et vénérable aux nations.

En ce jour, M. F., où vous honorez la Reine des cieux, pour vous donner une

idée de la grandeur de sa naissance, je vous ferai voir quelles splendeurs l'avaient précédée, quelles splendeurs aussi devaient la suivre ; et, vous transportant en esprit au pied de son berceau, je vous y montrerai le passé et l'avenir lui apportant pour apanage, l'un ses plus beaux souvenirs, et l'autre ses plus douces espérances.

I^ER POINT

PASSÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Si je veux, pour comprendre la grandeur de la naissance de Marie, consulter les annales du passé et réunir tous les titres glorieux qui ont précédé cette naissance, je trouve que la Vierge qui est donnée aujourd'hui à la terre de Judée a été annoncée par les prophètes dès les premiers jours du monde ; qu'elle a puisé le sang qui coule en ses veines à la source la plus noble et la plus illustre ; qu'elle a été sanctifiée avant de naître, et qu'enfin elle a dû le jour à un prodige : quatre circonstances qui ont précédé la naissance de Marie et qui nous en font connaître la grandeur.

1re SUBDIVISION. — PROPHÉTIES QUI L'ANNONCENT.

Avant que l'homme se fût rendu coupable, la première pensée de Dieu fut pour le Rédempteur qu'il devait lui envoyer ; la seconde pour la Vierge qui devait enfanter le Rédempteur. Adam est encore dans le Paradis ; confus et désespéré, il attend la sentence qui va punir sa désobéissance. Elle sera terrible, cette sentence ; mais la nom d'une Vierge y est mêlé, et ce nom verse sur les douleurs du premier père d'ineffables consolations. Entendez la parole de Dieu : il annonce au serpent qu'il y aura guerre ouverte entre lui et le fils de la femme, et que *celle-ci un jour lui brisera la tête : Ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III, 15.)

Ainsi, chrétiens, M. F., la gloire singulière de Marie est d'avoir été annoncée au monde en même temps que Jésus, et d'être avec lui l'objet de la première de toutes les prédictions.

Puis, à mesure que les siècles se déroulent, les prophéties deviennent plus nombreuses et plus claires. David nous parle de Marie ; il nous la montre oubliant, dès ses jeunes années, son peuple et la maison de ses pères, pour se consacrer au Roi des rois ; et, pour prix de ce généreux sacrifice, concevant un Fils qui devait être le prince de toute la terre. Les femmes les plus célèbres de la loi ancienne sont chargées de nous représenter toutes un des traits caractéristiques de Marie : Sarah nous montrera, quoique d'une manière imparfaite, sa fécondité miraculeuse ; Judith, sa chasteté et sa force ; Esther, son humilité et sa charité. Enfin les jours sont arrivés où doivent tomber les voiles des figures : Isaïe paraît ; et, pour achever le tableau, réunissant les traits les plus disparates en apparence, il nous apprend que la Vierge sera mère, et que le Fils de la Vierge sera Dieu.

Or, M. F., la naissance d'une créature que les siècles ont ainsi annoncée pourrait-elle être une naissance ordinaire ? Il me semble entendre cette longue suite de patriarches, que la foi avait éclairés de ses vives lumières, joindre dans leurs vœux l'avénement de la Vierge à celui du Rédempteur, et appeler par les mêmes soupirs la naissance du Fils et la naissance de la

Mère. Il me semble entendre les anges, initiés aux secrets des merveilles du Très-Haut, saluer par des concerts d'allégresse le jour qui, en leur montrant Marie, leur annonça Jésus. A ce premier titre de gloire vient s'en joindre bientôt un second.

2e SUBDIVISION. — NOBLESSE DE SA NAISSANCE.

Parmi toutes les nations de la terre, il en est une que le ciel a plus favorisée : mille prodiges opérés devant elle et pour elle lui apprennent qu'elle est par excellence la nation sainte, le peuple choisi, la race que le Seigneur a bénie. Au milieu de ce peuple, deux familles plus illustres que les autres conservent avec soin et le souvenir de leurs ancêtres et le sang qu'elles ont reçu d'eux. L'une de ces familles a porté le sceptre, l'autre porte encore l'encensoir; l'une a donné des princes à la Judée, l'autre des pontifes au peuple de Dieu. Par un trait signalé de la Providence, ces deux familles viennent à s'unir, et le fruit de cette union, c'est Marie; de sorte qu'elle rassemble en elle la gloire de deux races illustres, héritière à la fois du sacerdoce et de l'empire. Je n'examine point si la famille de Juda avait perdu ce sceptre qui fut si longtemps en ses mains : elle était tombée du trône, cela est vrai; mais alors, elle avait remplacé la splendeur vulgaire du pouvoir par la splendeur plus grande de l'infortune. Voilà, chrétiens, à quelle race appartenait l'enfant de bénédiction dont vous célébrez la naissance; et c'est ainsi que la noblesse de ses aïeux ajoutait une gloire nouvelle à toutes les gloires qu'elle puisait dans le passé.

3e SUBDIVISION. — MIRACLE DE SA NAISSANCE.

J'ai dit encore que le ciel avait fait un prodige pour donner Marie à la terre, et qu'elle fut, elle aussi, l'enfant du miracle. La tradition catholique nous apprend que la mère de Marie était stérile et avancée en âge. Depuis longtemps, saint Joachim et sainte Anne avaient perdu l'espoir de donner au monde le Sauveur d'Israël : ils ignoraient également que sa mère serait leur fille. Désormais, résignés à la volonté suprême, ils attendaient en paix la fin de leur pèlerinage, et se consolaient dans les saintes pratiques de la piété de ne pouvoir être un jour comptés parmi les ancêtres du Messie.

Cependant le Seigneur a fixé son regard sur la demeure obscure des deux époux, et la femme stérile sera mère bientôt. Dieu, qui glorifiait ainsi d'avance la naissance de Marie, voulait, par ce premier miracle, dit saint Jean Damascène, préparer les hommes au miracle qu'il devait opérer plus tard.

4e SUBDIVISION. — SANCTIFICATION DE SA NAISSANCE.

C'est peu encore, et voici le grand privilége de la naissance de Marie. Pour le reste des humains, le jour de la naissance, qui ranime toutes les joies, devrait, au contraire, réveiller toutes les douleurs : c'est le jour où, après avoir été conçus dans l'iniquité, ils sont enfantés dans le péché. Leurs premières larmes déposent contre eux et pourraient au besoin leur apprendre qu'ils naissent enfants de colère, et qu'ils sont dès le premier jour ennemis de leur Dieu.

Marie, au contraire, a été conçue sans péché; sa naissance doit être sans tache et sans larmes. Chaque instant qui s'écoule depuis sa bienheureuse conception, jusqu'au jour qui la montre à la terre, voit le Seigneur, saintement jaloux d'enrichir cette âme qu'il a créée dans son amour, ajouter sans cesse à la première grâce qu'il lui fit des faveurs et des bénédictions nouvelles. Oh! chrétiens, qu'elle sera belle, cette enfant qui va naître! Voyez ce cœur, il est formé comme celui des autres hommes; mais vous y chercheriez vainement quelque trace de ce vice d'origine qui nous a été transmis comme un héritage funèbre, et que nous n'avons que trop bien recueilli. Marie flottera dans son berceau sur ce fleuve de corruption qui a inondé la terre, et les grandes eaux de l'iniquité ne pourront l'engloutir. Son âme, avant le jour de sa naissance, est déjà le trône de Dieu, le sanctuaire de la Trinité. Déjà elle est embellie par les grâces; ses mérites augmentent chaque jour : déjà presque elle pourrait faire oublier le ciel à celui qui doit être son Fils.

Ici, M. F., arrêtons-nous un instant; nous sommes fatigués d'admiration; reprenons haleine au pied du saint berceau, et félicitons Marie de la grandeur de sa naissance. Ce qui l'a précédée nous en donne déjà une haute idée : achevons d'en comprendre toute la gloire en voyant ce qui doit la suivre.

II^e^ POINT

AVENIR DE LA SAINTE VIERGE.

C'est un usage parmi les hommes d'apprécier la naissance d'un enfant sur le sort que l'avenir lui offre et sur les destinées probables qui l'attendent. Le pauvre enfante un fils auquel il ne laissera pour dernier héritage que sa misère et son obscurité; cette naissance est ignorée des hommes : le berceau du pauvre est inconnu comme sa tombe. Mais si l'enfant qui vient de naître doit continuer une famille riche et puissante, s'il doit transmettre à la postérité un nom que ses aïeux rendirent célèbre, s'il doit enfin porter le sceptre et gouverner les peuples, alors sa naissance est un sujet de joie pour plusieurs; la voix de la renommée l'annonce au monde, et les nations savent bientôt qu'il leur est né un nouveau maître.

Or, M. F., appliquez ce principe au sujet qui nous occupe, et dites-moi si elle fut grande la naissance de celle qui devait être un jour la gloire du ciel, l'espérance de la terre, la terreur de l'enfer, la Mère de Dieu.

1^re^ SUBDIVISION. — LA GLOIRE DU CIEL.

Si je me représente par la pensée quelques-uns des anges qui descendirent des hautes régions pour assister comme témoins à la naissance de Marie, je les verrai former une garde autour de son berceau, étendre leurs ailes pour protéger le sommeil de l'innocence, et contempler avec ravissement et amour ce chef-d'œuvre du Tout-Puissant. Etonné de tant de soins, je les interroge, et, comme autrefois les parents de Jean-Baptiste, je leur demande : *Quis putas puer iste erit?* Ah! me répondront-ils, c'est notre reine qui vient de naître. La couronne qu'elle devait porter sur la terre a été flétrie avant de ceindre son front; mais une couronne immortelle lui est réservée dans la

patrie. Les richesses du trône ont été remplacées pour elle par une honorable pauvreté; mais le Seigneur a versé dans son cœur les trésors de sa grâce. Elle n'a plus de palais, mais le ciel lui est ouvert. Elle doit en être un jour l'ornement et la gloire; elle doit y monter sur l'aile brûlante du séraphin, y entrer au milieu des acclamations unanimes d'un peuple ivre de joie, et nous y faire admirer les vertus les plus pures et les plus parfaites.

2e SUBDIVISION. — L'ESPÉRANCE DE LA TERRE.

Au reste, ce berceau où repose la gloire future du ciel renferme aussi toutes les espérances de la terre. Un temps viendra où le juste, pour obtenir la persévérance, invoquera Marie; ce sera elle encore que le pécheur appellera du fond de l'abîme, et tous deux seront exaucés. L'Eglise, aux jours des tempêtes, se tournera vers Marie; Marie protégera la barque de Pierre et calmera les flots. Si la peste vient porter la mort au sein des provinces chrétiennes, la Reine du ciel sera sur la terre la consolation des affligés; invoquée par eux, elle portera leurs prières au pied du trône de Dieu, et l'ange de la contagion remettra dans le fourreau son épée sanglante. Si les ennemis du Seigneur et de son Christ menacent nos contrées de les plonger à la fois dans l'esclavage et dans la barbarie, Marie sera encore le secours des chrétiens; elle combattra pour eux, et l'ennemi sera vaincu. En un mot, tant qu'il y aura sur cette terre que nous habitons des douleurs à consoler, des souffrances à calmer, des périls à conjurer, des hommes à aimer et à secourir, Marie prendra pour elle ces fonctions si douces et si chères à son cœur : elle vient au monde aujourd'hui pour être un jour l'espérance de la terre.

3e SUBDIVISION. — LA TERREUR DES DÉMONS.

Mais j'entends des cris lointains, des soupirs de désespoir : y aurait-il donc des malheureux pour qui la naissance de Marie ne fût pas une joie? et le jour qui annonce le bonheur à la terre fera-t-il couler quelques larmes? Ah! M. F., Marie est bonne, et pourtant elle aura des ennemis. Il est un peuple qui expie une révolte aussi ancienne que le monde dans des douleurs qui doivent être aussi longues que l'éternité. Pour cette nation maudite, il n'est plus d'autre bonheur que de se chercher des complices à son crime et des compagnons à son malheur : or, le prince de ce peuple n'a point oublié qu'une femme doit un jour lui briser la tête. Longtemps il a cru peut-être que cet arrêt du Très-Haut ne serait point exécuté; il a pensé peut-être que son bras ne serait point assez fort pour créer la femme qui devait vaincre l'enfer; mais un secret pressentiment lui dit aujourd'hui que cette femme vient de naître; il a senti son trône trembler sous lui; et bientôt, précipité de nouveau dans les enfers, il saura que la parole du Tout-Puissant est infaillible.

4e SUBDIVISION. — LA MÈRE DE JÉSUS-CHRIST.

Au reste, M. F., si Marie doit être à la fois la gloire du ciel, l'espérance de la terre, la terreur des démons, c'est que Dieu veut en faire la Mère de son Fils. C'est d'elle que naîtra Jésus; ce mot dit tout : c'est la plus belle des destinées que l'avenir prépare à l'enfant que vous honorez.

Ah! si Marie doit être la Mère d'un Dieu, ne me citez plus en sa faveur d'autres titres de gloire; ne me parlez plus ni des oracles qui l'ont annoncée, ni du sang royal qui coule en ses veines, ni des priviléges qui lui furent accordés avant de naître. Elle doit enfanter Jésus : *Paries Filium, et vocabis nomen ejus Jesum.* (*Luc.*, I, 31.) Là est toute sa gloire : gravez cette parole sur le berceau de la Vierge, et vous comprendrez la grandeur de sa naissance.

III^e^ POINT

DIFFÉRENCE ENTRE SA NAISSANCE ET LA NOTRE.

Hé! M. F., quelle différence entre la naissance de Marie et la naissance de chacun de nous! Souillés du crime héréditaire, nous sommes coupables avant d'avoir vu le jour; avec le sang du premier homme passe en nos veines une lèpre inévitable; nous naissons, en un mot, dans le péché : Marie, au contraire, naît dans la grâce. Exemptée, par le privilége de sa conception, du péché originel, elle est au premier instant la bien-aimée de son Dieu; son premier regard se tourne vers lui sans efforts, et le premier mouvement de son cœur lui exprime son amour. Approchez de ce berceau où repose un enfant que les anges endorment par la plus suave de leurs harmonies; vous ne verrez point couler de larmes, vous n'entendrez point de sanglots : les larmes et la douleur sont l'apanage de l'enfant coupable : Marie ne le fut jamais.

1^re^ SUBDIVISION. — NOUS NAISSONS DANS LE PÉCHÉ.

Contemplez, pleins de respect toutefois pour le sommeil de l'innocence, ce visage qui doit un jour faire la joie des anges et l'ornement du ciel; ce front sur lequel n'est point imprimé ce caractère de malédiction qui nous marqua tous comme enfants de colère; ces yeux qui vont s'ouvrir à la lumière, et dont la modestie sera le plus fidèle miroir de la pureté de Marie; cette bouche, sur laquelle le Fils éternel du Très-Haut viendra plus tard, faible enfant, donner et recueillir de chastes baisers. Contemplez avec amour et respect, comme autrefois ce père qui donna son sang pour le Dieu qu'avait prêché son fils, contemplez cette poitrine, sanctuaire vénérable où sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science, où se plaît à demeurer la Divinité avec la plénitude de ses perfections, où un jour elle habitera corporellement. O sainte naissance de Marie! triomphe de la grâce! qui nous donnera de vous célébrer dignement? qui mettra sur nos lèvres un cantique assez pur pour exprimer les sentiments que vous devez réveiller en nous, et pour chanter le jour où Marie naquit pour la grâce?

2^e^ SUBDIVISION. — NOUS NAISSONS ET SOUVENT NOUS RETOMBONS DANS LE PÉCHÉ.

Ce n'est pas tout encore : non-seulement nous naissons dans le péché, si je puis m'exprimer ainsi, parce que, bientôt après notre naissance et par une suite déplorable de cette même naissance, mais nous ajoutons au péché de notre origine les péchés de notre volonté; nous ne quittons le berceau que

pour mettre le pied dans le sentier du mal; nous en savourons déjà les plus cruelles douceurs avant d'avoir trempé nos lèvres dans la coupe de la vie, et les premières paroles que bégaye notre langue malhabile sont une insulte au Dieu qui nous a créés.

Marie, au contraire, naquit pour la grâce, c'est-à-dire pour conserver la grâce et pour nous donner l'auteur même de la grâce. Oui, celle dont vous allez célébrer la naissance, conservera toute sa vie le précieux trésor de grâce qui lui fut donné à son premier jour. Ne craignez pour elle ni l'inexpérience et la faiblesse des jeunes années, ni l'emportement et la violence des passions, ni les séductions et les dangers du monde: ces écueils, où vinrent tant de fois échouer nos impuissantes vertus, Marie saura bien les éviter. Avec le secours de son Dieu, elle conservera la grâce qu'elle reçut à sa naissance : que dis-je? elle l'augmentera chaque jour. Chaque jour la verra, par une constante fidélité, enrichir sa couronne et avancer dans la vertu; chaque jour, elle puisera dans l'humilité, dans l'amour de la retraite et du travail, dans le recueillement et la ferveur, de nouveaux mérites et des perfections nouvelles.

Ainsi se préparera-t-elle à nous donner un jour l'auteur même de la grâce; car elle naît aujourd'hui pour en devenir plus tard la mère. Comprenez maintenant le secret de sa naissance : si la terre et les cieux la célèbrent par de joyeux accords, c'est que l'enfant qui vient de naître aura pour fils un Dieu; si les anges veillent avec amour sur le pauvre berceau de Nazareth, c'est qu'il renferme toutes leurs espérances et toutes leurs délices; si, du haut des inaccessibles tabernacles, la Trinité elle-même abaisse en ce moment sur la terre un regard de complaisance, c'est que la terre, fécondée par ce regard, va donner une fille au Père, une mère au Fils et à l'Esprit-Saint une épouse. O Vierge! montrez-vous donc à l'univers qui vous attend: à votre naissance vont recommencer ces heureux siècles qui virent s'écouler trop rapidement l'enfance du monde. Ah! croissez à l'abri des souffles empoisonnés, dans l'humble asile de vos saints parents; croissez dans la pratique des plus hautes vertus. Un jour, si les prophéties ont annoncé la vérité, si la parole du Seigneur doit se vérifier et sa volonté s'accomplir, un jour vous serez la Mère d'un Dieu... Renouvelons donc en ce moment, M. F., renouvelons envers Marie tous les sentiments de la dévotion la plus tendre. Quand revient chaque année le jour de la naissance d'une mère, ce retour rappelle à ses enfants toute la tendresse qu'elle eut pour eux et tous les biens qu'ils lui doivent. Fils et filles de Marie! si nous avions oublié qu'elle fut toujours pour nous une bonne mère, ah! dans ce jour au moins, souvenons-nous des grâces qu'elle nous obtient, des faveurs qu'elle nous accorde; et, pour acquitter envers elle la dette de la reconnaissance, travaillons avec un saint courage à retracer en nous ses vertus. Notre naissance, hélas! ne fut point pareille à la sienne; que notre vie, du moins, devienne semblable à sa vie. Que notre conduite, rappelant au monde les exemples que Marie lui donna, soit pour nos frères un sujet d'édification, et pour nous un gage assuré des récompenses éternelles. Si nous fûmes enfantés dans le péché, le baptême nous rendit bientôt la grâce que nous avions perdue : conservons ce saint dépôt comme Marie conserva l'inestimable privilége de sa naissance; fuyons jusqu'à l'ombre du mal; veillons sur nous avec une constante fidélité; invoquons souvent celle dont nous chantons la louange ici-bas : et sa

protection, soutenant notre faiblesse et secondant nos efforts, nous méritera le bonheur de régner avec elle dans l'éternité.

Quels fruits devez-vous recueillir, M. F., de cette sainte solennité? Deux, que je vous laisse à méditer, les bornes de cette exhortation ne me permettant pas de vous les développer ici. Marie a vu son berceau entouré de la gloire la plus brillante : le passé et l'avenir l'ont environnée de toutes leurs splendeurs; et, néanmoins, pendant sa vie, Marie a su conserver toujours la sainte humilité. A son premier jour, elle reçut du ciel les grâces les plus abondantes, les faveurs les plus précieuses; et toujours elle veilla sur elle-même pour profiter des miséricordes célestes et augmenter son trésor; par sa fidélité. Telles sont les faveurs que nous allons demander au ciel : humilité, quels que soient nos titres de gloire; fidélité à la grâce, quelque favorisés que nous en ayons été jusqu'ici : nous les demanderons par Marie, et nous serons exaucés.

INSTRUCTION FAMILIÈRE

PLAN

Ire RÉFLEXION.	IIe RÉFLEXION.
CONSIDÉRATIONS SUR LA GÉNÉALOGIE DE LA Ste VIERGE	GRACES DONT MARIE FUT COMBLÉE A SA NAISSANCE
Subdivisions	Subdivisions
1. Elle est la fille des patriarches. 2. Elle est la fille des rois de Juda. 3. Elle est la fille des Pontifes de l'ancienne loi.	1. Grâce habituelle et actuelle. 2. Sa fidélité à cette grâce est le modèle de la nôtre.

TEXTE.

Jacob autem genuit Joseph, virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus. (MATTH., I, 16.)

Les saints Pères tiennent pour constant que c'est la généalogie de Marie, aussi bien que celle de Jésus-Christ son Fils, et celle de Joseph son époux, que l'on nous met aujourd'hui sous les yeux. Quelque illustre que paraisse cette généalogie, on peut avancer qu'elle fait plus d'honneur aux ancêtres de celle dont nous honorons la naissance qu'à elle-même, et qu'il leur est infiniment plus glorieux d'être ses pères qu'à elle d'être leur fille. Aussi l'Eglise, qui, pendant le saint sacrifice, fait l'énumération des aïeux de la très-sainte Vierge, comme pour les féliciter d'avoir été les racines fécondes d'où est sortie cette précieuse plante qui a porté le vrai fruit de la vie, l'excite elle-même dans ses divins offices d'oublier son peuple et la maison de son père : *Obliviscere populum tuum, et domum patris tui* ; parce qu'elle ne pourrait trouver dans son peuple et dans sa famille, dans ses pères et ses ancêtres, des exemples et des modèles dignes d'elles parce qu'elle doit les surpasser tous, et qu'aucun d'eux n'a approché du haut degré de grandeur et de gloire où elle est appelée. En effet, examinons quels sont ces ancêtres dont l'évangile de ce jour nous fait l'énumération : l'auteur sacré les distribue en trois classes différentes. Dans la première, qui s'étend depuis Abraham jusqu'à David, nous ne voyons que des patriarches; dans la seconde, qui commence à David, et se termine à la captivité de Babylone, il ne se présente que des rois; dans la troisième, qui comprend le temps écoulé depuis la captivité de Babylone jusqu'à la venue du Sau-

veur du monde, et où le peuple de Dieu fut presque toujours gouverné par les grands-prêtres de la loi, nous pouvons découvrir une alliance mystérieuse des derniers ancêtres de la Vierge sainte avec la race sacerdotale; puisqu'il paraît, par un autre endroit de l'Evangile, que Marie, Mère de Jésus, était cousine d'Elisabeth, fille d'Aaron, et que les saints Pères concluent de là que cette Vierge sacrée descendait des prêtres du Seigneur, aussi bien que des rois de son peuple. Ainsi nous apprenons de la première classe de cette généalogie, que Marie était fille des patriarches; de la seconde, qu'elle était fille des rois; et il est constant que ceux qui composent la troisième la rendirent fille des pontifes. Mais ces pontifes, ces rois, ces patriarches, ont-ils rien de comparable à leur illustre descendante? Adore-t-on la fécondité miraculeuse des patriarches? mais la sienne n'est-elle pas infiniment plus admirable? Exalte-t-on la souveraine puissance des rois? mais la sienne n'est-elle pas beaucoup plus grande? Loue-t-on la singulière piété des pontifes? Mais la sienne n'est-elle pas incomparablement plus digne de louanges? Marie est donc bien au-dessus de ses ancêtres, plus merveilleusement féconde que les patriarches, beaucoup plus puissante que les rois, et plus sainte sans contredit que les pontifes : de sorte qu'elle a lieu d'oublier son peuple et la maison de ses pères, dont tout l'éclat disparaît et s'éclipse aujourd'hui devant son berceau.

1re RÉFLEXION.

CONSIDÉRATIONS SUR LA GÉNÉAOLOGIE DE LA SAINTE VIERGE.

1re SUBDIVISION. — FILLE DES PATRIARCHES.

Quelque digne d'admiration que puisse être la fécondité de ces patriarches, à qui Marie doit sa naissance et dont elle tire son origine, la sienne le sera sans doute infiniment davantage. Si l'on est surpris d'entendre l'ange du Seigneur prédire à Abraham, avancé en âge, que Sara stérile aurait un fils dont devait sortir une nation entière, n'aura-t-on pas sujet de l'être bien plus, quand on entendra un autre ange annoncer à la fille d'Abraham que, sans cesser d'être vierge, elle concevrait et enfanterait un fils qui commanderait à toutes les nations? Si Abraham, Isaac et Jacob ont eu une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et les sables de la mer, leur admirable fille mettra au monde celui devant qui tous les habitants de la terre doivent, selon les termes de l'Ecriture, être réputés pour rien. Si les anciens patriarches ont été les ancêtres d'un peuple que Dieu nomme son peuple par préférence à tout autre, l'auguste Vierge qui vient de naître sera mère d'un Fils que le Père céleste reconnaît pour le sien, et qui est émané de son sein, égal à lui et Dieu comme lui. Oui, c'est de cette aurore naissante, qui paraît en ce jour, que doit sortir le soleil de justice : c'est de Marie que doit naître un Dieu, et elle en sera aussi véritablement la mère que les autres femmes sont mères de ceux qu'elles ont mis au monde. Disons plus : Marie, s'il est permis de parler ainsi, sera plus mère que toutes les autres femmes, parce qu'elle aura cet avantage singulier, que ce sera d'elle seule que le Sauveur tirera sa chair sacrée et ce sang précieux qu'il répandra pour la rédemption du monde, et qu'ainsi elle lui tiendra lieu de père et de mère sur la terre. Peut-on concevoir rien de plus glorieux? Fut-il jamais une qualité aussi sublime et aussi auguste? Qu'est-ce que la fécondité d'Abraham et de tous les patriches a de comparable? ou plutôt qu'est-ce que le Tout-Puissant a de plus plus grand? *Fecit mihi magna qui potens est.* Que ne disent point à ce sujet

les Pères de l'Eglise et les docteurs? Les uns regardent cette admirable maternité comme le chef-d'œuvre des merveilles du Seigneur, et soutiennent qu'il n'a jamais rien opéré de semblable. Les autres ont avancé que jamais aucune créature n'a été plus favorisée que l'incomparable Marie, et que l'éminente qualité de Mère de Dieu a en quelque sorte épuisé sa toute-puissance. Au moins est-il certain que cette miraculeuse maternité marque l'union la plus étroite que la créature puisse avoir avec le Créateur, et, par conséquent, la plus insigne faveur que nous puissions concevoir : faveur qui en a nécessairement attiré d'autres à cette auguste Vierge. La fécondité de Marie devait avoir bien d'autres priviléges que celle des patriarches, ses ancêtres. Comme ceux-ci ne devaient la vie qu'à des hommes pécheurs, il n'était pas nécessaire que leurs âmes fussent exemptes de tout péché et leurs corps de toute souillure; mais, pour Marie, qui devait porter dans ses chastes entrailles le Saint des saints, il fallait que son innocence fût parfaite et sa virginité incorruptible : double avantage qui l'élève, non-seulement au-dessus de tous ses pères, mais encore au-dessus de tous les enfants d'Adam. Telles furent donc les heureuses suites de la fécondité de Marie, une parfaite pureté d'âme et de corps : et, telle est la différence qu'il y a entre le Père des croyants, entre tous les patriarches et la Mère de Jésus. Or, si Abraham, Isaac et Jacob, pour avoir été les ancêtres du peuple de Dieu par la vie naturelle et commune, sont dignes d'être honorés, quels honneurs ne mérite pas leur incomparable fille pour avoir été d'une manière toute surnaturelle et toute miraculeuse, avec des prérogatives si distinguées et des grâces si spéciales, Mère du Fils même de Dieu. O illustre Vierge! qui êtes, par la dignité de Mère de Dieu dont vous devez être revêtue, non-seulement au-dessus de vos pères les patriarches, mais encore au-dessus des saints et des anges mêmes, je veux plus que jamais avoir pour vous la vénération la plus profonde, et je me consacre pour toujours au culte spécial que vous décerne l'Eglise; culte bien inférieur à celui de Dieu mais aussi bien supérieur à celui des Saints.

2me SUBDIVISION. — FILLE DES ROIS.

Si la fécondité de Marie est plus grande que celle des patriarches, sa puissance est aussi plus grande que celle des rois ses ancêtres. Qu'on ne nous vante point la force de David, ni les richesses de Salomon, pour faire honneur à leur auguste fille, qui leur en fait plus, tout rois qu'ils sont, qu'elle n'en reçoit d'eux, puisqu'elle fait vaincre des ennemis d'un autre ordre, et procure à ses fidèles serviteurs des avantages d'une autre nature. Et que peuvent tous les rois de la terre, en comparaison de la Reine du ciel? Marie a la clef des trésors de Dieu; elle a le pouvoir de nous enrichir des biens véritables et solides : non-seulement la puissance des princes de la Jérusalem terrestre n'est pas comparable à la sienne, mais celle même de la Jérusalem céleste se fait gloire de lui céder. Qui oserait se mesurer avec elle? Personne n'approche si près que Marie du Dieu des miséricordes, et n'en est aussi favorablement écouté, ni si facilement exaucé. C'est pourquoi l'Eglise, inspirée d'en haut, nous déclare dans ses conciles, qu'entre tous les bienheureux qui prient et s'intéressent pour nous, il faut recourir à Marie de préférence à tout autre, comme à la plus puissante protectrice que nous ayons, et la plus capable d'attirer sur nous les grâces du Seigneur et ses bénédictions abondantes.

Peut-on, en effet, douter que l'intercession de la mère ne soit plus efficace que celle des serviteurs? D'ailleurs, si l'Eternel a tellement disposé toutes choses dans l'ordre de sa providence, que Marie soit sortie d'un sang illustre et qu'elle compte des rois parmi ses ancêtres, il est évident, dit un saint docteur, qu'il a eu beaucoup plus en vue de récompenser la foi des souverains dont elle est née, que de lui donner des aïeux qui fussent grands dans ce monde. De plus, ajoute-t-il, Dieu n'a fait naître sa Mère du sang des rois que parce qu'il voulait instruire les grands de la terre, et leur apprendre, d'un côté, que la grandeur n'est point en soi opposée à la sainteté, et qu'au contraire elle peut servir de base à la plus éminente vertu; et, d'un autre côté, que la grandeur sans sainteté est un titre périssable et de nulle valeur devant Dieu. Oui, le Seigneur n'a fait naître Marie du sang des rois que pour illustrer les grands du siècle, et non pas pour élever sa Mère par des qualités qui sont si peu de chose à ses yeux; et si l'Eglise semble faire honneur en ce jour à Marie de cette origine distinguée, c'est pour nous découvrir d'une manière plus sensible cette vérité de notre religion, que la plus éminente grandeur sans la grâce n'est d'aucun mérite, et non pas pour fonder sur le seul récit d'une si illustre généalogie de quoi faire l'éloge de cette Vierge incomparable. Ah! les grâces temporelles que l'Eternel accorda aux ancêtres de Marie ne faisaient que prédire et figurer les grâces spirituelles qu'il prodiguerait, pour ainsi dire, à sa Mère; les victoires de David promettaient les victoires qu'elle devait remporter sur le serpent infernal, et les lumières de Salomon signifiaient que celle qui descendrait de lui, serait prévenue des dons les plus distingués; qu'elle brillerait comme l'aurore, qu'on verrait en elle toutes les vertus de ses pères, sans en apercevoir les défauts; et qu'elle unirait la noblesse que l'on tire d'un rang illustre avec la noblesse que l'on tire d'une vie sainte : *Regali ex progenie Maria exorta refulget.* Ainsi, si cette Vierge sainte est née de la plus noble et de la plus ancienne race de l'univers; si tout ce qu'il y a de plus saint et de plus illustre parmi les rois de l'Ancien Testament entre dans sa généalogie, qui commence, dit un saint Père, par la divinité, et finit par l'humanité de Jésus-Christ; si elle en retire quelque ornement, il faut avouer qu'elle leur en donne incomparablement davantage, puisqu'elle n'est pas seulement la gloire de Jérusalem et l'honneur de la maison de David, mais l'honneur et la gloire du monde entier, dont elle est née la reine et la souveraine, selon la signification de son nom et le sentiment de l'Eglise qui lui donne ce titre.

3me SUBDIVISION. — FILLE DES PONTIFES.

Marie n'est pas seulement fille des patriarches et des rois, elle est encore fille des pontifes. En effet, nous apprenons, du premier chapitre de saint Luc, qu'Elisabeth, une des descendantes du grand Aaron, était cousine de Marie; d'où les Pères et les interprètes ont conclu qu'il fallait que les derniers ancêtres de la bienheureuse Vierge se fussent alliés à la famille des pontifes, et cela, par une disposition particulière de la Providence, afin que Jésus-Christ, prêtre et roi tout ensemble, descendît des prêtres aussi bien que des rois. C'est la doctrine expresse de saint Augustin, qui propose son sentiment comme une vérité certaine et indubitable : *Firmissime tenendum est, carnem Christi ex utroque genere propagatam, et regum scilicet et sacer-*

dotum. Marie est donc fille des pontifes, mais fille qui les honore plus qu'elle n'en est honorée, parce que, quelque vertueux et quelque saints que l'on suppose ces ministres et ces sacrificateurs du Très-Haut, elle les surpasse infiniment en vertu et en sainteté. Et comment les saints de l'ancienne alliance pourraient-ils être égalés à Marie, puisque ceux de la nouvelle loi sont si inférieurs? Dieu, dit saint Grégoire, pape, dispense aux autres saints ses grâces avec mesure; mais, pour Marie, il lui en a donné, selon l'expression d'un ange, toute la plénitude. Tous les saints docteurs parlent de même et enseignent qu'il n'est point de sainteté éminente dans l'univers, après celle du Fils de Dieu, que celle de son auguste Mère. Marie est donc un excellent modèle à proposer; et c'est pour cela, dit saint Bernard, que ceux qui veulent être au nombre de ses serviteurs, doivent, autant qu'il est en eux, suivre ses vertus et imiter ses exemples. En effet, la marque la plus certaine qu'on puisse donner à une créature si accomplie de la haute estime que l'on a conçue de ses qualités éminentes, est de tâcher de les exprimer en soi-même, et d'en être des copies et des images, quoique défectueuses et imparfaites. D'ailleurs, la ressemblance étant une des causes ordinaires de l'amour mutuel, c'est une voie sûre de gagner sa bienveillance, que de faire tous ses efforts pour lui ressembler. En vain s'excuserait-on sur ce qu'on ne peut s'élever à une perfection si sublime, puisque le grand Apôtre se glorifie d'imiter Jésus-Christ même : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* Saint Ambroise nous assure que nous ne pouvons trouver un plus parfait modèle de toutes les vertus, après Jésus-Christ, que Marie sa Mère, et que la vie de cette Vierge sainte a été telle qu'elle peut servir de règle pour toutes sortes de personnes.

O bienheureuse Vierge! vous naissez, et ce qui distingue votre naissance, ce qui la rend heureuse, ce n'est pas la gloire de vos ancêtres ni la noblesse de votre origine. Que d'autres, prévenus des idées du monde, estiment ces avantages naturels : issue de patriarches, de rois et de pontifes, ce qui vous élève devant Dieu, ce n'est ni l'éclat de leurs dignités, ni leur grandeur, ni leur puissance, ni leurs actions mémorables, c'est la sainteté seule, qui a fait le bonheur de votre glorieuse Nativité. Vous naissez, non point comme les grands du monde, dans la splendeur; non pas comme les rois de la terre, au milieu des pompes du siècle; mais sans cette pompe, sans cette splendeur mondaine, votre naissance, tout obscure qu'elle paraît, est préférable à celle de tous les grands et de tous les rois, vos aïeux : ils sont nés, et on a applaudi à leur naissance; mais malgré tous les applaudissements des hommes, ils ont été conçus dans le péché, ils sont nés dans le péché, enfants de colère, dignes de la haine de Dieu et exposés aux plus rigoureux châtiments de sa justice : au lieu que vous êtes déjà, en naissant, l'objet des complaisances divines, la fille bien-aimée du Très-Haut, comblée de ses bénédictions les plus abondantes et enrichie de tous les dons de son esprit. Vous apportez donc avec vous le précieux trésor de la grâce que vous reçûtes dès le premier moment de votre être. Ce riche talent n'est pas demeuré inutile entre vos mains; et le premier hommage que vous rendez au Créateur, en entrant dans le monde, c'est de reconnaître avec amour le plus signalé de ses bienfaits, et de lui en présenter les fruits! voilà ce qui fait votre véritable grandeur. Obtenez-nous, ô Vierge sainte! de vous imiter, en mettant tellement à profit les grâces dont Dieu nous favorise, que nous puissions, par une exacte fidélité, nous rendre dignes de sa gloire éternelle.

II^e RÉFLEXION.

GRACES DONT MARIE FUT COMBLÉE A SA NAISSANCE.

La grâce, et par conséquent la sainteté, ont été l'apanage et le caractère distinctif de la Mère de Dieu dans sa naissance; sainteté plus abondante encore que dans sa Conception; sainteté non-seulement habituelle, mais actuelle, pour m'exprimer avec le docteur angélique saint Thomas et tous les théologiens.

1^re SUBDIVISION. — GRACE HABITUELLE ET ACTUELLE.

Par la sainteté habituelle, on entend cette grâce sanctifiante, ce don du ciel le plus précieux, qui réside en nous, pour nous rendre, tant qu'il y demeure, agréables à Dieu et dignes de son amour. Par la sainteté actuelle, on entend les actes de vertu que nous pratiquons, aidés du secours de la grâce qui nous est communiquée, et qui nous donne le pouvoir d'aimer Dieu, et de lui marquer notre amour, ou par des sentiments, ou par des actes. Or, Marie, dans sa naissance, eut l'une et l'autre sainteté; c'est-à-dire, qu'elle eut le double avantage, et de naître dans l'état de la grâce, et d'agir dès sa naissance même avec la grâce; c'est-à-dire, que la sainteté de Marie, commencée dans sa Conception, fut plus abondante dans sa naissance, parce que dès ce moment elle fut une sainteté agissante; c'est-à-dire, que Marie répondit à la grâce de sa Nativité par une prompte et pleine coopération, et que déjà, par tous les actes des plus éminentes vertus, elle fit valoir le talent qu'elle recevait. Car, ce que nous devons bien remarquer, c'est que jamais les Pères et les docteurs de l'Eglise n'ont prétendu comparer cette Vierge recevant la grâce dans sa naissance avec les autres enfants, lorsqu'ils la reçoivent dans le baptême. Leur raison, encore enveloppée, n'est point alors en liberté d'agir, ni leur cœur en disposition de former quelque sentiment. Il faut pour cela employer une bouche étrangère, et ce n'est que par le ministère de ceux qui les présentent, et qui se substituent en leur place, qu'ils peuvent répondre et s'engager. Mais ce n'est point ici une opinion qu'ait formée une pieuse et trop facile crédulité, de penser, de dire que, dès l'instant que Marie commença de naître, déjà au-dessus des faiblesses de l'enfance et dans un dégagement anticipé de toutes les facultés de son âme, elle connaissait, et le Créateur de qui elle tenait l'être, et le Sanctificateur qui, avec l'être, lui avait donné la grâce; de penser et de dire qu'en entrant dans le monde, elle adora en esprit le souverain Seigneur du monde; et que, s'offrant à lui, elle lui fit, avec une proportion convenable, comme Jésus-Christ, et le même hommage, et le même sacrifice d'elle-même : *Ingrediens mundum dicit : Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam :* de penser et de dire que cette Vierge sainte, plus éclairée que ne le fut Jean-Baptiste dans le sein d'Elisabeth, et plus vivement touchée, tressaillit d'une vive joie en naissant, soit dans la vue des infinies perfections de Dieu, qui se manifesta plus sensiblement à elle; soit dans un retour de son cœur vers cette suprême bonté, qui la comblait si libéralement de ses faveurs, soit dans une connaissance, obscure néanmoins encore, et non distincte, des grands desseins que

le ciel avait conçus de toute éternité sur elle, et à l'exécution desquels elle devait bientôt servir; enfin de penser et de dire que, remplie de ces hautes idées, et comme ravie hors d'elle-même, lorsqu'à peine elle apprenait à se connaître, l'âme de Marie se livra à toute la tendresse de son amour, qu'elle s'enflamma, qu'elle se plongea profondément et s'abîma dans le sein de la Divinité. En s'exprimant de la sorte, c'est parler d'après de saints docteurs et de savants hommes, dont les paroles portent avec elles leur autorité; et ce serait sans doute une délicatesse mal entendue, plutôt qu'une véritable force d'esprit, de ne vouloir point déférer aux sentiments des plus célèbres et des plus saints personnages, soutenus d'ailleurs par des preuves incontestables.

Pour moi, ô Vierge immaculée! j'adhère de tout mon cœur à ces pieux sentiments, et je les crois solidement établis, quoiqu'ils n'aient pas la révélation pour base, quoiqu'ils n'aient pour garants que les saintes inspirations des Pères et des docteurs de l'Eglise. Je suis persuadé que votre naissance, non-seulement a été sainte, mais que la sainteté qui l'a accompagnée en a fait le plus bel ornement; c'est-à-dire, que non-seulement vous avez eu la sainteté habituelle par l'état de la grâce où vous êtes née, mais une sainteté actuelle par tous les actes de vertu, où, dès votre naissance, et avec le secours de cette même grâce, vous vous êtes exercée; et que par là vous fûtes, dès votre Nativité, l'objet des plus tendres complaisances de Dieu. D'où je conclus qu'on n'est grand qu'autant que, par la fidélité aux grâces reçues, on approche de la grandeur même, qui est Dieu.

2me SUBDIVISION. — SA FIDÉLITÉ A LA GRACE EST LE MODÈLE DE LA NOTRE.

Depuis le premier moment auquel Dieu a répandu dans l'âme de Marie la justice et la sainteté, jusqu'au moment auquel elle est entrée dans l'éternité bienheureuse, cette Vierge sainte a toujours triomphé du péché et du monde: du péché et de tout ce qu'il a de séduisant; du monde et de ses fausses maximes. Le feu du péché l'a environnée de toutes parts, mais il n'a pu lui fait sentir son ardeur criminelle. Sanctifiée dès sa conception, non-seulement elle n'a jamais perdu la grâce, mais elle n'en a jamais terni le lustre par le moindre péché : ainsi, selon le témoignage et la décision du saint concile de Trente, l'a toujours cru toute l'Eglise : *Quemadmodum de beata Virgine tenet Ecclesia.* Cependant, née avec un privilége si sublime, et qui mettait entre elle et le péché une distance presque infinie, Marie ne crut pouvoir se soutenir que par la fidélité et la vigilance. La même plénitude de grâce, qui l'élevait si fort au-dessus de tous les périls, les lui rendit, ce semble, plus formidables. Quoiqu'elle ne portât point en elle ce fonds de faiblesse et de corruption, qui nous fait un danger de tout, et qui change en piéges nos vertus mêmes, les pénitences les plus rigoureuses lui parurent, dès sa naissance, devoir faire toute la sûreté de son innocence. Quoique tant de faveurs reçues du ciel lui donnassent une confiance bien fondée que la grâce ne l'abandonnerait pas, elle vécut comme si elle avait toujours craint de la perdre; elle la ménagea avec autant de soin que si elle eût couru tous les risques. Cette grâce, qui l'a sanctifiée dès sa conception, fut pour elle une source de mérites et le germe de toutes les vertus. Elle répondit avec fidélité l sa vocation; elle marcha sans cesse dans les voies de la justice : toue sont àccupation fut d'augmenter cette grâce, qui faisait aux yeux de Dieu sa

richesse et sa grandeur. Quelle instruction! quel exemple! Fasse le ciel que la conduite de Marie ne soit pas un jour notre condamnation! Rachetés par le sang de Jésus-Christ et régénérés par sa grâce, la qualité d'enfants de Dieu est le fondement de notre grandeur et le gage de notre félicité : nous devons donc tous nous rendre dignes de la noblesse de notre origine; exprimer par nos œuvres tous les traits du Chef des élus; affaiblir ce poids de corruption qui nous abaisse vers les objets sensibles; tendre sans cesse à la perfection de l'homme nouveau, qui ne s'élève que sur les débris de la cupidité; redouter l'attrait des plaisirs, même innocents, et nous en priver lorsque leur usage peut affaiblir le sentiment des voluptés célestes; nous devons enfin conserver, par notre vigilance, par la prière, par la fuite des occasions, un trésor que nous portons dans un chemin rempli d'ennemis, au milieu des écueils et des précipices : *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus.*

Mais, hélas! Marie, quoique exempte de toute faiblesse et confirmée en grâce, n'a pas laissé de fuir la corruption du monde, de vivre dans la pénitence, et, sans mettre jamais de bornes à sa sainteté, de croître en vertus et en mérites. Et nous qui sommes, il est vrai, régénérés, ou justifiés par la grâce, mais par une grâce qui n'a ni la stabilité de celle de Marie, ni son intégrité, ni sa plénitude; par une grâce qui, toute-puissante qu'elle est, se trouve exposée à nos inconstances et à nos fragilités; qui, toute sanctifiante qu'elle est, mais n'étant pas une grâce d'innocence, ne nous dispense pas de l'obligation de veiller, de prier, de nous mortifier; qui, toute abondante qu'elle est, n'empêche pas qu'il ne reste encore dans nous un vide de mérites que Dieu veut que nous remplissions par nos actions et par nos œuvres : cependant, malgré la différence de ces caractères, nous suivons des maximes et des voies contradictoirement opposées à celles de Marie. Quoique fragiles et sujets à tous les désordres d'une nature corrompue, nous nous exposons témérairement aux plus dangereuses tentations; quoique conçus dans l'iniquité, nous prétendons vivre dans la mollesse et dans les plaisirs; quoique dénués de mérites et de vertus, nous arrêtons le don de Dieu, et nous retenons sa grâce dans l'oisiveté d'une vie mondaine et inutile. Peut-être même la multitude des secours et des grâces que reçut Marie nous sert-elle de prétexte pour nous rassurer dans le péché, parce qu'elle ne fut pas sujette à notre misère, à notre corruption à notre fragilité. Mais savons-nous bien quelle fut cette grâce signalée de Marie, dont nous aimons à nous former des idées propres à nous rassurer contre l'autorité, contre la décision de ses exemples? Ne l'oublions jamais : dans son principe, dans son origine, elle fut surtout une grâce d'éloignement et de séparation, une grâce de vigilance et de précaution. Qu'est-ce qui sanctifia Marie? ce fut sans doute la force de la grâce; ce fut aussi son attention à ne point affaiblir, à ne point risquer, à ne point exposer la grâce; de là, entre Marie et nous, que de différences qui détruisent nos faux raisonnements! Marie s'est conservée dans l'innocence et dans la fuite sur l'avilissement, sur la dégradation de notre état? Marie a été sainte justice, parce qu'elle n'a point abusé de son état, parce qu'elle n'a pas trop compté sur l'élévation de son état; mais, pour nous, entraînés par nos passions, ne courons-nous pas de désordres en désordres, parce que nous allons au delà de la grâce de notre état; parce que nous ne réglons pas notre conduite sur l'avilissement, sur la dégradation de notre état? Marie a été sainte et le modèle des saints, parce, que dans la plénitude des grâces les plus puis-

santes, elle n'a négligé aucune des précautions que demande la vertu la plus fragile, parce qu'elle a vécu comme si elle avait été placée dans notre état; mais, pour nous, ne sommes-nous pas pécheurs, et de très-grands pécheurs, parce que nous vivons comme si nous étions placés dans un état aussi heureux que celui de Marie; parce que, dans le centre de la faiblesse, nous nous exposons à des dangers auxquels succomberait la vertu la plus solide et la plus éprouvée?

Ne nous rassurons donc pas sur les merveilles que le ciel a opérées en faveur de Marie, destinée à la maternité divine. Ce prodige, au contraire, qui en a fait un objet de bénédiction dans ce premier moment d'anathème pour chacun des hommes, et la fidélité de Marie à la grâce reçue, doivent nous démontrer que le péché est plus abominable aux yeux de Dieu, à mesure qu'il se trouve dans des hommes qui ont avec lui des liaisons plus intimes; et qu'ainsi, en qualité de chrétiens, nous sommes si étroitement unis à Dieu en Jésus-Christ, que nos péchés empruntent du caractère sacré du baptême, un caractère d'horreur qu'ils n'ont pas, et qu'ils ne peuvent avoir dans le reste des hommes.

MATÉRIAUX.

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ. (*Gen.*, XXII, 18.)

Ipsa est mulier quam præparavit Dominus Filio Domini mei. (*Id.*, XXIV, 44.)

Orietur stella ex Jacob et consurget virga de Israel. (*Num.*, XXIV, 17.)

Concepit Anna et peperit. (*I Reg.*, I, 20.)

Fons parvus crevit in fluvium, et in lucem solemque conversus est. (*Esth.*, X, 6.)

Quæ est ista quæ progreditur, quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata? (*Cant.*, VI, 9.)

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens? (*Id., ibid.*, 5.)

Vapor est virtutis Dei et emanatio quædam claritatis omnipotentis Dei sincera; et ideo nihil inquinatum in eam incurrit. Candor est enim lucis æternæ. (*Sap.*, VII, 25.)

Ego ex ore Altissimi prodivi. (*Eccli.*, XXIV, 5.)

Ab initio et ante sæcula creata sum, et usque ad futurum sæculum non desinam. (*Id., ibid.*)

Quasi cedrus exaltata sum in Libano, et quasi cypressus in monte Sion; quasi palma exaltata sum in Cades, et quasi plantatio rosæ in Jericho. (*Id., ibid.*, 17.)

Generationem ejus quis enarrabit? (*Id.*, LIII, 8.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Jacob autem genuit Joseph, virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus. (*Matth.*, I, 16.)

Evangelizo vobis gaudium magnum. (*Luc*, II, 10.)

VERBA ECCLESIÆ.

Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo; ex te enim ortus est sol justitiæ, Christus Deus noster.

Gloriosæ Virginis Mariæ ortum dignissimum recolamus, quæ et genitricis dignitatem obtinuit et virginalem pudicitiam non amisit.

Hodie nata est beata Virgo Maria ex progenie David, per quam salus mundi

credentibus apparuit, cujus vita gloriosa lucem dedit sæculo. (Eccles., *offic. Nat. B. M. V.*)

II. SS. PÈRES.

Ex semine David genus trahere deberet Virgo, ex qua nasci oportuit Christus. (Tertull., *L. 9, Adv. jud.*)

A Maria vita ipsa vere in mundum introducta est, ut viventem pariat et sit mater Maria viventium. (S. Epiphan., *Adv. Hæres.*)

Adest nobis, dilectissimi, optatus Dei beatæ ac venerabilis semper Virginis Mariæ; ideo cum summa exultatione gaudeat terra nostra, tantæ Virginis illustrata natali. Hæc est enim flos campi, de qua ortum est pretiosum lilium convallium, per cujus partum mutatur natura protoplastorum, deletur et culpa. (S. Augustin, *Serm.* 18, *de Sanctis.*)

Mater generis nostri pœnam intulit mundo; Genitrix Domini nostri salutem intulit mundi. (*Id., ibid.*)

Certabant sæcula quodnam ortu Virginis gloriaretur. (S. Joan. Damasc., *Serm. in Nat. B. M.*)

Pignus promissionis et genitale votum nascituri Dei Maria. (*Id., ibid.*)

Vitam præstantiorem natura habebis, o beata Maria! non tibi ipsi, neque tui ipsius causa progenita es; quocirca Deum habebis ob quem lucem prodiisti. (*Id., ibid.*)

Oportebat enim Virginem in lucem edi, quæ verum omnium conditarum Primogenitum paritura erat (*Id., ibid.*)

In Nativitate Virginis felix Christi est inchoata nativitas. (S. Ildephons., *Orat. de Nat.*)

Hodie nata est illa per quam omnes renascimur. (S. Petr. Dam., *Serm. de Nativ. B. M. V.*)

Non beata Virgo festis laudibus nascens honoraretur, nisi sancta nasceretur. (S. Bernard, *Serm. de Aquæ ductu.*)

Longe ante patribus est cœlitus repromissa, mysticis præfigurata miraculis, oraculis annuntiata propheticis. (*Id., ibid.*)

Pretiosum hodie munus cœlum nobis largitus est, ut dando et accipiendo felici amicitiarum fœdere copularentur humana divinis, terrena cœlestibus, ima summis. (*Id., Serm. de Assumpt.*)

Sicut aurora finis præteritæ noctis est, sic nativitas Virginis finis dolorum et consolationis fuit initium. (Rupert, *in Cant.*)

(Voy. des passages différents sur ce sujet, au *Panorama des Prédicateurs*, t. II, p. 228.)

III. THÉOLOGIE.

1. GRACES DE LA NATIVITÉ DE MARIE, DIFFÉRENTES DE CELLES DE LA CONCEPTION.

Si nous comparons la grâce de la naissance de Marie avec celle de sa conception, nous trouverons que celle qu'elle reçoit à la naissance est incomparablement plus grande, parce que depuis le premier moment, et pendant cette vie secrète et intérieure qu'elle mena dans le sein de sa mère, cette grâce fut incessamment augmentée; et que, comme pendant neuf mois, la nature prépara son corps pour lui donner sa forme, ainsi, pendant tout ce même temps, la grâce prépara son âme afin de la rendre toujours plus agréable à la divine majesté. Il est croyable que Dieu, pour honorer sa première entrée dans le monde, lui donna à ce moment une grâce toute particulière qui, non-seulement la rendit plus sainte en naissant que n'ont jamais été tous les hommes et tous les anges, mais qui fut comme un nouveau caractère qui la consacra à Dieu, et par lequel il en prit possession une seconde fois.

2. RÈGLES QUE DIEU A OBSERVÉES DANS LES GRACES QU'IL A FAITES A LA SAINTE VIERGE.

Les théologiens remarquent que Dieu se sert de trois règles dans la distribution de ses grâces : la première est la dignité des personnes à qui il les donne; car il doit proportionner la grâce à la dignité. D'où il suit que, puisque Marie devait surpasser en dignité toutes les autres créatures, par la qualité de Mère de Dieu, elle devait aussi les surpasser en grâce; la seconde est l'amour qu'il a eu pour ses créatures; car aimer, c'est

vouloir du bien ; or, aimer et vouloir du bien et en faire, à l'égard de Dieu, c'est la même chose. Si donc Dieu a plus aimé la sainte Vierge dès sa naissance qu'il n'a jamais aimé aucune créature, ne lui a-t-il pas aussi communiqué plus de grâces? La troisième règle de cette mesure de grâces est l'emploi auquel Dieu les destine : or, quel plus grand emploi que d'être choisie pour être la Mère du Sauveur, et par ce moyen d'être la corédemptrice du monde?

3. PRIVILÉGES PARTICULIERS DONT MARIE A ÉTÉ FAVORISÉE A SA NAISSANCE.

Dès sa naissance, Dieu doua Marie de l'usage des habitudes infuses et naturelles. De même que, dans la création de l'univers, il produisit les premiers arbres chargés de fruits, qu'il créa les anges et les premiers hommes dans un état parfait, de même il voulut que Marie, sanctifiée en même temps qu'elle reçut la vie, eut l'usage de la raison et de la liberté, et qu'elle fût en état de pouvoir se servir des dons qu'il lui communiquait : ce qui a fait qu'à sa naissance elle a été plus sainte et plus riche en mérites qu'elle ne l'avait été en sa conception, parce que, par l'usage des dons et des grâces qu'elle avait reçus, elle avait exercé une infinité d'actes des plus excellentes vertus.

4. DU SILENCE DES ÉVANGÉLISTES SUR LA NAISSANCE DE LA SAINTE VIERGE.

Ce n'est pas sans mystère que l'Ecriture sainte ne nous dit rien de particulier touchant la Nativité de la sainte Vierge et que, dans la description qu'elle fait de sa généalogie, elle se contente de nous dire qu'elle était femme de Joseph et que c'est d'elle que Jésus-Christ est né. C'est pour nous faire entendre, en termes d'Ecriture, qui disent beaucoup de choses en peu de mots, que, pour connaître les prérogatives de sa Nativité, il ne faut que savoir qu'elle est prédestinée pour être Mère de Dieu ; car c'est de là qu'il en faut juger. Mais aussi le jugement qu'on en forme et la connaissance qu'on en tire nous obligent à reconnaître des grâces et des faveurs si éminentes, que nous ne pourrions jamais les croire si nous ne connaissions la grandeur de la dignité d'une Mère de Dieu, qui est si élevée que Dieu ne peut pas faire une mère plus grande ni placer une pure créature à une plus haute dignité. Ainsi disons que de ces trois mots, si nous savons les peser comme il faut, nous apprenons tout ce qui se peut dire de grand de la sainte Vierge. Qu'est-il besoin de s'étendre sur tous les avantages de sa naissance? Qui dit qu'elle doit être Mère de Dieu, dit tout.

5. MOTIFS DE JOIE A LA NAISSANCE DE MARIE.

Si les peuples ont coutume de témoigner une si grande allégresse lorsqu'il naît des enfants à leur souverain, parce qu'il leur naît à eux des rois et des maîtres, on ne doit pas s'étonner que la naissance de la sainte Vierge ait rempli de joie le ciel et la terre, ainsi que le chante l'Eglise, puisqu'elle doit être la Reine des anges et des hommes.

Mais quelle différence entre ces deux joies! Celle de la naissance d'un prince peut cacher bien des malheurs et des larmes, s'il doit être un jour le fléau de son peuple ; tandis que la joie de la naissance de Marie ne fera que s'accroître pour les fidèles, qui trouveront en elle la meilleure des reines et la plus tendre des mères.

IV. TRAITS HISTORIQUES.

1. LA NATIVITÉ DE MARIE.

On sait assez que le mot *Nativité* a le même sens que *naissance;* mais ce que beaucoup de gens, même catholiques, ignorent peut-être, c'est que l'Eglise applique toujours le nom de *jour natal* ou de *Nativité,* pour le commun des saints, au jour de leur mort, par allusion à la véritable vie dans laquelle ils sont entrés en mourant. Il y a cependant trois *Nativités* qui forment autant de glorieuses exceptions à cette règle, parce qu'elles furent pures de la tache originelle : ce sont celles de saint Jean, qui annonça le jour par excellence, de Marie, qui en fut l'aurore, et de Jésus-Christ, qui, pour parler comme les docteurs, en fut la lumière ou le soleil naissant.

Pour ce qui concerne la naissance de Marie, voici ce que nous apprennent l'Ecriture et la tradition.

Après la chute d'Adam et d'Eve, Dieu avait dit au serpent : « J'établirai l'antagonisme entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne; elle t'écrasera la tête... » C'était là une prédiction contre le démon et une promesse de réconciliation pour le genre humain. Plus tard, le premier des quatre grands prophètes, Isaïe, qui écrivait sept cents ans avant Jésus-Christ, avait prédit à son tour que « le royaume de Juda, comparé par lui à une forêt superbe, tomberait avec ses cèdres élevés, et qu'il ne resterait plus qu'un tronc sans branches et sans feuilles ; » mais il ajoutait : « Un rejeton naîtra de la tige de Jessé; une fleur s'élèvera de ses ruines, et l'esprit du Seigneur y reposera. » Et voilà, d'après les témoignages les plus historiques, qu'à une époque où la race de David avait perdu sa splendeur, le 8 du mois de septembre, un samedi, à l'aube du jour, une sainte femme de la tribu sacerdotale, connue sous le nom d'*Anne*, épouse d'un homme juste, nommé *Joachim*, de la tribu de Juda, donna le jour à Marie, à Nazareth. *Nazareth* était dans les anciens temps une ville de Galilée, de la tribu de Zabulon. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une simple bourgade, ou un village de la Palestine, à six lieues de Samarie, à douze de Jérusalem et à une petite distance du Mont-Carmel. Cette localité s'appelle maintenant *Nassera*. Elle est située dans un vallon de forme circulaire et entourée de quinze montagnes; elle est divisée en petits jardins où les figuiers sont en grand nombre et produisent d'excellents fruits. Ses maisons, de pauvre apparence et couvertes de toits plats, sont intérieurement propres comme la pierre blanche dont elles sont bâties, et sa population est d'environ mille huit cents habitants, dont mille sont Turcs et huit cents chrétiens, sans un seul juif. Cette bourgade fut le but d'un pèlerinage de saint Louis. Ce prince s'y rendit à pied d'une certaine distance, il y fit célébrer l'office divin et communia de la main du légat. C'était le 24 mars 1251, la veille de l'Annonciation; et la communion fut donnée dans la chambre même où, suivant la tradition, s'était fait entendre la salutation angélique. — C'est là qu'était autrefois une indigente demeure pratiquée en partie dans un rocher, et à laquelle on arrivait en descendant quelques degrés ; elle était la propriété et l'unique fortune de Joachim et d'Anne, tous deux simples artisans, de la race de David, qui avait été jadis si puissante. Ils étaient sans enfants, lorsqu'après vingt ans de mariage une *fleur* vint embellir leur union. Neuf jours après cette naissance, toute la famille fut convoquée, suivant la coutume d'Israël, et on convint que ce charmant rejeton de la tige de Jessé s'appellerait dans le monde *Miriame* (Marie), nom qui, en syriaque et en hébreu, a plusieurs significations, telle que : *dame, maîtresse, souveraine, illuminatrice, mer amère* et *étoile de la mer*. Ces qualifications, l'avenir devait les expliquer et les étendre.—Assurément, si les peuples ont coutume de témoigner une si grande allégresse lorsqu'il naît des enfants à leur souverain, parce qu'il leur naît à eux des rois et des maîtres, faut-il s'étonner que la naissance de Marie ait rempli de joie le ciel et la terre, comme chante l'Eglise, puisqu'elle doit être la reine des anges et des hommes, notre unique espérance après Jésus-Christ, dit saint Epiphane; notre caution auprès de Dieu, dit saint Augustin; notre médiatrice auprès du Médiateur, dit saint Bernard; le remède de tous nos maux, dit saint Bonaventure; notre paix, notre joie, notre bonne Marie, dit saint Ephrem; enfin notre gloire, notre consolation, notre vie, comme chante toute l'Eglise.

SAINT JOACHIM ET SAINTE ANNE.

Sainte Anne, la plus heureuse de toutes les meres après Marie, a reçu de cette reine des anges le premier baiser, le premier regard, la première caresse. Les anges s'estimeraient heureux de balancer doucement le berceau de Marie; ils tiendraient à honneur de former son enfance, de guider ses premiers pas, de l'environner des soins les plus tendres et les plus empressés. Ce bonheur est ré-

servé à sainte Anne et à saint Joachim.

Je connais une province de notre France qui a gardé sa foi des beaux jours de notre histoire. On retrouve parmi les habitants de la fidèle Bretagne une dévotion naïve et populaire envers la bienheureuse mère de la Vierge immaculée. Le nom de sainte Anne est un nom cher à tous les Bretons ; ce nom est dans toutes les bouches, et l'amour que ce nom inspire vit dans tous les cœurs. Les vieillards transmettent ce culte de famille à leurs enfants ; et le matelot ne quitte jamais sa chère Bretagne, jamais il ne part pour des courses lointaines, jamais il ne revient dans sa patrie bien-aimée sans aller s'agenouiller devant l'image séculaire de sainte Anne d'Auray. Que de tempêtes furent apaisées par son invocation ! que de naufrages furent sans douleur et sans larmes pour ces pieux habitants de la vieille Bretagne !

Hélas ! ces dévotions naïves, qui ont formé des peuples de héros, sont devenues pour nous comme les souvenirs d'une vieille chronique. Notre orgueil ignorant ne comprend pas, ne comprendra jamais cette logique de la piété et de la reconnaissance, qui apprit à la religieuse Bretagne qu'elle trouverait, dans l'amour de sa chère sainte Anne, une protection puissante contre les vagues de l'impiété et contre les tempêtes du doute, bien autrement furieuses que ne le sont celles de l'Océan qui baigne ses rivages. (M. l'abbé Combalot, *Sermon sur la Nativité de la sainte Vierge.*)

3. RÉVÉLATION DU SAINT NOM DE MARIE.

C'est une maxime infaillible admise parmi les docteurs de l'Eglise que, non-seulement Dieu a accordé à son auguste Mère toutes les faveurs dont il a honoré les autres saints, mais encore qu'elle les possède dans un degré d'autant plus suprême qu'elle les surpasse tous infiniment en dignité et en sainteté. Or, d'après ce principe, nous ne pouvons douter que Dieu soit l'auteur du beau nom de Marie ; et, de même qu'Adam reçut du ciel le pouvoir d'imposer le nom à celle que le Seigneur lui avait donnée pour compagne, ainsi le Saint-Esprit s'est réservé le soin de nommer son épouse.

En effet, si le nom du patriarche Isaac a été révélé par un ange à son père Abraham ; si le nom de saint Jean-Baptiste a été annoncé par un envoyé céleste à Zacharie et à sainte Elisabeth, on doit croire sans hésiter que le saint nom de Marie est aussi descendu du ciel, d'où il a été apporté par l'archange Gabriel à saint Joachim et à sainte Anne.

Marie révéla elle-même à sainte Brigitte que les anges gardiens, entendant son divin nom, s'approchent davantage de ceux qui leur sont confiés et les environnent de plus de soins et de sollicitude, tandis que les démons redoutent extrêmement le nom de Marie et sont contraints d'abandonner aussitôt ceux qui sont fidèles à le redire avec amour et confiance.

Les serviteurs de la sainte Vierge on une dévotion spéciale au très-doux nom de Marie ; plusieurs aiment à l'honorer en récitant les belles prières dont les initiales composent le nom de *Maria* :

A — Ave, Regina cœlorum.
I — Inviolata.
R — Regina cœli, lætare,
A — Ave, maris stella.
M — Magnificat.

4. HOMMAGES RENDUS AU SAINT NOM DE MARIE.

Saint François de Paule avait si souvent sur les lèvres les saints noms de Jésus et de Marie, que les religieux de son ordre ont été nommés autrefois les religieux de Jésus-Marie.

Le R. P. Lefèvre, premier compagnon de saint Ignace, ne manquait jamais, au commencement de toutes les heures de l'office canonial, de répéter le saint nom de Marie autant de fois qu'il s'était proposé d'intentions dans la récitation du bréviaire.

On lit dans l'histoire de la pieuse Philippe de Gueldres, reine de Jérusalem et de Sicile, duchesse de Lorraine, décédée en 1547, à l'âge de cent cinq ans, que les neuf derniers jours de sa vie elle prononça plus de trois mille fois cette salutaire invocation : Jésus ! Marie !

Marguerite, princesse de Hongrie, les avait continuellement à la bouche, et elle ajoutait au saint nom de Marie : Mère de Dieu et mon espérance.

Mais il n'y a rien de pareil à ce que, est **rac**onté dans l'histoire du Japon d'une femme si zélée pour le culte des idoles qu'elle prononçait tous les jours cent quarante mille fois les noms du souverain de tous les dieux, Nabu, Amidabu.

Touchée de la grâce, éclairée des lumières de la vraie foi, elle abjura ses erreurs et reçut le baptême, l'an 1622, à l'âge de soixante-quatorze ans. Pour réparer autant qu'il dépendait d'elle le culte superstitieux qu'elle avait rendu aux fausses divinités du pays, elle résolut de prononcer tous les jours autant de fois les noms de Jésus et de Marie jusqu'à sa mort. Mais comme le démon l'éveillait autrefois de grand matin pour lui donner le temps de payer le tribut journalier de cette impie superstition aux idoles, son ange gardien lui rendit après sa conversion un pareil office, l'éveillant au point du jour afin qu'elle pût prononcer selon ses désirs les noms sacrés de Jésus et de Marie.

Saint Charles Borromée ordonna dans son diocèse de Milan que les prêtres, en célébrant la sainte messe et les autres offices, ainsi que tous ceux qui les servent à l'autel, fissent une inclination de tête chaque fois qu'ils prononceraient le saint nom de Marie.

Le bienheureux Paschal d'Aragon, religieux de l'ordre de Saint-François, fléchissait dévotement le genou, chaque fois qu'il entendait prononcer le saint nom de Marie.

Saint Joscion, moine de l'ordre de Saint-Benoît, mort l'an 1173, récitait tous les jours cinq psaumes commençant par les cinq lettres qui composent le nom de Maria :

M — Magnificat.
A — Ad Dominum cum tribularer, clamavi.
R — Retribue servo tuo.
I — In convertendo.
A — Ad te levavi animam meam.

Cette pratique de dévotion fut récompensée par un grand miracle que Marie fit en faveur de son fidèle serviteur.

V. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

Dès le jour de sa naissance, dès son berceau, Marie doit être appelée Mère de Dieu ; puisque c'est d'elle qu'il a été dit : *De qua natus est Jesus.* (S. Basile de Selencie, *Orat. de B. Virg.*)

Que le genre humain entier tressaille d'allégresse, que tout les hommes, quelque soit leur rang, leur âge, leur langue, soient dans la plus vive joie au jour de la bienheureuse naissance de la Vierge Marie ! (S. J. Damascène, *Orat. de Nat. Virg.*)

Il fallait qu'il y eût un jour qui précédât et annonçât l'immense don de notre salut. Or c'est celui de la Nativité de Marie. Ce jour est l'aurore et le commencement de notre rédemption, puisque la bienheureuse Marie est le terme de l'union du Verbe avec la chair destinée à être déifiée. (S. André de Crète, *Orat. de Nat. B. V. Deip.*)

Accordez-nous, nous vous le demandons, ô très-sainte Vierge ! en ce jour béni de votre Nativité, de mourir au péché et au monde, de vivre et de renaître en Dieu. Faites que l'Enfant Jésus naisse en nous par la grâce, de même qu'il est d'abord né en vous par la foi et la charité. (Gerson, *Serm. de Nat. B. Virg.*)

Il est certain que Marie fut la plus belle âme que Dieu ait créée. Elle fut même l'œuvre la plus grande qu'ait faite le Tout-Puissant en ce monde et la plus digne de lui après l'incarnation du Verbe : *Opus quod solus Deus supergreditur*, comme parle saint Pierre Damien. (S. Liguori, *Serm. sur la Nativité de Marie.*)

VI. COMPARAISONS.

1. Puisque les hommes ont coutume de célébrer la naissance de leurs enfants avec l'appareil de la joie et de l'allégresse, quoiqu'ils dussent plutôt donner des signes de tristesse et de deuil, il est juste que la naissance de notre petite

Marie soit célébrée par une fête et une joie universelles; car elle vient à la lumière petite, quant à son âge, mais grande en mérites et en vertus. (S. Liguori, *Serm. sur la Nativité de Marie.*)

2. L'eau sortit telle que nous la voyons des mains du Créateur, parce qu'elle devait être le premier trône de Dieu : *Spiritus Domini ferebatur super aquas;* de même la Vierge Marie est toute parfaite dans sa naissance, parce qu'elle devait être le tabernacle de la majesté divine : *Divini splendoris sedes et receptaculum.* (*Ex. SS. PP.*)

3. S. Jean-Baptiste a été élevé au-dessus des autres hommes par les grâces qu'il a reçues à sa naissance; la bienheureuse Vierge a dû être élevée dès le jour de sa naissance au-dessus de toutes les créatures, parce qu'elle a reçu toutes les grâces avec plénitude. (Anonyme.)

4. De même qu'une fontaine se convertit bientôt en rivière et en fleuve, de même Marie, si petite et si inconnue à sa naissance, devient le grand fleuve de la miséricorde de Dieu : *Fons parvus crevit in fluvium.* (Esther, x, 6.)

5. De même que l'aurore est la fin de la nuit et le commencement du jour, de même votre naissance, ô fille d'Abraham! de ce patriarche à qui le Seigneur promit la bénédiction dans sa race, votre naissance, dis-je, a été la fin des douleurs et le commencement de la consolation, la fin de la tristesse et le principe de la joie. (L'abbé Rupert, *in Cant.* 6.)

6. Si l'œil de Dieu se reposait avec complaisance sur les vertus de Job, quelle fut la joie de ce grand Dieu, quand il fixait des profondeurs de sa gloire, le berceau qui renfermait Marie! (M. l'abbé Combalot. *Confér. sur les grandeurs de Marie.* — 7e *Conf., Naissance de la très-sainte Vierge*).

7. Si le Fils de Dieu a cédé à un sentiment d'admiration en face de la foi de la Chananéenne, que n'a-t-il pas éprouvé de joie en voyant éclore cette fleur virginale qui devait le donner à la terre comme le fruit de vie! (*Id., ibid.*)

8. Les anges s'estimeraient heureux de balancer doucement le berceau de Marie; ce bonheur est réservé à sainte Anne et à saint Joachim. (*Id., ibid.*)

Si les prédestinés des âges préparateurs du Messie avaient trouvé des motifs de confiance dans la seule pensée des destinées futures de la Mère du Christ, que se passa-t-il au séjour qu'ils habitaient, quand les clartés qui s'échappaient du berceau de la Vierge chantée par Isaïe, vinrent y répandre les premiers rayons du jour naissant de la grâce? (*Id., ibid.*)

VII. MOTIFS, MANIÈRE ET MOYENS.

MOTIFS DE LA GLORIEUSE NAISSANCE DE MARIE.

1° L'incarnation du Verbe : *Rerum omnium conditarum primogenitum paritura erat.* (S. J. Damascen., *Serm. de Nat. Virg.*)

2° Le salut du monde. Elle doit être l'instrument de ce salut : *Promeruit ut perditi orbis reparatrix dignissima foret.* (S. Anselm., *de Laud. Virg.*)

MANIÈRE DONT NAIT LA B. V. MARIE.

1° Dans la pauvreté. A Nazareth, dans l'obscure maison d'Anne et de Joachim.

2° Dans la plénitude des grâces.

MOYENS POUR HONORER MARIE DANS SA NAISSANCE.

1° Se réjouir avec l'Eglise de cette glorieuse naissance; 2° demander à avoir part aux grâces que Dieu lui accorda en naissant; 3° prendre part, selon qu'il est en nous, à ses sublimes destinées; accepter comme elle autour de son berceau la pauvreté et l'obscurité.

VIII. EMBLÈME.

AURORA.

ÉCRITURE.

Progreditur quasi aurora consurgens. (*Cant.*, VI, 9.)

Sicut lux auroræ, oriente sole, mane absque nubibus rutilat. (II *Reg.*, XXIII, 4.)

Quasi diliculum præparatus est egressus tuus. (*Os.*, VI, 3.)

SS. PÈRES.

Aurora ex qua prodiit sidus splendidissimum. (S. Ephr., *de Laud. B. Virg.*)

Aurora noctem expellens sempiternam. (S. Joan. Damasc., *Serm. de Assumpt.*)

Cujus nativitas dolorum finis fuit, sicut aurora præteritæ lucis. (*Id., ibid.*)

Nata Virgine, surrexit aurora, quia Maria veri prævia luminis hæc aurora de qua natus est sol justitiæ. (S. Petr. Dam., *Serm. de Nat. Virg.*)

Sicut aurora terminum noctis, et diei principium ; sic et Virgo noctem expulit sempiternam. (S. Petr. Dam., *Serm. de Assumpt. Virg.*)

Splendor jacentium in tenebris. (S. Germ. Const., *in Encomio Virg.*)

Aurora felix. (S. Bonavent., *in Spec. L.* 7.)

Aurora veri solis. (S. Bernardin., *Serm.* 51.)

Quando nata es, o Beata Virgo ! tunc vera nobis aurora surrexit, aurora prænuntia diei sempiternæ. (Ruppert., Abb., *in Cant.* 6.)

IX. FIGURE.

EVA NOVA.

Ipsa conteret caput tuum. (*Gen.*, II, 15.)

Mater cunctorum viventium. (*Id.*, III, 20.)

SS. PÈRES.

Nova Eva, Mater vitæ. (S. Athan.)

Per Evam interitus, per Mariam salus. (S. August., *de Symbolo.*)

Eva nova melior antiqua ; illam quidem omnes generavit in mundum, ista in cœlos : illa mater miseriæ, ista mater misericordiæ ; illa principium mortalitatis, ista principium regenerationis ; illa gratiam perdidit, ista gratiam invenit ; illa transivit de gratia in culpam, hæc nos transire fecit de culpa in gratiam ; illa de latere viri dormientis facta, ista de corde Dei vigilantis ; illa viro suo occasio fuit perditionis, hæc viro suo adjutorium redemptionis ; desponsatur prigo corruptarum, hæc desponsatur mensura virginum ; illa prima virginitatem perdidit, ista prima virginitatem Deo consecravit ; illa a diabolo decepta, ista ab Angelo edocta ; illam diabolus vicit per superbiam, ista diabolum vicit per humilitatem. (B. Albertus Magnus, C. 53 *super Missus.*)

« Eve était vierge lorsque le démon lui parla, quoiqu'elle fût l'épouse d'Adam ; Marie de même était vierge quand l'ange se présenta à elle, quoiqu'elle fût déjà l'épouse du chaste Joseph. Eve écoute le serpent pour se laisser séduire, Marie écoute l'ange pour recevoir de lui les ordres du Très-Haut. Eve croit le démon et elle ne croit point Dieu, Marie croit d'une foi ferme le mystère, de tous le plus incompréhensible, dès que l'ange le lui a révélé de la part et au nom de Dieu. Eve est un prodige d'orgueil, d'infidélité et de révolte contre Dieu, et Marie est un miracle de foi, d'humilité et d'assujettissement à Dieu. Ainsi une vierge est d'abord la ruine du monde, et une vierge, au temps marqué par les décrets divins, est et devient l'origine du salut de ce même monde, afin que Marie vierge fût la médiatrice et l'avocate d'Eve, qui avait abandonné Dieu étant vierge, et que l'obéissance de l'une devint le remède et la réparation de la désobéissance de l'autre. (S. Irén., *lib. V advers. hæreses, in Brev., offic. de Beata in subb., mense Maio, Bible* de M. de Genoude, t. I, p. 43.)

X. AUTRES FIGURES ET EMBLÈMES.

CRÉATION. Fecit Deus duo luminaria, luminare majus et luminare minus. (*Gen.*, I, 16.)

ENFANTS DE MIRACLE. Isaac, Samson, Samuel, Jérémie, Jean-Baptiste, la bienheureuse Marie. — Quis putas puer iste erit ? (*Luc.*, I, 66.)

TROIS GÉNÉRATIONS INÉNARRABLES. Generatio Verbi, Jesu Christi et Mariæ. — Generationem ejus quis enarrabit ? (*Is.*, LIII.) — Generationem Verbi, Assumptionem et Nativitatem Mariæ quis enarrabit ? (S. Bernard.)

GÉNÉRATION DU VERBE. — NATIVITÉ DE LA B. V. MARIE. Vapor est virtutis Dei, emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei sincera ; et ideo nihil inquinatum in eam incurrit ; candor enim est lucis, et speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius. (*Sap.*, VII, 25.)

EVE, MARIE. Eva hominibus causam

mortis attulit, per eam quippe mors intravit in mundum; Maria vero vitæ causam præbuit per quam vita nobis nata est. (S. Epiph., *Adv. Hœres.*)

Cèdre. Quasi cedrus exaltata sum in Libano et quasi cypressus in monte Sion. (*Eccli.*, XXIV, 17.)

Toison de Gédéon. Descendet sicut pluvia in vellus et sicut stillicidia stillantia super terram. (*Ps.* LXXI, 6.)

XI. HISTOIRE ET ESPRIT DE CETTE FÊTE.

1. HISTOIRE DE CETTE FÊTE.

L'Eglise, au cinquième siècle, était encore dans l'usage de ne célébrer aucune naissance temporelle des saints, excepté celle de Notre Seigneur et de son divin précurseur; c'est la remarque de saint Augustin; sans doute par la raison que, dans les premiers temps, l'Eglise emprunta ces fêtes de l'Ecriture, et que l'Evangile ne parle que de ces deux naissances; elle n'a fait depuis qu'une exception à cette règle en faveur de la sainte Vierge. La plupart des auteurs qui ont écrit sur les fêtes, ne font remonter celle de la Nativité qu'au neuvième siècle, et disent que Paschase Radbert est le premier qui en fasse mention dans son livre de la *Virginite.* Gauthier d'Orléans le rapporte dans ses *Capitulaires.* Ils ajoutent que cette fête ne se célébrait encore que dans quelques églises, puisque, plus de cent cinquante ans après, c'est-à-dire environ l'an 1000, Fulbert, évêque de Chartres, en parle comme d'une fête nouvelle. Cependant le savant dom Martenne, dans son *Traité de la célébration de l'Office divin,* la fait remonter plus haut que le pape Sergius, qui fut élu en 587; et il dit qu'elle est marquée dans les anciens *Sacramentaires* de Gélase et de saint Grégoire. Il cite encore des *manuscrits* de près de 1100 ans, qui parlent de la fête de la Nativité. Le père Croiset, dans son *Année chrétienne,* est du même sentiment, et ajoute que le pape Sergius la mit au rang des quatre fêtes de la sainte Vierge auxquelles les fidèles avaient coutume de faire une procession. Quoi qu'il en soit, elle était très-célèbre et mise au rang des grandes fêtes du temps de saint Bernard, comme on le voit dans sa fameuse *Lettre* aux chanoines de Lyon.

La solennité de cette fête fut augmentée en Occident, vers le milieu du treizième siècle, par l'Octave qui lui fut ajoutée, à l'occasion des difficultés suscitées par Frédéric II, dans le conclave assemblé pour donner un successeur au pape Célestin IV. Les cardinaux, pour se délivrer des vexations de l'empereur, s'obligèrent, par un vœu, à établir l'Octave de la Nativité de la sainte Vierge aussitôt après l'élection d'un pape légitime. Innocent IV ayant été élu bientôt après, exécuta ce vœu du sacré Collége, en établissant l'Octave de la Nativité, l'année même de son élection, c'est-à-dire en 1243. (Meusi, *Catéchisme historique, dogmatique et moral sur les principales fêtes.*)

2. ESPRIT DE CETTE FÊTE.

Le nom de Marie, dit saint Bernard, signifie *étoile de mer.* Aucun autre nom pouvait mieux convenir à la Mère de Dieu, à cette étoile brillante qui éclaire et dirige admirablement tous ceux qui voguent sur la mer orageuse du monde. Ne perdez pas de vue sa lumière, si vous ne voulez courir à un triste naufrage. Si les vents impétueux des tentations s'élèvent dans votre cœur, si les écueils de la tribulation vous effraient, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si les tempêtes de l'orgueil, de l'ambition, de la jalousie vous mettent en péril; si la colère, l'avarice, les révoltes de la chair, agitent le vaisseau de votre âme, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si l'énormité de vos péchés vous trouble et vous alarme, si la crainte des jugements de Dieu vous saisit et vous décourage, pensez à Marie son nom apaisera vos alarmes et ranimera votre confiance. En un mot, dans tous les dangers, dans tous les accidents et vicissitudes de la vie, pensez à Marie, invoquez Marie; que son nom soit sans cesse dans votre bouche; qu'il soit surtout dans votre cœur, et, pour obtenir plus sûrement sa protection, suivez fidèlement ses exemples.

Tels sont les sentiments que doit réveiller dans votre cœur la fête de ce jour.

Réjouissons-nous donc avec toute l'Eglise à la vue de cette divine aurore, qui n'a paru sur la terre que pour nous annoncer le lever du soleil de justice. Imitons surtout son empressement à se consacrer au service de Dieu. Elle n'a pas attendu pour le faire qu'elle fût dans un âge avancé : elle l'a fait dès sa naissance; elle l'a fait dès le moment de sa conception. Si nous n'avons pu le faire aussi promptement, ne différons plus aujourd'hui, et surtout n'attendons pas pour cela le moment de notre mort. Notre vie tout entière n'est pas trop longue pour rendre à Dieu ce que nous lui devons. Il nous a aimés de toute éternité ; il nous a fait du bien dès le moment de notre naissance, et il ne cesse point de nous en faire encore tous les jours ; répondons à tant de grâces par un attachement inviolable à son service; et que rien ne soit jamais capable de nous en détourner. (Un Directeur de séminaire, *Instruction sur les principales fêtes de l'année.*)

XII. COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE APPLIQUE AU SUJET.

Principes spéciaux.

1. CIRCONSCRIPTION DU SUJET.

La relation qu'il y a entre conception et naissance a porté quelquefois le prédicateur à parler de la *Conception* de la très-sainte Vierge quand il devait traiter de sa *Nativité,* et *vice versa.* Le plus souvent l'orateur, après avoir exposé dans l'exorde l'objet de la fête qui est la *Nativité,* entre en matière en traitant de la *dévotion* à la sainte Vierge. Chaque chose en son temps et en son lieu, selon le précepte des maîtres. Le sujet de la Nativité est assez intéressant, assez instructif, assez vaste sans entreprendre sur d'autres. Donc évitez la confusion en le séparant nettement de la *Conception,* et parlez de la *Nativité* au 8 septembre et non de la dévotion. Ce n'est point trop qu'au moins une fois dans l'année on entretienne son auditoire sur le mystère du jour.

2. INVENTION.

1. SUR LE MYSTÈRE. On pourra considérer dans ce mystère : 1° Les motifs de la Nativité de la bienheureuse Marie, qui sont l'incarnation du Verbe et le salut du monde ; 2° la manière dont s'opère cette naissance ; 3° les moyens pour la célébrer.

SUJET MORAL. 1° La sainte Vierge naît pour être notre modèle. (Collet, La Rue.)

2° Nous devons naître à la grâce; 3° imitation de la sainte Vierge. (S. Bernard.)

3. DISPOSITION.

1. PLAN. Le plan qui embrasserait toutes ces parties serait trop étendu. Il faut le réduire à une ou deux. 1° Marie naît dans la sainteté ; 2° Marie naît pour la sainteté. Tel est le plan de Bossuet et de Pallu. C'est un des motifs et une des manières. Texier, comme nous le dirons plus bas, considère trois naissances dans Marie : 1° dans les idées éternelles; 2° dans le monde ; 3° dans le cœur des fidèles. C'est la manière. 1° Naissance de Marie, source d'allégresse ; 2° naissance de Marie, gage de paix. Il y a ici les effets de cette naissance et son but. Ce plan est de M. l'abbé Combalot.

Il est évident, d'après ces autorités, que le plan doit etre réduit à deux ou trois idées principales quand il est trop étendu.

2. CONFIRMATION. L'Ecriture, les saints Pères, la théologie, voilà les sources principales pour ce sermon. La proposition : *Marie naît dans la sainteté* n'est qu'un corollaire du dogme de l'immaculée Conception. *Marie naît pour la sainteté.* Cette sainteté sera pour elle d'*obligation* et de *perfection,* pourquoi? A cause de sa sainteté première et à cause de ses hautes destinées ; à cause de la grâce qui l'inonde et du concours qu'elle lui offre. Ces raisonnements sont simples et se prêtent à une exposition lumineuse. On peut considérer autrement le sujet, mais l'argumentation ne devra jamais présenter de l'obscurité. Il n'est besoin d'aucune métaphysique pour relater une naissance et en exposer les conséquences. Aussi M. l'abbé Combalot n'a-t-il fait qu'exposer et peindre;

dans un pareil sujet, sa méthode est meilleure, et assurément son auditoire l'a suivi avec intérêt et beaucoup de fruit.

ÉLOCUTION.

Le style dans ce sujet doit être doux, gracieux, animé. Une naissance comme celle de Marie doit être décrite avec allégresse, avec cette joie du cœur qui montre le prochain accomplissement de longues espérances. Les effusions et les élans de l'âme doivent abonder. L'esprit a peu à dire, c'est le cœur qui doit parler à Dieu pour le remercier, à sa fille bien aimée qu'il nous envoie pour être notre mère, afin de la saluer avec amour.

ACTION.

Le maintien sera celui d'un prophète qui monte au temple pour annoncer au pauvre peuple une bonne nouvelle. Face saintement joyeuse, les yeux sur toute l'assemblée, le son de voix plein d'un homme content, le geste doux, et partout, jusque sur ses vêtements blancs, les rayonnements de l'espérance : *Spes nostra, salve!*

XIII. TRAITÉS REMARQUABLES SUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

SAINTS PÈRES.

S. Jean Damascène. De tous les Pères, saint Jean de Damas est celui qui a traité le plus amplement ce mystère. Il en parle *ex professo*, tandis que les autres ne le font que par occasion. On tirera le plus grand fruit de la lecture de ses trois oraisons sur ce sujet.

S. Bernard. Son long et beau sermon sur cette fête est connu sous le titre : *De aquæ ductu.*

ASCÉTIQUES.

D'Argentan. Beaucoup de prédicateurs puisent dans les *Conférences théologiques et spirituelles sur les grandeurs de la sainte Vierge*, du P. d'Argentan, ouvrage qui jouit encore aujourd'hui d'une grande estime. Sa conférence sur la *Nativité* de la sainte Vierge est un bon traité sur cette matière.

Le Valois. Nous indiquons encore le second entretien des œuvres spirituelles de Le Valois, au tome IV^e^.

PRÉDICATEURS.

S. Thomas de Villeneuve. Les sermons de ce saint sont pieux, touchants, animés. On en tire des passages pleins d'effet. Il sera bon de consulter ses trois sermons sur le sujet qui nous occupe.

Texier. Ses sermons sur la fête de la sainte Vierge, qu'on a donnés en un petit volume, sont très-répandus. Nos contemporains ont écrit avec plus d'éclat, mais avec moins de simplicité, de méthode et d'onction. Pas de plan plus vaste que celui de cet orateur sur ce sujet : *Trois naissances de Marie.* La première, dans les idées éternelles de Dieu ; la deuxième, dans le monde ; la troisième, dans le cœur des fidèles. Mais son sermon manque de développements.

Bretonneau. Son discours est un de ceux qui sont le mieux dans le sujet.

M. l'abbé Combalot. On trouve son beau sermon sur la Nativité dans ses *Conférences sur les grandeurs de la sainte Vierge*, qui ont été publiées il y a quelques années.

XIV. PLANS DIVERS.

1° PLANS POUR SERMONS.

1^er^ PLAN.

SAINTETÉ DE LA NAISSANCE DE MARIE

(Bretonneau.)

1^er^ POINT. — MARIE NAIT SAINTE.

1. Elle naît avec la sainteté habituelle.
2. Elle naît avec la sainteté actuelle.

2^e^ POINT. — MARIE NAIT POUR UNE VIE PLUS SAINTE.

1. D'une sainteté d'obligation.
2. D'une sainteté de perfection.

2^e^ PLAN.

MARIE NAISSANTE SEMBLABLE A DIEU.

(Latour.)

1^er^ POINT. — PARCE QU'ELLE EST FAITE A L'IMAGE DE DIEU.

1. Les lumières de Marie naissante sont pures
2. La sainteté de Marie naissante est parfaite.
3. La puissance de Marie naissante est absolue.
4. La fécondité de Marie est miraculeuse.

2e POINT. — PARCE QUE DIEU L'A FAITE A SON IMAGE.

1. Marie est semblable à Dieu par le corps; car elle ressemble à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'elle a enfanté.
2. Marie est semblable à Dieu dans le cours de la vie.
3. Marie est semblable à Dieu par le cœur.
4. Marie est semblable à Dieu par la conduite.

3e PLAN.

MARIE, NOTRE MODÈLE DANS SA NAISSANCE.

(Larue.)

1er POINT. — LA NAISSANCE DE MARIE EST LE MODÈLE DE NOTRE SANCTIFICATION.

Car nous avons reçu comme elle :
1. Une grâce d'adoption.
2. Une grâce de consécration.
3. Une grâce d'élévation.

2e POINT. — LA NAISSANCE DE MARIE EST L'APPUI DE NOTRE ESPÉRANCE.

Parce qu'elle offre à nos prières et à nos hommages une dévotion dont Jésus-Christ est :
1. Le principe.
2. La fin.

4e PLAN.

SUBLIMES DESTINÉES DE MARIE.

(Montargon.)

1er POINT. — MARIE, EN NAISSANT, EST APPELÉE AUX PLUS SUBLIMES DESTINÉES.

1. A être la plus sainte des Vierges.
2. A être la plus glorieuse des mères.
3. La plus puissante des créatures.

2e POINT. — IMITONS MARIE DANS SA FIDÉLITÉ A SUIVRE LES DESSEINS DE DIEU.

1. Marie répondit à la plénitude de grâces par une plénitude de circonspection.
2. A la plénitude de gloire par une plénitude d'humilité.
3. A une plénitude de puissance par une plénitude de charité.

5e PLAN.

MARIE, MÈRE DES PÉCHEURS ET MODÈLE DES JUSTES.

(Collet.)

1er POINT. — MARIE NAIT POUR ÊTRE LE MODÈLE DES PÉCHEURS.

1. Aucun ne connaît mieux que Marie leur misère.
2. Aucun ne peut mieux qu'elle la soulager.
3. Aucun ne veut mieux qu'elle la soulager.

2e POINT. — MARIE NAIT POUR ÊTRE LE MODÈLE DES JUSTES.

1. Elle leur apprend à se consacrer à Dieu de bonne heure.
2. Elle leur apprend à continuer leur sacrifice jusqu'à la mort avec une nouvelle ferveur.

6e PLAN.

MARIE, DANS SA NAISSANCE, MÉRITE NOS HOMMAGES ET NOTRE CONFIANCE.

(Perrin.)

1er POINT. — LA NAISSANCE DE LA MÈRE DE DIEU MÉRITE NOS HOMMAGES.

1. Comme chrétiens.
2. Comme catholiques.

2e POINT. — LA NAISSANCE DE LA MÈRE DE DIEU MÉRITE NOTRE CONFIANCE.

1. Confiance d'amour.
2. Confiance entière.
3. Confiance sage.

7e PLAN.

JOIES A LA NAISSANCE DE MARIE.

(M. l'abbé Combalot, missionnaire apostolique.)

1er POINT. — NAISSANCE DE MARIE, SOURCE D'ALLÉGRESSE.

1. Pour Dieu et les hommes.
2. Pour les anges.
3. Pour les justes dans le sein d'Abraham.

2e POINT. — NAISSANCE DE MARIE, GAGE DE PAIX.

1. Cette naissance est le prélude de notre régénération.
2. C'est la naissance de la créature la plus parfaite.
3. Elle naît pour être l'instrument de notre salut.

2e PLANS POUR PRONES.

1er PLAN.

(Matthias Faber.)

THEMA. — DE COMMUNI LÆTITIA PER ORTUM MARIÆ, Gaudium :

1. Parentibus Beatæ Virginis.
2. Patribus in Limbo.
3. Angelis in cœlo.
4. Deo ipsi.
5. Universo mundo.

2e PLAN.

(S. Liguori.)

1re CONSIDÉRATION. — GRACE DONT DIEU ENRICHIT MARIE A SA NAISSANCE.

2e CONSIDÉRATION. — FIDÉLITÉ DE MARIE A CORRESPONDRE A CES GRACES.

3e PLAN.

(Biroat,)

1re RÉFLEXION. — DE LA NAISSANCE DE MARIE PAR RAPPORT AU PASSÉ.

1. Sa naissance éternelle dans le sein de Dieu : *Contemplari liceat mentem Dei ab æterno gravidam*, dit un saint Père.
2. Les prophéties et les figures qui l'ont annoncée au monde.

2e RÉFLEXION. — DE LA NAISSANCE DE MARIE PAR RAPPORT AU PRÉSENT.

1. Dons et priviléges qu'elle reçoit du ciel à sa naissance.
2. Joie qu'elle apporte au monde.

3e RÉFLEXION. — DE LA NAISSANCE DE MARIE PAR RAPPORT A L'AVENIR.

1. Mission qu'elle reçoit dès le moment de sa naissance.
2. Sa fidélité à l'accomplissement de cette mission.

3° PLANS POUR HOMÉLIES, INSTRUCTIONS FAMILIÈRES, ENTRETIENS ET PETITES CONFÉRENCES.

1er PLAN.

HOMILIA PRIMA.
(Carthagène.)

PRIMA CONSIDERATIO. — BEATISSIMA VIRGO NON SOLUM MAJORUM SUORUM GENTILITIÆ NOBILITATIS, SED ET VIRTUTUM ILLORUM UNIVERSALIS (UT AIUNT) HÆRES NATA OSTENDITUR.

SECUNDA CONSIDERATIO. — DE GENEALOGIA B. V. MARIÆ.

2e PLAN.

HOMILIA SECUNDA.
(Carthagène.)

PRIMA CONSIDERATIO. — DE VARIIS CIRCUMSTANTIIS TAM ANTECEDENTIBUS QUAM CONCUMSTANTIBUS ET SUBSEQUENTIBUS FELICISSIMUM DEIPARÆ VIRGINIS ORTUM.

SECUNDA CONSIDERATIO. — DE VATICINIIS, FIGURIS, TEMPORE, LOCO, ET UNIVERSALI GAUDIO QUOD MUNDO ANNUNTIAVIT, ET ALIIS SIMILIBUS.

XV. AUTEURS A CONSULTER.

SAINTS PÈRES ET SAINTS ORATEURS.

S. Grégoire de Nysse. — Orat. de Nativ. Virg.
S. Jérôme. — Ep. ad Heliodorum.
— Ep. ad Chromatium.
S. Augustin. — De Nativ. Virg. Serm. 1, 2, 3.
S. Ildephonse. — Serm. 1, 2, 3.
S. Beda. — 1 Serm.
S. J. Damascène. — Orat. 1, 2, 3.
Alcuin. — Serm. de Nativ. Virg.
S. Pierre Damien. — Serm. 1, 2, 3.
S. Innocent, pape. — 1 Serm.
S. Bruno. — 1 Serm.
L'abbé Guerrier. — 2 Serm.
Hugues de Saint-Victor. — Serm. 34 et 66.
S. Laurent Justinien. — 1 Serm.
S. Bernardin de Sienne. — 1 Serm.
Guillaume de Paris. — 2 Serm.
Albert le Grand. — 4 Serm.

ASCÉTIQUES.

Taulère. — 1 Serm.
Gerson. — 2 Serm.
Spinelli. — In Throno.
Ginther. — In Matre amoris et doloris. Considerat. 4.
Poiré. — La Triple Couronne. C. II.
D'Argentan. — Conférences. 6e Conf.
Du Pont. — *Méditat.* 4e Médit.,
Nouet. — Vie de Jésus-Christ dans les saints, 8 septembre.
Haineuve. — Médit. p. 4.
Nepveu. — Réflex. Chrét., t. III.
Le Valois. — Œuvres spirituelles, t. IV.
Duquesne. — Grandeurs de la sainte Vierge.
M. l'abbé Saucebet. — Culte catholique de Marie.
M. l'abbé Georges. — Fêtes de la sainte Vierge.
Le R. P. Dominique — Excellence de Marie et de sa dévotion.

PRÉDICATEURS.

S. Thomas de Villeneuve. — 3 Serm.
Lanspergius. — Conciones.
Matthias Faber. — 13 Conciones.
Carthagène. — 13 Homiliæ.
Biroat. — 2 Serm.
Molinier. — 1 Serm. sur la Nat. de N. D.
Le P. Lejeune. — 1 Serm.
Verjus. — Id.
Texier. — Id.
Duneau. — 2 Serm.
La Colombière. — 1 Serm.
Bretteville. — Essais de panégyriques.
Fromentières. — Id.
Richard l'Avoc. — Id.
Bossuet. — 3.
Bourrée. — 1.
Bretonneau. — Id.
Pallu. — Id.
Perrin. — Id.
Collet. — Id.
Le Chapelain. — Id.
La Tour. — Id.
Beurrier. — Id.
Le P. Richard. — Id.
Doucet. — Id.
M. l'abbé Combalot. — Id.

RÉPERTOIRES.

Labatha. — In Apparatu. Tit. Maria.
Houdry. — Biblioth. des Prédicateurs, t. XV.
C. Martin. — Panorama des Prédicat., t. II, p. 223.

MARIALIA.

Spinelli. — Thronus Deiparæ.
Matthias Faber. — 13 conciones hic.

5 MAI

SAINT NOM DE MARIE

(Sermon par le P. Houdry.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. 1. — PLAN

Ier POINT. — Le nom de Marie est glorieux.

SUBDIVISIONS

1. C'est un nom de grandeur, de puissance et d'autorité.
2. C'est un nom particulier et se rapportant à celui de Notre Seigneur Jésus-Christ.

IIe POINT. — C'est un nom en rapport avec le ministère de Marie.

SUBDIVISIONS

1. Qui a éclairé le monde dans l'ordre de la grâce.
2. Qui a mis au monde celui qui est la véritable lumière.

IIIe POINT. — C'est un nom qui contient un présage de bonheur.

SUBDIVISIONS

1. Il est notre espérance.
2. Il est notre gage de salut.

N. 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Théologie.
IV. Traits historiques.
V. Maximes des saints et des ascétiques.
VI. Comparaisons.
VII. Motifs et moyens.
VIII. Emblème.
IX. Figure.
X. Histoire et esprit de cette fête.
XI. Mélanges.
XII. Cours d'éloquence sacrée.
XIII. Traités remarquables.
XIV. Plans divers.
XV. Auteurs à consulter.

TEXTE.

Nomen virginis, Maria.
LUC., I, 27.

Quand saint Ambroise, saint Bernard et plusieurs autres saints Pères ne nous assureraient point que l'auguste nom de Marie est venu du ciel, les seuls mystères qu'il renferme nous feraient assez connaître que ç'a été l'effet d'une haute sagesse, ou du moins, comme parle Tertullien, qu'il a fallu tenir conseil pour l'imposer si à propos, *consilium nominis*. En effet, la *grandeur*, la *vérité* et l'*heureux présage* qu'il contient, sont les principales conditions qu'on recherche dans un nom; et quand elles s'y

trouvent réunies, on conçoit une haute idée de la personne qui le porte; ou du moins, quand on le lui donne, on fait des vœux pour qu'elle remplisse l'augure et l'espérance qu'on en conçoit.

Voilà d'abord, chrétiens auditeurs, tout le plan de ce que j'ai entrepris de vous faire voir dans le glorieux nom de Marie, dont vous attendez que je vous fasse l'éloge; car pour développer tous les mystères qu'il comprend, c'est ce que vous ne devez pas attendre de moi, puisque, pour cela, il faudrait vous étaler les prérogatives, la dignité et les vertus admirables de la Mère d'un Dieu, et que toute l'éloquence humaine succomberait sous le poids de ce sujet. C'est pourquoi la judicieuse remarque d'un savant auteur (Théophil. Raymond, *lib. de Observat. ad Mariæ nomen. cl.*) sur ce sujet me suffira pour dégager ma parole et pour me tirer d'affaire, dans une entreprise tellement au-dessus de mes forces; savoir, qu'il en est du nom de Marie comme de celui de Dieu même, lequel étant unique et renfermant toutes les perfections imaginables, il en faudrait une infinité d'autres pour les expliquer en détail, selon la pensée du grand saint Denis, qui a composé un livre exprès des noms qui conviennent à Dieu, afin de faire concevoir comme par parties cette nature très-simple, en lui attribuant autant de noms que l'esprit humain y peut distinguer de perfections. Tel est l'admirable nom de Marie : il est unique, mais jamais on n'a inventé une plus grande multitude de noms, que lorsqu'il a été question de nous donner une juste idée des perfections de cette incomparable Mère de Dieu, dont l'abrégé est le nom de Marie. Nom glorieux s'il y en eut jamais, puisqu'il signifie, dans sa langue originale, *dame* ou *souveraine*- nom qui lui est propre, puisqu'en second lieu, il veut dire *illuminée* et illuminante, qui est l'office et la fonction qu'elle a exercés sur la terre, d'éclairer les hommes et de leur apporter la lumière; nom, enfin, d'un heureux présage, puisqu'il signifie l'*étoile de la mer*, qui nous conduit dans la mer orageuse de ce monde, pour arriver au port du bonheur éternel. Ce sont les trois significations que les saints Pères ont données à l'auguste nom de Marie et que l'Eglise a reçues; ce qui me fait dire qu'il est tout à la fois: 1° *le plus glorieux*, 2° *le plus propre, et* 3° *le plus heureux* que l'on pouvait donner à une créature, puisque la grandeur, la vérité et l'espérance qu'il fait naître s'y trouvent réunies et nous représentent, en même temps, la dignité où Dieu l'a élevée, le ministère ou la fonction qu'elle a exercés à notre égard, et le bonheur que nous en devons espérer. Nom, par conséquent, qui demande nos respects, notre reconnaissance et une confiance toute particulière. C'est ce qui va faire le sujet et le partage de ce discours.

I^er^ POINT.

LE NOM DE MARIE EST GLORIEUX.

1^re^ SUBDIVISION. — IL EST L'ABRÉGÉ DES TITRES ET DES GRANDEURS DE MARIE. C'EST UN NOM DE GRANDEUR, DE PUISSANCE ET D'AUTORITÉ.

Premièrement, M. C. F., ce nom est glorieux et illustre, puisqu'il es comme l'abrégé des titres et des grandeurs de celle que Dieu a choisie pour sa mère, en prenant naissance dans son sein. De manière que, pour exprimer la plus haute dignité qui puisse être, la plus haute élévation qui sera jamais, le plus noble ouvrage de la grâce et de la nature, qui soit sorti des mains de Dieu, et enfin, les prérogatives les plus avantageuses qui devaient soutenir un si haut rang, il fallait trouver un nom qui eût du rapport à tout cela, afin de faire connaître ce chef-d'œuvre tout d'un coup, et le distinguer de tout le reste. Or, c'est ce que Dieu a fait en donnant à cette vierge naissante le nom de Marie, qui veut dire, en notre langue, *dame* ou *souveraine*. Il n'en pouvait, en effet, trouver un plus noble, ni un plus glorieux, que celui qu'il porte lui-même, ou du moins qu'il prend le plus ordinairement dans l'Ecriture : *Ego Dominus*. C'est le titre par lequel il se veut faire con-

naître : *Et scietis quia ego Dominus;* et si nous parcourons toutes les pages du texte sacré, nous trouverons qu'il ne s'appelle presque point autrement que le Seigneur, comme étant le souverain par excellence, qui a un souverain domaine sur tout ce qui est créé. Car c'est la force et la signification de ce nom de Seigneur que nous lui donnons nous-mêmes tous les jours dans nos prières.

Mais ce nom de grandeur que les souverains de la terre font gloire de mettre à la tête de tous leurs titres, comme le fondement de tous les autres; ce nom, dis-je, est celui que Dieu a voulu que sa mère portât dans tous les siècles. Comme si, après lui avoir communiqué ses plus nobles perfections, sa puissance et sa paternité même, en la faisant véritablement mère du même fils, il lui avait voulu aussi faire part de son nom, qui les exprime toutes et qui les fait le mieux comprendre. En effet, je conçois par cette seule parole de dame et de souveraine, et je rappelle dans mon esprit ce que les hommes ont de plus grand, quoiqu'ils ne possèdent qu'une ombre de souveraineté, si on la compare avec la sienne, je me représente son mérite et son excellence; car Dieu qui fait tout avec une souveraine sagesse, en lui donnant ce nom et le partageant en quelque manière avec elle, a voulu nous faire entendre par là qu'elle est sa plus vive image et celle de toutes les pures créatures, qui représente le mieux ses divines perfections. Je conçois en même temps qu'elle est élevée au-dessus de toutes les autres, et qu'elle fait comme un ordre différent, par le rapport tout singulier qu'elle a avec la Divinité. Et il me semble qu'on peut dire d'elle, avec quelque proportion, ce que saint Paul a dit du Verbe incarné dont elle est la mère : qu'elle est d'autant au-dessus des plus hautes intelligences du ciel, que le nom qu'elle porte, et qui lui a été donné pour marque de sa grandeur, nous marque une plus grande distinction : *Tanto melior angelis effecta, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit.* (*Hebr.*, II.) Ainsi, comme le nom, pour être donné avec justice, doit expliquer la nature de la chose qu'il signifie, par ce nom de Marie, je dois concevoir d'abord ce qui la distingue et ce qui fait sa différence singulière entre toutes les femmes qui ont porté le nom de dame, de reine et de souveraine; or, ce qui y met de la différence est que les autres l'ont eu comme un nom ajouté à ceux qu'elles portaient déjà, qu'elles avaient emprunté de leur naissance ou hérité de leurs ancêtres, et cette qualité n'était que par rapport aux lieux où elles avaient quelque droit de commander, et presque toutes par l'alliance qu'elles ont eue avec des rois et des souverains qui leur ont fait part de leur autorité; mais, comme saint Bernard dit que Jésus-Christ a pris le sien du fond de sa nature, sans en être redevable au hasard ni au caprice des hommes, de même le nom de Marie, dans cette première signification, par l'ordre de Dieu, lui a été comme approprié et imposé par rapport à ce qu'elle devait être un jour, c'est-à-dire, la souveraine de la terre et du ciel; c'est par là que Dieu la distingue de toutes les autres qui portent ce même nom de souveraine; par là qu'il l'élève au-dessus de toutes les grandeurs humaines et qu'on la reconnaît aussitôt pour la reine et la souveraine de l'univers; parce qu'un chrétien, entendant le nom de Marie, conçoit aussitôt que c'est la fille du Père éternel, la Mère du Verbe incarné, l'épouse du Saint-Esprit; et que tout ce qu'il y a de grand dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire, a été employé pour l'élever au-dessus de tout ce qui est purement créé.

2e SUBDIVISION. — C'EST UN NOM PARTICULIER.

Ce n'est pas assez, chrétiens, pour rendre ce nom glorieux, de savoir qu'il lui est commun avec Dieu même; car on pourrait dire qu'il l'a aussi communiqué aux princes, aux souverains et à tous ceux qui ont quelque rang de supériorité, à ce point que l'Ecriture, et même l'usage commun, semble l'avoir confondu avec le nom de maître : *servus Domino suo stat aut cadit* (*Rom.*, XIV), mais c'est cela même qui en fait la noblesse et la grandeur, parce que, quand un nom commun devient singulier et est particulièrement approprié à une seule personne, il porte avec lui une certaine emphase qui exprime la dignité et le mérite de celui à qui on le donne. C'est ainsi que quand on cite le Sage, l'on entend par là Salomon, le plus sage de tous les hommes, ou quand on dit simplement l'Apôtre, aussitôt saint Paul nous vient dans la pensée, comme celui qui porte ce nom par excellence. C'est pour cela que nous appelons ordinairement le Sauveur des hommes du nom de Notre-Seigneur; et, si l'on ajoute à ce nom quelque épithète, l'on en change aussitôt la signification, ou l'on la restreint à quelque autre dignité infiniment au-dessous de la sienne.

Il en est de même de cette auguste Reine du ciel, c'est notre Dame par excellence et par une prérogative singulière, puisque c'est ce que nous entendons par le nom de Marie prononcé dans notre langue; et vous savez assez que c'est de la sorte que les Pères, l'Eglise et tous les peuples l'appellent communément : et, en quelque langue qu'ils l'expriment, c'est toujours le même sens, et il retient le même caractère d'autorité et de grandeur, puisqu'il signifie toujours notre souveraine, comme son Fils porte le nom de notre Seigneur et de notre souverain.

Ne diriez-vous pas, M. C. F., que, comme Dieu de toute éternité avait choisi la mère pour le fils, et destiné l'une pour l'autre, les ayant tous deux renfermés dans le même ordre de ses desseins, il aurait aussi voulu que tous les deux fussent reconnus dans tous les siècles par ce nom de grandeur et de dignité qui les distinguât du reste des hommes. L'un est le véritable réparateur du monde, et l'autre a été associée à cette gloire d'en être la coréparatrice selon le langage de tous les Pères. Jésus a été établi le médiateur entre Dieu et les hommes, et Marie la médiatrice, du moins auprès de son Fils : c'est un titre qu'on ne lui peut refuser; l'un est le véritable rédempteur de son propre mérite et par la vertu de son sang, et l'autre est appelée la corédemptrice du genre humain, pour avoir fourni le sang et donné la vie à cet Homme-Dieu qui nous a rachetés par ce moyen.

Mais ce serait un nom vain à notre égard et un titre en l'air, tel que serait celui d'un roi sans sujets, d'un maître sans serviteurs, et d'un souverain sans domaine, et sans être reconnu, si nous refusions d'être du nombre des sujets et des serviteurs de Marie, par le culte, les devoirs et les services que nous sommes capables de lui rendre.

IIe POINT.

C'EST UN NOM EN RAPPORT AVEC LE MINISTÈRE DE MARIE.

1re SUBDIVISION. — MARIE A ÉCLAIRÉ LE MONDE DANS L'ORDRE DE LA GRACE.

Je vous ai dit, M. C. F., dès l'entrée de ce discours, que ce nom de Marie, selon la signification que lui donnent les saints Pères, et que l'Eglise a reçue, veut dire non-seulement *dame* et *souveraine*, mais de plus *lumineuse* et *illuminée*, ou bien *illuminante*, qui répand sa lumière partout : d'où il me semble que l'on peut inférer que rien ne pouvait mieux signifier la fonction pour laquelle Dieu a voulu qu'elle vînt au monde. Car demander pourquoi et pour quel dessein elle y est venue, c'est demander pourquoi Dieu a créé la lumière, et de quel usage elle est dans la nature ? Eh ! sans elle que serait le monde ? un chaos confus et un assemblage de choses informes, sans beauté, sans ordre et sans cet ornement qui lui a donné le nom, et tel que vous pouvez vous imaginer qu'il était avant que Dieu y eût mis la lumière qui donne la beauté à tout le reste ?

C'est à peu près ce que Marie a fait dans l'ordre de la grâce ; éclairer le monde enseveli, depuis tant de siècles, dans les ténèbres du péché et de l'ignorance, puisqu'elle est appelée dans l'Ecriture une *aurore qui annonce et qui donne le jour*. De sorte que si, à sa naissance, les hommes eussent connu le bonheur qu'ils avaient de posséder cette heureuse créature attendue depuis si longtemps, ils se fussent sans doute récriés, comme fit Zacharie à la naissance du Précurseur du Messie : *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent.* (*Luc.*, II.) Venez, ô lumière du monde ! paraissez enfin sur la terre pour éclairer ceux qui sont dans de si affreuses ténèbres, et dans l'ombre de la plus funeste mort, qui est celle du péché.

Les vœux que tant de prophètes ont poussés vers le ciel pour hâter sa venue sont exaucés depuis longtemps ; et l'on peut dire, comme à la naissance des siècles, que la lumière a été faite, puisque Marie a paru. Mais j'ajoute, qu'étant venue pour éclairer le monde, on ne pouvait lui donner un nom plus propre et qui lui convînt avec plus de sujet et de vérité, que le nom de Marie, qui est un nom de lumière, puisqu'il signifie celle qui l'apporte, et qui en est elle-même toute pénétrée et revêtue.

2e SUBDIVISION. — MARIE A MIS AU MONDE CELUI QUI EST LA VÉRITABLE LUMIÈRE.

Ce nom lui est propre, encore une fois, et lui est donné à juste titre, puisqu'elle a mis au monde celui qui est la véritable lumière, comme l'appelle son disciple bien-aimé : *Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem.* (*Joan.*, I.) Sur quoi je vous prie de faire réflexion avec saint Bernard et saint Bonaventure, que le Fils de Dieu étant venu sur la terre pour sauver les hommes, comme la fin qu'il s'était proposée et le grand ouvrage qu'il devait exécuter, il a commencé par les éclairer et par dissiper les ténèbres qui étaient répandues sur toute la face de la terre, en chassant l'erreur, l'ignorance, l'idolâtrie, et toutes les fausses maximes dont les hommes aveuglés sur leur véritable bonheur étaient imbus. C'est pourquoi, entre les noms qu'il porte, celui de lumière est comme son caractère personnel, ainsi que

parlent les théologiens, c'est-à-dire, qu'il lui est propre en qualité de Fils de Dieu, et que par là il est distingué des deux autres personnes de l'adorable Trinité, étant le Verbe éternel, la sagesse incréée et l'éclat de la lumière éternelle, *candor lucis æternæ;* mais ce nom ne lui est pas moins propre par rapport à son emploi, c'est pourquoi son glorieux Précurseur le fit connaître d'abord sous ce titre : *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine* (*Joan.*, I); et lui-même ensuite, dans l'exercice du ministère pour lequel il était envoyé, n'a-t-il pas déclaré qu'il était la lumière du monde? nom qu'il a communiqué à ses apôtres, parce qu'ils étaient ses ministres dans cet illustre emploi d'enseigner et d'éclairer les peuples, comme s'il n'y eût point eu de nom qui pût mieux exprimer le service qu'ils rendaient à tout l'univers, que le nom de lumière le plus connu, et qui, réciproquement, faisait connaître les vérités qu'ils enseignaient.

Or, si les apôtres, et tous ceux qui ont contribué au salut des hommes, ont eu part à ce glorieux nom, ne suis-je pas bien fondé à dire qu'il est le mieux approprié à de celle qui a le plus coopéré à cet emploi, après son Fils; je veux dire la glorieuse Vierge; et qu'elle porte à juste titre le nom de Marie, qui signifie *illuminante* ou *illuminatrice,* si vous voulez bien souffrir ce mot que la nécessité m'oblige d'employer en ce sujet, pour vous faire souvenir du bienfait incomparable d'avoir donné au monde la lumière éternelle, comme chante l'Evangile (*In præfat. missæ de Beata*) : *Quæ lumen æternum mundo effudit Jesum Christum.* Car c'est par ce moyen que cette nuit affreuse, répandue sur toute la terre, a été dissipée, et que tout le monde a changé de face en changeant de croyance, de religion, de connaissances, et ensuite d'affections et de désirs. Dans quelle ignorance, grand Dieu! et dans quel déplorable aveuglement étaient plongés les plus grands esprits, et même ceux qui servaient de règle et de conduite au reste des hommes!

Mais ajoutons que comme l'on ne peut s'approcher d'un corps lumineux, sans être éclairé de la lumière qui en sort, si nous voulons recevoir les lumières du ciel, j'entends les grâces qui nous sont nécessaires parmi les ténèbres où nous vivons en ce monde, je ne craindrai point de dire de Marie ces paroles, que le Prophète royal dit de Dieu même : *Accedite ad eam, et illuminamini.* (*Psal.*, XXXIII.) Approchez-vous de Marie; comme elle est toute brillante de lumière et qu'elle la répand partout, vous ne pouvez manquer d'en être éclairés.

III^e^ POINT.

C'EST UN NOM QUI CONTIENT UN PRÉSAGE DE BONHEUR.

Ce n'était pas assez, chrétiens, que le nom que le ciel avait destiné à la Mère d'un Dieu, fût le plus glorieux, pour répondre à la dignité qu'elle devait soutenir, ni qu'il eût le plus de rapport à l'emploi et à la fonction qu'elle a exercés sur la terre; ç'a encore été un nom heureux, qui contient un présage du bonheur qu'elle devait apporter au monde; puisqu'il signifie cet astre que ceux qui s'embarquent sur mer regardent pour se conduire en leur voyage, et pour arriver heureusement au port où ils aspirent.

1re SUBDIVISION. — IL EST NOTRE ESPÉRANCE.

Je ne m'arrêterai pas à vous justifier cette troisième signification du nom de Marie : il me suffit que les plus intelligents dans la langue en conviennent, et que l'Eglise la reçoive, et que la raison que les Pères en apportent soit prise de l'exemple de ceux qui allaient sur mer, avant la découverte qu'on a faite, depuis un peu plus d'un siècle, d'une autre règle pour se conduire sur cet élément infidèle; car, alors, on n'avait point d'autre direction que l'étoile polaire par laquelle on jugeait du lieu où l'on était, et de la distance du terme où l'on prétendait arriver. Ce qui faisait que les pilotes la regardaient sans cesse, et en tiraient des présages d'une heureuse navigation.

Or, c'est de là qu'est pris le nom de Marie, nom d'heureux augure, puisqu'il est un présage du bonheur éternel, où nous espérons arriver par son secours et sous sa conduite. Aussi est-ce par ce nom que l'Eglise la salue durant la meilleure partie de l'année, dans une hymne qu'elle lui récite; et c'est dans cette vue qu'elle l'invoque dans les dangers que nous courons sur la mer orageuse de ce monde, entourés d'écueils et d'abîmes, et continuellement exposés au péril de quelque funeste naufrage : *Stella maris, succurre.* Faites seulement réflexion que c'est par une particulière conduite de la divine Providence à notre égard, que ce nom d'un si heureux augure lui a été imposé, afin que les hommes, en prononçant le nom de la Mère de leur Sauveur, conçussent en même temps une ferme espérance de leur salut; à ce point que saint Epiphane veut que ce même nom signifie l'espérance même. Il y a de l'apparence qu'il a voulu dire que ce nom semble avoir été donné pour nous l'inspirer, comme l'étoile de la mer la fait naître dans ceux qui la regardent, et qui la prennent pour guide de leur navigation. Mais il s'ensuit toujours que c'est un nom heureux, qui nous rappelle dans l'esprit ce que nous en devons attendre, dès lors que nous connaissons ce qu'il signifie, et à quel dessein il lui a été donné.

2me SUBDIVISION. — IL EST UN GAGE DE SALUT.

Il n'en est pas comme de ces noms pompeux, de grands, d'invincibles, de victorieux et de conquérants, dont on se fait honneur parmi les hommes, mais que saint Augustin compare à ces comètes qui ne se font admirer que par une funeste lueur qui pronostique toujours quelque désastre; parce que ces noms ne sont portés par toute la terre qu'avec le bruit des armes, et qu'on ne les peut lire dans une histoire, sans y voir en même temps le nombre des villes qu'ils ont saccagées, des armées qu'ils ont défaites, et des provinces qu'ils ont remplies de meurtres et de carnage; ce sont des noms qui impriment de la terreur seulement à les prononcer. Mais, pour le nom de Marie, c'est un nom de douceur, d'espérance et de consolation, puisqu'il contient un augure si certain du bonheur que nous devons espérer sous la conduite et sous la protection de celle qui le porte. *O magna! o pia! o multum laudabilis Maria!* se récrie sur ce sujet un des serviteurs et des favoris de cette mère de bonté! (S. Bonav., *in Specul. Virg.*, c. 8, post S. Bernard.) *Tu nec nominari potes, quin accendas, nec cogitari, quin recrees affectus diligentium te.* C'est un nom plein de piété et de douceur, qu'on ne peut nommer sans se sentir embrasé d'une sainte affection, ni même y

penser, sans être animé d'une sainte confiance. Je ne m'en étonne pas; il fallait qu'il y eût du rapport entre le nom de la Mère et le nom du Fils, entre le nom de Jésus et celui de Marie. L'un signifie *Sauveur*, et l'autre *celle qui nous conduit au port du salut;* l'un nous a mérité ce bonheur, et l'autre nous montre le chemin pour y arriver; et tous les deux nous inspirent de la reconnaissance, de l'amour et de la confiance.

C'est pourquoi saint Bernard, qui ne laisse échapper aucune occasion de marquer les sentiments de son cœur envers cette mère de bonté, faisant allusion au nom qu'elle porte, et au secours que ceux qui naviguent tirent de l'Etoile qui les conduit, exprime l'assistance que nous devons attendre de Marie par ce trait d'une éloquence toute divine; mais parce qu'il serait trop long à rapporter, en voici le sens et le précis: « Qui que vous soyez, s'écrie-t-il (Serm. 2 sup. *Missus est*), qui ne pouvez ignorer que dans le courant de ce siècle, comme dans une mer orageuse, vous êtes battu et agité des tempêtes, et emporté par les flots qui vous poussent de tous côtés, ah! si vous ne voulez pas en être submergé, ne détournez jamais les yeux de cet astre, dont la lumière favorable calme les orages, et vous conduit en assurance. Si les tentations, qui sont comme autant de vents furieux, vous attaquent et vous exposent à un évident danger d'y succomber, levez les yeux vers cet astre, invoquez le nom de Marie, vous savez qu'elle est toujours prête à vous secourir dans un besoin si pressant : *Respice stellam, voca Mariam.* Si les emportements de la colère, ou les désirs violents d'une avare cupidité, si les mouvements déréglés d'une concupiscence rebelle mettent en danger du naufrage ce vaisseau fragile, où nous portons le trésor de la grâce, *respice ad Mariam*, recourez à Marie, qui peut apaiser les tempêtes de nos passions.

CONCLUSION.

Il ne reste donc, M. C. F., que de mettre notre confiance en ce nom, de l'avoir souvent dans la bouche et dans le cœur, de l'invoquer dans tous nos besoins, et dans les dangers où nous sommes continuellement exposés; mais particulièrement, comme dit le même saint Bernard, de l'exprimer par nos actions, en imitant les vertus de celle qui le porte. Car ce serait un étrange renversement, de se servir de son nom, comme d'un voile, pour couvrir nos déréglements: et ce serait le déshonorer si, faisant profession d'être du nombre de ses serviteurs et de ses enfants, nous prétendions, à la faveur de ce titre, persévérer impunément dans nos désordres; ce serait se rendre indigne des grâces et du bonheur qu'il signifie et qu'il nous attire tout à la fois. Souvenons-nous enfin, chrétiens, qu'après la miséricorde d'un Dieu et les mérites du Sauveur, ce saint nom sera notre principale confiance à l'article de la mort; heureux si, dans ce moment décisif de notre éternité, nous pouvons nous rendre favorable cette mère de miséricorde et prononcer son nom de bouche ou de cœur, en la conjurant d'en accomplir l'augure à notre égard, et de nous conduire au port de l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

INSTRUCTION FAMILIÈRE.

(M. l'abbé Laden.)

PLAN

TROIS SIGNIFICATIONS DU NOM DE MARIE.

Ire SIGNIFICATION.	IIe SIGNIFICATION.	IIIe SIGNIFICATION.
DAME ÉLEVÉE EN DIGNITÉ.	ÉTOILE DE LA MER.	MER PLEINE D'AMERTUME.

TEXTE.

Et nomen virginis, Maria. (Luc., I, 27.)

L'ange Gabriel dit à Zacharie, en lui annonçant la naissance du saint précurseur : « Vous l'appellerez Jean. » Le même ambassadeur céleste, chargé d'annoncer la naissance du Messie, dit séparément à Marie et à Joseph : « Vous l'appellerez Jésus. » Nous avons tout lieu de croire que ce fut aussi par la révélation du ciel que le nom mystérieux de Marie fut donné à la sainte Vierge, et que l'on peut dire d'elle comme de son Fils, que son nom lui a été donné d'en haut.

Huit jours après sa naissance, pendant que tous ses parents étaient assemblés autour de son berceau, avec son père et sa mère, la fille d'Anne et de Joachim reçut en effet le nom de Marie au milieu de l'étonnement universel. Sa mère, instruite secrètement des desseins du Seigneur, déclara que Marie serait son nom : *Et nomen virginis, Maria.* Celle qui devait être plus parfaite à elle seule que les anges et les élus pris ensemble, celle que, quatre mille ans auparavant, l'homme déchu et pleurant avait contemplée des hauteurs de l'Eden, comme le seul phare libérateur au milieu de la mer de crimes, de malheurs et d'écueils où sa faute avait jeté toutes les générations qui devaient naître de sa race ; celle qui devait porter dans ses mains tous les trésors infinis de la clémence divine ; la vierge d'Isaïe, l'Ève céleste qui devait laver la faute de l'Eve pécheresse ; la plus belle et la plus pure des filles d'Israël, la fille du Père, la mère du Fils, l'épouse du Saint-Esprit, devait, en effet, porter un nom distingué, le plus beau des noms après celui de Jésus ; et ce nom est celui de Marie.

Le dessein de Dieu, en donnant à Marie un nom si mystérieux, dit le Père Dupont, était de nous déclarer la dignité et les perfections admirables de cette auguste Vierge ; et, comme elles sont en grand nombre, il fallait aussi que ce nom eût en plusieurs langues beaucoup de significations diverses. Marie signifie : 1° en langue syriaque, *dame élevée en dignité, maîtresse du peuple ;* 2° en hébreu, *celle qui est éclairée* ou *qui éclaire les autres,* ou *étoile de la mer ;* 3° enfin Marie signifie encore *une plaine d'amertume.* Nous nous arrêterons à ces trois significations, qui indiquent si bien les trois principaux rapports sous lesquels nous devons surtout considérer Marie.

Ire SIGNIFICATION.

DAME ÉLEVÉE EN DIGNITÉ.

1° Marie signifie dame souveraine, maîtresse. C'est à très-juste titre, dit saint Pierre Chysologue, que Marie est appelée dame et souveraine, puisque, devant être la Mère du souverain Seigneur et Maître de l'univers, elle devait être élevée au-dessus de toutes les créatures. C'est aussi la pensée de saint Bonaventure. « Le nom de Marie, dit le docteur séraphique, signifie souve-

raine, et convient admirablement bien à la sainte Vierge, qui est la Dame souveraine des anges, des chérubins, des séraphins, et à qui les esprits célestes rendent tout honneur et toute louange ; elle est souveraine des hommes, parce que toute âme fidèle a recours à elle pour obtenir, par son ntercession, les grâces qui lui sont nécessaires. Combien il est avantageux pour nous d'avoir une telle reine, une maîtresse si libérale, si bienfaisante, dont la protection est si puissante et si efficace auprès de son Fils! Les justes recourent à elle pour en obtenir l'augmentation de la grâce et le don de la persévérance ; les pécheurs pour obtenir celui de la pénitence et le pardon de leurs crimes. Marie est enfin la dominatrice des démons, parce qu'elle a sur eux un souverain empire ; par son autorité, elle réprime leur fureur, elle humilie leur orgueil, elle rend leurs assauts inutiles et elle déjoue les piéges qu'ils tendent aux hommes. » Dès l'origine du monde, il lui fut promis qu'elle aurait la puissance d'écraser la tête du serpent infernal dont l'empire serait détruit.

Et voyez, en effet, M. F., comment Dieu l'a établie souveraine et maîtresse de l'univers, surtout au jour de son triomphe et de son gouvernement dans le ciel. N'est-ce pas en qualité de reine, et de reine toute-puissante, qu'elle est entrée, en ce jour, dans son nouveau royaume? Quel spectacle fut donné alors, non pas aux habitants de la terre, qui n'en étaient pas dignes, mais à toutes les troupes immortelles de la milice céleste? Depuis l'ascension de leur divin Roi, elles n'avaient rien vu de si ravissant que l'Assomption de Marie : je parle d'après les Ecritures, interprêtées par les saints Pères. Voyez leurs légions s'élancer, se précipiter au devant d'elle, contempler avec étonnement et amour une beauté qui les surpasse, une splendeur qui va presque jusqu'à les éblouir! Voyez-les s'interroger mutuellement et se dire : Quelle est donc cette incomparable créature qui, de ces régions éloignées, s'élève d'un vol si majestueux vers nous, soutenue par son bien-aimé et toute inondée de parfums et de délices? Mais, anges de Dieu! qu'apercevez-vous donc qui puisse encore vous surprendre, accoutumés comme vous l'êtes aux spectacles du ciel? Celle que vous admirez surpasse-t-elle en éclat ce brillant flambeau des nuits qui règne dans le firmament en l'absence de l'astre du jour? Ah! répondez-vous, la lune est l'escabeau de ses pieds : *Luna sub pedibus ejus.* Est-elle donc plus éblouissante que ces grands corps lumineux, ces étoiles magnifiques, dont la main du Tout-Puissant a orné la porte des cieux? Ils me répondent que douze étoiles des plus belles forment à peine une couronne digne d'elle : *Et in capite ejus corona stellarum duodecim.* Eh quoi! l'emporte-t-elle aussi sur le soleil lui-même? Répand-elle plus de feux et de lumières? Ah! s'écrient les anges, le soleil qui éclipse tout de sa gloire, n'est que son vêtement et comme le manteau dont elle se couvre : *Mulier amicta sole.* Ah! M. F., si tels sont ses ornements, si telle est sa parure, que faut-il penser de sa personne et de sa puissance? Que faut-il penser de ce visage presque divin, de ces yeux auxquels je ne puis plus rien comparer dans l'univers, de ce front, auprès duquel la sérénité du plus beau ciel paraîtrait sombre? Que dirons-nous de cette âme, image pure, et, après l'âme de Jésus-Christ, image la plus fidèle de Dieu même, où se réfléchissent, comme dans un miroir, la sainteté du Père, la sagesse du Verbe, la charité de l'Esprit d'amour, de sorte que sa perfection et sa beauté sont, pour ainsi dire, celles de la Trinité adorable.

Que dirons-nous de sa puissance? Marie, en entrant dans la céleste Sion, en voit tous les habitants prosternés devant Celui qu'elle a porté dans son sein; les vingt-quatre vieillards qui représentent toute l'Eglise des prédestinés jetant à ses pieds leurs couronnes; les anges de tous les chœurs donnant en sa présence mille signes de leur adoration profonde pour lui. Assis au plus haut des cieux, sur un trône d'où partent sans cesse des feux et des éclairs, il habite avec son Père au sein de la lumière inaccessible. De là, il donne ses lois à l'univers, règle par sa souveraine volonté tout ce que les aveugles mortels attribuent au hasard, à la fatalité, aux combinaisons des politiques; se joue des projets et des espérances de ses ennemis, tourne les obstacles en moyens, fait servir le mensonge au triomphe de la vérité, les passions et les crimes à celui de la vertu. A ses côtés est sa Mère, perdue dans les rayons de sa gloire; bienheureuse Mère, partageant la puissance et les hommages qui lui sont rendus : *Astitit Regina a dextris tuis* (*Ps.* XLIV, 10), et ce Fils, tout-puissant veut que sa Mère soit revêtue de toute la puissance qui peut être départie à une simple créature. Il l'élève, en cette qualité de mère, incomparablement au-dessus, non-seulement de tous les saints, mais de toutes les hiérarchies des anges et des puissances célestes. Il veut que toutes lui obéissent et la reconnaissent pour leur souveraine. Il l'a établie la médiatrice des hommes auprès de lui, la protectrice de son Eglise, l'arbitre des royaumes et des empires, et lui a promis de ne rejeter aucune de ses demandes. Il nous semble entendre le vrai Salomon adresser à Marie ces tendres et solennelles paroles adressées autrefois à Bethsabée : «Demandez, ma mère, car je ne puis rien refuser à celle de qui je tiens la vie. Au sein de la gloire qui m'environne, je suis encore votre Fils et vous êtes toujours ma Mère. Parlez, à votre voix ma colère apaisée se changera en clémence; je jetterai où il vous plaira des regards de miséricorde; mes anges voleront au secours de vos fidèles serviteurs; à votre prière, je suspendrai ma foudre, je détournerai mes fléaux de la terre, je désarmerai la mort, j'enchaînerai les démons, je fermerai les enfers et j'ouvrirai les cieux. Soyez le refuge des pécheurs, la consolation des affligés, la force des faibles, la ressource des malheureux. Demandez, demandez, ma Mère, et vos vœux exaucés prouveront l'étendue de votre puissance dans l'univers. »

Quels secours et quelle protection ne devons-nous donc pas attendre de cette Vierge sainte, assise dans sa gloire, auprès de son divin Fils? Elle peut tout obtenir de lui : et le pardon des coupables, et la guérison des malades, et la consolation des affligés, et la délivrance des captifs, et le salut des plus désespérés. Mais si elle est notre souveraine, ne mérite-t-elle pas toutes nos louanges, toute notre confiance, tout notre amour? Si elle est notre souveraine, laissons lui gouverner l'empire de notre cœur, aimons à vivre sous sa direction si tendre et si intelligente; elle nous conduira sûrement au bonheur.

II^E^ SIGNIFICATION.

ÉTOILE DE LA MER.

2° Marie est justement appelée l'*étoile de la mer, celle qui est éclairée et qui éclaire les autres*, «parce que, dit saint Bonaventure, elle est vraiment une étoile très-éclatante par la vie extrêmement pure qu'elle a menée, vie

absolument exempte de toute imperfection ; elle est l'étoile qui a répandu sur la terre le plus beau et le plus brillant rayon de lumière en mettant au monde son divin Fils. C'est une étoile très-utile pour diriger nos pas vers la céleste patrie, pour nous servir de boussole sur la mer orageuse du monde et nous diriger vers les grâces de son Fils, qui est le port du paradis ; c'est une étoile très-resplendissante encore par les bienfaits de sa miséricorde, qui éclairent une infinité de personnes dans la nuit des siècles, comme la colonne de feu éclairait les enfants d'Israël dans le désert. Enfin, Marie est une étoile éclatante par la plénitude de la grâce dont elle abonde en cette vie et par la gloire incompréhensible dont elle jouit dans le ciel ; gloire sans contredit supérieure à celle de tous les autres saints, qui, eux-mêmes, comme des étoiles brillantes, ornent et environnent pendant toute l'éternité le trône du Tout-Puissant. »

Ajoutons à ces magnifiques paroles du docteur séraphique que Marie, comme l'étoile lumineuse qui guide le pauvre nautonier vers le port de la patrie, nous dirige sans cesse vers le ciel, si nous voulons la regarder sans cesse, par les beaux exemples de vertu qu'elle nous a donnés pendant le trajet qu'elle a fait sur la terre. Toutes les vertus n'ont-elles pas formé comme le tissu de ses jours? Quelle tendresse de piété! La grâce avait guidé ses premiers pas dans le temple du Seigneur. Là, élevée et nourrie à l'ombre du sanctuaire, sa timide innocence ne connut point les dangers du siècle, et les yeux seuls de Dieu virent croître et se développer la fleur de ses années. Dans cet asile sacré, la prière faisait les délices de son jeune cœur ; absorbée dans la contemplation des choses saintes, hâtant par ses soupirs la venue du Libérateur du monde, elle se rendait digne d'en être la mère, et préludait à sa haute destinée.

Nous voudrions, M. F., que le temps nous permît de vous parler de sa foi vive, de son humilité prodigieuse, de son éclatante pureté, de son ardente charité, de sa constance héroïque et de ses autres vertus, qui sont pour nous des modèles achevés ; modèles qui sont comme un flambeau capable d'éclairer notre marche et de nous conduire sûrement au ciel. Marie est donc véritablement l'*étoile de lumière.*

IIIe SIGNIFICATION.

MER PLEINE D'AMERTUME.

3° *Mer pleine d'amertume.* Quel nom pouvait mieux convenir à la mère des douleurs, à celle que l'Eglise honore sous le titre de Notre-Dame des Sept-Douleurs, destinée qu'elle était à être la mère de Celui que le Prophète appelle l'*homme des douleurs,* et à s'associer à sa passion douloureuse? Aucune femme ne pouvait s'appeler à plus juste titre : « Mer d'amertume, Océan de douleurs. » La passion de Jésus-Christ a commencé en sortant du sein de sa Mère, dit saint Paul. Le martyre de la sainte mère a commencé, par la même raison, avec sa maternité. Instruite intérieurement des desseins de la Providence sur son Fils chéri, sa vie, dès lors, ne fut plus que détrempée de fiel et d'amertume. Jésus, ce Fils tant de fois annoncé, si longtemps attendu comme le plus riche présent que le Père des miséricordes pût faire au monde, n'a pas encore mis le pied sur la terre, qu'il éprouve déjà les plus cruels rebuts.

Il vient dans son propre pays, dit saint Jean, et les siens, pour qui il était venu, n'ont pas voulu le reconnaître, ont refusé de le recevoir, de manière qu'il se voit obligé d'aller prendre naissance dans une étable, abandonné comme le plus pauvre, le plus misérable des enfants. Que se passait-il dans votre âme, ô la plus tendre des mères! en l'enveloppant de ces tristes langes bien incapables de le mettre à couvert des injures d'une saison rigoureuse, en le couchant dans une crèche qui fut son premier berceau? Que se passait-il dans votre cœur, quand le cruel Hérode cherchait à l'égorger sous vos yeux? Que se passait-il lorsque, pour dérober ce cher enfant à une jalouse et sacrilége fureur, il fallut fuir, pauvre, sans ressources, sans défense, dans une terre étrangère, bien loin, bien loin, dans un pays idolâtre.

Enfin finit l'exil avec ses horreurs et ses angoisses : mais les peines de Marie ne finissent pas. Elle retourne à Nazareth, et là, ses douleurs deviennent chaque jour plus cuisantes. Elle vit seule avec son enfant; mais voyez quel est l'exercice de son âme tous les jours et à presque tous les instants du jour. Elle ne peut jeter les yeux sur son fils sans sentir se rouvrir douloureusement la plaie que lui avait faite la révélation du vieillard Siméon. Cette tête sacrée, je la verrai, disait-elle, couronnée d'épines déchirantes; ce visage, que les anges adorent, je le verrai meurtri par d'infâmes soufflets et souillé par de sacriléges crachats. Cette bouche, je la verrai abreuvée de fiel et de vinaigre; ce corps auguste, je le verrai tout ensanglanté par une cruelle flagellation; ces pieds sacrés, ces mains divines, je les verrai percés de clous et attachés à une croix!!!

Malgré ses soins assidus, elle perd son fils à l'âge de douze ans. Elle s'en aperçoit le soir, après une longue journée de marche; elle le cherche, le demande à tout le monde, et personne ne peut lui en donner des nouvelles. Quel coup mortel pour cette tendre mère! Quel flux de pensées, toutes plus déchirantes les unes que les autres, vient alarmer son cœur! Oubliant aussitôt le besoin du repos et de la nourriture, elle reprend la route de Jérusalem, sans craindre les dangers d'une course nocture; elle ne se donne pas un instant de relâche, cherchant partout, s'informant partout, sans qu'aucune lueur d'espérance vienne rassurer ses maternelles sollicitudes. Trois jours se passent dans ces inutiles recherches. O mon Dieu! qu'ils durent paraître longs à cette tendre mère! Je ne ferai pas ici le détail de ce qu'elle eut encore à souffrir pendant la vie publique de son fils, en apprenant, en voyant même de ses propres yeux, les contradictions, les rebuts, les mépris dont il était rassasié à tout moment, les calomnies atroces qu'on racontait pour le discréditer, les outrages dont on le chargeait jusqu'à le traiter d'imposteur, d'ennemi de Dieu, de blasphémateur, de suppôt du démon; les piéges qu'on lui tendait sans cesse et les complots déicides qu'on formait pour le faire mourir. Ces détails nous mèneraient trop loin. Passons immédiatement à la passion douloureuse de Jésus, qui est aussi la passion douloureuse de Marie.

La mort du Sauveur est arrêtée : il est trahi par un de ses amis, il est saisi, chargé de chaînes, traîné par les rues de Jérusalem, au milieu des huées d'une populace frémissante et furieuse; ils le mènent devant des juges passionnés, qui ont déjà prononcé son arrêt de mort avant de l'avoir entendu. Aussitôt qu'il paraît devant eux, ils le condamnent, comme un scélérat, au dernier supplice, et le livrent, pour le reste de la nuit, aux outrages et

aux avanies d'un vil ramas de gens de néant. Marie suit comme elle peut Jésus dans ses stations douloureuses, ou se fait rendre compte de ce qu'il souffre. Chaque coup porté sur la personne du fils va retentir douloureusement dans le cœur de la mère. Enfin l'heure des persécuteurs et du prince des ténèbres est arrivée. Ses disciples ont pris la fuite ; ses amis les plus intimes l'ont abandonné. Voyez-le entre des scélérats, comme le Prophète l'avait prédit, chargé de chaînes comme un criminel public, le visage meurtri par les soufflets, souillé par les crachats, et réduit lui-même à l'état de la plus profonde humiliation. Et sa mère le voit dans cet état ; elle le voit traînant, en outre, péniblement une croix pesante ; elle le voit dépouillé, couvert de blessures saignantes depuis les pieds jusqu'à la tête ; elle le voit chanceler, tomber, relevé à coups de bâton. Mères qui m'écoutez, dites-nous ce que vous souffririez si vous voyiez traiter ainsi l'enfant que vous aimez. Elle monte avec lui au lieu du supplice : elle le voit étendre sur la croix. Elle entend les coups de marteau qui enfoncent les clous dans ses pieds et dans ses mains ; elle voit élever la croix et l'enfoncer violemment dans la fosse qui lui est préparée. Elle voit enfin son fils adorable suspendu par quatre énormes plaies entre le ciel et la terre, en proie aux plus cruelles tortures et baigné dans son sang. Plusieurs heures se passent pendant cet accablant spectacle. Enfin elle voit mourir son fils : elle est debout au pied du gibet où il expire. O mère! quel douloureux spectacle! A qui vous comparerai-je ? s'écrie Jérémie, le prophète des Lamentations. Votre douleur est un vaste océan rempli d'amertume : *Magna est velut mare contritio tua.*

Pourquoi faut-il, M. F., que, par nos ingratitudes, nous ayons contribué à augmenter les amertumes de notre mère et à enfoncer plus avant dans son cœur le glaive douloureux prédit par le vieillard Siméon? Toutes les fois que nous avons consenti au péché, cause des douleurs de Jésus-Christ, nous avons augmenté les douleurs de Marie. Ah! si nous voulons la consoler, bannissons le péché de nos cœurs, aimons Jésus-Christ.

Voyez à présent, M. F., ce que veut dire, ce que signifie le nom de Marie. Voyez s'il mérite notre respect et notre amour. Le saint nom de Marie était autrefois en si grande vénération dans certains pays, qu'il était défendu aux femmes de le porter, comme il est défendu aux hommes de porter le nom de Jésus. On aurait craint de le profaner! Alphonse IV, roi de Castille, étant sur le point d'épouser une jeune Mauresque, déclara qu'il ne l'accepterait pour épouse qu'à condition qu'elle ne prendrait point au baptême le nom de Marie. Casimir I^er^, roi de Pologne, qui épousa Marie, fille du duc de Russie, exigea que la princesse changeât son nom en un autre, aucune femme ne devant s'appeler Marie, selon la coutume établie dans ce royaume. Cet usage ne subsiste plus ; c'est au contraire par amour pour la Mère de Dieu, et pour se mettre sous sa protection d'une manière spéciale, que tant de personnes parmi nous prennent aujourd'hui le nom de Marie. Saint Etienne, roi de Hongrie, non moins célèbre par sa tendre piété envers la sainte Vierge que par les brillantes qualités qu'il porta sur le trône, avait un si profond respect pour le nom sacré de Marie, qu'il n'osait même le prononcer : il la nommait ordinairement la *Grande Dame*. Tous ses sujets, à son exemple, lui donnaient le même titre ; et s'il arrivait qu'en leur présence on proférât le saint nom de Marie, tous à l'instant tombaient à genoux et s'inclinaient jus-

qu'à terre, pour témoigner la vénération qu'ils avaient pour un nom si auguste.

Le bienheureux Hermann, au rapport de Surius, prononçait au contraire très-souvent le saint nom de Marie, et en ressentait des effets prodigieux. Quand il était seul, il se prosternait sur le pavé de sa cellule ; et, dans cette posture, il aimait à répéter sans cesse : Marie ! Marie ! L'un de ses amis, plein d'amour comme lui pour la Reine des cieux, l'ayant trouvé dans un de ces moments qu'il consacrait à honorer le nom de son aimable mère, fut surpris de voir qu'il restait si longtemps abîmé dans cette espèce d'extase. Que faites-vous là ? lui dit-il, et quels sentiments vous animent ? Je cueille, répondit Hermann, mais avec une consolation incroyable, les fruits délicieux du nom de Marie. Je le prononce, et il me semble que toutes les fleurs, que tous les parfums les plus exquis se réunissent autour de moi pour embaumer les airs, tandis qu'une certaine vertu que j'ignore remplit mon cœur d'une joie toute céleste. Je me délasse ici de tous mes travaux, j'oublie toutes les amertumes de la vie ; je voudrais, s'il était possible, ne sortir jamais de cette position, ne cesser jamais de répéter le saint nom de Marie.

Ce grand saint avait raison, M. F. : le saint nom de Marie emporte avec lui je ne sais quoi de suave et de consolant qui charme et ravit. Il ne parle qu'amour ; il ne s'abaisse vers nous que sur l'aile gracieuse de la clémence et du pardon ; il fait entendre un langage dont les sons ne peuvent se rendre. Voulez-vous un antidote à tous les maux de la vie ? cherchez-le dans le nom de Marie ; dès que vous l'aurez placé sur vos lèvres, la pensée qui vous fatigue s'enfuira de votre âme, et les vents brûlants qui allaient y faire gronder une tempête se calmeront sous la fraîche haleine de Marie.

Doux nom de Marie ! je t'invoquerai toujours comme un nom plein de charmes et d'attraits ; je t'aimerai jusqu'au dernier soupir comme un nom qui remplit l'âme d'une espérance infinie, d'un calme délicieux, d'une confiance indicible et sans bornes. Nom sacré de Marie ! fais à jamais ma force, ma consolation, tout mon espoir, toute ma richesse. C'est avec respect, avec actions de grâce, c'est l'âme pleine d'espérance et avec tout l'amour de mon cœur que je veux toujours te prononcer.

O Marie ! je vous comprends maintenant : vous êtes ma souveraine, je veux désormais être un sujet soumis ; vous êtes ma maîtresse, mon guide et ma lumière, je veux être votre serviteur fidèle, suivre vos leçons et marcher à la lumière de vos exemples. Dès à présent, je veux, par une sincère et prompte pénitence, faire amende honorable à votre cœur affligé par tant de péchés et m'appliquer à le consoler par l'imitation de vos vertus. Puissé-je, après vous avoir invoquée toute ma vie, prononcer au moment de ma mort votre nom délicieux, placer en lui toutes mes espérances et rendre le dernier soupir en le murmurant sur mes lèvres défaillantes ; ce sera un gage assuré de mon bonheur éternel. *Amen*.

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Oleum effusum nomen tuum. (*Cant.*, 2.)

Laudabo nomen tuum assidue, et collaudabo illud in confessione. (*Eccli.*, LI, 51.)

Vocabitur nomen ejus... quod os Domini locutum est. (*Id.*, XL, 5.)

Magnum est nomen meum in gentibus. (*Malach.*, I, 11.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Jacob autem genuit Joseph, virum Mariæ, de qua natus est Jesus. (*Matth.*, I, 16.)

In nomine ejus gentes sperabunt. (*Id.*, XII, 21.)

Et nomen Virginis, Maria. (*Luc.*, I, 27.)

Ave, gratia plena, Dominus tecum. (*Id.*, *ibid.*, 28.)

Et sanctum nomen ejus. (*Id.*, *ibid.*, 49.)

ÉPITRES.

Dedit illi nomen quod est super omne nomen. (*Philip.*, II, 10.)

Nomen meum novum. (*Hebr.*, II, 12.)

Nomen habes, quod vivas. (*Apoc.*, III, 1.)

Scribam super eum nomen Domini mei et nomen civitatis Dei. (*Id.*, XII, 12.)

II. SS. PÈRES.

Maria non fortuito aut solum placito, ut quidam putant, sed divina dispensatione nomen accepit. Ita ut ipsa quoque vocabuli sui figura magnum quoddam innueret, interpretatur enim *Stella maris*. (S. Epiphan., *contra Antidicomarianit. hæres.*, 78.)

nomen est reseratorium portæ cœli. (S. Ephrem., *Orat. de Virg.*)

Speciale Mariæ Domini hoc nomen invenit, quod significat : *Deus ex genere meo*. (S. Ambr., *L. de Instit. Virg.*)

Si Manichæum nominare pollutio est, quid erit nominare Mariam, nisi sanctificatio? (S. Hyeron., *Ep. ad Pammach.*)

Eva damnavit, Maria salvavit ; ista nomen Evæ mutavit, non quidem voce, sed re. (S. August., *Serm.* 2, *de Annunt.*)

Dignitas Virginis annuntiatur ex nomine ; nam Maria hebræo sermone, latine Domina nuncupatur. (S. Chrysol., *Serm*, 142, *de Annunt.*)

Dei Matris nomen sit mihi ultimus linguæ loquentis motus ; ut illud, velut olivæ ramum in ore ferens, arcem et requiescam, quemadmodum columba, in salutari arca Paradisi. (S. Germ. Const., *Orat.* 6, *de Annunt. Virg.*)

Nomen Virginis Maria, quod interpretatum *maris Stella* dicitur, et matri Virgini convenienter aptatur. (S. Bernard., *Hom.* 2, *sup. Missus est.*)

Ipsa est enim præclara et eximia stella super hoc mare magnum et spatiosum, necessario sublevata, micans meritis, illustrans exemplis. (*Id.*, *ibid.*)

Ne avertas oculos a fulgore hujus sideris, si non vis obrui procellis. Respice stellam, voca Mariam, o nomen suavissimum !... (*Id.*, *ibid.*)

O celeberrimum nomen Mariæ ! quomodo posset nomen tuum non esse celebre, quod etiam nominari non potest sine nominantis utilitate ? (S. Bonavent., *in Spec. Virg.*, 8.)

III. THÉOLOGIE.

IMPOSITION DU NOM DE MARIE.

On ne peut douter que Dieu ne soit l'auteur du saint nom de Marie. C'est le sentiment des Pères et des théologiens, qui comparent ce nom de Marie avec celui de Jésus. De même, disent-ils, qu'Adam reçut de Dieu l'autorisation d'imposer son nom à celle qui lui était destinée pour compagne, de même le Saint-

Esprit a dû se réserver le pouvoir et le soin de nommer son épouse.

Le cardinal Pierre Damien enseigne que Dieu tira ce saint nom du trésor de sa divinité pour le donner à la sainte Vierge : *Statim de thesauro divinitatis Mariæ nomen evolvitur.* Il veut dire que chacune des trois personnes de la très-sainte Trinité a contribué pour sa part à lui imposer ce beau nom.

SIGNIFICATION DU SAINT NOM DE MARIE.

D'après les SS. PP. et les commentateurs, le nom de Marie signifie : *Souveraine.* Elle est, en effet, en sa qualité de Mère de Dieu, Reine du ciel et de la terre : *Vere rerum omnium conditarum Domina facta est, cum Mater Creatoris extitit,* dit saint Jean Damascène : *amertume,* sa vie a été pleine d'angoisses : *illuminée,* ou *Etoile de la mer,* elle est notre étoile de salut et notre port assuré. Saint Ambroise indique encore une autre signification à ce nom béni. *Speciale Mariæ hoc nomen invenit, quod significat : Deus ex genere meo,* Dieu est de ma race. Le dessein de Dieu, en donnant à la sainte Vierge un nom si plein de mystères, a été de révéler les nombreuses et sublimes missions de la Mère du Sauveur.

PARALLÈLE ET UNION DES SAINTS NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE.

Le nom de Marie était si saint, si vénérable et si auguste, que plusieurs ont été jusqu'à le mettre en parallèle avec celui de Jésus, comme étant tous deux remplis de mystères, tous deux apportés du ciel, tous deux exprimant les perfections et les sublimes dignités de ceux qui les portent. Aussi voyons-nous que les fidèles ont coutume de les unir, de les prononcer souvent ensemble, comme s'il y avait une connexion nécessaire entre les deux, que l'un fût fait pour l'autre, ou plutôt pour marquer que Jésus nous a été donné par Marie.

PUISSANCE DU SAINT NOM DE MARIE.

Les paroles divines ont une grande vertu, comme on le voit dans celles de la forme des sacrements. Or, parmi les paroles divines, on doit particulièrement placer celles des saints noms de Jésus et de Marie ; jugez de là de leur efficacité. La puissance de ces saints noms s'est souvent manifestée dans l'expulsion du démon, dans la confusion des hérétiques, dans la conversion des pécheurs, dans la préservation des dangers, dans la profusion des grâces, dans les consolations les plus douces. (*Ex diversis theol.*)

IV. TRAITS HISTORIQUES.

1. DÉVOTION AU SAINT NOM DE MARIE.

Le saint nom de Marie était autrefois en si grande vénération dans certains pays, qu'il était défendu aux femmes de le porter. On aurait craint, pour ainsi dire, de profaner le nom de la Mère de Dieu, si on l'eût donné à d'autres personnes. Alphonse IV, roi de Castille, étant sur le point d'épouser une jeune Maure, déclara qu'il ne l'épouserait qu'à condition qu'elle ne prendrait point au baptême le nom de Marie. Casimir Ier, roi de Pologne, qui épousa Marie, fille du duc de Russie, exigea que la princesse changeât son nom de Marie en un autre, et, selon la coutume qui s'établit dans ce royaume, aucune femme ne pouvait s'appeler Marie. Cet usage ne subsiste plus; au contraire, c'est par dévotion pour la Mère de Dieu et pour se mettre sous sa protection d'une manière spéciale, que tant de personnes aujourd'hui prennent le nom de Marie. Heureux si, non contents de porter le nom de la Reine du ciel, elles s'efforcent d'en imiter les vertus!

2. HONNEURS RENDUS AU NOM DE MARIE.

Saint Etienne, non moins célèbre par sa tendre piété envers la sainte Vierge que par les qualités royales qu'il porta sur le trône, avait un si profond respect pour le nom sacré de Marie, qu'il n'osait même le prononcer. Il la nommait communément la *Grande Dame.* Tous ses sujets, à son exemple, lui donnaient le même titre ; et s'il arrivait qu'en leur présence on proférât le saint nom de Marie, tous à l'instant tombaient à genoux et s'inclinaient jusqu'à terre, pour

témoigner la vénération qu'ils avaient pour un nom si auguste.

3. DOUCEUR DU NOM DE MARIE.

Le bienheureux Hermann, au rapport de Surius, prononçait très-fréquemment le saint nom de Marie, et en ressentait des effets prodigieux. Quand il était seul, il se prosternait contre le pave de sa cellule, et, dans cette posture, il aimait à répéter sans cesse : Marie!... Marie!..... Marie!... Un de ses amis, qui était aussi fort dévot à la très-sainte Vierge, l'ayant trouvé dans un de ces moments qu'il consacrait à honorer le nom de Marie, fut surpris de le voir si longtemps et si profondément abîmé. « Que faites-vous, lui dit-il, et quels sentiments vous occupent? — Je cueille, répondit Hermann, mais avec une consolation incroyable, les fruits délicieux du nom de Marie. Je le prononce, et il me semble que toutes les fleurs, que tous les parfums les plus exquis, se réunissent autour de moi pour embaumer les airs, tandis qu'une certaine vertu, que j'ignore, remplit mon cœur d'une joie toute céleste. Je me délasse ici de tous mes travaux; j'oublie toutes les amertumes de la vie. Je voudrais, s'il était possible, ne sortir jamais de cette position, ne cesser jamais de repéter le saint nom de Marie! » (*Année chrétienne.*)

4. DÉVOTION DE SAINT LIGUORI.

Saint Liguori, ce zélé serviteur de l'auguste Mère de Dieu, avait une dévotion toute particulière pour le beau nom de Marie. Il donnait une marque de son respect chaque fois qu'il l'entendait prononcer; il le couvrait de baisers, lorsqu'il le trouvait dans un livre : il écrivait ce doux nom au commencement de toutes ses lettres et de tous ses écrits. Il a composé de belles pièces de poésie, dans lesquelles il se plaît à l'exalter. Entendez-le s'écrier, le cœur brûlant d'amour : « O mon incomparable Reine! ô ma tendre Mère! je vous aime, et parce que je vous aime, j'aime aussi votre nom! » Et ailleurs : « Je ne me contente pas de vous nommer, je veux encore vous nommer avec amour; je veux que cet amour me fasse souvenir de prononcer votre nom à toute heure, en sorte que je puisse m'écrier avec saint Anselme : « O nom de la Mère de Dieu! vous êtes mon amour! *O amor meus, nomen Matris Dei!*

5. LA DÉVOTION AU NOM DE MARIE RÉCOMPENSÉE PAR LE MARTYRE.

Le bienheureux Pierre mérita, par sa dévotion à la sainte Vierge, de mourir martyr en prononçant le doux nom de Marie. Il était inquisiteur dans le royaume d'Aragon, et apportait dans ses fonctions un zèle qui lui attira la haine implacable des Juifs. Ils prirent donc des mesures pour le faire mourir, et trouvèrent deux sbires qui se chargèrent d'exécuter leurs desseins impies. Ces malheureux se cachèrent dans l'église, où pendant la nuit le bienheureux Pierre venait chanter l'office divin; et, tandis que dans le chœur il entonnait ce verset : *Quadraginta annis proximus fui generationi huic*, etc., les sbires débusquèrent tout à coup de l'endroit où ils se tenaient cachés, et tombèrent à l'improviste, leurs épées nues en main, sur le bienheureux. Celui-ci saluait alors à haute voix la sainte Vierge par ces paroles de sainte Elisabeth : *Benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui, Jesus;* et, en prononçant les louanges de Marie, il fut blessé de plusieurs coups d'épée par les deux sicaires. Etendu à terre, et sur le point de rendre le dernier soupir, il leva les yeux au ciel et dit avant d'expirer : « Loué soit Jésus! car je meurs pour sa sainte foi. » Il aurait pu ajouter : « Louée soit Marie! car je meurs en chantant ses louanges. » (*Bolland, 17 sept. Vie du B. Pierre,* n° 11.)

V. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCETIQUES.

Quand on entendra prononcer votre nom, on dira de vous, Vierge sainte, que vous êtes la Mère de Jésus-Christ, et par conséquent la Reine des cieux, parce que vous possédez par un droit légitime le royaume de votre Fils. (Rupert, *in 4 Cant.*)

L'Eglise n'entend pas plutôt le nom de

Marie, qu'elle s'incline par le respect qu'elle porte à ce saint nom ; et on entend les vœux et les prières des peuples qui résonnent de tous côtés. (Petr. Bles., *Serm.* 28.)

Si vous êtes comme en butte à tous les malheurs et à tous les accidents de cette vie, et si vous en êtes ébranlés et accablés, invoquez Marie et ayez recours à elle. (Albert. Magn., *in c.* 1, *Luc.*)

Le nom de Marie est un sujet de joie et d'allégresse au cœur, d'une douceur semblable au miel dans la bouche, et un chant mélodieux à l'oreille. (S. Ant. Pad., *in Serm.*)

Ce nom est d'une telle vertu et d'une telle excellence, que le ciel applaudit quand on le prononce ; la terre se réjouit, et les anges en témoignent leur joie pareillement. (Idiota, *Contempl.*)

Toute la Trinité, incomparable Marie ! vous a donné ce nom, afin qu'en l'entendant, toutes les puissances des cieux, de la terre et des enfers fléchissent le genou. (*Id.*, *ibid.*)

Les malins esprits redoutent la Reine des cieux, et prennent la fuite sitôt qu'ils entendent prononcer son nom. (Thom. a Kemp., *Serm. ad Novit.*)

Ni le ciel, ni la terre, ô Vierge Mère de Dieu ! ne connaissent point de nom après celui de votre cher Fils, dont les fidèles reçoivent plus de grâces, conçoivent plus d'espérance et goûtent plus de douceur que du vôtre. (S. Franc., *de Grat. Novi Test.*, *Tr.* 6.)

Heureux celui qui chérit votre nom, ô Vierge sainte ! et votre faveur le soutiendra dans ses peines et produira en lui du fruit en abondance, arrosé qu'il sera des vives sources de la grâce. (S. Bonavent., *in Psalt. Virg.*)

Que votre nom est glorieux, digne Mère de Dieu ! Ceux qui l'invoquent avec confiance ne craignent rien et ne sont point effrayés à l'article de la mort. (*Id.*, *ibid.*)

VI. COMPARAISONS.

I. Sicut oleum effusum magis redolet, sic quanto magis Mariæ nomen dilatatur, tanto magis gratia augetur. (Michov., d. 83, n. 3.)

II. Sicut corpus nostrum vitalis signum operationis habet respirationem, ita sanctissimum Deiparæ nomen, quod in ore servorum ejus versatur assidue, in omni tempore, loco et modo, non solum lætitiæ et auxilii est signum, sed etiam procurat et conciliat. (S. Germ., *in Nom. de Deip.*)

III. Sicut, cum res aliqua nova et insolita efficitur, solus artifex ei nomen imponere potest ; ita B. Virgini Mariæ nemo convenientius quam Deus ipse poterat assignare. (Beyerlink., *Them.* 2, *in festo Annunt.*)

IV. Panis quidem ille, quem gustu sentimus, naturali virtute corroborat hominum corda ; sed mentes christianorum sacrosanctum nomen tuum, o Virgo ! perpetuum decantatum confirmat. (S. J. Damasc., *Ode* 6, *de B. Virg.*)

V. Sicut continua respiratio non solum est signum vitæ, sed etiam causa, sic Mariæ nomen, quod in ore servorum Dei assidue versatur, simul argumentum est quod vere vivant. (S. Germ. Patr. Constant., *Orat. de Deip.*)

VI. Sicut Eva in vita temporali cunctorum viventium protoparens est, ita B. Virgo Maria in vita spirituali et æternadum Salvatorem nobis protulit, longe potiore jure cunctorum viventium ac Christi fidelium Mater est appellanda. (Ginther., *Mater amoris et doloris.*)

VII. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS DE L'EXCELLENCE DU SAINT NOM DE MARIE.

Ce nom doit être considéré sous trois points différents :

1° En lui-même. Il est imposé par l'ordre de Dieu ; il est prononcé par un ange ; il est exprimé plusieurs fois dans l'Ecriture ; il désigne une personne sainte, remplie de grâces et qui a été conçue sans péché.

2° Par rapport a celle qui le porte. C'est un nom glorieux ; car il montre la destinée de celle à laquelle il est donné, sa mission, son rang et son emploi.

3° Par rapport aux hommes. C'est un nom de douceur, d'espérance et de consolation, parce qu'il leur rappelle que celle qui le porte peut être aussi appe-

lée la *Médiatrice* et la *Rédemptrice* des hommes : *Mediatrix et Reparatrix.* (S. Bonav., *in Spec. Virg.*) — *Diptyc. Marian.*)

MOYENS POUR HONORER LE SAINT NOM DE MARIE.

1° Le prononcer avec *respect*, *confiance* et *amour* ;

2° L'invoquer dans le péril, dans les tentations : *Respice Stellam, voca Mariam.* (S. Bernard., *Hom.* 2, *sup. Missus est.*)

VIII. EMBLÈMES.

ÉCRITURE.

Stella orta ex Jacob. (*Num.*, XXI, 17.)

Stella clausa quasi sub signaculo. (*Jcb.*, IX, 7.)

Stella nunquam obtenebrata. (*Id.*, III, 9.)

Stella visa in Oriente. (*Matth.*, II, 2.)

Stella quam cingit corona stellarum duodecim. (*Apoc.*, VIII, 10.)

Oleum effusum nomen tuum. (*Cant.*, I, 2.)

Oleum myrrhinum. (*Esther*, II, 12.)

Turris fortissima. (*Prov.*, XVIII, 10.)

Galea salutis. (*Eph.*, VI, 17.)

Lorica justitiæ. (*Id.*, *ibid.*, 14.)

Scutum fidei. (*Id.*, *ibid.*, 16.)

Mulier amicta sole.

SAINTS PÈRES.

Stella fulgidissima ex qua Christus processit. (S. Ephr., *in Laud. B. Virg.*)

Stella matutina in medio nebulæ summo splendore corruscans. (S. Petr. Dam., *Serm, de Assumpt.*)

Stella maris. Nomen virginis Maria, quod interpretatum maris Stella dicitur. Ipsa est præclara et eximia stella super hoc mare magnum et spatiosum sublevata, micans meritis, illustrans exemplis. (S. Bernard., *Hom.* 2, *super Missus est.*)

Maria Stella maris interpretata est. Stella itaque Filius, Stella et Mater ; Stella oritur de stella, sed major quæ oritur. (Euseb. Emiss., *Hom. in Epiph.*)

Officium est stellæ nostræ Maria, quæ navigantes per mundi mare in navi innocentiæ vel pœnitentiæ dirigit ad littus cœlestis patriæ. (S. Bonav., *in Spec. Virg.*)

Auxilii et lætitiæ signum. (S. Ephr., *in Laud. B. Virg.*)

Nomen sacrosanctum. (S. J. Damasc., *Orat. in Assumpt.*)

Nomen cibus animæ. (S. Bernard., *Hom.* 2 *sup. Missus est.*)

Nomen lux cordis. (*Id.*, *ibid.*)

In ore mel, in aure melos, in corde jubilus. (*Id.*, *ibid.*, — et S. Ant. Pad., *in Serm.*)

IX. FIGURES.

MARIE, SŒUR DE MOISE ET D'AARON.

La sœur de Moïse, ayant porté le nom de Marie, plusieurs siècles avant qu'il eût été donné à la sainte Vierge, mérite de prendre rang parmi les figures de la Mère de Dieu. Saint Ambroise, saint Grégoire de Nysse et saint Chrysologue lui assignent cet honneur, non-seulement à cause de sa conformité de nom, mais encore à cause de sa conformité d'état avec la Mère du Sauveur, puisque toutes deux ont été vierges toute leur vie.

ESTHER. Le nom d'Esther est figuratif de celui de Marie, d'après sa signification, qui est celle de *dame, souveraine*, ce que, d'ailleurs, elle a été en vérité : *Posuit diadema regni in capite ejus, fecitque eam regnare.* (*Esther*, II.)

AUTRES MARIE, COPIES DE LA B. VIERGE.

Nous pouvons dire des trois Marie dont il est parlé dans l'Evangile, à savoir : Marie, sœur de Marthe, Marie Salomé, Marie Madeleine, que, si elles n'ont pas été des figures de la Mère de Dieu, elles ont été du moins des copies de cet admirable modèle.

X. HISTOIRE ET ESPRIT DE CETTE FÊTE

1. HISTOIRE DE CETTE FÊTE.

En l'année 1683, anniversaire du jour où les Anglais furent expulsés du royaume de France, à la suite des exploits de Jeanne d'Arc (1450), et de cet autre jour non moins mémorable où les Maures furent aussi entièrement chassés de l'Espagne par des troupes catholiques (1492), Vienne, capitale de l'Autriche, fut assié-

gée par 200,000 Turcs. Les infidèles avaient alors pour sultan Mahomet IV. L'empereur appela tous les princes chrétiens pour l'aider à combattre l'entreprise, avant de porter le fer et le feu par toute l'Allemagne. Bientôt après on vit accourir et se mettre en ordre sur les hauteurs voisines de Vienne une armée à la tête de laquelle marchaient les intrépides soldats de Sobieski, roi de Pologne, et ceux du pape Innocent XI. Le jour où devait être livrée la bataille, le roi de Pologne entendit de grand matin la messe, à laquelle assistèrent ses généraux, dans la chapelle de Saint-Léopold ; il y communia, et il tint ses bras étendus en croix pendant la plus grande partie du sacrifice. La messe achevée, il se leva en s'écriant : « Marchons à l'ennemi avec confiance, sous la protection du ciel et avec l'assistance de la sainte Vierge. » Cette confiance ne fut point vaine : les Turcs et Mustapha, leur chef, furent taillés en pièces. Ils laissèrent sur le lieu du combat, parmi les dépouilles, le grand étendard ottoman : c'était une bannière insigne dont le tissu, en crins de cheval marin, était enrichi de fleurs brodées à l'aiguille en fils d'argent, et couvert de caractères arabes mystérieux. Plus tard l'empereur fit suspendre ce trophée magnifique dans la principale église de Vienne ; et il envoya au pape Innocent XI un autre étendard, celui de Mahomet même, également conquis. Ce dernier était broché d'or sur un fond rouge, avec un bord vert et argent, pareillement surchargé de caractères arabes. Il parut évident pour tout le monde, à cette époque, qu'une si éclatante victoire était due à Dieu et à Marie. On dut être d'autant plus disposé à le croire, que ce succès fut accompagné d'un autre événement non moins extraordinaire, arrivé à Vienne dans le même temps. L'ancienne et riche église des Ecossais fut la proie d'un incendie ; le feu allait immédiatement gagner l'arsenal, où étaient renfermées la poudre et les autres munitions. Si l'arsenal eût sauté, rapportent les historiens, il s'en serait suivi une brèche aux remparts, et c'en eût été fait de la ville entière. C'était le jour de l'Assomption, et précisément alors que les armées alliées imploraient la protection de la sainte Vierge contre les ennemis du catholicisme ; la flamme s'arrêta tout à coup ; on eut le temps de transporter la poudre en lieu de sûreté : dès lors le triomphe contre les Turcs ne fut plus douteux. Ce fut principalement en reconnaissance de cette victoire que la fête du saint nom de Marie fut restaurée ; car anciennement sa célébration avait été observée par quelques églises d'Espagne ; mais ce fut seulement vers la fin du dix-septième siècle que le pape Innocent XI la recommanda à toute la chrétienté. Depuis elle s'est conservée en France pour l'octave de la Nativité de la sainte Vierge.

2. ESPRIT DE CETTE FÊTE.

L'esprit de cette fête consiste : 1° à *honorer* le saint nom de Marie, en considérant qu'il a été comme imposé de la part de Dieu même à la plus parfaite des créatures ; qu'il est vénéré et prononcé avec respect au ciel par les anges et par toute la cour céleste ; qu'il est, après celui de Jésus, le nom que la terre bénit ; 2° à *l'invoquer*, selon l'invitation que nous en fait saint Bernard : « Si les vents de la tentation se déchaînent, s'ils vous emportent à travers les écueils, regardez votre étoile, invoquez Marie : *Respice Stellam, voca Mariam.* Dans les périls, dans les angoisses, dans les perplexités, pensez à Marie : *Cogita Mariam !* »

XI. MÉLANGES.

SIGNIFICATIONS DU NOM DE MARIE.

1° Stella maris. (Voy. ci-dessus n° VII.)

2° Domina. Maria Domina nuncupatur. (S. Isidor., *L. 7, Etymol., c.* 10.)

Maria Domina, cujus famulæ duæ, id est angelica et humana natura. (S. Bonavent., *in Spec. Virg.*)

3° Myrrha maris. Ita SS. Ambrosius, Hyeron., Epiphan., a verbo *Mor*, myrrha, et *jan*, mare.

Martyres a glorioso passionum triumpho nominantur, et Maria a futuro dolore capit nomenclationem, dum mare amarum interpretatur. (S. J. Damasc., *L. 4, c.* 15.)

ANAGRAMME.

Sicut Christus quinque vulneribus suis contulit plane remedia mundo, sic Maria suo sanctissimo nomine confert quotidie peccatoribus veniam in hoc mundo.

M — Mediatrix
A — Adjutrix
R — Reparatrix
I — Illuminatrix
A — Advocata.

(S. Bonavent., *in Specul.*, *n.* 1.)

ANAGRAMME EMBÉLMATIQUE.

De quinque gemmis in sandaliis Judith.

L'Ecriture dit à ce sujet : L'éclat de sa chaussure a ravi ses yeux : *Sandalia ejus rapuerunt oculos ejus.* (*Judith*, XVI, 11.)

Sed plus virtutis in nomine Mariæ. Singulæ enim litteræ pretiosæ sunt gemmæ quibus hostes animæ possumus debellare.

M — Margarita, de qua lemma. — *Cœlo fecunda parente.*
A — Adamans. — *Gemma pretiosior omni.*
R — Rubinnus. — *Cruore notabilis ipso.*
I — Iaspis. — *Virore perenni.*
A — Amethystus. — *Miscentur violæ rosis.*

(ANT. GINTHER, *In Matre amoris et doloris*, *Consid. V.*)

XII. COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE APPLIQUÉ A SUJET.

1. CIRCONSCRIPTION DU SUJET.

Un sermon pour la fête du saint nom de Marie doit avoir pour objet un mystère qui se rapporte à ce nom, tel, par exemple, que la puissance de Marie, sa sainteté, son excellence, son invocation. Il serait plus spécial et mieux approprié encore, s'il ne traitait que des significations les plus reçues de ce nom béni. Il se trouve des prédicateurs qui, à cette occasion, s'étendent sur tous les mystères de la sainte Vierge et sur tout ce qui touche à son culte. Ces applications ne sont point naturelles.

2. INVENTION.

SUR LE MYSTÈRE. Ce sujet comprend : 1° les diverses significations du saint nom de Marie ; 2° ses effets ; 3° son invocation.

SUJET MORAL. 1° obligations que nous impose le nom de chrétien ; 2° obligations que nous impose le nom d'enfant de Marie.

3. DISPOSITION.

1° PLAN. L'exposition des trois significations principales du saint nom de Marie : 1° Souveraine ; 2° Etoile de la mer ; 3° Mer pleine d'amertume, est plus que suffisante pour une instruction.

Les effets du saint nom de Marie prêtent suffisamment aussi à un excellent sermon : 1° nom d'amour pour l'âme juste ; 2° nom de consolation pour l'âme souffrante ; 3° nom de miséricorde pour l'âme pécheresse, Ce plan est du P. E. Chamillard. Le morceau le plus important d'un sermon sur cette matière doit être celui qui traite de l'*invocation* du saint nom de Marie, comme l'a fait saint Bernard : *Voca Mariam.*

2° CONFIRMATION. Ce discours ne peut se composer que de séries de commentaires, d'explications, d'expositions, d'effusions, que l'on orne avec soin de textes de l'Ecriture, de passages des Pères, de comparaisons, d'emblèmes, de figures, d'exemples.

La preuve que le nom de Marie signifie Etoile de la mer est toute dans l'étymologie du mot, ainsi expliqué par les plus savants commentateurs. Il n'y a pas à argumenter sur ce point, non plus que sur les autres, qui lui sont presque tous analogues.

4. ÉLOCUTION.

En faisant de l'étymologie on s'efforce d'être clair, et le plus souvent on devient obscur. C'est le défaut qu'il faut éviter dans l'exposition des significations diverses du saint nom de Marie. Citez tous les commentateurs, si vous le voulez ; donnez tous les sens qu'on a trouvés dans le mot *Maria*, mais résumez promptement. Revenez aux significations les plus accréditées, et continuez avec un style clair, facile, abondant. Le peuple n'aime pas les analyses ambiguës, et encore moins les scotismes de l'école.

5. ACTION.

Toute l'action doit porter sur la prononciation du saint nom de Marie, qui revient presque à toute période dans le discours. Ce nom vénéré de notre mère doit être dit avec respect, avec naturel, avec sentiment. Toute mondanité dans l'articulation de ce nom sacré est des plus choquantes. Employer aussi les noms de *sainte Vierge*, de *Notre Dame*, de *Mère de Dieu*, pour éviter la répétition monotone du même son.

XIII. TRAITÉS REMARQUABLES.

SS. PÈRES.

S. EPHREM. Parmi les anciens Pères, saint Ephrem est celui qui parle le plus magnifiquement du saint nom de Marie. (*Orat. de Laud. Virg.*)

S. JEAN DAMASCÈNE est celui qui en a traité le plus longuement. (*In Sermon.*)

S. BERNARD a le plus approfondi la matière sur ce sujet; dans son Homélie 2, *super Missus est*, il termine en exhortant vivement les pécheurs à y avoir une entière confiance.

ASCÉTIQUES.

DELCIUS a un traité spécial sur cet article, intitulé : *Polemica de origine nominis B. Mariæ.*

PRÉDICATEURS.

MATTHIAS FABER. Ceux qui possèdent cet ancien prédicateur emploieront bien leur temps à fouiller dans ses innombrables *Conciones* sur tous les sujets. Son *Concio* 3, *in Nativ. Virg.* rapporte et explique les significations du saint nom de Marie.

RICHARD l'Avocat a un très-bon sermon sur ce sujet, dans le tome des *Mystères de la sainte Vierge.*

XIV. PLANS DIVERS.

1° PLANS POUR SERMONS.

1er PLAN.

EXCELLENCE DU SAINT NOM DE MARIE.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — IL EST SAINT.

1. Parce qu'il est imposé par l'ordre de Dieu.
2. Il est prononcé par un ange et exprimé dans l'Ecriture.
3. La personne qu'il désigne est sainte.

2e POINT. — IL EST GLORIEUX.

1. Il marque la fin pour laquelle celle qui le porte vient au monde.
2. Il indique sa sublime mission, son rang et sa dignité.

2e PLAN.

VERTUS DU SAINT NOM DE MARIE.

(Le R. P. Chamillard.)

1er POINT. — VERTUS DU SAINT NOM DE MARIE POUR L'AME JUSTE.

1. Il la console.
2. Il la fortifie.
3. Il lui inspire la plus tendre dévotion.

2e POINT. — VERTU DU SAINT NOM DE MARIE POUR LE PÉCHEUR.

1. Il le remplit d'espérance et le porte au repentir.
2. Il lui obtient les secours de la Mère de miséricorde.

3e PLAN.

PUISSANCE DU SAINT NOM DE MARIE.

(Sermonnaire flamand.)

1er POINT. — MERVEILLEUSE PUISSANCE DU SAINT NOM DE MARIE.

Dieu a donné à Marie :

1. Un empire absolu sur le péché;
2. Une autorité immense sur son propre fils;
3. La souveraineté de l'univers.

2e POINT. — PUISSANCE DU SAINT NOM DE MARIE PROPOSÉE

1. A notre admiration.
2. A notre confiance.
3. A notre amour.

4e PLAN.

MYSTÈRES DU SAINT NOM DE MARIE.

(M. l'abbé Le Blastier.)

1er POINT. — GRANDEUR DES MYSTÈRES QUE CONTIENT LE SAINT NOM DE MARIE.

Il signifie :

1. La première reine.
2. Bienheureuse.
3. Amertume de la mer.
4. Etoile de la mer.
5. Le Seigneur est de ma famille : *Deus ex genere meo.* (S. Ambros.)

2e POINT. — MANIÈRE ADMIRABLE DONT ELLE EN A REMPLI TOUTE L'ÉTENDUE.

2° PLANS POUR PRONES.

1er PLAN.

(Matthias Faber.)

THEMA. — SIGNIFICATIONES NOMINIS MARIÆ.

1. Amarum mare.
2. Domina.
3. Illuminata et illuminatrix.
4. Myrrha.
5. Stella.

1er PLAN.

1re RÉFLEXION. — LE SAINT NOM DE MARIE A QUELQUE CHOSE DE COMMUN AVEC CELUI DE DIEU.

Il signifie souveraine, et Dieu est appelé dans les Ecritures : *Ego Dominus.*

2e RÉFLEXION. — CE NOM A QUELQUE CHOSE DE COMMUN AVEC CELUI DE JÉSUS.

Jésus signifie sauveur, lumière du monde ; Marie signifie illuminée et illuminante.

3e RÉFLEXION. — CE NOM DANS LA SAINTE VIERGE EST AU-DESSUS DE TOUTES CELLES QUI L'ONT PORTÉ :

Avant et après elle.

3° PLANS POUR HOMÉLIES, ENTRETIENS ET PETITES CONFÉRENCES.

1er PLAN.

(Carthagène.)

HOMILIA PRIMA. — EXCELLENTIA SACROSANCTI NOMINIS MARIÆ.

Ex interpretatione :
1. Amari maris.
2. Maris stellæ.

2e PLAN.

(Carthagène.)

HOMILIA SECUNDA. — MARIANI NOMINIS ENCOMIA.

Significationes a patribus probatæ.
1. Domina.
2. Illuminata et illuminatrix.
3. Sapientia.
4. Spes.
5. Imitatrix Dei.
6. Deus ex genere meo.

3e PLAN.

INVOCATION DU SAINT NOM DE MARIE.

1. Invocation de ce saint nom dans tous les siècles.
2. Effets de l'invocation du saint nom de Marie.

XV. AUTEURS A CONSULTER.

SAINTS PÈRES.

S. Ephrem. — Orat. de Laud. Virg.
S. Epiphane. — Orat. de Laud Virg.
S. Ambroise. — Lib. de Instit. Virg., c. 5.
Cité par S. Jérôme. — Lib. de Ortu Deiparæ.
S. P. Chrysologue — Lib. de Virgin., c. 6.
— Serm. 142.
S. Ildephonse. — Serm. 2 de Assumpt.
S. J. Damascène. — In Orat. plurim.
S. Fulbert. — Serm. de Nat. Virg.
Arnould de Chartres. — De Laud. B. Virg.
S. P. Damien. — Serm. de Epiphan.
S. Anselme. — L. de Excellent. Virg.
L'abbé Rupert. — In Cant.
S. Bernard. — Hom. 2, super *Missus est.*

THÉOLOGIENS ET COMMENTATEURS.

S. Thomas. — Opusc. 8.
Albert le Grand. — In Luc., c. 1.
S. Antonin. — Part. 4, tit. 15.
Denis le Chartreux. — In C. 1 Luc.
Canisius. — In Marian., L. 5, c. 1.
Cornelius a Lapide. — In C. 15 Exodi.
Poza. — Elucidarium Marianum. L 2, tr. 17.
Tolet. — In C. 1 Luc. annot.
Spinelli. — In Throno C. 14, n° 11.
Delcius. — 2 Polemic. de origine nominis Mariæ.
Théoph. Reynaud — Dyptica Mariana.
— Nomenclator Marianus.

ASCÉTIQUES.

S. Bonaventure. — In Speculo B. Virg. c. 13.
— In Psalterio B. Virg.
Richard de Saint-Laurent. — De Laud. B. Virg. L. 1, c. 3.
Idiota. — De Contempl. B. Virg., c. 3, 5, 6.
Ginther. — Mater amoris et doloris, consid. 5.
Poiré. — Triple Couronne, tr. 1, c. 3.
D'Argentan. — Confér. 2e sur les Grandeurs de la sainte Vierge.
Duquesne. — Grandeurs de la sainte Vierge.
M. l'abbé J. B. G. — Méditations sur les fêtes de la sainte Vierge.
M. l'abbé Georges. — Fêtes de la Vierge Marie.

PRÉDICATEURS.

Justinus Michoviensis. — Discursus prædicabiles super litanias Lauretanas. *Discurs.* 82.
Matthias Faber. — Conc. 3 in Nativ. Virg.
Richard, l'avoc. — Sermons sur les *Mystères de la sainte Vierge.* — 1 Serm.
Houdry. — 1. Id.
M. l'abbé Laden. — 1. Id.

RÉPERTOIRES.

Houdry. — Biblioth. des Prédicateurs.
C. Martin. — Panorama des Prédicat., t. II, p. 229.

MARIALIA.

S. Bonaventure. — Psalterium B. Virg.
Idiota. — Contemplat. B. Virg. c. 3, 5, 6.

6 MAI

PRÉSENTATION DE LA VIERGE

(Sermon par le P. Bretonneau.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. I. — PLAN

Ier POINT. — Marie se donne à Dieu de bonne heure.

SUBDIVISIONS

1. Empressement de Marie à se donner à Dieu.
2. Elle méprise tous les prétextes.
3. De notre peu d'empressement à nous donner à Dieu de bonne heure.

IIe POINT. — Marie se donne à Dieu pour toujours.

SUBDIVISIONS

1. Par un engagement irrévocable.
2. Par un engagement qui servira de modèle aux jeunes vierges et aux fidèles.

N° 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N° 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Théologie.
IV. Traits historiques.
V. Maximes des saints et des ascétiques.
VI. Comparaisons.
VII. Motifs et moyens.
VIII. Emblèmes.
IX. Figures.
X. Histoire et esprit de cette fête.
XI. Cours d'éloquence sacrée.
XII. Traités remarquables.
XIII. Plans divers.
XIV. Auteurs à consulter.

TEXTE.

Sinite parvulos venire ad me : talium est enim regnum Dei. (MARC., X.)

Il leur appartient, ce royaume de Dieu, et ils y sont spécialement propres par la candeur de leur âme, par la simplicité de leurs vues, par leur ingénuité, leur docilité et l'innocence de leurs mœurs. Les apôtres les éloignaient de Jésus-Christ, parce qu'ils craignaient que leur présence ne lui devînt importune. Il s'en aperçut; et se déclarant en faveur d'un âge pour qui il témoigna toujours la plus tendre affection « : Ne les arrêtez point, dit-il, ne les empêchez point d'approcher; ce sont des enfants, mais leur enfance me plaît, et ils ont un droit particulier à l'héritage céleste. » Cet adorable Sauveur fit plus encore. De ces troupes d'enfants qu'on lui amenait de toutes parts, il en prit un, le mit au milieu de ses disciples, le leur proposa pour modèle; et, par un serment solennel, leur annonça que, selon le degré de ressemblance qu'ils auraient avec cet enfant, ils seraient plus ou moins élevés dans le royaume des cieux : *Quicumque humiliaverit se sicut parvulus iste, hic major est in regno cœlorum.* (*Matth.*, XVIII.)

N'est-ce pas, en quelque sorte, chrétiens, le même modèle, mais un modèle plus parfait, que l'Église nous met devant les yeux dans la fête que nous célébrons? Nous honorons une Vierge qui, dès son enfance, se présente à Dieu, et lui fait un plein sacrifice d'elle-même. La religion, dans elle, prévient les années ; et sans attendre, suivant le cours ordinaire de la nature, que l'âge lui ait plus mûri l'esprit, elle reconnaît son Créateur et le Créateur de toutes choses ; elle lui rend hommage, elle se dévoue à lui, et lui soumet toute sa personne pour le servir avec une fidélité constante et inviolable. Prenez garde : Avec une fidélité constante et inviolable ; car ne pensons pas que ce ne soit ici qu'une de ces ferveurs qui passent, ni que Marie renferme tout son amour et tout son zèle dans l'espace de quelques jours. Point de réserves, point de bornes ; ce qu'elle offre, elle l'offre pour toujours, et le don qu'elle apporte à l'autel du Seigneur, elle ne veut jamais le reprendre.

Nous verrons quel moyen le ciel lui inspire pour assurer sa persévérance, après avoir renoncé au monde et embrassé le service de Dieu. Nous le verrons, dis-je : peut-être profiterons-nous de ce grand exemple. Nous apprendrons de cette Vierge, tout enfant qu'elle est, comment nous-mêmes nous devons servir notre Dieu. Heureux, si nous sommes à lui comme Marie ; heureux si, par un choix pleinement volontaire et proportionné à notre état, nous nous donnons chacun comme elle à ce souverain Maître, et de bonne heure, en lui consacrant les prémices de notre vie pour toujours, en lui demeurant fidèles jusqu'à l'extrémité de notre vie : deux points de morale que je tire du mystère de ce jour, et qui vont partager ce discours.

I^ER^ POINT.

MARIE SE DONNE A DIEU DE BONNE HEURE.

1re SUBDIVISION. — EMPRESSEMENT DE MARIE A SE DONNER A DIEU.

Où va-t-elle cette jeune enfant, et quel dessein a-t-elle conçu ? Spectacle digne de l'admiration des esprits célestes ! A peine trois ans se sont écoulés depuis sa naissance, et déjà, sensible à l'attrait qui la touche, elle se met en devoir d'accomplir à la lettre la parole du prophète royal, ou la parole de Dieu même, qui se fait entendre au fond de son cœur, et qui lui dit : *Audi, filia, et vide* (*Psal.* XLIV) : Fille spécialement chérie du ciel, écoutez et considérez : *Inclina aurem tuam* (*ibid.*) : Prêtez l'oreille et suivez la voix qui vous appelle : *Obliviscere populum tuum et domum patris tui* (*ibid.*). Oubliez votre peuple, séparez-vous de vos proches, quittez la maison de votre père : voilà comment vous pourrez plaire à ce Roi de gloire, qui seul mérite de vous posséder, et à qui seul vous devez vous offrir en sacrifice ; car c'est votre Dieu, c'est le Dieu de l'univers : *Et concupiscet Rex decorem tuum, quoniam ipse est Dominus Deus tuus.* (*Ibid.*)

Vocation divine, dont Marie comprend d'abord tout le mystère. Avec une raison pleinement développée des ténèbres de l'enfance et dans une maturité anticipée, voilà ce qu'elle envisage comme l'état pour elle le plus souhaitable. Elle ne délibère point, elle ne remet point ; la résolution est prise, rien ne peut retarder l'exécution.

2e SUBDIVISION. — ELLE MÉPRISE TOUS LES PRÉTEXTES.

Mais quoi ! dans un âge si tendre ! n'est-ce pas, pour parler ainsi, mourir avant que de vivre? ou n'est-ce pas s'ensevelir tout vivant ? Encore faut-il agir avec connaissance savoir à quoi l'on renonce, faire quelque épreuve

du monde, et n'en venir à la fuite qu'après avoir vu le péril. Et où n'expose point une retraite si précipitée? à quels regrets, à quels repentirs, quand le feu de l'adolescence s'allumera, quand la nature plus vive s'éveillera, quand l'ennui de la solitude en fera perdre le goût, et qu'y répandant l'amertume, il en fera sentir tout le désagrément et tout le poids? D'ailleurs, la carrière est longue; pourquoi donc commencer si tôt et ne pas attendre? pourquoi prévenir le temps? Il ne manquera pas dans la suite; mais est-il propre maintenant à des pratiques si sérieuses? Dieu aura son tour, et ce n'est pas lui refuser ce qui lui est dû que de le différer.

Vains raisonnements dont Marie voit d'un coup d'œil toute l'illusion. Conduite par des principes bien opposés, elle n'a garde d'écouter des maximes si contraires aux sentiments de son amour pour Dieu et aux grandes idées de Dieu dont elle est remplie. Que des mondains, dit-elle dans le secret de son âme, suivent les routes du monde! Eblouis de cette figure trompeuse que le monde étale à leurs yeux, ils croient devoir au monde la fleur de leurs années: vous, mon Dieu, Dieu des vertus! vous seul ferez le bonheur de toute ma vie; vous seul en aurez tous les moments. Le passereau a son nid où il se tient à couvert; la tourterelle se cache dans les ouvertures de la pierre: vos tabernacles, Seigneur, vos autels, votre maison, c'est là que j'aspire, c'est le centre de mon repos: *Passer invenit domum, et turtur nidum sibi; altaria tua, Domine virtutum!* (*Psal.* LXXXIII.)

Marie le dit; et pour se déterminer à un choix si prompt et si religieux, pour s'y attacher, combien de vues lui repassent dans l'esprit! combien de réflexions les plus convaincantes et les plus touchantes! Que Dieu est également Dieu, et notre Dieu dans tous les âges et dans tous les temps; que c'est faire un partage de notre vie bien indigne et bien injurieux au maître qui nous l'a donnée, et ne nous l'a donnée que pour lui, de prétendre lui en réserver seulement quelques restes, après que de faux plaisirs, que de frivoles amusements, que de flatteuses vanités, que des passions aveugles, que les sens et des inclinations toutes naturelles en auront eu les plus beaux jours; que plus on est jeune, plus on est pur et innocent devant Dieu; et que ce sont ces victimes sans tache, ces cœurs innocents et purs qui doivent le plus lui plaire; enfin que de ne vouloir pas être à Dieu de bonne heure, c'est se mettre au hasard de n'y être jamais; parce que ce retardement expose à éloigner tellement Dieu de nous et à nous éloigner tellement de Dieu, qu'il n'y ait plus de retour ni de Dieu à nous, ni de nous à Dieu.

Tout cela, M. F., et tout ce que l'esprit de Dieu suggère à Marie, et que nous ne pouvons pénétrer, parce que ce sont des mystères trop relevés, voilà ce qui excite dans son âme le désir le plus ardent de faire un divorce entier avec le monde. Qu'il lui tarde de se voir dans cette sainte demeure où le Seigneur habite et où il l'attend! Qu'il lui tarde que, dans un parfait détachement de tout autre objet, elle ne le possède, et qu'elle n'en soit toute possédée; que dans le silence et dans un profond recueillement, elle ne médite à loisir ses infinies perfections; que, dans un doux épanchement de son cœur, elle ne lui expose avec confiance ses sentiments et ne reçoive avec abondance ses plus intimes communications! Elle sera inconnue à toute la terre: c'est ce qu'elle demande, pourvu qu'elle parvienne à la connaissance et qu'elle s'attire les regards et l'attention de son Dieu. Elle sera privée des consolations humaines: c'est ce qu'elle veut, pourvu qu'elle

repose tranquillement et qu'elle se réjouisse en Dieu. Car que voudrait-elle de plus? Un Dieu n'est-il pas assez grand pour lui suffire? *A te quid volui?* (*Psal.* LXXII.)

3e SUBDIVISION. — DE NOTRE PEU D'EMPRESSEMENT A NOUS DONNER A DIEU DE BONNE HEURE.

Mais, chrétiens, par une contrariété de principes et de sentiments bien déplorables, ce que Marie embrasse avec un saint empressement, et en quoi elle fait consister tout le bonheur de sa vie, combien de jeunes personnes l'envisagent comme un état triste et ennuyeux? Combien le regardent, je ne dis pas avec indifférence, mais avec mépris, mais avec dégoût, mais avec une répugnance presque insurmontable, mais avec une espèce d'horreur? De leur proposer Marie pour modèle; de leur tracer le plan d'une vie telle que la décrit saint Ambroise, et que Marie la mena dans le temple; d'une vie toute employée à de pieuses pratiques, à de solides considérations, à de sérieux retours sur soi-même, à de fréquents entretiens avec Dieu, à des prières et des offices réglés, à la lecture des bons livres, au travail des mains; d'une vie pure de toute tache, exempte de toute habitude, de toute liaison trop naturelle, sans dissipation au dehors, sans recherche de vains plaisirs, loin des jeux, des assemblées mondaines; d'une vie enrichie de bonnes œuvres et ornée de toutes les vertus : de leur mettre devant les yeux l'exemple de Marie, et de vouloir les assujettir à tout cela, ce serait les blesser et les soulever contre moi; ce serait leur donner lieu de me traiter d'homme singulier, d'homme extrême et outré, d'homme sans usage et sans connaissance du monde.

Cependant, dites-moi où nous lisons dans l'Evangile qu'il y ait des âges privilégiés, c'est-à-dire des âges où il soit permis de s'affranchir de la loi, de vivre au gré de ses désirs, de satisfaire ses passions, et de ne pas rendre à Dieu le culte légitime qu'il exige de nous? A tout âge on est chrétien, et par conséquent à tout âge on doit agir en chrétien : c'est régler ses mœurs, c'est réprimer ses sens, c'est mortifier ses appétits désordonnés, c'est se préserver de tout mal et pratiquer tout le bien à quoi la raison et la religion nous obligent. Il serait étrange que, sortant des eaux du baptême, où par un serment solennel nous avons renoncé au monde et à la chair, pour être uniquement à Dieu et pour obéir à ses divins commandements, il nous fût libre néanmoins, dans le premier emploi que nous faisons de nos années, d'oublier Dieu et tous les commandements de Dieu, pour suivre en aveugles les convoitises de la chair corrompue et pour se livrer au monde. Dans l'engagement que vous avez contracté, et dans la parole que vous avez donnée, vous n'avez point excepté de temps. Les promesses ont été sans bornes : quel droit désormais auriez-vous d'y mettre des restrictions qui n'y furent jamais, et n'y peuvent être?

Ce serait donc envers Dieu, chrétienne jeunesse, une infidélité criminelle: et quel dommage serait-ce encore pour vous-même! Vous ne le voyez pas maintenant; mais le jour viendra où vous regretterez tant de trésors qu'il ne tenait qu'à vous d'amasser, et dont vous pouviez vous enrichir dès l'entrée de votre vie : car c'est ainsi que, dans un âge plus mûr, on reconnaît les égarements, ou, selon l'expression commune, les folies du premier âge. On

s'est contenté ; et l'on comptait pour rien toute une jeunesse inutilement consumée et perdue devant Dieu. Dans le feu qui emportait, on a secoué le joug dès qu'on a senti le poids, et on a vécu sans frein. On s'estimait heureux de passer ses jours sans contrainte et dans une pleine licence; mais après bien des écarts et bien de fausses démarches, on commence à se lasser dans la voie de l'iniquité. Le feu s'amortit, le charme tombe et la réflexion survient : on voit les choses de tout un autre œil; on entre dans le sentiment de l'Apôtre : et ce qu'il disait aux Romains, on se l'applique à soi-même : *Quem fructum habuistis in illis, in quibus nunc erubescitis?* (*Rom.*, VI.) Que me revient-il de ce libertinage où je m'abandonnais, de ces voluptés dont j'étais comme enivré? Que m'en reste-t-il? et, sans parler des dettes innombrables dont je me trouve chargé devant Dieu, qu'ai-je fait pour mon salut? Etait-ce trop de tous les moments d'une vie aussi courte que la nôtre, pour mériter une éternité de bonheur? Mais qu'ai-je gagné? qu'ai-je dans les mains? *Quem fructum habuistis?*

Ah! vous ne serez pas longtemps à connaître par une expérience sensible la vérité de cette parole du Prophète : Qu'il est infiniment avantageux à l'homme de porter le joug du Seigneur dès l'adolescence : *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia.* (*Thren.*, III.) Une jeunesse passée dans l'ordre, de combien d'égarements vous préservera-t-elle, et combien de saintes habitudes vous fera-t-elle acquérir, qui vous aplaniront tous les chemins et vous mettront en état d'être à Dieu comme Marie, non-seulement de bonne heure, mais pour toujours ! C'est de quoi j'ai à vous entretenir dans la seconde partie.

II^e^ POINT.

MARIE SE DONNE A DIEU POUR TOUJOURS.

Dieu étant de toute éternité, et jamais, dans toute l'éternité, ne devant ni ne pouvant cesser d'être, c'est à ce Dieu immortel, dit l'Apôtre, à ce Roi des siècles que toute gloire appartient et pour toujours : *Regi sæculorum immortali, soli Deo, honor et gloria in sæcula sæculorum.* (*Tim.*, I.) C'était donc trop peu pour Marie de donner à Dieu ses premières années, et de fixer la consécration qu'elle lui fait d'elle-même à certain âge et à certain espace de temps : point de terme à son amour. Dans l'heure présente et dans l'actuelle disposition où elle est, en embrassant le service du Seigneur, elle comprend tout l'avenir ; et il ne peut être si long, qu'elle ne se propose d'y avancer sans relâche et de fournir toute la carrière. Car, dit-elle, comme l'épouse des *Cantiques*, je l'ai trouvé et je le possède, ce divin Epoux que je cherchais! *Inveni.* Rien désormais ne m'en séparera, il est à moi sans retour et je suis à lui : *Tenui eum, nec dimittam.* (*Cant.*, III.)

Le parti est pris, le choix est fait; il m'est trop salutaire, et il est trop juste pour m'en détacher. *Tenui eum, nec dimittam.*

1^re^ SUBDIVISION. — PAR UN ENGAGEMENT IRRÉVOCABLE.

Elle n'en demeure pas là ; mais étant très-instruite elle-même de notre faiblesse, et parce qu'elle sait combien il y a à se défier de la stabilité de nos

sentiments, quelque sincères qu'ils puissent être; elle ne présume point d'une persévérance dont nul homme, après tout, ne peut répondre avec certitude, et elle ne se croit pas plus exempte que les autres de ces vicissitudes qui nous sont si ordinaires. Quel est donc, pour s'affermir, le moyen qu'elle prend, et que la grâce lui inspire? Vous ne l'ignorez pas, chrétiens; et cette fête nous en retrace le souvenir? c'est de renoncer à sa volonté propre, et d'en faire à Dieu le sacrifice; c'est de la lier et de l'engager : comment? Par l'obligation du vœu.

Engagement religieux au pied de l'autel : en la présence du Dieu qu'elle aime, et entre les mains de son ministre, elle promet et elle se voue. Tout le ciel y est attentif : et de quels yeux la voyez-vous, Seigneur, cette pure et tendre victime? Elle est digne de vous, et vous l'agréez. Le prêtre, qui la reçoit en votre nom, ne peut entendre que les accents de sa voix; mais vous êtes témoin des mouvements les plus secrets de son âme. Du fond de son cœur elle vous parle; et dans le fond de son cœur vous lui répondez, pour lui dire, encore plus expressément que vous ne le dîtes autrefois à Jérusalem, qu'elle devient votre épouse par une alliance de justice et de sainteté : *Sponsabo te mihi in justitia.* (*Osee.*, II.) Engagement perpétuel: ce sacré nœud doit subsister jusqu'à la mort, et même au-delà de la mort, dans la béatitude céleste : il est indissoluble. C'est assez qu'il ait été libre dans son principe; je veux dire que c'est assez que Marie d'abord ait pu ne le pas former; du reste, elle ne veut plus qu'il lui soit libre de le rompre. Captive du Seigneur et pour le Seigneur, elle met dans le joug qu'elle s'impose et sa gloire et sa sûreté : de là, engagement du plus grand prix devant Dieu, et d'un mérite supérieur. Servir Dieu, mais avec cette réserve de pouvoir toujours disposer de soi-même; de pouvoir, ou continuer, ou interrompre tout ce qu'on pratique d'œuvres saintes; de pouvoir, selon qu'il plaît, y ajouter ou en retrancher, ce n'est point faire à Dieu une oblation parfaite, ni être à lui pleinement. Du bien qu'on lui offre, on lui abandonne l'usage, et l'on retient la propriété. On lui donne, dit saint Thomas, les fruits de l'arbre, sans lui donner l'arbre même. Mais se démettre de ce pouvoir, mais s'interdire sur ce point une liberté dont naturellement on est si jaloux, mais vouloir être tellement à Dieu qu'on ne puisse plus n'y pas être, voilà ce que les Pères ont exalté comme l'acte le plus héroïque et l'offrande la plus précieuse; voilà ce qu'ils ont appelé, non-seulement un sacrifice, mais un holocauste d'autant plus agréable à Dieu, que toute la victime lui est immolée.

2e SUBDIVISION. — PAR UN ENGAGEMENT QUI SERVIRA DE MODÈLE AUX VIERGES CHRÉTIENNES ET AUX FIDÈLES.

1° Que dirai-je encore? Engagement qui, dans le cours des siècles, a servi de modèle à tant de vierges, lesquelles, sur l'exemple de Marie, se sont dévouées au Seigneur, et s'y sont attachées par les mêmes liens. En se renfermant dans la maison de Dieu, comme dans un port de salut et dans un asile contre les dangers du monde, elles ne se sont pas cru dès lors si assurées qu'elles n'eussent plus de précautions à prendre. Dans une sage défiance d'elles-mêmes, et dans la crainte de retourner en arrière, elles ont jugé qu'il fallait un frein qui les arrêtât, qu'il fallait une loi qui les obligeât, qu'il fallait un vœu qui leur tînt lieu de barrière et qui les fixât.

2° Or, pour en venir à vous-mêmes, chrétiens auditeurs, vous servez le même Maître, ou c'est le même Maître que vous devez servir, avec la même assiduité et la même constance. Il est vrai ; vous n'avez pas là-dessus un devoir spécial et propre de la vocation religieuse ; mais il y a un devoir commun qui s'étend à tout homme doué de raison, surtout à tout homme chrétien éclairé des lumières de la foi, et engagé par les promesses de son baptême. Devoir, non point d'un jour ni d'un temps limité, mais de tous les jours et de tous les temps. Pourquoi? Je l'ai dit, et je ne puis trop en revenir à ce grand principe, que Dieu, dans tous les temps, est toujours le même Dieu, et votre Dieu. Quand il cessera de l'être, pardonnez cette supposition, toute chimérique qu'elle soit, quand Dieu, dis-je, cessera d'être Dieu, ou quand vous cesserez d'être ses créatures et ses ouvrages, alors, affranchis de sa loi, vous le serez de son service. Mais, puisqu'il sera toujours Dieu, et toujours votre Dieu ; puisqu'il aura toujours à votre égard les rapports essentiels de créateur, de conservateur, de bienfaiteur, de fin dernière, de juge et de suprême dominateur, toutes les raisons de justice, de gratitude, d'amour, de crainte, d'espérance, vous imposeront toujours l'indispensable et invariable obligation de lui être fidèles, c'est-à-dire, d'agir en tout selon son gré, de vous conformer à toutes ses volontés, de l'honorer par le dévouement de vos cœurs, par la soumission de vos esprits, par la droiture de vos intentions, par tout ce qu'exige la religion. Car voilà ce que j'appelle être pour toujours à Dieu, et toujours le servir : tellement que, d'avoir satisfait à tout cela pendant un certain nombre d'années, ce n'est point pour la suite, ni ce ne peut être un sujet légitime de se relâcher. Il est bon de commencer bien, dit saint Jérôme ; mais il est encore mieux de poursuivre et d'achever. Quelque beaux que soient les commencements, il faut que la fin les couronne : et le moyen de parvenir au terme, si l'on demeure au milieu du chemin? Aussi, le glorieux témoignage que rend l'Ecriture à ces fameux patriarches de l'ancienne loi, est d'être morts pleins de jours : comment? parce qu'ils avaient sanctifié tous leurs jours : *Mortuus est plenus dierum.* (*Gen.*, XXV.) Et c'est une maxime fondamentale dans l'Evangile de Jésus-Christ, qu'on ne se sauve qu'en persévérant : *Qui perseveraverit, salvus erit.* (*Matth.*, XXIV.)

Voici donc, M. F., en quelle préparation de cœur vous devez, sur le modèle de Marie, vous présenter à Dieu. Voici l'humble et ferme protestation que vous lui devez faire de ne l'abandonner jamais, de ne vous départir jamais de la foi que vous lui avez jurée ; d'avoir toujours sa loi devant les yeux, comme votre conseil, comme votre guide, comme la règle de toutes vos entreprises et de toutes vos actions ; de n'écouter là-dessus ni les intérêts du monde, ni les respects du monde, ni les coutumes du monde, ni ses raisonnements, ni ses discours ; de n'avoir égard ni aux inclinations, ni aux répugnances de la nature ; mais de tenir toujours la même route, et de marcher du même pas. Est-ce trop, pour un Dieu si grand, que toute la vie de l'homme, qui d'ailleurs est si courte?

Marie, depuis sa première consécration jusqu'au dernier moment de sa vie, goûta dans les pieux exercices qui l'occupaient une paix et un plaisir mille fois plus purs que toutes les fausses joies du siècle. Aidés de sa puissante médiation, allons, sous ses auspices, nous offrir comme elle, et disons avec la même résolution qu'elle le dit : *In æternum non obliviscar justifica-*

tiones tuas, quia in ipsis vivificasti me. (*Ibid.*) Ma parole est engagée, Seigneur, je suis à vous, et j'y serai à jamais ; car telle est par votre miséricorde la disposition de mon cœur. Ce serait bien m'oublier moi-même, si je venais à oublier un Maître qui, dans les devoirs qu'il m'impose, n'envisage, avec sa gloire, que la sanctification de mon âme et mon souverain bien. *Quia in ipsis vivificasti me.* Il y a eu peut-être (hélas ! il n'est que trop vrai, et je n'ai que trop lieu de m'en confondre), il y a eu dans ma vie de tristes vicissitudes où je me suis retiré de vous et révolté contre vos ordres; mais, Seigneur, c'est ce que je veux et ce que je dois réparer. Je le puis encore, et malheur à moi si désormais je n'ai pas sans cesse devant les yeux cette sainte loi que j'ai reçue de vous, pour l'observer de point en point, et pour en faire la règle de toutes mes actions ! Sous un tel guide et sous une conduite si sûre, parmi tous les écueils où je pourrais échouer, je tiendrai toujours le droit chemin, et j'arriverai au port de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(Le P. Bourrée.)

PLAN

I^re^ CONSIDÉRATION.	II^e^ CONSIDÉRATION.	III^e^ CONSIDÉRATION.
MARIE SE VOUE A DIEU DÈS SON ENFANCE.	LA SAINTETÉ DE MARIE NE FIT QUE S'ACCROITRE.	BÉNÉDICTIONS ACCORDÉES AU SACRIFICE DE MARIE.

TEXTE.

Quæsivi sapientiam a juventute mea.
(Eccli, li, 18, 20.)

I^re^ CONSIDÉRATION.

MARIE SE VOUE A DIEU DÈS SON ENFANCE.

L'obligation la plus essentielle et la plus indispensable de la créature raisonnable est d'aimer son Créateur, de se rapporter à lui et de le choisir pour sa dernière fin. Saint Thomas enseigne expressément qu'il y a péché mortel à ne pas faire ce choix dès que la raison commence à se développer et à percer les nuages de l'enfance, c'est-à-dire, dès qu'on a atteint l'âge de discrétion et qu'on peut faire usage de sa liberté. Mais, sans déterminer cet instant précis, on ne peut disconvenir qu'après un certain espace de temps, un enfant jouissant de sa raison, ne soit obligé de satisfaire au premier des commandements, qui est d'aimer Dieu sur toutes choses, et de lui rapporter du moins le gros de ses actions, parce que c'est un renversement criminel de l'ordre, l'établir son bonheur et sa fin dernière dans les biens sensibles.

Oh! que ce devoir est peu connu et peu pratiqué! Le penchant de la nature, l'air contagieux qu'on respire dans le siècle, ses maximes pernicieuses, les mauvais exemples, la mauvaise éducation, le torrent de la coutume, entraînent la plupart des chrétiens et corrompent leur innocence. Ils trouvent trop de douceur à suivre les mouvements de la concupiscence, et trop de peine à les combattre : ainsi la plupart se pervertissent presque dès le sein de leur mère.

Marie s'était consacrée à Dieu dans celui de la sienne, si nous en voulons croire quelques pieux docteurs ; ce qui est certain, c'est qu'elle s'est acquittée de ce devoir essentiel : dès que son esprit fut capable de connaissance et son cœur d'amour, elle se tourna vers l'Auteur de son être et l'aima de toute la plénitude de son cœur : *Ego dilecto meo.* Les premiers rayons de grâce qui brillèrent en son âme lui firent comprendre combien il est doux de porter le joug du Seigneur dès sa plus tendre jeunesse, et combien le commerce du monde est périlleux; c'est pourquoi elle forme le généreux dessein de le fuir; elle obéit sans délai à la voix intérieure qui lui dit, ainsi qu'à Abraham, de quitter sa famille et sa parenté, quoique non idolâtre, comme l'était celle de ce patriarche. Elle fut très-soumise et très-attachée à la loi de Dieu, parce que, si elle ne s'y fût pas conformée, elle eût pu déplaire à celui qui avait de toute éternité de si glorieux desseins sur elle. O prodige de grâces, dans un temps où les autres enfants ne se connaissent pas encore eux-mêmes, ou ne sont occupés que de leurs vains amusements, Marie se voue au service du Seigneur; et, s'élevant par une foi éclairée au-dessus des ombres et des cérémonies de la loi, le Père éternel s'en forme une adoratrice en esprit et en vérité. Oh! que de sainteté et de religion dans ce cœur au moment de sa consécration! que de mépris du monde et de tout ce qu'il renferme de grand, de délicieux, de beau! que d'ardeur pour les biens invisibles! quelle profonde humilité! quelle pureté angélique! quel zèle pour la gloire de son Dieu! quelle faim, quelle soif de la perfection à laquelle elle se sent appelée! Oh! que cette donation est agréable à Dieu, que ce présent lui est cher! Le monde, depuis quatre mille ans, n'en avait pas encore offert un semblable; et jamais pure créature ne lui présenta, dans toute la suite des siècles, un sacrifice de si bonne odeur; les anges n'ont pas vu jusqu'ici tant de richesses spirituelles, non-seulement dans cette terre maudite, mais dans le ciel, parmi leurs chœurs sacrés. Oh! avec quelle complaisance le Père éternel ne contemple-t-il pas sa fille bien-aimée! Quel empressement le Verbe ne sent-il pas de se revêtir de notre chair dans son chaste sein! Avec quelle application l'Esprit-Saint forme et embellit-il ce sanctuaire animé! quelle profusion de ses dons dans ce précieux vase!

II^e^ CONSIDÉRATION.

LA SAINTETÉ DE MARIE NE FIT QUE S'ACCROITRE.

Cette sainteté naissante, bien loin de se démentir, ne fit que se perfectionner : ce fut un beau jour qui s'avança vers son midi. Elle ajoutait tous les jours soins sur soins, désirs sur désirs, feu sur feu, et marchait dans la carrière de la perfection à pas de géant, sans tourner jamais la tête en arrière.

Ah ! qu'il faisait beau voir cette jeune vierge, tantôt s'appliquant à l'oraison, tantôt à la lecture de l'Ecriture sainte, parlant dans l'une à son Dieu, l'écoutant dans l'autre, l'honorant dans ses prêtres et ses ministres, travaillant de ses propres mains à leurs vêtements sacrés, s'exerçant dans tout ce qu'il y avait de plus bas et de plus humble; obéissant à tous, animant ses moindres actions par des dispositions intérieures très-éminentes, et accomplissant toute justice. Sa bouche n'était ouverte qu'aux louanges du Seigneur et à de saints cantiques; et, comme si le jour eût été trop court, la nuit était consacrée à ces pieux exercices. Ses regards inspiraient la modestie et le recueillement; on croyait voir un ange, et, partout où elle paraissait, elle était l'exemple ou la censure des autres.

Jamais personne n'a marché en la présence de Dieu avec plus de fidélité. Et combien de fois, Seigneur, l'avez-vous vue, cette incomparable Vierge, s'anéantir et s'abîmer devant votre majesté souveraine, en reconnaissant qu'elle n'était que cendre et que poussière et comme rien devant vos yeux; que son cœur était préparé pour exécuter vos volontés adorables, et que votre servante ne s'était jamais réjouie qu'en vous, vous conjurant, avec des soupirs ardents et enflammés, de faire pleuvoir le Juste et de commander à la terre de faire germer son Sauveur ! Mais combien de fois surtout l'avez-vous ouïe dire du fond de son cœur, avec l'épouse des *Cantiques*, qu'elle languissait et mourait d'amour ! C'est pour ce motif qu'elle fit vœu de virginité; elle sait déjà ce qu'a dit l'Apôtre : qu'une femme mariée, par l'engagement de son état, doit s'étudier à plaire à son époux et s'appliquer aux choses temporelles, ce qui la divise et la distrait; au lieu que la Vierge, étant saine d'esprit et de corps, ne songe qu'à plaire au Seigneur et le sert sans partage : ainsi elle lève, la première, l'étendard de cette vertu évangélique qui a depuis rempli la terre d'un peuple nouveau, et l'a changée en ciel. La voilà aujourd'hui couronnée Reine des vierges; et comme elle n'ignore pas que Dieu est encore plus jaloux de la pureté de l'âme que de celle du corps, elle garde son cœur avec toute la vigilance possible et conjure son bien-aimé d'être lui-même le sceau et le cachet qui en ferme toutes les avenues aux créatures.

III^e^ CONSIDÉRATION.

BÉNÉDICTIONS ACCORDÉES AU SACRIFICE DE MARIE.

Le sacrifice que Marie fait d'elle-même, si prompt, si plein, si entier, a été une source féconde de bénédictions pour toute la suite de sa vie. Dieu, qui ne se laisse pas vaincre en générosité, versa dès lors dans son sein une mesure surabondante de grâces. Elle y est confirmée, et on compterait plutôt le nombre des étoiles du ciel et des grains de sable de la mer, que celui des trésors dont son âme fut ornée, car elle les a fait multiplier avec des accroissements presque infinis et incompréhensibles à l'entendement humain.

Plût à Dieu que vous eussiez conservé l'innocence baptismale et le joug du Seigneur dès la jeunesse ! votre paix aurait été aussi profonde que les gouffres de la mer. Oh ! que le péché cause de ravages dans une âme ! quelle faiblesse et quelle langueur n'y laisse-t-il pas ! Que les traces funestes

des plaisirs infâmes se ferment difficilement et se rouvrent aisément! Ainsi, au lieu de faire des progrès continuels dans la perfection et de s'oublier saintement, pour ne s'occuper que de Jésus-Christ, on est dévoré de scrupules, agité par les suites de ses habitudes criminelles et dans un danger continuel de se rengager dans les liens du péché.

Heureux celui qui a plié de bonne heure son âme à tous les exercices de piété, qui peut dire avec un prophète qu'il ne connaît pas Babylone et n'a jamais vu le lac, ou plutôt cette mer d'intrigues, de cabales, de passions déchaînées du monde; qui a su préserver son cœur de la malignité, qui a fui de bonne heure les attraits séducteurs de la volupté, et n'a jamais contracté d'alliance avec la mort! Heureux celui et celle dont l'âme et le corps ont pris le pli de la vertu, en sorte qu'elle leur est devenue comme naturelle! ils surmonteront sans peine mille difficultés d'imagination que la suite ne fait que grossir, et qui deviennent presque invincibles.

Ce bonheur est rare. Il ne faut pas toutefois désespérer : la grâce est plus forte que notre faiblesse; le passé se peut réparer. Si notre sacrifice a été tardif, qu'il soit du moins entier et irrévocable.

Est-ce trop, pour expier tant de désordres et un si long oubli de Dieu, qui mériteraient qu'il nous effaçât pour jamais de son souvenir, de se donner tout à lui, et d'employer ce qui nous reste de forces et de vie à l'aimer et le servir? Disputerons-nous encore si nous lui donnerons notre cœur? Quelle honte! nous ressemblons à ces victimes qu'il fallait traîner à l'autel, et qui, par cette seule raison, étaient rejetées. Quelle violence! quelle froideur! combien de réserves et de restrictions! que de retours! Peut-il voir tant de tiédeur sans être ému d'indignation et nous vomir de son cœur? Ah! qu'on tient peu à lui! Quand les liens de la charité sont si relâchés, ce n'est qu'une charité de roseau qui plie au moindre vent : on prétend l'allier avec la cupidité, accorder l'ambition, une vie molle et sensuelle, les divertissements vains et profanes avec la dévotion, contenter Dieu par quelques pratiques extérieures de religion, et le monde, en suivant ses maximes corrompues. Malheur aux cœurs doubles! Jésus-Christ nous a-t-il achetés si cher pour ne nous pas posséder tout entiers?

Mais qu'un cœur est corrompu lorsqu'après avoir goûté le don de Dieu, s'être nourri de sa sainte parole et de l'espérance des biens à venir, il s'en dégoûte pour retourner à une vile créature, pour embrasser une ombre, du fumier : *Amplexati sunt stercora.* (*Thren.*, IV.) Savez-vous, perfides chrétiens, ce que vous faites lorsque vous en usez ainsi? vous faites un parallèle monstrueux entre Jésus-Christ et le démon, et vous vous prononcez en faveur du dernier : vous lui faites satisfaction d'avoir renoncé à ses œuvres détestables. O excès! ô aveuglement! ô fureur! ô manie qui paraîtrait incroyable, si l'expérience ne nous convainquait trop souvent que rien n'est plus commun! Pour prévenir un tel malheur, qui ferait entrer le démon en notre âme avec sept autres esprits de malice plus méchants que lui, craignons-le, veillons, prions. Nourrissons au fond de notre cœur de vifs sentiments de reconnaissance, nous considérant comme un oiseau échappé du filet du chasseur, une brebis arrachée de la gueule du loup, un tison retiré du milieu de l'embrasement. Conservons avec soin l'esprit intérieur de pénitence, et pratiquons-en les exercices selon nos forces; tant que dure la guerre du corps contre l'esprit, qu'on a des passions à combattre et à satisfaire, il

n'est pas temps de mettre bas les armes : nous le ferons quand l'Esprit-Saint nous dira de nous reposer de nos travaux, après le dernier soupir.

Souffrez, Seigneur, que nous renouvellions en votre présence notre consécration baptismale. Faut-il que nous ouvrions si tard les yeux sur la sainteté de ces promesses et de nos engagements, et que nous ayons violé des vœux si saints, si solennels, avec tant d'indignité? Oh! que je vous ai aimée tard, beauté ancienne et toujours nouvelle! Malheur au temps où j'ai vécu dans l'oubli de mes devoirs. Nous avons adoré des dieux étrangers, au mépris du culte suprême qui vous était dû par tant de titres. Toute notre douleur est de n'avoir pas jusqu'ici assez connu ni estimé l'excellence et les avantages infinis d'une si sainte vocation, et d'avoir prostitué nos premières années au péché. Nous ratifions donc, uniquement appuyés sur le secours de votre grâce, ce qui a été transigé pour nous. Oui, mon Dieu! nous renonçons pour jamais au monde, à Satan, à ses pompes, à ses convoitises, au péché, à nous-mêmes, à tout ce que nous tenons de la génération d'Adam, pour nous revêtir de vous et vivre selon vos inclinations toutes célestes. Guérissez nos plaies profondes, et ne souffrez pas qu'elles se rouvrent et que nous retournions dans le parti de vos ennemis. O Jésus! quel vide effroyable dans une âme qui vous abandonne pour se plonger dans la fange! Préservez-nous par votre miséricorde infinie d'un malheur si épouvantable.

Vierge sainte, mère du Verbe incarné! souvenez-vous que vous êtes aussi celle de ses membres; soyez la mère de notre âme, en nous aidant par votre puissante intercession à former Jésus-Christ dans nos cœurs; obtenez-nous quelque part aux dispositions admirables avec lesquelles vous vous offrîtes au temple comme un holocauste d'amour. Suppléez à tout ce qu'il y a d'imparfait et de défectueux dans notre culte et nos offrandes; présentez-nous au Père éternel, qui ne pourra rejeter ce qui viendra de votre main; enfin faites-nous faire un saint usage de toutes les grâces qui nous ont été acquises par le sang de votre Fils adorable, afin que nous méritions d'en recueillir un jour les fruits dans le temple éternel de sa gloire.

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Odoratus est Dominus odorem suavitatis. (*Gen.*, VIII, 21.)

Tolle filium tuum unigenitum quem diligis, Isaac, et vade in terram Visionis, atque ibi offerres eum in holocaustum. (*Id.*, XXII, 2.)

Non sunt allata ultra aromata tam multa quam ea quæ dedit regina Saba regi Salomoni. (III *Reg.*, X, 10.)

Opus namque grande est, neque enim hominis præparatur habitatio, sed Deo. (I *Paral.*, XXIX, 1.)

Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. (*Ps.* XV, 5.)

Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum, et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum. (*Id.*, XLIV, 11.)

Quod reliqueris parentes tuos, reddet tibi Dominus pro opere tuo; et plenam mercedem recipies a Domino Deo tuo ad quem confugisti alas. (*Ruth*, II, 11, 12.)

Cura disciplinæ dilectio est, et dilectio custodia legum illius est; custoditio autem legum consummatio incorruptionis est; incorruptio autem facit esse proximum Deo. (*Sap.*, VI, 19, 20.)

Sub umbra illius quem desideraveram sedi; et fructus ejus dulcis gutturi meo. (*Cant.*, II, 3.)

Quæsivi sapientiam palam in oratione mea; ante templum postulabam pro illa; a juventute mea investigabam eam. (*Eccli.*, LI, 18, 20.)

NOUVEAU TESTAMENT.

Quæ placita sunt ei facio semper. (*Joan.*, VIII, 29.)

Ecce venio... ut faciam, Deus, voluntatem tuam. (*Hebr.*, X, 7.)

Mulieri datæ sunt duæ alæ, et mulier fugit in solitudinem, ubi habebat locum paratum a Deo. (*Apoc.*, XII, 14.)

Congratulamini mihi omnes qui diligitis Dominum, quia, cum essem parvula, placui Altissimo. (Ecclesia, *in Offic. Præsent. B. V.*)

II. SS. PÈRES.

Hanc sibi regulam B. Virgo statuerat, ut a mane usque ad horam tertiam orationibus insisteret; a tertia usque ad horam nonam externo opere se occuparet; a nona vero iterum ab oratione non recedebat quousque illi Angelus appareret. (S. Hieron., cit. a S. Bonav., *in Meditat.*, c. 3.)

Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus? Et bene quasi virgula fumi, quia gracilis et delicata, quia divinis extenuata disciplinis, et concremata intus in holocu stum incendio pii amoris desiderio charitatis. (*Id.*, *in Ep.* 10 *ad Paul. et Eustoch.*)

Quid a te Deus expetit? quod Abraham dictum est : Da mihi unicum dilectum filium tuum; tibi dicit sapientia : Da mihi, fili, cor tuum, offer sacrificium, contrionem cordis Domino. (S. August., *de 4 Virtut. charitatis.*)

Oportebat Virginem, non in sanctis sanctorum tabernaculis, sed in ipso cœlo cœli, in prima ætate educari eam quæ his, collata puritate, ante cellebat. (S. Gregor. Nicom., *Orat. de Præsent. Virg.*)

O par beatum Joachim et Anna! vobis omnis creatura obstricta est; per vos enim donum omnium donorum præstantissimum Creatori obtulit, nempe castam Matrem, quæ sola Creatore digna fuit. (S. J. Damasc., *Orat.* 1, *de Nat. B. V.*)

Fecerat enim quidquid longe antea præmonita fuerat a patre suo David, dicente sibi : *Audi, filia, et vide et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui.* Audivit et credidit, vidit et intellexit; et inclinavit aurem suam ad obedientiam et cor suum ad disciplinam. (S. Bernard., *Hom.* 3, *de Laud. V.*)

Venit in templum Maria, ut pugnam cum Deo ineat, et Deum superet, ac in terram dejiciat. Templum vero est locus hujus certaminis, et, licet Deus ex pura gratia decreverit in mundum venire et homo fieri, voluit tamen mundum ad eum digne suscipiendum disponi, et ut mundus id mereretur, non quidem de condigno, sed de congruo, ut S. Thomas, aliique docent; sed hoc meritum de congruo impletum non fuit, donec Maria in mundum veniret, et suis meritis ac oratione Deum a cœlis in terram seduceret. (Osorius, *t.* III, § 3.)

(Voy. des passages différents sur cette matière au *Panorama des Prédicateurs*, t. II, p. 234.)

III. THÉOLOGIE.

1. DIEU ACCEPTE LES DONS DE SES CRÉATURES.

Tout appartient à Dieu, nous ne pouvons lui offrir rien qui ne soit déjà à lui : *Quoniam ex ipso, per ipsum et in ipso sunt omnia*, dit S. Paul. Cependant il accepte l'offrande des biens que nous tenons de sa grâce, comme s'il n'en était point le maître et qu'ils vinssent de nous-mêmes ; il la bénit et la rend méritoire. C'est pour ce motif que les saints docteurs ont appelé le mystère de la Présentation de Marie l'*Acte de la libéralité envers Dieu.*

2. MOTIF DE LA PRÉSENTATION.

Le motif qui porta Marie à se consacrer à Dieu fut sans doute le même qui porta son divin Fils à offrir à son Père toute les actions de sa vie : *Quæ placita sunt ei facio semper.* (*Joan.*, VIII, 29.) Le sentiment de tous les docteurs est qu'elle fit toutes ses actions dans leur plus grande perfection ; et l'on peut penser, que dans l'offrande particulière qu'elle fit à Dieu dans la Présentation, elle accrut, s'il était possible, ce désir de plaire à Dieu au suprême degré.

3. MOYENS DE SANCTIFICATION DE MARIE DANS LE TEMPLE.

Les théologiens qui ont parlé du mystère de la Présentation signalent en particulier trois moyens que Marie employa dans le temple pour s'élever à la plus haute perfection : la *prière*, la *lecture de l'Ecriture*, l'*exercice de toutes les vertus*. Par la prière, son esprit montait vers Dieu ; par la lecture des saints livres, Dieu descendait vers elle pour parler à son cœur ; par l'exercice des vertus, elle entretenait et augmentait en elle la flamme de l'amour divin.

4. VŒU DE VIRGINITÉ.

Ce que nous devons surtout admirer dans ce mystère, c'est l'action aussi nouvelle qu'agréable à Dieu, que fit Marie, le vœu de virginité. D'après saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas et les docteurs qui ont écrit sur ce sujet, c'est en ce jour même qu'elle donna ce grand exemple aux vierges chrétiennes. Le Saint-Esprit lui inspirait cet admirable dessein, et elle, de son côté, l'exécuta avec un dévouement et une ferveur incomparables.

En ce jour furent réalisées ces belles paroles de l'Esprit divin, qui déjà la regardait comme son épouse : *Hortus conclusus, soror mea sponsa.* (*Cant.*, IV, 12.)

5. EXEMPLE DE MARIE.

L'exemple que Marie nous donne dans ce mystère, et que nous devons suivre, c'est de nous donner à Dieu de bonne heure, de croître en sagesse et en vertu dès notre enfance, et de continuer à nous perfectionner le reste de notre vie.

IV. TRAITS ÉDIFIANTS.

1. SAINT AMBROISE, DÉFENSEUR DE LA VIRGINITÉ DE MARIE.

Saint Ambroise était si zélé pour la défense des prérogatives de Marie, qu'il ne pouvait rien supporter qui fût contraire à l'honneur de cette sainte Mère. Un moine apostat de Milan, Jovinien, ayant eu l'effronterie de soutenir que l'état de virginité n'était point supérieur à celui du mariage, et que Marie avait cessé d'être vierge en enfantant son fils, le grand évêque, saisi d'une sainte indignation, résolut d'étouffer au berceau une si révoltante impiété. Il se hâta donc de convoquer à Milan un concile provincial composé de tous les évêques qu'il put réunir ; et, dans cette vénérable assemblée, il fit condamner Jovinien comme hérétique, et déclarer que lui et ses adeptes seraient privés de toute participation aux biens de l'Eglise et à la communion des fidèles. (De Barry, *Années de Marie.*)

2. DOUBLE TRIOMPHE DE SAINTE JUSTINE.

Rien de plus touchant que l'assistance que Marie donna dans une occasion bien dangereuse à une de ses plus fidèles servantes. Sainte Justine, vierge martyre, étant poursuivie par un magicien nommé Cyprien, triompha des puissances de l'enfer que ce misérable avait appelées à son aide pour lui ravir sa vertu, en s'adressant à la Reine des Vierges. Cette auguste reine ne la rendit pas seulement victorieuse dans ce combat livré à sa pureté, mais encore elle lui obtint cette grâce signalée, que d'un adorateur des idoles, elle fit de son ennemi un fidèle serviteur de Jésus-Christ, et d'un Cyprien, magicien, persécuteur de sa pureté, un saint Cyprien compagnon de son martyre, l'an 300, sous l'empire de Dioclétien. (*Martyrologe*, 29 septembre.)

3. FAVEUR DE MARIE ACCORDÉE A UNE JEUNE VIERGE.

Dans le IV^e^ livre de ses *Dialogues*, saint Grégoire le Grand raconte le fait suivant : « Une nuit, la très-sainte Vierge Marie apparut à une jeune fille

appelée *Muse*, et lui fit voir un grand nombre de compagnes de son âge revêtues d'habits blancs. Muse, toute réjouie à leur brillant aspect, avait un vif désir de se joindre à elles; mais elle ne l'osait pas. Alors Marie lui demanda avec bonté si elle désirait être admise dans cette réunion et s'attacher ainsi à son service. La jeune personne ayant répondu qu'elle le voudrait de tout son cœur, la divine Vierge lui recommanda une conduite plus régulière, plus sérieuse, et surtout de s'abstenir des ris, des jeux et de toute dissipation. Puis elle promit que, dans trente jours, elle serait réunie aux jeunes filles qu'elle voyait, et attachée à sa cour. Muse suivit ponctuellement les avis de Marie : elle devint d'une gravité au-dessus de son âge, et quitta sur-le-champ les bagatelles et les vanités qui occupaient tous les instants de sa vie. Ses parents furent d'abord très-étonnés de ce changement; mais en ayant appris le secret, il crurent au témoignage de leur enfant. Sa mort, qui arriva précisément le trentième jour, montra à chacun la vérité de la révélation qu'elle avait eue. A ses derniers moments, Marie vint de nouveau la visiter, accompagnée des mêmes vierges qui l'environnaient la première fois; et elle lui commanda de se rendre auprès d'elle. Aussitôt la malade, qui était à l'agonie, répondit : « J'y vais, ma Souveraine, j'y vais. » En achevant ces paroles, elle cessait de vivre, et son âme allait faire partie du brillant cortége de la Reine du ciel. (Gonon, *Chronique de Marie*, p. 93.)

4. ORIGINE DE LA MILICE ANGÉLIQUE.

Ce fut par l'entremise et la protection spéciale de Marie que saint Thomas d'Aquin, retenu par ses frères dans une étroite prison, reçut du Seigneur deux faveurs signalées. D'abord il sortit victorieux d'un piége terrible qu'on avait tendu à sa pureté avec une adresse et une ruse diaboliques. Ensuite, comme il remerciait Dieu et l'auguste Reine des vierges, et que, prosterné devant la croix, il renouvelait son vœu de chasteté, il tomba dans un doux sommeil, ou plutôt dans une espèce de ravissement d'esprit. En cet état il reçut la visite des anges, qui le félicitèrent et l'assurèrent qu'il demeurerait toujours chaste et pur, et ne ressentirait plus les révoltes de la chair. Comme signe sensible de ce don merveilleux, ils lui ceignirent les reins avec un cordon que le bienheureux conserva soigneusement et porta toujours sur lui. Après sa mort, les personnes pieuses s'empressèrent de faire des ceintures semblables à la sienne, et elles s'en servirent avec un grand succès contre les attaques du démon. Plus tard, on songea à régulariser et à étendre cette salutaire pratique, et à fournir surtout à la jeunesse chrétienne un nouveau secours pour la conservation de la plus belle et de la plus délicate des vertus. On établit, par l'autorité du souverain pontife, une association spéciale appelée la *Milice angélique*, et on la plaça sous le patronage de la très-sainte Vierge et de saint Thomas. Cette confrérie approuvée successivement par plusieurs brefs des papes, et enrichie de grandes indulgences, a produit les plus heureux résultats parmi les pieux enfants de Marie. (Le P. Tournon, *Vie de S. Thomas*, l. I, c. 14.)

V. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

La bienheureuse Vierge fut conduite au temple; elle devait, dans la maison de Dieu, produire des fruits de toute vertu, semblable à un olivier fertile : *Sicut oliva speciosa in campis.* (S. J. Damasc., *Orat. de Dormit. V.*)

Heureux celui qui imite la Vierge en se consacrant dès son bas âge au Seigneur! On peut dire de lui qu'il s'avance comme l'aurore : *Progreditur quasi aurora.* (*Id.*, *ibid.*)

Les colombes, quand elles mangent, ne fixent point les yeux sur la terre; mais, voyant un grain, elles le prennent vite et lèvent aussitôt les yeux au ciel. Tels étaient les yeux de Marie, et tels doivent être ceux des âmes contemplatives : ils ne doivent regarder la terre que rapidement et parcourir fréquemment les régions célestes. (S. Thomas de Villen., *tiré de ses Sermons*, t. III.)

Si cette maxime est vraie : *Bis dat*

qui cito dat, Marie s'étant donnée à Dieu dès l'âge de trois ans, on peut dire d'elle qu'elle s'est donnée mille fois, puisqu'elle s'est donnée sitôt. (P. Sébast. Barrad., t. I.)

VI. COMPARAISONS.

1. Velut ignis ferrum, sic Spiritus Sanctus illud cor tuum decoxit, incanduit et ignivit, ita ut in illo nihil sentiretur, nisi tantum ignis amoris Dei. (S. Ildeph., *Serm.* 1, *de Assumpt.*)

2. Le jour de la Dédicace du temple de Salomon ne fut pas si glorieux au Seigneur que celui de la Présentation de la B. V. Marie, la Mère choisie de son divin Fils. (*Ex diversis.*)

3. L'immolation du nombre prodigieux de victimes faites par Salomon ne fut pas si agréable aux yeux de Dieu que la consécration de la Vierge, temple vivant du Seigneur. (*Id.*)

4. Les Vestales n'offraient à leurs fausses divinités qu'une virginité orgueilleuse ; Marie offre au véritable Dieu la pureté d'un cœur humilié et d'un corps sans tache. (*Id.*)

5. La piété de saint Joachim et de sainte Anne, en présentant Marie au temple, surpassa encore celle d'Anne, mère de Samuel, lorsqu'elle voua son fils au ministère des autels.

VII. MOTIFS, MANIÈRE, MOYENS.

MOTIFS POUR HONORER MARIE DANS LE MYSTÈRE DE LA PRÉSENTATION.

1. Dieu l'a appelée à un genre de vie qui conduit à la plus haute perfection.

2. Saint Joachim et sainte Anne contribuent, autant qu'il est en leur pouvoir, à l'accomplissement de ses grandes destinées.

3. Courage, fidélité et dévouement de Marie dans sa consécration au Seigneur.

Marie offre à Dieu : 1° tous les avantages que peut lui présenter le monde ; 2° sa virginité ; 3° sa liberté.

MANIÈRES DONT MARIE FAIT SON OFFRANDE.

1° Dès sa plus tendre enfance ; 2° sans réserve ; 3° pour toujours.

— 1° Comme victime ; 2° comme épouse ; 3° comme servante du Seigneur.

MOYENS POUR HONORER MARIE DANS CE MYSTÈRE.

Etudier et imiter ses dispositions et ses vertus dans sa Présentation au temple, et en particulier : 1° sa *promptitude ;* 2° la perfection de son *dévouement.*

VIII. EMBLÈME.

COLUMBA DILECTI.

ÉCRITURE.

Reversa est columba portans ramum olivæ virentibus foliis. (*Gen.*, VIII, 11.)

Una est columba mea. (*Cant.*, VI, 8.)

SAINTS PÈRES.

Columba pura et Sponsa cœlestis. (S. Epiph., *Orat. de Laud. Deip.*)

Columba impolluta. (Rupert, *in Cant.*)

Columba castissima, carens omni felle. (S. Bonavent., *in Salve Regina.*)

Columba castissima, pacifera. (*Id.*, *in Laud. B. V.* N° 16.)

IX. FIGURES DE LA PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE.

1. Le sacrifice de Noé après le Déluge : *Odoratus est Dominus odorem suavitatis... Nequaquam ultra maledicam terræ propter homines.* (*Gen.*, VIII, 21.)

2. Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, appelée à l'entrée du tabernacle par la voix même de Dieu, est aussi une figure de la Sainte Vierge appelée à se consacrer à Dieu près de ce même tabernacle : *Stetit Dominus in introitu tabernaculi, vocans Aaron et Mariam, et dixit ad eos : Audite sermones meos.* (*Num.*, XII, 1.)

3. Le sacrifice d'Abraham : *Tolle filium tuum unigenitum.* (*Gen.*, XII, 2.)

4. Les holocaustes de Salomon, à la Dédicace du temple : *Mactavit.....* (II *Paral.*, VII, 5.)

5. Les présents de la reine de Saba : *Non sunt allata ultra aromat Sabæ multa quam ea quæ dedit regina amat regi Salomoni.* (III *Reg.*, X, 10.)

6. Préparatifs de David pour la construction du temple : *Opus namque grande est, neque enim homini præparatur habitatio sed Deo.* (I *Paral.*, XXIX, 1.)

7. La femme aux deux ailes de l'Apocalypse : *Mulieri datæ sunt duæ alæ, et mulier fugit in solitudinem, ubi habebat locum paratum a Deo.* (*Apoc.*, XII, 14.) Selon les Saints Pères, ces deux ailes figurent la vie active et la vie contemplative ; la solitude, c'est le temple de Jérusalem où Marie, loin du monde, devait nuit et jour vaquer à l'oraison. (Voy. S. Bonav., *in Medit.*, et Dionys. a Luxemb., *in festo Præsent. B. V. M.*)

X. HISTOIRE ET ESPRIT DE CETTE FÊTE.

1. HISTOIRE DE CETTE FÊTE.

L'Eglise grecque célébrait la fête de la Présentation dès le neuvième siècle ; elle était même très-solennelle chez les Orientaux, surtout depuis la fameuse constitution de l'empereur Comnène, qui ordonna qu'elle serait chômée dans tout son empire. Elle n'est connue dans l'Eglise latine que depuis l'an 1372. Ce fut Philippe de Mézières, chancelier de Chypre, qui avait une dévotion particulière pour cette fête, qui en présenta l'office au pape Grégoire XI ; ce souverain Pontife l'examina, et ordonna la célébration de cette fête. De Mézières vint en France et se fixa à la cour du roi Charles V, surnommé *le Sage :* il inspira à ce vertueux prince toute la dévotion qu'il avait lui-même à la Présentation de la sainte Vierge. Le roi s'empressa de la faire établir dans tout le royaume, et il la célébra lui-même avec beaucoup de magnificence. Le concile de Bâle rendit cette fête générale dans l'Eglise, en 1441.

On la célèbre avec une grande solennité dans les séminaires, depuis que M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, y a établi en ce jour la rénovation des promesses cléricales. Ce saint homme, en donnant la très-sainte Vierge pour patronne au séminaire, choisit comme fête principale de la maison, celle de la Présentation au temple, à cause des rapports que son grand esprit de foi lui montrait entre la consécration de Marie à Dieu, et celle que les ecclésiastiques font d'eux-mêmes en entrant dans l'état clérical. (Meusi, *Catéchisme historique, dogmatique et moral sur les principales fêtes.*)

2. ESPRIT DE CETTE FÊTE.

Les principales dispositions dont la sainte Vierge nous offre aujourd'hui l'exemple sont le saint empressement avec lequel elle se consacre à Dieu, et la perfection avec laquelle elle se dévoue à son service.

Marie se consacre à Dieu dès l'âge le plus tendre. Ni la faiblesse de l'âge, ni la tendre affection de ses parents ne peuvent l'arrêter. Tout ce qui peut différer son sacrifice, diffère son bonheur et afflige son cœur.

Quel sujet de réflexion pour nous ! Est-ce avec un semblable empressement, est-ce avec cette sainte ardeur que nous nous sommes consacrés à Dieu, aussitôt qu'il nous a intérieurement appelés à lui? Nous devions commencer à l'aimer, dès que nous avons commencé à le connaître ; le premier usage de notre raison lui était dû, comme à notre souverain Maître et à notre insigne bienfaiteur. Cependant, combien de temps avons-nous différé à nous offrir à lui, à l'aimer, à le servir, à lui consacrer notre être, et toutes les facultés que nous avons reçues de lui? Nous comptons aisément les jours et les années de notre vie, mais en comptons-nous beaucoup passés au service de Dieu.

L'offrande de Marie n'est pas seulement empressée, elle est entière et sans partage. Dès le premier moment, elle donne tout à Dieu ; le Seigneur est désormais son unique bien ; elle renonce entièrement à sa propre liberté, pour n'avoir plus d'autre volonté que celle de Dieu.

Avons-nous imité cette générosité de Marie envers Dieu, du moins depuis qu'il nous a particulièrement appelés à son service? Nous sommes-nous donnés entièrement à lui? n'avons-nous rien réservé dans notre offrande? Demeurons-nous fidèles dans l'état et le lieu où Dieu nous veut? (Un Directeur de sémi

naire, *Instruction sur les principales fêtes de l'année.*)

XI. COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE APPLIQUÉ AU SUJET.

Principes spéciaux.

1° CIRCONSCRIPTION DU SUJET.

Il n'est point dans la matière de discourir ici trop longuement sur saint Joachim et sur sainte Anne qui présentent leur enfant au temple. On mentionne ce fait sans en faire une partie de l'instruction. C'est la sainte Vierge qui est l'objet du mystère, et non les auteurs de ses jours. En faisant le récit de la vie intérieure de Marie dans le temple, d'après saint Ambroise, saint Jérôme, saint Jean Damascène, on ne doit point anticiper sur sa vie intérieure à Nazareth.

Au reste la matière étant abondante, comme nous le dirons plus bas, il est facile de se tenir dans ce sujet.

2° INVENTION.

SUR LE MYSTÈRE. Ce sujet est des plus féconds : 1° oblation de saint Joachim et de sainte Anne; 2° généreuse résolution de Marie de se vouer au Seigneur; 3° grandeur de son sacrifice; 4° vœu de virginité en un pareil temps; 5° âge où elle opère des choses extraordinaires. Tout cela appartient au mystère.

SUJET MORAL. 1° Devoir des parents à l'égard des enfants (Hunolt); 2° servir Dieu dès sa jeunesse; 3° la retraite; 4° la virginité, etc.

3° DISPOSITION.

1. PLAN. Il est évident que toutes ces circonstances et faits ne peuvent entrer dans une seule instruction. Il faut donc diviser. Le sacrifice de Marie, envisagé en particulier, a fourni à la Rue un très-beau plan : 1° Mérite du sacrifice de Marie; 2° avantages de ce sacrifice. — *Mérite;* elle sacrifie : 1° sa jeunesse; 2° sa liberté; 3° son cœur. — *Avantage :* 1° ce sacrifice lui procure une gloire solide; 2° des plaisirs réels; 3° un repos durable. La manière dont Marie se donne à Dieu est également une matière suffisante pour un sermon. L'auteur des *Essais et Panégyriques* en trace ainsi le plan : 1° Marie se donne à Dieu de bonne heure; 2° sans réserve; 3° pour toujours.

2. CONFIRMATION. Les Saints Pères qui ont écrit des homélies ou des passages sur ce mystère doivent servir de guide à l'orateur, soit dans les applications de l'Ecriture, soit dans les descriptions. Son imagination ainsi réglée peut sans crainte tracer ses tableaux; il y a dans les emblèmes et les figures de ce mystère des matériaux précieux qu'il ne faut pas négliger.

ÉLOCUTION.

Tout est plein de charmes dans ce sujet. Une enfant de trois ans qui va consacrer à Dieu son innocence, sa jeunesse, son cœur. Le style doux et tendre de Fénelon va admirablement à cette composition. Pas d'arguments, pas de discussions; des récits gracieux, des tableaux suaves, des effusions d'admiration et d'amour; voilà ce qui doit marquer dans le discours.

ACTION.

Quand le grand-prêtre vit venir à lui l'enfant bénie qui lui demandait sa prière pour la vouer au Très-Haut, il dut être touché jusqu'aux larmes. Sa voix en prononçant les paroles du vœu, dut être altérée par l'émotion. Tant de jeunesse, tant d'innocence, tant de piété! C'est cette attitude, c'est cette voix que le prédicateur doit prendre, s'il veut attacher son auditoire.

Les peintres qui ont représenté le grand-prêtre dans cette scène ont généralement réussi, tant la pose est facile à saisir; en quoi le prêtre, plus identifié encore avec les personnages sacrés, trouverait-il la chose difficile?

XII. TRAITÉS REMARQUABLES.

SAINTS PÈRES.

S. JEAN DAMASCÈNE. Ce Père est celui qui parle le plus amplement de ce mystère. Il fait une longue description de la manière dont la sainte Vierge vivait dans

le temple. On trouve ces passages dans son traité de *Fide orthodoxa*, c. 14.

S. Germain, patriarche de Constantinople, a un morceau des plus éloquents sur l'entrée de la sainte Vierge dans le temple, dans son *Oratione secund.*

ASCÉTIQUES.

Le P. Nouet. On cite de ce mystique trois belles méditations sur ce sujet.

M. l'abbé J. B. G., dans ses *Méditations et Considérations pratiques sur toutes les fêtes de la sainte Vierge*, a une belle méditation sur cette fête.

PRÉDICATEURS.

Le P. Lejeune. Marie, dans sa présentation, est : 1° l'objet de notre admiration ; 2° de notre imitation. Cette instruction est remarquable par son abondance, sa simplicité, sa variété, sa solidité, comme toutes celles de cet orateur éminemment populaire.

S. Liguori. Dans son livre intitulé : *Les Vertus de Marie*, on trouve une bonne instruction ainsi divisée : L'offrande que Marie fit d'elle-même fut : 1° prompte ; 2° sans retard ; 3° entière ; 4° sans réserve.

XIII. PLANS DIVERS.

1° PLANS POUR SERMONS.

1er PLAN.

MARIE, L'OBJET DE NOTRE ADMIRATION ET DE NOTRE IMITATION.

(Le P. Lejeune.)

1er POINT. — MARIE, DANS SA PRÉSENTATION, EST L'OBJET DE NOTRE ADMIRATION.

1. Par ce qu'elle offre à Dieu.
2. Par la manière dont elle l'offre.
3. Par le temps où elle l'offre.

2e POINT. — MARIE, DANS SA PRÉSENTATION, EST L'OBJET DE NOTRE IMITATION.

1. Dans ce qu'elle offre à Dieu.
2. Dans la manière dont elle l'offre.
3. Dans le temps où elle l'offre.

2e PLAN.

MANIÈRE DONT MARIE SE CONSACRE A DIEU.

(Le P. Houdry.

1er POINT. — MARIE SE CONSACRE A DIEU COMME VICTIME.

1. Pour reconnaître sa puissance.
2. Pour reconnaître sa bonté.

2e POINT. — MARIE SE CONSACRE A DIEU COMME SERVANTE,

1. Pour lui obéir avec fidélité.
2. — — avec promptitude.
3. — — avec persévérance.

3e POINT. — MARIE SE CONSACRE DANS LE TEMPLE COMME ÉPOUSE DU SEIGNEUR.

1. Elle lui voue son cœur.
2. Elle lui voue son corps.

3e PLAN.

CE QUE MARIE OFFRE A DIEU DANS SA PRÉSENTATION.

(Latour.)

1er POINT. — MARIE OFFRE A DIEU DANS SA PRÉSENTATION :

1. L'enfance avec ses charmes.
2. La vivacité d'empressement de l'enfance.
3. La pureté de sentiment.
4. La docilité des démarches de l'enfance.

2e POINT. — MARIE OFFRE A DIEU, DANS SA PRÉSENTATION, LA RAISON AVEC SON MÉRITE.

1. Elle s'offre sans réserve.
2. Elle s'offre sans intérêt.
3. Elle s'offre sans retour.

4e PLAN.

MÉRITE ET AVANTAGE DU SACRIFICE DE MARIE.

(La Rue.)

1er POINT. — MÉRITE DU SACRIFICE DE MARIE.

1. Marie sacrifie sa jeunesse.
2. — — sa liberté.
3. — — son cœur.

2e POINT. — AVANTAGE DU SACRIFICE DE MARIE.

1. Il lui procure une gloire solide.
2. — — des plaisirs réels.
3. — — un repos durable.

5e PLAN.

SUJET MORAL. — CE QUE MARIE NOUS ENSEIGNE DANS CE MYSTÈRE.

(Pallu.)

1er POINT. — MARIE NOUS ENSEIGNE QU'ON NE PEUT SE DONNER TROP TOT A DIEU.

1. Nous devons à Dieu de nous donner de bonne heure à lui.
2. Nous nous devons à nous-mêmes de nous donner de bonne heure à Dieu.

2e POINT. — MARIE NOUS ENSEIGNE QU'ON NE PEUT SE DONNER A DIEU TROP PARFAITEMENT.

1. Nous le devons à Dieu.
2. Nous nous devons cela à nous-mêmes.

6e PLAN.

AUTRE SUJET MORAL. — SACRIFICE DE MARIE, MODÈLE DU NOTRE.

(M. l'abbé Combalot, missionnaire apostolique.)

1er POINT. — MARIE S'OFFRE A DIEU

1. Avec connaissance.
2. Avec liberté : *Voluntarie sacrificabo tibi.*
3. Avec amour.

2e POINT. — NOUS AVONS OFFERT A DIEU, DANS NOTRE BAPTÊME,

1. Notre entendement, notre volonté, notre cœur. — Avons-nous ratifié cet engagement?
2. Les familles doivent offrir à Dieu leurs enfants, par une éducation chrétienne.

2° PLANS POUR PRÔNES ET INSTRUCTIONS FAMILIÈRES.

1er PLAN.

(Carthagène.)

PRIMA CONSIDERATIO. — HISTORIA MARIANÆ PRÆSENTATIONIS IN TEMPLO.

SECUNDA CONSIDERATIO. — PRODIGIA ILLAM CONCOMITANTIA.

TERTIA CONSIDERATIO. — PRISCORUM PATRUM MONUMENTA CIRCA PRÆSENTATIONEM.

2e PLAN.

PRIMA CONSIDERATIO. — DE SOLEMNI COMITATU B. VIRGINIS A PARENTIBUS IN TEMPLO PRÆSENTATA.

SECUNDA CONSIDERATIO. — DE RECTA FILIORUM EDUCATIONE.

3e PLAN.

PRIMA CONSIDERATIO. — MARIA IN TEMPLO VIRGINITATEM VOVIT.

SECUNDA CONSIDERATIO. — ALIÆ VIRTUTES MARIÆ IN TEMPLO :

1. Clausuræ custodia.
2. Verecundia.
3. Otii vitandi cura.

4e PLAN.

(S. Liguori.)

L'OFFRANDE QUE MARIE FIT D'ELLE-MÊME A DIEU FUT

1. Prompte.
2. Entière.
3. Sans réserve.

XIV. AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

ORIGÈNE. — In C. 13 Matth.
S. GRÉGOIRE DE NYSSE. — Orat. de Nat. Virg.
S. J. CHRYSOSTÔME. — Hom. 3 de Fide Annæ.
S. JÉRÔME. — Ep. ad Heliodor.
S. AMBROISE. — L. de Instit. Virg.
S. AUGUSTIN. — L. de Sancta Virginitate, c. 4.
S. GEORGE DE NICOMÉDIE. — 3 Orat. in Præsentat.
S. GERMAIN, patriarche de Constantinople. — Orat. 2.
S. ILDEPHONSE. — Serm. 5, de Assumpt.
S. BÆDA. — In C. 1 Luc.
— Hom. de Incarnat.
— Serm. 4, de Assumpt.
S. JEAN DAMASCÈNE. — De fide orthodoxa, c. 14.
S. ANSELME. — L. de Excellent. Virg., c. 4.

THÉOLOGIENS.

CANISIUS. — De Deipara Virgine, l. 2, c. 12.
SUAREZ. — De Mysteriis, quæst. 29, disput. 7.
FR. TURRIANUS. — In Defensione hujus fest.
THÉOPH. REYNAUD. — Dyptica Mariana.

ASCÉTIQUES.

S. BONAVENTURE. — De vita Christi.
HUGUES DE SAINT-VICTOR. — De Perpetua Virginitate S. Mariæ.
PIERRE DE BLOIS. — Serm. 28.
L'abbé ARNOULD. — In Laud. B. Virg.
GINTHER. — Mater amoris, consid. 6.
POIRÉ. — Triple Couronne, tr. 4, c. 8.
D'ARGENTAN. — Confer. 8.
DU PONT. — Médit. 4.
HAINEUVE. — Médit.
NOUET. — Vie de J. C. dans les Saints, 3 Médit.
NEPVEU. — Réflexions Chrét. t. 4.
GENTIL. — Solitude des Vierges.
DUQUESNE. — Grandeurs de la sainte Vierge.
M. l'abbé VIARD. — Gloires et souffrances de Marie.
M. l'abbé J. B. G. — Méditations sur les fêtes de la sainte Vierge.
M. l'abbé GEORGES. — Fêtes de la sainte Vierge

PRÉDICATEURS.

JUSTINUS MICHOVIENSIS. — Discursus prædicabiles super Litanias Lauretanas t. 2, dicursu 204.
CARTHAGÈNE. — Homiliæ de Arcanis Deiparæ, 6.
LEJEUNE. — 1 Serm.
TEXIER. — Id.
BRETTEVILLE. — Essais de Panégyr., 1.
DUNEAU. — 1 Serm.
RICHARD L'AVOCAT. — 2.
BOSSUET. — 3.
SÉRAPHIN. — 1.
CHAMPIGNY. — Id.
BOURRÉ. — Id.
BRETONNEAU. — Id.
PALLU. — Id.
LATOUR. — Id.
FELLER. — Id.
BEURRIER. — Id.
BERGIER. — Id.

RÉPERTOIRES.

HOUDRY. — Biblioth. des Prédicat., t. XV.
C. MARTIN. — Panorama des Prédicateurs, t. II.

MARIALIA.

HUGUES DE SAINT-VICTOR. — De Perpetua Virginitate S. Mariæ.
POIRÉ. — Triple Couronne, t. IV, c. 8.

7 MAI

ANNONCIATION

(Sermon par le P. Champigny.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. 1. — PLAN

NOUS VOYONS DANS CE MYSTÈRE :

Ier POINT. — L'anéantissement d'un Dieu.

SUBDIVISIONS

1. Dans sa nature. | 2. Dans sa personne. | 3. Dans ses perfections.

IIe POINT. — L'élévation de Marie.

SUBDIVISIONS

1. Dans sa nature. | 2. Dans sa personne. | 3. Dans ses perfections.

IIIe POINT. — L'élévation et l'abaissement des hommes.

SUBDIVISIONS

1. Elévation. | 2. Abaissement.

N. 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Théologie.
IV. Traits édifiants.
V. Maximes des saints et des ascétiques.
VI. Comparaisons.
VII. Motifs et moyens.
VIII. Emblème.
IX. Figures.
X. Histoire et esprit de cette fête.
XI. Cours d'éloquence sacrée.
XII. Traités remarquables.
XIII. Plans divers.
XIV. Auteurs à consulter.

TEXTE.

Ecce concipies in utero et paries filium.
(Luc. I, 31.)

Le dessein de la rédemption des hommes renferme une infinité de prodiges. Quoi de plus étonnant que de voir un Dieu qui, pour faire grâce au pécheur, désarme sa justice en oubliant ses propres intérêts? Cependant, M. F., quoique ce dessein soit admirable, les moyens le sont infiniment davantage ; car il faut, pour cela, que Dieu se fasse homme, que le Verbe éternel devienne chair, et qu'il renferme toute l'étendue et toute l'immensité de sa grandeur et de sa gloire dans le sein d'une vierge ; qu'il reconnaisse cette même vierge pour sa mère, qu'il s'y soumette et dépende d'elle.

Voilà, d'un côté, un étrange abaissement; mais voici, de l'autre, une surprenante élévation! Un Dieu devenu homme, un Dieu fait chair, un Dieu tombé dans la servitude et dans la dépendance, quoi de plus bas? Mais une vierge Mère d'un Dieu, donnant l'être et la vie à un Dieu, quoi de plus élevé? C'est, M. F., c'est, chrétiens, le mystère qui occupe aujourd'hui la piété des fidèles et qui fait l'admiration de l'Eglise: c'est l'anéantissement du Fils de Dieu; c'est l'exaltation de Marie. Mais anéantissement d'un Dieu et élévation de Marie qui doivent inspirer aux hommes des sentiments de la plus noble élévation, et en même temps aussi des sentiments de la plus profonde humiliation. C'est ici tout le plan de mon discours: *Anéantissement d'un Dieu*, première proposition. — *Elévation de Marie*, seconde proposition. — *Elévation et anéantissement des hommes, pour honorer ce divin mystère*, troisième proposition.

Voilà, M. F., tout le sujet de ce discours et de vos attentions. Donnez-moi votre grâce, ô mon Dieu! pour goûter et sentir des vérités si importantes et si essentielles à la religion, et pour les faire goûter et sentir à mes auditeurs.

I^ER^ POINT.

L'ANÉANTISSEMENT D'UN DIEU.

1^re^ SUBDIVISION. — DANS SA NATURE.

Quoique tout ce que la foi découvre en Dieu soit l'essence de Dieu, sans nulle division, sans nul partage, vous savez pourtant bien, M. F., que la théologie, pour s'accommoder à la faiblesse de nos esprits, distingue trois choses dans le sein de la Divinité. Il y a l'essence et la nature de Dieu; il y a les trois personnes adorables qui subsistent en cette nature, et il y a les perfections infinies qui leur sont communes. Sur ce fondement, je dis, M. F., que, quand le Verbe éternel descend aujourd'hui du sein de son Père dans celui d'une vierge, pour s'y revêtir de notre nature, il a, selon l'expression de l'Apôtre, anéanti son essence infinie, son adorable personne et ses divines perfections; il a abîmé cette grandeur souveraine dans le centre le plus profond de l'abaissement. Pour entendre ceci, élevez-vous, je vous prie, par les lumières de la foi, et recherchez ce que c'est que l'essence divine. Vous trouverez que c'est un être indépendant qui ne reconnaît point de principe, qui est la source féconde de tous les êtres, et qui leur inspire le mouvement et la vie: voilà l'idée que la foi nous donne de l'essence divine. C'est pour cela que, quand Dieu envoya Moïse à son peuple pour le retirer de la captivité de Pharaon, il lui dit: Si les Israélites veulent savoir et te demandent qui est celui qui t'a envoyé, tu leur diras: *Qui est misit me ad vos* (*Exod.*, III, 14); que tu as ordre de Celui qui est, et qui, subsistant par lui-même, ne reconnaît point de souverain ni de principe. Cependant, M. F., aujourd'hui cette essence infinie, cette nature divine, cet être souverain paraît anéanti dans le mystère adorable de l'Incarnation; il semble cesser d'être ce qu'il est. Car quel moyen de concevoir cette Divinité renfermée dans cette chair, dans ce petit corps qui commence à être, qui est aujourd'hui et qui n'était pas hier? Et où voyez-vous cette source de toutes les créatures, ce premier principe de tous les êtres, dans cet enfant qui vient maintenant d'être produit et de recevoir la vie? Ah! quel profond abaissement! et c'est pour cela que l'Eglise, prononçant ces paroles si étranges qui expriment ce mystère: *Verbum caro factum est* (*Joan.*, I, 14), fléchit d'abord les genoux, voulant témoigner par cette humble cérémonie le néant

où Dieu s'est plongé. O prodige de bonté et de miséricorde digne de nos éternelles reconnaissances et de notre amour !

2° SUBDIVISION. — DANS SA PERSONNE.

1° Mais il y a encore cela à remarquer dans l'expression de l'Ecriture, qu'elle dit que le Verbe divin s'est fait chair. Pourquoi ne dit-elle pas qu'il s'est fait homme ? Saint Cyrille a une pensée admirable pour démêler ce mystère. Ce savant Père dit que l'homme a toujours pris son nom, non pas de son tout, mais d'une des parties qui le composent, avec cette différence, néanmoins, que dans l'état d'innocence l'homme tirait son nom de l'âme, étant la partie la plus noble : *Factus est homo in animam viventem* (*Genes.*, II, 7) ; au lieu qu'après sa chute, il ne l'emprunte plus de l'âme, mais de la chair : *Omnis caro corruperat viam suam.* (*Genes.*, VI, 12.) Ainsi ce nom de chair est le plus propre à exprimer la honte et la bassesse de l'homme. Je sais bien, ô mon Dieu ! qu'autrefois, voulant converser avec les anciens patriarches, impatient que vous étiez de paraître visible aux yeux des hommes, vous avez quelquefois tempéré votre majesté sous la figure d'une nature grossière, vous leur êtes apparu sous la forme d'un corps et d'une chair empruntés ; mais je sais aussi que ce n'était qu'en apparence ; ce corps ne vous était pas uni par unité de substance, c'était une chair étrangère ; l'union n'était ni réelle ni constante : ce n'était qu'une apparence, vous vous étiez seul formé ce corps ; mais maintenant ce n'est plus une chair étrangère, elle vous est propre ; ce n'est plus une apparence, une figure, vous en êtes revêtu comme de votre nature. Voilà ce qui marque le dernier anéantissement : la Divinité paraît éclipsée. Mais, mon Dieu ! si votre nature paraît anéantie, votre personne adorable ne l'est pas moins. Et sur cela, M. F., on peut considérer, avec saint Augustin, le Verbe divin de deux manières : 1° en lui-même, dans sa naissance éternelle et dans le sein de Dieu ; 2° par rapport aux créatures dont il est le principe. Mais, dans quelque manière qu'on l'envisage, on le voit toujours anéanti. Qu'est-ce qu'il est dans lui-même et dans le sein de son Père ? L'Ecriture lui donne des titres infiniment magnifiques : tantôt elle l'appelle le Verbe ou la Parole éternelle de son Père, parce qu'il exprime ses pensées ; c'est l'éloge infini de toutes ses grandeurs : *Verbum Patris ;* tantôt elle l'appelle le Fils unique de ce Père, et la ressemblance ou l'image fidèle de sa majesté. Et saint Paul, enchérissant par-dessus, semble avoir épuisé tout ce qu'on en peut dire de plus grand. Voici, M. F., ce qu'il en dit : *Qui cum esset splendor gloriæ et figura substantiæ ejus portans omnia verbo virtutis suæ.* (*Hebr.*, I, 3.) Peut-on dire quelque chose de plus auguste ? Le Verbe éternel, dit cet apôtre, n'est pas seulement la gloire de son Père, mais il est encore l'éclat et la splendeur de la gloire et la figure de sa substance, parce qu'il est le terme brillant de sa connaissance et de ses lumières infinies, l'expression et le rayon de toutes ses beautés ! Oh ! que cela est grand ! que cela est adorable ! Ces vérités supposées, peut-on voir une plus grande opposition que celle qui se trouve entre ce Fils de Dieu dans le sein de son Père, et entre le Fils de l'homme dans le sein de sa Mère ? entre le Verbe incréé et le Verbe incarné ?

Car qu'est, je vous prie, le Verbe incréé ? il est de toute éternité : mais le Verbe incarné n'est produit que depuis un moment. Qu'est le Verbe incréé ?

la sagesse infinie et la parole éternelle de celui qui l'engendre : et le Verbe incarné est muet et sans parole. Le Verbe incréé est égal à son Père et l'image substantielle de sa sainteté. Et le Verbe incarné, qu'est-il? il est esclave de ce même Père, esclave des hommes et l'image des pécheurs. Le Verbe incréé est le principe de l'Esprit-Saint; il le produit par son souffle et en le respirant, *spirando*, dit la théologie ; et le Verbe incarné devient l'ouvrage et la production de cet Esprit divin ; et il sera incapable de respirer durant l'espace de neuf mois, ou du moins, s'il respire, ce ne sera que par sa mère. Le Verbe incréé, dans le sein de son Père, pouvait envoyer le Saint-Esprit et le répandre sur les hommes. Ce privilége lui appartient par l'avantage de son origine, ce qui lui donne lieu de dire : *Spiritus quem ego mittam vobis.* Ce Verbe ne pouvait pas être envoyé par le Saint-Esprit dans l'éternité, c'était lui qui l'envoyait. Cependant, voilà cet ordre changé ; voilà un renversement admirable dans ce mystère, où le Fils de Dieu a été envoyé par le Saint-Esprit : *Spiritus Domini misit me evangelizare* : de sorte que celui qui envoyait a été envoyé lui-même. Encore une fois, le Verbe incréé dans le sein de son Père, est le caractère de sa substance ; c'est la substance même de la Divinité, et le Verbe incarné, tout au contraire, est de la même chair, de la même substance que sa mère. Hélas ! Verbe incréé, vous voilà donc éclipsé ! c'est ici que l'on peut s'écrier : Vous êtes en vérité un Dieu caché : *Vere tu es Deus absconditus.* (*Isa.*, XLV, 15.) Quel anéantissement du Fils de Dieu en lui-même ! Mais il n'est pas moins anéanti par rapport aux créatures.

2° Le disciple bien-aimé, parlant du Verbe éternel en cette qualité, prononce cet oracle : *Omnia per ipsum facta sunt ; quod factum est in ipso vita erat.* (*Joan.*, I, 3.) Voilà ce qui comprend toute la grandeur du Verbe éternel et toute la plénitude de son excellence, comme l'a admirablement bien remarqué saint Augustin. Expliquons, s'il vous plaît, ces merveilles.

Le Verbe incréé, par rapport aux créatures, est leur principe ; toutes choses ont été faites par lui : *Omnia per ipsum facta sunt* (*Joan.*, I, 3) ; et voilà le Verbe incarné qui vient maintenant d'être fait lui-même et réduit en un tel état, qu'il n'est pas capable d'agir, mais seulement de souffrir. Le Verbe incréé inspire la vie à tous les vivants, et toutes choses vivent en lui par excellence : *Quod factum est in ipso vita erat.* (*Ibid.*, III, 4.) Et maintenant, bien loin de pouvoir donner la vie aux autres, il la reçoit de sa mère en qualité de Verbe incarné, et il devient sujet à la loi de la mort. Quelle contradiction ! Le Verbe incréé repose dans le sein de son Père comme sur un trône : *Thronus tuus Deus in sæculum sæculi* (*Heb.*, I, 8.), d'où il prescrit des lois et donne ses ordres aux anges et aux hommes, et à toutes les créatures en qualité de leur souverain. Mais le Verbe incarné est renfermé dans le sein de sa mère comme dans une prison obscure, et n'a point d'autres mouvements que ceux qu'il reçoit d'elle. Enfin, M. F., ce grand Dieu qui marchait sur les têtes couronnées des rois de la terre, qui faisait des chérubins et des séraphins son marche-pied, selon l'expression de l'Ecriture, ce Dieu qui balançait et qui portait du bout du doigt toute la machine de ce monde, est maintenant réduit à être porté lui-même. D'où vient cela? c'est qu'il est un Dieu anéanti dans son essence et dans sa personne, et en lui-même et par rapport aux créatures.

2e SUBDIVISION. — DANS SES PERFECTIONNEMENTS.

Est-ce là tout? Non, M. F. : il s'est encore anéanti dans ses perfections infinies. Et, pour vous le montrer, n'a-t-il pas anéanti son immensité, puisque c'est un Dieu abrégé? *Verbum abbreviatum ;* un Dieu rétréci dans un petit corps. N'a-t-il pas anéanti sa puissance, puisqu'il est dans la dernière faiblesse et incapable d'action ? N'a-t-il pas anéanti sa bonté et sa sainteté, en se chargeant de tous les crimes et de tous les péchés des hommes? N'a-t-il pas anéanti sa souveraineté, en devenant esclave? *formam servi accipiens.* (*Philip.*, II, 7.) Est-ce assez? non. Il est descendu dans une plus profonde humiliation. Comment cela? Parlez, grand Apôtre, vous qui avez pénétré si avant dans les abaissements du Verbe incarné : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.* (II *Cor.*, v, 21.) En vérité, M. F., voilà une chose bien étonnante : ce Verbe incréé, qui est l'éclat et la splendeur de la sainteté de Dieu même, s'est fait péché, c'est-à-dire, il a pris sur lui les iniquités de tout le monde. Il s'est marqué du caractère le plus horrible et le plus exécrable qui puisse être, du caractère et de la marque du péché. C'est là sans doute le dernier anéantissement : voilà l'épuisement de la sagesse et de la toute-puissance d'un Dieu ; elle ne saurait jamais produire ni inventer une plus profonde humiliation : *Pro nobis peccatum fecit.* (*Ibid.*) Appliquez-vous, je vous prie, à ce que je vais dire pour vous faire voir encore plus clairement l'excès et la profondeur infinie de l'anéantissement du Fils de Dieu dans le mystère de l'Incarnation. Dieu a formé de terre et de cendre l'homme, afin qu'il eût plus de facilité à s'humilier : *Quid superbit terra et cinis?* (*Eccli*, x, 9), dit le Saint-Esprit dans l'Ecriture. Cependant, M. F., quelque motif et quelque sujet que nous ayons de nous abaisser, l'humilité de l'homme est toujours imparfaite ; elle ne peut être que dans l'action, et tout au plus dans la condition : d'où je conclus qu'elle ne peut jamais être substantielle. Mais qu'a fait le Verbe éternel dans l'Incarnation? Il s'est humilié substantiellement ; il s'est revêtu de notre nature. Ç'a été un anéantissement de substance, et jamais il ne s'est tant abaissé que dans ce mystère. Vous voyez, pendant le cours de la vie du Fils de Dieu et à sa mort, de très-profondes humiliations ; mais elles n'approchent pas de celles qu'il souffre aujourd'hui. Il naît dans une crèche, il mène une vie pauvre et obscure ; il est attaché à une croix comme un criminel : il y expire, il est vrai ; mais tous ces abaissements sont des abaissements de condition, et non pas de nature et de substance. L'anéantissement de l'Incarnation l'abaisse plus profondément ; c'est un abaissement de substance. Il n'abaisse pas seulement ses actions ou sa condition, il abaisse encore sa nature ; car il s'est véritablement fait chair : *Verbum caro factum est.* (*Joan.*, I, 14.) Enfin, l'humiliation du Verbe divin est encore permanente, et celle des hommes n'est que passagère. Un homme de bien qui pratique souvent l'humilité, un saint, un prédestiné, pourra bien s'humilier pendant le cours de cette vie ; mais il se verra un jour élevé dans le ciel jusqu'au comble de la gloire. L'exaltation sera la récompense de son abaissement : *Humiliamini sub potente manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis.* (I *Petr.*, v, 6.) Mais l'humiliation du Fils de Dieu sera éternelle et permanente ; il sera toujours uni et attaché à une nature qui est infini-

ment au-dessous de sa grandeur : *Quod semel assumpsit, nunquam dimisit.* O humilité du Verbe éternel dans ce mystère ! s'écrie saint Bernard, ô humilité sans exemple pour le Fils ! *Humilitas sine exemplo !* Mais en même temps : *Sublimitas sine socio.* O exaltation sans pareille pour la mère ! C'est ma seconde partie.

II^e^ POINT.

L'ÉLÉVATION DE MARIE.

Rien ne peut donner une plus juste idée des grandeurs de Marie, que l'abaissement du Verbe. L'anéantissement du Fils doit être la mesure, la règle et le fondement de l'exaltation de la Mère, suivant ces excellentes paroles : *Unde Filius deprimitur, erigitur Mater.* C'est pour cela que les Saints. Pères, unissant leurs sentiments à ceux de toute l'Eglise, nous ont représenté ce mystère comme un commerce mutuel entre Dieu et l'homme, entre le Verbe éternel et Marie : *Admirabile commercium.* (*Antienne de l'office de l'Eglise, depuis le jour de l'an jusqu'à la Purification.*) Comme le Verbe y donne quelque chose, il y reçoit aussi ; il donne à Marie de ce qu'il avait de son fonds, et Marie lui fait part de ce qu'elle avait d'elle-même. Le Verbe éternel n'avait en soi que grandeur, qu'excellence, que souveraineté, et Marie n'avait d'elle-même que faiblesse, qu'infirmité et que néant : c'est pourquoi tout ce qu'elle a donné à son Fils n'a fait que l'affaiblir et l'abaisser ; et le Verbe éternel, au contraire, l'a comblée de grandeur et l'a élevée jusqu'au plus haut point de la gloire. O commerce miraculeux et favorable pour Marie ! *O admirabile commercium !* (*Ibid.*)

1^re^ SUBDIVISION. — DANS SA NATURE.

Ce n'est pas, M. F., que je prétende élever Marie jusqu'à la Divinité : je sais qu'il faut user de modération quand on fait l'éloge d'une créature. Je garderai le tempérament que je dois. Si je l'approche de Dieu en qualité de Mère, je la tiendrai toujours dans le néant en qualité de créature ; toujours dépendante, toujours rachetée ; ne pouvant rien par elle-même, et ayant besoin, comme le reste des justes, de la miséricorde et de la grâce du Sauveur. Mais, cependant, quoique cette Vierge sainte soit par toutes ces raisons infiniment au-dessous de la majesté de Dieu, cela n'empêche pas que je ne dise qu'elle est le chef-d'œuvre et l'épuisement de la toute-puissance de Dieu à l'égard de la créature, puisqu'il ne peut jamais en élever une autre plus haut. Mais comme j'ai dit, après les Pères, que les grandeurs de Marie se doivent prendre des humiliations et des anéantissements du Fils de Dieu ; ce même Fils ayant été anéanti dans son essence, dans sa personne et dans ses perfections, Marie a été élevée en ces trois choses : en sa substance, en sa personne et en ses perfections. Et ne croyez pas, M. F., que ce soit seulement par cette alliance commune que le Verbe divin a contractée avec tous les hommes, mais bien par un privilége tout particulier, que Marie a été élevée en sa nature dans ce mystère adorable. C'est d'une manière qui lui est propre. Comment cela ? c'est qu'elle a tiré de ses veines et fourni ce sang qui forme le corps de son Fils ; une portion de sa substance et de sa chair est

devenue celle du Verbe divin : *Caro Jesu, caro est Mariæ,* dit excellemment saint Augustin. Ainsi elle peut dire que sa nature est élevée jusqu'à être unie avec la Divinité, puisque le même sang qui est sorti de ses veines, subsistant dans son Fils, subsiste en Dieu même. Ah! quelle gloire ! que ce sang, après s'être purifié dans la suite des plus nobles familles par tant d'illustres canaux, passe des veines des patriarches et des rois dans les veines de Marie; que des veines de Marie, il passe immédiatement dans les veines de Jésus-Christ; et que, des veines de Jésus-Christ, il soit répandu sur la croix pour donner à un Dieu le moyen de devenir le Sauveur, le Réparateur de tout le monde! O sang adorable! ô précieux sang! que vos effets sont admirables! qu'ils sont grands! versé sur la croix et sortant des veines de Jésus-Christ, vous faites d'un Dieu vengeur un Dieu sauveur, un Dieu libérateur ! Mais, sortant des veines de Marie, vous faites qu'une créature aura droit de commander à un Dieu; vous faites d'une vierge la Mère de son Créateur.

Voilà ce qui fait la gloire de Marie : elle se trouve ainsi élevée au plus haut comble de la grandeur. Vous voyez par là qu'elle est infiniment ennoblie dans sa nature par la communication qu'elle fait de sa substance et de son sang à un Dieu. Mais elle ne l'est pas moins dans sa personne par la qualité de Mère de ce Dieu.

2e SUBDIVISION. — DANS SA PERSONNE.

1° Mais quel moyen de vous représenter cette qualité dans tout son éclat? le voici : je trouve qu'il y a en Dieu trois sortes de fécondités. Il y a une fécondité de Père, une fécondité de principe et une fécondité de créateur. Appliquez-vous, je vous prie.

Dieu engendre par sa lumière un Fils égal à lui-même : le voilà Père. Il produit par son amour l'Esprit-Saint : le voilà principe. Il donne l'être aux créatures : le voilà Créateur. Mais voici la différence : la vertu et la fécondité de créateur, Dieu la communique à son Fils et au Saint-Esprit, elle leur est commune à tous trois. La fécondité de principe, Dieu la donne au Fils, et non pas à l'Esprit; mais la qualité de Père, il ne la communique à personne ; il se la réserve à lui seul. Je me trompe, Vierge sainte! c'est à vous que cette vertu sera communiquée, et vous recevrez de ce Père ce que son Fils et son Esprit ne reçoivent pas. Quel excès de gloire! et peut-on rien dire de plus grand, d'être sur la terre ce que le Père éternel est dans le ciel; d'être la Mère de Jésus-Christ? La créature peut-elle jamais monter plus haut?

Des autres perfections de Dieu, il s'en fait un écoulement sur les créatures : on en voit rejaillir quelque éclat au dehors. Sa souveraineté, par exemple, se communique aux rois, sa sagesse aux politiques, et sa force aux conquérants. On voit que sa pureté fait les vierges, que sa science fait les docteurs. Dans le ciel, son amour fait les séraphins; son intelligence fait les chérubins et sa stabilité fait les trônes. Voilà des perfections que Dieu communique à ses créatures : mais, pour la fécondité, il ne la communique qu'à Marie. N'est-ce pas là, M. F., le comble de l'élévation? et peut-on concevoir quelque chose au delà? Oui, l'on peut enchérir par-dessus, en disant que Marie ne participe pas seulement à la fécondité du Père éternel pour produire son Fils, mais encore à la manière dont il le produit.

2° La production éternelle du Verbe se fait par la pensée, et la production

temporelle se fait aussi par la pensée de Marie et par le consentement de son cœur. Ce Fils, dans l'éternité, est la parole de son Père, et le même Fils, dans le temps, est, pour ainsi dire, la parole de sa Mère. *Fiat!* (*Luc.*, I, 38), dit-elle à l'ange : cette parole la rendit mère. Voilà sans doute le dernier degré de gloire où puisse monter une créature; et voici le fondement des reconnaissances que nous devons à cette excellente créature. Le Père éternel avait produit dans l'éternité un Fils, il est vrai; mais ce n'était que pour être notre juge, et un juge sévère et terrible qui ne devait prononcer que des arrêts de condamnation contre nous; mais Marie devient aujourd'hui mère d'un fils qui doit être notre libérateur et notre Sauveur. Quelles actions de grâces ne devons-nons pas lui rendre pour cette faveur infinie? Mais aussi quels respects pour ses grandeurs? car, si elle est élevée autant qu'elle peut l'être dans sa nature et dans sa personne, elle ne l'est pas moins dans ses perfections.

3e SUBDIVISION. — DANS SES PERFECTIONS.

Entre les perfections de Marie, j'en remarque principalement deux qui relèvent infiniment les autres : ce sont la virginité et la fécondité. Ces deux qualités séparées ont, à la vérité, quelque chose de grand; mais elles ne sont pas exemptes de défauts. La fécondité peuple les Etats, soutient les royaumes et conserve les familles; mais elle est honteuse, à cause de je ne sais quelle corruption qui lui est jointe. La virginité est plus éclatante et plus illustre : c'est une vertu toute céleste qui nous rend semblables aux anges; mais, étant stérile, elle semble être malheureuse. Qu'a fait Dieu en faveur de Marie dans le mystère que je vous prêche? il a trouvé le secret de donner à la virginité le bonheur de la fécondité, et à la fécondité la gloire de la virginité. Et c'est là le miracle qui fait l'achèvement et la consommation de la gloire de Marie dans ses vertus et dans ses perfections; car, par là, elle devient l'image fidèle du Père éternel, qui produit son Fils sans corruption, et qui est toujours Père et toujours vierge : toujours dans la fécondité et toujours dans la pureté, voilà la grandeur de Marie. L'ange lui dit : Vous serez la Mère d'un Dieu : *Ecce concipies et paries filium.* (*Luc.*, I, 31.) Comment reçoit-elle ces paroles? Ce nom de mère l'étonne; elle veut ses sûretés; elle appelle la pureté à son secours : Vous me parlez d'être la Mère d'un Dieu, dit-elle à l'ange, je le veux bien; mais auparavant je vous déclare que je suis vierge, et que je le serai toujours : *Quoniam virum non cognosco.* (*Luc.*, I, 34.) Je me suis consacrée à Dieu en cette qualité par un vœu dont je préfère les obligations à toutes les grandeurs du monde. Voici le dénoûment : Le Père éternel, pour seconder l'intention de son épouse, unit en sa personne, par un effet de sa toute-puissance, contre toutes les règles de la nature, ces deux qualités incompatibles de vierge et de mère tout ensemble. Ainsi sa fécondité devient semblable à la sienne : elle produit son Fils sans nulle corruption, et de la même façon qu'il le produit. Je trouve pourtant cette différence, que le Père éternel produit son Fils dans la connaissance de ses grandeurs et de ses perfections, parce qu'il le produit glorieux et immortel; mais Marie produit ce Fils dans la connaissance de sa bassesse et de son néant, parce qu'elle le doit produire humble et anéanti; et c'est cela même qui fait l'élévation et la gloire de Marie, en ce que, produisant ce Fils infirme et mortel, elle a sur lui une au-

torité légitime. Mais cet abaissement du Fils et cette élévation de la Mère me font souvenir de l'abaissement et de l'élévation que nous devons tirer nous-mêmes de ce mystère. C'est ma troisième partie en deux mots.

III^e POINT

L'ÉLÉVATION ET L'ABAISSEMENT DES HOMMES.

Le malheur de l'homme vient de deux causes différentes, savoir d'une fausse élévation et d'un faux abaissement; et tous ces deux mouvements contraires qui balancent notre cœur, tantôt l'élevant et tantôt l'abaissant, viennent de l'oubli de l'alliance que nous avons contractée avec Dieu dans le mystère de l'Incarnation. Je vous supplie, M. F., de bien prendre cette pensée des Pères; je l'ai choisie pour l'édification de vos cœurs.

1^re SUBDIVISION. — ÉLÉVATION.

Il y a une fausse élévation qu'inspire l'orgueil; mais il y a aussi un faux abaissement qu'inspirent la volupté et l'intérêt. Les ambitieux n'ont que des sentiments de gloire pour s'élever, s'ils pouvaient, au-dessus du reste des hommes : vaine et fausse élévation! Les voluptueux, au contraire, n'ont que des sentiments de bassesse, des affections indignes : malheureux et faux abaissement! Comment remédier à ce désordre? Il faut opposer à cette fausse élévation un véritable abaissement, et à ce faux abaissement une véritable élévation; et pour cela, je ne veux que vous exposer le mystère de ce jour. Cette alliance que le Fils de Dieu fait avec nous, s'unissant à notre nature, ne doit-elle pas nous inspirer des sentiments d'élévation et de gloire? mais d'une solide gloire, d'une véritable élévation contre ce faux abaissement? D'où vient, demandent les Saints Pères, que Dieu se fait homme? n'est-ce pas pour rendre les hommes des dieux? *Ad hoc Deus factus est homo, ut homo fieret deus.* Voilà, dit saint Augustin, à quoi se terminent les anéantissements d'un Dieu : c'est pour élever l'homme jusqu'à la Divinité. Si cela est, comme on n'en peut point douter, dans les principes de la foi et de la religion, pourquoi nous attacherions-nous à la terre après que le Dieu du ciel s'est uni à nous? Ah! chrétien, reconnais donc ta noblesse! *Agnosce, christiane, dignitatem tuam!* Ce sont les paroles d'un grand saint et d'un grand pape (S. Léo, *Serm. de Nativ. Domini*), prêchant le mystère que j'ai l'honneur de prêcher aujourd'hui. « Tu es, par cette qualité de chrétien, enfant de Dieu, un membre vivant de Jésus-Christ; tu as pour ta nourriture son corps, et pour breuvage son sang; tu as pour secours et pour remèdes dans tes infirmités tous les sacrements qu'il a établis; tu as pour chef cet adorable Sauveur : pourquoi ces avantages ne te reviennent-ils pas dans l'esprit, lorsque tu es sur le point de commettre un péché? La foi que tu n'auras pas perdue te convaincra du contraire en te forçant de reconnaître la vérité de ces dernières paroles : *Agnosce, christiane, dignitatem tuam.* Fais-y réflexion, mon cher auditeur; cette dignité est si grande qu'elle t'élève jusqu'à Dieu; ne te rabaisse donc point par des affections indignes, ni par des plaisirs honteux. » Tout ceci est de saint Chrysostome.

2e SUBDIVISION. — ABAISSEMENT.

« Voilà les sentiments d'élévation que tu dois opposer au faux abaissement qui t'entraîne au péché ; mais lorsque tu seras tenté de t'élever au-dessus de toi-même et des autres, souviens-toi de l'abaissement dont le Seigneur t'a donné de si grandes leçons dans son Incarnation, où, renonçant à toute complaisance pour lui-même, il envisage uniquement la gloire de son Père.» Tu t'en dis le disciple, il faut donc que tu l'imites, puisque, selon saint Augustin : *Summa religionis est imitari quod colimus.* L'esprit essentiel de chaque religion, l'unique point où elle se réduit, c'est d'imiter ce que l'on adore. L'imitation et l'adoration d'une divinité doivent nécessairement être attachées ensemble. Ne le voit-on pas, même dans les religions profanes? Les païens ne se sont forgés que des divinités dont ils voulaient imiter les passions : ainsi les vindicatifs ont adoré un Mars, parce qu'ils voulaient imiter ses vengeances; les impudiques offraient de l'encens à une Vénus dont ils aimaient les voluptés. Le culte d'une divinité engage donc nécessairement à la vouloir imiter. *Summa religionis est imitari quod colimus.* Ah! mon cher auditeur, n'est-ce pas un engagement pressant pour toi, qui es adorateur d'un Dieu abaissé, de t'humilier toi-même? Eh! quoi, ce Dieu sera anéanti et tu ne t'anéantiras pas? Tu ne descendras pas même, s'il est possible, au-dessous du néant où ce Dieu, pour ainsi dire, s'est abîmé? N'est-ce pas l'ordre le plus naturel, que la créature soit toujours au-dessous de son Dieu. Il y a bien des gens qui tombent, mais il y en a peu qui descendent; il y en a peu qui s'abaissent, et presque point qui s'abaissent de tout leur cœur. Cependant ce n'est que par là qu'on plaît à Dieu, et ce n'est que par là que Marie lui a plu : *Humilitate placuit.* (S. Ambr.)

Excellente réflexion sur ces paroles de saint Paul : *Exinanivit semetipsum.* (*Philip.*, II, 7.) Jésus-Christ s'est anéanti. Quand on s'abaisse et qu'on s'humilie de tout son cœur; quand on se met à terre et qu'on s'anéantit par amour, on trouve un Jésus, un Sauveur, un Dieu incarné qui nous porte, qui nous soutient et nous élève. Il est impossible, M. F., il est impossible de considérer, disent les Pères, Jésus-Christ en cet état avec un esprit de foi et de religion sans ressentir quelque désir de lui être semblable. Mais comme nous ne pouvons rien de nous, et qu'il n'y a que sa grâce qui puisse nous y faire parvenir, nous vous la demandons, ô mon Dieu! Faites-nous faire par devoir ce que vous avez fait par amour; et quoique vos prophètes et vos apôtres nous aient enseigné la vertu, vous vous êtes, ce me semble, réservé à vous seul le droit de nous prêcher l'humilité. Vous nous l'avez apprise, notre esprit en est persuadé. Touchez nos cœurs, ô mon Dieu, afin qu'ils l'aiment, et que, non contents de l'estimer, ils la pratiquent en ce monde pour en recevoir la récompense en l'autre. Je vous la souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(par M. l'abbé Duclot.)

PLAN

Ire CONSIDÉRATION.

EXPOSITION SUR CETTE FÊTE ET SUR LE SALUT DE L'ANGE.

Subdivisions

1. Fête de l'Annonciation.
2. Salut de l'ange.

IIe CONSIDÉRATION.

HUMILITÉ DE MARIE DANS CE MYSTÈRE.

Subdivisions

1. 1re preuve d'humilité.
2. 2e preuve d'humilité.
3. 3e preuve d'humilité.
4. 4e preuve d'humilité.

IIIe CONSIDÉRATION.

OBÉISSANCE DE MARIE DANS CE MYSTÈRE.

CONCLUSION.

TEXTE.

Dixit autem Maria ad Angelum : Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.
(Luc., I. 38.)

Heureuse issue de l'ambassade la plus glorieuse et de la négociation la plus intéressante pour nous qui fût jamais! Voilà donc l'affaire de tous les siècles, l'affaire de tout l'univers, la grande affaire de la rédemption du monde, annoncée à tant de patriarches, prédite par tant de prophètes, attendue avec tant de soupirs, sollicitée par tant de vœux; la voilà enfin décidée, conclue et déterminée. Marie consent à être Mère de Dieu, et en conséquence de son consentement, le Verbe divin s'incarne dans ses chastes flancs : *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum.* Les vœux des patriarches nt exaucés, les prédictions des prophètes sont accomplies, les ombres cessent et les gures sont remplies; le Messie demandé avec tant d'ardeur, si souvent promis, tant de fois figuré, commence à paraître. Le ciel et la terre vont être enfin réconciliés; Dieu contracte une alliance éternelle et indissoluble avec l'homme. Qu'est-ce qui opère, qui produit, qui accomplit toutes ces merveilles? Deux paroles d'une jeune vierge : *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum.* O paroles bien simples en apparence mais toutes-puissantes et souverainement efficaces dans leur simplicité!

Et quelle est donc, demande saint Ambroise, cette servante du Seigneur qui tient entre ses mains le sort de tous les mortels? Quelle est cette fille d'Adam qui ouvre le ciel à son gré : *Quæ est ista?* Vous la reconnaissez, M. F., et avec quelle joie ne la reconnaissez-vous pas? C'est cette Vierge qui, dans tous les temps, le digne objet, après Dieu, de notre culte, de notre confiance et de notre amour, nous est spécialement, en cette solennité, proposée à tous comme le plus parfait modèle de la plus nécessaire des vertus, qui doit servir de fondement à toutes les autres, de l'humilité chrétienne; cette Vierge toujours si grande devant Dieu et devant les hommes, et toujours si petite dans l'idée qu'elle a d'elle-même et à ses propres yeux; cette Vierge qui, devenant féconde par la vertu vivifiante et toute chaste du Saint-Esprit, conçoit dans son sein, plus pur que les cieux, un Dieu humilié et anéanti, et donne aujourd'hui un Sauveur au monde, un Rédempteur aux hommes pécheurs, un réconciliateur, un pacificateur à tout l'univers.

Joignons donc ici, M. F., le Fils à la Mère, et ne séparons point l'Annonciation de Marie de l'Incarnation du Verbe, puisque l'Eglise, qui a établi cette fête en l'honneur de ces deux grands objets, les a réunis ensemble. Double mystère d'une hauteur inouïe et d'une profondeur inconcevable, où paraît le contraste de la plus sublime élévation

d'une part, et du plus profond abaissement de l'autre : élévation dans Marie, qui est revêtue du caractère de Mère de Dieu ; abaissement dans le Verbe, qui est revêtu de la nature de l'homme. Quelles instructions sublimes et divines pour notre propre conduite ne trouverons-nous pas dans le développement de ce double mystère?

Ire CONSIDÉRATION.

EXPOSITION SUR CETTE FÊTE ET SUR LE SALUT DE L'ANGE.

1re SUBDIVISION. — FÊTE DE L'ANNONCIATION.

Comme l'heureuse nouvelle que l'ange Gabriel annonce aujourd'hui à la sainte Vierge est le signe le plus sensible, et, pour ainsi dire, la première époque de notre religion, l'Eglise exprime tous les mystères qu'elle renferme sous le titre de l'*Annonciation de la Mère de Dieu.* Le moment destiné de toute éternité pour la réconciliation des hommes avec Dieu étant arrivé, l'ange Gabriel, qui avait prédit au prophète Daniel l'avénement et la mort du Messie, il y avait plus de quatre cents ans, et qui depuis six mois avait été envoyé de Dieu au prêtre Zacharie, pour lui annoncer la naissance de celui qui devait en être le précurseur, cet Ange, dis-je, fut pareillement envoyé de Dieu à une vierge appelée *Marie*, de la tribu de Juda et du sang royal, puisqu'elle était de la famille de David, pour lui annoncer qu'elle était choisie pour être la Mère du Verbe incarné. Cette fête, sous le titre d'*Annonciation*, est presque aussi ancienne que l'Eglise même; et, du temps de saint Augustin, on la solennisait au même jour que l'on croit, selon une ancienne et vénérable tradition, que Jésus-Christ a été conçu, et que le Verbe éternel s'est incarné. Le dixième concile de Tolède, tenu l'an 656, appelle la solennité de ce jour, la fête par excellence de la Mère de Dieu, *festum sanctæ Virginis genitricis Dei, festivitas Mariæ.* Car quelle plus grande fête peut-on célébrer en son honneur, disent les Pères de ce Concile, que l'Incarnation du Verbe divin dont elle devient en même temps la mère ?

2e SUBDIVISION. — DU SALUT DE L'ANGE.

Lorsque l'ange Gabriel se présenta devant Marie pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation : *Je vous salue, ô pleine de grâces*, lui dit-il avec un profond respect, *le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Une visite, un discours si peu attendu jeta la sainte Vierge dans le plus grand trouble ; étonnée, interdite, elle ne savait que penser de ce qu'elle voyait, de ce qu'elle entendait; son étonnement parut sur son visage, et y répandit une rougeur subite, indice de sa vertu. La première cause de son trouble fut la vue de l'ange. Cet envoyé céleste avait pris une figure humaine pour lui parler. Ce ne fut point en songe, mais visiblement qu'il s'offrit à ses yeux. Marie fut alarmée, effrayée, à la vue d'un objet qu'elle n'avait point coutume de voir. Une autre raison de son trouble, dit saint Augustin, c'est que son humilité souffrit des louanges que l'Ange lui donna. Ce qui l'interdit, dit saint Pierre Chrysologue, ce fut le langage tout nouveau et si étonnant qu'il lui tint, *quia venerat in sermone terribilis.* Mais qu'y avait-il donc dans ces paroles de l'ambassadeur divin qui dût l'effrayer, l'alarmer, l'épou-

vanter? Ce qu'il y avait, M. F.? Des éloges et des louanges. On lui annonce qu'elle est pleine de grâces devant son Dieu, qu'elle est à ses yeux la plus parfaite, la plus agréable des créatures; son humilité en souffre, et elle se trouble : *Turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.* (*Luc.*, I, V, 29.)

L'ange s'apercevant du trouble et de l'agitation de Marie, la rassure en l'appelant par son nom. Il fallait calmer son âme, afin qu'elle fût en état de recevoir les impressions divines : *Ne timeas, Maria* (*ibid.*, V, 30), lui dit-il. Ne craignez point, Marie; vous avez trouvé grâce devant le Seigneur; vous concevrez dans votre sein, vous mettrez au monde un fils, et vous l'appellerez Jésus : *Invenisti gratiam apud Deum; ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum.* L'enfant que vous donnerez au monde sera le Fils du Très-Haut et le Saint des Saints; c'est le Sauveur prédit par les prophètes, qui régnera dans la maison de Jacob, et dont l'empire n'aura point de fin. Vous êtes étonnée, je le vois, que l'on vous fasse entrer dans l'exécution d'un si grand mystère; mais Dieu se communique à qui il lui plaît, et rien ne lui est impossible : *Non erit impossibile apud Deum omne verbum.* (*Luc.*, I, V, 37.)

Les paroles de l'ange, en calmant le premier trouble de Marie, la jetèrent dans un trouble plus grand encore. Eh! comment pourrait s'accomplir ce que vous m'annoncez, reprit-elle, puisque je suis consacrée à Dieu sans réserve, et que, par un vœu solennel, j'ai promis de ne contracter jamais d'engagement avec un homme mortel : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* paroles admirables! sentiments tout divins! Non, dit saint Ambroise, ce n'est ni par aucune défiance, ni par vaine curiosité que Marie fait cette demande: dévouée à Dieu par un vœu sacré, elle déclare son engagement irrévocable, et la ferme résolution où elle est d'y être fidèle, prête à renoncer à la gloire de la maternité divine elle-même, si elle était incompatible avec la gloire plus chère encore de son inviolable virginité.

Apprenez, adorez les desseins de Dieu, continua l'ange, et concevez la grandeur des merveilles qu'il veut opérer en votre faveur et pour le salut des hommes : le Saint-Esprit se répandra sur vous et la vertu du Très-Haut vous environnera de son ombre; c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu : *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi*, (*Luc.*, I, V, 37), c'est-à-dire, l'Esprit-Saint descendra dans vous par une effusion extraordinaire et miraculeuse de grâces, et il vous communiquera une fécondité toute divine, pour être mère sans cesser d'être vierge; et Dieu s'élèvera au-dessus de l'ordre et de toutes les lois de la nature, pour faire triompher en vous l'ordre surnaturel et supérieur de la grâce.

IIe CONSIDÉRATION.

HUMILITÉ DE MARIE DANS CE MYSTÈRE.

1re SUBDIVISION. — PREMIÈRE PREUVE D'HUMILITÉ.

Comme le trouble où les paroles de l'ange avaient jeté Marie n'eut pas seulement pour principe la présence et la vue de cet envoyé de Dieu, mais encore les louanges qu'il lui donna, il nous marque aussi sa profonde humi-

lité, et il en est la première preuve. Car Marie, loin de s'arrêter à ces louanges et d'en tirer vanité et de la complaisance pour elle-même, en est effrayée, épouvantée : preuve sensible qu'elle était vivement pénétrée de la grandeur de Dieu et de son propre néant. La majesté de son Dieu et sa propre bassesse lui étaient toujours présentes, ainsi qu'elle l'exprime dans le cantique de sa reconnaissance : *Quia respexit Dominus humilitatem ancillæ suæ.* (*Luc* I., v, 48.)

2e SUBDIVISION. — DEUXIÈME PREUVE D'HUMILITÉ.

Une seconde preuve de l'humilité de la Vierge, c'est la manière dont elle reçoit la grande nouvelle que l'ange lui annonce. On n'en a jamais annoncé et on n'en annoncera jamais une telle à aucune créature. Or, comment reçoit-elle cette nouvelle? Une personne moins humble aurait été hors d'elle-même, et se serait abandonnée à une joie excessive ; mais rien de ces mouvements humains dans Marie; elle n'y mêla aucun retour sur elle-même, aucune idée de sa propre élévation; l'amour-propre n'y prit aucune part : bien loin de s'élever, elle s'abaissa davantage, dans la vue du mystère ineffable que Dieu allait opérer en elle et dont elle se réputait si indigne.

3e SUBDIVISION. — TROISIÈME PREUVE D'HUMILITÉ.

Troisièmement : la grande humilité de Marie parut dans les dernières paroles qu'elle adressa à l'ange : *Voici la servante du Seigneur.* Ecoutons attentivement, dit saint Bernard (*Serm.* IV, *dom. intra oct. Assumpt.*,), ce que répond celle qui était choisie pour être Mère de Dieu, mais qui n'oubliait pas de s'humilier. Remarquez bien son humilité, dit saint Ambroise (*lib.* II, *in Luc.*, *n°* 16), remarquez bien sa piété : on la déclare Mère future d'un Dieu, et elle ne s'en dit que la servante. Or, en se disant ainsi la servante qui ne fait que ce qu'on lui ordonne, elle ne s'attribue aucune des prérogatives de cette grâce incomparable.

4e SUBDIVISION. — QUATRIÈME PREUVE D'HUMILITÉ.

Enfin une dernière preuve de l'humilité de Marie, c'est le profond silence qu'elle garda sur le mystère de l'Incarnation, qu'elle ne découvrit à personne, pas même à Joseph son époux. Ce silence, en effet, ne peut avoir eu d'autre principe que son humilité profonde. Toute autre se serait crue obligée d'annoncer au monde l'heureuse nouvelle de la venue du Messie, de donner cette consolation aux personnes vertueuses de sa connaissance, cette marque de confiance et de respect à son époux; mais Marie, pour ne pas s'enorgueillir des faveurs dont le ciel l'avait comblée, ne songe qu'à bénir le Seigneur, et à dérober aux yeux de tout le monde sa gloire et ses priviléges.

Cette humilité de Marie a été la véritable cause et le principe de son élévation à la maternité divine. Je sais, dit saint Bernard, que son inviolable virginité, que sa parfaite pureté ont charmé le cœur du Roi de gloire ; mais ce n'est pas là précisément ce qui l'a attiré dans son chaste sein. Les anges étaient aussi purs que cette bienheureuse créature, et l'Apôtre m'apprend que ce n'est point à la nature angélique qu'il a voulu s'unir. C'est vous,

sainte humilité de Marie, qui avez conçu le Fils du Très-Haut : un abîme a appelé un autre abîme; et Marie, anéantie à ses propres yeux, nous a donné un Dieu anéanti aux yeux de tout l'univers. Sans cette humilité, la virginité de Marie n'aurait pas eu de quoi toucher le Verbe éternel, et la parabole des Vierges folles nous le donne assez à entendre. Mais n'en soyons pas surpris, ajoute saint Fulgence, puisque l'humilité est comme la fleur, l'âme, l'esprit, l'intégrité, la virginité même de la virginité, *virginitas virginis una est humilitas.*

III^e^ CONSIDÉRATION.

OBÉISSANCE DE MARIE DANS CE MYSTÈRE.

Enfin Marie, dans ce mystère, montra une obéissance aveugle et une parfaite soumission : quand l'ange eut éclairci sa difficulté, elle ne réplique plus; il ne paraît en elle aucune irrésolution ni aucune inquiétude, elle donne seulement son consentement : Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole : *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum.* Elle rentre aussitôt dans son silence, et s'abandonne entièrement à Dieu pour l'exécution de ce qu'on vient de lui annoncer.

Dès que Marie eut prononcé cette salutaire parole, l'Esprit-Saint descendit en elle, et, par un miracle ineffable, il forma du plus pur de son sang le corps adorable de l'Homme-Dieu : en même temps Dieu créa une âme également parfaite, qu'il unit au corps; et, dans le même instant, le Verbe éternel, s'appropriant cette âme et ce corps, forma une union toute divine, en vertu de laquelle un Dieu est homme, un homme est Dieu, une vierge est mère : en vertu de cette divine alliance, l'humanité sainte ne fait plus avec le Verbe qu'une même personne en deux natures, l'une divine, l'autre humaine, un Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, le vrai Emmanuel, Dieu avec nous (*Is.*, VII., 14 :) *Emmanuel, nobiscum Deus.* Ainsi s'accomplit dans la plénitude des temps cet ineffable mystère, l'ouvrage du ciel, l'admiration des anges, la rédemption des hommes, le grand prodige de la sagesse, de la bonté, de la toute-puissance de Dieu : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* (*Joan.*, I, 14).

CONCLUSION.

1° Nous devons en cette fête adorer, dans son anéantissement, Jésus-Christ, et le remercier de s'être fait homme pour nous racheter.

Saint Paul fait beaucoup valoir, et avec raison, que Dieu, après avoir parlé à nos pères *par les prophètes, nous a parlé par son Fils* (*Heb.*, I, 1, *et seq.*); car quel est ce Fils? C'est celui qui est au-dessus de tous les anges. Qui est l'ange à qui Dieu ait jamais dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui : *Filius meus es tu, ego hodie genui te?* Celui que Dieu nous a donné dans le mystère de ce jour est celui-là même *que tous les anges adorent.* Son trône est un trône éternel; il est assis à la droite du Père, les anges s'empressent de le servir : ô le grand et inestimable présent! Dieu nous l'a donné dans l'Incarnation : jugeons par là de son amour, et voyons jusqu'où doit aller notre reconnaissance.

Ce n'est pas tout : non-seulement le Fils de Dieu s'est donné à nous, mais encore il s'est anéanti en quelque manière lui-même. A quels abaissements profonds ne s'est-il pas réduit? Un Dieu s'est fait homme; un Dieu est devenu enfant; un Dieu n'a pas eu horreur d'être renfermé dans le sein d'une vierge; un Dieu, la majesté, la grandeur même, a pris la forme d'esclave; un Dieu, la sainteté par essence, s'est revêtu de la qualité de pécheur, s'est chargé du poids de tous les péchés des hommes, du poids de toute la colère céleste. Quels hommages ne lui devons-nous pas dans ces prodigieux abaissements? Quel amour, quelle tendre reconnaissance pour les biens immenses et les grâces abondantes qu'il vient apporter au monde !

2° Nous devons honorer Marie comme Mère de Dieu, l'invoquer comme mère des hommes, et imiter les vertus dont elle nous donne l'exemple.

L'ange Gabriel a honoré Marie, parce qu'elle allait devenir Mère de Dieu; Elisabeth l'a honorée comme la Mère de son Seigneur; Jésus lui-même l'a honorée en se soumettant à elle; les Apôtres l'ont honorée comme la Mère de leur Maître. N'est-ce pas d'eux, dit saint Bernard, (*Serm. de Laudib. Virg.*,) que nous avons appris à l'honorer, parce qu'elle est Mère de notre Sauveur? C'est vous, Vierge sainte, dit saint Cyrille d'Alexandrie, (*Serm. de Virg. contra Nestor.*,) que les Apôtres ont comblée de louanges qui ont été publiées par toute la terre. Jésus l'a laissée à saint Jean pour lui tenir lieu de mère (*Joan.*, XIX, 27) : *Ecce mater tua.* Qui peut douter que ce disciple bien-aimé ne lui ait rendu l'honneur, le respect, tous les services qu'une bonne mère peut et doit attendre d'un bon fils? *Ecce filius tuus.* Il faut donc honorer Marie, parce qu'elle est Mère de Dieu.

Nous devons aussi l'invoquer comme mère des hommes, avec toute la confiance que doivent nous inspirer son pouvoir et sa bonté. Si Jésus-Christ, dit saint Ambroise, veut bien regarder les fidèles comme ses frères, pourquoi la Mère de Jésus-Christ ne serait-elle pas leur mère? Marie, dit saint Bonaventure, a deux sortes d'enfants : l'un est unique et selon la chair, c'est l'Homme-Dieu; plusieurs selon l'esprit et par adoption, ce sont les fidèles. Cette adoption s'est faite sur le Calvaire, et au pied de la croix de Jésus Christ. Honorons donc, M. F., la sainte Vierge, comme notre mère : ayons pour elle un amour tendre et filial; mais que notre dévotion envers elle se montre par les œuvres et par les effets. Son effet propre, dit saint Bernard, doit être de réformer nos mœurs par le soin que nous devons avoir d'imiter les vertus dont elle nous a donné de si grands exemples.

Ah! Vierge sacrée, glorieuse Mère de Dieu, tendre mère des hommes, nous nous prosternons à vos pieds, nous vous présentons nos humbles prières; vous avez tout crédit auprès de votre Fils adorable; faites descendre sur nous l'abondance de ses grâces et de ses bénédictions. Nous vous saluons comme Mère de Dieu, et en même temps nous vous invoquons comme mère de miséricorde, *mater misericordiæ*, comme refuge des pécheurs, *refugium peccatorum*, comme le salut et l'appui de ceux qui sont dans la peine, *salus infirmorum.* Loin que votre élévation nous éloigne de vous et nous intimide, c'est ce qui nous y attire, c'est ce qui nous rassure. Secourez-nous donc, et dans le temps, et à cette heure critique qui doit nous faire passer du temps présent à l'éternité. *Amen.*

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Benedicentur in semine tuo omnes tribus terræ. (*Gen.*, XXII, 18.)

In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis. (*Eccli*, XXIV, 25.)

Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. (*Is.*, VII, 14.)

Rorate cœli desuper, et nubes pluant Justum; aperiatur terra et germinet Salvatorem. (*Id.*, XLV, 8.)

Lauda et lætare, filia Sion, quia ecce ego venio et habitabo in medio tui, ait Dominus. (*Zach.*, II, 10.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

In mense autem sexto, missus est angelus Gabriel a Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph, de domo David et nomen virginis, Maria.

Et ingressus angelus ad eam dixit: Ave, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.

Quæ, cum audisset, turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.

Et ait angelus ei: Ne timeas Maria, invenisti enim gratiam apud Deum; ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum. Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur; et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus; et regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis.

Dixit autem Maria ad angelum: Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?

Et respondens angelus dixit ei: Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi; ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei. (*Luc.*, I, 26, 35.)

Non erit impossibile apud Deum omne verbum.

Dixit autem Maria: Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. Et discessit ab illa angelus (*Id.*, *ibid.*, III, 7, 38.)

Beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino. (*Id.*, *ibid.*, 45.)

ÉPITRES.

Ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum factum ex muliere, factum sub lege. (*Galat.*, IV, 4.)

Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole. (*Apoc.*, XII, 1.)

SS. PÈRES.

Quod est quod sine Mariæ consensu, non perficitur incarnationis mysterium, quia nempe vult illam Deus omnium bonorum esse principium. (S. Iren., *adv. Hær.*)

O uterum cœlo ampliorem! quia Deum in te non coarctasti. (S. Epiph., *de Laud. Deip.*)

Inclinavit cœlos sicut vas, ut totum effunderet in cor Mariæ. Cœteris per partes præstatur, Mariæ vero simul se tota infudit gratiæ plenitudo. (S. Hieron., *Serm. de Assumpt. B. Virg.*)

Veneremur salutis auctricem, quæ, dum auctorem suum concepit de cœlo, nobis redemptorem præbuit in terra. (*Id.*, *ibid.*)

Quod natura non habuit, usus nescivit, ignoravit ratio, mens non capit humana, pavet cœlum, stupet terra, creatura omnis cœlestis miratur, hoc totum est quod per Gabrielem Mariæ Divinitas nuntiatur. (*Id.*, *ibid.*)

Digna fuit ex qua Dei Filius nasceretur. (S. Ambr., *de Virg.*)

O veneranda virginitas! o prædicanda humilitas! Maria ab angelo Domini Mater est appellata, et illa se Christi ancillam confitetur. (S. August., *Serm.* 3, *de Nativ. Christi.*)

Caro Jesu, caro est Mariæ. (*Id.*, *Assumpt. B. Virg.*)

Beatior fuit Maria concipiendo mente quam ventre ; felicius gestavit corde quam carne. (*Id., Serm., de Virg., c.* 3.)

Virgo regiæ Davidicæ stirpis eligitur, quæ sacro gravidanda fœtu divinam humanamque prolem prius conciperet mente quam corpore. (S. Leo, *Serm.* 1, *de Nativ.*)

Virgo ! concipitur ex te auctor tuus, tua ex te oritur origo; et in tua carne est Deus tuus. (S. Chrysos., *Serm.* 142.)

Videbis quidquid majus est, minus esse virgine, solumque opificem opus illud supergredi. (S. Petr. Dam., *Serm. de Nat. M.*)

Hoc solum quod Dei Mater est excedit omnem altitudinem quæ, post Deum, dici aut cogitari potest. (S. Anselm., *L. de Excell. Virg.*)

Mirare gratiæ inventricem, mediatricem salutis, restauratricem sæculorum. (S. Bernard., *Ep.* 174.)

(Voy. des passages différents sur cette matière au *Panorama des Prédicateurs*, t. II, p. 221.)

III. THÉOLOGIE.

1° COMMENT LA SAINTE VIERGE A MÉRITÉ D'ÊTRE LA MÈRE DE DIEU.

Ni la sainte Vierge ni aucune créature n'a pu mériter *de condigno*, d'être choisie pour Mère de Dieu. Aussi, quand l'ange lui annonça le grand mystère de l'Incarnation, il ne manqua pas de lui dire : *Invenisti gratiam apud Deum;* ce qui signifie : Si un Dieu veut s'incarner, ce n'est ni par nécessité ni intérêt de sa part, mais par pure et gratuite miséricorde : aucune créature, si parfaite qu'elle soit, ne peut jamais mériter un si grand bienfait.

Toutefois, le sentiment commun des Pères et des théologiens est, qu'après avoir été choisie de Dieu pour être la Mère de son divin Fils, elle a ensuite mérité l'exécution de ce dessein par les vertus éminentes qu'elle a pratiquées.

2° DE LA DIGNITÉ DE MÈRE DE DIEU.

L'opinion commune des théologiens, après saint Thomas, est que la dignité de Mère de Dieu est incompréhensible à l'esprit humain et a quelque chose d'infini. Elle a pour terme un Dieu qu'elle renferme nécessairement; car qui dit une Mère de Dieu, dit nécessairement un Fils qui est Dieu. Or, comme il n'y a point d'esprit créé qui puisse comprendre la dignité d'un Fils de Dieu, il n'y en a point aussi qui puisse comprendre celle de sa Mère. (S. Thom., 2 *part., quæst.* 25.)

S. Grégoire s'était déjà exprimé d'après le même principe. Pour connaître l'élévation de cette Vierge, dit-il, concevez ce qu'est un Fils de Dieu, et vous concevrez ce qu'est sa Mère : l'excellence de l'un vous fera connaître l'excellence de l'autre. Si vous dites que l'une est infinie, je vous dirai que l'autre l'est aussi. (S. Grég., *in lib.* I *Reg.*)

3° MARIE MÈRE DE DIEU EST LE CENTRE DES BÉNÉDICTIONS DU TRÈS-HAUT.

Nous devons regarder Marie, depuis qu'elle a été déclarée Mère de Dieu, comme un objet sacré, comme le centre de bénédiction de la loi ancienne et de la loi nouvelle. Nous ne sommes les frères de Jésus-Christ qu'en tant que nous sommes incorporés à l'humanité qu'elle lui a donnée. Elle est donc le moyen par lequel nous allons tous à Jésus-Christ, soit ceux de l'ancien peuple, soit ceux du nouveau.

4° NOUS POUVONS PARTICIPER AU BONHEUR DE MARIE.

Quelque éminente que soit la dignité de Mère de Dieu, il faut pourtant avouer qu'elle n'est pas la plus grande. Marie, disent les Saints-Pères et les théologiens, a été plus heureuse d'aimer Jésus-Christ que de l'avoir conçu et enfanté. Elle est plus heureuse par sa sainteté que par son ministère. Nous pouvons tous participer à ce bonheur de Marie. (*Ex diversis.*)

(Voy., ci-après, d'autres considérations théologiques ayant trait à ce sujet, au titre MATERNITÉ DIVINE.

IV. TRAITS HISTORIQUES.

HISTOIRE DU MYSTÈRE.

L'heureux moment destiné de toute

éternité pour la réconciliation des hommes étant arrivé, l'ange Gabriel, qui avait prédit au prophète Daniel l'avénement et la mort du Messie, il y avait plus de quatre cents ans, et qui depuis six mois avait été envoyé au prophète Zacharie pour lui annoncer la naissance du précurseur de Jésus-Christ, fut envoyé à une vierge appelée Marie, de la tribu de Juda et du sang royal, puisqu'elle était de la famille de David. Cet envoyé du Seigneur, plein de respect et de vénération pour celle à qui il était adressé, la salua par ces paroles : « Je vous salue, ô pleine de grâce! le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

La vue d'un ange sous la figure d'un homme causa d'abord quelque trouble à la plus pure des vierges, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation : mais l'ange la rassura, en lui disant : « Ne craignez point, Marie ; vous avez trouvé grâce devant le Seigneur : vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et on l'appellera le fils du Très-Haut. »

Marie, ayant entendu les paroles de l'ange, lui dit : « Comment ce que vous m'annoncez se fera-t-il? car je ne connais point d'homme. » Elle découvrait par là qu'elle était résolue de demeurer vierge. L'ange répondit : « Le saint Esprit surviendra en vous; et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » Dieu même vous tiendra lieu d'époux. « C'est pourquoi, continue l'ange, le saint qui naîtra de vous sera nommé le Fils de Dieu. »

Pour confirmer cette promesse par un exemple éclatant, à la vérité, mais cependant bien inférieur à ce qui se passe à l'égard de Marie, l'ange ajouta : « Voilà que votre cousine Elisabeth a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse : et c'est ici le sixième mois de celle qui était appelée *stérile*, parce que rien n'est impossible à Dieu. » Pendant que l'ange parlait, Marie, éclairée d'une lumière surnaturelle, et toujours prête à obéir à la volonté de Dieu, s'anéantit devant cet Etre suprême, et dit : « Voici la servante du Seigneur ; que ce que vous venez de m'annoncer s'accomplisse. » L'ange, qui n'attendait que ce consentement, disparut aussitôt, et le Saint-Esprit forma en elle un corps au Fils unique de Dieu, qui se fit homme sans cesser d'être Dieu.

ZÈLE DE SAINTE PULCHÉRIE POUR LA MATERNITÉ DIVINE DE MARIE.

Œlia-Pulcheria-Augusta, très-noble, pour avoir compté, parmi les empereurs romains, son père, son aïeul, son frère et son époux, mais beaucoup plus illustre à cause du zèle qu'elle a déployé pour combattre l'hérésie et défendre le dogme catholique, au sujet de l'Incarnation et de la divine maternité de Marie, parut, dès son enfance, avoir reçu du ciel une si haute sagesse, que ceux qui, après la mort d'Arcade, devaient gouverner l'empire pendant la minorité de Théodose, fils de ce prince, ne faisaient rien sans l'avoir consultée... Elle se levait la nuit pour chanter des psaumes avec les princes de la famille royale ; elle mettait son bonheur à honorer Dieu et à prier les saints, avec qui il lui fut donné de s'entretenir plusieurs fois. Surtout elle s'appliqua constamment à rendre plus éclatant le culte de leurs reliques. Entre tous les bienheureux, elle honora particulièrement la Mère de Dieu. Ce fut elle qui, la première, donna à la Vierge ce titre de *Mère de Dieu*, pour repousser les blasphèmes des Nestoriens : la divine Providence voulant ainsi, par une disposition admirable de sa sagesse, conserver entière, par les soins d'une vierge la dignité de la Vierge Marie. Pulchérie garda dans le mariage la virginité perpétuelle, imitant encore de cette manière la Mère de Jésus-Christ, à qui elle procura de nouveaux honneurs en lui bâtissant avec une magnificence royale des églises qu'elle enrichit de ses dons et qu'elle pourvut de revenus considérables.

Dès l'âge de quinze ans, elle fut chargée de gouverner l'empire avec son frère Théodose ; et sa plus grande étude fut de former ce jeune prince à une tendre dévotion envers Marie. Plus tard, elle se donna des soins infinis pour les deux conciles d'Ephèse et de Chalcédoine, assistant de mille manières les prélats qui les composaient, les aidant

de ses conseils, les protégeant de toute sa puissance et mettant ses trésors à leur disposition.

La première des magnifiques églises qu'elle érigea à la Mère de Dieu fut celle de la place des Fondeurs, qui fut consacrée par saint Germain, patriarche de Constantinople, et où se gardait la ceinture de la bienheureuse Vierge. Tous les mercredis de l'année, on y célébrait une veille solennelle, et Pulchérie la visitait souvent à pied. La seconde fut nommée Notre-Dame-de-la-Guide ou la Conductrice, à cause d'un miracle qui s'y opéra quelque temps après sa construction. La sainte Vierge apparut à deux pauvres aveugles qui étaient sur le chemin, leur ordonnant de se rendre dans la nouvelle église, et leur promettant qu'ils y recouvreraient la vue : ce qui eut lieu en effet. C'est dans ce superbe temple que l'impératrice fit placer le tableau de la Vierge peint par saint Luc, et les langes du Sauveur, qu'elle avait reçus de Jérusalem. La troisième fut celle des Blaquernes, si célèbre chez les anciens par ses richesses et surtout parce qu'elle renfermait les linges dont le corps du Sauveur fut enveloppé quand on le descendit de la croix.

Les Pères du concile de Chalcédoine adressèrent à sainte Pulchérie les glorieuses acclamations suivantes : Vive l'impératrice très-auguste ! vive Pulchérie ! vive la nouvelle Hélène ! (Le P. Poiré, la *Triple couronne de la Vierge*, t. III, p. 39.) (Voy. pour d'autres exemples le sujet MATERNITÉ DIVINE ci-après.)

V. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

O Vierge trois fois sainte ! celui qui publie de vous tout ce qu'on peut dire de plus grand et de plus avantageux pour votre gloire, ne s'éloignera nullement de la vérité. (S. Basil. Seulec., *in Orat. Deip.*)

Vous êtes en peine de savoir quelle est cette mère, quels sont sa dignité et son mérite, informez-vous plutôt quel est le fils qu'elle a mis au monde. (S. Eucher., *Serm. de Nat. Virg.*)

Que Marie est heureuse d'avoir son Dieu pour redevable. (S. Method., *Orat. de D. Virg.*)

Marie est telle, à cause de sa dignité de Mère de Dieu, que Dieu même n'en peut faire une plus excellente ; il peut bien faire un monde plus grand, un ciel plus grand et plus vaste, mais non pas une mère d'une dignité plus éminente. (S. Bonavent., *in Psalt.*)

Marie a obtenu une telle abondance de grâces, qu'elle a approché de très-près l'Auteur même de la grâce ; en sorte qu'elle a mérité de recevoir Celui qui est appelé plein de grâce, et qu'en le mettant au monde, il lui fit part de sa plénitude. (S. Thom., *Opusc.* 8.)

Dans le mystère de l'Annonciation, la sainte Vierge ne pouvait être davantage ni plus étroitement unie à Dieu, à moins de devenir Dieu elle-même, comme celui à qui elle devait donner la vie. (Albert. Magn., *in Tract. de Laud. B. Virg.*)

Vierge singulièrement choisie, et par préférence, pour être employée à la rédemption des hommes et à la réparation de la grâce perdue. (Guillelm. Paris, *in Cant.*)

Marie est l'image de Dieu la plus parfaite et la plus accomplie, et que Dieu même a pris plaisir à former et à représenter avec art et une providence toute singulière. (L. Antonin., arch. Florens., *in Ps. 44.*)

VI. COMPARAISONS.

1. Comme la génération éternelle est le modèle de la génération temporelle de Jésus-Christ, de même la paternité du Père éternel est le modèle de la maternité de Marie. (S. Ildephons., *Orat. de B. Virg.*)

2. Dieu peut faire un monde plus excellent que celui qu'il a créé, mais il ne peut faire une mère plus excellente que la Mère de Dieu. (*Id., ibid.*)

3. De même que le Père éternel engendre lui seul dans son sein son Fils de sa propre substance ; de même Marie, dans le temps, conçoit seule ce même Fils, dans son sein, de sa propre substance. (S. Andr. Cret., *Orat. de Dormit. Virg.*)

4. De même qu'on ne peut concevoir rien de plus proche d'un fils que sa mère, de même on ne peut concevoir aucune créature plus proche de Dieu que Marie, Mère de l'homme-Dieu. (S. Thomas, II, 2 *quæst.* 103, *art.* 4, *ad.* 2.)

5. De même qu'Eve a été la cause de tous nos maux, de même Marie, la nouvelle Eve, est la *source et la cause de tous les biens.* (S. Epiph., *de Laud. Virg.*)

VII. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS POUR TROUVER MARIE DANS CE MYSTÈRE.

Considérer : 1° Ce que Dieu fait pour elle dans ce mystère; 2° ce que Marie fait pour seconder les desseins de Dieu.

1. Ce que Dieu fait pour elle : 1° il la recherche et lui envoie un ange; 2° il lui fait connaître les avantages qu'elle retirera de ce mystère, c'est-à-dire qu'elle sera vierge et Mère; 3° il lui montre comme possible ce qui lui paraissait impossible.

2. Ce que Marie fait pour seconder les desseins de Dieu. Elle apporte les dispositions les plus parfaites, savoir : 1° une foi à toute épreuve : *Beata quæ credidisti*; 2° une pureté incomparable : *Quoniam virum non cognosco;* 3° une soumission entière : *Ecce ancilla Domini; fiat.*

MOYENS AD EUMDEM FINEM.

1° Célébrer la fête de l'Annonciation avec piété; 2° réciter avec dévotion l'*Ave Maria*, qui est la salutation de l'ange; 3° être fidèles à la pratique de la prière connue sous le nom d'*Angelus*, que l'Eglise a établie en l'honneur du mystère de l'Incarnation.

VIII. EMBLÈME.

ROS.

ÉCRITURE.

Ros jacens in terra nostra. (*Exod.*, XVI, 13.)

Ros omnem terram rigans. (*Judic.*, VI, 39.)

Sicut ros Hermon qui descendit in montem Sion. (*Ps.* CXXXI, 3.)

Rorate cœli desuper, et nubes pluant Justum. (*Id.*)

SAINTS PÈRES.

Ros divinus æstus existentis in nobis. (S. Germ., *Orat. de Præsent. Deip.*)

Irrorans impetrando nobis gratiam. (S. Bern., *in Serm. sup. Missus est.*)

IX. FIGURES.

Arca Noe. Maria est vera salutis arca : in illa octo tantum servatæ sunt animæ, per hanc omnes, modo velint, possunt salutem consequi. Illa ædificata fuit de lignis levigatis; hæc de virtutibus consummatis. Illa super aquas diluvii ferebatur; hæc nullius vitii naufragium sensit. Illa nec bruta animantia exclusit, sed nec Maria peccatores, qui apud Deum ut jumenta facti sunt, modo serio velint ad frugem et dignos pœnitentiæ fructus redire. (S. J. Damasc., *Orat. de Dormit. Virg.*)

Arca Noe. (S. Bonav., *in Laud. B. V. Num.* 2.)

Arca, arca Noe latior, longior, illustrior! (Hesych., *Orat.* 2, *de Laud. Deip.*)

Arca in qua naufragium evasimus. (S. Bernard., *in Serm.*)

Portus tranquillissimus et a fluctibus procellisque agitatorum liberatrix desideratissima. (S. Ephrem., *in Laud. B. Virg.*)

Portus naufragantium tutissimus. (*Id.*, *ibid.*)

Portus navigantium ad vitam. (*Hym. græc. apud Buteon*, p. 127.)

Abigail, qui, en apaisant le courroux de David, épargna la ruine de la maison de Nabal : *Cum autem vidisset Abigail David, festinavit.* (I *Reg.*, XXV, 23.)

Ruth, la pauvre Moabite, qui sut obtenir l'hospitalité du riche Booz : *Unde mihi hoc, ut invenirem gratiam ante oculos tuos, et nosse me dignareris peregrinam mulierem.* (*Ruth.*, II, 10.)

Esther, qui obtint du grand roi la grâce de tout le peuple : *Quæ accedens, osculata est summitatem virgæ, dixitque ad eam rex : Quid vis, Esther regina? Quæ est petitio tua? Etiamsi di-*

midiam partem regni petieris, dabitur tibi. (*Esther*, v, 2.)

La femme de l'Evangile, qui cherche la drachme perdue. Cette drachme perdue, dit Albert le Grand, représente la grâce originelle perdue par nos premiers parents. Que fait Marie? *Quærit diligenter, donec inveniat.* Dans cette fin, *accendit lucernam*, hoc est *parat cor suum* tanquam lucernam ardentem, jugibus suspiriis ac gemitibus pro redemptione humani generis apud Deum interpellans. (Albert. Magn., *in Luc.*)

X. HISTOIRE ET ESPRIT DE CETTE FÊTE.

HISTOIRE DE CETTE FÊTE.

On ne peut douter que cette fête ne soit d'une très-haute antiquité; on peut même conjecturer, avec beaucoup de vraisemblance, selon la remarque de Benoît XIV et de quelques autres savants auteurs, qu'elle doit son origine à la vive reconnaissance de la très-sainte Vierge, qui ne pouvait manquer de célébrer chaque année, avec une singulière dévotion, la mémoire du grand mystère qui s'était opéré dans son sein pour le salut du monde. Les apôtres et leurs premiers disciples, témoins de cette pieuse pratique de la sainte Vierge, eurent sans doute la dévotion de s'y conformer, en célébrant eux-mêmes un si précieux anniversaire. Du moins est-il certain qu'on ne voit point dans la tradition l'origine de cette fête. Le témoignage de saint Augustin, et les homélies qui nous restent de quelques saints docteurs du même siècle, au sujet de cette fête, ne permettent pas de douter qu'elle ne fût dès-lors établie dans un grand nombre d'églises. Il y a même de graves raisons d'attribuer à saint Grégoire le Thaumaturge, qui écrivait au troisième siècle, plusieurs homélies qui supposent cette fête déjà établie de son temps.

La fête de l'Annonciation a toujours été célébrée le 25 mars par le plus grand nombre d'églises. Un concile de Tolède, du septième siècle, ordonna, il est vrai, de la célébrer désormais en Espagne le 18 décembre. Cette disposition était fondée sur ce que le propre jour de l'Annonciation arrive souvent dans la Semaine-Sainte, qui est plutôt un temps de larmes et de pénitence, qu'un temps de joie et de consolation; mais cette dérogation à l'usage universel de l'Eglise ne fut adoptée que par l'Espagne.

Le même esprit de dévotion pour ce grand mystère a introduit dans l'Eglise, depuis le douzième siècle, l'usage de l'honorer chaque jour par la récitation de la Salutation angélique et par la prière connue sous le nom d'*Angelus*. La Salutation angélique ne se composait alors que des paroles de l'ange et d'Elisabeth; l'invocation *Sancta Maria!* que nous récitons aujourd'hui à la suite de la Salutation, ne se trouve, à ce qu'il paraît, dans aucun ouvrage manuscrit ou imprimé avant l'an 1500. Elle s'est peu à peu introduite depuis ce temps, et ce fut alors aussi que l'on commença à réciter la Salutation angélique après l'exorde des sermons. Il paraît, du reste, que la pieuse pratique de l'*Angelus* doit son origine à saint Bonaventure, qui, dans un chapitre général de l'ordre de Saint-François, recommanda à ses religieux d'exhorter les fidèles à réciter tous les jours, et au son de la cloche, trois *Ave Maria!* en l'honneur du mystère de l'Incarnation. (Un Directeur de séminaire, *Instructions sur les principales fêtes.*)

ESPRIT DE CETTE FÊTE.

La sainte Vierge nous donne, le jour de l'Annonciation, l'exemple du plus parfait amour pour la pureté, d'une humilité profonde et de la foi la plus vive.

Elle nous donne l'exemple du plus parfait amour pour la pureté, en renonçant à la dignité de Mère de Dieu, si, pour le devenir, il eût fallu qu'elle cessât d'être Vierge.

Elle nous donne l'exemple d'une humilité profonde, en disant qu'elle est l'humble servante du Seigneur, au moment même où elle est déclarée Mère de Notre-Seigneur.

Elle nous donne l'exemple de la foi la plus vive, en croyant, sur la parole d'un ange, une merveille qu'aucune intelligence créée ne comprendra jamais.

Pour entrer dans l'esprit de cette fête, nous devons adorer d'abord profondé-

ment le Sauveur dans son Incarnation, et le remercier d'un si grand bienfait; puis imiter les vertus dont la sainte Vierge nous a donné l'exemple, principalement sa pureté. (Meusi, *Catéchisme historique, dogmatique et moral des principales fêtes.*)

Cette fête offre à nos méditations deux pensées bien propres à nous édifier: l'Annonciation de la sainte Vierge; la Conception de la sainte Vierge.

1° L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE. — Deux choses me frappent ici : 1° la mission de l'ange Gabriel; 2° le résultat de cette mission. — Dans la mission de l'ange Gabriel, l'Ecriture-Sainte appelle mon attention sur le concours de toutes les natures intelligentes, se mettant en œuvre pour travailler au grand mystère de l'Incarnation qui se prépare: Dieu députe quelqu'un; ce député est un ange; c'est à une vierge qu'il est envoyé; nature divine, nature angélique, nature humaine. — Dans le résultat de la mission de l'ange Gabriel, l'Ecriture-Sainte veut que je réfléchisse à la promesse de Dieu, par la bouche de l'envoyé céleste : « *Ecce concipies in utero et paries Filium, et vocabis nomen ejus Jesum; hic erit magnus et Filius altissimi vocabitur;* » à la réponse de la sainte Vierge : « *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* » enfin au consentement qu'elle donne : « *Fiat mihi secundum verbum tuum.* »

2° LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE. — Deux choses aussi me frappent en ce mystère : 1° le choix que Dieu fait d'une Mère pour son Fils; 2° l'acte même de la Conception de la sainte Vierge. — Pourquoi Dieu choisit-il une Mère pour son Fils? pourquoi la choisit-il vierge? pourquoi la choisit-il pauvre? Il choisit une mère parmi les enfants d'Adam pour racheter plus abondamment notre nature, nous instruire plus efficacement, nous environner de plus de gloire. Il choisit une vierge pour nous montrer la prérogative de la virginité, ses mérites, ses vertus. Il choisit une mère pauvre pour qu'elle fût en tout semblable à son adorable Fils, qu'elle lui ressemblât dans sa vie, qu'elle professât aussi sa doctrine, qu'elle allât par le même chemin que lui à la gloire. — Dans la Conception même de la sainte Vierge, il faut admirer trois grâces spéciales dont elle est ornée : grâce de pureté et d'innocence dont elle est prévenue; grâce de sainteté et de justice dont elle est remplie; grâce de constance et de persévérance dans laquelle elle est affermie.

XI. COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE APPLIQUÉ AU SUJET.

Principes spéciaux.

1. CIRCONSCRIPTION DU SUJET.

L'Eglise, en ce même jour, célèbre un double mystère : celui de l'*Incarnation du Verbe éternel* et celui de l'*Annonciation*. Ces sujets sont inséparables quant au fond; toutefois, pour être méthodique et plus aisément compris, il est nécessaire de les distinguer. On traite en général de préférence de l'*Annonciation*, attendu que, durant tout l'Avent et les fêtes de Noël, on peut prêcher sur l'*Incarnation*. Ces sujets ainsi séparés, la circonscription du sujet devient facile, et il n'est plus possible de courir dans le vague.

2. INVENTION.

MYSTÈRE. La matière est ici des plus vastes. On a fait des volumes sur l'*Incarnation* : on ne pourra être en peine de faire un sermon. *Voyez* le titre *Noël* dans le *Panorama des Prédicateurs*. tome II.

Si on traite de l'*Annonciation*, la matière n'est pas non plus restreinte : 1° rapporter toutes les circonstances de ce mystère, en les commentant, comme ont fait plusieurs Pères; 2° discourir sur l'éminente dignité de Mère de Dieu; 3° présenter le tableau des rares vertus par lesquelles la sainte Vierge s'est préparée à la maternité divine.

SUJET MORAL. Ce discours peut être : 1° sur les moyens de combattre l'orgueil (le R. P. Hunolt, *Sermons populaires*); 2° sur l'humilité (S. Liguori, *Serm. sur l'Annonciat.*); 3° sur l'obéissance : *Fiat mihi secundum verbum tuum;* 4° sur la pureté ou la virginité (le P. Senault).

3. DISPOSITION.

1. PLAN. J'ai dit ci-dessus que l'usage le plus reçu était de séparer les deux mystères de cette fête; voici cependant l'exemple du contraire, de la part du plus grand maître dans l'ordonnance du sermon, c'est le plan de Bourdaloue dans son second sermon sur ce sujet : trois alliances merveilleuses qui se sont faites en ce mystère feront le partage de ce discours : 1° la première, alliance du Verbe avec la chair par rapport à Jésus-Christ, qui devient Homme-Dieu; 2° la seconde, alliance du Verbe avec la chair par rapport à Marie, qui devient Mère de Dieu; 3° la troisième, alliance du Verbe avec la chair par rapport à nous, qui devenons enfants de Dieu.

Mais, d'un autre côté, admirons la simplicité du plan de son premier sermon; ici la distinction est complète, et il n'est question que de la sainte Vierge. Marie conçut le Verbe de Dieu : 1° par l'humilité de son cœur; 2° par la pureté de son corps.

Le plan de Bretteville sur les paroles de l'ange et sur la réponse de Marie, en même temps qu'il est le plus dans le sujet, est des plus faciles et des plus simples : 1° dans les paroles de l'ange, nous considérerons le plus haut degré de gloire où une créature puisse être élevée; 2° dans la réponse de Marie, nous admirerons les plus grands exemples de vertu.

2. CONFIRMATION. Les sources pour remplir son cadre sont des plus abondantes. Que de choses dans l'Ancien-Testament, surtout dans les prophètes! mais quel plus touchant et plus clair récit que celui de l'Evangile de saint Luc au chapitre premier! Les Pères fournissent des matériaux considérables, aussi bien que les ascétiques et les prédicateurs : il n'y a qu'à choisir.

4. ÉLOCUTION.

Le genre élevé convient admirablement à ce sujet. Ce mystère est l'accomplissement du grand dessein de Dieu annoncé de siècle en siècle, depuis quatre mille ans. Il touche intimement aux destinées de l'humanité, et pour cette vie et pour l'autre. Comment parler de ces merveilleuses choses en style vulgaire et négligé? La salutation de l'ange est un beau modèle à imiter : simplicité, grâce, dignité, sublimité : *Ave, gratia plena; Dominus tecum; benedicta tu in mulieribus.* (*Luc*, I, 28.)

5. ACTION.

L'action sera conforme aux paroles : douce, grande, noble. C'est le *a longe aspicientes et salutantes* (*Hebr.*, XI, 13) des patriarches et des prophètes, qui vient s'unir à l'*Ave* de l'archange Gabriel. Formez votre attitude sur ces deux termes.

XII. TRAITÉS REMARQUABLES.

S. AUGUSTIN. Les deux sermons de ce grand docteur sur l'Annonciation sont cités comme des modèles. Dans le premier, il fait un récit éloquent de l'ambassade de l'ange, il commente les paroles qu'il adressa à la sainte Vierge et la réponse qu'elle lui fit. Dans le second, il s'étend sur les louanges de la bienheureuse Vierge, admire sa qualité de Mère de Dieu, sa fécondité, qui n'a point préjudicié à sa pureté virginale, loue son humilité, son obéissance, sa soumission à la volonté de Dieu.

S. BASILE DE SÉLEUCIE. Son oraison sur l'Annonciation, que l'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, passe pour excellente. Il y traite de toutes les circonstances de l'Incarnation et de tout ce qui se rapporte au Fils de Dieu et à sa sainte Mère.

S. BERNARD. Nous devons mentionner ses quatre célèbres homélies *super Missus est*, dont on cite si souvent de magnifiques fragments. Il ne parle dans toutes que des louanges, des vertus, et des dispositions de la sainte Vierge dans ce mystère.

ASCÉTIQUES.

LE P. POIRÉ. Ce savant auteur, celui de tous les mystiques qui, dans la *Triple couronne*, a traité avec le plus de développement de ce qui regarde l'honneur, le culte, les vertus, les dons, les priviléges de la sainte Vierge, s'est aussi

particulièrement étendu sur le titre de Mère de Dieu. Les RR. PP. Bénédictins des Solesmes ont réédité la *Triple couronne;* l'ouvrage méritait leur attention et leurs soins; mais il est à regretter qu'ils ne l'aient remanié pour ses longueurs et surtout quant au style.

Le P. Nouet. Voir, dans son septième tome de l'*Homme d'oraison,* ses douze méditations sur toutes les circonstances de ce mystère.

PRÉDICATEURS.

S. Bernardin de Sienne. Ce saint prédicateur a trois beaux sermons sur cette matière: le premier, sur le salut de l'Ange; le deuxième, sur le consentement de Marie; le troisième, sur les miraculeux effets que produisit ce consentement.

Bourdaloue. Voir ses deux beaux sermons sur cette fête.

XIII. PLANS DIVERS.

1. PLANS POUR SERMONS.

1er PLAN.

GRANDEUR DE MARIE DANS CE MYSTÈRE.

(Perrin.)

1er POINT. — GRANDEUR DE MARIE DANS LA MANIÈRE DONT ELLE ACCEPTE LA MATERNITÉ DIVINE.

1. L'humilité de Marie lui fait craindre la dignité de Mère de Dieu.
2. L'humilité de Marie lui persuade qu'elle est indigne de la maternité divine.

2e POINT. — GRANDEUR DE MARIE DANS LA PRÉPARATION QU'ELLE APPORTE A LA MATERNITÉ DIVINE.

1. Elle y apporte une pureté volontaire.
2. — une pureté sans exemple avant elle.

2e PLAN.

ÉLÉVATION DE MARIE DANS CE MYSTÈRE.

(Segaud.)

1er POINT. — CE MYSTÈRE NOUS REPRÉSENTE DANS MARIE UNE VIERGE ÉLEVÉE A PROPORTION DE SON HUMILITÉ.

Marie est élevée de Dieu parce qu'elle est humble:

1. Dans sa pureté.
2. Dans sa foi.
3. Dans son obéissance.

2e POINT. — CE MYSTÈRE NOUS REPRÉSENTE DANS MARIE UNE VIERGE HUMBLE A PROPORTION DE SON ÉLÉVAVION.

Elle tient sa dignité:

1. Cachée dans le silence.
2. Abaissée dans la soumission.
3. Anéantie dans la dépendance.

3e PLAN.

DOUBLE GRANDEUR DE MARIE DANS CE MYSTÈRE.

(Bretonneau.)

1er POINT. — CE MYSTÈRE NOUS OFFRE DANS MARIE UNE GRANDEUR QUI VIENT DE DIEU.

Maternité grande:

1. En elle-même.
2. Dans les apanages qui y sont attachés.

2e POINT. — CE MYSTÈRE NOUS OFFRE DANS MARIE UNE GRANDEUR QUI VIENT D'ELLE.

Elle soutient son rang:

1. Par les dispositions avec lesquelles elle y entre.
2. Par l'éminente perfection avec laquelle elle y agit.

4e PLAN.

DESSEINS DE DIEU SUR MARIE DANS CE MYSTÈRE.

(Elisée.)

1er POINT. — GRANDEUR DES DESSEINS DE DIEU SUR MARIE DANS CE MYSTÈRE.

1. L'Annonciation a été l'unique fin de toutes les démarches de Dieu envers les hommes.
2. L'Annonciation élève Marie à la plus sublime dignité.

2e POINT. — GRANDEUR DE MARIE DANS L'EXÉCUTION DES DESSEINS DE DIEU.

Elle répond aux desseins de Dieu:

1. Par sa pureté.
2. Par son humilité.

5e PLAN.

MARIE, MÈRE DE DIEU.

(Lafiteau.)

1er POINT. — MARIE DEVIENT MÈRE DE DIEU PARCE QU'ELLE EST DOUÉE DES PLUS RARES VERTUS.

1. Elle est la plus pure des vierges.
2. Elle est la plus humble des vierges.
3. Elle est la plus fidèle des vierges.

2e POINT. — MARIE EST DOUÉE DES PLUS RARES PRIVILÉGES PARCE QU'ELLE DEVIENT LA MÈRE DE DIEU.

1. Elle est la plus élevée des créatures.
2. Elle en est la plus puissante.

6e PLAN.

COMMENT LA SAINTE VIERGE A MÉRITÉ DE DEVENIR MÈRE DE DIEU.

(M. l'abbé Combalot, missionnaire apostolique.)

1er POINT. — VERTUS PAR LESQUELLES LA SAINTE VIERGE A MÉRITÉ D'UN « MÉRITE DE CONVENANCE » D'ÊTRE ÉLEVÉE A LA DIGNITÉ DE MÈRE DE DIEU.

1. Par la Foi.
2. Par l'humilité.
3. Par la pureté.
4. Par l'amour.

2e POINT. — NOUS POUVONS NOUS ASSOCIER NOUS-MÊMES A LA VOCATION SUBLIME DE NOTRE DIVINE MÈRE.

1. Par notre foi.
2. Par notre humilité.
3. Par notre pureté.
4. Par notre amour.

2. PLANS POUR PRÔNES.

1er PLAN.

(Matthias Faber.)

CONGRUENTIA INCARNATIONIS DOMINICÆ.

Gloria Dei.
2. Victoria Domini.
3. Miseria hominum.
4. Salus.
5. Perfectio universi.
6. Gloria sanctorum.

2e PLAN.

MYSTERIA.

1. Cur turbata B. Virg. ad salutationem angeli?
2. Cur non resalutavit?
3. Cur Christus dicitur sessurus in solio David?
4. Cur interrogavit B. Virgo : *Quomodo fiet istud?*
5. Cur adducitur exemplum Elisabeth?
6. Cur virginis consensus requisitus?
7. Cur Filius potius Patre aut Spiritu Sancto carnem assumpsit?

3e PLAN.

(Carthagène.)

1. Circumstantiæ legationis angelicæ.
2. De plenitudine gratiæ in Maria.

4e PLAN.

(Richard l'Avocat.)

1re RÉFLEXION. — CE QUE DIEU A FAIT POUR MARIE DANS CE MYSTÈRE.

1. Il l'a recherchée.
2. Il lui a fait connaître les avantages de ce mystère.
3. Il lui donne ses instructions.

2e RÉFLEXION. — CE QUE MARIE A FAIT POUR DIEU DANS CE MYSTÈRE.

1. Elle s'est montrée humble.
2. Elle s'est montrée pure.
3. Elle s'est montrée obéissante.

5e PLAN.

(S. Liguori.)

1re RÉFLEXION. — MARIE, LORS DE L'INCARNATION DU VERBE, NE PUT S'HUMILIER PLUS QU'ELLE NE S'HUMILIA.

2e RÉFLEXION. — DIEU, DE SON CÔTÉ, NE PUT L'ÉLEVER PLUS QU'IL NE L'ÉLEVA.

XIV. AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES ET DOCTEURS.

S. BASILE LE GRAND. — Homil. de humana Christi generatione.
S. GRÉGOIRE LE THAUMATURGE. — Serm. 1, 2, 3 de Annunt.
S. CHRYSOSTÔME. — Orat. 35 de Annunt.
S. CYRILLE D'ALEXANDRIE. — Orat. in Concil. Ephes.
S. PROCLUS. — De Laud. Deip.
S. BASILE DE SÉLEUCIE. — Orat. de Annunt.
S. AUGUSTIN. — Serm. 1 et 2 de Annunt.
— Serm. 17, 18, 21, 25 de Tempore.
— Serm. de Sanctis.
— De Symbolo, l. II.
S. CHRYSOLOGUE. — 9 serm. de Incarnat.
THÉODORE STUDITE — In Auctario Bibl. Patr. Cathech., 65.
S. ANDRÉ DE JÉRUSALEM. — Orat. de Salut. Angelica.
S. ANASTASE LE SINAITE. — De Incarnat.
Le V. BÈDE. — Homil. 1 et 2, in Evang. Luc., c. 1.
S. J. DAMASCÈNE. — In Cant.
S. P. DAMIEN. — Serm. de Annunt.
YVES DE CHARTRES — Serm. de Annunt.
S. ODILON. — Serm. de Incarnat.
S. BRUNO. — Serm. de Annunt.
S. INNOCENT III, pape. — Serm. de Annunt.
S. BERNARD. — Homil. *super Missus est.*
— Serm. 1, 2, 3, de Annunt.
L'abbé GUERRI. — 3 serm. de Annunt.

THÉOLOGIENS ET COMMENTATEURS.

HUGUES DE SAINT-VICTOR. — T. II De Incarnat.
S. THOMAS. — Summa, part. 3, quæst. 30.
— Serm. *super Egredietur Virga.*
— Serm. super *Benedicta tu in mulieribus.*
ALBERT LE GRAND. — Serm. 1, 2, 3, de Annunt.
GERSON. — Super *Ave Maria.*

ASCÉTIQUES.

S. LAURENT JUSTINIEN. — Serm. de Annunt.
GRENADE. — Memorial., tit. 6, c. 4.
GINTHER. — Mater amoris, consid. 10.
Le cardinal de BÉRULLE. — Vie de Jésus-Christ.
GIBIEU. — De la sainte Vierge.
BOURGOIN. — Excellence du Verbe incarné.
SUFFREN. — Méditat.
CRASSET. — Dévotion à la sainte Vierge, 2e part.
POIRÉ. — La Triple Couronne.
HONORÉ NICQUET. — Le serviteur de la Vierge.
— Nomenclator Marianus.
LE VALOIS. — 3e Entretien sur l'Annonc.
CROISET. — Exercices de piété.
NEPVEU. — Réflex. chrét.
D'ARGENTAN. — 2e Confér.
DUQUESNE. — Grandeurs de la sainte Vierge.
M. l'abbé GEORGES — Fêtes de la Vierge Marie.
M. l'abbé VIARD. — Marie, ses gloires et ses souffrances.
M. l'abbé J. B. G. — Méditations sur les fêtes de la sainte Vierge.

PRÉDICATEURS.

S. BERNARDIN DE SIENNE. — 3 serm. de Annunt.

S. Thomas de Villeneuve. — 2 Serm. de Annunt.
Lausperguis. — 6 id.
Justinus Michoviensis. — Discursus prædicabiles super Litanias Lauretanas, t. II, discursu 223.
Carthagène. — Homélies sur la sainte Vierge, 20.
Mathias Faber. — Concion. de Annunt., 15.
Molinier. — 1.
Biroat. — Id.
Lejeune. — Id.
La Colombière. — Id.
Texier. — Id.
Bretteville. — Id.
Duneau. — Id.
D'Orléans. — Id.
Fromentières. — Id.
Senault. — Id.
Lambert. — 1 homélie.
Monmorel. — Id.
Bourdaloue. — 2. Serm.
Richard. — Id.
Anselme. — 2.
La Rue. — 1.
Séraphin. — Id.
La Boissière. — Id.
Champigny. — Id.
Du Jarry. — Id.
Bourre. — Id.
Bretonneau. — Id.
De la Rivière. — Id.
Pallu. — Id.
Segaud — Id.
Surian. — 2.
Cicéri. — 1.
D'Alègre. — Id.
Clément. — Id.
C. Neuville. — Id.
J. Neuville. — Id.
Elisée. — Id.
Gery. — Id.
De Marolles. — Id.
Torné. — Id.
Beurrier. — Id.
Ligny. — Id.
Lenfant. — Id.
Beauregard. — Id.
Doucet. — Id.

RÉPERTOIRES.

Grenade. — Loci communes, tit. Maria,
Marchantius. — Hortus pastorum, tr. 3. lect. 11 et 13.
Laratha. — Tit. Maria.
Lohner. — Bibliothec. concionat., tit. Hyperdulia Mariana.
Houdry. — Biblioth. des Prédicateurs, t. XV.
C. Martin. — Panorama des Prédicat., t. II, p. 217.

MARIALIA.

Adam, abbé de Perseigne. — Mariale, serm. de Annunt.
Honoré Nicquet. — Le serviteur de la Vierge.

8 MAI

VISITATION

Sermon « ex diversis ».

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N° 1. — PLAN

Ier POINT. — Le mystère de la visitation révèle la mission de charité des femmes chrétiennes.

SUBDIVISIONS

1. Histoire de cette charité. | 2. Exercices et formes de cette charité.

IIe POINT. — Manière de remplir cette mission de charité à l'exemple de Marie.

SUBDIVISIONS

1. Avec promptitude. | 2. Avec courage et persévérance.

N° 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N° 3. — MATÉRIAUX

I. — Ecriture.
II. — SS. Pères.
III. — Théologie.
IV. — Traits historiques.
V. — Maximes des Saints et des ascétiques.
VI. — Comparaisons.
VII. — Motifs et moyens.
VIII. — Emblème.
IX. — Figures.
X. — Histoire et esprit de cette fête.
XI. — Cours d'éloquence sacrée.
XII. — Traités remarquables.
XIII. — Plans divers.
XIV. — Auteurs à consulter.

TEXTE.

Exurgens Maria, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda; et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth. (Luc, I, 39-40.

Saint Ambroise est transporté d'admiration en se représentant cette visite célèbre, marquée par tant de mystères, de prophéties et de prodiges. Ce grand docteur étale toutes les richesses de son éloquence en décrivant ce qui se passa dans l'entrevue de ces deux illustres mères, dont l'une donna naissance au plus grand des enfants des hommes, et l'autre à un Dieu fait homme pour le salut de tous. Elisabeth, dit ce Père, entend la première la voix de Marie, mais Jean ressent auparavant la grâce de Jésus-Christ. Celle-là se réjouit de la visite de la sainte Vierge, celui-ci de la visite de Notre-Seigneur. Les deux mères publient au dehors les merveilles de la grâce, et les deux enfants en ressentent au dedans les opérations. Elisabeth et Marie, intérieurement animées de l'esprit de leurs enfants, font de leur entretien une suite d'oracles et de prophéties.

Que de merveilles pour servir de matière à notre instruction! Ne pouvant toutes les exposer, je me borne à prendre de ce sujet ce qu'il nous offre de pratique : *la charité*. Non pas la charité en général, mais la charité spéciale dont Marie a été le premier modèle après Jésus-Christ, et dont elle nous donne aujourd'hui un si grand exemple; charité particulière qui doit être l'apanage des femmes chrétiennes. Je montrerai : 1° *que le mystère de la Visitation nous révèle la mission de charité de la femme chrétienne;* 2° *comment cette charité doit être exercée.*

Ier POINT.

LE MYSTÈRE DE LA VISITATION RÉVÈLE LA MISSION DE CHARITÉ DES FEMMES CHRÉTIENNES.

1re SUBDIVISION. — HISTOIRE DE LA CHARITÉ DE LA FEMME CHRÉTIENNE.

La charité doit être la vertu par excellence de la femme chrétienne. Il en a été ainsi dès le commencement. L'Evangile nous apprend que Jésus-Christ permettait aux saintes femmes de fournir aux besoins de sa vie terrestre et à celle de ses disciples.

Saint Paul a célébré la charité de ces femmes pieuses qui, à Corinthe, à Ephèse, à Rome et dans d'autres villes où le christianisme commençait à s'établir, se montraient pleines de miséricorde pour les enfants des saints. Nous voyons, aux Actes des apôtres et dans l'*Histoire ecclésiastique*, qu'il y a eu de tout temps dans l'Eglise des femmes vertueuses qui se sont vouées aux exercices de la charité chrétienne. C'est souvent par leur ministère que la Providence venait au secours des fidèles, au temps des persécutions. Par leurs libéralités elles adoucissaient les amertumes des longs bannissements, elles soutenaient les veuves, les orphelins, aidaient les familles dispersées pour la foi, favorisaient leur retraite, subvenaient aux besoins des faibles. On les voit alors exercer déjà l'apostolat des prisons : apaisant les féroces geoliers, elles pénètrent souvent jusqu'au fond des cachots pour recouvrir les membres glacés ou sanglants de ces généreux athlètes qui souffraient pour la foi. On les voit plus tard aller au secours de ces pauvres volontaires qui ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ, en portant elles-mêmes d'abondantes aumônes aux solitaires de la Thébaïde. A qui devons-nous la plupart de nos basiliques? Qui a le plus contribué à l'érection des églises, des monastères et, en particulier, des hôpitaux? des impératrices, des reines, des femmes animées de l'esprit évangélique. On connaît leur admirable concours aux œuvres charitables de saint Vincent de Paul.

2e SUBDIVISION. — EXERCICE ET FORMES DE CETTE CHARITÉ.

La femme catholique a tellement eu à cœur dans tous les temps l'exercice de la charité, que, semblable en tout à Marie, son parfait modèle, elle a aussi quitté sa demeure, sa ville natale, a traversé les montagnes, et est allée exercer cette sublime vertu dans tous les lieux du monde sous des noms divers.

1° *C'est la sœur des enfants-trouvés.* Etes-vous entrés quelquefois, M. F., dans ces pieux asiles qu'institua l'ingénieuse charité de saint Vincent de

Paul, pour recueillir les malheureux fruits du libertinage, et donner une autre mère à de pauvres enfants qu'abandonnent leurs mères naturelles? Entendez ces vagissements, voyez tous ces berceaux! Qui de vous voudrait se résoudre à passer un jour seulement au milieu des cris de douleurs, de ces larmes précoces qui coulent si souvent; se livrer à ces soins si rebutants et si nombreux que réclament ces pauvres petits êtres délaissés, abandonnés? Délaissés! abandonnés! ah! pardon, je me trompe, ils ne le sont pas; car auprès d'eux la charité chrétienne veille avec les sollicitudes et les angoisses d'une mère. Ah! qu'elle est admirable, qu'elle est intéressante, ici plus que partout ailleurs encore, cette noble vertu du christianisme, qui ne consacre les vierges de ces saintes demeures que pour leur faire adopter plus d'enfants, livrer leurs corps à plus de travaux, et dévouer leur cœur à plus d'amour! Tous ces pauvres petits êtres semblent vous dire, par leurs regards : Mon père et ma mère, durs et cruels, m'ont abandonné : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me.* Mais le Seigneur a eu pitié de moi; il m'a confié à des cœurs tendres et compatissants qui me soignent avec amour : *Dominus autem assumpsit me.* Qu'elles sont admirables ces saintes filles, lorsqu'après avoir prodigué à ces petits enfants tous les soins que nécessite leur bien-être, après avoir apaisé leurs douleurs et appelé le sommeil sur leurs paupières, elles s'agenouillent près de leurs berceaux, et demandent à Dieu de conserver et de bénir ceux qu'elles appellent leurs enfants! Qu'elles sont touchantes lorsque, souriant à leur réveil, ou lorsque, les pressant sur leur cœur, elles leur prodiguent leurs baisers et leurs caresses! Qu'elles sont radieuses, lorsqu'à force de soins, elles ont fait croire à ces pauvres enfants, grandis sous leur amour, qu'elles sont vraiment leurs mères! Et, plus tard, comme leur regard les suit avec anxiété sur le chemin de la vie qu'ils auront à parcourir! Comme elles s'efforcent de ne les confier qu'à des mains vertueuses et de mettre à l'abri du vice leur fragile existence!

2° *C'est la sœur des écoles.* Voyez, dans ce village solitaire, cette modeste maison, où tout respire l'ordre et la propreté : C'est la maison des bonnes sœurs, vous dira le premier habitant du hameau que vous rencontrerez. C'est là, en effet, qu'habitent les bonnes sœurs que la Providence a envoyées à ces pauvres villageois. Entrons dans cette salle. Voyez-vous cette sœur assise au milieu d'une troupe d'enfants, qui ont chacun un livre à la main et qui tournent à chaque instant leurs yeux sur leur bonne maîtresse. Son doux regard, son air modeste, sa bonté compatissante, l'ont rendue chère à cette nombreuse réunion de pauvres, auxquels elle consacre sa jeunesse, sa santé et sa vie tout entière. Elle s'est arrachée à une famille qui la chérissait et au sein de laquelle elle eût pu mener une vie paisible. Elle eût pu briller dans le monde par les charmes, les talents, quelquefois par la fortune; mais elle a compris qu'il est bien plus beau de travailler au bien de son prochain. La voilà, passant sa vie au milieu d'une troupe d'enfants, se faisant à leur langage, se proportionnant au degré de leur intelligence, corrigeant avec une patience d'ange et une douceur admirable leurs défauts grossiers. Oh! qu'il faut d'abnégation et de sacrifices pour passer ainsi sa vie, cachée dans un village obscur, au fond de quelque campagne reculée, recommençant chaque matin, malgré sa désespérante monotonie, le travail le plus insipide, le plus ennuyeux et le plus ingrat! Il faut bien qu'elle soit

bénie de Dieu, puisqu'elle est oubliée des hommes. Dans cette vie prosaïque, elle ne fait que consoler, travailler et bénir. Avec quelle douceur et quelle bonté elle passe cette vie, toute de sacrifices, de dévouement! L'humble sœur des écoles ne s'est arrachée aux jouissances d'une vie aisée et tranquille, que pour défricher patiemment un sol ingrat et pour dévorer toute sa vie les dégoûts inséparables d'une profession pauvre et pénible. Vous la diriez reine d'un petit Etat, à la tête d'une république toujours abondamment fournie de sujets ; mais ces sujets sont presque toujours indociles, mutins, ignorants et paresseux, quelquefois même grossiers et méchants. Qui donc les contient et les discipline? c'est elle, c'est cette fille simple et timide, qui n'est forte que de son angélique douceur. C'est elle, cette sœur modeste et pauvre, dont toute la politique se réduit à se confier en Dieu, et qui s'est engagée par un vœu à être la mère de tous ces petits enfants, et à leur consacrer toutes ses sollicitudes, son temps, ses veilles et ses prières.

O prodige de la charité chrétienne! toujours endurante, toujours patiente, toujours laborieuse et résignée. C'est là, sous le regard de cette sœur des écoles, que vous trouverez souvent, politiques du monde, le modèle du plus sage gouvernement et de la société la mieux ordonnée ; c'est là, ô philosophes du siècle, c'est là que se trouve la véritable philanthropie, c'est-à-dire, le véritable amour des hommes. De tous les moyens de travailler au bonheur de la société, le plus sûr, le plus efficace, est celui de former la jeunesse du peuple à l'amour du travail et de la vertu. Qu'importe, en effet, d'écrire dans vos livres de belles pages sur la morale? les livres sont impuissants pour corriger les cœurs. En vain les législateurs font des lois : ces lois sont souvent impuissantes ; on le voit tous les jours. En vain les magistrats sévissent par leurs arrêts contre le crime : ils ne peuvent anéantir la perversité du cœur. Ce qu'il faut surtout à une société, ce sont des mœurs, ce sont des vertus, le respect pour la propriété et pour les parents, l'amour du travail, des habitudes d'ordre; et, tout cela, c'est à la bonne sœur des écoles qu'on le doit, c'est à quoi elle travaille, dans sa modeste sphère. Là, sous l'aile de cet ange, tous savent aimer; car ils comprennent qu'il faut bien aimer aussi celle qui les aime ; et, sous ce sceptre pacifique, les sujets deviennent souples, dociles et respectueux : et là se préparent ces bonnes mœurs d'où dépendront la paix de la société et le bonheur de chaque génération.

Anges des écoles! guidez-les toujours, ces petits enfants du peuple; couvrez-les de vos ailes, montrez-leur les sentiers du bien, faites-leur priser la vertu et aimer la bienfaisance; inspirez-leur l'amour du travail : s'ils sont heureux un jour, c'est à vous qu'ils devront leur bonheur ; et leurs mères vous béniront, et le ciel vous récompensera.

3° *C'est la dame de charité.* Voyez-vous, au milieu de cette cité populeuse, s'avancer cette jeune femme dont les regards semblent devancer les pas? Quelle impatience dans sa marche! elle ne regarde ni à droite ni à gauche : évidemment une pensée la préoccupe. Quelle majestueuse simplicité dans tout son extérieur ! Où va-t-elle? Est-ce à quelque brillante soirée ou à quelque partie de plaisir? Mon œil curieux la suit de loin : elle se détourne, et puis, tout à coup, entrant dans un passage étroit, elle franchit le seuil d'une porte qui annonce la misère. Un petit enfant vient à sa rencontre : c'est l'aîné de la jeune famille. Dès qu'il a aperçu la dame bienfai-

sante, un doux sourire s'est fait jour à travers ses larmes. C'est elle ! s'est-il écrié, et aussitôt on l'entoure. Les enfants lui sourient, ils la connaissent bien. C'est elle qui, bien souvent, leur a apporté de quoi apaiser leur faim et soulager leur misère. Elle s'approche, avec son touchant cortége, d'un réduit obscur de la chambre, où, sur un maigre grabat, languit, malade, le père de ces pauvres enfants. Ils lui demandaient tout à l'heure du pain, et une grosse larme était venue mouiller la paupière du pauvre ouvrier; parce que, depuis qu'il est malade, il ne peut plus gagner son salaire, et la jeune mère avait répondu : Pauvres petits, attendez et priez : le bon Dieu ne vous délaissera point. Et, sur ces entrefaites, est entrée la dame de charité, et elle est venue apporter l'espérance et la vie dans cette pauvre famille que le monde oubliait.

4° *C'est la sœur de charité*. Nous voici dans un autre quartier de la même ville. Voyez-vous, au fond de cette impasse, cette modeste, mais propre maison ; c'est l'asile des sœurs de la charité, qui consacrent toute la journée à porter des secours à domicile. Elles visitent les malades, fournissent des secours aux indigents, vont consoler le vieillard invalide, visitent toutes les mansardes et tous les galetas où loge la misère, laissant partout des paroles de paix et de consolation.

Tout le monde les connaît, toutes les bouches les bénissent. Eh ! qui n'admirerait, en effet, ces anges de la terre, qui semblent descendus du ciel, pour venir consoler toutes les douleurs, adoucir toutes les souffrances? Ah! ne venez plus, mondains, ne venez plus nous vanter les héros dont vous avez inscrit les noms au temple de la gloire. Plus que vos guerriers, vos princes, vos savants et vos artistes, la simple sœur de charité mérite notre admiration et nos éloges. C'est sans bruit, c'est sans éclat, sans rêve de gloire, sans orgueil, qu'elle s'immole au soulagement de l'humanité. Elle s'est arrachée aux joies pour mener une vie pénible et laborieuse; elle s'est arrachée à une vie douce et tranquille pour vivre au milieu de combats continuels et d'incessantes alarmes. Elle a quelquefois quitté les salons de l'opulence et une table somptueuse, pour venir manger le pain des indigents et visiter le triste réduit du pauvre. Semblable à ces ruisseaux d'une onde pure qui traversent sans bruit et sans fracas les plaines qu'ils arrosent et fertilisent, elle passe sa vie à faire du bien, inconnue du monde, sans bruit, sans ostentation, à peine connue de ceux qu'elle soulage. Ses pieds délicats, qu'alourdit une chaussure épaisse, se fatiguent à porter des secours. Elle cache sa beauté sous une bure grossière. Elle n'a pas voulu être épouse, afin d'être plus libre de sacrifier son repos et ses jours. Elle a renoncé à être mère pour servir de mère à tous ceux qui n'en ont point, ou qui en ont été abandonnés. Elle a renoncé aux affections si désirables de la famille, pour trouver des frères et des sœurs, des proches dans tous ceux qui auraient besoin d'elle; et c'est ainsi qu'elle est devenue la bienfaitrice de la société.

5° *C'est la sœur hospitalière*. Qui ne reconnaît les services que rendent aux malades, dans les hôpitaux, ces filles admirables, qui épuisent tout ce que Dieu leur a départi de santé, de jeunesse, de forces et d'amour généreux? Tout ce qui eût révolté les autres, les plaies les plus infectes et les infirmités les plus repoussantes, celles-ci ont voulu les classer dans leur lot, et en faire la part de leur héritage.

Placées au sein de nos populations, pour être mieux à portée d'offrir un

prompt secours à nos maux, elles ferment les portes de leurs religieux asiles aux vains discours, aux admirations et aux éloges du monde ; elles ne veulent ouvrir qu'à la douleur et n'accueillent que des infirmités, celles surtout que l'extrême misère fait naître, et qui, partout délaissées, n'ont que ce dernier asile pour gémir.

Eh ! qui peut dire les saintes tendresses dont ces pieuses filles enveloppent le malheureux ? Quel est le cœur dont leurs douces paroles n'adoucissent pas l'amertume ! Quelles sont les souffrances que leurs soins empressés ne soulagent un peu ? Quelle est l'âme qui, prête à s'arracher à la vie, ne se sente pas embaumée des parfums de leurs prières ? Restées vierges pour aimer davantage, ces chastes filles sont devenues mille fois mères en épousant toutes les douleurs des hommes. Toutes leurs joies, c'est de donner un peu de joie à ceux qui n'en ont plus ; souvent à leurs extrêmes fatigues du jour succède encore une nuit en prières près du chevet de l'homme qui agonise, et dont elles envoient au ciel le dernier soupir.

Oh ! Dieu, que de trésors de charité dans ces cœurs : c'est dans ce martyre que ces anges de la terre passent leur vie, sans cesse au milieu des gémissements de leurs frères, sans cesse écoutant leurs plaintes, et soulageant leurs infirmités ! Quelles vies offrent des abnégations plus sublimes, des sacrifices plus saints et plus complets !

Entrons un instant, M. F., dans l'un de ces hospices élevés par la charité chrétienne à toutes les douleurs physiques qui pèsent sur la race d'Adam, depuis que le péché est venu apporter la mort sur la terre. Pénétrons dans une des salles de cette grande hôtellerie des misères humaines. Contemplez cette femme veillant auprès du lit d'un malade : quelle douceur ! quelle attention dans les soins ! Ses mains délicates soulèvent avec effort ce corps insensible à force de douleurs et de fatigues. Elle épie avec attention le moment de son réveil ; et, pendant qu'il repose, les grains du chapelet bénit roulent entre ses doigts, et le mouvement de ses lèvres dit qu'elle prie. Vous croyez peut-être voir sur ce lit de douleur ce que cette femme chérit le plus ; demandez-lui le nom de celui qu'elle soigne avec tant de zèle et d'attachement ; elle vous dira qu'elle l'ignore, que c'est pour elle un inconnu, déposé depuis quelques jours dans la maison ; mais c'est un membre de la grande famille humaine ; il souffre, cela suffit : elle n'a plus besoin de connaître ni son nom, ni sa famille. Il ne peut avoir auprès de lui, dans l'extrême besoin où il se trouve, une épouse chérie, une fille tendre et dévouée ; c'est elle qui veut les remplacer auprès de ce frère en Jésus-Christ : elle le servira avec le même intérêt et le même dévouement. Elle consacrera son existence entière à vivre ainsi au milieu et des mourants et des morts ; elle sacrifie sa jeunesse, sa santé, ses espérances dans le monde, ses plaisirs, sa famille, pour soulager ceux que le monde rebute ou abandonne ; elle sait des mots qui soulagent toutes les douleurs ; ses mains essuient toutes les larmes, partout où il y a du bien à faire, on la trouve.

6° *C'est la sœur des prisons.* Dans l'enceinte d'une ville, des hommes, tristes rebuts de l'humanité, flétris par le vice, condamnés par les lois, isolés de la société qui les repousse, vivent tristes et solitaires dans ces maisons dont l'aspect est toujours sombre et effrayant : pénétrons un moment dans cet intérieur du remords et de la tristesse ; franchissons ces portes d'airain à triples verroux ; passons au delà de ces grilles épaisses ; avançons, nous

voilà entrés dans un cachot. Voici à nos pieds un homme, notre frère, pâle, maigre et languissant ; une larme est sur sa paupière ; le cachot est sombre et humide. Voilà sa demeure constante. L'air et la nourriture lui sont strictement mesurés ; un peu de paille compose sa couche, et encore de pesantes chaînes y engourdissent ses membres. Ses yeux n'ont pour horizon que quatre murs. La voix rauque du geôlier, le bruit de ses fers ou la porte criant sur ses gonds, c'est là toute l'harmonie réservée à ses oreilles. Voilà son corps dans la souffrance. Mais la plus noble partie de lui-même éprouve bien d'autres tortures ; le remords de son crime est comme un vautour qui le ronge sans cesse ; il se rappelle sa pauvre mère pleurant son fils, qu'elle espérait voir le soutien de sa vieillesse ; ses jeunes sœurs, dont les physionomies innocentes et pures se présentent sans cesse à son souvenir et lui reprochent d'être resté étranger aux vertus de la famille. Il pense aux fêtes de son village, aux jeux de la belle saison ; il regrette la vie laborieuse des champs, l'église de son hameau.

Cependant, il ignore le sort que lui feront les tribunaux ; il ne sait s'il vivra ou s'il sera condamné à la mort. Reverra-t-il encore son pays, sa maison, ses amis? Aura-t-il encore la force de supporter ses souffrances physiques et morales? Le monde semble l'oublier. Il entend le bruit des joies et des divertissements de ceux qui jouissent de leur liberté. Personne ne songe à lui. Qui pourra consoler ce malheureux? Ni ses parents, ni ses amis, ne peuvent rien pour lui, et la plupart d'entre eux l'ont peut-être oublié ; ils auraient honte de s'approcher de lui. D'ailleurs, que pourrait-on lui dire? Souffre et tais-toi, inutile de te plaindre. Voilà tout ce que la philosophie humaine peut dire de plus rationnel.

Mais tout à coup les portes du cachot s'ouvrent et le pauvre malheureux voit entrer la sœur des prisons : la bonté dans le regard, la douceur sur les lèvres, ses bras ouverts par la charité, elle s'approche du reclus, et lui dit d'une voix douce : Vous souffrez, mon frère, et, je le vois, grandes sont vos douleurs et vos angoisses ; mais, voyez ce crucifix ! Voyez-vous? Il y a un homme attaché dessus, et cet homme était Dieu ; il a voulu souffrir ainsi pour nous faire comprendre qu'il faut que nous soyons éprouvés ici-bas. Prenez courage, vos souffrances bien endurées dans cette vie vous conduisent au bonheur d'une vie meilleure et éternelle. Pensez au ciel. Oh ! là, plus de vicissitudes. Eh bien ! il ne dépend que de vous d'y aller. La justice des hommes est inexorable, parce qu'ils ne peuvent lire le repentir dans le cœur ; ils vous condamneront, mais Dieu vous absoudra si votre repentir est sincère. Et voilà le pauvre prisonnier aimant ses fers, bénissant ses douleurs et content de ses privations.

7° *C'est la sœur du bon Pasteur.* Mais nous voilà en face d'une grande maison sur la porte de laquelle je lis : *Le bon Pasteur.* Entrons, et voyons encore ici l'héroïsme de la femme, qui se dévoue, dans ces établissements dits *du bon Pasteur*, à ramener à la vertu des cœurs blessés et horriblement mutilés. Qu'elles sont encore belles de charité, ces saintes retraites où viennent pleurer, loin des traîtresses joies du monde, les Madeleines repentantes ! Qu'elle est donc admirable cette femme qui, dans l'ingénieuse fécondité de son amour, possède des remèdes à tous les maux, cicatrise les plaies du corps et guérit celles de l'âme ! Pieuses et chastes filles, qui vous vouez à la conduite de ces maisons de pénitence, ah ! sans doute, votre mission est

difficile ; les puits que l'on désinfecte répandent toujours une odeur de cadavre et de mort ; les marais que l'on assainit exhalent longtemps encore une odeur fétide et pestilentielle ; mais dites, néanmoins, si les délicieux moments où vous voyez couler à vos pieds les brûlantes larmes du repentir ne sont pas capables de contrebalancer toutes vos peines? Images vivantes du bon Pasteur! qui peut exprimer votre joie lorsque la brebis perdue revient elle-même, du fond du désert, se jeter bien lasse sur le seuil de vos demeures et vous demander un asile? Et puis, après les jours de larmes et d'épreuves, oh! que de bonheur à les dépouiller de leur honteux vêtement pour les revêtir de la robe de l'ange! Quelle joie pour vous de voir ces fronts, qui portaient encore hier le cachet de l'infamie, reprendre aujourd'hui leur beauté et se couronner de nouvelles fleurs! Ah! maintenant que le ministre de Dieu a tout remis, tout couvert de son absolution, couvrez-les donc aussi de vos chastes baisers; maintenant, redites-leur bien mille fois que les vrais plaisirs ne sont qu'en Dieu; redites-leur que le monde n'a que des déceptions, des perfidies et de cruels remords à donner. Ces paroles, elles les comprendront, aujourd'hui qu'elles ont trouvé dans la pénitence des félicités ineffables et qu'elles ne soupçonnaient point.

Vous le voyez, M. C. F., elle est bien grande, elle est bien noble, elle est bien sublime, la mission de charité de la femme chrétienne. Mais où en a-t-elle pris la source et le modèle? Dans Notre Seigneur Jésus-Christ et sa divine Mère. Elle comprend que les inspirations de ses œuvres ne sont que dans l'Evangile, dans la doctrine de celui qui est venu sur la terre la réhabiliter. Elle sait que Marie lui a tracé dans sa vie les règles de la vraie charité, et c'est elle qu'elle s'efforce d'imiter et de prendre pour guide.

Voyons, maintenant, comment les femmes chrétiennes doivent imiter Marie dans la pratique de la charité.

II[e] POINT.

MANIÈRE DE REMPLIR CETTE MISSION DE CHARITÉ A L'EXEMPLE DE MARIE.

Aucune considération personnelle ne peut retenir le zèle de notre auguste Vierge; à peine l'ange l'a-t-il quittée, qu'elle se met en chemin, et marche avec diligence, non-seulement par un effet de sa tendresse pour Elisabeth, mais parce que celui qu'elle vient de concevoir dans son sein lui inspire, à elle-même, toute la charité qui l'anime : voilà ce qui la presse d'aller si promptement rendre à sa parente les services dont elle avait d'autant plus besoin qu'elle était dans un âge déjà avancé.

1[re] SUBDIVISION. — AVEC PROMPTITUDE.

Tel est le modèle que nous devons nous proposer, quand il s'agit d'exercer des œuvres de charité envers le prochain; il faut le faire avec promptitude : ne perdons pas un instant; c'est donner deux fois que de donner promptement, et le Seigneur récompensera au double les bonnes œuvres que nous nous serons hâtés de faire pour son amour. Ainsi, dès que nous savons un pauvre à assister, un malade à soulager, un affligé à consoler, un igno-

rant a instruire, un pécheur à convertir, en un mot, une bonne œuvre corporelle ou spirituelle à exercer, imitons la promptitude de la sainte Vierge à nous mettre en chemin ; levons-nous aussitôt comme elle, quittons même notre retraite, et la douceur d'y voir Dieu en paix, pour courir aux besoins de nos frères. Fallût-il nous enfoncer dans l'horreur des cachots, pénétrer dans les asiles de l'humanité souffrante, nous approcher de ces lits de douleur, où de malheureux entassés se communiquent les mortelles ardeurs qui les consument, où la mort égorge une victime et en marque une autre, lève son glaive sur toutes les têtes, et menace le vivant en frappant celui qui expire à ses côtés; suivons les mouvements de la charité chrétienne, qui, plus forte que la mort, ne craint pas ces souffles contagieux, qui ne sortent du sein des malades que pour infecter ceux qui les assistent; livrons-nous à ces œuvres de miséricorde qui ne cherchent pas les regards publics, et dont Dieu sera la récompense. Malheur à nous ! si nous pensions que ces pieuses occupations, auxquelles se livrent des personnes consacrées aux œuvres saintes, ne tiennent point à nos devoirs personnels, et si nous envisagions les secours qu'elles procurent aux malheureux, plutôt comme des pratiques louables, que comme des obligations réelles qu'une loi indispensable nous impose! Nous y sommes tous assujettis, et ces devoirs doivent être journaliers pour nous ; nous devons tous, plus ou moins, nous en acquitter, selon notre état, sans réserve et sans délai. Oui, la foi nous défend de mettre les offices de charité rendus à nos frères au rang de ces œuvres arbitraires que la religion laisse au choix des fidèles : parmi nos devoirs, la doctrine de Jésus-Christ n'en connaît presque pas de plus continuels, de plus sacrés, et de plus inviolables. Et, en effet, pouvons-nous ignorer que tout chrétien est chargé du soin de son frère affligé, et que la loi qui nous ordonne de l'aimer, nous fait en même temps un devoir de le secourir, puisqu'on n'aime pas, lorsqu'on est insensible aux malheurs de ce qu'on aime? Pouvons-nous ignorer que le précepte de l'amour du prochain, si solennel dans l'Evangile, si inséparable de la piété chrétienne, ne se borne pas à nous défendre seulement de ravir ce qui appartient à nos frères, de blesser leur réputation, de nuire à leur fortune, d'attenter à leur personne, de troubler leur repos?

Lorsqu'un membre souffre, nous devons souffrir aussi ; et, sans renoncer à ce lien divin qui nous unit tous sous Jésus-Christ, notre chef, et qui est le seul fondement de notre espérance, nous ne pouvons plus refuser aux besoins communs, nos soins, notre attention et notre ministère : aussi les premiers fidèles ne possédèrent d'abord rien en propre, parce que, depuis leur vocation à l'Evangile, ne faisant tous qu'un cœur et qu'une âme, il leur parut inutile de demeurer possesseurs particuliers de biens qui étaient devenus les biens de leurs frères ; ainsi devons-nous imiter la charité de ces premiers fidèles, nos pères dans la foi, et surtout la promptitude à secourir le prochain ; ou plutôt ainsi devons-nous imiter la promptitude de la sainte Vierge à aller offrir ses services à Elisabeth.

2e SUBDIVISION. — AVEC COURAGE ET PERSÉVÉRANCE.

Il faut aussi que les difficultés que nous pourrons rencontrer ne nous rebutent pas non plus qu'elle, et que nul obstacle ne nous arrête. Admirons le courage et la fermeté de cette Vierge sainte, que ni la longueur du che-

min, ni la difficulté des montagnes, ni l'état où elle se trouve, ne peuvent arrêter dans sa course : il s'agit d'un devoir de charité; c'en est assez : la grâce de l'Esprit-Saint, qui la remplit, ne souffre point de retardement : on peut même assurer, avec un saint Père, que les difficultés qu'éprouvent les serviteurs de Dieu servent plus à les enflammer qu'à les refroidir. Ainsi, voulons-nous connaître si l'amour que nous avons pour Dieu est faible ou fort, voyons si, dans les œuvres que nous entreprenons pour sa gloire, nous ne sommes pas assez lâches pour nous rebuter à la première difficulté, ou si nous avons assez de fermeté pour ne pas céder aux obstacles. Hélas ! qu'il est à craindre que, par cet examen que nous ferons sur nous-mêmes, nous nous trouvions pour le monde dans les dispositions où nous ne devons être que pour Dieu ! S'agit-il des intérêts de la cupidité, on ne peut avoir ni plus de vivacité pour jouir plus tôt de ce qu'on souhaite, ni plus d'opiniâtreté pour surmonter tout ce qui s'oppose à nos désirs.

Pour se convaincre de cette vérité, il suffit de se représenter simplement ce que les passions nous font faire, ou plutôt ce qu'elles nous font souffrir. Avons-nous reçu un affront vrai ou prétendu, on allègue aussitôt la loi établie par les enfants du siècle, qu'il ne faut point perdre de temps à se venger ; comme si on craignait que dans le retardement, la colère ne se ralentît, ou qu'on nous fît revenir de notre prévention, en nous faisant voir que les choses ne sont pas comme on nous les avait rapportées. C'est avec la même précipitation qu'on agit, ou plutôt la plupart des hommes ont encore plus de vivacité quand il est question, ou de plaire à l'objet d'une passion impure, ou d'intéresser en leur faveur un protecteur puissant, ou de contenter leur avarice. Mais comme il ne s'agit pas seulement d'agir avec diligence pour arriver au but qu'on se propose, et qu'on n'y parvient guère que par une grande constance, qui peut dire la fermeté que l'on a pour surmonter tous les obstacles? Que chacun se représente à soi-même ce qu'il a souffert jusqu'à ce jour pour faire sa fortune, ou pour satisfaire ses passions, et on verra que, jusqu'à présent, on a été un vrai martyr du monde. Quelle honte pour des chrétiens, à qui rien ne coûte, dans la poursuite d'un avantage temporel, d'abandonner les plus saintes entreprises, dès qu'ils y trouvent la moindre opposition! Faisons au moins en sorte d'être désormais pour Dieu ce que nous avons toujours été pour le monde, pleins de zèle et d'ardeur pour sa gloire, pleins de courage, non-seulement pour entreprendre le bien, mais encore pour l'exécuter. Que l'exemple de la sainte Vierge, et la protection qu'elle nous offre, nous fassent entièrement changer de conduite, afin que nous persévérions à l'avenir dans les bonnes œuvres, soit pour la gloire du Seigneur, soit pour l'utilité du prochain. Que le véritable esprit de la religion nous porte surtout à secourir nos frères, malgré tous les faux prétextes que fournissent l'amour-propre, l'élévation du rang, l'injustice et l'inhumanité.

O Vierge sainte? obtenez-nous de Dieu qu'à votre exemple nous fassions promptement les œuvres de charité que nous prescrit l'Evangile, et que nul obstacle ne nous arrête pour les pratiquer. Sollicitez pour nous le zèle de la gloire du Seigneur dont ses apôtres ont été animés, et qui les a fait traverser les mers et parcourir toutes les régions de l'univers pour faire connaître son nom aux peuples les plus éloignés et les plus barbares. Mais ce qui relève infiniment leur gloire, ou plutôt celle de la grâce de Dieu, c'est que ni les prisons, ni les liens, ni les fouets, ne purent les arrêter. Qu'il en soit ainsi de nous!

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(Ex diversis.)

PLAN

LE MYSTÈRE DE LA VISITATION EST :

Ire RÉFLEXION.	IIe RÉFLEXION.	IIIe RÉFLEXION.
UN MYSTÈRE DE CHARITÉ.	UN MYSTÈRE DE SANCTIFICATION.	UN MYSTÈRE DE RECONNAISSANCE.
Subdivisions 1. Charité humble. 2. Charité agissante.	Subdivisions 1. Sanctification de la maison de Zacharie. 2. Comment Marie contribue à cette sanctification.	Subdivisions 1. Reconnaissance de Marie. 2. Son sublime cantique d'action de grâces.

TEXTE.

Et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth. (Luc. I, 40.)

A peine l'ange du Seigneur, dit saint Ambroise, eut-il annoncé à Marie les merveilles qui devaient s'opérer en elle, et, pour gage de l'accomplissement de sa promesse, lui eut-il cité l'exemple de sa cousine Elisabeth, qui, stérile depuis longtemps, et déjà dans un âge avancé, avait cependant conçu un fils, qu'elle croit devoir aller la féliciter d'une fécondité d'autant plus heureuse, que le fruit en a été plus ardemment désiré et plus longtemps attendu. Aussitôt *elle se lève*, dit l'Evangile, *elle part en diligence, traverse les montagnes* de la Judée, arrive dans la ville sacerdotale de la tribu de Juda, où résidait Zacharie, et y demeure pendant plusieurs mois. Ne croyons pas, dit saint Ambroise, qu'incrédule sur l'oracle qui lui est annoncé, elle aille chercher à s'instruire par elle-même de ce fait si extraordinaire : *Non incredula de oraculo.* Ne croyons pas que, remplie de l'idée des merveilles qui se sont opérées en elle, elle cherche des témoins et des admirateurs; que, doutant qu'il puisse être dans le monde une âme digne d'être donnée pour exemple de ce qui s'est fait en elle, elle aille faire ostentation des augustes prérogatives dont elle a été gratifiée : *Non dubitans de exemplo;* ne croyons pas enfin que la curiosité anime sa démarche, qu'excitée par une nouvelle aussi singulière que celle de la fécondité d'une femme déjà vieille et stérile, cette même curiosité se déguise en elle sous le voile d'une politesse prétendue pour avoir occasion de se satisfaire : *Non incerta de nuntio :* ces soupçons ne peuvent tomber sur une vierge dont Elisabeth loue expressément la foi en la saluant, et qui, par son humilité, n'a voulu être regardée que comme la servante du Seigneur, lors même qu'on lui annonçait qu'elle avait été choisie pour en être la Mère. Des vues plus saintes la conduisent. Elle veut faire à une famille qu'elle chérit tout le bien dont elle se sent capable. Dans ce dessein, elle interrompt le repos de sa solitude, entreprend un voyage pénible. Pourquoi? c'est qu'il s'agit de porter la lumière à ceux qui ne l'ont pas encore, de l'augmenter dans ceux qui l'ont déjà, d'assister sa parente, et de lui procurer tous les secours nécessaires.

Ire RÉFLEXION.

UN MYSTÈRE DE CHARITÉ.

1re SUBDIVISION. — CHARITÉ HUMBLE.

Marie n'est encore mère qu'aux yeux de Dieu; l'enfant qui vit dans son sein ne paraît point aux yeux du monde; mais elle ne diffère pas de répandre

au dehors la grâce et le salut dont elle est dépositaire. Elle comprend que ce trésor ne lui a été confié qu'à l'avantage des hommes, et que, tout caché qu'il est, il ne doit pas être inutile. Elle court en faire part à cette heureuse famille, où l'Eternel préparait le précurseur qui devait annoncer l'avénement du Messie. Elle n'attend pas qu'on l'ait invitée, et qu'on l'ait prévenue; elle fait toutes les avances, et les fait avec zèle. La charité est le motif de sa visite, et l'humilité, compagne inséparable de cette vertu, est le principe de sa démarche. Sans s'enorgueillir de sa nouvelle dignité, elle prévient sa cousine, et dans la visite, et dans le salut qu'elle lui rend. La première en grandeur, elle est encore la première en humilité. Ici elle ne se déclare pas seulement la servante du Seigneur, mais elle devient effectivement la servante d'une simple femme. Aussi le mystère de la visite de Marie est-il spécialement le mystère d'une charité véritablement humble. Entre les divins caractères de la charité, il y en a deux que saint Paul nous a marqués spécialement; savoir : que la charité n'est point envieuse, qu'elle est, au contraire, officieuse et bienfaisante : *Caritas non emulatur, caritas benigna est.* Ainsi deux défauts directement opposés à la charité sont, ou de dérober au prochain le bien qu'il possède, ou de le regarder au moins d'un œil jaloux; ou de lui refuser le bien qu'il n'a pas, mais qui cependant lui est nécessaire, et qu'il ne tient qu'à nous de lui procurer. Or, deux vertus corrigent ces deux défauts; et Marie nous en présente aujourd'hui le modèle. Car, en premier lieu, loin d'envier le bonheur d'Elisabeth, elle va prendre part à sa joie et la féliciter; en second lieu, parce que, dans un état toujours dangereux par lui-même, encore plus par son retardement et l'âge avancé de la mère, Elisabeth demandait de plus grands soins, Marie va partager sa peine, et l'assister de tout son pouvoir. Excellentes leçons que nous donne une conduite si désintéressée et si droite. Que cet exemple puisse servir à exciter dans nos cœurs quelques étincelles d'une charité si pure et si agissante.

2e SUBDIVISION. — CHARITÉ AGISSANTE.

C'eût été peu pour la charité de Marie que des paroles et des sentiments, si ces sentiments et ces paroles n'eussent été soutenus par des effets. Non-seulement la charité n'est point envieuse, mais elle est officieuse et bienfaisante. On ne voit que trop dans le monde de ces charités stériles et sans fruit, qui s'en tiennent à de vains discours. Ardentes dans les protestations, libérales dans les offres, combien peu sont efficaces dans la pratique! Telle est cependant la charité dont se vante même la plus grande partie d'un monde tout extérieur et tout superficiel. Jamais plus de démonstrations, plus de cérémonies, plus d'empressements affectés, plus d'art, et moins d'effets. Les preuves de la charité de Marie, ce sont les services réels qu'elle rend à sa cousine, et les devoirs officieux dont elle s'acquitte envers elle. Faut-il, pour l'assister, interrompre les douceurs de sa solitude, l'attrait si flatteur de la contemplation, à laquelle elle s'est plus que jamais livrée, depuis qu'elle est Mère de Dieu? rien ne lui coûte. Elle sait que la véritable charité est agissante, et que, comme reine des vertus, elle a des droits au-dessus de tous les goûts de la piété la plus sensible; aussi, pour suivre le mouvement et l'impression qui l'animent, il n'y a rien qu'elle ne soit disposée

à lui sacrifier, fût-ce même l'union la plus intime avec Dieu. Mais est-ce quitter Dieu alors? Non, répond le saint auteur du livre de l'*Imitation;* ou si c'est le quitter, c'est quitter Dieu pour Dieu, puisque c'est le quitter pour lui plaire. Malgré tous les prétextes qui pouvaient donc s'opposer à la démarche de Marie, malgré sa dignité, son rang comme Mère de Dieu; malgré le soin qu'elle doit prendre d'elle-même, puisqu'elle est dans le même état que sa cousine, sa charité bienfaisante ignore tous ces égards de prééminence, de prudence humaine et de précaution. Elle n'a qu'un but, qui est de faire du bien. Dès qu'elle l'entrevoit, elle s'y porte sans délai, et sans autre vue que le bien même : faut-il donc, avec une constance infatigable, prolonger ses soins et les étendre jusqu'à l'entière délivrance d'une situation dont le terme n'est pas encore venu? Toujours assidue aux devoirs qu'elle s'est prescrits, Marie se tient auprès d'Elisabeth près de trois mois, et ne se retire qu'après avoir salué la naissance du saint précurseur de son fils. Se trouve-t-il encore beaucoup de ces âmes généreuses et secourables dans les nécessités et dans les peines du prochain? Avons-nous devant les yeux moins d'objets dignes de notre charité, de notre zèle, et capables de l'exciter? Sommes-nous obligés d'aller au delà des monts pour les trouver? Sommes-nous dépourvus de tous les moyens pour les aider? Dieu les a-t-il abandonnés, et nous permet-il de les abandonner? Hélas! les afflictions se multiplient de toutes parts, les calamités se répandent partout, et la charité se resserre : au milieu de toutes les misères, à peine compte-t-on quelques œuvres de miséricorde.

O Vierge sainte! faites que votre exemple et celui d'Elisabeth nous apprennent enfin quels sont les caractères de la vraie charité, et comment nous devons nous comporter dans le commerce de la vie humaine; quels écueils nous y devons éviter, de quelles précautions nous y devons user, ce que nous en devons bannir, ce que nous y devons rechercher, enfin de quelle manière nous pouvons nous sanctifier, et ce que nous devons pratiquer pour parvenir à la véritable charité.

II^e^ RÉFLEXION.

UN MYSTÈRE DE SANCTIFICATION.

1^re^ SUBDIVISION. — SANCTIFICATION DE LA MAISON DE ZACHARIE.

Marie, ayant traversé les montagnes de la Judée, et étant arrivée dans la ville sacerdotale de la tribu de Juda, où Zacharie avait établi sa demeure, entra dans sa maison, dit saint Luc, et salua son épouse. A sa voix, Elisabeth fut tout à coup remplie de l'Esprit-Saint. En effet, dit Origène, jusqu'à ce que celle qui porte dans son sein l'Auteur de la grâce soit venue à elle, nous ne lisons pas qu'elle ait reçu cette abondante effusion de grâces. Mais sitôt que la voix de Marie a retenti à son oreille, quelles lumières se répandent dans son esprit! de combien de mystères se trouve-t-elle instruite. Elle voit un Dieu dans le sein de Marie, et aussitôt elle rentre profondément dans l'humble sentiment de sa bassesse. Une espèce de combat d'humilité et de charité s'élève entre ces deux parentes. C'est à qui s'abaissera davantage, à qui célébrera avec plus de magnificence les misé-

ricordes du Seigneur. Ce n'est point ici une visite de pure cérémonie. La première entrevue ne se passe point en honnêteté de paroles, en éloges réciproques et mutuellement renvoyés avec art; vaine civilité que s'épargnent volontiers l'un à l'autre des cœurs véritablement amis. Tout ce qu'elles ont d'obligeant à se dire se tourne en actions de grâces pour le Seigneur. Dans la surprise dont Elisabeth a peine à revenir, et qu'elle ne peut bien exprimer, en voyant la sainte Vierge, et en entendant ses paroles, elle élève la voix, et, touchée de la plus vive reconnaissance, elle s'écrie : *D'où me vient ce bonheur, que la Mère de mon Dieu vienne vers moi?* Ce qui fait le sujet de sa reconnaissance, dit saint Ambroise, c'est qu'elle est persuadée que la grâce qu'elle reçoit, ne lui est point faite en vue d'aucun mérite qui soit en elle, mais qu'elle est un pur effet de la bonté du Seigneur. Aussi, de quel accueil paye-t-elle les grandeurs de Marie : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Le fruit que vous portez dans votre sein est béni. Tout ce qu'on vous a prédit s'exécutera,* et l'ange de Dieu ne vous a rien promis de si grand qui ne s'accomplisse, parce que vous *avez été fidèle,* et que vous *avez cru.* O Vierge sainte! *je n'ai pas plus tôt entendu votre voix, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein.*

Qui jamais entendit rien de semblable, et que de merveilles se trouvent ici rassemblées. Deux femmes, de part et d'autre, qui se saluent, l'une vierge, l'autre stérile, et néanmoins toutes deux allant devenir mères : Marie, mère d'un Homme-Dieu, et par là même Mère de Dieu; Elisabeth, mère d'un homme, seulement homme, mais le précurseur de l'Homme-Dieu. Ce n'est pas assez; parmi les saints embrassements d'Elisabeth et de Marie, du sein de leurs mères, où ils sont renfermés, dit saint Chrysostôme, deux enfants, se parlant sans se voir, ou s'entendant sans se parler, exercent déjà l'un et l'autre, et avant que de se produire au monde, les différentes fonctions pour lesquelles ils sont venus; Jésus-Christ, l'office du Sauveur, par la grâce qu'il communique à Jean-Baptiste; et Jean-Baptiste, les sentiments de joie qui le font tressaillir, et qui commencent à annoncer la présence de Jésus-Christ. N'examinons pas par quel prodige Jean-Baptiste, à peine conçu depuis six mois, a pu connaître avant que ses yeux fussent ouverts, s'expliquer avant que sa langue fût déliée, agir avant qu'il fût maître de ses actions. Tous les saints Pères, d'un consentement unanime, conviennent que Dieu seul fut l'auteur de ce miracle; et que cette sainte allégresse de Jean-Baptiste fut l'effet de la vertu du Saint-Esprit, qui descendit sur lui et le sanctifia. Tous estiment que ce mouvement surnaturel se fit en lui avec l'usage de la raison et de la foi, qui, dans ce moment, lui furent données par un miracle de la toute-puissance de Dieu. C'est, ajoutent-ils, un avantage particulier de saint Jean, de ce que le Soleil de justice ait pénétré le sein de sa mère, pour dissiper en lui les ténèbres de l'ignorance et du péché; c'est son privilége, de ce que le premier signe de vie qu'il donne soit un mouvement de joie, au lieu que les autres enfants commencent, en venant au monde, par pousser des cris et répandre des larmes. Il était dans le ciel avant que d'être sur la terre, dit, entre autres, saint Pierre Chrysologue; il fut animé de l'esprit de Dieu avant que de l'être de celui de l'homme; il reçut le don de la grâce avant que son corps fût tout à fait formé; en un mot, il commença à vivre pour Dieu avant que de

vivre pour lui. Ne soyons pas surpris après cela, si le Sauveur déclare qu'entre les enfants des hommes, il n'en est point né de plus grand que Jean-Baptiste. On dirait qu'au moment de la visite qu'il lui rend, ce Verbe divin, à peine formé lui-même dans les chastes flancs de Marie, s'adressant à ce saint précurseur, et l'animant de la force d'en haut, lui fasse entendre ce que Dieu disait à Jérémie : J'ai pensé à vous avant que de vous avoir créé; après vous avoir créé, je vous ai sanctifié, avant que de vous faire naître; mais c'est afin qu'après votre naissance, et dans tout le cours de votre vie, vous soyez mon prophète, ou plutôt le prophète de toutes les nations : *Priusquam te formarem in utero, novi te; et antequam exires de vulva, sanctificavi te, et prophetam in gentibus dedi te.* A peine, en effet, saint Jean a-t-il entendu ces paroles, qu'il commence, dans le sein de sa mère, la fonction de précurseur de Jésus-Christ. Il ne peut encore, dit saint Augustin, se servir de son doigt pour le montrer, ni de sa langue pour enseigner où on peut le trouver; il se sert de tout son corps pour le faire connaître par un tressaillement miraculeux.

2e SUBDIVISION. — COMMENT MARIE CONTRIBUE A CETTE SANCTIFICATION.

Mais en quoi Marie contribue-t-elle à ce mystère de sanctification? Nous ne prétendons pas que la Mère de Dieu ait sanctifié par elle-même Jean-Baptiste. Elle est bien le canal par où la grâce nous est communiquée; mais elle n'en est pas la source. C'est par elle que nous vient ce don céleste; mais ce n'est pas d'elle qu'il vient; et, à parler dans toute la rigueur des termes, nul autre que Jésus-Christ même ne donna au divin précurseur cette sainteté anticipée qui le distingua du reste des hommes. Cependant le ciel a ses ministres pour l'exécution de ses desseins; il a ses anges qui portent ses ordres; il a ses médiateurs qui distribuent ses grâces. Or, voilà l'office de Marie dans la sanctification de Jean-Baptiste. Elle s'y emploie, 1° selon les vues de la Providence sur elle, et pour obéir au choix de Dieu; 2° par le propre mouvement de son cœur, et par cette heureuse inclination que lui a donnée la nature, et qu'a perfectionnée la grâce de Dieu. Elle porte Jésus-Christ dans son sein, et la charité la presse d'aller communiquer la grâce à saint Jean encore renfermé dans celui de sa mère. Jésus fait par elle ce qu'il n'est pas encore en état de faire sans elle, et elle fait avec lui ce qu'elle ne pourrait faire sans lui. Sans doute saint Jean est sanctifié par la présence de Jésus-Christ; mais c'est une grâce qui lui est faite par le ministère de la sainte Vierge, et voilà ce qui doit nous porter à avoir pour elle la plus grande dévotion, et, après Dieu, à mettre en elle toute notre confiance; puisque, comme dit ici saint Bernard, elle est le canal par où le Seigneur se plaît à faire passer les grâces qu'il veut communiquer aux hommes. Adressons-nous donc à elle dans tous nos besoins; nos prières peuvent-elles manquer d'être exaucées, quand elle y joindra les siennes? Elle est l'avocate et le refuge des pécheurs; à qui pourraient-ils avoir recours pour demander à Dieu la grâce de leur conversion, si ce n'est à la mère des miséricordes? Ne doutons pas qu'ils ne l'obtiennent, quand ils la prieront sincèrement d'intercéder pour eux. Cherchons la grâce, dit saint Bernard, et cherchons-la par Marie. Que ne devons-nous pas espérer de son secours? C'est un talent qu'il ne tient qu'à nous de faire valoir; il peut nous profiter au centuple, et il le doit; mais en avons-nous jusqu'ici connu le prix?

Malheur à nous, chrétiens! si, étant les frères, les membres, la précieuse conquête de Jésus-Christ, nous ne nous sentions pas animés d'un zèle ardent pour aspirer à la sainteté où Jésus-Christ nous appelle, et pour y atteindre sur les traces de Jésus-Christ même. Que nous manque-t-il pour cela? Nous avons le même médiateur, puisque c'est le même Jésus-Christ, aussi près de nous, dans son sanctuaire et sur son autel, qu'il le fut de Jean-Baptiste dans la maison de Zacharie. Nous avons la même médiatrice, puisque c'est la même Mère de Dieu, aussi puissante, plus puissante encore pour nous dans le séjour de la gloire, qu'elle ne le fut dans cette vallée de larmes pour Jean-Baptiste.

IIIe RÉFLEXION.

UN MYSTÈRE DE RECONNAISSANCE.

1re SUBDIVISION. — RECONNAISSANCE DE MARIE.

Quand une âme est sensible aux bienfaits, il est difficile qu'elle puisse cacher les sentiments de sa reconnaissance ; cependant il y a des rencontres où l'on est forcé quelquefois de se taire; mais au moins parle-t-on alors selon qu'il est libre de parler. On ménage toutes les occasions d'ouvrir son cœur. Ce qu'on ne peut produire au grand jour, on le donne secrètement à entendre, dès qu'il se trouve des personnes capables d'une telle confidence ; et l'on se dédommage en quelque manière, dans le particulier, du silence qu'on est obligé de garder dans le public. Voilà ce que fait Marie dans ce mystère.

Elevée à la plus haute dignité dans le choix de Dieu, elle eût voulu pouvoir hautement célébrer ses bontés, et révéler au monde entier ce qui lui avait été annoncé par le ministère de l'ange. Mais le temps n'était pas encore venu de s'expliquer; et le ciel a ses moments, qu'il fallait attendre. Que fait-elle? Elle sait que la connaissance des merveilles opérées en elle sera communiquée, si elle ne l'est déjà, à Zacharie et à Elisabeth, et que l'un et l'autre ne peuvent qu'en bénir le Très-Haut : elle se rend aux milieu d'eux, portée, pour ainsi dire, sur les ailes de la grâce. Et, en effet, Elisabeth, en la voyant, est remplie de l'Esprit-Saint, dit l'Ecriture, et publie à haute voix le grand mystère de l'incarnation du Verbe, en s'écriant : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre ventre est béni. D'où me vient ce bonheur, que la Mère de mon Dieu vienne vers moi?* A ce moment, le cœur de Marie se dilate, sa reconnaissance éclate : écoutons-la s'exprimer elle-même. Quels cantiques de louange! quels oracles sortent de sa bouche! Que pense-t-elle? que dit-elle? Quelle noblesse et quel feu tout ensemble! Tout rend témoignage à son cœur, et ses paroles en sont les fidèles interprètes.

2e SUBDIVISION. — SON SUBLIME CANTIQUE D'ACTION DE GRACES.

Toute l'Ecriture est remplie des grandeurs de Dieu ; mais ne peut-on pas dire que Marie, dans un tableau abregé, en a rassemblé les traits les plus éclatants, et qu'elle nous en a donné l'idée la plus parfaite et la plus entière? Tout y est vif, tout y est grand, tout y est sublime. N'en soyons pas surpris; c'était le cœur qui s'exprimait, et l'on sait quel est le langage d'un cœur

tendre par lui-même, prévenu et excité par une faveur singulière, et par-dessus tout rempli de l'esprit de Dieu. Ces divines expressions du cœur de Marie, nous les avons entendues mille fois, mille fois nous les avons eues dans la bouche ; mais en avons-nous jamais bien pénétré le sens? Zacharie le comprit, Elisabeth en fut frappée ; tâchons de bien nous en remplir.

C'est là comme un tableau concis qui nous retrace toutes les perfections de Dieu. Nous ne pouvons dans la vie les connaître en elles-mêmes ; mais s'il y en eut jamais une peinture naturelle et juste, n'en cherchons point d'autre que celle qu'en a faite Marie. Jusque-là son âme avait recueilli en elle toutes les grandeurs de son Dieu : elle les adorait en secret, et elle s'était condamnée à les méditer en silence ; mais aussitôt que le Seigneur a lui-même manifesté son œuvre, il ne lui est plus permis de se taire ; elle va exalter sa puissance et glorifier son saint nom. O mon âme! s'écrie-t-elle, louez le Seigneur : *Magnificat anima mea Dominum.* Elle ne peut retenir ses transports ; il faut qu'ils éclatent et qu'ils publient tout ce qu'elle sent pour le Dieu qu'elle porte dans son sein, et pour le Dieu à qui elle doit son salut : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* C'est le Dieu fort, c'est le Tout-puissant : *Quia potens est.* Il a, dit-elle, déployé en sa faveur toute la force de son bras, de ce bras, l'ouvrier de tant de merveilles, la terreur du monde, comme il en est le soutien : *Fecit potentiam in brachio suo.* C'est un Dieu absolu, et suprême arbitre de l'univers, ajoute-t-elle ; tout dépend de lui, tout est soumis à ses ordres ; sa volonté règle tout, et tout ce qui n'y est pas conforme tombe et ne peut subsister. Ce Maître du ciel et de la terre dissipe les projets orgueilleux des sages du siècle, et prend plaisir à confondre leur fausse prudence : *Dispersit superbos mente cordis sui.* Il renverse les rois de leurs trônes, comme il les y a fait asseoir, et il anéantit leur trop impérieuse domination : *Deposuit potentes de sede.* Ces riches, fiers de leur fortune et de la pompe qui les environne, il les dépouille dans un moment, par un de ces coups qu'il laisse échapper quelquefois, quand il veut se faire craindre : *Et divites dimisit inanes.* C'est un Dieu miséricordieux, et n'est-ce pas, dit Marie, ce qu'il a fait paraître dans tous les siècles? Une génération l'a annoncé à une autre génération ; et, d'âge en âge, sa grâce s'est répandue sur les enfants des hommes : *Et misericordia ejus a progenie in progenies.* Israël surtout l'a éprouvé, Israël qu'il a retiré dans son sein, et qu'il a chéri comme son fils : *Suscepit Israël puerum suum.* Vengeur des crimes, il menace, il tonne, il foudroie ; mais, dans le plus grand feu de sa colère, et quand elle est le plus allumée, il n'oublie point sa miséricorde : *Recordatus misericordiæ suæ.* C'est un Dieu saint ; il est la sainteté même : *Et sanctum nomen ejus.* Un Dieu fidèle ; tout ce qu'il a promis à nos pères, il l'a gardé : *Sicut locutus est ad patres nostros.* Il est le Dieu d'Abraham et de toute sa postérité. Sage avant tous les temps, il demeure, et il voit toutes ses paroles s'accomplir : *Abraham et semini ejus in sæcula.* C'est donc à lui que tous les hommages sont dus, conclut Marie, qui, jetant ensuite les yeux sur elle-même, ne se considère, devant ce souverain Être, que comme un néant, et c'est ce qui excite en elle un nouveau sentiment de reconnaissance.

Qu'une telle âme est héroïque. Heureux si nous profitions de l'exemple de Marie, pour pratiquer cette humilité vraie qui consiste à reconnaître que tout ce qu'on peut avoir de mouvement et de vie, de talents et de vertus, de force et de lumières, de piété et de religion, tout est don du Seigneur, tout est

l'effet de sa grâce ; qu'à lui seul en est due toute la gloire, et que nul n'est en droit de se glorifier d'aucun bien, par ce qu'il n'y a aucun bien qui trouve en nous son principe. Faites-moi la grâce, Seigneur, de reconnaître combien je vous suis redevable, et ce que je dois faire pour m'acquitter envers vous. Il n'est pas en mon pouvoir de vous rendre don pour don ; mais je puis au moins vous en rapporter la gloire. Ainsi je ne dirai pas avec le Prophète : Que donnerai-je au Seigneur ? *Quid retribuam Domino?* puisque je sais ce que j'ai à lui donner et ce qui doit lui plaire. Oui, tout grand que vous êtes, ô Dieu de majesté ! tout pauvre que je suis, il y a néanmoins quelque chose que vous pouvez recevoir de moi, que vous attendez de moi, et dont même vous êtes souverainement jaloux : c'est votre gloire. Ah ! voudrai-je vous l'ôter, et vous priver du seul bien que mon cœur ait à vous offrir ? Voudrais-je me priver moi-même du plus doux plaisir que puisse goûter une âme chrétienne, en pensant qu'elle a de quoi donner à son Dieu, et que ce qu'elle lui donne est digne de lui. Secondez, Vierge sainte ! la résolution que je prends de suivre votre exemple, afin de me rendre digne des promesses qui sont la récompense de l'humilité. Ainsi soit-il.

MATÉRIAUX.

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Abraham cucurrit in occursum eorum de ostio tabernaculi, et adoravit in terram. (*Gen.*, XVIII, 2.)

Benedixitque Dominus domui Ægyptii propter Joseph. (*Id.*, XXXIX, 5.)

Experimento didici, quia benedixerit mihi Deus, propter te. (*Id.*, XXX, 27.)

Veni, Domine, et noli tardare, visita nos in salutari tuo. (*Ps.* CX, 4.)

Surge, propera, amica mea, et veni. (*Cant.*, II, 10.)

Non te pigeat visitare infirmum. (*Eccli.*, VII, 39.)

NOUVEAU TESTAMENT.

Exsurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda ; et intravit domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Et factum est ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero ejus, et repleta est Spiritu Sancto Elisabeth ; et exclamavit voce magna et dixit : Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui.

Et unde hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me ; ecce enim, ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo, et beata quæ credidisti, quoniam perficientur in te ea quæ dicta sunt tibi a Domino.

Et ait Maria : Magnificat anima mea Dominum... (*Luc*, I, 39, 55.)

Mansit autem Maria cum illa quasi mensibus tribus et, reversa est in domum suam. (*Id.*, *ibid.*, 56.)

II. SS. PÈRES.

Abraham currit, uxor festinat, puer accelerat, nullus est piger in domo sapientis. (Origen., *Hom.* 40, *in Gen.*)

Unde exilivit Joannes ? Et non simpliciter exilivit, sed in gaudio ? Senserat enim venisse Dominum suum, ut sanctificaret servum suum, antequam de matris utero procederet. (*Id.*, *in Luc.*, 1.)

Quasi læta præ voto, religiosa præ officio, festina præ gaudio, in montana perrexit. Quo enim jam Deo plena, nisi ad superiora cum festinatione contenderet ? Nescit tarda molimina Sancti Spiritus gratia. (S. Ambr., *in Luc.*, l. 2.)

Contuendum est quia superior venit ad inferiorem, ut inferior adjuvetur, Maria ad Elisabeth, Christus ad Joannem. (S. Ambr., *in Luc* l. 2.)

Quæ venerat propter officia inhabitat officiosa. (*Id.*, *ibid.*)

Ad introitum Mariæ, exultavit infans; audiebat enim verbum Domini per os virginis personantis, et de utero matris, in occursum ejus gestabat erumpere. (S. Hieron., *in Ep. ad Lœtam.*)

Merito Joannes in utero exultat, qui originis suæ libertatem ante nosse quanquam nasci meruit, sentire quam vivere. (S. Chrysol., *Serm.* 97.)

Mansit Maria cum Elisabeth usque ad diem nativitatis Joannis; donec puerum natum sinu beatissimo confoveret, et uno pariete remoto, propinquiorem redderet præsentiæ Salvatoris. (S. Bernard., *Serm. de S. Joan. Bapt.*)

Charitas proximi debet haberi et foveri *corde, ore* et *opere*. Maria autem charitatem proximi habebat in *corde*, et propter hoc *exurgens Maria abiit in montana cum festinatione*. Quid enim eam ad officium charitatis festinare cogebat, nisi charitas, quæ in corde ejus fervebat? Item Maria charitatem proximi *ore* fovebat, ipsa enim est de qua ibidem dicitur : Et *factum est ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth*. Charitas, inquam, proximi salutationibus et aliis charitativis locutionibus fovenda est. Item Maria charitatem non solum corde habebat; non solum ore fovebat, sed etiam *opere* exercebat ; ipsa enim est Maria de qua ibi dicitur : *Mansit autem Maria cum illa quasi mensibus tribus*. Mansit, videlicet pro ministerio et consolatione Elisabeth. Unde Ambrosius : Quæ propter officium venerat, officio inhærebat. Maria, sicut in omnibus charitatem habuit ad proximum, ita super omnia charitatem habuit ad Deum. (S. Bonavent. *in Specul. Virg., Lect.* 4.)

(Voy. des passages différents sur cette matière, au *Panorama des Prédicateurs*, t. II, p. 234.)

III. THEOLOGIE.

1. DEUX VISITES DANS CE MYSTÈRE.

On célèbre deux visites sous le nom de la Visitation, l'une de la sainte Vierge à sainte Elisabeth, l'autre de Jésus-Christ à saint Jean. La première fut apparente, la seconde secrète et cachée. Les théologiens mystiques en infèrent que Dieu nous visite de deux sortes, l'une visible et qui frappe les sens, l'autre toute intérieure et qui n'est communiquée qu'à ceux qui en sont l'objet.

2. MARIE COMMENÇA PAR SA VISITATION A EXERCER L'OFFICE DE MÉDIATRICE.

Dans ce mystère, la parole de la Vierge sert d'organe au Saint-Esprit pour porter la joie, la lumière et la grâce dans l'âme d'un enfant et pour en faire le premier des prédestinés : *Ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo.* (*Luc.*, I, 44.) C'est ainsi que Jean-Baptiste fut sanctifié. Marie fit dès lors l'office de médiatrice, office qu'elle a rempli depuis, et qu'elle remplit chaque jour du haut des cieux pour le salut de ses enfants.

3. ENTREMISE DE MARIE DANS LES DEUX PREMIERS MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST, L'UN DANS L'ORDRE DE LA GRACE, L'AUTRE DANS L'ORDRE DE LA NATURE.

Ce fut à la prière de Marie que le Sauveur opéra le premier de ses miracles dans l'ordre de la nature, en changeant l'eau en vin aux noces de Cana. Ce fut également, sinon à la prière de Marie, l'Evangile n'en fait pas mention, du moins par sa présence, qu'il fit son premier miracle dans l'ordre de la grâce, en sanctifiant en cette circonstance Jean-Baptiste.

4. CE MYSTÈRE NOUS APPREND COMMENT NOUS DEVONS RECEVOIR LES GRACES DE DIEU.

Les bénédictions célestes que Marie procure à la maison qu'elle visite descendent sur Jean-Baptiste, sur Elisabeth et sur Zacharie. Tous trois les reçoivent dans des sentiments qui doivent nous servir de modèle. Jean-Baptiste tressaille de joie, Elisabeth parle avec reconnaissance et bonheur, et Zacharie s'anéantit dans le silence. Recevons de même les

grâces du Seigneur avec allégresse ; témoignons-lui notre profonde gratitude et ensuite tenons les secrètes, ou ne les manifestons que pour l'édification du prochain. (*Ex diversis.*)

IV. TRAITS HISTORIQUES.

HISTOIRE DU MYSTÈRE.

L'ange Gabriel, envoyé du ciel à Marie pour lui annoncer qu'elle allait devenir la Mère du Fils de Dieu sans cesser d'être vierge, lui montra que rien n'est impossible à Dieu, en lui apprenant qu'il avait donné un fils à sa cousine Elisabeth, femme du prêtre Zacharie, qui était non-seulement stérile, mais encore fort avancée en âge, et qu'elle était déjà dans son sixième mois. Marie, pleine de grâce et animée de l'esprit de Jésus-Christ, qu'elle portait déjà dans son sein, partit en même temps et se hâta de traverser une grande partie de la Judée, et d'aller à la ville d'Hébron, dans la tribu de Juda, pour voir elle-même cette merveille de Dieu, pour s'en réjouir avec Elisabeth, et pour lui rendre en cette occasion les assistances dont elle pouvait avoir besoin. On ne doit pas craindre de quitter la retraite et de rompre le silence quand on suit les mouvements de la charité, qui est la première règle d'une véritable dévotion.

Marie, étant entrée dans la maison de Zacharie, salua Elisabeth, qui n'eut pas plus tôt entendu sa voix, qu'elle sentit son enfant remuer dans ses entrailles, et elle-même fut aussitôt remplie du Saint-Esprit ; puis elle dit à Marie : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est beni. Et d'où vient ce bonheur, que la Mère de mon Seigneur me rende visite? car dès le moment que votre voix m'a frappé l'oreille, lorsque vous m'avez saluée, mon enfant a tressailli de joie dans mes entrailles. Vous êtes heureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur s'accomplira.* Marie, pour lui répondre, et pour célébrer les grandeurs de Dieu, prononça l'excellent cantique que nous avons d'elle dans l'Evangile, et que nous devons regarder comme le triomphe de l'humilité sur l'orgueil du siècle.

Marie et Elisabeth, dit saint Augustin, prophétisent toutes deux par l'Esprit-Saint dont elles étaient remplies, et par le mérite des enfants qu'elles portaient dans leur sein. Elisabeth connut le mystère de l'Incarnation, que la modestie de la sainte Vierge lui cachait dans le commencement : elle apprit par une inspiration soudaine ce que signifiait ce tressaillement extraordinaire qu'elle avait senti dans ses entrailles. Le Sauveur du monde lui fit connaître dès lors le ministère auquel était appelé l'enfant qu'elle portait dans son sein. S'estimant heureuse de recevoir chez elle la Mère de son Seigneur, elle publia le bonheur de cette sainte Mère, dont elle rapporta la cause à sa foi. La sainte Vierge passa trois mois chez elle et retourna à Nazareth.

DISTANCE DE NAZARETH A HÉBRON.

La distance de Nazareth, où Marie habitait, à la cité d'Hébron, que saint Luc appelle la ville de Juda, où se trouvait Elisabeth, n'était pas moindre de soixante-neuf milles, selon Baronius et l'auteur de la *Vie de Marie*, frère Joseph de Jésus et Marie. (*Lib.* III, c. XII.) Néanmoins la sainte Vierge n'hésita pas un seul instant à se mettre en route, et, quoique faible et peu habituée à supporter de semblables fatigues, rien ne put l'arrêter. Or, qui la pressait ainsi? ce sentiment seul de charité vive dont brûlait son cœur, ce besoin ardent de commencer le ministère qui lui appartenait, de devenir la dispensatrice des grâces divines. C'est ainsi que saint Ambroise explique ce voyage : Marie ne se mit point en route, dit-il, pour savoir si ce que l'ange lui avait annoncé de l'état d'Elisabeth était vrai, mais elle partit, brûlant du désir d'être utile à cette sainte famille, et impatiente d'y répandre la grâce qu'elle portait avec elle. Remarquons ici qu'en parlant du départ de Marie pour aller vers Elisabeth, l'évangéliste dit qu'il fut prompt et qu'elle se hâta dans sa marche, tandis que, pour son retour, il ne signale plus d'empressement, et se contente de dire : Marie

demeura avec elle environ trois mois, et elle retourna dans sa maison. Quel autre motif, demande saint Bonaventure, aurait donc pu porter Marie à mettre tant d'empressement pour se rendre dans la famille de Jean, sinon celui d'y apporter la grâce?

V. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

Portant dans son chaste sein le Sauveur, la Vierge s'avance à travers les montagnes pour visiter Elisabeth. Son esprit n'est plus sur la terre, mais il habite les cieux. Elle s'empresse, elle se hâte. Elle ne fait rien avec négligence. (Euseb. Emiss., *Fer.* 6 *Dom.* 4, *adv.*)

Marie entreprend un voyage dans les montagnes, non pour le plaisir de voir, d'errer en liberté, mais uniquement dans l'intention de visiter la mère du précurseur de son divin Fils. (S. Antonin., IV p., *tit.* XV, § 1, *c.* XII.)

C'est une sainte qui va vers une sainte. Son humilité est d'autant plus grande, que sa sainteté est plus éclatante. (*Id.*, *ibid.*)

Sortez du calme de votre contemplation, ô Vierge! de ce calme où vous avez passé tant d'années, soit au temple, soit à Nazareth; hâtez-vous à travers les collines de la Judée, afin que les merveilles que le Seigneur opère en vous soient manifestes. Venez dans la maison de Zacharie concourir à la naissance du précurseur de votre Fils. (Lud. de Pont. *t.* I, *l.* 5, *Exhort.* 15.)

Il y avait six jours de marche de Nazareth à la demeure de Zacharie. Un pieux auteur rapporte, d'après une révélation, que, aidée des anges, Marie fit ce trajet en un jour. Ce fait s'accorderait avec l'expression de l'Evangile : *Cum festinatione.* (Salmeron., *apud Sylveira, t.* I, *l.* 1, *c.* VI, *q.* 9.)

VI. COMPARAISONS.

Les saints docteurs ont comparé la visite de Marie à Elisabeth à celle de l'archange Gabriel à Marie en ces termes :

1° Dans l'Incarnation, l'ange demande le consentement de la Vierge; dans la Visitation, sainte Elisabeth la loue de l'avoir donné : *Beata quæ credidisti.*

2° Dans l'Incarnation, l'ange annonce à la Vierge qu'elle sera Mère du Fils de Dieu; dans la Visitation, sainte Elisabeth la salue en cette qualité et lui rend de profonds hommages : *Unde hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me?*

3° Dans l'Incarnation, l'ange fait l'éloge du Fils et de la Mère; dans la Visitation, sainte Elisabeth le publie : *Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui.*

4° De même que, dans ce mystère, Jean-Baptiste tressaille de joie, Elisabeth parle, Zacharie se tait; de même nous devons recevoir les grâces de Dieu avec joie, avec reconnaissance, avec recueillement.

5° De même que Marie, dans sa visite à Elisabeth, va exercer la charité, de même nos visites doivent avoir pour but principal l'édification et l'avantage du prochain.

VII. MOTIFS, FRUITS, MOYENS.

MOTIFS DE LA VISITE DE MARIE A ELISABETH.

1. Une charité soumise aux ordres de Dieu.

2. Une charité qui aime à communiquer les grâces de Dieu.

FRUITS DE CETTE VISITE.

I. Les fruits de cette visite de Marie ont été la charité : 1° dans ses discours, qui n'eurent pour objet que le mystère de l'Incarnation; 2° l'exemple de toutes les vertus qu'elle fit chez sa parente; 3° les bons offices qu'elle lui rendit.

II. A l'occasion de cette visite, Dieu communique par Marie les plus grandes faveurs à la famille de Zacharie : 1° il éclaire l'esprit d'Elisabeth; 2° il répand la joie dans l'âme de Jean-Baptiste; 3° il communique à Zacharie le don de prophétie et lui rend l'usage de la parole.

MOYENS POUR HONORER MARIE DANS CE MYSTÈRE.

I. Avoir comme Marie une charité : 1° *prompte;* 2° *vigilante;* 3° *libérale;* 4° *désintéressée.*

II. Dans l'exercice des bienséances du monde, suivre les règles que nous trace Marie en cette circonstance, en sanctifiant nos visites : 1° par l'humilité : *Salutavit Elisabeth;* 2° par des discours édifiants; 3° par nos bons offices.

VIII. EMBLÈME.

THESAURUS.

Thesaurus dispensationis plane arcanus. (S. Epiphan., *Orat. de Laud. Deip.*)

Thesaurus stipendus Ecclesiæ. (*Id., ibid.*)

Thesaurus locupletans. (Hesych., *Orat.* 2 *de Deip.*)

Thesauraria gratiarum Dei. (Raym. Jord., *in Prologo.*)

Thesaurus amoris Dei Patris. (Method., *Orat. de Hypap.*)

Thesaurus absconsi ante sæcula mysterii. (S. Andr. Cret., *Orat.* 2 *de Assumpt.*

Thesaurus sanctissimus omnis sanctitatis. (*Id., ibid.*)

Thesaurus vitæ inconsumptibilis. (Buteon., *Hym. græc.*)

Thesaurus salutis (Theosterictus, *in Canone conciliatorio.*)

Thesaurus sacratus gloriæ Dei. (*Comment. græc.*, 21 *nov.*)

IX. FIGURES.

RUTH. Son attachement et sa charité pour Noëmi, figure de l'attachement de Marie pour Elisabeth.

Ruth adhæsit socrui suæ... Et respondit : Ne adverseris mihi ut relinquam te et abeam; quocumqum enim perrexeris, pergam, et ubi morata fueris et ego pariter morabor. (*Ruth.*, I, 15, 16.)

Faciens misericordiam cum vivis et mortuis. (*Ruth.*, I, 8.)

In Bethleem (id est in montana) proficiscens. (*Id., ibid.*, 19.)

Quæ relinquens parentes tuos et terram in qua nata es, venisti (ad faciendam misericordiam). (*Id.*, II, 11.)

ABRAHAM RECEVANT SES TROIS HOTES. *Festinavit Abraham... Accelera tria sata similæ.* (*Gen.* XVIII, 6.)

Voyez, dit Origène, la promptitude et la diligence de ce saint patriarche; Abraham court, Sara s'empresse, son serviteur se hâte de préparer les mets, tout est en mouvement, parce que la charité presse : *Abraham currit, uxor festinat, puer accelerat, nullus est piger in domo sapientis.* (Origen., *Hom.* 40 *in Gen.*)

C'est le même esprit de charité qui presse Marie, et qui la fait hâter d'aller rendre les services dont elle savait qu'Elisabeth sa parente pouvait avoir besoin.

SAMUEL ENTRANT A BETHLÉEM. *Pacificus ne est ingressus tuus? Ait : pacificus.*

VISITE DE LA REINE DE SABA A SALOMON. (III *Reg.*, X.) Voici plus que la reine de Saba, voici plus que Salomon : *Sed plusquam Salomon hic.*

L'ARCHE D'ALLIANCE DANS LA MAISON D'OBÉDÉDON. Marie, arche vivante de la nouvelle alliance, apporte plus de bénédictions et de grâces à la famille de Zacharie que l'arche de l'ancienne loi n'en avait attiré sur la maison d'Obédédon.

X. HISTOIRE ET ESPRIT DE CETTE FÊTE.

HISTOIRE DE CETTE FÊTE.

Quoique le mystère que l'Eglise nous propose en ce jour ait toujours été l'objet de la vénération des fidèles, la fête est néanmoins d'une institution récente. Les Frères-Mineurs la célébraient en 1263, comme l'attestent leurs annales; on ne peut lui trouver de date plus ancienne dans l'*Histoire ecclésiastique.* L'Eglise d'Orient la chômait aussi, mais on n'a rien de précis sur l'époque où elle a commencé à la célébrer. C'est à Urbain VI que doit en être rapportée l'institution solennelle; le cardinal anglais Ada fut chargé par lui d'en composer l'office; ce savant s'aida beaucoup des ouvrages de saint Bonaventure, et composa son ouvrage sur le modèle de

l'office de saint François. Toutefois, saint Pie V réforma ce travail ; et celui que nous récitons dans le bréviaire romain est dû au Père Minime Ruiz de la Visitation, qui le composa d'après l'ordre de Clément VIII. L'institution de la fête de la Visitation fut confirmée ou publiée par Boniface IX, successeur d'Urbain VI, en 1389. Le but d'Urbain, en solennisant le mystère de la Visitation de la sainte Vierge, était d'obtenir de Dieu, par l'intercession de cette reine du clergé, l'extinction du grand schisme d'Occident, qui affligea si longtemps l'Eglise, et qui ne fut terminé qu'au concile de Constance. Nous voyons, dans la bulle de Boniface IX, qu'Urbain VI désirait qu'on jeûnât la veille de la Visitation, et il donna même une octave à cette fête. Le concile de Bâle la renouvela en 1441, et la rendit générale dans toute l'Eglise, mais il n'y attacha ni vigile ni octave; elle fut ensuite établie fête chômée en France et en Italie, ce qui n'a subsisté que peu de temps. Saint François de Sales avait une dévotion toute particulière à ce mystère; il voulut, de même que sainte Chantal, que les filles de ses monastères portassent le nom de Filles de la Visitation. (Meusi, *Catéchisme dogmatique et moral des fêtes de l'année.*)

2. ESPRIT DE CETTE FÊTE.

La sainte Vierge nous apprend pourquoi nous devons faire et recevoir des visites, et la manière de les sanctifier :

1° Nous devons faire et recevoir des visites pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain. La plupart des visites que l'on fait et que l'on reçoit partent d'un esprit d'orgueil et de vanité, quelquefois de crime et de débauche, presque toujours d'amusement et d'inutilité. L'intérêt, le désœuvrement, l'ennui occasionnent les visites, réunissent les hommes, presque jamais la religion. Cependant les visites qui se font seraient bien propres à glorifier Dieu, à édifier le prochain, si l'esprit du christianisme nous animait. L'auguste Mère de Dieu, qui doit être notre modèle, visite sainte Elisabeth par les plus purs motifs qu'inspire la religion ; et, dans cette visite, Dieu est honoré, Jean Baptiste sanctifié, ses parents sont édifiés.

2° Pour sanctifier les visites que l'on rend et que l'on reçoit, il faut s'entretenir de choses utiles et jamais de dangereuses et de mauvaises. A voir la manière dont les hommes se conduisent dans leurs visites, on dirait qu'ils ne s'assemblent que pour se perdre mutuellement. Sans parler de ces visites inspirées par la dissolution et le libertinage, de ces visites où l'on croit briller par de méprisables saillies contre les dogmes de la religion ou ses usages, par des discours indécents contre les mœurs, et où l'on ne garde pas même les règles de la politesse et de la bienséance, que sont les autres visites? une satire amère des défauts du prochain, une médisance, d'autant plus dangereuse qu'elle est plus délicate et plus palliée, des entretiens futiles de modes, de parures, de nouvelles. On voit, dans presque toutes les visites, des personnes sans religion, des hommes immoraux, désœuvrés, ennuyés d'eux-mêmes ; mais il est très-rare d'y trouver des chrétiens.

Ne faisons donc aucune visite qui n'ait rapport à la gloire de Dieu, à l'utilité du prochain ou à notre propre sanctification. (Meusi, *Catéchisme historique, dogmatique et moral des fêtes de l'année.*)

XI. COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE APPLIQUÉ AU SUJET.

Principes spéciaux.

1. CIRCONSCRIPTION DU SUJET.

Si l'on expose l'Evangile de ce jour, on aura à discourir, comme ont fait plusieurs saints Pères, sur la sainte Vierge, sur sainte Elisabeth, sur Zacharie, beaucoup sur saint Jean-Baptiste, à l'exemple de saint Bernard (*Serm. de Privil. Joan. Bapt.*) ; sur le cantique *Magnificat*, sur le séjour de Marie à Hébron. Mais on ne peut faire entrer toutes ces matières dans un sermon régulier. Il est nécessaire de se circonscrire à un ou deux de ces sujets.

2. INVENTION.

SUR LE MYSTÈRE. 1° Récit du voyage de Marie; 2° motifs de ce voyage; 3° vertus qu'elle y montre; 4° dons qu'elle communique à la famille de Zacharie.

SUJET MORAL. 1° Douceur et innocence des plaisirs de famille (le P. Hunolt); 2° Marie est le modèle que l'Eglise nous propose dans nos visites (Richard l'Avocat) ; 3° comment Dieu vient à nous par sa grâce, comment nous devons recevoir ses visites (Dujarri). Beaucoup maintenant font pour ce jour un discours *de charité* sur ce thème ou à peu près : Le mystère de la Visitation ouvre à la femme chrétienne une mission de zèle et de charité. (M. l'abbé Combalot, *Conférences sur les grandeurs de la sainte Vierge*, XVII^e *Conf.*)

3. DISPOSITION

1° PLAN. Le récit du voyage de Marie, les motifs de ce voyage, les vertus qui l'y accompagnent fournissent amplement à une solide et intéressante instruction. Ce plan est celui d'un grand nombre.

Les grâces que Marie communique à la famille de Zacharie donnent suffisamment matière à toute une instruction (Bretteville, *Essais*, et plusieurs autres). Pour ce sujet, consulter surtout saint Bernard, *Serm. de Privil. Joan. Bapt.*

2° CONFIRMATION. On n'a qu'à suivre le récit évangélique. Un seul verset du *Magnificat* bien commenté suffit à une instruction. Au reste, les commentateurs de ces passages, les homélies des Pères sur cette fête sont des mines fécondes où l'on puisera avec fruit. Les matériaux que nous avons indiqués ci-dessus aideront puissamment l'orateur.

4. ÉLOCUTION.

ELOCUTION. La forme sera celle qu'on donne à un discours de charité. Style noble, récits abondants et pleins de charme; peintures de la misère saisissantes, chaleur dans tout le corps du discours, péroraison pathétique à la manière du fameux : *Or sus, mesdames!* de saint Vincent de Paul.

5. ACTION.

Le maintien d'un homme détaché, à qui les biens de la terre ne sont rien, à qui les sacrifices, même celui de la vie, ne coûtent pas un soupir. Ces sujets sont toujours bien prêchés par des missionnaires; mais ils le sont aussi parfaitement par nos prêtres, qui sont tous maintenant de vrais apôtres sans biens, sans terres, sans or ni argent : *Neque aurum, neque argentum, neque pecuniam in zonis... non peram in via, neque duas tunicas, neque calceamenta, neque virgam.* (*Matth* x, 9, 10.) et qui se souviennent qu'étant pauvres, ils sont plus encore les pères des pauvres.

XII. TRAITÉS REMARQUABLES.

SAINTS PÈRES.

S. AMBROISE. Dans son admirable commentaire sur l'Evangile selon saint Luc, ce grand docteur est celui de tous les Pères qui parle le plus expressément et le plus amplement de ce mystère.

LE V. BÈDE. Sa première homélie sur cette fête traite de tout ce qui se passe dans la visite de la bienheureuse Vierge Marie; la seconde est un commentaire sur le texte de l'Evangile de ce jour et sur le *Magnificat*. (Voir ces deux homélies.)

ASCÉTIQUES.

D'ARGENTAN. La seizième Conférence sur les grandeurs de la sainte Vierge est tout un long traité sur ce mystère. Il fait même, dans le second article, une belle paraphrase, verset par verset, du *Magnificat*.

PRÉDICATEURS.

S. THOMAS DE VILLENEUVE. Ce saint prédicateur a un bon sermon sur cette fête, dans lequel il examine toutes les parties du mystère et passe ensuite à l'explication du *Magnificat*.

S. BERNARDIN DE SIENNE. On cite, comme spécialité, son sermon sur cette fête, le plus mystique qui existe sur cette matière.

M. L'ABBÉ COMBALOT. Nous devons particulièrement mentionner ses trois

belles Conférences sur cette fête, et les dix qui suivent sur chaque verset du *Magnificat*, dans son ouvrage intitulé : *Conférences sur les grandeurs de la sainte Vierge.*

XIII. PLANS DIVERS.

1° PLANS POUR SERMONS.

1er PLAN.

DU MYSTÈRE DE LA VISITATION.

(Bretonneau.)

1er POINT. — LA VISITATION DE MARIE EST UN MYSTÈRE DE RECONNAISSANCE ENVERS DIEU.

1. Marie publie les grandeurs de Dieu.
2. Marie ne se considère, devant Dieu, que comme un néant.

2e POINT. — LA VISITATION DE MARIE EST UN MYSTÈRE DE CHARITÉ ENVERS ÉLISABETH.

1. Marie va partager la joie d'Elisabeth.
2. Marie va en partager la peine.

3e POINT. — LA VISITATION EST UN MYSTÈRE DE SANCTIFICATION ENVERS SAINT JEAN.

1. Marie contribue à la sanctification de saint Jean, selon les vues de Dieu.
2. Marie contribue à la sanctification de saint Jean par le mouvement propre de son cœur.

2e PLAN.

ENSEIGNEMENTS DE CE MYSTÈRE.

(La Rue.)

1er POINT. — CE MYSTÈRE NOUS MONTRE DANS MARIE LES SENTIMENTS D'AMOUR QU'ELLE A POUR NOUS.

1. Mère de Dieu, elle nous aime.
2. Puissante auprès de Dieu, elle prie pour nous.
3. Sainte, elle ne prend soin que de notre salut.

2e POINT. — CE MYSTÈRE NOUS MONTRE DANS ELISABETH LES SENTIMENTS QUE NOUS DEVONS AVOIR POUR MARIE.

1. Nous devons avoir pour Marie des sentiments de respect.
2. Nous devons avoir pour Marie des sentiments de reconnaissance.

3e PLAN.

VISITES DE DIEU A L'AME.

(Richard l'Avocat.)

1er POINT. — MARIE NOUS REPRÉSENTE LES VISITES DE DIEU A L'AME.

Car, par son ministère :

1. Jésus-Christ sanctifie un pécheur.
2. Il perfectionne deux justes.

2e POINT. — MANIÈRE DONT NOUS DEVONS RECEVOIR LES VISITES DE DIEU.

A l'exemple :

1. De Jean.
2. De Zacharie.
3. D'Elisabeth.

4e PLAN.

MOTIF DE LA VISITE DE MARIE.

(Houdry.)

1er POINT. — LA VISITE DE MARIE A EU POUR MOTIF LA CHARITÉ.

1. Charité soumise aux ordres de Dieu.
2. Charité officieuse.

2e POINT. — LA VISITE DE MARIE A EU POUR FRUIT LA CHARITÉ.

1. Sainteté de ses discours.
2. Sainteté de ses exemples.

5e PLAN.

MOTIF ET MODÈLE DE LA CIVILITÉ CHRÉTIENNE.

(Clément.)

1er POINT. — LA VISITE DE MARIE A ÉLISABETH NOUS FOURNIT LE MOTIF DE LA CIVILITÉ CHRÉTIENNE.

Elle est fondée :

1. Sur l'estime.
2. Sur l'humilité.
3. Sur la charité.

2e POINT. — LA VISITE DE MARIE NOUS FOURNIT LE MODÈLE DE LA CIVILITÉ CHRÉTIENNE.

1. Modèle en Marie.
2. Modèle en Elisabeth.

6e PLAN.

SANCTIFICATION DES DEVOIRS DE LA SOCIÉTÉ.

(Reynaud).

1er POINT. — LA VISITATION DE MARIE NOUS APPREND A REMPLIR LES DEVOIRS QUE LA SOCIÉTÉ EXIGE.

Sa charité est :

1. Officieuse.
2. Persévérante.

2e POINT. — LA VISITATION NOUS APPREND A SANCTIFIER CES DEVOIRS.

1. Marie est humble dans sa visite.
2. Elle est sainte dans sa conversation.

7e PLAN.

(M. l'abbé Combalot, missionnaire apostolique.)

1er POINT. — ZÈLE DE LA SAINTE VIERGE DANS LE MYSTÈRE DE LA VISITATION.

1. Zèle actif.
2. Zèle généreux.
3. Zèle efficace.

2e POINT. — BÉNÉDICTIONS QUE LA SAINTE VIERGE RÉPAND DANS LA MAISON DE ZACHARIE SUR :

1. Jean-Baptiste.
2. Elisabeth.
3. Zacharie.

8e PLAN.

(Par le même.)

LE MYSTÈRE DE LA VISITATION OUVRE A LA FEMME CHRÉTIENNE :

1. Une mission de zèle.
2. Une mission de charité.

2° PLANS POUR PRONES ET INSTRUCTIONS FAMILIÈRES.

1er PLAN.

(Carthagène.)

PRIMA CONSIDERATIO. — CAUSÆ QUÆ B. VIRGINEM IMPULERUNT AD VISITANDAM ELISABETH.

SECUNDA CONSIDERATIO. — SANCTIFICATIO JOANNIS; CONCESSIO BONORUM ZACHARIÆ ET ELISABETH.

2e PLAN.

EXPLANATIO ALICUJUS VERSICULI CANTICI « MAGNIFICAT. »

3e PLAN.

1re RÉFLEXION. — MOTIFS DE CETTE VISITE.

1. Une charité humble.
2. Une charité agissante.

2e RÉFLEXION. — VERTUS DE MARIE DANS CETTE VISITE.

1. La promptitude.
2. Le courage.
3. La piété.

3e RÉFLEXION. — EFFETS DE CETTE VISITE.

1. Bénédictions sur la famille de Zacharie.
2. Fruits que nous devons retirer de nos visites.

4e PLAN.

BÉNÉDICTIONS QUE LA VISITE DE MARIE RÉPAND SUR LA FAMILLE DE ZACHARIE.

1. Elisabeth est remplie des lumières de l'esprit de Dieu.
2. Jean-Baptiste est sanctifié.
3. Zacharie prophétise.

5e PLAN.

(S. Liguori.)

LA FÊTE DE LA VISITATION S'APPELLE COMMUNÉMENT LA FÊTE DE « NOTRE-DAME-DES-GRACES. »

Marie est la trésorière de toutes les grâces.

1. Celui qui désire ces grâces doit recourir à Marie.
2. Celui qui l'invoque doit être certain qu'il obtiendra les grâces qu'il désire.

XIV. AUTEURS A CONSULTER.

SAINTS PÈRES.

S. Ambroise.	— In Luc., c. 1.
S. Chrysostôme.	— In hom. de Joanne Bapt.
Le V. Bède.	— Homil. de Sanctis.
	— Hom. in *Magnificat*.
Euthymius.	— In Luc.
Théophilacte.	— In Luc.
S. P. Damien.	— Serm. 1 et 2 de Nat. B. Joan. Bapt.
S. Bernard.	— Serm. de Privileg. S. Joan. Bapt.

THÉOLOGIENS, ASCÉTIQUES ET COMMENTATEURS.

Hugues de Saint-Victor.	— In Allegor., in Luc.
Denis le Chartreux.	— In Evang. Luc. *hic*.
Canisius.	— De Deipara, l. 4, c. III.
Théoph. Reynaud.	— Dyptica Mariana.
Grenade.	— Mémorial, c. IV.
Ginther.	— Mater amoris, consid. 14.
Du Pont.	— Médit., 2e part.
Crasset.	— Dévotion à la Vierge.
Alvarès de Pas.	— Méditat.
Haineuve.	— Méditat.
D'Argentan.	— 16e Confér.
Duquesne.	— Grandeurs de la Ste Vierge.

Tous ceux qui ont fait des méditations sur les mystères de Notre-Seigneur et de Notre-Dame.

M. l'abbé Georges — Fêtes de la sainte Vierge.

M. l'abbé Turquais — Le culte de Marie.

PRÉDICATEURS.

S. Bernardin de Sienne.	— 1 Serm.
S. Thomas de Villeneuve.	— Id.
Carthagène.	— Homil. de B. Virgine, 28.
Grenade.	— 3 Serm.
Lejeune.	— 1.
Biroat.	— Id.
Texier.	— Id.
Monmorel.	— 1 Homel. et 1 Serm.
Richard.	— 1 Serm.
Jarry.	— Id.
Fromentières.	— Id.
Cheminais.	— Id.
Anselme.	— Id.
Bossuet.	— 2.
La Roche.	— 1.
La Rue.	— Id.
Jérôme de Paris.	— 1 Homélie.
Du Jarry.	— 1 Serm.
Bourrée.	— Id.
Bretonneau.	— Id.
Massillon.	— Id.
J. B. Molinier.	— Id.
Pallu.	— Id.
Clément.	— Id.
Beurrier.	— Id.
Dolcet.	— Id.

RÉPERTOIRES.

Labatha.	— Tit. Maria.
Houdry.	— Biblioth. des Prédicateurs, t. XV.
C. Martin.	— Panorama des Prédicat., t. II, p. 229.

MARIALIA.

Theoph. Reynaud.	— Dyptyca Mariana.
Duquesne.	— Grandeurs de la Ste Vierge.

9 MAI

MATERNITÉ DIVINE

(Le R. P. Félix.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. 1. — PLAN

Ier POINT. — Grandeur de Marie dans sa dignité.

SUBDIVISIONS

1. Marie enfante l'Homme-Dieu.
2. Marie commande à Jésus-Christ.
3. Marie est glorifiée par Jésus-Christ.

IIe POINT. — Grandeur de Marie dans sa fonction.

SUBDIVISIONS

1. Exercice de cette fonction dans la prophétie.
2. Exercice de cette fonction dans son accomplissement.
3. Exercice de cette fonction dans l'Eglise.

IIIe POINT. — Grandeur de Marie dans sa puissance.

SUBDIVISIONS

1. Raison de cette puissance.
2. Nature de cette puissance.
3. Théâtre de cette puissance.

N. 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Tradition.
IV. Traits historiques.
V. Maximes des saints et des ascétiques.
VI. Comparaisons.
VII. Motifs et moyens.
VIII. Emblème.
IX. Figures.

(Pour d'autres Matériaux voyez le sujet ANNONCIATION.)

TEXTE.

Mulier amicta sole. (APOC., XII, 1.)

M. F., la première grandeur de l'homme, sa grandeur la plus intime et la plus personnelle, c'est la pureté ou la sainteté. La pureté, c'est l'ordre et l'harmonie, et, l'ordre et l'harmonie, c'est la première splendeur qui luit dans les êtres. Voilà pourquoi Dieu, qui voulait réaliser dans Marie la grandeur la plus étonnante qu'on eût jamais admirée dans une créature, lui fit don, aux premiers instants de son existence, d'une pureté sans souillure. Il tira des trésors de son infinie bonté l'âme la plus belle qu'il eût encore créée, et il l'unit, ornée de pureté, de grâce et d'innocence, au corps le plus digne de

cette triple beauté. Ce fut le miracle de la Conception immaculée, grandeur initiale qui fut dans la très-sainte Vierge le point de départ de cette grandeur personnelle à laquelle elle devait arriverpar une perpétuelle correspondance à la plénitude des grâces qu'elle avait reçues. Mais cette grandeur personnelle de notre très-auguste Mère avait pour raison une autregrandeur que Dieu lui préparait : je veux dire sa grandeur publique.

Marie reçut le privilége de la conception immaculée, parce qu'elle était prédestinée au privilége de la maternité divine. C'est de cette dernière grandeur que je viens vous parler aujourd'hui, M. F. Pour vous la faire comprendre, j'aurai moins recours à la pompe des paroles qu'à la force même des choses. J'essayerai d'en chercher le secret dans les rapports certains qui unissent la très-sainte Vierge à son divin Fils, afin que cette grandeur vous apparaisse ce qu'elle est en effet, c'est-à-dire, une communication, un reflet de la grandeur de Jésus-Christ, conformément à cette parole de notre texte : « J'ai vu la femme vêtue du soleil, » *mulier amicta sole.*

Voici donc tout le sujet et toute la division de ce discours. Il y a par-dessus tout trois choses qui constituent la grandeur publique : c'est la dignité, c'est la fonction, c'est la puissance. Or la très-sainte Vierge, par le mystérieux rapport qu'elle avait avec notre divin Sauveur, ou, si vous voulez, en vertu de sa maternité divine, est élevée à la plus haute *dignité*, à la plus haute *fonction*, à la plus haute *puissance*. Heureux, M. F., si en vous parlant des grandeurs de notre Mère, je pouvais vous déterminer à y correspondre filialement par vos devoirs, à accorder à sa dignité vos respects, à sa fonction votre amour et à son pouvoir votre confiance. C'est ce que nous allons demander par son entremise. *Ave, Maria!*

I^er^ POINT.

GRANDEUR DE MARIE DANS SA DIGNITÉ.

La première grandeur publique de Marie, c'est sa dignité. La dignité, dans son sens le plus large, signifie le degré ou le rang qu'occupe un être dans la hiérarchie des êtres. Or, par sa maternité divine, la très-sainte Vierge monte jusqu'où une créature puisse monter : avec Dieu *elle produit Jésus-Christ ;* avec Dieu *elle commande à Jésus-Christ ;* avec Dieu *elle est glorifiée par Jésus-Christ*, trois degrés de sa dignité qui vont nous conduire jusqu'à son sommet : la dignité incomparable de notre Mère.

1^re^ SUBDIVISION. — MARIE ENFANTE L'HOMME-DIEU.

Et d'abord la très-sainte Vierge est admise à l'honneur de produire avec Dieu Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'elle est associée au Créateur dans la plus grande de ses créations, la création de son chef-d'œuvre. Le chef-d'œuvre de Dieu créateur, M. F., ce n'est pas ce monde visible dont Dieu écoute l'harmonie du fond de son éternité ; le chef-d'œuvre de Dieu, ce n'est pas non plus le monde spirituel tellement élevé au-dessus du monde des corps, que le dernier des esprits est encore plus haut que le premier des corps ; le chef-d'œuvre de Dieu, ce n'est pas non plus l'homme, abrégé merveilleux du monde des corps et du monde des esprits, l'homme que Dieu trouva si beau cependant, qu'après l'avoir créé, lui-même s'admira et s'applaudit comme dans un reflet de sa propre beauté ; le chef-d'œuvre de Dieu, ce n'est pas même cette créature dont nous disons en ce moment la grandeur, la Vierge immaculée, plus belle que la première Eve, vêtue d'innocence, de justice et d'immortalité ; le chef-d'œuvre de Dieu, M. F., je vais le dire,

c'est celui dont le nom seul incline vos têtes dans le respect et l'amour, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même : voilà le chef-d'œuvre de Dieu !

Or, je dis que Marie est admise à l'honneur de produire avec Dieu ce grand chef-d'œuvre. En effet, ôtez l'action de Dieu générateur éternel du Verbe, Jésus-Christ est un homme et n'est plus Dieu. Ôtez l'action de Marie dans l'incarnation du Verbe, Jésus-Christ est Dieu, mais n'est plus homme. D'un côté comme de l'autre, ce n'est plus lui, ce n'est plus l'Homme-Dieu. La divinité versée en Jésus-Christ du sein de Dieu, et l'humanité versée en Jésus-Christ du sein de Marie, c'est Jésus-Christ lui-même dans son unité personnelle, confluent mystérieux de ces deux sources qui viennent s'unir sans se confondre : *Ecce mysterium dico* (I *Cor.*, xv, 51,) voilà le grand mystère. Ainsi, vous le voyez, véritablement Marie est associée à l'honneur de produire avec Dieu le grand chef-d'œuvre de Dieu : c'est le premier degré de sa dignité. Ce premier conduit au second : avec Dieu Marie commande à Jésus-Christ.

2e SUBDIVISION. — MARIE COMMANDE A JÉSUS-CHRIST.

Ce qui élève le plus l'homme à ses yeux et aux yeux des autres, c'est le droit de commander. Le commandement, en effet, est l'acte de la supériorité, et l'obéissance est l'aveu et la reconnaissance spontanée de cette supériorité reconnue. Voilà pourquoi l'amour de notre propre grandeur se confond en nous avec l'amour du commandement : nous nous figurons que nous grandissons d'autant plus qu'on nous obéit davantage. Et, en effet, celui qui nous obéit, nous élève de sa propre grandeur, puisqu'en se soumettant à nous, il confesse par là que nous sommes encore, du moins sous un rapport, plus haut que lui. On peut donc regarder comme un principe incontestable que la dignité dans celui qui commande est en proportion de la grandeur de celui qui obéit ; et dès lors, M. F., vous pouvez entendre quelque chose à la dignité que fait à Marie l'honneur de commander à Jésus-Christ, à Jésus-Christ, que sa grandeur personnelle élève au-dessus de la création ; à Jésus-Christ, constitué par sa grandeur publique pour étendre sur toute créature un sceptre souverain.

Mais, dites-vous ! comment la créature commander au Créateur, Marie commander à Jésus-Christ ! M. F., il ne faut jamais reculer devant les conséquences nécessaires des principes certains. Marie, devant Jésus-Christ, apparaît comme une mère devant son fils ; avec Dieu, à la rigueur, elle est auteur de Jésus-Christ. Or remarquez la philosophie des mots, M. F. : quiconque est *auteur* de quelque chose a *l'autorité* de ce qu'il a produit. Par conséquent, Marie apparaît aux regards de son Fils non-seulement avec une grandeur qu'il vénère, mais encore avec une autorité à laquelle il obéit. Oui ! à cette grandeur devant laquelle s'abaisse toute autre créature, à cette majesté devant laquelle s'efface toute majesté, à ce prince, à ce roi, à ce Dieu enfin, une femme commande, et lui, il obéit.

Ah ! je le comprends ; ici peut-être votre raison s'étonne, elle s'épouvante. Des deux côtés, disait saint Bernard, c'est le miracle ; et vous ne savez lequel vous pouvez le plus admirer ici, ou bien le miracle d'humilité dans le fils, ou bien le miracle de la grandeur dans la mère. Qu'un Dieu obéisse à une femme, c'est une humilité qui n'a pas d'exemple ; mais qu'une

femme commande à un Dieu, c'est une sublimité qui n'admet point de partage. Ah ! si c'est une gloire pour les vierges de suivre dans les cieux les pas de l'Agneau partout où il marche, quelle gloire mérita la Vierge par excellence, admise à l'honneur non de le suivre, mais de marcher devant lui ! Ah ! lui seul peut faire à sa Mère une glorification qui soit digne de lui ; et c'est, en effet, le troisième degré de sa dignité d'être, comme Dieu, glorifiée par Jésus-Christ.

3e SUBDIVISION. — MARIE EST GLORIFIÉE PAR JÉSUS-CHRIST.

Marie est glorifiée par Jésus-Christ. Vous le savez, tous les êtres de la création sont appelés à glorifier Dieu dans la mesure de leur perfection, tout être créé devant faire resplendir les perfections du Créateur dans la mesure même où elles lui sont communiquées. Or, nous l'avons déja compris, Jésus-Christ c'est le chef-d'œuvre de Dieu : lui seul est plus, non-seulement que tous les mondes réels, mais encore il est plus que tous les mondes possibles. Par conséquent, un seul mouvement de son cœur, un seul mot de ses lèvres, ont plus de puissance pour glorifier le Créateur, que le mouvement de tous les mondes et tous les concerts des cieux. Eh bien ! cette glorification, Dieu la réclame comme auteur de cette humanité qui glorifie le Créateur ; cette glorification, Marie aussi la réclame comme auteur de cette humanité d'où la gloire monte à Dieu ; car Marie a contribué à faire à Jésus-Christ la puissance de glorifier son Père. Et certes, quand cette auguste Mère se met face à face avec son Fils, elle peut lui dire sans exagération aucune : O mon Fils ! vous êtes l'image de la substance divine, vous êtes la splendeur du Père, et vous êtes ma gloire aussi, et la splendeur descend de vous sur le visage de votre Mère. Ainsi la Vierge est glorifiée par Jésus-Christ. Que dis-je ! Les trois personnes de la Trinité font rejaillir sur elle toute cette gloire qui monte à Dieu du grand mystère de l'Incarnation. — Ma fille, lui dit le Père éternel, par vous je vois le Verbe agenouillé devant moi. J'ai vu mon égal devenu mon sujet. — Gloire à vous, ô ma Mère ! lui dit le Fils. Fils éternel du Père, je recevais tout de lui, je ne lui donnais rien, je ne pouvais rien lui donner. Par vous, je lui donne la gloire qu'il ne peut recevoir de tous les mondes qui passent devant lui. — Gloire à vous, ô mon épouse, dit le Saint-Esprit ; stérile dans les profondeurs de Dieu, parce que je suis le terme de la suprême fécondité divine, par vous, et en vous, j'ai trouvé la fécondité qui glorifie Dieu : gloire à vous !

Ainsi, M. F., et le Père, et le Fils et le Saint-Esprit, font rejaillir sur elle les éternelles et invisibles clartés. Et cette femme, pour ainsi dire parée de cette triple gloire, vous diriez qu'elle s'enfonce dans l'abîme infini et qu'elle disparaît dans les profondeurs de Dieu ; car tout apparaît divin en elle, si ce n'est le fond de son être. Oui ! Marie a reçu une sorte de dignité infinie. Ne vous étonnez pas de cette parole, elle est de l'Ange de l'école, de saint Thomas d'Aquin : « Sans doute, au point de vue de sa grandeur personnelle, je la conçois plus grande et plus grande encore ; mais au point de vue de sa grandeur publique, elle touche à la limite de l'infini. » Aussi, lorsque je vois cette dignité qui s'élève des sommets de la création pour aller se perdre dans les profondeurs de Dieu, comme ces cèdres du Liban qui ont leurs racines au sommet des montagnes, et qui portent au-dessus des

nuages leurs têtes illuminées par les feux du soleil, alors j'éprouve le besoin de m'écrier avec saint Pierre Damien : « Ah! que toute créature fasse silence, que toute créature baisse les yeux, et qu'elle ose à peine regarder l'immensité de cette incomparable dignité. »

Je vous ai dit la dignité de Marie; je vais vous dire la grandeur de sa fonction.

IIe POINT.

GRANDEUR DE MARIE DANS SA FONCTION.

1re SUBDIVISION. — EXERCICE DE CETTE FONCTION DANS LA PROPHÉTIE.

Toute dignité appelle une fonction qui lui corresponde, parce qu'une dignité sans fonction est une dignité sans but. Il n'y a pas d'être si petit dans la création, qui n'y ait à remplir une fonction égale à sa grandeur. Il résulte de là que la très-sainte Vierge étant élevée à la plus haute dignité, devait en même temps être élevée à la plus haute fonction. Et c'est ce qui est en effet. Associée à Dieu dans la production de son plus grand chef-d'œuvre, dans la production de Jésus-Christ, elle est associée à Jésus-Christ lui-même pour la formation du salut du monde. Ainsi, elle a une fonction égale à sa dignité. En effet, et la prophétie, et l'accomplissement, et la continuation du grand mystère de la rédemption, nous montrent partout et toujours la très-sainte Vierge associée à son divin Fils dans l'œuvre de la rédemption du monde. Déjà la première et la plus solennelle de toutes les prophéties, celle que Dieu lui-même fit au berceau de notre humanité déchue, montrait à l'horizon de l'avenir la réparatrice avec le réparateur : Et Dieu dit au serpent : « Tu as séduit la femme, tu seras maudit; voici qu'entre toi et la femme, entre ta race et sa race, je mettrai une inimitié implacable ; un jour elle te brisera la tête. » Tout sera rétabli par un Adam nouveau et une Eve nouvelle. Ainsi, M. F., vous le voyez, la promesse du réparateur et la promesse de la réparatrice vont ensemble à travers les siècles, portées sur la même parole. Quatre mille ans attendront Jésus-Christ le libérateur ; quatre mille ans attendront Marie la libératrice ; partout où il y aura une prophétie et une figure de l'un, il y aura une figure et une prophétie de l'autre. Ainsi, par exemple, si Jésus-Christ est véritablement la fleur de Jessé, dont l'épanouissement doit produire le salut du monde, Marie est la tige qui doit produire cette fleur de Jessé. Jésus-Christ est le soleil divin qui, s'élevant à l'Orient, illuminera toute la terre; Marie est l'aurore qui l'annonce. Et lorsque nous feuilletons ce livre mystérieux dont chaque page prophétise, regardons à droite, à gauche, sur deux lignes parallèles qui viennent d'Adam à Jésus-Christ et d'Eve à Marie, à travers quarante siècles : à droite, voici tous les hommes qui ont figuré Jésus-Christ, tous ayant au front un rayon de Jésus-Christ qu'ils figurent; à gauche, voici toutes les femmes qui prophétisent Marie, toutes ayant au front un rayon de la Vierge réparatrice. De sorte que, des portes fermées de l'Eden jusqu'au sommet du Golgotha, vous voyez partout la réparatrice associée au réparateur. Mais que toutes les figures s'effacent, mais que tous les prophètes se taisent : voici venir la réalité. Isaïe a entrevu le grand mystère, et en le voyant il a tressailli ; il a

salué d'un même cri et d'un même enthousiasme la Vierge mère et le Dieu réparateur : *Ecce Virgo concipiet*, « voici que la Vierge va concevoir et que Dieu va habiter avec nous, » *et vocabitur nomen ejus Emmanuel.* (*Is.*, VII, 14.)

2e SUBDIVISION. — EXERCICE DE CETTE FONCTION DANS SON ACCOMPLISSEMENT.

1° Associée partout dans la promesse, dans la prophétie du mystère, Marie est associée partout dans son accomplissement. L'accomplissement du mystère, M. F., c'est l'Incarnation et la Rédemption, c'est le Verbe descendu dans la chair où il s'humilie, le Verbe monté sur la croix où il se sacrifie. Eh bien ! à ces deux grandes époques du mystère réparateur, Marie est associée à son divin Fils. D'abord elle est associée à l'époque de l'Incarnation. Dieu va faire une seconde création ; et, une seconde fois, tout reposera sur le Verbe : *Omnia per ipsum et in ipso creata sunt.* « Or, dit saint Pierre Damien, Dieu a décidé aussi que cette grande œuvre se ferait tout entière et par Marie, et avec Marie, et en Marie. » Voyez, en effet : Dieu va créer ce monde nouveau des âmes régénérées par son Fils ; il l'appuie sur son Verbe, et il l'appuie aussi sur Marie ; et vous verrez même qu'il le suspend à une parole des lèvres de la très-sainte Vierge. Pour cette seconde création, il faut un second *fiat* : eh bien ! le *fiat* de cette seconde création, qui aura la vocation de le dire? Ecoutez, M. F. : l'archange est descendu vers Marie ; il lui a dévoilé le grand mystère : Voici que vous concevrez, que vous enfanterez un fils, et ce fils sera appelé le Fils du Très-Haut, *Filius Altissimi.* Un instant la Vierge est étonnée, elle est indécise ; et avec elle tout est en suspens : le ciel attend, la terre attend, les hommes attendent, l'archange attend... Dieu attend aussi ! Enfin le mot créateur est tombé de ses lèvres : *Ecce ancilla Domini*, « Voici la servante du Seigneur ; » *fiat*, « qu'il soit fait selon votre parole. » *Fiat !* et, à l'instant même, avec la rapidité de cette lumière qui jaillit par la puissance du premier *fiat*, le Verbe est descendu, l'Incarnation était faite : *et Verbum caro factum est.* « Et ainsi, dit saint Bernard, la vierge Marie, par son consentement, a véritablement fait le salut du monde. »

2° Mais, asssociée au commencement, elle doit l'être jusqu'à la fin. Cette chair de Jésus-Christ, qui doit faire le salut du monde, doit le faire par la souffrance ; cette chair, il faut qu'elle soit broyée, immolée, ensanglantée. Regardez au Calvaire, M. F. ; voilà le Sauveur ! Il a fallu qu'il fût fait ainsi pour légitimer son nom. Il s'appelle Sauveur, et il a fallu qu'il fût fait « l'homme des douleurs. » Voilà le père du siècle futur ; mais la mère, où est-elle? Voilà le réparateur ; mais la réparatrice, où est-elle? Regardez au pied du Calvaire ; voyez-vous cette femme qui est là, triste, affligée, désolée, comme l'idéal même de la douleur ! La mère du siècle futur, mais la voilà ! Elle a regardé cette divine personnification de la souffrance, et lui la regarde aussi ; et, dans ce mutuel regard, toutes les souffrances du fils ont passé dans le cœur de la mère : il était l'homme des douleurs, il fallait qu'elle fût la mère des douleurs : *Stabat Mater dolorosa.* Et elle le fut en effet ; et plongée dans cette mer profonde d'affliction, je l'entends qui redit le *fiat* de la seconde création. *Fiat !* Ah ! oui, mon fils, qu'il soit fait ainsi, puisque, pour sauver le monde il faut absolument souffrir ; qu'il soit fait ainsi ! Ah ! vous êtes le Père du siècle futur par vos souffrances, par votre passion ; je serai sa mère par ma compassion !

3e SUBDIVISION. — EXERCICE DE CETTE FONCTION DANS L'ÉGLISE.

Mais, de même que le rôle de Jésus-Christ, le rôle de Marie ne finit pas au Calvaire. Cette chair et ce sang qui ont racheté le monde doivent le racheter et le régénérer toujours. Eh bien! partout, depuis le mystère du Calvaire, Marie est encore associée à son divin Fils. Je la vois en effet partout, et dans nos *sacrements*, et dans notre *apostolat*, et dans nos *fêtes:* triple moyen de perpétuelle génération.

Marie est dans nos sacrements. Lorsque nous donnons le baptême, nous disons : « Au nom du Père (Marie est sa fille), au nom du Fils (Marie est sa mère), au nom du Saint-Esprit (Marie est son épouse). » Et dans le tribunal de la pénitence, c'est avec la même formule que nous versons sur le pécheur régénéré le sang de notre divin Sauveur. Et vous-mêmes, lorsque vous approchez de la table des anges, et lorsque vous allez toucher à cette chair de Jésus-Christ, ne l'oubliez pas, vous touchez aussi à la chair de Marie ; car il est dit quelque part : *Caro Christi, caro Mariæ*, « la chair du Christ c'est la chair de Marie. » Et nous, ministres de l'autel, lorsque nous tenons la victime dans nos mains, ah! nous perpétuons ce grand sacrifice, ce grand mystère du Calvaire où Marie, comme son Fils, fut tout à la fois victime et sacrificateur.

Marie est dans notre apostolat comme les apôtres ; Marie triomphe des hérésies comme les apôtres ; Marie chasse l'erreur comme les apôtres ; Marie tue le péché dans les âmes et sauve les pécheurs. Autant il y a de légions apostoliques ornées du nom de Jésus-Christ, autant il y a de légions apostoliques ornées du nom de Marie. Et, de même que partout vous voyez l'apostolat catholique qui combat, qui triomphe sous le drapeau du Dieu des batailles, partout vous voyez l'apostolat catholique combattre et triompher sous le drapeau de Notre-Dame des Victoires.

Ainsi l'Eglise catholique a un sentiment si intime de l'association de Marie au mystère de la Rédemption, que partout aussi elle l'associe aux mystères de son Fils, qu'elle lui a fait des fêtes parallèles à toutes les fêtes de son divin Fils. Ainsi, comme il y a un jour où nous honorons la divine Conception de Jésus, il y a aussi un jour où nous honorons la miraculeuse Conception de Marie ; comme il y a un jour où l'univers catholique salue la Nativité du Libérateur divin, il y a aussi un jour ou l'univers catholique salue la Nativité de la Vierge libératrice. Il y a la Présentation de Jésus et la Présentation de Marie ; la Passion de Jésus et la Compassion de Marie ; la mort de Jésus, la mort de Marie ; la résurrection de Jésus et la résurrection de Marie ; enfin, pour en finir, s'il y a un jour où le divin Réparateur monta au ciel après l'achèvement de son œuvre, *ascendit Deus in jubilo* (*Ps.*, XLVI, 6.), il y a un jour aussi où Marie, dans une assomption glorieuse, est montée au ciel, *assumpta est Maria in cœlum;* ce jour où toutes les phalanges célestes, frappées des clartés inconnues qui s'élevaient de la terre au ciel, se demandèrent dans leur étonnement : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto* (*Cant.*, VIII, 5.), « quelle est cette créature qui monte du désert environnée de tant de beauté? » Et lorsque le divin Réparateur la vit venir, il descendit de son trône, la prit par la main et lui dit avec un sourire qui fit tressaillir tous les cieux : O ma Mère! venez, vous allez être couronnée. Avec moi vous

avez beaucoup souffert, avec moi vous avez été humiliée : vous allez être dans la gloire, vous allez être dans la puissance. Oui! désormais, je pose sur votre tête le diadème de ma royauté, et je mets à votre main le sceptre de ma toute-puissance. Et c'est la troisième prérogative de la très-sainte Vierge : la puissance.

III[e] POINT.

GRANDEUR DE MARIE DANS SA PUISSANCE.

Je dis en quelques mots, M. F., pourquoi cette puissance, quelle est cette puissance et où est cette puissance; c'est-à-dire quelle est la *raison*, quelle est la *nature* et quelle est le *théâtre* de cette puissance.

Quelle est la raison de cette puissance? il n'est pas inutile de le dire, parce qu'il y en a qui ne le comprennent pas.

1[re] SUBDIVISION. — RAISON DE CETTE PUISSANCE.

1° De même qu'à toute dignité il faut une fonction, à toute fonction il faut une puissance; car, comme la dignité sans fonction est une dignité qui n'a point de but, une fonction sans une puissance est une fonction sans efficacité. La très-sainte Vierge ayant été élevée à la plus haute fonction et à la plus haute dignité, devait donc avoir une puissance égale à sa fonction et à sa dignité. La dignité de Marie, c'est la raison décisive de sa puissance; sa dignité, je vous l'ai dit, c'est d'être la Mère de Jésus-Christ. Pendant toute l'éternité, Marie dira à Jésus : Vous êtes mon Fils; pendant toute l'éternité, Jésus dira à sa mère : Vous êtes ma Mère. Or, de cette relation que l'éternité ne peut pas briser, il résulte que la sainte Vierge est puissante, puisqu'elle a la puissance même de faire incliner la toute-pnissance. Comment cela? Eh! par le droit maternel et par l'amour maternel. Par ces deux racines profondes, elle enchaîne, pour ainsi dire, la puissance de son Fils ; partout où elle met ces deux choses, son droit et son amour de mère, elle fait pencher et la volonté et le cœur de son Fils. Entre ces deux volontés il y a une si grande harmonie, entre ces deux cœurs une sympathie si profonde!

2° La seconde raison de la puissance, c'est la fonction. Quelquefois on nous demande comment comprendre que la vierge Marie soit puissante. Je demanderai, moi, comment concevoir qu'elle ne le fût pas. Quoi! Dieu a mis partout l'ordre et l'harmonie dans la première création, et vous voulez que Dieu ait fait une seconde création sans ordre et sans harmonie! Et vous ne voyez pas que la plus haute fonction sans la puissance serait dans la très-sainte Vierge un malentendu, une contradiction palpable? Comment! lorsque Dieu ne fait pas à un seul être la plus petite fonction sans lui donner la puissance de la remplir, vous voulez que Dieu ait fait à la sainte Vierge la fonction la plus haute, et qu'il ne lui ait pas donné la puissance? Comment! elle a eu la fonction de produire avec Jésus-Christ le salut du monde, le flot générateur a passé tout entier par elle pour se répandre sur le monde, et vous voudriez que maintenant le grand fleuve qui régénère le monde se détournât de son cours et passât tout entier en dehors d'elle? Cela ne se peut: il ne se peut que la sainte Vierge soit reléguée dans les profondeurs du ciel avec une majesté sans puissance et une dignité d'apparat. Non! cela ne se

peut. La foi, qui est contre vous ; la raison, qui est contre vous ; Dieu, qui est contre vous, tout dit qu'il faut à Marie une puissance égale à sa dignité et à sa fonction.

2e SUBDIVISION. — NATURE DE CETTE PUISSANCE.

Et maintenant quelle est cette puissance ? M. F., deux mots vous le diront : c'est la puissance la plus grande par son élévation, c'est la plus grande par sa plénitude.

1° La plus grande par son élévation : de même qu'il y a une hiérarchie dans la fonction, il y a une hiérarchie dans la puissance. Quiconque a une fonction dans le monde physique, a la puissance d'agir sur le corps; quiconque a une fonction morale, a la puissance d'agir sur l'âme ; et quiconque a une fonction surnaturelle doit avoir une puissance surnaturelle, c'est-à-dire la puissance d'agir soit sur le corps, soit sur l'âme, en dehors du domaine de la nature. De ces trois puissances, M. F., la première est au-dessous, la seconde est au milieu et la troisième est au-dessus. Eh bien ! la puissance de la vierge Marie, c'est à la lettre la puissance surnaturelle, la puissance d'agir sur les âmes et d'agir dans un ordre qui n'est pas l'ordre de la nature. Dans cet ordre, Marie est la première, de même que sa puissance est la plus haute.

2° Elle a aussi la plus grande plénitude, car elle est associée à la puissance comme elle l'est à la dignité et à la fonction ; et dans son association à la dignité, elle n'a pas de limites assignables, non plus que dans son association à la fonction. Pourquoi en aurait-elle dans son association à la puissance ? Si bien que, quand je cherche à définir la puissance de la très-sainte Vierge, je trouve que la mesure de sa puissance, c'est de n'avoir pas de mesure. Notre Mère est toute-puissante, entendez-moi bien, je vous prie, non par une omnipotence innée, mais par une omnipotence communiquée ; elle est toute-puissante non par nature, mais par grâce ; non par sa domination, mais par son intercession. Et je comprends que le grand saint Augustin n'ait pas protesté avec sa grande pensée contre ce cri échappé de son cœur, alors qu'il saluait cette puissance par ces paroles : « O Vierge ! tout ce que Dieu a pu par sa volonté, vous le pouvez par votre prière. »

3e SUBDIVISION. — THÉATRE DE CETTE PUISSANCE.

Et maintenant, si vous demandez quel est le théâtre de cette puissance, je n'ai qu'un mot à dire. Ecoutez. Dieu a élevé, exalté son Fils et lui a fait un nom au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans l'enfer. Voilà la juridiction et le théâtre de la puissance de Jésus-Christ. C'est la juridiction et le théâtre de la puissance de Marie, puisque sa puissance est la communication de la puissance de Jésus-Christ. Les anges, les hommes et les démons, voilà ses sujets. Au ciel, elle est reine, et son attribut c'est la majesté qui commande ; sur la terre, elle est mère, et son attribut c'est la bonté qui protége ; dans l'enfer, elle est triomphatrice, et c'est la force qui triomphe et qui écrase ses ennemis. Les anges la regardent, les hommes la regardent aussi, les démons la regardent, et tous la glorifient à leur manière. Les anges disent : O Dieu ! elle est véritablement la reine ; nous le reconnaissons à sa majesté qui nous commande. O Dieu ! disent les hommes, elle est vraiment notre mère, nous le re-

connaissons à cette bonté qui nous protége. O Dieu! s'écrient les démons, elle est véritablement notre ennemie, notre ennemie victorieuse ; nous le sentons à cette force, à cette puissance qui nous écrasent. Et ainsi, il est vrai de dire que, de même qu'au nom de Jésus-Christ, au nom de Marie, tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers.

J'ai dit, M. F., la grandeur de Marie se résumant dans sa dignité, sa fonction et sa puissance; j'ai besoin de vous dire en finissant que je n'ai pas entendu provoquer en vous une stérile admiration. Ah! n'oublions pas, M. F., que ces grandeurs de notre Mère demandent dans ses enfants l'accomplissement des devoirs qui leur correspondent.

Marie est grande par sa dignité. Or, la dignité demande des respects, car le respect n'est pas autre chose que la reconnaissance et l'aveu volontaire de la dignité : donc, respect à la Vierge immaculée, à la Mère de Dieu! Donc, lorsque vous direz et que vous direz encore cette parole par laquelle l'Eglise catholique perpétue l'angélique salutation : *Ave, Maria!* ah! n'oubliez pas que vous saluez par ce mot la plus grande dignité qui soit après Dieu, et que surtout la pensée ne vous vienne pas de rougir de cet acte dont s'est honoré le plus grand ambassadeur des cieux.

Marie est grande par sa fonction : c'est la fonction de sauver. Or, M. F., la fonction de sauver appelle l'amour. Marie est associée à cette fonction du Sauveur : vous ne refusez pas l'amour à notre divin Sauveur, non! vous ne le lui refusez pas; eh bien! pourquoi le refuseriez-vous à Marie, son associée? Et parce qu'elle vous a sauvés, non par des paroles, mais par des dévouements, mais par des sacrifices, oh! il faut que vous lui donniez aussi, par vos sacrifices et vos dévouements, une sincère attestation de votre amour filial.

Enfin Marie est grande par la puissance. Or ce que demande la puissance par dessus tout, c'est la confiance. Toute confiance suppose la puissance, et elle est d'autant plus grande qu'elle se sent appuyée sur une puissance plus grande. Eh bien! M. F., oseriez-vous douter de la puissance de Marie, et, par conséquent, oseriez-vous vous en défier? Non. J'ai une mère qui a la communication de la toute-puissance, j'ai au ciel une mère qui est bonne et qui veut me protéger. Aussi, lorsque je médite sur cette puissance de régner, de protéger et de vaincre qui est accordée à ma mère, ah! je m'écrie : Heureuse l'âme qui a confiance en ma mère! Cette âme, elle ne périra pas. Heureux le pécheur qui saura se souvenir d'elle! heureux le pécheur qui, à l'heure de ses plus grands abattements, de ses plus profondes faiblesses, saura encore trouver dans son cœur la puissance de l'invoquer! Ce pécheur ne périra pas. Non! pécheurs, vous serez sauvés, vous briserez en vous-mêmes, avec Marie, la tête du serpent, et votre triomphe sur Satan, par la vierge Marie, dira une fois de plus que la Vierge immaculée est la Mère de Dieu et qu'elle sera à jamais Notre-Dame des Victoires.

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(Latour.)

PLAN

Ire CONSIDÉRATION.

GLOIRES DE LA MATERNITÉ DIVINE.

Subdivisions

1. Gloires pour Marie. | 2. Gloires pour l'humanité.

IIe CONSIDÉRATION.

SAINTETÉ DE MARIE MÈRE DE DIEU.

Subdivisions

1. Sainteté de connaissance. | 3. Sainteté d'opération.
2. Sainteté d'affection. | 4. Sainteté de communication.
5. Sainteté de génération.

TEXTE.

Spiritus sanctus superveniet in te; ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei. (Luc, I, 35.)

Lequel des deux est le plus admirable, un Dieu anéanti jusqu'à se faire homme, une créature élevée jusqu'à être Mère de Dieu, un Dieu anéanti jusqu'à se soumettre, une créature élevée jusqu'à lui commander, un Dieu anéanti jusqu'à souffrir les misères de la nature, une créature élevée jusqu'à se soulager dans ses besoins? La vue de ces merveilles ravit le ciel et la terre. Qualité auguste de Mère de Dieu, on ne parle de vous qu'avec transport! Quelle est celle-ci, disent les anges, qui s'avance comme l'aurore, inondée de délices, appuyée sur son bien-aimé, belle comme un astre, terrible comme une armée rangée en bataille? *Quæ est ista?* Une grande merveille, dit saint Jean, a paru dans le ciel : Une femme couronnée de douze étoiles et foulant la lune aux pieds! *Signum magnum apparuit.* (*Apoc.*, XII, 1.) Qui jamais, disent saint Bernard et saint Anselme, qui jamais pourra sonder l'abîme infini de la génération du Verbe et de la gloire de Marie : *Generationem Verbi, et Mariæ gloriam quis enarrabit?* Marie elle-même, moins flattée que surprise, plus éblouie qu'éclairée, se trouble à cette nouvelle : *turbata est* (*Luc*, I, 29.); et avec la foi la plus docile, elle ne peut s'empêcher de demander comment pourra s'opérer cette merveille : *Quomodo fiet istud? Ibid.*, 34.) Dieu lui-même, surpris, ce semble, de l'excès de sa bonté, la fait annoncer par les prophètes comme un prodige unique, après avoir donné à l'esprit humain la liberté d'imaginer et de demander tout ce qu'il voudrait de plus grand : *Pete tibi signum, ecce Virgo*, etc. (*Isa.*, VII, 11.)

Le ciel et la terre ont travaillé à ce grand ouvrage; les prophètes l'ont annoncé; la loi de Moïse en a été la figure : ce qu'il y avait de plus saint dans la Judée en a préparé les voies; Joachim et Anne en donnant Marie au monde; Joseph en prenant la qualité de son époux; le Précurseur en tressaillant à sa présence; Elisabeth en la comblant d'éloges; les anges viennent lui apporter la nouvelle de sa maternité, l'adorable Trinité en paraît tout occupée; les trois personnes divines semblent se partager les rapports qu'elles daignent prendre à sa divine élévation; le Saint-Esprit la remplit de grâce et la rend féconde : *Spiritus sanctus superveniet in te*; le Verbe éternel prend dans son sein un corps formé de sa substance, *nascetur ex te Sanctum*; le Père céleste l'associe à sa paternité, en la faisant Mère de son Fils : *Vocabitur Filius Dei*; Marie, sans le savoir, s'y dispose par ses vertus et le consomme par son acquiescement : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* (*Ibid.*, 38.) Encore une fois, nous nous perdons dans ces abîmes; les

termes nous manquent pour exprimer notre surprise; on tombe dans une espèce d'ivresse que le monde condamne, parce qu'il ne la connaît pas.

Justifions cette prétendue folie, ou plutôt cette céleste sagesse; expliquons, s'il est possible, la grandeur de la divine maternité, image de la génération éternelle, en montrant : 1° *ses gloires*, 2° *ses saintetés*.

Ire CONSIDÉRATION.

GLOIRE DE LA MATERNITÉ DIVINE.

1re SUBDIVISION. — GLOIRE POUR MARIE.

Quelle gloire pour Marie! Il est donc bien vrai que, pendant neuf mois, le corps d'un Dieu a fait partie du corps d'une Vierge, qu'il ne respirait que par sa bouche, qu'il ne palpitait que par son cœur, qu'il n'agissait que par ses membres, que les mêmes aliments fournissaient la nourriture à tous les deux, que le même sang coulait dans les veines de l'un et de l'autre; que partout où l'on voyait Marie, son divin fruit inséparable s'y trouvait présent; qu'on ne le voyait pas même, ce fruit, mais que, caché sous les voiles de la modestie d'une Vierge, il se croyait assez annoncé par ses vertus : *Caro Christi, caro Mariæ*. « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes. » Paroles simples que le respect et la tendresse mettent dans la bouche d'un ange et d'une sainte pour peindre à Marie l'éminence de sa dignité et l'excès de son bonheur; mais paroles profondes, qui découvrent les plus sublimes mystères. Peut-on trop répéter, après Gabriel et Elisabeth, à l'honneur de Marie, ce qui fit son bonheur et le nôtre? O mystère! ô prodige! une créature, qui le croirait? a eu droit, que dis-je, a été dans l'obligation d'adorer son fils? C'est trop peu : elle a dû, pendant neuf mois, adorer une portion de son propre corps, devenue le corps d'un Dieu!

Cet astre éclipsé dans son sein répand ses rayons en naissant; mais, couvert encore du nuage de l'enfance, Marie l'aide à se dissiper. Elle le nourrit de son lait, elle l'entretient du fruit de ses travaux. Il faut que ce soit elle qui le gagne, qui le prépare, qui le serve; il faut, pour être agréable à Jésus-Christ, que tout soit assaisonné et servi de la main de Marie. O vous! dont la libéralité couvre nos campagnes d'une riche moisson et charge nos arbres de fleurs et de fruits, vous ne dites plus comme autrefois, par la bouche du Prophète : Je n'ai pas besoin de vos biens : *Bonorum meorum non eges* (*Psal.* xvi, 2). Je vous vois, divin enfant, lui demander à manger quand la faim vous presse : *Si esuriero dicam tibi* (*Psal.* xlix, 12). Vous qui faites couler les fontaines et remplissez les abîmes de l'Océan, je vous vois lui demander à boire dans l'ardeur de votre soif : *Da mihi bibere* (*Joan.*, iv, 7). Vous qui habillez si magnifiquement les fleurs des champs, vous n'êtes couvert que des habits que la main de cette femme forte vous a filés. Quel spectacle! un Dieu bégayant adresse à une Vierge le doux nom de Mère, et emploie à l'honorer les premières paroles que lui prêtent ses faibles organes : *Ex ore infantium perfecisti laudem* (*Matth.*, xxi, 16). Un Dieu enfant se joue à ses yeux; elle est témoin de ses petits amusements, elle est de toutes ses

innocentes parties : *Ludens coram eo omni tempore* (*Prov.*, VIII, 30). Un Dieu sensible se jette dans son sein, s'assied sur ses genoux, l'embrasse avec tendresse : *Accepit in ulnas suas* (*Luc.*, II, 28). Un Dieu faible s'attache à ses mains pour se soutenir et se reposer entre ses bras : *Sicut ablactatus super matre sua* (*Psal.*, CXXX, 20). O humiliation d'un Dieu ! ô grandeur de la créature ! Merveille d'un Dieu humanisé qui se fait homme et prend les sentiments d'un fils !

2e SUBDIVISION. — GLOIRE POUR LE GENRE HUMAIN.

Mais, par un retour incompréhensible, quelle gloire pour le genre humain ! Il peut presque se mesurer avec Dieu ; il veut exécuter les ambitieux projets de l'ange et de l'homme, puisque l'homme est semblable et égal à Dieu, puisque l'homme est Dieu ; il entre en commerce avec Dieu et s'acquitte pleinement, puisqu'il a droit d'offrir les mérites infinis d'un Dieu ; il se familiarise, habite, converse avec Dieu ; il se nourrit de la chair d'un Dieu ; il entre dans la joie, il partage la gloire, il exerce l'autorité d'un Dieu, dans la personne d'un Homme-Dieu, qui, à son tour, entre dans les besoins, partage les douleurs, fait les fonctions de l'homme dans la personne d'un Dieu homme. Que le monde est ennobli, qu'il est perfectionné depuis que Dieu en fait partie ! Dieu est infiniment au-dessus ; il fait un rang, un ordre à part : l'Incarnation le met au nombre des créatures, le rend partie de son ouvrage ; malgré la profusion immense de ses merveilles, cette perfection manquait à l'univers. Dieu a voulu être le complément, et, pour y mettre le comble, il ne s'est pas seulement uni à la substance la plus noble, à l'esprit humain, il s'est uni au corps et au sang. Ah ! si l'Eglise s'écrie : Est-il possible que vous n'ayez pas eu horreur de venir dans le sein d'une Vierge, quoique vous n'ayez fait qu'y habiter quelques mois ? pouvons-nous trop dire : N'avez-vous pas eu horreur de vous unir hypostatiquement à une portion de matière : *Non horruisti virginis uterum.*

Comptons, s'il est possible, les grâces que nous recevons, les vérités que nous connaissons, les péchés que nous expions, les fautes que nous évitons, les consolations que nous goûtons, les vertus que nous pratiquons ; source inépuisable de tout bien, Incarnation divine ! nous vous devons tout : indignes, incapables de tout, sans vous nous étions perdus à jamais. Comptons encore, s'il est possible, les grâces que nous recevrions, les vérités que nous connaîtrions, les péchés que nous expierions, les fautes que nous éviterions, les consolations que nous goûterions, les vertus que nous pratiquerions si nous étions fidèles ; source inépuisable de tout bien, Incarnation divine ! il ne tient pas à vous que nous ne parvenions au comble du mérite et de la perfection.

Comptons enfin, s'il est possible, les couronnes qui dans le ciel ceindront notre front, les merveilles qui se dévoileront à nos yeux, les délices qui inonderont notre cœur, les cantiques que fera retentir notre bouche, les lumières divines qui éclaireront notre esprit, les siècles infinis qui s'écouleront sans voir le terme de notre béatitude ; source intarissable de tout bien, Incarnation divine ! vous devons-nous moins l'éternité que le temps, le ciel que la terre, la gloire que la grâce, ou plutôt, n'est-ce pas pour ce terme heureux, que vous seule pouviez nous ouvrir, que vous nous avez donné tout le reste ? Quel excès de bonté dans le Père, il donne jusqu'à son Fils !

Quel excès d'amour dans le Fils, il donne jusqu'à sa vie! Quel excès de charité dans le Saint-Esprit, il donne jusqu'à son chef-d'œuvre! Quel excès de miséricorde dans la sainte Trinité, elle donne jusqu'à la possession de son essence divine, et tout cela par l'Incarnation du Verbe!

IIIe CONSIDÉRATION.

SAINTETÉS DE MARIE MÈRE DE DIEU.

Quelle langue expliquera jamais la sainteté de cette divine mère pour recevoir le Saint des saints? Sainteté divine dans le Père céleste, parfaite par essence ; sainteté humaine dans Marie, parfaite par grâce : l'une et l'autre convenaient à la sainteté du Verbe. La sainteté devait partout être l'origine et le berceau d'un Dieu.

1re SUBDIVISION. — SAINTETÉ DE CONNAISSANCE.

C'est la source des grâces, la règle des vertus, le principe des saintes pensées et des bons sentiments. Le Verbe est le miroir où se peint la vérité et l'essence du Père qui l'engendre ; Marie est la nuée où le soleil se retrace en y portant ses rayons : éclairée de cette lumière divine, elle ne connaît que des objets divins, ne forme que de saintes pensées et n'a que de pieux mouvements. Les ténèbres, l'erreur, l'incertitude, n'ont aucun droit sur les deux sanctuaires, dont la vérité même est en possession; dans le premier, elle reçoit; dans le second, elle répand tout l'éclat de sa personne.

2e SUBDIVISION. — SAINTETÉ D'AFFECTION.

C'est dans ces deux cœurs que le Verbe aime et qu'il est aimé parfaitement : Quel amour divin dans le Père, quel parfait amour dans la Mère! Peut-on aimer plus tendrement qu'il les aime l'un et l'autre? Le Saint-Esprit en est de part et d'autre le lien ; dans l'une il est la source, dans l'autre il est le terme de l'amour ; il rend au Fils dans Marie ce qu'il en a reçu dans l'éternité par la divine procession ; l'amour du Père et du Fils l'ont produit : à son tour il unit le Fils et la Mère par la plus pure dilection. Dieu est partout l'objet de l'ardeur de tous les deux; semblables, quoique infiniment inégales, les forces du Père et de la Mère sont épuisées pour le Fils.

3e SUBDIVISION. — SAINTETÉ D'OPÉRATION.

Peuvent-ils l'un et l'autre agir autrement que de la manière la plus sainte? un Dieu saint par nature, une Mère confirmée en grâce, leurs moindres actions sont sans prix! Vous êtes saint, ô mon Dieu! dans toutes vos œuvres! O saint, ô qu'il est saint, ô trois fois saint le Dieu des armées! Marie fut sainte dans toutes ses actions : un de ses cheveux, un de ses regards blesse le cœur de l'Epoux, O sainte, ô qu'elle est sainte, ô trois fois sainte la Mère du Dieu des armées! Elle est toute belle et sans tache ; c'est votre chef-d'œuvre, ô mon Dieu! Où pouviez-vous, où deviez-vous plus dignement exercer la toute-puissance de votre grâce? Il est juste que dans le ciel et sur la terre vous ayez le temple le plus saint. N'agissant que pour vous, que par vous, qu'avec

vous, n'étiez-vous pas constamment le témoin, l'objet, le principe, le coopérateur de toutes ses actions; ses actions étaient presque les vôtres.

4e SUBDIVISION. — SAINTETÉ DE COMMUNICATION.

Le bien aime à se répandre, la miséricorde ne peut sans peine voir des malheureux : le Père par ses grâces, Marie par ses prières, communiquent les trésors de la divine bonté qui prit naissance dans leur sein : l'un et l'autre allient le Sauveur aux hommes par la naissance et par la mort, c'est là l'essai de tous les deux. Le Père l'unit à l'humanité, Marie en fournit la matière; le Père le condamne à la mort, Marie y souscrit et l'y accompagne; l'un et l'autre immole son Fils unique. Tout ce qu'il y eut jamais de saint ne peut puiser à d'autre source : c'est par le Verbe que Dieu sanctifie les prédestinés et leur donne les règles et les exemples de la sainteté; c'est du Verbe que Marie obtient tout; elle est par lui l'asile des pécheurs et des justes. Dieu est l'auteur et le maître de la grâce; Marie en est la distributrice.

5e SUBDIVISION. — SAINTETÉ DE GÉNÉRATION.

Le Père engendre son Fils nécessairement; Marie l'a conçu librement; l'un et l'autre très-saintement. C'est une heureuse nécessité en Dieu d'engendrer un Fils égal à lui-même; il est nécessaire qu'il se connaisse pour être heureux : il se connaît par le Verbe, il l'engendre en se connaissant, il est sa connaissance même. Marie était libre de refuser la maternité : on demande, on attend son consentement; Dieu s'incarne dès qu'elle le donne. Pourquoi? Parce que la désobéissance d'une femme ayant perdu le monde, il fallait que la soumission d'une Vierge le réparât; parce que l'Incarnation étant une alliance avec la nature humaine et avec l'Église, et que, n'y ayant encore ni Eglise ni nature adoptée, on ne pouvait s'adresser qu'à la Mère future, comme les représentant; parce que le Verbe devant naître dans le sein de la sainteté créée, comme il était engendré de la sainteté incréée, il fallait, pour y apporter toute sorte de sainteté, que sa Mère, outre la grâce habituelle, fît alors un acte excellent de vertu. Sentez donc le prix de l'acquiescement de Marie : tout ce que la foi a de vif, l'espérance de ferme, la charité de noble, l'humanité de profond, la chasteté de délicat, tout est renfermé dans ce peu de paroles : Voici la servante du Seigneur. Que ne devez-vous pas de respect, d'admiration, de reconnaissance à la divine maternité! Ne perdez jamais ces sentiments, conformez-y votre conduite; ce sera le moyen d'arriver à la gloire éternelle, etc.

MATÉRIAUX.

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Ecce virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. (*Is.* VII, 14.)

Lauda et lætare, filia Sion, quia ecce ego venio, et habitabo in medio tui, ait Dominus. (*Zach.* II, 10.)

NOUVEAU TESTAMENT.

Et ait Angelus ei : Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum; ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum. Hic erit magnus, et filius Altissimi vocabitur; et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus; et regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis.

Dixit autem Maria ad Angelum : Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?

Et respondens Angelus, dixit ei : Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei. (*Luc.* I, 30, 35.)

Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui. Et unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me? (*Id., ibid.* 42, 43.)

Peperit (Maria) filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio; quia non erat eis locus in diversorio. (*Id.*, II, 7.)

ÉPÎTRES.

Ubi venit plenitudino temporis, misit Deus filium suum, factum ex muliere, factum sub lege, ut eos qui sub lege erant redimeret. (*Gal.*, IV, 4, 5.)

II. SS. PÈRES.

Natus ex Maria virgine (*Symbol. apost.*) Incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria virgine. (*Symbol. Nicen. et Constantinop.*)

Medicus unus est, et carnalis et spiritualis; factus et non factus; in homine existens Deus, in morte vita vera, et ex Maria et ex Deo. (S. Ignat., *Ep. ad Eph.*)

Filius Dei ex Virgine homo factus est. (S. Justin., *Apol.*)

Creditur Verbum filium Dei delatum ex spiritu patris Dei et virtute in virginem Mariam carne factum in utero ejus et ex ea natum egisse Jesum Christum. (Tertull. de *Præscript.* n° 13.)

Credamus, fratres, secundum traditionem apostolorum, quod Deus Verbum e cœlis descendit in sanctam virginem Mariam, ut ex ea incarnatus sumpta anima humana, rationis inquam, participe, factus omnia quæcumque homo est, excepto peccato, salvaret Adam qui ceciderat, et immortalitatem hominibus largiretur iis qui crederent in nomine ipsius. (S. Hippolyt., mart., *L. Cont., Noel.*)

In extremis diebus ipse Dominus manifestatus est in carne, factus ex muliere. (S. Basil., *Ep.*, 261.)

Fidei pars est credere filium Dei Deum, qui secundum hominem suum, per Mariam virginem natus sit. (S. Optat., *L.* 1, *Schism. Donat.*)

Si quis sanctam Mariam Deiparam non credit, extra divinitatem est. (S. Greg. Naz., *Orat.*, 51.)

Unigenitus filius Dei... natus est ex sancta Virgine et Spiritu Sancto. (S. Cyrill. Hieros., *Catech.*, 4.)

Sequentes sanctos Patres, unum eumdemque confiteri filium et Dominum Jesum Christum consonanter omnes docemus..... in novissimis diebus propter nos et propter nostram salutem, et Maria virgine Dei genitrice secundum humanitatem, unum eumdemque Christum. filium, Dominum, unigenitum, in duobus naturis, inconfuse, immutabiliter indivise, inseparabiliter, agnoscendum. (*Concil. Ephes., act.* VI. Labbe, t. IV.)

Optimi ac sapientissimi quique Patres, quotquot ante nos extiterunt, omnes

sacram virginem *Deiparam* appellant. S. Cyrill., Alex., *L. de vera fide.*)

Si quis non confitetur Emmanuelem verum Deum esse, et ob id sanctam virginem Deiparam (genuit enim illa incarnatum Dei Verbum secundum carnem), anathema sit. (*Id. in anathemate* 1 *contra Nestorium approbato a concilio Ephesnio.*)

Confitemur Dominum nostrum Jesum Christum, filium Dei unigenitum, ante omnia sæcula suo principio ex Patre genitum secundum divinitatem, in novissimis vero diebus ex sancta virgine Maria eumdem incarnatum esse, perfectumque hominem ex anima rationali et corpore adsumpsisse. (S. Ambros., *In Exposit. fidei.*)

Christus non nudus est homo, sed Deus. E Maria virgine Deus pariter atque homo natus est. (S. Epiphan. *Hœres.*, xxx, 6, 29.)

III. TRADITION.

Je crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a été conçu du Saint-Esprit et qui est né de la vierge Marie. (*Symbol. apost.*)

Le fils de Dieu s'est incarné dans le sein de la vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit. (*Symbol. Nicen. et Constant.*)

Si quelqu'un ne confesse pas que la sainte Vierge est mère de Dieu, *Deipara*, vu qu'elle a engendré selon la chair le Verbe de Dieu fait chair, qu'il soit anathème! (Concil. Ephes., *Anat.* 1, *S. Cyrill. Alex.*)

Tous les saints Pères qui nous ont précédé donnent à la sainte Vierge le titre de Mère de Dieu : *Optimi ac sapientissimi quique patres, quotquot ante nos extiterunt, omnes sacram virginem Deiparam appellant.* (S. Cyrill. *L. de vera fide.*)

Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme, est né dans ces derniers temps, selon l'humanité, de la vierge Marie, Mère de Dieu, pour nous et pour notre salut : *Hæc fides Patrum, hæc fides Apostolorum; omnes consentimus, ita sapimus.* (Concil. Chalcedon., *Act. VI.*)

Le fils unique de Dieu s'est incarné, il a été conçu de la sainte vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit. (4. Concile Lateran. *C.* 1.)

IV. TRAITS HISTORIQUES.

MATERNITÉ DIVINE, PUNITION DE NESTORIUS.

A peine la flétrissure de l'hérésie était-elle imprimée à Pélage, qu'un fier et puissant patriarche de Constantinople, Nestorius, tout rempli de l'audace que lui donnait son rang, réputé le second dans l'ordre hiérarchique de l'Église, permit à un prêtre qui vivait dans son intimité d'enseigner que Marie n'était pas Mère de Dieu.

A cette abominable hérésie, un cri d'anathème s'éleva dans toute l'Eglise... et Nestorius, loin de punir le coupable prêtre, loin de partager l'indignation de tous les catholiques, un jour de grande solennité monta en chaire et répéta les mêmes paroles. Toute l'assemblée chrétienne frémit d'horreur.

Un simple avocat, homme de savoir et de piété, Eusèbe, qui depuis devint évêque, fut le premier à élever sa voix contre cette hérésie. Puis Proclus, évêque de Césique, tonna aussi contre les enseignements de Nestorius. Malgré leurs efforts, l'hérésie nestorienne s'étendit comme une lèpre sur une partie de la chrétienté. Cyrille, patriarche d'Alexandrie, fut un des plus puissants à arrêter ses progrès. Nestorius avait eu l'audace d'écrire à Rome : le successeur de Pierre assembla son conseil, qui, après un mûr examen, proscrivit d'une voix unanime l'odieuse hérésie. Le pape notifia lui-même cette condamnation à Nestorius, en le menaçant de le retrancher de la communion des fidèles, s'il refusait d'abjurer son erreur. Il écrivit en même temps à saint Cyrille d'Alexandrie, pour lui donner pleins pouvoirs, et l'instituer son représentant dans toute cette affaire. Il le chargea de l'exécution des décrets émanés de Rome, pour retrancher Nestorius du corps des pasteurs, et pourvoir sans délai au siége de Constantinople, en cas de résistance de la part de l'hérésiarque.

En conséquence de cette suprême délégation, Cyrille convoqua tous les évêques dont il était le métropolitain à un concile provincial.

Nestorius fut inflexible. Exhortations amicales, raisonnements, monitions des conciles, menaces du saint-siége, rien ne put l'amener à convenir de ses erreurs.

Le mal en vint à un tel point qu'il n'y avait plus de remède que dans un concile général.

On résolut donc unanimement d'en assembler un sans délai : Ephèse fut choisie pour le lieu de cette assemblée. Outre les motifs naturels qui avaient fait donner la préférence à cette ville, elle y avait, sous d'autres rapports, des droits particuliers dans la circonstance présente.

L'erreur nestorienne atteignait principalement la maternité divine de Marie. Or, Ephèse avait été longtemps la résidence et le siége du disciple bien-aimé à qui le Rédempteur mourant avait légué sa sainte et inconsolable Mère. Saint Jean était mort à Ephèse.

Deux cents évêques de l'Egypte, de la Palestine et de la Macédoine se trouvèrent réunis sous la présidence de Cyrille. Les Pères voulurent que leurs premières assemblées se tinssent dans la belle et vaste basilique qui était dédiée à la Vierge : c'était placer le saint concile et ses délibérations sous le patronage de Marie, et c'était déjà protester contre l'erreur qui lui enlevait le plus glorieux de ses titres et le premier fleuron de sa royale couronne.

De cette sainte, de cette imposante assemblée, de ce vénérable concile, une déclaration unanime s'éleva, et toutes les voix, comme une seule et puissante voix, crièrent : « Anathème ! anathème ! » contre Nestorius.

Nous avons le discours prononcé dans cette circonstance par saint Cyrille : il est remarquable par la manière dont il parle de la Mère de Dieu ; c'est une effusion de cœur, le fruit d'un saint enthousiasme. Jamais serviteur de la Reine des cieux n'a employé un langage tout à la fois plus pompeux et plus tendre. Il félicite d'abord les évêques assemblés, il comble d'éloges la ville d'Ephèse et l'apôtre saint Jean, dont les reliques reposent dans ses murs. Il célèbre ensuite les louanges de Marie, répétant sans cesse avec suavité son nom chéri, et affectant de lui donner presque à chaque phrase ce titre de *Mère de Dieu* que lui disputait Nestorius. Voici quelques-unes de ses paroles les plus remarquables.

« Salut, vous aussi Marie, Mère de Dieu, Vierge et Mère, étoile du matin, vase sans tache ! Salut, Marie, temple saint, où est reçu Dieu lui-même ! Salut, Marie, colombe chaste et pure ! Salut, Marie, lumière inextinguible ! de vous est né le Soleil de justice ! Salut, ô Marie, qui renfermez celui que rien ne saurait contenir ! Salut, Marie, Mère de Dieu ! grâce à vous, les prophètes élevèrent leur voix, et les pasteurs célébrèrent les louanges de Dieu, en chantant avec les anges cet hymne magnifique : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !* Salut, ô Marie, Mère de Dieu, vous de qui a jailli la vraie lumière, Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Salut, Marie, Mère de Dieu, vous par qui s'est montré le vainqueur de la mort et le dominateur des enfers ! Salut, Marie, Mère de Dieu, vous par qui a fleuri et brillé la gloire de la Résurrection !... Salut, Marie, Mère de Dieu, vous par qui est sauvé tout esprit fidèle ! Salut !... quel homme peut vous louer dignement, ô très-glorieuse vierge Marie ? »

Cependant tout le peuple d'Ephèse, plein de zèle pour la Mère de Dieu, s'était pressé pendant tout le jour autour de l'église où se tenait le concile. Quand sa décision fut connue, quand des hérauts la proclamèrent, une joie universelle éclata tout à coup, la ville rayonna de mille feux, la nuit n'eut plus de silence ; et les acclamations d'allégresse ne cessèrent pas de monter vers le ciel, où Marie est assise sur un trône glorieux, non loin de son divin Fils.

La multitude ivre d'une sainte joie, les prêtres, les citoyens les plus distingués de la ville, conduisirent les évêques

à leurs demeures avec des flambeaux allumés; les femmes brûlaient des parfums devant eux; et, jusqu'aux petits enfants, tous faisaient retentir l'air du nom de Marie !

Il est de tradition que ce fut alors que l'Eglise ajouta aux paroles de l'ange Gabriel et de sainte Elisabeth cette prière que nous répétons encore tous aujourd'hui : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.*

Quant à Nestorius, devenu odieux à tous, il se retira dans le monastère où il avait été élevé. Du fond de cette retraite, il voulut encore susciter des troubles et du scandale dans le sein de l'Eglise; mais l'empereur Théodose, informé de ses intrigues, l'exila en Thébaïde, où, par un châtiment terrible de la justice divine, il mourut dans l'opprobre, la honte et la misère. Sa langue, qu'avait infectée le venin du blasphème, devint la proie des vers, qui la rongèrent de son vivant.

LES LARMES D'UNE MÈRE.

Plutarque rapporte qu'Antipater écrivit un jour à Alexandre une longue lettre d'accusation contre Olympias, sa mère; lexandre la lut, puis il répondit : Antipater ne sait donc pas qu'une seule larme de ma mère suffit pour effacer toutes les lettres qu'on peut m'écrire contre elle? Figurons-nous donc aussi qu'à chaque accusation que le démon porte contre une âme que Marie a prise sous sa protection, Jésus lui répond : Ne sais-tu donc pas, esprit de ténèbres, qu'une seule larme de ma Mère répandue pour un de ces pécheurs peut me aire oublier toutes les offenses que j'en ai reçues?

(Voyez pour d'autres exemples le sujet ci-après : MARIE, NOTRE MÈRE.)

V. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÈTIQUES.

Qu'y a-t-il de plus noble que la Mère de Dieu ! (S. Amb. *L. de Virg.*)

Je vous salue, temple animé de la divinité, et sa plus digne demeure dans le ciel et sur la terre; je vous salue, Mère de celui que l'immensité de l'espace ne peut contenir. (S. August., *Serm.* 18 *De Temp.*)

Marie est appelée Mère de Dieu par l'ange qui la salue de la part de Dieu même, et elle avoue qu'elle n'est que sa servante. (*Id. Serm.* 3 *De Nat. Christi.*)

Concevez ce que c'est que le Fils de Dieu, et vous concevrez ce que c'est que sa Mère. (S. Grég., *in L. Reg.*)

Comme rien n'a été fait que par le Verbe, aussi rien n'a été fait que par la Mère du Verbe. (S. Petr. Damien., *Serm. de Nat. Mariæ.*)

Seulement de dire que la bienheureuse Vierge est Mère de Dieu, c'est l'élever au-dessus de toutes les grandeurs imaginables au-dessous de Dieu. (S. Anselme, *Serm. de Excellentia Virg.*)

Marie a été choisie pour être la Mère de Dieu, et elle s'appelle sa servante. (S. Bernard., *Serm. super Missus est.*)

Marie est si grande à cause de sa dignité de Mère de Dieu, que Dieu même ne peut l'élever davantage. (S. Bonavent., *in Psalt.*)

VI. COMPARAISONS.

1. De même que l'Epouse des cantiques appelait à elle l'époux : *Veniat dilectus meus in hortum suum, et comedat fructum pomorum suorum* (*Cant.*, v, 1); de même Marie, destinée à être la Mère de Dieu, appelait à elle le Verbe éternel : *Ut tandem secundum promissa Patribus olim facta, de cœlo descenderet, et veniret in hortum suum, hoc est per incarnationem in uterum suum virgineum, ad comedendum fructum pomorum suorum, quod est crucem. Placuit hæc invitatio ardens Virginis, venit cœlestis sponsus in utero, et Verbum caro factum est.* (Ginther., *in Matre amoris. Consid.* 1).

2. Comme la vigne qui produit le raisin si recherché de Chypre : *Botrus Cypri* (*Cant.*, i, 14), la vierge Marie Mère de Dieu a produit le fruit le plus suave et le plus précieux : *Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris.* (*Eccli.*, xxiv, 28).

3. De même qu'il fut dit d'Eve pour

Adam: *Faciamus ei adjutorium simile sibi* (*Gen.*, XI, 18), de même pouvons-nous dire de Marie par rapport au Sauveur : *Hæc est adjutorium Altissimi, qui juvat eum ad salvandum genus humanum.* (Hugo Cardin., *in Ps.* 90.)

4. De même que le paralytique mendiant qui était porté chaque jour à la porte du temple y trouva la santé de l'âme et du corps (*Act.*, III, 2); de même nous trouverons le salut et la vie si nous allons, nous paralytiques par le péché, mendier aux pieds de Marie, Mère de Dieu, vraie porte du ciel.

Nous sommes tous les mendiants de Dieu, dit excellemment saint Augustin : *Omnes mendici Dei sumus, ante januam magni Patrisfamilias stamus, imo et prosternimur, supplices ingemiscimus, aliquid volentes accipere, et ipsum aliquod ipse Deus est.* (S. Aug., *Serm.* 15, *in Evang. Matth., de verbis Domini.*)

Ajoutons : nous sommes tous des mendiants de la Mère de Dieu, recourons à ses largesses : *Vade ad Matrem misericordiæ et ostende ipsi vulnera, et ipsa pro te filio suo ostendet pectus et ubera, et Patri latus et vulnera; Pater non negabit filio postulanti, neque filius negabit Matri interpellanti, neque Mater negabit peccatori ploranti.* (S. Bernard., *Serm.* 2, *de Assumpt.*)

VII. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS POUR VÉNÉRER MARIE, MÈRE DE DIEU.

Considérer : 1° Son élévation à cette éminente dignité; 2° vertus qui l'y ont disposée.

1. Elévation à cette dignité : 1° cette dignité est la plus grande qu'on puisse imaginer; 2° cette dignité la rend coopératrice du salut du genre humain.

2. Vertus qui l'y ont disposée : 1° l'humilité : *Ecce ancilla Domini*; 2° la pureté : *Quoniam virum non cognosco;* 3° l'obéissance : *Fiat.*

MOYENS AD EUMDEM FINEM.

1. Rendre à Marie tous les honneurs qui lui sont dus en sa qualité de Mère de Dieu.

2. Pratiquer toutes les vertus afin d'attirer sur nous les regards de Dieu et les bénédictions du ciel.

VIII. EMBLÈMES.

SCALA JACOB.

Vidit in somnis scalam stantem super terram; et cacumen illius tangens cœlum; angelos quoque Dei ascendentes et descendentes per eam, et Dominum innixum scalæ. (*Gen.*, XXVIII, 12.)

Respondet Rupertus abbas et plures alii quod per dictam scalam Jacobi patriarchæ, *Verbi divini* incarnatio et tota Christi generatio exipso Jacobo per varios gradus et generationes usque ad Josephum et *B. V. Mariam* descensura fuerit representata. (Rupert, abb., *hic in Gen.*)

FERCULUM SALOMONIS.

Lectulus Salomonis quem sexaginta fortes ambiunt. (Georg. Nicomed., *Orat. de oblat. Deip. in templo.*)

Lectulus Salomonis in quo Dei Filius novem mensium spatio quievit. (Rich. a S. Laurent, *de Laud. Virg.*, l. 10.)

Lectulus Dei floridus (Guill. Paris., *in C.* I, *Cant.*). Ferculum veri Salomonis, de lignis Libani. (*Id. in Cant.* 3.)

AQUÆDUCTUS.

Aquæductus qui plenitudinem fontis ipsius de corde Patris excipiens, nobis edidit illum, prout capere poteramus; per quem descendit vena illa cœlestis, non fontis exhibens copiam, sed stillicidia gratiæ arentibus cordibus infundens. (S. Bernard., *Serm. de Nativ. B. V.* Rich. a S. Laur., *de Laud Virg.*, l. 9. Raymond Jord., p. 14, c. 27.)

HOROLOGIUM ACHAZ.

Et ecce reverti faciam umbram linearum, et per quas descenderat in horologio Achaz in sole, retrorsum decem lineis. (*Is.*, XXXVIII, 8.)

Ipsum horologium Achaz, juxta mentem SS. Patrum Deiparam designavit, unde hæc :

Salve horologium, quo retrogradiatur

sol, in decem lineis, Verbum incarnatur, homo ut ab inferis ad summa attollatur. (Ecclesia, *in offic. de Immaculata Conceptione.*)

DOMUS DEI.

Domus Dei gloriosa, a Deo sibi ædificata, instructa columnis septem. (Georg. Nicom. *Orat. de oblat.* S. Petr. Dam. *Serm. de Nat. B. V.* — S. Bernard, *Serm. ex parvis.* — S. Hildef. *Serm.* 3 *de Assumpt.* — Rich. a S. Laur., *de Laud. Virg.*, l. 10.)

DOMUS DEI (JORDAN., c. 32, p. 14.)

Domus sapientiæ æternæ. (S. Bernard., *Serm.* 9.)

AGER FECUNDISSIMUS.

Ager es fecundissimus, trigesimum, aut sexagesimum, sed centesimum, imo et millesimum fructum afferens, ex quo agro dulcis ille fructus, seu verum frumenti granum excrevit. (Ex Matth., XIII, 23.)

Ager amplissimus Dei, quem nullus alius locus comprehendere potuit. (Andr. Hieros., *Orat. in Salut angel.*)

Ager Domini, generans sine semine frugem. (Fortunatus, l. 1. *de Partu Virg.*)

Ager minime cultus, qui Verbum, veluti granum suscipiens etiam manipulum germinavit. (S. Epiphan., *Orat. de Deip.* — Greg. Neocæs., *Orat. de Annunt.*)

Ager plenus, cui benedixit Dominus. (Rich. a S. Laur., l. 8, *de Laud. Virg.*)

Ager maratus, spicam divinam germinans. (Hymn. græc. apud Buteon. p. 123.)

MEDIUM TERRÆ.

Deus autem rex noster ante sæcula operatus est salutem in medio terræ. (Ps., LXXIII, 12.)

Et tunc jam operabatur nostram salutem in medio terræ, *in utero videlicet Virginis Mariæ*, qui mirabili proprietate terræ medium appellatur, Ad illam enim tanquam ad medium, sicut ad Arcam Dei, sicut ad rerum causam, sicut ad negotium seculorum respiciunt, et qui in cœlo habitant, et qui in inferno, et qui nos præcesserunt et nos, qui sumus, et qui sequentur, et nati natorum, et qui nascentur ab illis. Illi qui sunt in cœlo, ut resarciantur; et qui in inferno, ut eripiantur; qui præcesserunt, ut Prophetæ, fideles inveniantur, qui sequuntur, ut glorificentur. (S. Bernard., *Serm.* 2 *in Pentec.*)

TABERNACULUM.

Qui creavit me, requievit in tabernaculo meo. (Eccli., XXIV, 12.)

Tabernaculum Dei habens in se Sanctum sanctorum, virgam signorum, tabulas testamenti, altare incensi. (Arnoldus Bonæ vallis, *in Encomio Deip.*)

Tabernaculum Domini, quod nostrum, quod ceciderat, erexit tabernaculum. (Greg. Nicomed., *Orat. de oblat.*)

Tabernaculum sanctissimum Verbi omnium creatoris. (S. Andr. Cret., *Orat.* 2 *de Assumpt.*)

Tabernaculum Dei, in quo veniens requievit, et de quo ut sponsus de thalamo processit. (Honor. Augustod., *in Sigillo S. Mariæ hymn. græc.* apud Buteon. p. 13.)

IX. FIGURES.

RACHEL.

Sicut Rachel suum Benjaminum, ita B. Virgo peperit Christum in Bethleem; Christus panis est et deliciæ hominum et angelorum; Christum, inquam, quasi suum Benoni, id est virum dolorum peperit in summa vilitate et paupertate, quem provide Pater cœlestis suum fecit Benjamin. (Cornel. a Lap., *hic. in Gen.*)

LA FEMME DE L'APOCALYPSE.

Mulier peperit filium masculum qui recturus erat omnes gentes. (Apoc. XII, 2.)

10 MAI

PURIFICATION

(Sermon par M. l'abbé C. Martin.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. 1. — PLAN

Ier POINT. — Immolation de la volonté.

SUBDIVISIONS

1. Notre Seigneur Jésus-Christ immole en ce jour sa volonté.	2. Il est imité en cela par Marie sa divine Mère.	3. Nous devons, nous aussi, immoler notre volonté.

IIe POINT. — Immolation des sens.

SUBDIVISIONS

1. Notre Seigneur Jésus-Christ immole en ce jour ses sens.	2. Il est imité en cela par la prophétesse Anne.	3. Nous devons, nous aussi, immoler nos sens.

IIIe POINT. — Immolation de la vie.

SUBDIVISIONS

1. Notre Seigneur Jésus-Christ immole en ce jour sa vie.	2. Il est imité en cela par le vieillard Siméon.	3. Nous devons, nous aussi, immoler notre vie.

N. 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Théologie.
IV. Traits historiques.
V. Maximes des saints et des ascétiques.
VI. Comparaisons.
VII. Motifs et moyens.
VIII. Emblème.
IX. Figures.
X. Histoire et esprit de cette fête.
XI. Cours d'éloquence sacrée.
XII. Traités remarquables.
XIII. Plans divers.
XIV. Auteurs à consulter.

TEXTE.

Tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (*Luc*, II, 22.)

Saint Paul nous dit que Notre-Seigneur Jésus-Christ, faisant son entrée dans le monde, s'est offert à son Père pour être la victime du genre humain : *Ideo ingrediens mundum dicit : hostiam et oblationem noluisti ; corpus autem aptasti mihi... tunc dixi ecce venio.* (*Hebr.*, x, 5.)

Voici le jour, M. F., où s'accomplissent ces paroles de l'apôtre : l'Enfant Jésus est porté au temple afin d'y être présenté à son Père, et c'est là, dans le saint des saints, que l'auguste victime dit à ce Père courroucé : Me voici, *Ecce venio.* Maintenant j'ai

un corps : *Corpus aptasti mihi,* les holocaustes que vous présente votre peuple ne vous sont plus agréables, acceptez-moi, car je suis venu pour faire votre volonté : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* (*Hebr.*, x, 5.) « Et alors il demande sa croix, dit un grand docteur, et le Père, prévenant la fureur des juifs, la met de ses propres mains sur ses tendres épaules. » (Bossuet, *Serm. sur la Purif.*) Voilà le mystère de ce jour.

Nous voyons donc par là que Jésus-Christ s'offre dans le temple comme victime. Mais l'unité de son corps mystique fait que le chef s'étant immolé, tous les membres doivent être aussi des hosties vivantes. Cette vérité étant très-importante et renfermant le culte principal que les fidèles doivent rendre à Dieu dans le Nouveau Testament, il a plu aussi à notre Sauveur de nous en donner une belle preuve dès le commencement de sa vie; et de plus il a voulu que dans ce jour solennel où il commence son immolation, toutes les personnes qui forment sa suite et sont avec lui dans le temple, soient également dans un état d'immolation. C'est pourquoi Marie sa Mère, Anne la prophétesse et le vieillard Siméon participent aujourd'hui de l'immolation du Sauveur et nous exhortent ainsi à suivre son exemple.

Pour bien entrer dans l'esprit du mystère, nous allons entrer dans le temple avec Jésus-Christ, et à la suite des saints qui l'y accompagnent. Nous y admirerons : 1° *l'oblation que fait le Sauveur de sa personne*; 2° *comment il est aussitôt imité par ceux qui sont avec lui*; 3° *nous nous encouragerons à faire de même, entraînés par de tels exemples.*

Trois sortes d'immolations dont notre Seigneur Jésus-Christ nous donne aujourd'hui l'exemple : *Immolation* 1° *de la volonté*; 2° *des sens*; 3° *de la vie.*

1ER POINT.

IMMOLATION DE LA VOLONTÉ.

1re SUBDIVISION. — NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST IMMOLE EN CE JOUR SA VOLONTÉ.

Cette immolation de Jésus-Christ était écrite au livre de la loi, comme le fait remarquer saint Paul : *In capite libri scriptum est de me : Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* (Hebr., x, 5.) Notre-Seigneur s'y soumet aussitôt qu'il paraît en ce monde. Il était prescrit que les premiers nés seraient présentés au temple et consacrés au Seigneur, parce que Dieu avait exigé qu'on lui vouât les prémices de toute chose. Toutefois pour les hommes, on pouvait racheter ce premier né en offrant à la place une victime. Cette loi était pour les enfants d'Israël, ou, pour le dire en un seul mot, pour les enfants des hommes, qui naissent entachés du péché et qui sont pécheurs; mais regardait-elle le Fils de Dieu, le Verbe éternel uni à notre nature? lui le Saint des saints, avait-il besoin d'être racheté auprès de son Père céleste, lui qui n'avait point prévariqué?... Or le sauveur Jésus se soumet à cette loi qui ne le concerne point; le peuple ne le reconnaît pas encore comme Messie, et pour donner au peuple l'exemple de la soumission aux lois divines, il s'y soumet le premier. Ainsi, dit un docteur, « le Sauveur est porté au temple, parce que la loi le commande, et le Fils de Dieu ne dédaigne pas d'être assujetti à la loi qui a été établie pour les serviteurs. » Voilà la première immolation dont nous donne aujourd'hui l'exemple le sauveur Jésus, c'est-à-dire l'immolation de la volonté, que domine et subjugue toute loi. En pratiquant la loi dès son enfance le Sauveur abandonne à son Père toute la conduite de sa vie, c'est-à-dire de sa volonté. Donc premier sacrifice offert à Dieu par le grand sacrificateur Jésus-Christ au jour de sa présentation, sacrifice de la volonté.

2e SUBDIVISION. — MARIE SA DIVINE MÈRE IMMOLE AUSSI SA VOLONTÉ A SON EXEMPLE.

1° J'ai dit que chaque exemple d'immolation qui nous est aujourd'hui donné par Notre-Seigneur Jésus-Christ est aussitôt imité par un des personnages qui l'accompagnent.

Cet exemple de l'immolation de la volonté est suivi par Marie sa divine Mère. En effet cette bienheureuse Vierge, toujours humble et obéissante, recevant cet exemple de son cher Fils le donne aussitôt publiquement à tous les fidèles.

Si la loi ordonnait que le premier né fût présenté et racheté, elle enjoignait des purifications à la mère. Mais comme la loi de présentation ne pouvait regarder l'enfant Jésus, Fils de Dieu, la loi de purification ne pouvait non plus regarder une mère vierge. Toutefois, quoiqu'à ce titre, comme nous l'apprend la théologie, elle fût formellement exceptée de cette loi servile, elle se soumet à en porter le joug; elle dont la pureté est plus éclatante que les rayons du soleil, vient humblement comme une femme commune, comme une mère ordinaire, se purifier dans le temple de souillures qu'elle n'a pas contractées. Qu'est-ce que cela, sinon immoler sa volonté à la lettre de la loi, sinon se conformer à l'image de son Fils Jésus-Christ, qui se soumet aussi quoique la loi ne le commande pas? Ainsi, exemple d'immolation donné par Jésus-Christ et imité aussitôt par la vierge Marie sa mère.

2° Il y eut une autre circonstance où la volonté de Marie ne fut pas moins immolée en ce jour. Cette circonstance est dans les paroles que le vieillard Siméon lui adresse : « Cet enfant, lui dit-il est établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs. Il est posé comme un signe auquel on contredira, et votre âme sera percée d'un glaive » *tuam ipsius animam pertransibit gladius.* (Luc, II, 35.) Quelles paroles pour une mère! quelle lugubre prophétie ! Le vieillard ne formule rien de précis relativement aux travaux de ce fils, àcses contradictions, au glaive qui à son sujet frappera la mère; et c'est encore ce qui rend son anxiété plus grande : car c'est lui faire appréhender toutes les douleurs, tous les glaives, toutes les morts que de n'en désigner aucune : « Il est moins dur, dit saint Augustin, de souffrir une seule mort que d'avoir à les redouter toutes » *Longe satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo.* (*De Civ. Dei*, l. 1, c. XI, t. VII, col. 12.) Or c'est ainsi qu'est traitée la vierge Marie par les paroles de Siméon. Dès cette heure son mal lui est annoncé, les longues amertumes de sa vie lui sont prédites, elle peut dès cet instant jeter les yeux devant elle et voir l'ingratitude des Juifs envers son Fils, les souffrances de sa vie, les douleurs atroces de sa passion, sa mort sur le Calvaire. Que fait-elle cependant? Elle ne se plaint pas, elle ne demande point : qu'arrivera-t-il? Sa crainte n'est pas curieuse, sa douleur n'est pas impatiente. Elle se résigne, elle s'immole, elle soumet sa volonté à tout; second exemple qu'elle donne en ce jour de l'immolation de sa volonté en conformité avec celle de son Fils.

3e SUBDIVISION. — NOUS DEVONS IMMOLER NOTRE VOLONTÉ.

Que conclure pour nous de cet exemple d'immolation de Jésus et de Marie?

1° Que nous sommes sous la puissance de Dieu; que nous devons être soumis à ses lois; que s'il a droit de commander, ce que personne ne conteste, nous sommes tenus d'obéir. Si la loi qui a été donnée par le ministère de Moïse, qui n'était que le serviteur, demande une si grande exactitude, combien devons-nous garder plus ponctuellement celle que le Fils de Dieu lui-même a établie?

2° Nous devons ensuite apprendre par l'exemple de la sainte Vierge quels sont les deux actes de résignation par lesquels nous devons nous immoler à Dieu : 1° nous préparer de loin à tout ce qu'il veut; 2° nous soumettre humblement à tout ce qu'il fait. Ce qui peut encore être exprimé en ces termes : prévoyons avec résignation l'immolation et acceptons-la quand l'heure en est venue.

IIe POINT.

IMMOLATION DES SENS.

1re SUBDIVISION. — JÉSUS-CHRIST IMMOLE AUJOURD'HUI SES SENS.

Adam perd le genre humain pour avoir voulu contenter ses sens. Il s'approche d'un arbre « beau à voir, dit l'Ecriture, d'un aspect désirable, dont le fruit est bon à manger » (*Gen.* III, 6); la tentation de satisfaire ses goûts le gagna et il désobéit à Dieu. Voyez ce que commence à faire aujourd'hui Notre-Seigneur Jésus-Christ en s'offrant en holocauste à son Père : *Ecce venio;* en commençant à prendre dès ce jour la place des anciennes victimes, il commence aussi à s'approcher non pas d'un arbre fleuri et délectable comme celui qu'avait trouvé Adam, mais d'un arbre terrible, dont les branches sont pleines d'épines, dont le tronc est dur, dont le fruit est plein d'amertume. Et que sont ces expressions pour parler de l'arbre sanglant de la croix? Voyez, en effet, comme il va vers cet arbre, le nouvel Adam : *Positus est in signum cui contradicetur*, dit Siméon. Il est donc en butte dès aujourd'hui à la contradiction. On va contredire ses enseignements, ses miracles, ses paroles, ses actions les plus innocentes. Cette contradiction lui viendra des princes, des pontifes, des citoyens, des étrangers, de ses amis, de ses ennemis, de ses disciples et de ses envieux. Il sera et il est dès aujourd'hui l'homme des douleurs : *Virum dolorum.* (Is. LIII, 3.) L'exemple que nous donne aujourd'hui le Sauveur, l'exemple de toute sa vie, c'est donc celui de l'immolation des sens. Heureux si nous en comprenions la portée, car là est toute la sagesse chrétienne.

2e SUBDIVISION. — IL EST IMITÉ PAR ANNE LA PROPHÉTESSE.

Maintenant regardez dans le temple autour de l'enfant Jésus, et voyez une personne qui s'empresse d'imiter cet exemple de l'immolation des sens.

C'est Anne la prophétesse, c'est Anne, cette pénitente admirable qui est exténuée par ses veilles et consumée par ses jeûnes : car que dit d'elle l'Evangile, qu'elle ne sortait pas du temple, vaquant au jeûne et à la prière le jour et la nuit : *Quæ non discedebat de templo, jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die.* (Luc, II, 37.) Elle est indignée contre ses sens, elle les

réprime; elle appelle la douleur à son secours, elle emploie les austérités et les mortifications de la pénitence pour étouffer en elle tout le sentiment des plaisirs mortels après lesquels soupire notre esprit malade.

3e SUBDIVISION. — NOUS DEVONS IMMOLER NOS SENS.

Imitons à notre tour le Sauveur : portons notre croix dès notre jeunesse, car la vie est semée de douleurs...

Imitons Anne, réprimons nos sens, attaquons-les comme elle jusqu'au principe, au moyen de la pénitence. Ne nous persuadons pas que nous vivons sans plaisir, pour entreprendre de le transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. C'est là au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste du mépris des voluptés sensuelles : *Quæ major voluptas quam fastidium ipsius voluptatis.* (Apol. II.) Qui nous donnera, chrétiens, de savoir goûter ce plaisir sublime !..... Que ce plaisir est délicat ! qu'il est généreux ! qu'il est digne d'un grand courage, et qu'il est digne principalement de ceux qui sont nés pour commander ! Car si c'est quelque chose de si agréable d'imprimer le respect par ses regards et de porter dans les yeux et sur le visage un caractère d'autorité, combien plus de conserver à la raison cet air de commandement avec lequel elle est née, cette majesté intérieure qui modère les passions, qui tient les sens dans le devoir, qui calme par son aspect tous les mouvements séditieux, qui rend l'homme maître de lui-même.

Il est dit dans l'Ecriture : « Buvez de l'eau de votre puits, et prenez l'eau dans votre fontaine. » *Bibe aquam de cisterna tua et fluenta putei tui.* (Prov. v, 17.) Cette parole simple, mais mystérieuse, disent les commentateurs, s'adresse à l'âme raisonnable et faite à l'image de Dieu. Elle boit d'une eau étrangère lorsqu'elle va puiser le plaisir dans les objets des sens, et le Sage lui fait entendre qu'elle ne doit pas sortir d'elle-même pour se désaltérer,

Le sens de cette belle pensée est donc que la source du véritable plaisir, qui fortifie le cœur de l'homme, qui l'anime dans ses desseins et le console dans ses disgrâces, ne doit pas être cherchée hors de nous, mais qu'elle doit jaillir au dedans du cœur toujours pleine, toujours abondante.

IIIe POINT.

IMMOLATION DE LA VIE.

1re SUBDIVISION. — NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST IMMOLE EN CE JOUR SA VIE.

Notre-Seigneur Jésus-Christ se soumet à la loi; nous avons appelé cette immolation, l'immolation de la volonté; il se voue à la douleur durant sa vie, et il prend le nom d'homme des douleurs : *virum dolorum.* Nous avons appelé cette immolation, l'immolation des sens; voici une troisième immolation qui met le comble aux deux premières : c'est l'immolation de la vie : « C'est pour commencer ce mystère, dit un grand docteur, que Jésus-Christ entre aujourd'hui dans le temple; car il y vient pour se mettre à la place des victimes qu'on y sacrifie. Il n'y reçoit, il est vrai, pas encore le

coup de la mort, mais il l'accepte, mais il s'y prépare, mais il s'y dévoue. Il présente à son Père céleste ce corps dont il s'est revêtu pour souffrir et en faire l'holocauste du péché; il lui immole d'avance ces membres qui seront un jour cloués à la croix; il lui offre cette vie qui ne doit durer que trente-trois ans et qu'il n'a acceptée que pour l'immoler en expiation des péchés des hommes.

2e SUBDIVISION. — IL EST IMITÉ PAR SIMÉON.

Le Sauveur est imité dans cet exemple par le vieillard Siméon, qui salue aussitôt la mort avec bonheur autant qu'il la défie hardiment par ces paroles : *Nunc dimittis.* (Luc, II, 29.) Maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur, parce que mes yeux ont vu le Sauveur; ce Sauveur qui vaincra le péché, qui désarmera la mort et lui arrachera sa proie. Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur, parce que la mort, effrayante jusqu'à ce jour, ne peut plus troubler ceux qui espèrent : elle ne sera désormais pour les enfants de Dieu qu'un doux passage d'un monde de deuil et de larmes à un monde de bonheur éternel.

3e SUBDIVISION. — NOUS DEVONS IMMOLER NOTRE VIE.

Cette immolation de la vie, ce détachement de l'existence est le sacrifice par excellence, car le désir de vivre est fortement enraciné dans les hommes; c'est pour cela que Dieu, pour nous donner le courage, nous met devant les yeux un si grand exemple, celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que cet exemple trouve aussitôt un imitateur dans Siméon, comme il en eut ensuite dans les martyrs et dans les saints.

Imitons-le cet exemple; cessons d'être enchaînés à l'amour de cette vie périssable! C'est vainement, dit saint Augustin, que vous paraissez passionnés pour elle : « c'est une marâtre qui crie : Je suis désagréable, je suis hideuse, et cependant vous m'aimez. Elle vous crie : je suis dure, et vous me recherchez; et elle est sincère à ce point qu'elle vous avoue franchement qu'elle ne sera pas longtemps avec vous, que bientôt elle vous manquera comme un faux ami au milieu de vos entreprises. » *Clamat tibi : fœda sum, et tu amas! clamat dura sum et tu amplecteris! clamat volatica sum et tu sequi conaris! Ecce respondet tibi amata tua : Non tecum stabo.* (Serm. 302.) Oh! désabusons-nous, nous qui ne cessons de nous tourmenter et qui faisons tant de choses pour mourir plus tard : « Songeons plutôt, dit saint Augustin, à entreprendre quelque chose de considérable pour ne mourir jamais. » *Qui tanta agis ut paulo serius moriaris, age aliquid, ut nunquam moriaris.* (Ibid.)

Ne nous fions donc plus à cette amie inconstante, détachons-nous de cette vie qui nous délaisse de plus en plus chaque jour. Tournons nos regards vers une existence plus assurée, plus durable, plus certaine, pensons au royaume de Dieu.....

INSTRUCTION FAMILIÈRE.

(M. l'abbé C. Breton.)

PLAN

DANS CE MYSTÈRE NOUS APPRENONS

Ire RÉFLEXION.	IIe RÉFLEXION.	IIIe RÉFLEXION.
DE MARIE, L'HUMILITÉ ET LE SACRIFICE.	DE JÉSUS LA SOUMISSION A LA LOI RELIGIEUSE.	DE SIMÉON ET D'ANNE L'ARDENT AMOUR AVEC LEQUEL NOUS DEVONS RECEVOIR JÉSUS-CHRIST

TEXTE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysi, tulerunt Jesum i Jerusalem, ut sisterent eum Domino.
(Luc., II, 22.)

Les jours de la purification de Marie étaient accomplis. La douce et sainte Vierge quitte l'étable de Bethléem, elle prend son petit enfant entre ses bras, et, accompagnée de saint Joseph, son royal époux, elle se dirige vers Jérusalem, la cité des rois. Que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde, pauvres voyageurs! Qu'il envoie vers vous, du haut du ciel, ses anges radieux pour vous faire cortége le long de votre route; que ces esprits bienheureux écartent de vous tous les dangers, qu'ils vous portent tous troi dans leurs bras, afin que votre pied ne se heurte pas contre la pierre, et que les épines du chemin n'ensanglantent pas vos membres délicats.

Imaginez-vous, M. T. C. F., la joie de ces saints voyageurs, leur modestie, leur patience, leurs discours pleins de piété et d'affection pour Jésus. Ce leur est une très-douce consolation d'être avec le divin enfant, car, près de lui, il n'y a pas de pauvreté qui soit dure, il n'y a pas d'incommodité qui soit fâcheuse.

Ils arrivent à Jérusalem, ils se rendent au temple ; et ici quel spectacle se présente à nos regards saintement étonnés! Marie, confondue parmi les femmes d'Israël, offre, pour son divin Fils, le sacrifice des pauvres. Jésus se présente à son père et commence déjà cette oblation volontaire, cette donation de tout lui-même à nous-mêmes, qu'il consommera et scellera un jour de tout son sang sur les cimes du Calvaire. Une pieuse veuve et un saint vieillard, amenés là par l'Esprit-Saint, reçoivent en ce jour la récompense de leur longue attente et de leurs impatients désirs; et heureux d'avoir vu le jour du Seigneur, d'avoir tenu leur Dieu entre leurs bras, de l'avoir pressé sur leur cœur, ils attendront désormais la mort d'un regard confiant et assuré.

Mêlons-nous, M. C. F., à cette troupe sacrée. Nous avons ici toutes les gloires de la religion réunies : l'ancienne loi qui finit et la nouvelle qui commence, le dernier des prophètes et l'agneau de la nouvelle alliance, la sainte veuve, héritière de la foi et de la piété des Sara, des Judith, des Esther, et l'humble et pure Vierge qui a mis fin à toutes les figures de la loi, qui est venue donner au monde la réalité de ses espérances, Marie enfin, la Mère de Jésus, qui réunit et surpasse en gloire, en innocence, en beauté, toutes les femmes de la Bible. Ne nous lassons pas, chrétienne assemblée, de considérer ce spectacle attendrissant, et recueillons avec soin les instructions et les enseignements que nous donne chacun des principaux personnages de cette grande et illustre scène. Nous apprendrons de Marie l'humilité et le sacrifice; nous apprendrons de Jésus la soumission à la loi; enfin, du saint vieillard Siméon et de la prophétesse Anne nous apprendrons avec quels désirs ardents, quelles brûlantes affections nous devons recevoir le Seigneur quand il se présente. Je n'indique pas autrement le sujet et le plan de cette courte instruction; veuillez l'écouter avec un pieux recueillement.

Ire RÉFLEXION.

HUMILITÉ ET SACRIFICE DE MARIE.

1° Marie se purifie, elle qui n'avait pas besoin de purification, puisqu'elle n'avait point été flétrie, souillée, en devenant la Mère du Sauveur. Au contraire, en donnant le jour au Dieu de toute pureté, à l'auteur de la sainteté infinie, elle en était devenue plus pure et plus belle, et plus sainte elle-même. Sa virginité était demeurée intacte, elle n'avait fait que briller d'un plus vif éclat, comme le lys, que les rayons d'or du soleil et les caresses d'une brise pure rendent plus radieux encore; le parfum de ses saintes et chastes affections avait conservé toute sa fraîcheur et sa suavité. Et, cependant, elle se confond parmi toutes les autres femmes d'Israël; elle ne veut point pour elle d'exemption, de privilége; on dirait, à la voir, qu'elle est une femme vulgaire qui n'a mis au monde qu'un enfant vulgaire : elle imite son divin Fils qui s'est soumis à la loi de la circoncision, quoiqu'il n'en eût aucun besoin et qu'elle ne l'obligeât pas. L'humble Vierge croit être honorée, lorsqu'au jugement des autres femmes, elle passe pour immonde, car c'est ainsi que l'on a mis son Fils au nombre des pécheurs. O admirable obéissance, ô humilité profonde! Hélas! que nous en sommes éloignés, M. T. C. F.! devant Dieu, nous ne sommes que des pécheurs, et nous nous disputons pour un point d'honneur devant les hommes! Apprenons donc, de la Vierge sacrée, à nous abaisser, à nous humilier comme elle. Gardons-nous de vouloir paraître, de chercher à briller, à faire du bruit, à attirer sur nous les regards et les applaudissements; contentons-nous du sort que Dieu nous a fait, de la position où il nous a placés, de la somme de talents qu'il nous a donnés; et souvenons-nous que ce ne sont pas les actions d'éclat, les grands noms, les renommées puissantes qui sanctifient, mais l'humilité du cœur, la pureté de la conscience, la simplicité de la conduite. Imitons la petite violette; elle se cache sous les feuilles, dans l'ombre et l'obscurité, loin des rayons du soleil et de l'éclat du grand jour, et elle n'en répand pas moins dans les airs ses parfums et ses senteurs.

2° Marie nous donne aussi, en ce jour, M. F., l'exemple de l'esprit de sacrifice. Elle vient offrir à Dieu, et quoi? Sa réputation, sa gloire, sa vie tout entière; oui, sans doute; mais plus que cela encore, elle vient offrir son divin Fils : et vous ne serez pas étonnées, mères chrétiennes, de m'entendre dire que Marie, en offrant Jésus, offre à Dieu plus que sa vie. C'est là la grandeur et l'héroïsme du dévoûment maternel, d'aimer son enfant plus que soi-même, d'être toujours prête, à tous les quarts-d'heure de sa vie, à donner jusqu'à la dernière goutte de son sang, à monter sur un échafaud s'il le fallait, à s'élancer au milieu d'un bûcher, à souffrir, s'il était possible, mille morts, mille martyres pour le fruit innocent et aimé de ses entrailles. Il y a des mères ici qui me comprennent, qui savent cette merveilleuse puissance de l'amour maternel, lequel s'échappe quelquefois d'un cœur généreux et devoué, comme la lave brûlante d'un volcan. Eh bien! voilà le sacrifice que fait aujourd'hui Marie. Elle vient offrir Jésus, son petit enfant, qu'elle a porté avec une si douce joie, pendant neuf mois, dans ses chastes flancs, qu'elle a nourri de son lait, qu'elle a couvert tant de fois de ses bai-

sers, brûlé de ses caresses, et dont elle n'a cessé de protéger le berceau de son regard et de son amour. Ce fils bien-aimé, cette fleur mystérieuse détachée miraculeusement de sa tige, ce Jésus qui est sa vie, son Dieu, son sauveur, son tout, il faut l'immoler, le sacrifier pour le salut du monde. La pauvre jeune mère monte les degrés du temple, comme un jour, dans trente-trois ans, elle montera les degrés d'un autre autel mystérieux et sanglant, l'autel du Calvaire. Dieu, sans pitié pour sa douleur et ses larmes, veut lui remettre aujourd'hui, si longtemps à l'avance devant les yeux, l'épouvantable sacrifice qu'elle aura alors à offrir; elle entend sortir de la bouche inspirée du saint vieillard Siméon, cette parole qui, durant toute sa vie, lui percera le cœur comme une épée tranchante : *Gladius doloris pertransibit animam tuam* : un glaive de douleur déchirera votre âme. Grand Dieu! est-ce donc ainsi que vous récompensez la fidélité des vôtres? Voilà ici les plus saints, les plus purs, et, si j'ose le dire, les plus divins personnages qui soient au monde; et vous n'avez à leur annoncer pour récompense que des croix, des visions sanglantes, des scènes de désolation et de mort!

M. T. C. F., Dieu n'afflige pas toujours ainsi ses élus; il a pitié quelquefois de notre faiblesse; ce ne sont que les grands cœurs, les âmes d'élite qu'il appelle avec lui sur le Calvaire, les pressant de lui sacrifier leurs plus chères, leurs plus saintes affections. Le plus souvent il ne demande de nous que le sacrifice de ce qui peut nous nuire, le sacrifice de nos péchés, de nos penchants coupables, de nos passions déréglées. Ah! levons-nous donc avec courage, prenons le fer, prenons la flamme, portons une main vaillante dans les profondeurs du mal; faisons à Jésus ce sacrifice avec courage et générosité : s'il nous demandait, comme à Marie, le sacrifice de ce que nous avons de plus cher, de plus saint, de plus pur, nous devrions le faire de grand cœur : *magno corde et volenti animo;* mais, à plus forte raison, devons-nous nous empresser de lui sacrifier ce qui nous est si dangereux, ce qui est pour nous une cause incessante d'inquiétude, de trouble et de remords.

IIe RÉFLEXION.

OBÉISSANCE DE JÉSUS.

Apprenons, maintenant, M. T. C. F., de notre Seigneur Jésus-Christ, qui se laisse présenter au temple, la soumission et l'obéissance que nous devons avoir pour la loi du Seigneur.

Jésus-Christ est le législateur suprême, le Dieu puissant et infini, et il se soumet à la loi qu'il a faite. Il nous enseigne par là que l'obéissance à la loi de Dieu, c'est le chemin du ciel, c'est la paix, le bonheur, la tranquillité de la conscience. Il n'y a pas d'autre moyen d'être heureux, et dans l'autre vie, au milieu des splendeurs des saints, mais aussi déjà dès cette vie, au milieu des larmes et des fatigues de l'exil. Tâchons donc d'accomplir exactement la loi de Dieu, même dans ce qu'elle peut avoir de pénible, de contrariant pour notre pauvre nature. Soyons exacts à remplir tous les devoirs que nous impose cette loi sainte, dans nos rapports avec Dieu, avec le prochain, avec nous-mêmes. Vous le savez, Chrétiens, ce que nous devons à Dieu, c'est la prière, l'adoration, l'hommage de notre cœur et de notre

prit. Dans nos rapports avec le prochain, nous devons garder la charité, c'est-à-dire l'obéissance, le respect, la fidélité à nos maîtres, pour vous que Dieu a placés dans l'humble et douloureuse condition de la domesticité : l'amour, la bonté, la justice envers vos serviteurs, pour vous qui, par votre position de fortune, au lieu de servir les autres, vous en faites servir ; la charité envers tous, cette charité dont parle l'Apôtre, qui est indulgente, compatissante, qui ne pense jamais le mal, qui évite toute parole d'aigreur, toute pensée désavantageuse au prochain. Enfin, dans nos rapports avec nous-mêmes, nous sommes tenus à une inviolable pureté, à une sévère chasteté, dans nos paroles, nos désirs, nos actions, dans toutes les affections de notre cœur, évitant tout ce qui pourrait, non-seulement flétrir notre innocence, mais même porter la plus légère atteinte à cette fleur si précieuse et si délicate. Et en vivant ainsi, en accomplissant la loi de Dieu avec courage et générosité, soyons sûrs, M. T. C. F., que nous ne manquerons pas la récompense et que le bonheur du ciel viendra un jour couronner notre fidélité.

III^e^ RÉFLEXION.

ARDENTS DÉSIRS DE SIMÉON ET D'ANNE.

Le saint vieillard Siméon et la prophétesse Anne nous donnent aussi des instructions bien précieuses en ce saint jour. Ils reçoivent l'enfant Jésus dans leurs bras. Il y avait bien longtemps que ces deux saints vieillards désiraient de pouvoir contempler le salut d'Israël. Il avait été révélé à Siméon qu'il ne descendrait pas dans la tombe avant d'avoir vu celui que ses pères avaient attendu pendant quatre mille ans : et Siméon était là, comme le dernier des patriarches, l'héritier de leur foi et de leur piété, le successeur d'Abel, de Noë, d'Abraham, de Moïse et de David. Aussi, écoutez comme il fait éclater sa joie quand il peut voir de ses yeux et toucher de ses mains celui que ces saints et illustres patriarches n'avaient pu que saluer de loin sur la terre de leur pèlerinage. Il prend ce petit enfant dans ses bras ; et, avec son amour de vieillard, il dépose sur son front un baiser respectueux, et il s'écrie : « *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace; quia viderunt oculi mei salutare tuum.* » Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser aller en paix votre serviteur ; il dormira joyeux dans la poussière du tombeau, parce que mes yeux, quoique affaiblis par l'âge, ont vu le Saint d'Israël, celui qui doit être le salut de tout le peuple.

Saint patriarche, homme de désir et de foi profonde, *vir desideriorum*, oui, vous avez bien mérité de voir le Sauveur : Dieu, maintenant, comme vous le lui demandez, va vous renvoyer de ce monde, ainsi qu'un bon serviteur qui a accompli noblement et longuement sa tâche, et que son maître envoie prendre du repos. Vous aller vous coucher dans la tombe, dans le repos de votre éternité. Bientôt le ciel s'ouvrira sur votre tête. En attendant, votre âme s'en ira dans les limbes pour consoler tous les saints et les justes de l'ancienne loi, vos glorieux ancêtres. Vous leur direz que le Messie est venu, que le Christ est né dans la cité de David, *natus est vobis salvator in civitate David ;* que vous l'avez vu, que vous l'avez tenu entre vos bras, et que votre âme est encore toute tremblante d'émotion au souvenir des joies et des félicités de ce beau jour.

Voilà, M. T.-C. F., le modèle de la foi, de la piété, des brûlants désirs, des transports ardents avec lesquels nous devons nous approcher de notre Seigneur Jésus-Christ. Prenons-le dans nos bras, et que nos actions soient les sûrs garants de notre fidélité. Recevons-le avec respect sur nos lèvres, en aimant à parler de lui, à raconter sa gloire, à redire ses bienfaits, à le faire connaître à ceux de nos frères qui ne le connaissaient pas encore. Recevons-le dans nos cœurs par la sainte communion; imitons alors la foi et la piété du saint vieillard Siméon; mais, surtout, tâchons de le recevoir à notre heure dernière, de mourir entre ses bras, de le prendre avec nous comme notre viatique, notre provision de route pour le grand voyage du temps à l'éternité.

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Mulier si, suscepto semine, pepererit masculum, immunda erit septem diebus. (*Levit.*, XII, 2.)

Omne Sanctum non tanget, nec ingredietur sanctuarium, donec impleantur dies purificationis suæ. (*Id.*, *ibid.*, 4.)

Quum expleti fuerint dies purificationis suæ, deferet agnum anniculum in holocaustum, et pullum columbæ, sive turturem pro peccato, et tradet sacerdoti qui offeret illa coram Domino, et orabit pro ea. (*Id.*, *ibid.*, 6, 7.)

Sacrificium et oblationem noluisti, aures autem perfecisti mihi. Holocaustum et pro peccato non postulasti, tunc dixi : Ecce venio. (*Ps.* XXXIX, 7, 8.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Non veni solvere legem sed adimplere. (Matth. v. 17.)

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino... et ut darent hostiam secundum quod dictum est in lege Domini, par turturum, aut duos pullos columbarum.

Et ecce homo erat in Jerusalem, cui nomen Simeon, et homo iste justus et timoratus, exspectans consolationem Israel, et Spiritus Sanctus erat in eo.

Et responsum acceperat a Spiritu Sancto, non visurum se mortem, nisi prius videret Christum Domini.

Et venit in Spiritu in templum. Et cum inducerent puerum Jesum parentes ejus, ut facerent secundum consuetudinem legis pro eo; et ipse accepit eum in ulnas suas et benedixit Deum, et dixit :

Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace :

Quia viderunt oculi mei salutare tuum; quod parasti ante faciem omnium populorum... (Luc. II. 22, 31).

Et dixit ad Mariam matrem ejus : Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur; et tuam ipsius animam pertransibit gladius. (Id. ibid. 34, 35.)

Et erat Anna prophetissa... quæ non discedebat de templo jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die. Et hæc, ipsa hora superveniens, confitebatur Domino, et loquebatur de illo omnibus qui exspectabant redemptionem Israel. (Id. ibid. 36, 37, 38.)

II. SS. PÈRES.

Istum gladium (Simeonis) cor et anima Virginis profunde immersum habuit,

quia Dei mysteria cæteris profundius penetravit, et Verba Dei de Christi passione ac cæteris operibus semper in corde medullitus portavit juxta illud. *Maria autem conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo.* (Luc. II, 19. S. Ambr., *in hunc locum.*)

Unde sordes in Maria quæ nec in concipiendo libidinem, nec in pariendo est passa dolorem? Unde sordes in domo in qua nullus habitator terræ accessit? Solus ad eam ejus fabricator et Dominus venit. (S. August., *Contr. duas hæres.*)

Nequaquam immunda judicatur, quæ Sancto Spiritu obumbrata, totius immunditiæ et Sanctitatis auctorem genuisse probatur. (Euseb. Emiss., *Serm. de Purific.*)

Cur non ingrediar templum? quæ peperi Dominum templi? nihil in hoc conceptu, nihil in partu impurum fuit, nihil illicitum, nihil purgandum, nimirum cum proles ista fons puritatis est. Quid in me legalis purificat observatio, quæ purissima facta sum ipso partu immaculato? Vere, o beatissima Virgo, vere non habes causam, nec tibi opus est purificatione. (S. Bernard., *in Serm.* 3, *de Purific.*)

Obedientiam vero legis absolutissimam exhibuit, cum eam etiam legem a qua erat libera, servare voluit, ut pia opera quæ dicuntur supererogationis, nobis commendaret. (Id., *in Serm. de Circumcis.*)

Offer filium tuum, virgo sacrata, et benedictum fructum ventris tui Domino præsta; offer ad nostram reconciliationem hostiam sanctam Deo placentem. (*Id. in Serm. de Purific.*)

Et nos faciamus quod possumus, optimum quod habemus offerentes illi, quod sumus, utique nosmetipsi. (*Id. ibid.*)

(Voir des passages différents sur cette matière au *Panorama des Prédicateurs*).

III. THÉOLOGIE.

MARIE PRÊTRESSE.

Un saint Père a dit de Marie, à l'occasion de la fête de ce jour : *Hodie sacerdotissa magna templum ingreditur.* En effet, en offrant son divin Fils au Père éternel, elle le voue pour ainsi dire à la croix. On peut dire qu'elle ne le rachète que comme une jeune victime qu'elle doit garder pour ce grand sacrifice. Tous les Pères assurent que c'est de plein gré qu'elle l'a offert ; aussi lui donnent-ils le nom glorieux de régénératrice du genre humain. S. Bonaventure va même jusqu'à lui appliquer ces belles paroles, dont saint Paul s'est servi pour exprimer l'excès de l'amour de Dieu envers les hommes : *Sic dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret.*

RAISONS DE LA DOULOUREUSE PROPHÉTIE DE SIMÉON.

En permettant que son prophète révélât des choses aussi déchirantes pour le cœur d'une Mère, Dieu a voulu : 1° Que la vertu éminente de Marie passât par les épreuves les plus rigoureuses; 2° qu'elle ressemblât à son divin Fils par ses souffrances; 3° nous montrer que les tribulations sont l'ornement des grandes âmes.

LA LOI DE LA PURIFICATION NE REGARDAIT PAS MARIE.

Ayant conçu par l'opération du Saint-Esprit, Marie était devenue mère, sans cesser d'être vierge. La naissance miraculeuse du Sauveur n'avait rendu que plus pure sa divine Mère; elle n'était donc pas soumise à la loi de la purification. Toutefois elle l'accomplit volontairement. Quelle confusion pour les chrétiens qui se dispensent si facilement et sous le plus léger prétexte des devoirs essentiels de la religion !

IV. TRAITS HISTORIQUES.

DE LA PROPHÉTIE DE SAINT SIMÉON.

1° Dans cette vallée de larmes où nous sommes, tout homme naît pour pleurer et pour porter sa part des maux qui se renouvellent tous les jours. Mais combien la vie ne serait-elle pas plus triste encore, si nous pouvions prévoir les maux dont nous sommes menacés dans l'avenir? Ce serait le comble de la cala-

mité, a dit Senèque avec juste raison, que l'âme pût prévoir les maux qui lui sont réservés. Le Seigneur veut bien, par pitié pour nous, ne pas nous faire voir les croix qui nous attendent, afin que nous n'ayons qu'une fois à les supporter. Mais il n'en agit pas de même avec Marie ; et il voulut que, pour mériter le titre de Reine des martyrs, elle eût, comme son Fils, la connaissance anticipée des douleurs qui l'attendaient, et que ses yeux ne perdissent jamais de vue la passion et la mort de Jésus, son bien-aimé. C'est pourquoi saint Siméon n'eut pas plus tôt reçu dans ses bras le divin Enfant, qu'il prédit à sa Mère qu'il serait en butte à tous les outrages et à toutes les persécutions des hommes : Cet enfant sera pour le monde un signe de contradiction, et un glaive de douleur percera votre âme.

RÉVÉLATION DE SAINTE MECHTILDE.

2° La sainte Vierge a révélé à sainte Mechtilde, qu'à ces paroles de saint Siméon toute sa joie s'était convertie en tristesse. Car, selon sainte Thérèse, bien qu'elle sût déjà que son Fils devait s'immoler pour le salut du monde, c'est alors qu'elle vit se dévoiler devant elle toutes les particularités du supplice qui lui était réservé. Elle connut alors qu'il ne devait trouver devant lui que contradiction : contradiction dans ses doctrines, puisqu'au lieu d'être cru, il devait s'entendre appeler blasphémateur : Il a blasphémé, il mérite la mort, s'écria l'impie Caïphe, au moment où Jésus déclarait être le Fils de Dieu ; contradiction dans l'estime de sa personne, car, tout issu qu'il était d'une race royale, il fut traité comme un homme obscur : Celui-ci n'est-il donc pas le fils d'un artisan? n'est-il pas simplement le fils de Marie? Il était la science même, et il fut réputé un ignorant : Comment est-il instruit dans les lettres, lui qui ne les a point étudiées? Il fut jugé un faux prophète : Et ils le couvraient d'un voile, et ils le frappaient au visage, en disant : Eh bien! prophétise donc, et nomme celui qui t'a frappé. Il fut traité d'insensé : C'est un fou ; pourquoi êtes-vous ainsi à l'entendre? de criminel, d'ami de gens de mauvaise vie : C'est un homme de mauvaise mœurs, ami des publicains et des pécheurs ; de magicien : S'il chasse les démons, c'est au nom de Belzébuth qui est le prince de l'enfer ; d'hérétique et de démoniaque : N'avons-nous pas raison de t'appeler Samaritain et possédé du diable? En un mot, il fut jugé si criminel, qu'il n'y avait pas même besoin de l'entendre pour le condamner, ainsi que les Juifs crièrent à Pilate : S'il n'était un malfaiteur, nous ne l'aurions point amené devant vous. Il fut contredit dans son âme, quand le Père éternel, pour laisser son cours à la justice divine, refusa de l'exaucer lorsqu'il lui disait : Mon Père, faites, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi ! et qu'il l'abandonna à la tristesse, à toutes les angoisses et aux terreurs d'une agonie si terrible, qu'il en sua du sang. Il fut contredit dans son corps ; et il suffit, pour l'établir, de rappeler ses pieds et ses mains percés de clous, ses membres lacérés, son visage couvert d'opprobre, et enfin sa mort douloureuse sur le bois infâme de la croix.

RÉVÉLATION DE SAINTE BRIGITTE.

3° Quand David, au milieu de toutes ses splendeurs royales, entendit le prophète Nathan qui lui annonçait la mort de son fils : Le fils qui est né de vous doit mourir, le trouble s'empara de son âme, il jeûna, il pleura, il se coucha par terre. Marie, au contraire, reçut avec calme l'arrêt du ciel, et elle s'y soumit avec résignation : mais qui pourrait dire la douleur qu'elle cachait en son sein, en voyant croître sous ses yeux ce Fils si aimable, en recueillant de sa bouche les paroles de la vie éternelle, et en admirant chaque jour la sainteté de ses actions? Abraham eut trois jours à souffrir en pensant au sacrifice qu'il devait faire de son fils Isaac ; mais ici, ce ne furent pas seulement trois jours, mais trente-trois ans que Marie eut à passer de la sorte. Et encore comment comparer la peine de l'un et de l'autre? Plus le fils de Marie l'emportait sur le fils d'Abraham, plus elle devait avoir à souffrir. La sainte Vierge elle-même a

révélé à sainte Brigitte qu'elle n'avait pas été une heure sur la terre sans que cette douleur ne lui serrât l'âme. L'abbé Rupert s'arrête à considérer Marie au moment où elle allaite son Fils, et il lui met ces paroles dans la bouche : Ah ! mon Fils, je vous presse sur mon sein, car j'ai pour vous une tendresse sans bornes ; mais plus vous m'êtes cher, plus vous devenez pour moi le faisceau de myrrhe et de douleur, quand je pense aux peines qui vous attendent. Car Marie, dit saint Bernard (*t.* 3, *serm.* 2, *a.* 3, *c.* 1), voyait d'avance celui qui est la force des saints tomber en agonie, la beauté du paradis s'effacer, le Roi du monde garotté comme un criminel, le Créateur de toutes choses succomber sous les outrages et les violences, et le Roi du ciel indignement couronné d'épines et traité comme un roi de théâtre.

Le père Engelgrave dit (*Ps.* 1, *Ev. Luc.*, *Domin. in Oct. Nat.*, § I) qu'il avait été révélé à sainte Brigitte que Marie, connaissant par avance toutes les douleurs qui étaient réservées à son Fils, pensait, en l'allaitant, au fiel et au vinaigre de la passion : et chaque fois qu'elle lui revêtait sa tunique, elle se rappelait qu'un jour elle lui serait arrachée avant le supplice de la croix ; et quand elle considérait ses pieds et ses mains, son esprit se représentait soudain les clous qui devaient les traverser. Mes yeux, a-t-elle dit à sainte Brigitte, se remplissaient de larmes, et mon cœur était abîmé dans la douleur.

Si donc Jésus et Marie sa mère n'ont point hésité à supporter pour nous une peine aussi cruelle pendant toute leur vie, comment pouvons-nous nous plaindre des souffrances passagères qui nous arrivent?

LE JOUR DE LA PURIFICATION.

4. Marie a assuré à l'une de ses plus grandes servantes, Prudentienne Zagnoni (*Ap. Marc.*), que le jour de la Purification serait chaque année un jour de miséricorde pour un grand pécheur. Qui sait si ce pécheur privilégié ne doit pas être l'un de nous? Si nos péchés sont grands, la puissance de Marie est plus grande encore. Jésus ne sait rien refuser à sa Mère. Le Fils exaucera toujours sa Mère, a dit saint Bernard (*de Aquæd.*) ; s'il est irrité contre nous, Marie l'apaisera.

V. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

Le glaive de la douleur transperça mon âme bien avant le jour de la passion de mon divin Fils. Dès le jour où je devins sa Mère, je sus tout ce qu'il aurait à souffrir. En le réchauffant dans mon sein, en le portant dans mes bras, en le nourrissant de mon lait, j'avais toujours devant les yeux la douloureuse prophétie de Siméon. Oh ! que mes angoisses ont été grandes tous les jours de ma vie. (Rupert, abb., *L.* 1 *in Cant.*)

On ne doit point mettre de différence entre la purification de la Mère et la circoncision du Fils, pour ce qui regarde l'humilité de l'un et de l'autre. (S. Bernard., *Serm.* 3 *de Purific.*)

Marie aurait mieux aimé supporter elle-même toutes les peines ; mais, pour obéir à Dieu, elle n'hésita point à offrir la vie de son Fils et elle sut, aux paroles de Siméon, comprimer la douleur que lui causait tout l'amour qu'elle avait pour lui. (S. Bonavent., *in Speculo.*)

La douleur que Siméon imprima dans l'âme de Marie ne sortit de son cœur qu'au jour de l'Assomption. (S. Brigitte, *Révélat.*)

VI. COMPARAISONS.

1. Le glaive de l'ange que Dieu plaça à la porte du paradis terrestre était flamboyant : *flammeum et versatilem;* le glaive prophétique de Siméon qui devait un jour transpercer l'âme de Marie, était non seulement flamboyant, mais encore aigu et pénétrant comme la foudre, puisqu'il alla jusqu'à la division de l'âme : *Gladium nominavit dolorem acutissimum, maximeque dividentem, qui penetravit cor Matris Dei.* (Euthymius, *in verba Simeon.*)

2° Le glaive de Siméon plus meurtrier que celui dont Aod se servit pour percer le roi Eglon, traversa d'un seul coup le cœur sacré de Jésus et celui de sa divine

Mère. (Ant. Ginther, *Consid.*, 18, *in Matre amoris.*)

3. D'un grand coup de son glaive, Samuel abattit à ses pieds le cruel Agag : *Et in frusta concidit eum Samuel* (I Reg., xv, 12); le glaive de Siméon ne blessa pas matériellement le cœur de Marie, mais plus cruel encore, il pénétra jusqu'au plus intime de l'âme : *Penetrabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus compagum quoque ac medullarum.* (Hebr. iv, 12. — *Id., ibid.*)

4. Abraham ne porta que pendant trois jours le glaive avec lequel il devait immoler son fils Isaac : *Ipse vero portabat in manibus ignem et gladium.* (Gen. xxii, 6.) Marie eut à porter dans son cœur le glaive de Siméon, non-seulement pendant trois jours, mais pendant trente-trois ans, mais jusqu'à la fin de sa vie : *O mucro Domini! usquequo non quiesces? ingredere in vaginam tuam; refrigerare, et sile.* (Jerem., xlvii, 6. — *Id., ibid.*)

5. Les riches offraient un agneau pour le rachat de leurs premiers-nés; Marie offre comme les pauvres, deux tourterelles : *Par turturum, aut duos pullos columbarum.* (Luc. ii, 24.)

6. La veuve dont il est parlé dans l'Evangile ne mit que deux oboles dans le tronc ; et le Sauveur qui considéra, non la valeur de l'offrande, mais l'intention avec laquelle elle était faite, publia tout haut qu'elle avait plus donné que tous les autres ; ainsi devons-nous dire de Marie offrant les deux tourterelles.

7. Quelque magnifiques qu'aient été les cérémonies faites dans le temple de Salomon au jour de sa dédicace, elles ne peuvent être comparées à celles de ce jour où Dieu lui-même entre dans son temple accompagné de la Vierge Marie sa bienheureuse Mère.

VII. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS POUR HONORER MARIE DANS CE MYSTÈRE.

Considérer que Marie dans sa Purification offre au Seigneur un double sacrifice :

1. Sacrifice d'elle-même; 2. sacrifice de son divin Fils.

1. Sacrifice d'elle-même : 1° Elle fait le sacrifice de sa volonté par l'obéissance à la loi ; 2° elle fait le sacrifice de son honneur, en se soumettant à des observances qui la font passer comme une femme ordinaire ; 3° elle fait le sacrifice de sa dignité de Mère de Dieu, puisque le Messie promis devait naître d'une Vierge.

2. Sacrifice de son divin Fils : 1° Elle l'offre pour le salut du monde et comme une victime publique ; 2° elle l'offre pour être mis en croix.

MOYENS AD EUMDEM FINEM.

Le fond de l'Evangile de cette fête est le dévouement de la sainte Vierge à la loi. Nous ne pouvons mieux honorer Marie dans ce mystère qu'en l'imitant dans ce dévouement, qui est caractérisé : 1° par la régularité ; 2° par la fermeté ; 3° par la persévérance.

Donc : 1° régularité par rapport aux devoirs qui nous sont prescrits par la loi à l'exemple de Jésus-Christ ; 2° fermeté pour vaincre les obstacles qui s'opposent à l'exécution de ces devoirs à l'exemple de Marie ; 3° persévérance dans l'observation de la loi à l'exemple de Siméon et d'Anne.

VIII. EMBLÈME.

TURTUR.

ÉCRITURE.

Turtur in oblationem Deo data. (Gen., xv, 9.)

Turtur hostia pro peccato. (Levit., v, 7.)

Turtur oblatio pauperum. (*Id.*)

Turtur dans hostiam secundum legem par turturum. (Luc, ii, 24.)

SAINTS PÈRES.

Turtur munda. (Hesych. *Orat. 2 Deip.*)

Turtur pudicissima. (S. Bernard., *in Serm.*)

IX. FIGURES.

SACRIFICES ANCIENS.

Sacrificium et oblationem noluisti; holocaustum et pro peccato non postulasti, tunc dixi : Ecce venio. (Ps. XXXIX, 7, 8.)

Tous les sacrifices de l'ancienne loi n'étaient que des figures de celui que fit en ce jour Marie, en présentant son fils au temple. Les prophètes l'avaient prédit, les patriarches le désiraient, les peuples l'attendaient. Les nuées n'ont plus à faire pleuvoir le juste, une Vierge l'a enfanté, c'est lui que cette Mère bénie entre toutes vient offrir en ce jour. C'est son premier-né, son Sauveur, son Dieu qu'elle présente à l'Eternel en victime de propitiation pour le monde. Quel spectacle! quel événement! quel mystère!

OFFRANDE DES PREMIERS-NÉS.

Sanctifica mihi primogenitum; mea sunt enim omnia. (Exod. XVIII, 2.)

Dieu voulut que les Juifs lui offrissent leurs premiers-nés, pour signifier que son fils devait souffrir en ce mystère comme le premier-né du genre humain.

ABRAHAM.

Dieu parla trois fois à Abraham au sujet de son fils. La première, pour le lui promettre, la seconde, pour l'assurer que toutes les nations seront comblées de bénédictions dans ce fils; et la troisième, pour lui demander l'immolation de ce fils. Dieu, pour faire répondre la vérité à la figure, observe à l'égard de la Vierge sainte la même conduite; il lui parle par trois diverses fois. Premièrement par la bouche d'un ange, pour lui promettre un fils. Voici lui dit l'ange, que vous concevrez, dans votre sein, et que vous enfanterez un fils qui sera le Fils du Très-Haut. Il lui parle ensuite par la bouche d'Elisabeth, qu'il remplit de son esprit, pour l'assurer qu'elle est comblée de bénédictions, et bénie entre toutes les femmes à cause de ce fils. Il lui parle enfin par la bouche de Siméon, qu'il remplit de son esprit, pour lui demander ce fils en sacrifice. Peut-on rien voir de plus juste que ce parallèle : L'ange envoyé à Abraham lui dit de ne point craindre : *Noli timere Abraham.* L'ange envoyé à Marie parle de même : Ne craignez point, Marie. Abraham met toute la nature à ses pieds, se préparant à immoler son fils, parce que Dieu le lui commande; et il préfère, dit saint Ambroise, la qualité de sacrificateur à la qualité de père : *Sacerdotem præstulit patri.* Marie de même préfère la qualité de sacrificatrice à sa qualité de mère, et elle offre son Fils pour servir un jour de victime. (*Eloges histor. de la Vierge Marie.*)

X. HISTOIRE ET ESPRIT DE CETTE FÊTE

1. HISTOIRE DE CETTE FÊTE.

Il serait difficile d'assigner avec précision l'époque à laquelle on a commencé à célébrer cette fête; mais il paraît certain qu'elle était établie en Orient avant le cinquième siècle, particulièrement dans les églises de Phénicie, de Syrie, de Chypre et d'Egypte. Plusieurs auteurs, à la suite de Baronius, pensent qu'elle fut établie à Rome, vers la fin du cinquième siècle, par le pape Gélase, à l'époque où il abattit les restes honteux de la fête des Lupercales, que les païens célébraient au mois de février en l'honneur du dieu Pan; mais il y a tout lieu de croire que le pape Gélase ne fit que donner à la fête de ce jour une plus grande solennité, pour détourner plus efficacement le peuple des superstitions païennes. Environ quarante ans après le pontificat de Gélase, l'empereur Justinien établit, ou plutôt renouvela cette fête à Constantinople, en 542, à l'occasion d'une mortalité extraordinaire, qui désolait plusieurs provinces de l'empire, et qui dépeupla presque entièrement la ville de Constantinople. Pour obtenir la cessation de ce terrible fléau, l'empereur eut recours à la protection de la sainte Vierge, et ordonna, de concert avec le patriarche et le clergé de Constantinople, qu'on célébrerait désormais dans tout l'empire, avec une grande pompe, la fête de la Purification de la sainte Vierge; ce que cette Mère de miséricorde témoigna lui être très-agréable : car l'histoire ajoute que la

maladie contagieuse cessa aussitôt par toute la ville.

L'usage de porter des cierges allumés à la procession et pendant une partie de l'office de ce jour, a donné lieu de désigner cette fête sous le nom de *Chandeleur*; cet usage paraît être aussi ancien que la fête; le but de cette cérémonie est de témoigner la part que prennent aujourd'hui les fidèles à la joie extraordinaire qu'éprouva le saint vieillard Siméon, au moment où il porta le Sauveur entre ses bras, et le célébra comme la lumière des nations et la gloire d'Israël.

La procession qu'on fait en ce jour, outre les raisons qui lui sont communes avec les autres processions en usage dans l'Eglise, paraît avoir pour but de rappeler ou de représenter le voyage que la sainte Vierge fit au temple de Jérusalem, portant Jésus entre ses bras.

Un autre motif, qui paraît avoir engagé les Souverains Pontifes à établir cette cérémonie, fut de consacrer au culte de Dieu, et de sanctifier par des vues de piété un ancien usage des païens, qui, pendant le mois de février, célébraient, dans les principales villes de l'empire, une procession solennelle, pendant laquelle ils parcouraient tous les quartiers des villes avec des flambeaux à la main. Cette cérémonie païenne portait le nom d'Amburbalia, par allusion au sacrifice, nommé Amburbium, qu'on offrait aux dieux infernaux à la suite de cette procession, après avoir conduit avec grande pompe la victime autour de la ville.

Ce n'est pas la seule cérémonie que l'Eglise ait empruntée au paganisme pour la sanctifier par un usage chrétien; il eut été bien difficile qu'elle n'en usât pas ainsi. Plusieurs cérémonies païennes, les processions, les cierges, l'encens, etc., avaient été empruntés à la religion juive, ou même a la religion patriarchale; le culte païen n'était même, en grande partie, qu'une mauvaise application des cérémonies établies d'abord en l'honneur du vrai Dieu; l'Eglise, en les adoptant, ne faisait donc autre chose que de les rappeler à leur institution primitive. Il est prudent, d'ailleurs, de sanctifier, en les rapportant à Dieu, des pratiques indifférentes en elles-mêmes, et qu'il eût été peut-être impossible d'abolir. (*Instructions sur les principales fêtes de l'année*, par un directeur de séminaire.)

2. ESPRIT DE CETTE FÊTE.

Les pensées que doivent inspirer cette fête nous sont clairement indiquées par les dispositions de Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge et des autres saints personnages dont parle l'Evangile :

1° Notre-Seigneur, présenté au temple par la très-sainte Vierge, s'offre lui-même à Dieu son Père, ou plutôt, il renouvelle et manifeste, par cette cérémonie extérieure, l'offrande qu'il a déjà faite du fond de son cœur, dès le moment de son entrée dans le monde; il s'abandonne sans réserve à la volonté de son Père; il consacre à la gloire de Dieu toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions et sa vie tout entière.

Souvenons-nous que nous avons été consacrés à Dieu dès notre enfance par le baptême, que nous nous y sommes engagés solennellement à faire la volonté de Dieu et à observer tous ses commandements. Renouvelons aujourd'hui ces engagements que nous avons peut-être si souvent et si grièvement violés.

Marie se soumet volontairement, en esprit d'humilité et d'obéissance à la loi de la purification dont elle était naturellement exempte; quelle leçon pour les pécheurs orgueilleux qui ne craignent rien tant que de paraître ce qu'ils sont, et qui s'inquiètent si peu de plaire à Dieu, pourvu qu'ils obtiennent l'estime des hommes.

Les grâces abondantes que reçoivent aujourd'hui saint Siméon et sainte Anne sont la récompense de cette foi vive qui les animait depuis si longtemps, et qui leur faisait attendre, avec une ferme confiance, le salut d'Israël; c'est dans cet esprit qu'ils allaient habituellement au temple, où ils s'efforçaient, comme tous les justes de l'Ancien Testament, de hâter par des vœux ardents les moments de la divine miséricorde.

Allons habituellement à l'église, non par coutume et par habitude, mais comme le saint vieillard Siméon, par le mouvement de l'esprit de Dieu; allons-y

pour adorer Notre-Seigneur comme notre pontife et notre victime, pour nous offrir par lui et avec lui à son Père ; et, toutes les fois que nous avons le bonheur de recevoir la sainte Eucharistie, entrons dans les sentiments de joie, d'amour et de reconnaissance dont le saint vieillard fut pénétré en tenant le divin enfant entre ses bras ; répétons avec lui le cantique : *Nunc dimittis*, nous détachant comme lui des choses présentes, et soupirant comme lui après l'heureux moment qui nous réunira pour toujours à notre Sauveur. (*Instructions sur les principales fêtes de l'Eglise*, par un directeur de séminaire.)

XI. COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE APPLIQUÉ AU SUJET.

Principes spéciaux.

1. CIRCONSCRIPTION DU SUJET.

Les nombreux personnages qui se rencontrèrent en ce jour dans le temple de Jérusalem, avaient fait donner autrefois à cette solennité le nom de fête des *Rencontres*. Outre ces nombreux personnages qu'il est nécessaire de mentionner, cette fête embrasse deux mystères : celui de la *purification* de la Mère et de la *présentation* du Fils. L'expérience a appris aux prédicateurs la difficulté qu'il y a à réunir tous ces faits dans un seul discours

Quel a été leur procédé? ils ont essayé trois manières différentes : les uns ont séparé les sujets ; les autres les ont unis et ont tenté de tout traiter ensemble ; les derniers n'ont fait qu'effleurer les mystères et se sont attachés aux moralités qu'ils fournissent.

La méthode des premiers est la meilleure. En circonscrivant le sujet à un seul mystère, on le traite plus à fond et plus solidement.

2. INVENTION.

SUR LE MYSTÈRE. 1° La présentation ; 2° la purification ; 3° les rencontres, c'est-à-dire Siméon et Anne ; 4° la prophétie de Siméon ; 5° la vie austère d'Anne ; 6° les cérémonies qui se font dans cette solennité, voilà les matières du sermon de ce jour.

SUJET MORAL. 1° Nécessité d'observer la loi de Dieu. (Bretteville, *Essais de panégyriques*) ; 2° nécessité du culte extérieur (Le P. Catrou) ; 3° immolation de la volonté dans Jésus-Christ et Marie ; des sens dans Jésus-Christ et Anne ; de la vie dans Jésus-Christ et Siméon (Bossuet) ; 4° manière de nous consacrer à Dieu comme des holocaustes. (Massillon.)

3. DISPOSITION.

1° PLAN. Il nous paraît plus dans l'esprit de l'Eglise d'ordonner son discours de manière à traiter de la Purification de la sainte Vierge, puisque c'est sous ce titre qu'est instituée cette fête. Au reste, on a toute liberté pour son dessein. La Colombière a réussi en réunissant les deux mystères : 1° Marie offre ce qu'elle a de plus cher, son fils ; 2° elle offre ce qu'elle a de plus précieux, l'honneur de sa virginité. Il en est de même de Chauchemer qui dit : 1° Marie se purifie dans ce temple pour servir de modèle aux pécheurs ; 2° Jésus-Christ se présente au temple pour être le modèle des justes.

Richard l'avocat a séparé les mystères : 1° Marie se soumet à une loi qui ne l'y obligeait pas ; 2° Marie s'y soumet malgré les difficultés qu'elle rencontre.

2° CONFIRMATION. L'exposition de l'Evangile sur les diverses circonstances de ce mystère est des plus frappantes. Aussi est-il des prédicateurs qui se sont bornés à commenter. Les saints Pères ont écrit sur ce point de magnifiques choses qu'il ne faut pas omettre. Les emblèmes, les figures, les comparaisons, les exemples, répandront sur tout le discours le plus vif intérêt.

4. ÉLOCUTION.

La narration et la description doivent dominer dans ce discours. Quels augustes personnages à dépeindre ! le divin enfant et sa sainte Mère ; le vieillard Siméon et la prophétesse Anne, puis les cérémonies symboliques de la fête. Bossuet a admirablement traité ce sujet en mettant en scène tous ces personnages ; son récit est noble, plein d'in-

térêt, et il en tire les plus belles moralités.

5. ACTION.

L'action dans le récit doit être calme; des regards fixes, un geste lent et rare, une pose de statue, mais une parole ferme et très-accentuée. C'est celle de l'orateur dans ce discours

XII. TRAITÉS REMARQUABLES.

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE. Dans son discours de *Occursu Domini*, il dit de belles choses sur ce mystère, quoiqu'il traite concurremment de plusieurs autres sujets, comme on fait dans l'homélie.

SAINT CHRYSOSTOME. On trouvera de bons matériaux dans son sermon *de Occursu Domini* ou *Hypapante*.

YVES DE CHARTRES. Il a traité dans son sermon sur ce sujet d'une manière spéciale les cérémonies de cette fête, dont il découvre les mystères.

SAINT BERNARD. Il a trois sermons sur cette fête. Dans les deux premiers, il explique allégoriquement les cérémonies de la solennité; mais dans le troisième, il parle expressément de la Purification de la Mère et de la présentation du Fils au temple. C'est celui de tous les Pères qui en dit les plus belles choses et qui en inspire les plus nobles sentiments.

ASCÉTIQUES.

SAINT THOMAS D'AQUIN. Ce grand docteur a une excellente instruction sur l'Evangile de ce jour, où il expose six vertus que la sainte Vierge a pratiquées dans ce mystère. Il indique ensuite le moyen de se purifier à son exemple.

DUQUESNE. Il a d'excellentes méditations sur ce point dans ses *Grandeurs de Marie*.

PRÉDICATEURS.

BOURDALOUE. Il a trois sermons pour cette fête; le troisième est sur la présentation de l'enfant Jésus au temple. Nous n'avons pas besoin de dire que les sermons de ce grand prédicateur doivent toujours être consultés.

LAMBERT. Dans un genre plus simple, cet auteur a une homélie très-instructive sur l'Evangile de cette fête.

XIII. PLANS DIVERS.

1° PLANS POUR SERMONS.

1er PLAN.

MARIE HONORE LA LOI ET EN EST HONORÉE.

(Geoffroy.)

1er POINT. — MARIE, DANS SA PURIFICATION, HONORE LA LOI

1. Par l'hommage le plus parfait.
2. Par l'hommage le plus parfaitement rendu.

2e POINT. — MARIE, DANS SA PURIFICATION, EST HONORÉE PAR LA LOI.

1. La loi proclame Marie Mère du Rédempteur.
2. La loi proclame dans Marie un droit de sacerdoce sur Jésus-Christ.
3. La loi proclame Marie médiatrice entre Dieu et les hommes.

2e PLAN.

ENSEIGNEMENTS DE MARIE DANS CE MYSTÈRE.

(Ségaud.)

1er POINT. — MARIE, DANS CE MYSTÈRE, NOUS APPREND A OBSERVER LA LETTRE DE LA LOI.

1. Marie ne prétexte pas, comme nous, des interprétations.
2. Marie ne prétexte pas, comme nous, des titres de dispense.
3. Marie ne prétexte pas, comme nous, des obstacles apparents.

2e POINT. — MARIE NOUS APPREND A OBSERVER L'ESPRIT DE LA LOI.

1. Marie apporte dans l'esprit de la loi un esprit de piété.
2. Marie apporte dans l'observation de la loi un esprit de charité.
3. Marie apporte dans l'observation de la loi un esprit d'austérité.

3e PLAN.

MARIE, MOTIF DE NOTRE CONFIANCE ET DE NOTRE IMITATION.

(Sensaric.)

1er POINT. — MARIE, EN PRÉSENTANT L'ENFANT JÉSUS, MOTIF DE NOTRE CONFIANCE.

1. Jésus-Christ, dans sa présentation, se montre notre Sauveur.
2. Jésus-Christ, dans sa présentation, se montre notre modèle.

2e POINT. — MARIE, DANS SA PURIFICATION, OBJET DE NOTRE IMITATION.

1. Marie s'offre avec Jésus-Christ.
2. Marie s'offre dans l'esprit de Jésus-Christ.

4e PLAN.

EXEMPLE DE MARIE.

(Lenfant.)

1er POINT. — MARIE NOUS DONNE EN CE JOUR LE PLUS SUBLIME EXEMPLE D'OBÉISSANCE A LA LOI.

1. Elle est pleine d'amour pour la loi.
2. Elle est pleine de courage à vaincre les difficultés de la loi.
3. Elle est pleine de zèle pour les intérêts de la loi.

2e POINT. — MARIE NOUS DONNE LE PLUS SUBLIME EXEMPLE DE GÉNÉROSITÉ A ACCOMPLIR LA LOI.

1. Son sacrifice surpasse tout par sa valeur.
2. Son sacrifice s'étend à tout par sa nature.
3. Son sacrifice réunit tout dans ses rigueurs.

5e PLAN.

EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST ET DE MARIE.

(Pacaud.)

1er POINT. — A L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST, NOUS DEVONS NOUS IMMOLER A DIEU SANS PARTAGE.

1. Avec préférence.
2. Avec empressement.
3. Avec plénitude.

2e POINT. — A L'EXEMPLE DE LA SAINTE VIERGE, NOUS DEVONS NOUS IMMOLER A DIEU EN UNION AVEC JÉSUS-CHRIST.

1. Nous avons besoin de la dignité de Jésus-Christ.
2. Nous avons besoin de la sainteté de Jésus-Christ.

6e PLAN.

JÉSUS-CHRIST, MARIE, SIMÉON.

(Du Trenil.)

1er POINT. — LE MÉRITE DE NOTRE SACRIFICE SE PREND DANS LE SACRIFICE DE JÉSUS-CHRIST.

1. Jésus-Christ nous consacre aujourd'hui comme victime.
2. Jésus-Christ nous sanctifie aujourd'hui comme prêtres.

2e POINT. — LA MATIÈRE DE NOTRE SACRIFICE SE TROUVE DANS LE SACRIFICE DE MARIE.

Elle sacrifie :

1. Ses richesses.
2. Son honneur.
3. Ses plaisirs.

3e POINT. — LA RÉCOMPENSE DE NOTRE SACRIFICE SE VOIT DANS LE SACRIFICE DE SIMÉON.

1. Siméon a les consolations de la bonne vie.
2. Siméon a les consolations de la bonne mort.

2° PLANS POUR PRÔNES ET INSTRUCTIONS FAMILIÈRES.

1er PLAN.

CONCIO I. — CUR CHRISTUS PRÆSENTARI IN TEMPLO ET DEIPARA PURIFICARI VOLUERIT ?

(Carthagène.)

1. Ut doceret obedientiam.
2. Ut doceret humilitatem.
3. Ut doceret gratitudinem.
4. Ne cui scandali occasionem præberet.
5. Ut docerentur pueri a teneris Deo servire.
6. Ut doceremur studere puritati.

2e PLAN.

CONCIO VII. — DE CEREORUM SIGNIFICATIS.

(Matthias Faber.)

PRIMA CONSIDERATIO. — REPRÆSENTAT CHRISTUM.

1. Ejus æternam generationem.
2. Temporalem generationem.
3. Vitam et Passionem.

SECUNDA CONSIDERATIO. — REPRÆSENTAT B. V. MARIAM.

TERTIA CONSIDERATIO. — REPRÆSENTAT QUEMVIS FIDELIUM

1. Vitam ejus naturalem.
2. Vitam gratiæ.
3. Vitam gloriæ.

3e PLAN.

1. Paraphrasis Evangelii hodierni.
2. Interpretatio cantici Simeonis SS. Patrum eruditione.

4e PLAN.

1re RÉFLEXION. — LA PLUS PURE DES CRÉATURES SE PURIFIE POUR OBÉIR A LA LOI DE MOÏSE. — NOUS DEVONS NOUS PURIFIER DE TOUT PÉCHÉ POUR OBÉIR A LA LOI DU SEIGNEUR.

2e RÉFLEXION. — LA PLUS TENDRE DES MÈRES OFFRE SON FILS A L'ÉTERNEL. — NOUS DEVONS CONSACRER A DIEU CE QUE NOUS AVONS DE PLUS CHER.

5e PLAN.

CONSIDÉRONS DANS CE MYSTÈRE :

1. L'obéissance de Marie se soumettant à la
2. Son ardente charité qui la porte à offrir fils pour le salut du monde.

XIV. AUTEURS A CONSULTER.

SAINTS PÈRES ET SAINTS DOCTEURS.

S. Methode, mart. — Orat. in Hvoapante.
S. Cyprien. — Serm. de Nat. Christi.
Origène. — Homil. 8, in Levit.
S. Grégoire de Nazianze. — Orat. 39.
S. Grégoire de Nysse. — Orat de Occursu Domini.

S. Ambroise. — L. 2, comment. in c., 2 Luc.
S. Chrysostome. — Serm. de Occursu Domini.
S. Cyrille d'Alexandrie. — L. 2, de Fide ad Reg.
S. Augustin. — Serm. 13, de Tempore.
Eusèbe d'Ephèse. — Serm. de Occursu Domini.
S. Ildephonse. — 2 Serm. de Eod.
Le V. Bède — Homil. de Eod.
S. Eloi. — Homil. de Eod.
Yves de Chartres. — Serm. de Eod.
S. Anselme. — In Luc., c. 2.
S. Odilon. — Serm. de Præsent.
Euthymius. — In C. 2, Luc.
L'abbé Rupert. — L. 2 in Levitic., c. 16.
Hugues de Saint-Victor. — 3 Serm. de Purif. B. V.
S. Bernard. — 3 Serm. de Eod.
S. Thomas. — Summa, part. 3, quæst. 37, art. 4.
— In Luc., c. 2.
L'abbé Guerric. — 6 Serm. de Purificat.
S. Laurent Justinien. — Serm. de Eod.

ASCÉTIQUES.

Spinelli. — Thronus Deip., c. 37.
Théoph. Reynaud — Dyptica Mariana.
Ginther. — Mater amoris. Consid. 18.
Grenade. — Memorial.
Du Pont. — Médit.
D'Argentan. — Confér. 19.
Nouet. — Médit.
Haineuve. — Id.
Bourgoin. — Id.
Croiset. — Année chrét.
Le Valois. — Œuvr. spirit.
Nepveu. — Réflex. chrét.
Duquesne. — Grandeurs de la Ste Vierge.
M. l'abbé George. — Fêtes de la sainte Vierge.
M. l'ab. Sauceret. — Culte catholique de Marie.

COMMENTATEURS.

Tous ceux qui ont commenté S. Luc.

PRÉDICATEURS.

Matthias Faber. — Conciones 14.
Franciscus Lucaburgensis. — Id.
Carthagène. — Homiliæ de Arcanis Deiparæ 16.
Grenade. — 1 Serm.
Molinier. — Id.
Biroat. — 3.
Texier. — 2.
La Colombière. — 2.
Duneau. — 2 Serm.
Cheminais. — 3.
Chauchemer. — 1 Serm.
Discours chrétiens. — 1 Serm.
Recueil de sermons. — Id.
Monmorel. — 1 Serm.
Lambert. — 65 Homélies.
Bourdaloue. — Mystères, 3 Serm.
Richard l'Avoc. — 1.
Anselme. — Id.
Bossuet. — 3.
La Roche. — 1.
Hubert. — Id.
De la Rue. — Id.
Terrasson. — Id.
Séraphin. — 2.
La Boissière. — 1.
Houdry. — Id.
Champigny. — Id.
Du Jarry. — Id.
Bourrée. — 2.
Bretonneau. — 1.
Massillon. — 1.
De la Rivière. — Id.
Ségaud. — Id.
Dutreuil. — Id.
Ciceri. — Id.
Seguy. — Id.
Clément. — Id.
C. de Neuville. — Id.
J. de Neuville. — Id.
Rivet. — Id.
Elisée. — Id.
Latour. — Id.
Torné. — Id.
Beurrier. — Id.
Le P. Richard. — Id.
Ligny. — Id.
Lenfant. — Id.
Doucet. — Id.

RÉPERTOIRES.

Labatha. — Tit. Maria.
Houdry. — Biblioth. des Prédicateurs, t. XV.
C. Martin. — Panorama des Prédicat., t. II, p. 217.

MARIALIA.

L'abbé Guerric. — 6 sermones hic.
D'Argentan. — Grandeurs de la Ste Vierge.

11 MAI.

DEUX INSTRUCTIONS FAMILIÈRES

1. SUR LA FUITE EN ÉGYPTE. — 2. SUR LE RETOUR D'ÉGYPTE.

1. INSTRUCTION FAMILIÈRE

SUR

LA FUITE EN EGYPTE

(Ex diversis.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N° I. — PLAN.

Ire CONSIDÉRATION.

FUITE EN ÉGYPTE

Subdivisions.

1. Soumission de Marie et de Joseph aux décrets divins.
2. Obéissance de Marie et de Joseph.
3. Massacre des Innocents.

IIe CONSIDÉRATION.

VOYAGE DANS LE DÉSERT.

Subdivisions.

1. Fatigues, souffrances.
2. Confiance en Dieu.

N. 2. — DEUXIÈME INSTRUCTION FAMILIÈRE.

N° 3. — MATÉRIAUX.

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Traits historiques.
IV. Comparaisons.
V. Motifs.
VI. Histoire et enseignement de ce mystère.
VII. Figures.

TEXTE.

Surge et accipe puerum et Matrem ejus, et fuge in Ægyptum. (MATTH., II, 13.)

C'est ainsi enfin que Marie vit bientôt s'accomplir cette autre prophétie de Siméon relative à elle-même : *Et tuam ipsius*, etc. Avant que Jésus fût né, Joseph et sa sainte épouse vivaient dans leur humble retraite, pauvrement sans doute, mais du moins avec paix. Mais aussitôt que Jésus leur est donné, il n'y a plus de repos pour eux, mais tour à tour ou tout à la fois, pauvreté, douleur, inquiétudes et souffrances. C'est que partout où entre Jésus, il y entre avec ses croix et toutes les contradictions qui doivent l'accompagner. « Levez-vous, a dit l'ange à Joseph : hâtez-vous de prendre l'enfant et sa mère et fuyez en Egypte. » « L'ange paraissait lui-même alarmé du péril de l'enfant, et il semble, dit un Père, que la terreur ait saisi le ciel avant que de se répandre sur la terre ; et cela, afin de mettre à l'épreuve l'amour et la fidélité de ceux qui possèdent Jésus et de leur prouver qu'on doit prendre part à ses croix, quand on a le bonheur de le posséder » et qu'on prétend le garder.

Ire CONSIDÉRATION.

FUITE EN ÉGYPTE.

1re SUBDIVISION. — SOUMISSION DE MARIE ET DE JOSEPH AUX DÉCRETS DIVINS.

Joseph, se levant aussitôt, éveilla son épouse, l'avertit de l'ordre du ciel. Dieu a parlé, Joseph a transmis ses ordres, et Marie, sans se demander pourquoi l'ange du Seigneur ne lui a pas apparu à elle-même et donné cet avis en même temps qu'à Joseph, sans s'arrêter à aucune de ces réflexions que se fût permises une âme imparfaite et susceptible d'amour-propre, Marie adore les décrets divins et s'empresse de s'y soumettre par l'obéissance. Elle nous apprend par là à recevoir avec respect les ordres du ciel par quelque voie qu'il lui plaise de nous les transmettre, fût-ce par des personnes d'une grâce inférieure à la nôtre. De plus, dans Joseph son époux, Marie voit son supérieur, et comme tel, elle juge qu'il doit avant elle être instruit des volontés divines, et qu'elle même doit les apprendre par lui.

Quel effet dut produire sur le cœur de Marie ce message, cet ordre subit du ciel? Quels sentiments durent s'élever tout à coup dans son âme à la vue des souffrances de tout genre qu'elle prévit pour son Fils ? Ce Fils, conçu et enfanté d'une manière si admirable et toute céleste, ce Fils, aux pieds duquel une étoile miraculeuse avait amené les Mages qui l'avaient honoré comme un roi, adoré comme un Dieu, ce Fils, craindre maintenant la mort et fuir secrètement!... Lui dont l'ange avait dit qu'il sauverait son peuple, à peine peut-il se sauver lui-même !... A de tels contrastes, quels sentiments éprouva alors le cœur de Marie, et quelles pensées durent agiter son âme? Mais, toujours soumise aux ordres des cieux qu'elle accomplissait toujours et ne scrutait jamais, Marie sentait trop bien le prix des grâces que lui avait prodiguées la main libérale de son Dieu, pour ne pas accepter volontiers quelques afflictions temporelles. Sa belle âme se fortifiait et s'endurcissait au milieu des agitations et des amertumes, comme s'endurcit le corail au sein de l'onde amère et agitée de l'Océan. Oui, heureuse Mère, reprenez votre sainte confiance : soyez pleine de force et marchez. Foulez à vos pieds l'aspic et le basilic, ne craignez pas le lion ni le dragon, heureuse Mère, qui portez un Dieu dans vos bras! Ayant avec vous le Créateur du ciel et de la terre, en lui vous trouverez partout votre héritage, votre repos, votre patrie.

2e SUBDIVISION. — OBÉISSANCE DE MARIE ET DE JOSEPH.

A l'ordre de Joseph, Marie partit donc aussitôt. Elle partit sans autre étoile que l'obéissance, sans autre nourriture que la volonté divine, sans autre appui que l'abandon à la Providence, sans autre richesse que Jésus. La promptitude de ce départ, que saint Matthieu nous exprime si clairement et si laconiquement en ces paroles de son Evangile : *Qui consurgens accepit Puerum et Matrem ejus*, cette promptitude fait paraître non-seulement l'obéissance de Marie, mais aussi sa pauvreté. Car l'habitude des riches, lorsqu'ils se préparent à un long voyage, est de disposer de

tous les biens qu'ils laissent, de préparer pour le chemin divers objets, habits convenables, linge, nourriture, argent, chevaux, équipages, etc.; et il leur faut plusieurs jours pour se procurer toutes ces choses avant que de se mettre en route. Mais il n'en est point ainsi pour Marie et Joseph : aussitôt avertis par l'Ange, aussitôt ils se lèvent, et la même nuit ils quittent leur pauvre chaumière et partent pour un voyage si long et si difficile, qu'à peine les hommes les plus robustes pourraient-ils le faire en quinze jours, et qu'eux sans doute ne pourront le terminer qu'en cinquante jours ou deux mois.

3e SUBDIVISION. — MASSACRE DES INNOCENTS.

En Hérode nous voyons un type à jamais inouï et souverainement abject d'hypocrisie et de malice, de cruauté et de fureur dégoûtantes. Pourquoi Jésus, humble de cœur, pourquoi Jésus dont le royaume n'était point d'ici-bas, pourquoi Jésus, pauvre et dans l'infirmité de l'enfance, a-t-il voulu être en butte à tout ce que la terre pouvait porter de malice et de fureur? C'est pour nous dire, lors même qu'il ne parle point encore, par ses exemples, bien plus éloquemment que par ses paroles : « Si l'on m'a persécuté, vous aussi on vous persécutera, » c'est pour nous consoler des petites persécutions qu'éprouve notre faible vertu, c'est pour nous montrer et par son exemple et par celui de la jeune et timide Vierge sa Mère, comment nous devons résister aux fureurs des persécutions, c'est-à-dire par le silence, par la fuite et par l'exil.

La voix déchirante, les cris de désespoir de Rachel pleurant ses fils, furent entendus non-seulement en Rama de Benjamin, mais, selon plusieurs, d'après saint Justin (*Dial. cum Triph.*), en Rama d'Arabie, et ils y soulevèrent, comme nous l'avons dit, cette vaillante tribu d'Arabes qui répondit aux lamentations de Rachel par un long cri de vengeance, et livra à Hérode une guerre que le monstre laissa sur les bras de son fils. Ces cris de Rachel parvinrent aussi jusqu'à Rome, aux oreilles de l'empereur Auguste, comme nous l'apprennent Macrobe (en ses *Saturnales*) et d'autres auteurs étrangers au christianisme. Mais les fiers enfants de Rome ignoraient la charité et l'humanité, et Auguste, apprenant de telles horreurs en même temps que la mort d'Antipater, se contenta de les stigmatiser par cette plaisanterie que personne n'ignore : « J'aimerais mieux être le pourceau d'Hérode que son fils. »

Rachel ne remplit pas seulement le monde de sa douleur, mais ses cris avaient pénétré le ciel, et le sang innocent de ses fils avait crié vengeance bien plus haut que celui d'Abel. Du ciel, et non d'ailleurs, devait venir le châtiment; et il ne devait pas tarder. Mais n'anticipons pas sur les faits : après de tels récits, le cœur sent le besoin de se reposer. Suivons donc Jésus et Marie dans leur fuite : nous dirons le châtiment d'Hérode après avoir admiré par quelles voies la Providence déjoua ses perfides desseins.

IIe CONSIDÉRATION.

VOYAGE DANS LE DÉSERT.

1re SUBDIVISION. — FATIGUES, SOUFFRANCES.

La longue distance qui sépare la Palestine de l'Egypte fut pour la sainte Famille une longue carrière de peines et de souffrances nouvelles. Combien Marie n'eut-elle pas à souffrir. Tantôt c'était la fatigue de ce long voyage qui abattait ses membres délicats, tantôt les vagues des sables mouvants suspendaient la marche et la remplissaient de crainte. Pendant le jour, elle souffrait de la chaleur accablante de ces brûlants climats : quand la nuit était venue, nul toit hospitalier ne s'offrait à leurs regards, pas un arbre pour s'abriter, pas même un peu de mousse ou de gazon pour leur servir de couche. C'était sur le sable, encore quand la tempête n'en soulevait pas les vagues, qu'il fallait prendre un repos devenu indispensable, et pendant lequel la froideur des nuits apportait un nouveau tribut de souffrances à des membres déjà accablés par la chaleur du jour. Tantôt une soif brûlante dessèche cette poitrine sur laquelle repose et sommeille Jésus : heureux encore quand une source bourbeuse et saumâtre vient s'offrir aux regards inquiets de Joseph. N'eurent-ils pas peut-être à souffrir de la faim? car leurs faibles provisions purent-elles suffire à ce long voyage; et dans leurs alarmes avaient-ils pris le temps de faire des provisions, ou la pauvreté le leur avait-elle permis? Que n'eurent donc point à souffrir ces divins fugitifs!

Un jour, Marie révéla à l'une des plus illustres amantes de son Fils les secrets célestes et les ineffables souffrances qu'elle éprouva alors (*sainte Véronique de Bin.*); cette âme initiée à ces secrets ne voulut et ne put rien redire de ce que Marie lui avait dit et montré, sinon cette édifiante et salutaire parole qu'elle avait entre autres ouïe de la Reine du ciel : « Tu vois, ma fille, avec quelles peines j'ai parcouru ce long trajet : eh bien! dans ma vie, j'en ai supporté de bien plus grandes encore, car toujours j'ai marché à travers toutes sortes de tribulations. Sache donc, ô ma fille bien-aimée, que nul mortel n'obtiendra du Dieu immortel aucune grâce s'il n'est auparavant affligé et dans son corps et dans son âme, et s'il ne souffre grandement. » Gravez, Marie! cette salutaire parole en mon âme, et apprenez-moi à souffrir comme vous, avec humilité, confiance, amour.

2e SUBDIVISION. — CONFIANCE EN DIEU.

Marie et Joseph cheminaient donc péniblement, « s'humiliant sous la puissante main de Dieu et jetant dans son sein toutes leurs sollicitudes, car ils étaient sûrs qu'il aurait grand soin d'eux. » (*Saint Pierre*, 1re *Ep.*, *c.* 5.) Que risquaient-ils en se soumettant en toutes choses à la divine volonté? Ils savaient mieux que l'Apôtre « que tout arrive pour le bien à ceux qui chérissent Dieu. » *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* Qu'ont-ils à craindre sous sa conduite? Si le tonnerre gronde, si la terre tremble et s'émeut sous leurs pas, si les vagues brûlantes les menacent, si les montagnes s'affaissent, si le ciel croule, si le monde rugit, si l'enfer se déchaîne,

que leur importe? Jésus est avec eux. Ce petit enfant qui sommeille sur le sein de sa jeune mère, sa providence ne sommeille pas, son cœur veille et son amour les conservera. Car il est écrit que celui qui demeure sous la protection du Tout-Puissant peut vivre en paix et sans alarmes : *Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur.* Celui qui donne aux fleurs leurs riches vêtements et aux petits des oiseaux leur nourriture, n'oubliera point sa famille. Marie, faites-moi souvenir que moi aussi je suis de sa race, comme dit l'Apôtre : *Ipsius et genus sumus* : Apprenez à mon cœur la filiale confiance qui doit caractériser vos enfants. Car où est donc celui qui vous ait aimée, Marie! vous et votre Fils, et qui ait été réduit à mourir de faim?

Aussi la bonté divine, en éprouvant Marie et Joseph, ne leur manqua point alors. Si nous en croyons une foule de traditions, de révélations, et d'auteurs anciens et respectables, le Ciel, dont ils portaient l'amour, les secourut et les consola de plusieurs manières ineffables. Tantôt les ange les accompagnaient; tantôt ils s'empressaient à leur servir, comme autrefois à Heli cheminant vers Horeb, des pains et des fruits, aliments convenables à la frugalité de Marie. Quelquefois c'étaient les arbres qui s'inclinaient pour saluer Jésus et Marie, pour offrir à la trinité de la terre la douce ombre de leur feuillage et leurs fruits en nourriture. D'autres fois, une source nouvelle jaillissait au désert pour étancher la soif des divins fugitifs.

Et pourquoi n'accueillerions-nous pas avec foi et bonheur ces faits appuyés sur des traditions, des révélations et des auteurs si nombreux, si anciens et si respectables? et pourquoi, M. F., hésiterions-nous à les rappeler?

Le mystère de la Fuite de la sainte Famille en Egypte est pour nous plein d'enseignements. Il nous apprend que nous devons nous soumettre aux tribulations et aux événements de cette vie. Si le Sauveur a tout supporté sans se plaindre, si la sainte Vierge et saint Joseph ont enduré avec patience les fatigues et les souffrances d'un long voyage, les amertumes d'un dur exil sur une terre étrangère, oserons-nous murmurer dans nos épreuves bien moins cruelles? Faisons, M. F., notre pèlerinage de ce monde avec les sentiments de résignation à la volonté de Dieu de la sainte Famille dans sa Fuite en Egypte, et pour nous encourager dans notre pénible chemin, invoquons à toute heure les saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph.

Ainsi soit-il!

Property of
... COLLEGE

2. INSTRUCTION FAMILIÈRE

SUR

LE RETOUR D'ÉGYPTE

(Ex diversis.)

PLAN

Ire CONSIDÉRATION.

SÉJOUR EN ÉGYPTE.

Subdivisions

1. Miracles.
2. Lumières de la foi.

IIe CONSIDÉRATION.

RETOUR D'ÉGYPTE.

Subdivisions

1. Mort d'Hérode.
2. Patience de Marie.
3. Retour.

TEXTE.

Surge et accipe puerum et matrem ejus, et vade in terram Israel; defuncti sunt enim qui quærebant animam pueri.
(MATTH., II, 20.)

Au milieu d'une succession d'inquiétudes et de paix, de souffrances et de consolations, la sainte Famille était parvenue sur la terre de Misraïm. Où dirigea-t-elle ses pas, et dans laquelle des nombreuses cités de l'Egypte fixa-t-elle son séjour? Les uns disent qu'elle s'établit à Hermopolis; d'autres prétendent que ce fut à Memphis. Ceux-ci la conduisent à Mataryek, et ceux-là à Babylone. Cette diversité d'opinions vient sans doute des traditions locales qui se conservèrent longtemps dans ces divers lieux, où peut-être elles subsistent encore. Nierons nous la vérité de ces traditions à l'exception de celle que nous allons adopter? Non, sans doute, car leur diversité n'est point contradictoire; et bien loin de les condamner, on conçoit aisément qu'elles peuvent s'accorder ensemble. Car il a bien pu se faire que Marie et Joseph aient séjourné dans tous ces lieux avant de se fixer définitivement dans quelques-uns, partageant ainsi les destinées de celui que les Ecritures appellent l'homme errant, *vir vagus*. Peut-être furent-ils forcés de passer d'un endroit à l'autre pour y chercher un pauvre gîte, du travail et leur subsistance, semblables en cela à celui que David appelle le divin mendiant, *mendicus*. Peut-être avant d'arriver à Hélénopolis, où il paraît très-certain qu'ils séjournèrent, les anges les conduisirent-ils par plusieurs détours, les faisant passer en plusieurs endroits, afin que le peuple d'Égypte vît la grande lumière dont Isaïe fait mention, et qu'elle éclairât ceux qui étaient assis dans la région et dans l'ombre de la mort.

Ire CONSIDÉRATION.

SÉJOUR EN ÉGYPTE.

1re SUBDIVISION. — MIRACLES.

On dit qu'au passage de Jésus et de Marie, les démons sortaient frémissants du corps des possédés; qu'abandonnant leurs idoles, ils descendaient avec

la rapidité de la foudre au fond de leurs cavernes infernales. On dit, et c'est ici une croyance admise, qu'à l'entrée de Jésus et de Marie en Egypte, il arriva que dans toute l'étendue de cette terre infidèle, ou du moins en maints endroits sur leur passage, les idoles, ébranlées sur leurs bases de granit, tombaient avec fracas, que les temples s'abîmaient, que les autels des fausses divinités s'écroulaient. Ainsi le rapporte Sozomène (*Hist.* 21), Origène (*Hom.* 3), Eusèbe (*Demonst.* 20), saint Athanase (*De Incarn. Verb.*) et plusieurs autres Pères. Evagre raconte dans sa *Vie des Pères* qu'il a vu de ses propres yeux, à Hermopolis, un temple dont toutes les idoles avaient été renversées et brisées au passage de la sainte Famille. Plusieurs ajoutent qu'effrayés d'un miracle si nouveau, les prêtres s'assemblent en toute hâte, interrogent les augures, consultent les astres, mais tout reste muet : car les démons eux-mêmes sentent à la vérité le bras de Dieu, mais ils ne savent point d'où sort cette vertu. Les plus savants d'entre les prêtres égyptiens n'ignoraient point qu'un Roi des Juifs viendrait dans ce royaume, et que les temples de leurs fausses divinités seraient détruits; mais ils ignoraient de quelle manière ceci devait se réaliser. Car qui eût dit que c'était ce petit enfant perdu dans la foule qui, d'un regard vers le ciel, ébranlait ainsi la terre? qui eût soupçonné que le souffle de ce petit enfant endormi entre les bras de cette pauvre femme inconnue, balayait, plus puissant que la foudre, tous ces monstrueux simulacres de mensonge, sous le poids desquels gémissait, depuis tant de siècles, cette pauvre terre de ténèbres? Mais aujourd'hui la lumière brille pour elle. Ainsi, disent les Pères, s'accomplit pour l'Egypte cet oracle d'Isaïe (*Ch.* XIX, 1) : « Voici que le Seigneur montera sur une nuée légère et entrera dans l'Egypte, et les idoles de l'Egypte s'ébranleront devant lui, et le cœur de l'Egypte se fondra au dedans d'elle-même. »

Et cette nuée sur laquelle était porté le Seigneur, c'était, ou bien l'adorable humanité qu'il avait prise en l'unité de sa personne, ou bien cette nuée que vit Elie sur le Carmel, c'est-à-dire Marie portant Jésus entre ses bras.

2° SUBDIVISION. — LUMIÈRES DE LA FOI.

Ainsi, par la présence du Fils de Marie, la foi du vrai Dieu prit racine en la terre d'Egypte ; l'idolâtrie y fut détruite, au moins dans les âmes de ceux qui avaient le cœur droit. Le chemin de la vérité et de la vie éternelle, que le démon avait fermé, fut ouvert, le soleil de justice l'éclaira ; et cette terre, jusqu'alors couverte de tant de ténèbres et désolée par une si longue idoâltrie, fut inondée de lumière et de grâce.

Tel fut, d'après Baronius et les Pères, le fruit de la présence du Seigneur prédite par Isaïe. Porté sur les bras de Marie, Jésus, en traversant le désert de cette plage infidèle, y répandit alors cette semence de bénédiction, y produisit le germe sacré de tant de saints anachorètes qui devaient bientôt faire fleurir ce désert comme un lys (*Isaïe*), le couvrir d'une ample moisson de grâce, y produire et y faire couler à longs flots le miel odorant et suave d'une sainteté toute céleste, d'une perfection tout angélique. Bientôt, dit Ludolphe de Saxe, bientôt celui qui viendra dans ces solitudes, sanctifiées dès ce jour par la présence de Jésus et de Marie, y verra avec admiration le désert devenu et plus saint et plus digne que n'était jadis le paradis de notre père Adam ; il y verra d'innombrables chœurs d'anges briller dans des corps

mortels; il verra ce vaste désert tout couvert de l'élite des héros de l'armée du Christ, des plus candides brebis de son royal troupeau, d'une multitude d'hommes mortels qui retracent et font briller sur la terre la conversation et la vie des vertus des cieux. Au commencement et du sein de son Père, le Verbe, par qui tout a été fait, avait semé avec une profusion infinie l'innombrable armée des astres dans l'immensité des cieux ; aujourd'hui, du sein de Marie, sa mère, il est plus libéral envers le désert qu'il ne le fut envers les cieux, et il le fait briller de plus d'habitants angéliques que les cieux ne comptent de sphères éclatantes. (*Lud. de Saxe.*)

IIe CONSIDÉRATON.

RETOUR D'ÉGYPTE.

On ne sait pas combien de temps la sainte Famille mangea le pain amer de l'exil. A la vérité, tous les auteurs s'accordent à dire que ce fut aussitôt après la mort d'Hérode que Jésus et ses parents revinrent de l'Egypte ; mais l'époque de cette mort étant incertaine, on est divisé sur la durée de l'exil de Jésus. Saint Epiphane témoigne qu'il dura deux ans ; Nicéphore, trois ans, d'autres six et même sept ans. N'eût-il duré que deux ans, toujours est-il qu'il dut paraître long à Joseph, malgré sa résignation. Quels furent pendant tout ce temps les travaux et les peines de Marie, ses voyages et ses actions célestes? Quels purent être les premières paroles et les premières actions de son Fils? « Il y a encore beaucoup d'autres choses que fit Jésus, dit l'apôtre bien-aimé en terminant son récit évangélique, et si elles étaient rapportées en détail, je ne crois pas que le monde pût contenir les livres où elles seraient écrites. » L'Evangile se tait donc, et sur la durée de l'exil de Jésus et de Marie, et sur les faits et les souffrances qui durent l'accidenter. D'un autre côté, nous venons de dire tout ce que la tradition nous offre de plus certain sur ce sujet.

1re SUBDIVISION. — MORT D'HÉRODE.

Le moment était proche où l'exil de Jésus, de Marie et de Joseph allait se terminer. Tombé malade à Jéricho, Hérode commençait à y goûter le calice de la justice et des vengeances du Très-Haut : la main de Dieu s'était enfin appesantie sur lui. Le premier, il avait persécuté Jésus et fait couler le sang des prémices de son Eglise : c'est pourquoi, le premier aussi, son nom infâme figure en tête de cette longue liste de morts tragiques et funestes dont la Providence a puni avec une terrible fidélité le crime de tous ses imitateurs. La plaie dont la main vengeresse du Très-Haut l'avait frappé couvrait et torturait tout son corps. Une chaleur lente, qui ne paraissait point au dehors, le brûlait et le dévorait au dedans. Il avait une faim si violente que rien ne suffisait pour le rassasier ; ses intestins étaient pleins d'ulcères ; de violentes coliques lui faisaient souffrir d'horribles douleurs ; ses pieds étaient enflés et livides ; une partie considérable de son corps était si corrompue que les vers en sortaient; ses nerfs s'étaient tous retirés et contractés, bien plus sans doute par le désespoir et la rage qui l'accablaient, que par les douleurs physiques qui le torturaient. Il ne respirait qu'avec une grande peine, et son

haleine était si infecte que ses courtisans même ne pouvaient plus s'approcher de lui. En vain de toutes parts il fait venir les médecins à son secours; en vain par leurs conseils il recourt à la bienfaisante vertu des eaux thermales de Callirhoé; qu'est-ce qui peut guérir quand c'est le Seigneur qui frappe?

En effet, d'après l'historien Josèphe, où nous puisons tous ces détails, tous ceux qui étaient témoins de l'état où se trouvait réduit ce malheureux prince demeuraient d'accord que c'était un châtiment manifeste et tout visible de Dieu pour le punir de sa cruauté et de ses impiétés. Cependant l'illustre historien se trompe, quand il regarde cette mort tragique comme la punition divine de la cruauté d'Hérode envers Judas et Matthias, qu'il avait fait tuer avec d'autres Juifs zélés et justes, parce qu'ils avaient abattu publiquement l'aigle d'or que le même Hérode avait élevé sur le frontispice du temple. La preuve que ces affreux tourments ne furent point la punition du meurtre de Judas et de ses compagnons, comme le dit Josèphe, c'est que, au rapport du même Josèphe, Hérode souffrait déjà de cette affreuse maladie lorsqu'il les fit tuer. Selon tous les auteurs ecclésiastiques, il était un sang plus pur et qui criait vengeance bien plus haut : c'était le sang des saints enfants bethléemites, le sang peut-être de Zacharie, la mort d'Elisabeth; c'étaient la persécution et les angoisses de Marie; c'était Jésus son Fils, meurtri en ses membres divins.

Le meurtre de Judas, de Matthias et de leurs compagnons ne fut pas le dernier crime d'Hérode. Loin de s'humilier sous la main de Dieu qui le frappait visiblement, ce monstre, se débattant sous les étreintes glacées de la mort, employait le peu qui lui restait de son infâme vie à faire couler plus de sang encore, comme si le sang eût dû adoucir ses douleurs ou charmer ses accès de rage. Il avait fait mourir son fils Antipater dans sa prison. Sachant que sa mort n'apporterait le deuil nulle part, mais partout la joie, il avait ordonné, sous peine de mort, à tous les principaux des Juifs de se rendre à Jéricho; il les avait fait ensuite enfermer dans l'hippodrome, sans nulle distinction de coupables ou d'innocents, et le monstre mourant, accompagnant ses prières de ses larmes, conjurait Salomé, sa sœur, par l'affection qu'elle avait pour lui, par tout ce qu'il y avait de plus sacré, de tuer dans l'hippodrome toute cette élite de la nation, aussitôt qu'il aurait fermé les yeux, afin, disait-il, que des larmes sincères coulassent à ses funérailles et que son deuil fût plus beau et plus grand que ceux mêmes qui accompagnent dans la tombe les princes les plus chéris. Quelle escorte pour son âme montant au tribunal de Dieu! Mais cette escorte, c'est en vain qu'il l'envia.

Hérode étant mort, l'ange du Seigneur apparut de nouveau en songe à Joseph; il lui parla en ces termes : « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère et retournez dans la terre d'Israël; car voilà qu'ils ne sont plus ceux qui cherchaient l'Enfant pour le faire périr. »

2e SUBDIVISION. — PATIENCE DE MARIE.

Mais, avant de quitter avec Jésus, Marie et Joseph, la terre de l'exil, qu'il nous soit permis de signaler ici la longue et salutaire leçon, le tout céleste exemple que vient de nous donner Marie d'une vertu trop peu connue, hélas! et pourtant si digne de l'être : je veux parler de la longanimité. On parle souvent de patience et l'on ignore la longanimité. Et pourtant la lon-

ganimité est à la patience ce que le fruit est à la fleur, ce que l'or le plus pur est à la gangue grossière qui le renferme. La longanimité, c'est non-seulement le perfectionnement et l'épuration, le divin couronnement de toute vertu et de tout mérite, mais c'est aussi la seule pierre de touche de leur solidité et la vraie marque de leur sincérité et de leur céleste pureté. « Rien de plus commun que les beaux commencements, a dit un Père de l'Eglise, mais rien de plus rare que la persévérance : *Incipere multorum est, perseverare paucorum.* On se fait un beau plan de vie dans une retraite ; mais bientôt on s'en écarte et l'on finit par l'abandonner tout à fait. On prend de généreuses résolutions au saint tribunal, et, après quelques jours d'exécution, elles s'évanouissent. Quelle ferveur la communion n'allume-t-elle pas parfois dans les âmes! mais ce n'est qu'un feu de paille qui s'éteint presque aussitôt. Dieu juge-t-il à propos de nous éprouver par des maladies et des infortunes; il peut se faire que notre premier sentiment soit un humble acquiescement à son adorable volonté; mais, si l'épreuve se prolonge, bientôt nous perdons patience, et en tout il en est ainsi. Voyez le peuple d'Israël au pied du mont Sinaï : d'abord il est plein de zèle pour le service du Dieu de ses pères; mais Moïse ne revenant pas, il s'ennuie, retourne au camp et adore le veau d'or. Voyez les disciples d'Emmaüs : Jésus, disent-ils, nous avait promis de ressusciter le troisième jour, et il ne paraît pas. Mais est-il donc fini ce troisième jour? non : il n'est encore qu'à la moitié de sa course, et déjà ils ont perdu l'espérance. Voyez les habitants de Béthulie : on leur promet qu'ils seront incessamment secourus ; et cependant le grand prêtre a peine à obtenir qu'ils attendent cinq jours avant de rendre leur ville aux ennemis. Voyez Saül en face des ennemis d'Israël : il attend un moment Samuel; mais bientôt il se lasse, et usurpant les fonctions sacerdotales, il attise l'holocauste.

Mais c'est surtout dans la prière que ce défaut de constance est tristement remarquable. Nous savons que la prière est infaillible; et cependant quand nous avons prié deux ou trois fois sans obtenir, nous tombons dans le découragement. Or qu'arrive-t-il de ces défauts de longanimité? C'est que nous gâtons toutes nos œuvres et en perdons les précieux mérites, et que toutes vertus s'évanouissent dans nos cœurs.

Oh ! que ne pouvons-nous mettre à profit l'exemple que nous donnent ici Marie et Joseph ! Sept années d'exil n'ont pu lasser leur patience ; ils attendent en paix la fin de leur épreuve, et ne sont pas moins soumis le dernier jour que le premier à la volonté toujours aimable du Seigneur. Aussi l'ordre du retour ne produit-il pas en eux cette joie déréglée que nous éprouvons en voyant finir nos souffrances. Uniquement attachés à la volonté divine, cette joyeuse nouvelle ne les fait pas sortir de leur calme accoutumé ; ils ne voient là qu'un nouvel ordre à exécuter pour faire plaisir au bien-aimé de leurs cœurs, et c'est ce motif seul qui les fait obéir avec célérité.

Joseph, s'étant levé, dit le texte divin, prit l'Enfant et sa Mère et s'en revint dans le pays d'Israël.

3e SUBDIVISION. — RETOUR D'ÉGYPTE.

Ce retour dans la patrie fut pour Marie et Joseph un nouveau voyage non moins fatiguant que le premier. C'était le même désert immense à traverser,

sans routes déterminées, les mêmes sables épais qui rendaient la marche excessivement pénible, les mêmes tourbillons de poussière à essuyer et à vaincre, le même soleil brûlant, le même manque d'asile pour s'abriter et se prémunir contre le froid des nuits, la même pénurie d'aliments et de ressources de toute sorte. Et même, selon saint Bonaventure, ce retour eut une difficulté nouvelle ; car, à sa venue, Jésus étant tout petit, Marie le portait aisément ; et maintenant il est devenu trop grand pour qu'elle puisse le porter, et il est trop petit pour qu'il puisse marcher seul. Cependant, malgré la fatigue des époux, celui qui porte les mondes était un léger et bien doux fardeau soit pour Marie, soit pour Joseph.

Etant parvenus sur les confins de la patrie, et avant d'entrer en Judée, le fidèle et prudent dispensateur à qui le Très-Haut avait commis le soin de sa famille prit des informations sur ce qui se passait dans le royaume.

« Pendant qu'il dormait, ayant reçu en songe, dit l'Ecriture, un avertissement » du ciel, qui l'initiait aux volontés de la Providence et dissipait ses incertitudes et ses craintes, Joseph dirigea la marche de la sainte Famille à travers les tribus de Dan et d'Issachar, dans la Galilée inférieure ; il longea le rivage de la Méditerranée, laissant Jérusalem à sa droite et arriva à Nazareth.

Ainsi s'accomplit ce double oracle du Seigneur : « J'ai rappelé mon Fils de la terre d'Egypte ; et il sera appelé le Nazaréen. »

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Pauper ego sum et in laboribus a juventute mea. (*Ps.*, LXXVII.)

Fuge, dilecte mi, assimilare capreæ hinnuloque cervorum. (*Cant.*, VIII.)

Emitte agnum, Domine, dominatorem terræ, de petra deserti ad montem filiæ Sion. Et erit sicut avis fugiens, et pulli de nido avolantes. (*Is.*, XVI, 1, 3.)

(Ægypte) habitabunt apud te profugi mei. (*Id.*, *ibid.*, 4.)

Occurentes sitienti ferte aquam, qui habitatis terram Austri; cum panibus occurrite fugienti; a facie enim gladiorum fugierunt. (*Id.*, XXI.)

Ecce Dominus ascendet super nubem levem et ingredietur Ægyptum, et commovebuntur simulacra Ægypti a facie ejus, et cor Ægypti tabescet in medio ejus. (*Is.*, XIX, 1.)

In die illa erit altare Domini in medio terræ Ægypti, et titulus Domini juxta terminum ejus. (*Id.*, *ibid.*, 19.)

Ex Ægypto vocavi filium meum. (*Osee.*, XI, 1.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Angelus Domini apparuit in somnis Joseph, dicens: Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum, et esto ibi usque dum dicam tibi ; futurum est enim ut Herodes quærat puerum ad perdendum eum.

Qui consurgens, accepit puerum et matrem ejus nocte et recessit in Ægyptum. (Matth., II, 13, 14.)

Defuncto autem Herode, ecce angelus Domini apparuit in somnis Joseph in Ægypto, dicens :

Surge et accipe puerum et matrem ejus, et vade in terram Israel. (*Id.*, *ibid.* 20.)

Et veniens, habitavit in civitate quæ vocatur Nazareth. (*Id., ibid.*, 23.)

II. SS. PÈRES.

Si pietatis esse diximus quod natus est Christus, quod fugisse legimus, ut repararet naturam, dicamus, ut fugaces revocaret, aufugisse, sicut et Adam, et Hevam a facie ejus fugientes revocavit. *Fuge in Ægyptum* : jam vide, qua miseria Christum puerum, et matrem invalit, ut nec illis tutum fuerit manere in patrio solo. His olim afflictionibus probati sunt Abraham, Jacob, Moyses : ipse etiam David toties ad circumvicinos populos transfugiens, quod se tyranni Saulis insidiis undique circumventum videret. Unde, et ait : *Quoniam et advena ego sum, et peregrinus, sicut omnes Fratres mei.* (*Ps.* 38.) (Orig., *Hom.*, 3.)

Gloriosa hæc fuga est fugere a facie peccati : sic fugit Jacob, matre suadente, sic fugit Moyses a facie Pharaonis, sic fugit David a facie Saulis, et Absalonis. (S. Ambr. *L. de Fuga sœculi*, c. IV.)

Nunquam te deseruit Mater tua, bone Jesu ! non in infantia, non in juventute, non in passione tua, nunquam tibi defuit ejus solatium, sed neque obsequium. In infantia passa est circumcisionis filii dolorem, Herodis persecutionem, nocturnæ fugæ amaritudinem ; in passione, Judæorum crudelitatem, quia voluntatem suam perfectissime divinæ conformarat, dicens : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* (S. Augustin., *Citat. a Vanh. Conc.*, 15.)

Sic res urget Christum infantem ? Sic ? non vacat sic res urget Christum intueri verecundiam Virginis, laborem Matris, sexus pudorem, periculum Joseph longinquitatis fatigationem, exitium totius domus, et quod his durius, Judæos peregrinaturos in gentibus, quibus nec ipsa est communio, imo est profundum legis transgressione naufragium. O quam dura est peregrinatio etiam inter cives fratresque ! sapit quid sit sua domus, qui sentit alienam. (S. P. Chrysol., *Hom.*, 151.)

III. TRAITS HISTORIQUES.

MIRACLES.

L'Evangile ne nous offre aucune particularité sur la fuite et le séjour de la sainte Famille en Egypte ; mais il en est quelques-unes que la tradition nous a conservées, et que nous nous plaisons à citer ici.

Après un voyage de cent quarante lieues, les fugitifs atteignirent Héliopolis, la ville natale de Moïse, où leur peuple avait fondé une colonie. A la porte de cette ville, dont la population se composait en grande partie d'Egyptiens et d'Arabes idolâtres, était un arbre majestueux auquel les Arabes établis sur les bords du Nil rendaient une sorte de culte. A l'approche de la sainte Famille, cet arbre abaissa lentement et gracieusement ses rameaux ombreux, comme pour saluer le jeune maître de la nature, que Marie portait dans ses bras. Et, s'il faut en croire Pallade et un grand nombre d'écrivains pieux, au moment où les divins voyageurs passaient sous les arceaux de la porte principale d'Héliopolis, toutes les idoles d'un temple voisin tombèrent la face contre terre. Joseph et Marie ne firent que traverser Héliopolis et se rendirent à Matarieh. (Orsini, *Hist. de la Vierge.*)

LE SYCOMORE.

On voit à Matarieh un sycomore antique que la plupart des étrangers viennent visiter. Il est surtout cher aux chrétiens, parce que, d'après la tradition, la sainte Famille venait souvent se reposer sous son ombrage. Un grand nombre de personnes ont pris plaisir à graver leur nom sur l'écorce de cet arbre majestueux, dont l'aspect produit des impressions d'autant plus vives qu'il rappelle à la piété chrétienne les souvenirs les plus propres à l'émouvoir. Le général Kléber, après la victoire d'Héliopolis, voulut visiter en pèlerin l'arbre de la sainte Famille, et y écrivit son nom sur l'écorce d'une des branches. Le baron de Géramb, qui l'a visité en dernier lieu, a cueilli quelques petits rameaux de cet arbre hospitalier, qu'il a emportés comme une relique précieuse.

LA FONTAINE MIRACULEUSE.

A cinquante pas au delà, dit le baron de Géramb, que nous allons citer ici tex-

tuellement, nous vîmes la fontaine de la Vierge, qui, d'après la tradition, est due à un miracle. Dieu la fit surgir du sein de la terre pour désaltérer l'enfant Jésus, Marie et Joseph, dans un pays brûlé par les ardeurs du soleil, où les plus rudes tourments du voyageur sont la faim et la soif. L'eau de cette fontaine est donc douce et agréable; celle de toutes les autres est saumâtre et de mauvais goût. Je sais bien que si je racontais cette merveille à un philosophe, il en rirait. De quoi ne rit pas un philosophe? J'en ai connu qui riaient même de la justice de Dieu. Quant à moi, sans prétendre qu'un tel fait mérite la même créance que si je le voyais consigné dans nos livres saints, je ne puis m'empêcher d'y remarquer une liaison, un rapport sensible avec les événements qui l'ont précédé. Il était si naturel que Dieu fît pour son Fils, pour Marie, pour Joseph, ce qu'il n'avait pas dédaigné de faire pour l'entreprise de Moïse, à la montagne d'Horeb, pour un peuple murmurateur et ingrat; et l'idée de la sainte Famille accablée de lassitude, se soulageant à l'onde pure d'une source qu'elle doit à la bonté de celui qui l'a fait avertir miraculeusement par un ange de fuir en Egypte, pénètre si profondément mon cœur, que je ne saurais résister au mouvement qui me porte à le croire. Mon âme se sent attirée, élevée vers le ciel par la considération de ce bienfait; et trouvant son bonheur à écouter la voix d'une tradition que ne dément aucun récit contraire, plutôt que les raisonnements d'une orgueilleuse et sèche incrédulité, elle admire, elle loue, elle bénit et se répand en actions de grâces. (De Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem.*)

SAINTE VÉRONIQUE.

Une sainte religieuse augustine, la sœur Véronique de Binasco, ayant été portée à se joindre en esprit au voyage de la sainte Famille en Egypte, entendit à la fin ces paroles de la bouche de Marie : « Ma fille, vous avez vu avec quelle peine et quelles souffrances nous sommes arrivés au terme du voyage; retirez de là cet enseignement, que rien ne s'acquiert sans peine; seulement, si vous voulez vous rendre cette peine plus légère, prenez avec vous Jésus et sa Mère. »

IV. COMPARAISONS.

1. De même que Moïse échappa à la cruelle loi de Pharaon, de même l'enfant Jésus échappa à la férocité d'Hérode.

2. Une tradition rapporte que dans le voyage de la sainte Famille à travers les sables brûlants du désert, un bel arbre inclina ses rameaux pour saluer Jésus et couvrir Marie de son ombrage. Serons-nous moins sensibles envers les pèlerins célestes que ne l'a été la nature inanimée?

3. Heureuses les cités qui eurent l'inappréciable bonheur d'ouvrir leur sein hospitalier à la sainte Famille exilée! plus heureuse l'âme qui porte toujours dans son cœur les noms bénis de Jésus, Marie, Joseph!

V. MOTIFS.

MOTIFS DE LA FUITE EN ÉGYPTE.

1. Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu montrer en cela qu'il était revêtu de notre nature : *Decuisse Christum, ut sicut esuriendo, sitendo, patiendo, ita quoque ipsa ratione fugiendi ostenderet se carnem gestare et hominem factum esse.* (S. Athan., *De Trinit.*)

2. Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu nous apprendre à nous soumettre aux événements, aux tribulations : *Christus venerat, ut quos præceptis docuerat, firmaret exemplis.* (S. P. Chrysol., *Hom.*, 151.)

3. Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu confirmer par son exemple ce qu'il enseigna plus tard, qu'il faut quelquefois fuir la persécution : *Si vos persecuti fuerint in una civitate, fugite in aliam.* (Matth., v, 23.) *Nec semper est fugiendum, nec semper est resistendum, sed pro temporis et negotii qualitate, et hoc et illud fieri oportet.* (Euseb., Emiss. *Hom. de fuga Chr.*)

4. Notre-Seigneur Jésus-Christ voulait accomplir la prophétie d'Osée : *Ex*

Ægypto vocavi Filium meum. (Os., XI, 1.)

V. Notre-Seigneur Jésus-Christ voulait montrer qu'il était venu appeler aussi les gentils à la foi.

VI. HISTOIRE ET ENSEIGNEMENTS DE CE MYSTÈRE.

HISTOIRE DU MYSTÈRE.

Hérode, ayant su que le Messie venait de naître, se prit a craindre pour son trône. Crainte stupide, que saint Fulgence lui reproche en ces termes : Que redoutes-tu? ô Hérode! Le roi qui vient de naître n'est pas venu pour lutter les armes à la main contre les monarques de la terre, mais bien pour établir son règne par ses souffrances et par sa mort. En conséquence, il attendait des saints Mages qu'ils lui dissent le lieu où Jésus était né ; mais quand il vit que les Mages l'avaient trompé, il ordonna la mort de tous les enfants qui se trouvaient autour de Bethléem. Alors un ange apparut en songe à Joseph, et lui dit : « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, et fuyez en Egypte. » Gerson pense que, pendant cette nuit même, Joseph avertit Marie, et que, prenant Jésus dans leurs bras, ils se mirent en route; c'est aussi ce qu'on est fondé à conclure de ce passage de l'Evangile : « Celui-ci se leva, prit l'Enfant et sa Mère, et pendant la nuit il se mit en route pour l'Egypte. » Ainsi, remarque avec douleur Albert le Grand, celui qui venait sauver les hommes devait donc fuir devant eux? C'est alors que commença à s'accomplir pour la pauvre Mère la parole de Siméon ; car il était à peine né, que déjà la persécution commençait à l'atteindre. Quelle peine ne fut-ce point pour Marie. remarque saint Chrysostome, que d'entendre prononcer ce triste arrêt d'exil : « Fuis loin des tiens, quitte le temple de Dieu pour la terre de l'idolâtrie. » — Pouvait-il y avoir de douleur plus grande que de trainer à cet exil son Fils si jeune et si frêle encore ?

ENSEIGNEMENTS DE CE MYSTÈRE.

La vue de Jésus et de Marie fuyant ainsi, nous fait une leçon de vivre en passagers, dans ce désert du monde, sans nous attacher à aucun des biens qu'il nous présente et qu'il nous faudra quitter un jour pour l'éternité. Nous n'avons point ici-bas de demeure permanente, mais elle est dans l'éternité où nous tendons. A quoi saint Augustin ajoute : « Homme, tu n'es sur la terre qu'un étranger, tu parais et tu passes. » La fuite de Jésus et de Marie nous est encore un enseignement qui nous fait embrasser les croix ; car nous ne saurions vivre sur la terre sans en supporter.

VII. EMBLÈME.

Théophylacte applique à Marie, dans ce mystère, cet emblème qui exprime sa résignation à la volonté de Dieu :

Tabula sum pictoria, pingat pictor quod voluerit ; faciat Deus quod ipsi placebit. (Theophylact., *in Luc.*, c. 1.)

VIII. FIGURES.

Hœdus. *Non coques hœdum in lacte matris suæ.* (*Exod.*, XXIII, 19.) Hoc est non occides Christum infantem et Matris ubera lactentem in gladio, qui reservatus est a Patre, ut aliquando in virili ætate regnaret a ligno, damna ligni ut solveret. (Ginther, *in Matre amoris et doloris, Consid.* 19.)

Joas. Il échappa seul au massacre des fils du roi Ochozias. (*L. Reg.* XI, 2.)

Josabeth. Ce fut elle qui sauva le petit Joas, figure de Marie emportant l'enfant Jésus en Egypte. (*Id., ibid.*)

12 MAI.

L'ENFANT JÉSUS RETROUVÉ AU TEMPLE

(Sermon par M. l'abbé Doucet.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N° 1. — PLAN

Ier POINT. — L'enfant Jésus au temple.

SUBDIVISIONS

1. L'enfant Jésus conduit au temple.
2. L'enfant Jésus laissé au temple.
3. Du pécheur qui perd son Dieu.
4. L'âme fidèle dans les sécheresses.

IIe POINT. — Jésus retrouvé au temple.

SUBDIVISIONS

1. Recherches du pécheur. | 2. Recherches de l'âme éprouvée. | 3. Résignation de Marie.

N° 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N° 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Traits historiques.
IV. Comparaisons.
V. Histoire et enseignements de ce mystère.
VI. Figures.

TEXTE.

Remansit puer Jesus in Jerusalem. (Luc. II, 43.)

M. F., la vie de la sainte Vierge s'écoulait à Nazareth silencieuse et uniforme. Chaque jour ramenait les occupations de la veille : la prière et le travail se succédant partageaient toutes les heures et les faisaient paraître plus courtes. Marie contemplait son Fils, méditait ses vertus, recueillait avec amour ses paroles et les gravait pour toujours dans son cœur : *Conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* (*Luc.* II, 19.)

De son côté, Jésus était soumis à sa Mère; il obéissait à toutes ses volontés et prévenait ses désirs : *Et erat subditus illis.* (*Ibid.*, 51.)

Cependant ces jours si purs et si doux ne furent pas sans nuage ; Dieu savait encore, au milieu de ce calme profond, éprouver sa servante, et, pour la tenir en haleine, lui ménager des souffrances. L'Evangile nous apprend qu'un jour Marie, ayant conduit son Fils à Jérusalem, le perdit à son retour, et le chercha pendant trois jours inutilement, jusqu'à ce qu'enfin elle l'eût trouvé dans le temple. Cette circonstance bien touchante de la vie de la sainte Vierge va fournir ce soir quelques pieuses pensées à notre méditation.

I^ER POINT.

L'ENFANT JÉSUS AU TEMPLE.

1re SUBDIVISION. — JÉSUS EST CONDUIT AU TEMPLE.

Et d'abord, M. F., la Mère de Jésus conduisait chaque année son Fils au temple de Jérusalem. La loi du Seigneur en avait fait un précepte, et Marie ne chercha jamais à se soustraire à un devoir. Heureuse la mère qui conduit ainsi son enfant aux pieds des saints autels; qui, pour dresser son jeune cœur à l'observance des préceptes, lui fait connaître de bonne heure le chemin qui conduit au temple, et lui accorde pour récompense de sa sagesse de venir offrir avec elle sa prière à Dieu! Hélas! quand les jours seront devenus mauvais, quand les orages auront passé dans le cœur de son fils, elle le perdra peut-être pour un temps; Augustin quittera sa mère, et ira loin d'elle, oublier, au sein des plaisirs, les premières leçons qui furent données à son enfance; mais il emportera dans ses égarements des souvenirs qui le ramèneront plus tard à la vertu; il se rappellera ces jours où Monique le conduisait par la main dans le sanctuaire du Seigneur, où cette mère chérie lui expliquait avec une douceur si grande les cérémonies saintes et leur mystérieuse signification; il se rappellera ce jour où, le menant pour la première fois à l'autel de la Vierge, elle lui montra une jeune mère tenant dans ses bras un petit enfant, et lui dit qu'il fallait être bien sage pour être aimé par l'enfant Jésus; il se le rappellera, et ce souvenir, resté comme un trait au fond de son cœur, le suivra partout et l'accompagnera toujours. O mère! vous le retrouverez donc ce fils que vous pleurez par tant de larmes; vous le retrouverez au temple, et il y reviendra, parce que c'est là que vous avez conduit ses premiers pas!

2e SUBDIVISION. — L'ENFANT JÉSUS LAISSÉ AU TEMPLE.

Jésus avait douze ans, et sa Mère l'avait mené, selon l'usage, à Jérusalem; et quand les jours de la solennité furent passés, Joseph et Marie s'en retournèrent; mais l'enfant demeura sans eux dans la ville; et après avoir marché pendant un jour, ils s'aperçurent alors de son absence. O cruelle absence, qui se fait sentir bien douloureusement au cœur de sa mère! Je me la représente en ce moment, tremblante et agitée, s'adressant sur la route à tous ceux qu'elle rencontre : O vous tous qui passez sur le chemin, voyez s'il est douleur pareille à ma douleur, j'ai perdu la lumière de mes yeux, la joie de mon cœur et la vie de mon âme : j'ai perdu mon fils! Ah! si vous l'avez enlevé, dites-moi donc où vous l'avez mis : j'irai, la fatigue ne m'arrêtera pas; je le presserai encore dans mes bras; je le ramènerai avec moi, je serai heureuse en le voyant encore; ayez pitié de mes sanglots, ayez pitié d'une mère qui a perdu son fils!

Tantôt, se frappant la poitrine, elle s'accuse elle-même, et se reproche de n'avoir pas veillé, car elle le croit ainsi, sur le saint dépôt que lui avait confié le Seigneur; tantôt, à genoux sur la route, elle s'adresse au ciel et lui

redemande son fils. C'est l'épouse d'Adam, pleurant immobile sur le corps de son Abel; c'est Rachel, qui refuse toute consolation, parce que ses fils ne sont plus; c'est plus que tout cela : c'est Marie pleurant Jésus.

3e SUBDIVISION. — DU PÉCHEUR QUI PERD SON DIEU.

Or, M. F., les saints nous ont montré dans cette circonstance une image frappante de ce qui se passe quelquefois en ce monde. L'âme chrétienne perd aussi son Dieu, qui se dérobe à elle et qui l'abandonne. Et il y a deux manières de perdre Jésus-Christ, sur lesquelles je dois appeler votre attention : on le perd par le péché, et c'est une punition ; on le perd par les désolations intérieures, et c'est une épreuve. Oui, M. F., on perd Jésus-Christ par le péché ; il sort d'une âme où le démon vient d'entrer, il se dérobe à ses regards, il la laisse seule avec l'affreux ami qu'elle a voulu choisir.

Ainsi, dans les jours anciens, quand le temple du Dieu d'Israël dut être profané par de sacriléges ennemis, les anges protecteurs du saint lieu se retirèrent pour n'être pas témoins de sa désolation. On entendit une voix qui s'écriait : *Sortons d'ici!*... Et après leur départ, le sanctuaire fut souillé, et une idole impure fut placée sur les ruines de l'autel. Perdre ce Dieu qui fait au ciel la joie des anges et le bonheur des élus, et retrouver à sa place l'ange des ténèbres, le tyran de l'enfer et le bourreau des réprouvés; perdre Jésus, son amitié, sa grâce, la suavité de ses entretiens, la douceur de ses bénédictions, les consolations de son amour ; et voilà pourtant, pécheurs qui m'écoutez, voilà le sort que vous vous êtes fait à vous-mêmes. Vous avez perdu Jésus, cet ami de votre enfance, qui reçut autrefois vos premières promesses et vos premiers serments; qui bégayait pour vous les leçons si simples de la foi, qui vous appelait à manger avec lui un pain délicieux, dont le souvenir peut-être a fait couler plus d'une fois vos larmes! Oh! que vous êtes à plaindre d'avoir perdu Jésus!

Vous avez perdu Jésus, ce bienfaiteur charitable qui voulait votre bonheur, qui ne vivait que pour vous, qui vous comblait chaque jour de bénédictions plus abondantes. Oh! que vous êtes à plaindre d'avoir perdu Jésus!

Vous avez perdu Jésus, ce maître indulgent, qui vous pardonnait avec tant de facilité, qui vous rendait bientôt son amour, quand vous veniez à ses pieds solliciter votre grâce, qui rendit tant de fois à l'enfant prodigue la robe de son innocence et sa place au festin paternel. Oh! que vous êtes à plaindre d'avoir perdu Jésus!

Encore si vous sentiez votre perte, si vous pouviez pleurer vos désastres ; mais vous restez froids, vous demeurez insensibles. O mon Dieu! préservez-nous d'un pareil châtiment!

4e SUBDIVISION. — DE L'AME FIDÈLE DANS LA SÉCHERESSE.

L'âme fidèle perd aussi quelquefois son Dieu. Sans avoir oublié ses promesses et rompu ses engagements, elle se trouve quelquefois sur la route de la vie seule avec elle-même. Elle croyait marcher avec Jésus, et voilà qu'il vient de l'abandonner ; elle comptait sur son secours, elle attendait une lumière, un conseil, une grâce: il s'est éloigné, elle a perdu Jésus. Ame

affligée, oh! vos douleurs ne seront pas éternelles; c'est une épreuve ménagée par le ciel à votre amour. Jésus aime à voir ces larmes que vous versez en secret; elles sont pour lui la preuve de votre affection sincère; ayez courage, vous le retrouverez un jour. Cherchez, comme Marie, ce Dieu qui se cache à vos regards; cherchez avec patience au milieu de ce désert aride et sans eau, dans lequel il vous a laissée; cherchez avec courage dans cette nuit obscure qui vous environne; le jour va bientôt paraître, et le divin soleil que vous attendez vous illuminera de ses feux.

II^e^ POINT.

JÉSUS RETROUVÉ AU TEMPLE.

1^re^ SUBDIVISION. — RECHERCHE DU PÉCHEUR.

C'est à Jérusalem, c'est dans le temple du Seigneur que Marie doit retrouver son Fils; après l'avoir cherché d'abord parmi ses parents et ses amis, elle retourne à Jérusalem. Et ici, M. F., comment ne pas nous étonner des longs tourments de cette mère? Trois jours sans son fils! Oh! quel supplice pour son cœur! Comme les heures sont longues pour une mère qui a perdu son fils!...

Et vous, chrétiens, n'y a-t-il pas longtemps déjà que vous avez perdu votre Dieu? Peut-être le cantique de la résurrection s'est-il fait entendre plus d'une fois sur le tombeau où vous dormez, sans que pour cela vous vous soyez éveillés pour aller chercher votre Dieu.

Peut-être l'avez-vous perdu depuis ce jour où pour la première fois il devint lui-même la nourriture de votre âme. On ne vous a point revus depuis lors à son banquet. Cherchez le Seigneur pendant que vous pouvez encore le trouver. Un jour peut-être s'accomplirait cette effrayante menace : Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans vos péchés.

Mais que vous dirai-je, à vous, âmes affligées, qui avez aussi perdu votre Dieu depuis longtemps; à qui depuis bien des jours il a retiré les consolations d'un amour affectueux et sensible? Ah! souvenez-vous que plus l'épreuve est pénible, plus aussi la récompense sera grande. Dieu vous tiendra compte un jour de ces soupirs qui tant de fois sont montés inutilement vers le ciel; de ces larmes qui ont trouvé si longtemps son cœur inexorable; de ces prières qui furent souvent une croix, et une croix sans onction; de ces désolations enfin que la piété seule peut comprendre, et que Dieu seul peut récompenser.

C'est dans le temple que Marie rencontre son Fils : il était assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant, quand sa Mère, en le retrouvant, retrouva le bonheur et la vie. Chrétiens, qui avez perdu Jésus, c'est dans le temple que vous le retrouverez aussi.

Si sa perte est la punition de vos péchés, il est dans sa maison une piscine salutaire au bord de laquelle il vous attend pour vous guérir. Allez à la fontaine de Siloé, pauvre aveugle qui n'avez plus de guide, vous y retrouverez Jésus; il ouvrira vos yeux, et vous le verrez encore. Oui, pécheurs, Jésus, vous ne le trouverez point ailleurs. Il n'est point dans ces sociétés mon-

daines où vous allez déguiser, sous une apparence de joie bruyante, les remords qui pèsent sur vous et vous accablent; il n'est point dans ces sanctuaires de la science où le flambeau de la foi ne prête point à vos pas chancelants ses divines clartés; il est dans son temple, c'est là qu'il faut le trouver. On vous dira dans le tribunal sacré ce que vous devez faire pour vous rapprocher de lui; ou plutôt il reviendra lui-même à vous, il vous parlera par la bouche de son ministre, il rentrera dans votre cœur avec le pardon de vos fautes, et vous serez heureux quand vous le posséderez de nouveau.

2e SUBDIVISION. — RECHERCHE DE L'AME ÉPROUVÉE.

C'est au temple encore que l'âme éprouvée doit retrouver Jésus. C'est au pied de cet autel qu'elle viendra le chercher dans la communion, ou du moins dans la prière. Oui, sur cette route où vous cheminez péniblement, comme autrefois le prophète accablé sous le fardeau de la vie, l'ange du Seigneur vous présente, comme à lui, le pain de la solitude; obéissez à sa voix, n'écoutez point de vaines terreurs qui vous éloigneraient de lui davantage. Mangez, mangez à la sueur de votre front, s'il le faut, ce pain mystérieux que vous aimez et que vous redoutez tout ensemble; et si vous avez la foi, dit saint Augustin, l'absence du Seigneur n'est pas une absence véritable; il est caché pour vous sous les voiles de l'Eucharistie : *Absentia Domini non est absentia; habeto fidem, et tecum est quem non vides.*

Que si de sages conseils vous permettent de vous éloigner encore du festin de l'Agneau, vous pourrez néanmoins retrouver Jésus dans la prière. Priez, et le calme renaîtra dans votre âme, et vos larmes seront bientôt séchées, et vos douleurs seront consolées. Priez, et, malgré la sécheresse qui vous désolera peut-être encore, le Dieu qui a tout promis à la prière vous fera sentir de nouveau sa divine présence, et remplira votre cœur des plus douces consolations. Enfin, priez, et l'épreuve passagère que vous envoya le Seigneur sera pour vous une augmentation de mérite et un principe de gloire.

3e SUBDIVISION. — RÉSIGNATION DE MARIE.

Marie dit à son fils : Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous? Voyez avec quelle douleur votre père et moi nous vous cherchions. Sans doute elle a bien droit, cette pauvre mère, de parler à son fils des chagrins que sa trop longue absence avait amassés sur son front. Mais, M. F., Marie est née pour souffrir, je vous l'ai dit une fois. Ecoutez la réponse que lui fait Jésus : Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je dois m'occuper aux choses qui regardent le service de mon Père?... O parole déchirante pour le cœur de Marie? Voilà donc la seule consolation qui la dédommage de ses alarmes et de ses souffrances! Pourquoi me cherchiez-vous? O Jésus! pouvez-vous le demander? Elle vous cherche, parce qu'elle ne peut vivre sans vous; elle vous cherche, parce qu'elle souffre depuis trois jours d'inexprimables douleurs; elle vous cherche, parce qu'elle est votre mère. Pourquoi me cherchiez-vous? Fallait-il donc qu'elle s'en allât tranquille après vous avoir perdu? Oh! c'est un sacrifice que vous n'obtiendrez point de son amour.

Et toutefois, M. F., Marie se garde bien de murmurer. Il est vrai,

cette parole l'afflige, et d'autant plus qu'elle ne comprend pas encore le mystère de la conduite de son Fils. Mais elle adore en secret des desseins qui sont encore cachés pour elle; elle sait que les voies de la Providence, pour être impénétrables aux regards humains, n'en sont pas moins saintes et vénérables; que les rigueurs apparentes du ciel sont souvent la preuve de l'amour que porte le Seigneur à ses élus. Elle le sait, et elle se résigne.

Pour nous, si Dieu quelquefois se montre sévère à notre égard, nous nous plaignons bientôt; nous accusons ses desseins; nous versons partout l'amertume de notre cœur, et dans le découragement où nous sommes tombés, nous accueillons avec dédain les plus douces consolations de la foi! Ah! l'exemple de Marie nous condamne en ce jour, il nous apprend à nous résigner dans les épreuves que le ciel nous envoie, et à supporter avec patience les saintes rigueurs de notre Dieu; il nous apprend en un mot à l'aimer et à souffrir.

Ainsi, M. F., pour résumer ici ce que nous venons de dire, les âmes qui perdent leur Dieu sont de deux sortes : les âmes coupables et les âmes éprouvées. Marie est la figure de celles-ci et le refuge de celles-là. C'est à la sainte Vierge que doivent s'adresser les pécheurs : *Refugium peccatorum, ora pro nobis.* C'est à elle qu'ils doivent recourir pour retrouver leur Dieu, pour rentrer en grâce avec lui. Elle leur dira, car elle le sait, à la vérité par une expérience bien différente de la leur, elle leur dira combien l'on souffre quand on l'a perdu, combien l'on est heureux quand on le retrouve, et par ses prières elle leur obtiendra la grâce de pleurer la perte qu'ils ont faite par le péché, et le bonheur de la réparer par la pénitence. *Refugium peccatorum, ora pro nobis.*

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(Ex diversis.)

PLAN

I^re^ RÉFLEXION.	II^e^ RÉFLEXION.	III^e^ RÉFLEXION.
MARIE FIGURE DES AMES JUSTES DONT DIEU SE RETIRE.	MARIE IMAGE DE CEUX QUI ONT PERDU LEUR DIEU.	JOIE DE MARIE EN RETROUVANT L'ENFANT JÉSUS.

TEXTE.

Post triduum invenerunt illum in templo sedentem in medio doctorum, audientem illos, et interrogantem eos. (Luc., II, 46.)

Ce glaive de douleur que le vieillard Siméon avait prédit à Marie devoir percer un jour sa sainte âme se fait sentir aujourd'hui vivement et d'une manière infiniment pénétrante; elle commence à faire l'essai de ce calice de fiel et d'absinthe, dont il lui faudra boire jusqu'à la lie sur le Calvaire. Ne m'appelez plus bienheureuse, dit-elle, mais appelez-moi la femme de douleur, car je suis toute plongée dans la tristesse; le Seigneur avait regardé la bassesse de sa servante, il m'avait comblée de gloire et d'honneur en me rendant la Mère de son Fils; aujourd'hui il me plonge toute dans l'amer-

tume en me l'enlevant, et me rend la plus désolée des mères : *Amaritudine valde replevit me Omnipotens.* (*Rut.*, I.)

A quoi vous comparerai-je, Vierge innocente? quelle idée donnerai-je de l'inquiétude que ressentit votre cœur sacré durant ces trois jours de recherche? quelle image trouverai-je qui en fasse comprendre l'excès : *Cui comparabo te vel cui assimilabo te, virgo filia Sion?* (*Thren.*, III.) Figurez-vous quelle fut la douleur de Ruben lorsque, ne retrouvant plus le jeune Joseph, son frère, dans la citerne où il l'avait fait descendre, dans le dessein de l'arracher à la violence de ses autres frères, il déchira ses vêtements et s'écria : « L'enfant ne paraît plus, et que deviendrai-je, hélas! » *Puer non comparet et ego quo ibo?* (*Gen.*, XXXVII.) Ou plutôt quelle fut celle de Jacob leur père, lorsque, lui ayant fait présenter sa robe teinte dans le sang d'un chevreau, selon qu'ils l'avaient concerté, il crut qu'une bête cruelle avait dévoré son fils Joseph, et ne voulut pas recevoir de consolation, disant à ceux qui essayaient de lui en donner : « Je pleurerai toujours jusqu'à ce que je descende avec mon fils dans le sépulcre. » Représentez-vous encore de quels mouvements était agité le cœur d'Anne, mère du jeune Tobie, lorsque, voyant le temps marqué pour son retour expiré, et que cependant il ne revenait pas, elle versait des larmes sans fin et rejetait toute consolation. « Ah! mon fils, mon fils, » disait-elle à demi étouffée par ses sanglots, « pourquoi vous avoir envoyé si loin, vous qui êtes la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie, notre unique espérance, qui seul nous teniez lieu de toutes choses? »

Tous ces exemples ne peuvent donner qu'une idée imparfaite de la douleur et de l'empressement de Marie.

I^re^ RÉFLEXION.

MARIE FIGURE DES AMES JUSTES DONT DIEU SE RETIRE.

La réjouissance pascale fut changée en deuil pour elle; pour en pouvoir comprendre l'excès, il faudrait celui de son amour, qui en était la mesure.

D'où vient, me pourrez-vous dire, que l'enfant Jésus se dérobe à Marie et à Joseph, sachant l'inquiétude et l'affliction mortelle qu'il leur causait par son absence? Ne pouvait-il pas leur épargner tant de pas et de larmes? Mais ignorez-vous que c'est ainsi qu'il traite ceux qu'il chérit le plus? Marie, comme le premier et le plus noble membre du corps dont il est le chef, reçoit la plus abondante communication de ses peines intérieures et du délaissement qu'il a voulu souffrir de la part de son Père. Tous ceux qui lui appartiennent doivent se résoudre et se préparer à ces privations; elles nous sont d'autant plus nécessaires qu'une prospérité spirituelle trop longue nous endormirait ou nous inspirerait de l'orgueil; elle nous ferait oublier que nous sommes dans un exil et dans un lieu de tentations; nous ne soupirerions pas après notre renouvellement; nous ne dirions pas : Hélas! que mon pèlerinage est long! Hâtez-vous, Seigneur, de sortir mon âme de cette prison. C'est pour cela que l'Epoux se cache et s'enfuit, qu'il nous laisse dans les ténèbres des sécheresses, des aridités; en un mot, qu'il nous laisse à nous-mêmes.

Que faire et que devenir en ces états pénibles, où le ciel est de bronze et d'airain; où notre âme, semblable aux montagnes de Gelboé, frappées de malédiction, ne reçoit ni pluie ni rosée; où nous n'entendons au dedans de nous que réponse de mort? Ah! c'est alors qu'il faut se soutenir par la fermeté de la foi et d'une charité mâle, espérer contre toute espérance, et dire avec Job : Quand il me tuerait, je ne laisserai pas d'espérer en lui; bien loin de tomber dans l'abattement et de se relâcher de ses pieux exercices, il faut

redoubler sa confiance et prier plus qu'à l'ordinaire, ainsi que Jésus-Christ dans son agonie : *Factus in agonia prolixius orabat.* (*Luc.*, XXII, 43.) Il faut, à l'imitation de Marie, chercher le bien-aimé sans se lasser, sans se rebuter, sans craindre la fatigue, et le conjurer instamment de nous rendre la lumière de son visage et le sentiment de sa présence.

II^e^ RÉFLEXION.

MARIE IMAGE DE CEUX QUI ONT PERDU LEUR DIEU.

Mais Marie n'est pas seulement ici le modèle et la figure des âmes saintes dont Dieu se retire quelquefois pour épurer la vertu, voulant, par cette soustraction de la douceur de sa grâce, les établir solidement dans l'humiltié et l'esprit de la foi, les détacher de tout ce qu'il y a de sensible dans la dévotion même ; notre innocente Vierge est encore l'image des pécheurs qui ont eu le malheur de perdre Jésus-Christ par leur pure faute, et dont la malice a chassé son esprit de leur cœur. Ne vous étonnez pas de m'entendre dire que quoique Marie fût exempte de tout péché et ne fût coupable en cette rencontre d'aucune négligence, cet oubli n'ayant été que l'effet ordinaire de la conduite d'un esprit humain, qui ne peut penser à tout, ou plutôt d'une disposition secrète de la Providence, qui conduisit tout ceci pour sa gloire, ne soyez pas, dis-je, surpris que je vous la donne comme la figure de ceux qui ont perdu la grâce par leur faute, puisque son Fils, quoique impeccable par nature et la sainteté même, a été la figure des pécheurs. Heureux ces pécheurs, s'ils sentent la grandeur de leur perte et travaillent de toute leur force à la réparer ! Heureux s'ils le cherchent avec la vive et la profonde douleur, l'empressement, la diligence, la persévérance, les larmes qui sont le signe d'un cœur brisé de regret, et de l'amour avec lequel Marie le chercha. Malheureux, au contraire, ceux qui ne sentent pas cette perte infinie, semblables au profane Esaü, lequel se mit peu en peine de ce qu'il avait vendu son droit d'aînesse pour un plat de lentilles ! Insensés, qui, loin de déplorer leur malheur avec des larmes amères et qui ne tarissent point, commettent le crime en riant et comme en se jouant : *Quasi per risum* (*Prov.*, XI), et diffèrent de jour en jour de chercher leur Dieu, se flattant qu'il en sera toujours temps, quoiqu'il assure positivement lui-même qu'il y en a un où on ne le trouve plus ; et qu'après avoir abusé de sa longue patience et méprisé les richesses de sa bonté, on meurt dans le crime et on éprouve la sévérité effroyable de ses vengeances ! Quelle folie, quelle témérité, quelle présomption criminelle, de s'imaginer qu'on cherche Dieu, lorsqu'on ne quitte pas la voie large directement opposée à celle qu'il nous a tracée par ses exemples et par ses paroles ; lorsque les passions sont plus vivantes que jamais ; lorsqu'on est incapable de produire des fruits de pénitence ; qu'on sent déjà la main du juste juge appesantie sur soi, et qu'on ne redoute sa colère implacable que par l'effet d'une crainte purement servile ! Vous connaîtrez alors, mais trop tard, que ceux qui vous promettaient une grâce de conversion à point nommé, vous séduisaient et n'étaient que les organes du serpent. Ouvrez donc les yeux, pécheurs, sur l'abîme dans lequel vous courez vous précipiter tête baissée ; voyez, s'il vous reste une étincelle

de foi, combien il est terrible de se tromper dans une affaire de telle conséquence; on n'y revient plus, et la perte est irréparable. Eh! qui pourrait exprimer quel sera le désespoir et la rage d'un misérable réprouvé qui, plus stupide qu'une bête, aura donné dans tous les piéges que les démons lui avaient tendus, aura passé toute sa vie dans les illusions grossières, joué un royaume éternel pour de la paille, pour du verre, des bijoux d'enfants de nul prix. Quels seront les cris ou plutôt les hurlements dont il fera retentir les prisons infernales! Hélas! je me vois condamné à des tourments sans fin pour une fumée, une chimère, un plaisir d'un moment! Ciel, terre, enfer, anges, hommes, créatures inanimées, j'ai perdu Dieu; me voilà damné pour un excès de bouche, pour une obole, pour un intérêt de rien : *Pro pugillo hordei* (*Ezech.*, XIII); il y aura éternellement un mur impénétrable de division entre Dieu et moi.

III^e^ RÉFLEXION.

JOIE DE MARIE EN RETROUVANT L'ENFANT JÉSUS.

Détournons nos yeux d'un objet si affligeant et retournons à Marie. Elle trouva son Fils dans le temple, assis au milieu des docteurs. Ah! ce fut alors qu'elle se sentit toute transportée de joie et éprouva ce que dit David : Vos consolations ont rempli mon âme à proportion des douleurs qui l'avaient accablée. C'est ainsi que la consolation, ôtée et rendue aux justes, leur devient plus chère et augmente leur joie; on goûte mieux la santé après la maladie, et le calme paraît plus doux après l'orage. Il ne faut pas néanmoins tellement s'abandonner à cette joie, qu'on ne se prépare à retomber dans l'obscurcissement et la sécheresse; comme aussi dans le temps de la sécheresse il ne faut pas se livrer à l'ennui et au découragement, mais se soutenir par l'espérance ferme que nos ténèbres seront dissipées et que la joie et la ferveur sensible nous seront rendues. *Souvenez-vous*, dit le Sage, *durant les mauvais jours des jours heureux :* et dans ces derniers, où vous voguez à pleines voiles, n'oubliez pas les jours de nuage et d'obscurité; souvenez-vous de la pauvreté dans l'abondance, et de l'indigence parmi les richesses. Etes-vous dans la nuit? attendez le jour. Jouissez-vous de sa douce lumière? comptez qu'elle disparaîtra, et conservez en tout temps une humilité profonde. Tel est l'état et la condition des justes sur la terre; ce n'est qu'une vicissitude continuelle de tristesse et de joie, de trouble et de paix, de stérilité et d'abondance, de caresses et de rebuts. Dieu, qui connaît le fond d'orgueil et la faiblesse extrême qui sont en nous, dispense tous ces changements pour notre avantage et notre progrès spirituel; il nous veut convaincre par le sentiment de notre pauvreté que le bien n'habite pas en nous, et que notre âme sera toujours comme une terre déserte et sans eau, s'il n'y répand ses rosées et ses bénédictions. Quand il dilate notre cœur par une ferveur sensible, c'est qu'il a pitié de notre misère; son dessein est que nous usions de cette grâce pour nous avancer à grands pas dans le chemin de la perfection; et quand il nous prive de ce sentiment, c'est pour éprouver notre fidélité, pour nous faire connaître si nous le servons par un esprit mercenaire ou désintéressé; si nous cherchons les consolations ou le Dieu des consolations; souvent aussi c'est pour punir notre tiédeur ou pré-

venir l'orgueil qui s'élève naturellement dans notre cœur, lorsque nous trouvons tout facile, et c'est le jugement que nous en devons porter.

Venons présentement à l'instruction la plus importante, que notre petit docteur nous donne en ce mystère. Pères et mères qui prétendez disposer de la vocation de vos enfants, elle a de quoi vous faire trembler.

Lorsque la sainte Vierge se plaint amoureusement à lui de l'inquiétude et de la douleur que sa perte lui a causée, aussi bien qu'à Joseph, son époux, il semble oublier sa douleur et sa mansuétude : *Pourquoi me cherchiez-vous ?* réplique-t-il ; *ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père?* Ces paroles vous semblent dures ; elles n'ont pas besoin d'être justifiées, puisqu'elles sont du Saint des saints; il a fait part à sa divine Mère de ses abaissements, il l'a conduite par la voie royale des humiliations, comme il a été conduit lui-même par son Père. Mais son principal dessein était d'instruire, pour toute la suite des siècles, les pères et les mères des bornes de leur pouvoir, ou plutôt que ce pouvoir cesse en concurrence du sien, et qu'il ne leur appartient pas de se rendre les arbitres de la vocation de leurs enfants, encore moins de les détourner de se consacrer à lui, lorsqu'il leur en inspire la pensée, ou exercer indépendamment d'eux les fonctions du sacré ministère.

Quoi de plus juste dans le fond? N'est-il pas leur père aussi bien que le vôtre ? Prescrit-on contre ses droits ? Ne peut-il disposer de ce qui lui appartient par tant de titres ? Faut-il que certaines lois de famille, quelques intérêts humains, vous fassent violer une loi si sainte et si indispensable?

Profitez de cette importante instruction ; et vous, enfants, n'en abusez pas et sachez que, comme vous ne devez avoir aucun égard humain, ni écouter en façon quelconque la chair et le sang quand le Père qui est aux cieux parle et déclare sa volonté, que c'est pitié d'être cruel en de pareilles rencontres, et de passer sur la volonté de son père et de sa mère pour s'aller ranger sous l'étendard de la croix, il faut aussi, à l'exemple du même Jésus-Christ, vous soumettre à l'ordre de la nature lorsqu'il n'est pas contraire à celui de Dieu.

Il retourna à Nazareth avec eux, et il leur était soumis : *Erat subditus illis.* (*Luc.*, II.) Ces deux mots contiennent toute l'histoire du Verbe fait chair, depuis l'âge de douze ans, qui ferme le cercle de son enfance, sans mettre fin à ses assujettissements, jusqu'à celui de trente ans, qu'il se manifesta au monde. Je prétends que ces deux paroles renferment plus d'instructions qu'une multitude de miracles qu'il eût pu opérer ; car, grâce à Dieu, nous ne doutons pas de sa toute-puissance ; mais l'obligation de vivre nous-mêmes dans la sujétion et de nous laisser gouverner comme des enfants, aurait toujours paru quelque chose d'incompréhensible à notre orgueil : il fallait qu'un Dieu se rendît obéissant à ses créatures pour leur apprendre à lui obéir, non-seulement lorsqu'il commande par lui-même, mais encore à ceux qui sont revêtus de son autorité, et généralement à toute créature.

Voilà les différentes leçons que nous fait en ce jour notre incomparable docteur, et qu'il brûle déjà d'impatience de sceller de son sang, afin de les faire fructifier dans nos âmes ; mettons-les à profit et soyons-y fidèles.

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Ter in anno apparebit omne masculinum tuum coram Domino. (*Exod.*, XXIII, 17.)

Putas quare moratur filius meus, aut quare detentus est ibi? (*Tob.*, X, 1.)

Flebat mater ejus irremediabilibus lacrymis, atque dicebat : heu, heu me, fili mi, ut quid te misimus peregrinari, lumen oculorum nostrorum, solatium vitæ nostræ. Omnia simul in te uno habentes, te non debuimus dimittere a nobis. (*Id.*, *ibid.*, 4, 5.)

Surgam, et circuibo civitatem ; per vicos et plateos quæram quem diligit anima mea. (*Cant.*, III, 2.)

Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo. (*Id.*, V, 8.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Ibant parentes ejus per omnes annos in Jerusalem, in die solemni Paschæ.

Et cum factus esset annorum duodecim, ascendentibus illis Jerosolymam, secundum consuetudinem diei festi,

Consummatisque diebus, cum redirent, remansit puer Jesu in Jerusalem, et non cognoverunt parentes ejus.

Existimantes autem illum esse in comitatu, venerunt iter diei, et requirebant eum inter cognatos et notos.

Et non invenientes, regressi sunt in Jerusalem, requirentes eum.

Et factum est post triduum invenerunt illum in templo, sedentem in medio doctorum, audientem illos et interrogantem eos.

Et videntes, admirati sunt. Et dixit Mater ejus ad illum : Fili, quid fecisti nobis sic? ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. (*Luc.*, II, 41, 48.)

II. SS. PÈRES

Religiosi parentes per singulos annos ibant in Jerusalem, ut legem audirent, sacrificiis participarent, solemnitatibus interessent, et ejus adhuc umbræ serviebant, cujus jam tenebant veritatem. Tota enim illa solemnitas Christi passionem et resurrectionem et cætera quæ de ipso scripta sunt, significabat. Erat igitur Jesus in solemnitate, qui totus erat causa solemnitatis, ipse jugulabatur in agnis, immolabatur in vitulis et in omnibus sacrificiis offerebatur. Mater quoque ejus multa ibi in lege et prophetis cantari audiebat, quæ de ipso dici intelligebat (S. Eucher., *hom. in Luc.* 2.)

Quæram quem diligit anima mea. Si nolumus frustra quærere, quæramus veraciter, quæramus frequenter, quæramus perseveranter ; facilius est enim cœlum et terram transire quam ut sic quærens non inveniat, sic petens non accipiat, et sic postulanti non aperiat. (S. Bernard., *Serm.* 24 *in Cant.*)

O Deus et Pater æterne, clementissime et benignissime, tibi placuit mihi dare Filium tuum, sed ecce perdidi eum et nescio ubi sit. Redde eum mihi, o Pater ! Tolle mihi amaritudinem istam et ostende mihi Filium meum. Sed ad Jesum se convertens, dicebat : O fili dilectissime, ubi es? Qui est de te? Apud quem nunc hospitaris? indica mihi ubi pascas, ubi cubes in meridie, ubi requiescas in nocte ; doce me quomodo veniam ad te, vel tu rede ad me, ostende mihi faciem tuam et salva ero ; *sonet vox tua in auribus meis.* (S. Bonavent., *in Medit. vit. Chr.*, c. 14.)

III. TRAITS HISTORIQUES.

SAINTE VÉRONIQUE DE BINASCO.

Oh ! combien étaient poignante la douleur et amère l'incertitude de Marie ! Un jour elle les révéla à l'une de ses plus illustres servantes, sainte Véronique de Binasco ; et celle-ci, revenant de cette extatique vision des douleurs qu'avait alors éprouvées Marie, gémissait et se lamentait, et d'intarissables ruisseaux d'abondantes larmes découlèrent de ses

veux, jusqu'à ce que Marie l'eût consolée en lui faisant partager la joie qui doit bientôt succéder à ces douleurs. — O mon cœur, si tu aimes Marie, ta mère, imite Véronique de Binasco, imite les saintes femmes de Jérusalem qui l'accompagnent en pleurant à la recherche de son Bien-Aimé, et comme elles, et avec elles, compatis aux douleurs de Marie!

SAINTE VÉRONIQUE.

Si votre piété, cher lecteur, s'informe de ce que faisait alors Jésus loin de Marie, si vous me demandez où il logeait et qui lui donnait de la nourriture, je vous répondrai que c'est un secret qui m'est inconnu. Cependant il en est qui disent (Anne-Cath. Emmerich, *Révél.*) que Jésus fut rencontré par une dame de Jérusalem de l'âge de Marie à peu près, qu'elle accueillit Jésus, lui donna l'hospitalité et le nourrit pendant ces trois jours; que cette dame, nommée alors Séraphia, suivit plus tard Jésus au Calvaire et fut depuis appelée Véronique. Sans admettre ni combattre cette pieuse opinion, nous dirons que Jésus séparé de sa Mère put fort bien réaliser alors ce qu'il répondit depuis près de la fontaine de Jacob à ses disciples qui le pressaient de manger : «J'ai à prendre une nourriture que vous ne connaissez point : ma nourriture est de faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé, afin d'accomplir son œuvre.» Et c'était en effet pour cela, pour s'occuper des intérêts de son Père et se nourrir de sa volonté, qu'il avait quitté Marie.

IV. COMPARAISONS.

1. Innocente, aimante, gémissante comme la colombe solitaire, Marie devait passer trois jours et trois nuits sans dormir, sans se reposer, sans prendre de nourriture.

2. Marie erra dans Jérusalem comme dans une terre déserte, cherchant et appelant de tous côtés son divin Fils.

Le pauvre cœur de Marie était comme les montagnes de Gelboé, où la rosée et la pluie ne tombent jamais.

4. A quoi comparer la douleur et les angoisses de Marie? A cette fleur qui ne trouve de vie qu'en regardant le soleil, et qui se penche mourante lorsque les pâles ombres de la nuit lui dérobent la présence de l'astre bien-aimé.

5. Si Marie se désole de l'absence momentanée de l'enfant Jésus, combien doivent se lamenter davantage les âmes qui ont eu le malheur de perdre leur Dieu par le péché. (S. Liguori.)

V. HISTOIRE ET ENSEIGNEMENTS DE CE MYSTÈRE.

1. HISTOIRE DE CE MYSTÈRE.

Les fêtes de Pâques approchaient : religieux observateur de la loi, Joseph s'y rendait chaque année. Quoique les femmes ne fussent pas obligées de s'y trouver et pussent se contenter de manger du pain azyme pendant sept jours, cependant les plus religieuses se faisaient un devoir de s'y présenter comme si la loi les y eût obligées; et Marie, au rapport de saint Luc, ne manquait pas de s'y rendre chaque année dans la compagnie de son époux.

Jésus, ayant atteint sa douzième année, était alors obligé de satisfaire au précepte de la Pâque. La sainte Famille se mit donc en route pour Jérusalem, car c'était là seulement que l'on pouvait immoler la Pâque; selon ce que dit le Seigneur (*Deut.* XVI, 5 et 6) : «Vous ne pourrez pas immoler la Pâque dans toutes les villes que le Seigneur votre Dieu doit vous donner, mais dans le lieu que le Seigneur votre Dieu aura choisi pour y établir la gloire de son nom.»

Après qu'ils eurent mangé l'agneau pascal et que les sept jours de la solennité furent écoulés, les parents de Jésus reprirent le chemin de Nazareth. Ne voyant pas Jésus, Marie présuma qu'il était avec Joseph, et celui-ci à son tour pensa que l'Enfant était avec sa Mère. Ils étaient l'un et l'autre dans une parfaite sécurité. Modèle divin de l'enfance, Jésus jusqu'alors n'avait trouvé de bonheur qu'avec Joseph, dont il partageait les travaux, et aux côtés ou sous les regards d'amour de

Marie, qu'il aidait, les chérissant l'un et l'autre, ne les quittant jamais. Ils cheminaient donc avec sécurité, pensant chacun à part qu'il était dans le cortége. Mais l'Enfant cette fois n'était ni avec Marie ni avec Joseph; car à leur insu il était resté à Jérusalem. En les laissant aller, Jésus n'ignorait point qu'il leur causerait, surtout à sa Mère, de vives inquiétudes et de cruelles alarmes : mais ne fallait-il point qu'il s'occupât de ce qui regarde la gloire de son Père?

Dans leur trompeuse sécurité, Marie et Joseph cheminèrent toute cette journée jusqu'au soir, et ce ne fut qu'à la tombée du jour qu'ils cherchèrent Jésus. C'était, dit-on, à Bérée, qui est à quatre ou cinq lieues de Jérusalem. Ils le cherchèrent d'abord dans tout le cortége qui les accompagnait. Ils eurent alors beaucoup d'inquiétude et de tristesse; toutefois, cette inquiétude, cette tristesse étaient adoucies par l'espérance de le retrouver bientôt. Mais quand ils virent qu'ils ne le trouvaient pas dans ce nombreux cortége et que personne ne l'avait vu, alors une sombre tristesse et des angoisses pleines d'amertumes s'emparèrent du cœur de Marie. Elle ressentit en son âme la pointe acérée de ce glaive de douleur dont lui avait autrefois parlé le saint vieillard Siméon; elle crut que le jour des angoisses était arrivé pour elle; elle ressentit d'avance toute leur amertume. Il était nuit... et Jésus, pour la première fois n'était point à ses côtés. Accompagnée de Joseph, elle reprend en toute hâte le chemin de Jérusalem. Quels ne sont point alors les sentiments de douleur qui traversent son âme!

2. ENSEIGNEMENTS DE CE MYSTÈRE.

Si le Seigneur se cache un instant aux yeux de l'âme qui l'aime, il ne sort pas pour cela de son cœur; il ne se cache souvent que pour se faire chercher avec plus d'ardeur et plus d'amour. Mais pour trouver Jésus, il faut le chercher non au milieu des plaisirs et des délices du monde, mais parmi les croix et les mortifications, comme Marie le chercha. Nous vous cherchions dans l'affliction, dit-elle à son Fils quand elle l'eut retrouvé. Apprenez de Marie à chercher Jésus, a dit Origène.

Malheur aux âmes qui ont perdu Dieu! Si Marie a pleuré si amèrement pour trois jours passés loin de son Fils, combien ne devraient pas pleurer davantage ces pécheurs qui ont perdu la grâce, et à qui le Seigneur a dit dans sa colère : Vous n'êtes plus mon peuple, et je ne suis plus votre Dieu. Tel est l'effet du péché, il sépare l'âme de Dieu. Possédez après cela les trésors et les biens du monde, tout cela n'est que fumée et tourment, selon la parole de Salomon : Voici que tous les biens du monde ne sont plus que vanité et tourment de l'esprit. Mais le plus grand mal de ces âmes infortunées, dit saint Augustin, c'est que si elles viennent à perdre un bœuf, un âne, un cheval, elles n'ont pas de repos qu'elles ne l'aient retrouvé, tandis qu'elles voient s'éloigner d'elles Dieu, qui est le souverain bien, sans rien perdre pour cela de leur sécurité.

VI. FIGURES.

TOBIE et ANNE. Cœpit autem contristari nimis ipse, et Anna uxor ejus cum eo; et cœperunt ambo simul flere. (*Tob.*, x, 3.)

ANNE. Illa autem nullo modo consolari poterat, sed quotidie exiliens, circumspiciebat, et circuibat vias omnes, per quas spes remeandi videbatur, ut procul videret eum, si fieri potest, venientem. (*Id., ibid.* 7.)

L'EPOUSE DES CANTIQUES. Surgam et circuibo civitatem, per vicos et plateas, quæram quem diligit anima mea. (*Cant.*, III, 2.)

RUBEN. Puer non comparet, et ego quo ibo? (*Gen.*, XXXVII, 30.)

13 MAI.

VIE DE LA SAINTE VIERGE

(Sermon par M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N° I. — PLAN

DIVISIONS DU SERMON

I. NAISSANCE DE MARIE.
II. IMMACULÉE CONCEPTION.
III. SAINT NOM DE MARIE.
IV. PRÉSENTATION AU TEMPLE.
V. MARIAGE.
VI. ANNONCIATION.
VII. VISITATION.

DIVISIONS DU SERMON

VIII. NAISSANCE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.
IX. PURIFICATION.
X. LE GLAIVE DE DOULEUR DE SIMÉON.
XI. CRUCIFIEMENT DE JÉSUS.
XII. SA SOLITUDE SUR LA TERRE.
XIII. SON ASSOMPTION.

N. 2 — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Écriture.
II. SS. Pères.
III. Traits historiques.
IV. Maximes des saints et des ascétiques.
V. Comparaisons.
VI. Motifs et moyens.
VII. Emblème.
VIII. Figures.
IX. Maximes de la très-sainte Vierge.

TEXTE.

Benedicta tu inter mulieribus. (Luc., I, 42.)

S'il est permis de distinguer encore des jours de fête dans les régions célestes, il est vrai de dire que ce fut un beau jour pour le ciel que celui où la très-sainte Vierge Marie y entra triomphante pour prendre possession du royaume de son Fils. Voilà pourquoi nous célébrons, M. F., sur la terre, avec une grande pompe et une grande solennité, cette entrée de la sainte Vierge dans le ciel; et les paroles qu'il faut faire retentir en cette solennité, ce sont sans aucun doute celles que l'ange adressa autrefois à cette bienheureuse créature : Vous êtes bénie entre toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus.*

Dieu ayant résolu de sauver le monde par l'immolation de son Fils, lui donna une mère. Elle devint l'objet de son affection. Au moment où il la tira du néant, il la combla de ses dons les plus précieux. Il l'enrichit de grâces. N'est-ce pas là être bénie entre toutes les créatures ? *Benedicta*, etc.

Lorsque cette fille d'Israël est appelée à donner naissance dans ce temps-là à celui qui vit depuis les siècles, le plus étonnant prodige s'opère en sa faveur, puisque, sans cesser de porter au front la couronne de la virginité, elle y joint le diadème de la maternité. N'est-ce pas aussi là être bénie entre toutes les créatures? *Benedicta*, etc.

Pendant l'existence de son Fils, elle partage la gloire que lui attirent et la sublimité de son enseignement et la magnificence de ses œuvres. De toutes parts retentissent ces paroles : « Heureuses, heureuses les entrailles qui l'ont porté, heureux le sein qui l'a nourri. N'est-ce pas là être bénie entre toutes les créatures et entre toutes les mères? *Benedicta*, etc.

Lorsqu'elle quitte cette terre, c'est pour arriver aussitôt au ciel, et quand elle y est entrée, elle est placée au-dessus de tous les chœurs des anges, dont elle devient la reine. Par sa protection, les aveugles voient, les boiteux marchent, les morts ressuscitent, toujours dans l'ordre de la grâce, quelquefois dans l'ordre de la nature ici-bas, lorsqu'on implore son assistance; aussi ses louanges se répètent de siècle en siècle, elles retentissent dans tout l'univers, s'échappent des lèvres de tous les hommes. N'est-ce pas là être bénie entre toutes les créatures ? *Benedicta*, etc.

Que me suis-je proposé dans cette solennité? Vais-je devant vous étudier seulement la partie, le côté merveilleux de la vie de la très-sainte Vierge? Non, je viens devant vous aujourd'hui, parce que c'est en quelque sorte sa mort dont nous fêtons l'anniversaire, ou plutôt l'anniversaire de la consommation de sa vie; aussi, je me suis proposé de vous présenter son panégyrique.

Je vous dirai ce que nous fêtons de sa vie ici-bas, et j'espère, en vous disant cela, faire passer sous vos yeux le tableau des plus touchantes vertus, le spectacle des plus grandes munificences accordées par le ciel à une créature, et exciter dans vos âmes ce sentiment qui vous fera dire au pied de ses autels : Oh! oui, Marie, elle est bénie entre toutes les créatures : *Benedicta*, etc.

Recommandons, M. F., cette instruction au ciel, en invoquant la puissance de cette créature bénie. *Ave, Maria.*

I. — NAISSANCE DE MARIE.

Vous savez, M. F., que tout ce qu'il y a eu de plus parfait parmi les Juifs eut pour type Jésus, notre adorable médiateur; et ce que vous savez aussi, c'est que ce qu'il y a eu de plus distingué parmi les femmes a été la figure de Marie, sa sainte Mère. Rien d'aussi parfait ne s'était montré et ne se montrera jamais au monde. Issue de l'auguste race des rois de Juda, si l'éclat de sa naissance semblait être effacé par ses vertus, elle fut la digne fille de David, nulle créature ne pourrait égaler son mérite ni sa grandeur. Mais il faut, M. F., reprendre les choses dès leur origine, sachant vous arrêter aux grâces que Marie recevra, aux vertus qu'elle fera éclater et aux réflexions saintes que nous suggéreront et les unes et les autres.

L'instant est arrivé où celle qui doit occuper une place si importante dans l'œuvre de la rédemption du genre humain va sortir du néant. Il semble convenable que ce soit par un miracle, puisque cette œuvre divine ouvrira la voie à un si grand nombre. Dieu voit Anne parvenue sans enfants à un âge avancé, et voilà qu'elle met au monde une fille. Jugez de sa joie et de celle de Joachim, son époux. Quelle consolation pour leurs dernières années!

« Heureux parents! disait saint Epiphane, ô que votre joie éclaterait si vous saviez combien elle est grande celle qui vient de naître dans la pensée du Très-Haut. C'est l'étoile qui annonce le soleil des justes; c'est cette Vierge dont il est parlé dans le prophète Isaïe, qui engendrera le Père des siècles futurs, Dieu! »

II. — IMMACULÉE CONCEPTION.

Nous apportons en naissant, vous le savez, la souillure du péché origi-

nel : c'est un triste héritage de nos premiers parents. Marie, ainsi le pense l'Eglise, ne participe pas à la corruption générale; comme le lis parmi les épines, éclatant de blancheur, Dieu la couvre de son ombre au moment où elle est conçue, comme il la couvrira au moment où elle concevra. Il ne faut pas qu'il soit dit que le mal se soit jamais reposé dans ce cœur où la sagesse éternelle va faire avec notre nature une union si intime. Voilà pourquoi les anges font entendre cette acclamation sublime : Quelle est celle-ci qui s'élève toute éclatante de blancheur, qui répand le parfum autour d'elle, lorsque toutes les autres créatures, à cause des révoltes primitives, ne donnent que l'odeur de la mort? Ils l'ont reconnue, c'est leur reine ; ils la saluent déjà, et se mettent à faire la garde autour de son berceau : *Regina augusta.*

III. — SAINT NOM DE MARIE.

Ce fut aussi par Dieu qu'elle fut appelée Marie, nom qui veut dire maîtresse, souveraine, étoile de la mer, nom qui exprime si bien ses qualités, nom plus doux à la bouche que les autres noms des mortels vulgaires; il porte au cœur plus d'harmonie que la joie la plus abondante, et il est plus terrible au démon qu'une armée rangée en bataille.

J'ajouterai, avec un grand saint, que par le nom de Marie on obtient toujours grâce auprès de Jésus-Christ, parce que la Mère nous donne accès auprès de son Fils. Aussi, ces deux noms, les fidèles se sont appliqués à les répéter sans cesse, et c'est en les répétant aussi l'un et l'autre qu'ils se rendaient autrefois au supplice, en s'écriant : Jésus! Marie! Ce nom, ce puissant nom de Marie, il faut encore l'invoquer, chrétiens, avant d'arriver à l'inévitable terme de notre pèlerinage; dans toutes vos peines, M. F., dans toutes vos douleurs, dans toutes vos perplexités, c'est saint Bernard qui le dit : Invoquez Marie, *voca Mariam.* Si vous faites quelque perte de fortune, quelque perte d'amis; si vous êtes aux prises avec quelque grande désolation, *voca Mariam*, invoquez Marie; si elle ne vous tire pas de cette tribulation, elle vous enverra une grâce qui allégera le fardeau de vos douleurs, *voca Mariam*, invoquez Marie, Marie, ce nom le plus répété après celui de Dieu; car il n'est pas un nom qui retentisse aussi souvent sur cette terre que celui de Marie après celui du Créateur et du Rédempteur, ce nom qui n'est pas mort, comme celui de ceux qui ont vécu dans les générations passées, ce nom que beaucoup portent et ont raison de porter; *voca Mariam*, invoquez Marie.

IV. — PRÉSENTATION AU TEMPLE.

Elle jetait, dès ses premières années, un tel éclat de raison, de sagesse et de piété, que ses parents la vouèrent au Seigneur, comme un don miraculeux de sa main. Elle entra dans cette partie du temple de Jérusalem où les enfants voués au Seigneur passaient les premières années de leur vie dans les plus saintes occupations. Mais comment vous dire sa vie au temple? Tantôt elle portait les victimes qu'on immolait sur l'autel; tantôt, en considérant l'ingratitude des Israélites, elle versait des larmes; tantôt elle invoquait la venue de ce libérateur promis; la ferveur d'Abraham et d'Isaac

avait été moins ardente que la sienne, de même que l'amour des chérubins dans le ciel est moins fort que l'amour qui est au cœur de Marie.

Vous pensez que son union avec le Seigneur est intime? eh bien! elle croit qu'elle n'est pas aussi entière qu'elle doit être; elle croit qu'il faut s'immoler entièrement, ce qui n'avait jamais été fait avant elle, mais ce qui a eu lieu depuis. Elle s'immole donc pour toujours à Dieu. C'était le moment où le Messie promis devait paraître : toutes les Israélites ambitionnaient l'honneur de lui donner naissance; toutes les Israélites, dis-je, qui, par leur parenté, pouvaient espérer quelque consanguinité avec le Messie. Marie pouvait prétendre à cet honneur; car elle descendait de ces rois de Juda à qui la promesse en avait été faite. Eh bien! elle renonce, par cette immolation d'elle-même, elle renonce à cet honneur; non-seulement elle y renonce, mais même elle n'y songe pas. Mais je n'ai pas besoin de vous apprendre que l'humilité est la vertu qui nous attire le plus de grâces. Voulez-vous, pour vous en convaincre, ouvrir l'Evangile? Vous savez que saint Jean-Baptiste déclare qu'il est indigne de dénouer les souliers du Sauveur, et c'est lui que Jésus-Christ choisit pour lui verser sur la tête l'eau du baptême. Saint Pierre, après la pêche miraculeuse, dit : Seigneur, éloignez-vous, car je ne suis qu'un pécheur, et aussitôt il devient le chef de l'Eglise. Saint Paul dit qu'il est un misérable, parce qu'il a persécuté l'Eglise de Dieu, et il devient le plus puissant prédicateur de l'Evangile. Cette humilité ne consiste pas à dire que nous ne sommes rien et à prouver auprès de nos frères que nous sommes beaucoup; l'humilité consiste en ceci : si nous avons quelque avantage de fortune, de naissance, de considération ou de pouvoir, à regarder Dieu comme nous ayant donné cet avantage, à nous rappeler qu'il nous en demandera compte, et à ne pas augmenter la distance qui nous sépare de nos frères par des airs de mépris; mais, au contraire, de combler cette distance par de gracieuses prévenances, et, s'ils sont malheureux, par des services en raison de nos ressources.

V. — MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE.

Mais la très-sainte vierge Marie eut plutôt à combattre une grande abnégation. Comme le mariage doit former le voile qui mettra son honneur à couvert alors qu'elle donnera naissance au Très-Haut, les prêtres lui cherchent un époux; car, selon l'usage, elle était tombée sous la tutelle des prêtres, les prêtres devenant les tuteurs des enfants dont les parents étaient morts. On lui cherche donc un époux, mais elle résiste, elle dit qu'elle n'a pas d'autre volonté, d'autre espérance que de passer sa vie entière dans l'exercice des fonctions du temple, c'est-à-dire de celles qu'elle a exercées jusqu'alors. Mais néanmoins le prêtre lui choisit un époux. Venez, ô Joseph! venez recevoir ce dépôt précieux et sacré, en attendant un dépôt plus sacré encore. La très-sainte Vierge, c'est saint Epiphane qui va vous parler, continua à mener à Nazareth la vie du temple; rien n'est changé à sa modestie, ni à sa vertu. Bossuet dit dans un de ses discours : Elle ne songe ni à se montrer, quoique belle, ni à se parer, quoique jeune, ni à se prévaloir, quoique princesse. Dieu seul lui suffit et fait tout son bonheur; elle converse avec le Créateur. Elle accomplit la charité pour remplir un devoir, jamais pour contenter une vaine curiosité, et moins encore pour occuper une coupable

oisiveté. Elle médite les saintes Ecritures et elle attend l'accomplissement des promesses.

Eh bien ! M. F., le monde si vain en ses pensées, ce monde que Dieu a voulu éclairer avec les obscurités d'un mystère, parce qu'il s'était aveuglé avec l'éclat des magnificences terrestres, si vous lui demandez quelle est cette personne perdue à Nazareth, que vous dira-t-il de cette créature? Rien. Et cependant, M. F., elle est si grande, quoiqu'elle ne fasse aucun bruit, quoiqu'elle ne jette aucun éclat, elle est pourtant si grande aux yeux de Dieu que tous les titres de la terre ne sont rien en comparaison de celui qu'elle va recevoir. Marie est choisie pour être la Mère de Jésus qui s'appelle Christ.

VI. — ANNONCIATION.

L'ange chargé, dit saint Bernard, de lui porter la nouvelle de cette élection, lui apparut au moment de la contemplation : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. »

Vous savez quelle fut son émotion lors de cette salutation; vous savez qu'après avoir entrevu la grandeur de cet enfant qui reparaîtra sur le trône de David, son père, elle s'étonne, non pas par défiance de Dieu, mais sur sa vertu de prédilection. Comment pourrais-je devenir mère après ce que j'ai promis à Dieu? Et ce n'est qu'après avoir entendu l'assurance de la part de l'ange que sa promesse serait maintenue, qu'elle dit : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa parole. Aussitôt ce consentement donné, les hauteurs des cieux s'abaissent, la paix et la vérité se rencontrent dans cet auguste sein, c'est-à-dire que le Verbe éternel prend dans le sein de cette créature une nature semblable à la nôtre, et le Verbe est fait chair. Oh ! jouissez, Vierge mère, de votre dignité, elle vous rapproche de la divinité autant qu'il est possible à une créature d'en approcher; jouissez de votre dignité, la postérité la plus reculée n'aura pas assez de surprise pour s'en étonner, assez de louanges pour la célébrer. C'est vous qui pouvez dire : « Celui qui m'a créée repose en moi. » Jouissez de votre dignité de Mère de Dieu, qui va vous donner plus de temples qu'aucun monarque n'a eu de palais à habiter, plus d'autels que jamais princes n'ont eu de trônes où s'asseoir; jouissez de votre dignité, car je vois dans la suite des siècles des associations se former pour honorer ce titre de Mère de Dieu ; je vois plus que cela, je vois des peuples recourir à votre puissance, parce que vous êtes la Mère de Dieu ; dans la suite des siècles, je vois des princes, des chefs d'empire, parce que vous êtes la Mère de Dieu, déposer à vos pieds leurs sceptres, leurs couronnes, et déclarer que, par votre assistance, ils ont eu plus de sagesse que par les lumières de leurs conseils, plus de victoires que par leurs armées; jouissez de votre dignité, vierge Marie.

VII. — VISITATION.

Mais continuons notre panégyrique. Vous savez que, pour remplir les desseins de Dieu, elle se rendit auprès d'Elisabeth, sa cousine, Avant de lui adresser une seule parole, elle la trouve instruite; car elle est accueillie par ces paroles : D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur daigne

venir à moi? Alors la sainte Vierge, ne pouvant contenir le sentiment de reconnaissance dont son cœur est rempli, s'écrie : *Magnificat anima mea Dominum*, ô mon âme, il faut glorifier le Seigneur ! *in Deo salutari meo, et exultavit spiritus meus*, et mon esprit est ravi de joie en Dieu ; *quia respexit humilitatem ancillæ suæ*, parce qu'il a daigné regarder l'humilité de sa servante, et toutes les générations m'appelleront heureuse ; et elle ajoute : C'est ainsi qu'il abaisse les superbes et élève les humbles, *deposuit superbos et exaltavit humiles.*

Elle chante la fidélité de Dieu à ses promesses : *Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus, in sæcula*, il l'avait déclaré à Abraham et à sa race. Je veux le chanter souvent, je veux le chanter encore et toujours ce *Magnificat*, ce cantique, cette hymne de la très-sainte vierge Marie. Mais je ne sais si vous en avez suffisamment senti la haute, la profonde et la lumineuse philosophie. Je ne sais si vous avez remarqué ce qui est énoncé dans ce *Magnificat*, si vous avez remarqué qu'il y a une opposition entre Dieu et le monde, que Tertullien a exprimée par ces mots : *Une sainte jalousie.* Ce que Dieu loue, le monde le condamne. En voulez-vous la preuve? Qu'est-ce que le monde loue? Le succès, n'importent les moyens; quand on arrive, par quelque voie que ce soit, on est toujours digne, vertueux, toujours honoré. Au contraire, qu'est-ce que Dieu approuve? Les moyens, n'importe le succès; que vous arriviez ou que vous n'arriviez pas, si vous vous êtes maintenus dans la ligne du devoir, vous êtes grands aux yeux de Dieu. Qu'est-ce que le monde a en vue, approuve, veut? Le chemin à parcourir, le bonheur selon la terre. Qu'est-ce que Dieu veut? Le terme, le ciel. Vous voyez bien qu'il y a une opposition entre Dieu et le monde; quant au succès, il faudra un jour en rendre compte, bien que les hommes du temps donnent déjà la victoire au monde, c'est-à-dire au succès. Parce que Dieu laisse jouir ceux qui réussissent d'une part de félicité, ils disent : voilà les heureux ; mais les enfants de l'Eglise raisonnent différemment : ils savent bien que Dieu est plus fort et que, s'il laisse ici-bas jouir la méchanceté d'un certain repos, il viendra le revers de sa main puissante qui dispersera, qui jettera de côté et d'autre toutes les grandeurs qui n'auront pas eu leurs racines dans la croyance de sa parole et la pratique de cette parole : aussi les enfants de l'Eglise disent : *Deposuit superbos, exaltavit humiles.* Dieu les fera descendre de leur char de triomphe, c'est-à-dire de cette place où leur succès les a placés, tandis que ces existences ignorées, perdues au milieu de la société, mais qui aiment Dieu et qui pratiquent sa loi, dans l'ordre où il les a établies, il les glorifiera.

O victoire du Tout-Puissant, ô paix et consolation des âmes fidèles, lorsque ces choses s'accompliront, chantez, M. F., chantez la défaite de l'erreur, chantez la ruine de l'iniquité, la destruction de tout ce qui est mauvais ! Il viendra toujours, soyez-en sûrs, ce moment où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres, et, par conséquent, d'avance, M. F., travaillez à obtenir l'auguste couronne offerte par la main de Dieu : *Deposuit*, etc. On ne dit pas dans l'Eglise de Dieu, comme les personnes du monde quand elles voient les plaisirs incessants, les grandes fortunes, c'est-à-dire les moyens de se donner la magnificence des vêtements, des demeures, on ne dit pas : ce sont là les heureux, non ; mais on dit : les voilà les heureux, ceux qui craignent Dieu, ceux qui pratiquent sa loi, oui, voilà ceux qu'il aime.

VIII. — NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

Ce fut au retour de cette visitation que Joseph, persuadé de son état, voulut s'en séparer, tandis qu'il aurait dû l'accuser; mais un ange vint lui révéler la mission qu'il avait à accomplir et la conduite qu'il avait à suivre. Car il faut que vous sachiez une chose qui devrait servir de texte à bien des discours, c'est que la Providence fait tout fléchir pour l'accomplissement de ses desseins; et, quand il s'agit de l'accomplissement des desseins de Dieu, elle emploie les événements les plus extraordinaires. Il s'agissait dans cette circonstance de faire réussir la prophétie de Bethléem. Comme Joseph et Marie n'étaient pas à Bethléem, Dieu voulut que les empereurs romains ordonnassent un dénombrement Chacun devant se faire inscrire au lieu de sa naissance, Joseph et Marie se rendirent à Bethléem. Là, à cause de leur misère, ils furent forcés de descendre dans une étable. Quel lieu, quelle habitation, pour ce que la terre avait de plus grand, de plus précieux! Ce fut là, dans ce lieu, qu'au milieu de la plus lumineuse nuit, Marie mit au monde, sans efforts et sans douleurs, le Fils du Très-Haut. Elle se prosterne, elle l'adore, c'est son Dieu; elle l'embrasse, c'est son enfant; elle souffre de le voir dans le dénûment, mais quelle n'est pas sa joie, lorsque le ciel descend le reconnaître avec cette acclamation : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Quelle est sa joie à la vue des rois qui venaient adorer cet enfant, après avoir été précédés par des bergers!

IX. — PURIFICATION.

Marie, vous le jugez, M. F., est au comble de la gloire; elle est la Mère de Dieu; elle le possède, elle le porte en ses bras. Eh bien! elle ne craint pas de continuer l'exercice de son humilité en se mêlant, quarante jours après son enfantement, avec les autres mères dans le temple, et c'est alors, vous le savez, que Siméon prit cet enfant et s'écria : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, in pace ;* c'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller votre serviteur, parce que mes yeux ont vu celui que vous avez préparé pour être le rachat d'Israël et la gloire des nations; vous entendez, la gloire des nations et le rachat d'Israël. Oh! oui, M. F., il faut embrasser Jésus-Christ; je sais que vous l'avez embrassé avec votre esprit, parce que vous croyez en lui; que vous l'avez embrassé avec votre cœur, parce que vous pratiquez sa loi sainte; avec votre volonté, car vous tenez la vôtre soumise à la sienne. Il faut embrasser Jésus le médiateur; malheur à celui qui viendra à mourir sans avoir le Seigneur Jésus-Christ entre ses bras; il ne pourra pas, comme Siméon, célébrer le départ en termes aussi magnifiques que ceux que je viens de vous rappeler : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, in pace.*

Ah! quand on a embrassé Notre-Seigneur, quand on s'est uni à lui, on ne craint pas la mort. Et pourquoi la craindre? On lui dit : O mort! ne pense pas m'effrayer, tu te présentes à moi avec un appareil menaçant; mais je te connais, je sais qui tu es; tu n'es pas autre chose que la messagère de la délivrance, et que penses-tu faire contre moi? Tu viens me délivrer de mon corps? Il y a longtemps que je me suis appliqué à ne pas enchaîner mon âme dans cette étreinte; il y a longtemps que je me suis détaché des sens;

tu viens achever mon œuvre. Frappe, ô mort ! et pendant que tu frapperas, puisque je suis avec Jésus-Christ, je chanterai le cantique de la délivrance : *Nunc dimittis servum tuum, Domine,... in pace.* Je suis en paix, parce que je suis avec mon Seigneur, mon Sauveur. Il est malheureusement rare de trouver dans les chrétiens eux-mêmes, cette énergie, cette résolution contre la mort quand elle va frapper ; et pourtant la mort, n'est-ce pas la fin des peines et le commencement de la joie. Elle n'est pénible que parce que vous laissez des parents qui vous sont bien chers ; mais vous ne faites que les précéder, et quand vous les avez précédés, vous devenez pour eux des protecteurs du haut des cieux, afin que leurs jours s'écoulent saintement ici-bas, et l'on chante avec Siméon : le moment de la mort c'est le moment de la gloire et du repos : *Nunc dimittis servum tuum, Domine,... in pace.* Je voudrais, puisque j'en trouve l'occasion, vous donner à tous cette belle ordonnance vis-à-vis de la mort ; et si elle vous montre avec son doigt le tombeau, dites-lui : O mort ! je sais bien qui tu es ; tu te figures que je regarde le tombeau comme une prison? Non, c'est un palais de lumière, c'est le Thabor de la transfiguration : *Nunc dimittis servum tuum, Domine,... in pace.* Je te vois arriver sans crainte.

Mais, je vous le répète, il faut serrer l'enfant Jésus entre vos bras, pour chanter ainsi la délivrance, et puis quitter avec calme ceux qu'on aime, puisqu'ils doivent nous rejoindre : *Nunc dimittis servum tuum, Domine,... in pace.*

X. LE GLAIVE DE DOULEUR.

Mais le saint vieillard, se tournant vers la sainte Vierge, lui dit : Et vous ô femme ! vous aurez le cœur transpercé par le glaive de la douleur. Ainsi elle est la Mère de Dieu depuis quelques jours à peine, et voilà ce qui lui est annoncé : et vous, femme ! vous aurez le cœur déchiré par la douleur. Déjà, pour échapper à la persécution d'un tyran barbare, elle est obligée de fuir en Egypte ; quand elle quitte l'Egypte, elle ne peut pas descendre dans son pays : elle craint que le fils d'Hérode ne soit irrité de sa présence. Nous la voyons ensuite allant chercher chez les docteurs de la loi son Fils à peine âgé de douze ans, et qu'elle croyait perdu ; puis nous la retrouvons aux noces de Cana, où Jésus fit son premier miracle, et où il se fit connaître à ses apôtres. Je vous ferai voir, à cette occasion, cette intervention puissante de la sainte Vierge, que nous réclamons chaque jour. Le vin manquait : « Mon Fils, dit la sainte Vierge, ils n'ont plus de vin. — Femme ! lui répondit-il, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » Sachez que, par ce langage, il voulait tendre tous les siècles et tous les yeux attentifs à cette grande action. Que veut-il lui dire par ces paroles? Il veut lui dire : Mais, femme ! puisque vous êtes la Mère de l'Homme-Dieu, tout est à votre disposition ; et la sainte Vierge a tellement compris, qu'elle se tourne vers l'assemblée et dit : J'ai parlé. Aussitôt l'eau fut changée en vin. Vous le voyez, elle ne s'humilie pas ; et quand saint Ambroise en parlant d'elle a dit : la toute-puissance suppliante, je crois qu'il y a exagération. Elle dit, elle annonce un fait ; elle fait voir à son Fils une nécessité ; il n'y a pas même une prière, c'est la toute-puissance qui désire, qui veut ; c'est la toute-puissance de la Mère de Dieu, et aussi le Fils a-t-il mis à la disposition de sa Mère toute celle qu'il possède.

XI. — CRUCIFIEMENT DE JÉSUS.

Mais, chrétiens, c'est maintenant que nous allons la voir descendre tous les degrés de la douleur. L'iniquité triomphe; le Christ est arrêté; il est condamné par un juge que la faiblesse rend inique. Sa mère s'est approchée du prétoire. Quelle position pour une mère! Voilà le glaive qui lui déchire le cœur! Son fils se rend au Calvaire, il tombe épuisé, à bout de forces; sa mère le suit à la trace de son sang. Quand elle arrive au haut du Calvaire, elle entend le bruit des marteaux qui enfonçaient dans les pieds de son fils d'énormes clous. O mères! dites si le cœur de Marie dut être déchiré par la douleur. Son fils est exposé sur ce bois infâme, le sang coule avec abondance; Marie voit son fils; elle entend les outrages dont on continue à l'abreuver. Dites, femmes! si le glaive de la douleur doit déchirer le cœur de cette Vierge Marie, de cette vierge mère! O Père éternel, envoyez donc un ange arracher Marie de la croix! O femme, ô vierge, ô mère, digne de moins de souffrance, si la souffrance n'était pas le principe de ta gloire! Que voulez-vous que je vous dise, M. F.? Je voudrais consoler par ma parole tous ceux qui souffrent, les approcher davantage de la croix, et leur dire : Personne, après le Christ, n'a été aussi élevé en gloire que Marie, parce que personne, après le Christ, n'a souffert comme Marie. C'est par la douleur que vous devenez conformes à la Mère et au Fils; et quand vous sentirez le chagrin peser sur vous, alors regardez le Calvaire, et vous verrez une mère qui assiste à la mort de son fils, à sa mort ignominieuse; et à cette vue votre énergie se renouvellera, et vous direz comme la Vierge dans ses premières paroles à l'ange : Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole; je suis votre servante : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Je porterai ma croix parce que vous avez porté la vôtre; je ne me plaindrai plus, je ne murmurerai plus; et, quand je me verrai au moment de succomber, parce que la douleur deviendra trop forte, je penserai à Jésus et à Marie, et je m'écrierai : Qu'il soit fait selon votre volonté.

XII. — SOLITUDE DE MARIE SUR LA TERRE.

Sans doute, M. F., la sainte Vierge eut de quoi se réjouir, lorsque, trois jours après, il lui fut donné de revoir son Fils; mais vous savez que cette joie ne fut pas de longue durée, et qu'elle en fut séparée de nouveau par son ascension au ciel. Et si vous voulez approfondir tous ces mystères, lisez les instructions laissées par Bossuet dans beaucoup de ses ouvrages : La Vierge Marie, dit-il, vécut ainsi seule sur la terre; sans doute les fidèles l'environnaient de respect; sans doute elle jouissait à la vue de l'Evangile triomphant, mais elle était loin de son Fils. Elle disait : Mon Fils, pourquoi me laissez-vous la dernière sur terre? mon Fils, me laisserez-vous longtemps ici-bas? Si vous avez besoin de mon sang, vous savez qu'il ne demande rien tant que d'être répandu pour votre service. Laissez, laissez agir mon amour, ô mon Fils, il m'aura bientôt réunie à vous. Ce n'est pas qu'elle cessât d'être soumise à Dieu, mais quoi de plus naturel que de demander son Fils? quoi de plus naturel pour un banni que de redemander la patrie? Quand on a la fortune pour se donner tous les plaisirs ici-bas, pourrait-on croire qu'il y a autre

chose de meilleur que la vie présente ? Ne dit-on pas qu'il fait bon ici ? mais croyez que l'on n'est véritablement bien qu'avec Jésus-Christ dans le ciel.

XIII. — SON ASSOMPTION.

Cet amour se développant chaque jour davantage, il arriva que son cœur ne fut plus capable de le contenir, et sans qu'il fût nécessaire de quelque effort nouveau, cette âme monta naturellement vers le ciel, comme la flamme s'élève d'elle-même et semble prête à s'y envoler. Et tous les chœurs célestes, lorsqu'elle approche, arrivent à sa rencontre. Et c'est appuyée sur son Fils, et au milieu de cette escorte céleste, qu'elle entre dans le royaume éternel. Ecoutez Bossuet : Il me semble, dit-il, qu'en ce moment Ezéchiel, en la voyant paraître, se mit à s'écrier : Voilà celle qui ne devait appartenir qu'à Dieu seul ; Isaïe : Voilà celle qui a enfanté le Verbe de Dieu, et que David, avec sa lyre, célébra la fille des rois. Mais tout à coup la sainte Vierge tint les esprits célestes suspendus à sa voix, lorsqu'elle se mit à tirer de son cœur ce *Magnificat :* O mon âme, c'est maintenant qu'il faut glorifier Dieu ! *Magnificat anima mea Dominum.* Oui, c'est ainsi qu'elle entre dans le ciel, elle est placée au-dessus des anges, immédiatement à côté de son Fils, et elle entre, comme dit saint Bernard, dans ce midi où il n'y a pas de couchant. Sa gloire est si grande, que l'Ecriture sainte dit : Elle a pour couronne les étoiles, pour vêtement le soleil, et pour piédestal les louanges de la terre.

Tel est, M. F., ce que nous savons de la vie de cette auguste créature, dont nous avons solennisé aujourd'hui la conclusion et la gloire.

Adorée, glorieuse, triomphante, c'est ainsi qu'elle prit possession du royaume de son Fils. Eh bien ! M. F., elle nous protège du haut du ciel, et vous savez que, nous aussi, nous sommes appelés à la même destinée. Sur la terre, nous n'avons pas à remplir les obligations qui furent celles de la Vierge Marie ; mais nous avons tous des devoirs qui nous sont imposés et c'est par l'accomplissement de ces obligations que nous nous rendons dignes de partager son triomphe. Il faut que nous tâchions de sortir de cette corruption où est plongée notre nature. Secouez votre faiblesse, élevez-vous dans la région de la paix et de la lumière ; quittez ce désordre, si le désordre est avec vous ; que ce jour, M. F., soit le signal de notre récente ascension vers le bien ; et si nous nous retirons du mal, plus tard viendra notre ascension dans le ciel. O M. F.! pensez-y, et pendant cette semaine dites quelquefois : O vierge Marie ! sainte vierge Marie ! Mère de Dieu et de nous tous, vous dont nous célébrons pendant ce jour la glorieuse Assomption, priez pour nous, priez pour mon fils, pour mon époux, priez pour mon père, pour ma mère, pour tous ceux qui nous sont chers, pour nous tous, afin que notre dernier soupir soit pour nous le moment d'une ascension glorieuse ; afin qu'enchaînés encore pendant quelque temps sur cette terre, au moins, dès que nous quitterons ce séjour d'exil, par vous, par votre intercession, notre âme, délivrée de ses liens, suive la route céleste tracée par votre Fils et vous, et s'élève dans une triomphante ascension pour prendre possession du royaume divin. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(Par M. l'abbé Coquereau, chanoine de Saint-Denis et aumônier en chef de la Flotte.)

PLAN

LA VIE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE EST UN MODÈLE DE LA VIE CHRÉTIENNE

ELLE SE RÉSUME

Ire CONSIDÉRATION. DANS L'HUMILITÉ.	IIe CONSIDÉRATION. DANS LA PAUVRETÉ.	IIIe CONSIDÉRATION. DANS LA SOUFFRANCE.

CONCLUSION.

TEXTE.

Fecit mihi magna qui potens est. (Luc., I, 49.)

Elle pouvait bien tenir ce langage, celle que le Seigneur a bénie entre toutes les femmes; elle pouvait bien parler ainsi, celle qui a été élevée au rang le plus sublime, celle qui prend les nations à témoin de son bonheur; elle pouvait bien prononcer ces mots, celle que l'humanité environne de tant d'amour, celle qui tressaillit de joie dans son esprit et dans son cœur, celle qui fut toute pleine de grâce pendant son pèlerinage sur la terre, et qui maintenant réside au séjour de la félicité, pleine de grandeur et de gloire. Il est juste qu'elle exalte les merveilles opérées en elle, *Fecit mihi magna qui potens est.* L'humanité entière fait écho et chante en chœur cet hymne de la reconnaissance, ce cri sublime de l'enthousiasme : *Magnificat anima mea Dominum.*

Après dix-huit siècles, ce saint cantique vient encore de retentir sous les voûtes sacrées de ce temple placé sous le patronage de l'auguste vierge Marie. Marie! quel mot délicieux! Marie! combien ce souvenir rappelle de larmes, d'intimes jouissances, de secrets bonheurs! Marie! dans ce nom que de suaves beautés! Marie! dans cette reine, quel air de majesté si douce! Marie! qui donc n'aimerait pas Marie, qui est notre mère, qui est la mère de Dieu? *Mater Dei.* Oh! que malheureux est celui qui ne l'aime pas, car il n'aime pas Dieu, puisque ces deux noms, ces deux amours sont inséparables, Jésus-Christ et Marie!

Partout où se dresse un autel à Jésus-Christ, j'en vois un à côté dédié à sa Mère. Il est vrai que l'un reçoit nos adorations et l'autre nos hommages, car on adore le fils et on honore la mère, mais le cœur humain ne peut s'ouvrir à l'amour du fils qu'il ne s'ouvre à l'amour de la mère. L'homme ne peut voir Jésus sur l'autel sans le voir auparavant dans les bras de Marie; c'est à peine d'ailleurs si dans le monde on compte quelques ennemis de cette divine Mère; au contraire, qui pourrait dire le nombre de ses amis, de ses enfants bien-aimés sur la terre? ce sont les enfants qui sont la consolation et la joie d'une mère, c'est sa nombreuse famille qui la comble d'allégresse. Eh bien! M. F., que belle est la couronne, que grande doit être la joie de Marie, sous les yeux de laquelle vous êtes réunis si nombreux, et autour de l'autel de laquelle vous formez en ce moment comme un cercle d'amour. Soyez heureux et fiers, vous qui, surtout dans ce mois béni et si cher à vos cœurs d'enfants, environnez son trône; et, puisqu'aujourd'hui vous célébrez sa fête, que puis-je mieux faire que de vous parler de cette patronne tutélaire, et quel plaisir plus sensible et plus réel faire à des enfants que de leur parler d'une mère chérie! O Marie! oh! bonne et tendre mère qui voyez à vos pieds ces âmes qui vous sont si chères, applaudissez à notre allégresse et agréez notre encens et nos hommages, notre encens s'il est pur, nos hommages s'ils sont dignes de vous; demandez cette grâce à votre cher Fils et soyez avec ma parole. *Ave, Maria*

EN QUOI CONSISTE LA VIE CHRÉTIENNE.

En entendant raconter les vertus de Marie, il nous importe moins de les admirer que de nous mettre sérieusement en état de les reproduire en nous. Sans doute Marie écoute nos prières et reçoit nos hommages, mais, croyez-moi, ils lui seront d'autant plus agréables que nous y joindrons des désirs efficaces de marcher sur ses traces, de copier ses vertus; elle veut bien que notre bouche chante un hymne à sa louange, mais c'est à condition que notre cœur ne démentira pas nos paroles et que nous nous efforcerons d'imiter de plus en plus le modèle proposé à tous, Jésus-Christ. Afin de vous édifier et de vous instruire, étudions ensemble l'excellent modèle de la vie chrétienne.

La vie chrétienne se résume 1° dans l'*humilité*, 2° dans la *pauvreté*, et 3° dans la *souffrance*. Il faut aussi que nous, M. F., et c'est une nécessité, nous copiions l'excellent modèle de cette vie chrétienne, puisque nous sommes chrétiens. Mais avouons que Jésus-Christ est un modèle bien difficile, voilà pourquoi Marie nous est proposée en quelque sorte comme le modèle facile. Examinons si Marie a été la plus parfaite copie de son divin Fils.

1^RE^ CONSIDÉRATION.

HUMILITÉ DE MARIE.

Oui, en effet, la vie de Marie a été une vie toute d'humilité. Suivant le texte sacré, Dieu a tant à cœur d'humilier Marie, qu'il s'étudie à compenser chaque grâce par les humiliations les plus sensibles et les plus poignantes. D'abord Marie, quoique descendant des rois, a une naissance obscure, et sa famille n'est plus qu'une famille déchue; or, n'est-ce pas, selon le monde, une humiliation profonde que ce souvenir amer d'une gloire primitive qui est épuisée. Mais Marie fut bénie entre toutes les femmes, et Dieu qui connaissait le danger de l'orgueil, pour la sauvegarder, la fit ignorée, obscure, inconnue; aussi voyez comme Marie ne pense nullement à se produire au grand jour : semblable à cette humble fleur qui se cache sous un épais feuillage, et que son suave parfum seul décèle, ainsi l'humilité de Marie fut le parfum qui la trahit aux yeux de la divinité; elle fut choisie de Dieu pour être l'arche sainte, le tabernacle sacré du Dieu vivant. Un archange descendit des cieux, et député du roi des rois, il vint annoncer à la plus humble des vierges qu'elle serait Mère de Dieu! Pensez-vous que Marie va s'enorgueillir, s'exalter de ce grand, de ce sublime privilége? Non, Marie, à la vue du messager céleste, commence à trembler; elle sait que l'ange des ténèbres peut se changer en ange de lumière; mais, rassurée par la parole de Gabriel : « Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce près de Dieu : *Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum*, » Marie questionne avec réserve. Comment cela se fera-t-il? et Gabriel lui répond : « L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.*

Ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei. » Marie, dans l'assurance de la possibilité du mystère, répond avec humilité : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* »

C'est bien ici que se vérifie cette parole du prophète ; un abîme attire un autre abîme ; l'humilité de Marie a déterminé l'anéantissement du Verbe divin. Remarquez, quand elle parle de cette grande faveur, elle dit : le Seigneur a eu égard à la bassesse de sa servante. Dieu aime Marie, et voilà pourquoi toutes ces prérogatives, au lieu d'être matière à orgueil à Marie, vont être pour elle la source d'humiliations profondes.

Poursuivons notre histoire. César-Auguste a porté un édit, il faut que tous aillent se faire inscrire, chacun dans sa ville ; il s'agit du dénombrement des habitants de toute la terre. Joseph part de Nazareth avec Marie et se rend en Judée dans la ville de David, appelée Bethléem, pour se faire inscrire. Marie, fatiguée du voyage, a besoin de repos, elle cherche un hôtel. En est-il de trop beau pour la plus illustre des femmes ? Cherche donc, Joseph, cherche un hôtel, un palais digne de ta belle et noble fiancée. Après avoir frappé à bien des demeures, qu'a-t-il trouvé pour la Mère d'un Dieu ? c'est une étable ouverte à tous les vents du ciel. Mon Dieu, que vous êtes incompréhensible dans vos œuvres ! quoi, vous le maître du ciel et de la terre, vous qui pouviez apparaître aux yeux de l'univers ravi dans toute la splendeur et la gloire de votre majesté, vous choisissez une petite ville d'un pays vaincu pour capitale, une étable pour palais, une crèche pour trône ; un peu de paille, voilà les splendides tapis de votre demeure royale, des haillons pour manteau de pourpre ; une femme... un vieillard... de grossiers animaux pour vous réchauffer de leur souffle ; des pâtres, des bergers, voilà vos premiers courtisans. Ah ! M. F., je vous le demande, comprenez-vous ces humiliations du Sauveur ? si vous les comprenez, vous comprendrez alors les humiliations de Marie, sa pauvre Mère. Viennent les temps de la purification. Je vois Marie monter les degrés du temple de Jérusalem. Pourquoi cette créature sans tache s'y présente-t-elle ? Dites-moi, Marie, qu'y a-t-il à purifier en vous ? Votre virginité n'est-elle pas demeurée intacte et, en donnant le jour au Dieu de toute pureté, ne brillez-vous pas du plus vif éclat, comme le lis que les rayons d'or du soleil et les caresses d'une brise pure rendent plus radieux encore.

Qu'avez-vous à racheter ? Ah ! je comprends, c'est qu'il y a là des humiliations ; là, comme partout, le calice des amertumes ne manquera pas à vos lèvres, et vous voulez boire ce calice jusqu'à la lie.

Vous passez pour une femme vulgaire, qui n'a mis au monde qu'un enfant vulgaire ; vous imitez votre divin Fils, qui s'est soumis à la loi de la circoncision, quoiqu'il n'en eût aucun besoin et qu'elle ne l'obligeât pas. Au jugement des autres femmes vous passez pour immonde, comme votre Fils est mis au rang des pécheurs. Oh ! quelle humilité profonde !

Mais voici des Mages qui s'arrêtent à Bethléem ; Marie, voici les jours de la joie et du triomphe qui vont luire pour vous, vous voyez des têtes de rois courbées bien bas devant le fruit de vos entrailles. Quel triomphe pour vous ! comme vous êtes heureuse ! votre Fils chéri repose délicieusement sur votre sein maternel, mais ce n'est qu'un songe heureux qui berce votre âme ; l'heure de l'épreuve, l'heure des douleurs a sonné, il faut partir,

pauvre mère, il faut vous exiler, voilà la réparation de la gloire qui brillait à vos yeux.

A la voix de l'ange, Marie et son époux ont fui en Egypte pour échapper, durant la nuit, à la fureur d'Hérode. Après la mort du tyran, avertis par l'ange, ils reviennent en Israël et se retirent dans la ville de Nazareth en Galilée. Dans cette retraite, la sainte Famille retombe dans l'obscurité. Que j'aime à contempler les regards de Dieu se reposant sur un modeste atelier où travaillent pour subvenir à leur subsistance un enfant, un père et une mère! L'Ecriture ne les produit plus au dehors qu'à deux époques différentes : la première fois, c'est à l'époque de la célébration pascale. Jésus avait alors douze ans, il se rendit au temple de Jérusalem avec Marie et Joseph, et au retour, ils s'aperçurent que Jésus n'était plus avec eux. Marie le cherche avec anxiété et ne le retrouve pas; elle revient à Jérusalem, et ce n'est qu'après trois jours qu'elle le retrouve dans le temple. Sa mère lui dit : « Mon enfant, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà que pleins de douleur votre père et moi nous vous cherchions. » Ecoutez la réponse d'un fils à la plus tendre des mères et, surtout d'un fils comme le Sauveur, développant avec l'âge tous les trésors de la vertu et de la science; il lui dit : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ignoriez-vous qu'il faut que je sois aux choses qui sont de mon père? »

Puis ce n'est que dix-huit ans plus tard, lorsque le Sauveur avait environ trente ans, que l'Ecriture nous le montre à Cana, en Galilée. La Mère de Jésus s'y trouvait : Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples.

Les convives, manquant de vin, s'adressèrent à Marie : car déjà on pressentait la puissance de cette divine Mère, et on s'adressait à elle, certain de n'être pas refusé. Marie dit à son Fils : « Ils n'ont plus de vin. » *Vinum non habent.*

A la sollicitation de Marie, Jésus fait un miracle; mais il lui fait payer bien cher cette faveur dans une réponse où il semble oublier tous les sentiments de la nature et de la piété filiale, « Femme! » lui dit-il, « qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » Qui ne sent ici toute la dureté et l'amertume de ce reproche : *Quid mihi et tibi est, mulier?*

Qu'y a-t-il de commun entre une mère et un fils? quelle demande!...

C'est ici que le dessein de Dieu se manifeste : Jésus-Christ a fait son premier miracle, ce miracle qui commence et dévoile sa puissance; il donne la première preuve de sa divinité, et s'il déroge pour la première fois aux règles de la nature, il le fait à la prière de sa Mère, tant est puissante la prière d'une mère!

Considérez maintenant Jésus-Christ; ouvrez les yeux, peuples de l'univers, voilà que Jésus-Christ se pose désormais dans le monde comme souverain, il se déclare Dieu à la prière de Marie; voilà cette mère inconnue placée au-dessus de toutes les femmes, à la tête de toutes les créatures.

Mais voilà que, pour apaiser ce mouvement d'orgueil, si facile à s'emparer des âmes humaines, Jésus répond à sa Mère : Femme! qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? *Quid mihi et tibi est, mulier?* Oui, qu'y a-t-il de commun entre vous qui êtes le fini et moi qui suis l'infini, entre vous qui êtes la créature et moi qui suis le créateur. Rappelez-vous donc cet abîme qui se trouve entre vous et moi, et sachez que mon heure n'est pas encore venue, Toujours pour cette bonne mère, l'humiliation près de la gloire.

La vie publique du Sauveur est commencée; Marie, d'après ce que les Ecritures nous laissent à entendre, se contentait de suivre son Fils dans la Judée et la Galilée; elle partageait avec lui les humiliations qu'il recevait de la part des Juifs. Par deux fois seulement l'Ecriture fait mention de Marie, et c'est pour nous apprendre les grandes humiliations infligées à cette bonne mère.

Un jour que le peuple était assis autour de Jésus-Christ, on lui dit en voyant arriver Marie : Voilà votre mère et vos frères qui vous cherchent. Et le Sauveur n'y fait pas attention; il affecte même, ce semble, de ne pas comprendre ce qu'on lui disait, puis il répond : Qui est ma mère et qui sont mes frères? et, regardant ceux qui étaient assis autour de lui, il dit : Voilà ma mère et mes frères, car quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère.

La seconde fois, c'est sur les cimes ensanglantées du Golgotha que nous retrouvons Marie; c'est là surtout que les humiliations du fils retombent de tout leur poids sur le cœur de la mère. On le dépouille de ses vêtements, on l'étend sur la croix de son sacrifice, le voilà sur le lit de son agonie, crucifié entre deux voleurs, dont l'un murmurait contre lui, blasphémait. Au pied de la croix s'agite une troupe de forcenés qui se repait de ses humiliations, qui insulte à ses douleurs. Puis Jésus dit à Marie, en lui montrant saint Jean : « Femme, voilà votre fils. » Concluons, d'après ces récits, que l'humiliation ne peut aller plus loin pour la mère.

Après la mort de Jésus-Christ, l'Ecriture ne fait plus mention de Marie, si ce n'est pour nous dire qu'elle vécut dans le silence et dans l'obscurité; et cependant, malgré cette obscurité, Marie sera la plus élevée des créatures, la femme bénie entre toutes les femmes. Il y aura une créature exceptionnelle ainsi faite, que partout on lui élèvera des temples, et les plus remarquables des douzième, treizième et quatorzième siècles seront sous son vocable; partout des autels en son honneur, des oratoires, etc., etc. Il y aura une créature ainsi faite, que tous auront à honneur de porter son nom; il y aura une créature ainsi faite que toutes les générations l'environneront d'hommages, il y aura une créature ainsi faite que les rois demanderont sa protection pour leur royaume en le mettant sous sa maternelle et divine puissance. Et cette créature existe, elle se drape dans le manteau de son humilité, de sa modestie, c'est la vierge Marie. O M. F.! environnez de vos hommages les plus profonds le trône de votre souveraine, faites-lui une couronne de vos cœurs, et déposez-les autour de cette mère, le plus parfait et le plus magnifique modèle de Jésus-Christ sous le rapport de l'humilité.

II[e] CONSIDÉRATION.

PAUVRETÉ DE MARIE.

Dans une seconde considération, nous allons voir que Marie a été aussi la copie bien fidèle de la pauvreté de son divin Fils.

Marie a été pauvre comme son Fils...

Jésus-Christ n'a pas voulu des richesses; en n'en voulant pas, il les a reje-

tées; en les rejetant, il les a condamnées; en les condamnant, il les a placées parmi les pompes de Satan.

Jésus-Christ a voulu la pauvreté; en la voulant, il l'a embrassée; en l'embrassant, il l'a autorisée, sanctifiée par son amour, et en l'autorisant il l'a placée parmi les béatitudes des cieux; voilà la doctrine de l'Evangile.

Marie a imité Jésus-Christ; elle descendait de race royale, l'Evangile n'en parle pas. Je trouve la distinction de cette Vierge bénie dans sa grande et profonde misère. Ordinairement, la grande naissance est jointe à la grande fortune, et la grande fortune à la grande naissance, elles sont sympathiques dans le monde et ne vont pas avec l'humiliation. Cependant Marie s'allie à Joseph, pauvre charpentier, obligé de se servir du rabot et de la scie pour subvenir aux nécessités de la famille.

Quand Jésus-Christ naît, une crèche est son berceau, la paille, son tapis; je ne vois autour de lui que le dénûment le plus complet. Sa pauvre mère n'a pas de quoi subvenir aux besoins de son premier-né; si elle peut le soulager, ce n'est qu'au moyen des bergers qui arrivent à l'étable, les mains pleines de petits présents. C'est l'ingénieux de la charité qui vient répondre aux privations si grandes de l'enfant de Marie. Quand il faut racheter le divin Enfant, Marie ne peut faire l'offrande des riches, car ce qu'on n'a pas on ne peut le donner, elle fait le don du pauvre, et je vois entre ses mains virginales se débattre deux blanches tourterelles.

Jésus-Christ, pendant sa vie, a faim et soif, et un jour il permet à ses apôtres, accablés du même besoin, de froisser entre leurs mains quelques épis et de s'en nourrir. Concluons que, quand Jésus-Christ a eu faim, Marie a eu faim, quand il a eu soif, elle a eu soif; Marie, enfin, souffrait de toutes les souffrances du Sauveur et elle souffrait en mère.

Pourquoi faut-il que ces divins exemples soient perdus pour la terre? N'entendez-vous pas de tous côtés les cris de l'humanité se débattant sous les étreintes de la misère? Pourquoi ces agitations, ces blasphèmes, ces murmures de la multitude? C'est que tous ont oublié que Jésus-Christ est venu sur la terre expliquer, sanctifier la pauvreté, dont il a fait une héritière du ciel: car c'est de la bouche de Jésus-Christ que sont sorties ces mémorables paroles: *Beati pauperes spiritu.*

IIIe CONSIDÉRATION.

SOUFFRANCES DE MARIE.

Marie s'est associée au mystère de la pauvreté, elle a voulu être pour nous un exemple, une espérance, une consolation; voilà pourquoi elle a été si pauvre, si misérable.

Voyons si Marie a souffert; si elle est un exemple de la souffrance comme de l'humilité et de la pauvreté.

Quand nous prononçons le nom si délicieux de Marie, il semble que nous ayons tout dit, il semble que ce nom dit toute joie, tout bonheur, qu'il veut dire honneur, gloire, splendeur, etc. Comme nous nous trompons! c'est que nous n'apercevons que les apparences et que nous ne jugeons que d'après elles. Marie veut dire humilité, Marie veut dire pauvreté, Marie veut dire

surtout le sentiment de la souffrance. Saint Jérôme, qui interprète le nom de Marie, dit qu'il signifie *amarum mare*, une mer d'amertume. Je crois, comme lui, que les noms étant donnés pour exprimer la nature des choses, nul autre ne convenait mieux à la Vierge souffrante, que celui de Marie.

Que si vous me demandez une preuve de ses souffrances, je vous dirai en vous montrant Marie au Calvaire, avec le prophète : « Venez et voyez, vous tous qui pleurez et qui souffrez, s'il y a une douleur comparable à sa douleur. »

Et en s'exprimant ainsi, l'Ecriture parle d'une douleur vivace, d'une douleur puissante et aiguë, que nous, hommes, nous ne comprenons pas ou que nous sentons mal. Quelqu'un peut-il aimer autant qu'une mère? D'où je conclus : quelqu'un peut-il souffrir autant qu'une mère? Je ne puis dire qu'un mot, et je vous l'adresse, bonnes et tendres mères qui m'écoutez en ce moment. Vous savez combien heureuse est la mère qui espère que son fils vivra toujours comblé de joie et de bonheur; mais vous comprenez aussi quelle douleur saigne au cœur de la mère quand la souffrance doit être la compagne assidue de son cher enfant. Oui, vous seules, ô mères! savez comprendre sa souffrance. Eh bien! Marie posséda un fils unique, d'une beauté, d'une bonté sans pareilles, digne d'un meilleur sort; car toute sa vie n'a été qu'un long bienfait pour l'humanité. Eh bien! ce fils vivra une vie moyenne, et la souffrance l'accompagnera du berceau à la tombe.

Dites-moi si, avec une perspective d'une souffrance continue pour son fils, une mère peut vivre, peut être heureuse ici-bas, dites si pour elle il est une seule caresse qui ne soit aussitôt flétrie, un seul baiser qui ne soit empoisonné; la vie de cette pauvre mère, n'est-ce pas un long et douloureux supplice, une perpétuelle torture? Telles furent les souffrances de Jésus et de Marie.

Ecoutez... elle va être froissée, brisée, broyée dans ce que le cœur a de plus douloureux, de plus poignant, de plus sensible, dans son amour de mère, par le vieillard Siméon, lorsqu'il dit à Marie : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.* « Un glaive de douleur transpercera votre âme. » Tu te trompes, vieillard, le glaive l'a déjà transpercé, ce cœur maternel. Mais est-il possible de dire à une mère : « Tu seras abreuvée d'amertume, » sans qu'à l'instant même elle devienne la plus malheureuse des femmes? lui parler d'un avenir sombre et terrible pour son enfant bien-aimé, n'est-ce pas empoisonner sa vie? lui prédire un calice d'amertume, n'est-ce pas lui faire déjà même vider la coupe de la douleur jusqu'à la lie? annoncer la mort d'un enfant à sa mère, n'est-ce pas la tuer moralement, n'est-ce pas étouffer toute consolation, détruire toute espérance, lui ravir toute félicité? Ah! que faites-vous, vieillard, vous si expérimenté dans la vie? quelles paroles adressez-vous à la plus tendre des mères? Eh quoi! c'est lorsque cette mère, radieuse de bonheur, entre au temple présenter son Fils, c'est quand la voix de l'amour maternel et de la reconnaissance chantaient en elle, quand sur sa tête resplendissaient les deux couronnes de la virginité et de la maternité, quand elle pressait sur son cœur son cher Fils, que vous lui adressez cette parole : Un glaive de douleur transpercera votre âme! Encore une fois, vieillard, que dites-vous? Non, Siméon, on ne dit pas ces choses à une mère; on ne condamne pas ainsi à la douleur un cœur si embrasé d'amour.

Néanmoins ces paroles sont dites à Marie par Siméon, au jour de la pré-

sentation au temple, au jour des premiers vagissements du Sauveur. Peu avant, Marie faisait monter vers le trône de Dieu ce cantique de la *reconnaissance*, cet hommage parfumé de ses vertus, *fecit mihi magna qui potens est ;* c'est au moment qu'elle allait répéter et chanter ces sublimes paroles qu'on lui annonce des douleurs et encore des douleurs.

Comprenez-vous maintenant, M. F., pourquoi Marie est appelée la Reine des martyrs? *Regina martyrum.* Mais ce n'est pas tout : suivez-moi au Calvaire ; assistez avec moi à toutes ces scènes inouïes, à ces douleurs inconnues des plus grandes douleurs. Voyez les bourreaux déchirer ses membres, entendez les coups de marteau, chaque coup retentit dans le cœur de la Mère. Ici qui souffre le plus, du Fils ou de la Mère? Tous les deux partagent un même torrent d'amertume, la Mère et le Fils ont une même croix. Si on perce la tête de Jésus d'épines, Marie est déchirée de toutes leurs pointes ; si on lui présente du fiel et du vinaigre, Marie en boit toute l'amertume ; quand les bourreaux frappent, Marie reçoit tous leurs coups. Il en est de ce fils et de cette mère comme de deux miroirs opposés qui se renvoient réciproquement tout ce qu'ils reçoivent. Comprenez-vous ce flux et ce reflux de douleur? oui, la douleur va de Jésus à Marie et de Marie à Jésus, c'est un même supplice !

Puis ce dernier adieu d'un fils unique, crucifié entre deux scélérats, ce cri d'agonie et d'amour de la divinité qui part et de l'humanité qu'il lègue à Marie.

Pendant le drame sanglant du Calvaire, que faisait Marie? elle était là, vivante, debout au pied de la croix : *stabat mater juxta crucem.* La foule s'était écartée, elle avait compris qu'il y avait là deux suprêmes douleurs. Que si vous me demandez comment il se fait que le cœur de Marie ne se soit pas brisé de douleur, comme les pierres du rocher, à la mort de Jésus-Christ, je vous répondrai : je n'en sais rien ; ou plutôt la religion vous dira par ma bouche : Jésus-Christ était pour l'humanité un modèle trop élevé peut-être, il lui fallait un modèle plus à sa portée : Marie a été ce modèle vivant. Aussi quand, couchés par la douleur sur le lit de l'agonie, le prêtre se présente à notre chevet et qu'il nous montre une croix, et sur cette croix un Dieu que nos péchés y ont cloué, si la crainte, le découragement s'emparent de nous, le prêtre, pour nous consoler, nous rassurer, peut nous dire : Pensez à Marie, c'était une mère au pied de la croix du Sauveur, et là elle devint la vôtre.

Je ne comprends pas vos blasphèmes, vos murmures contre les souffrances, après que Jésus-Christ est venu sur cette terre nous donner l'exemple de la souffrance. N'a-t-il pas le premier été déchiré par les épines de la route? Et Marie, n'est-elle pas notre soutien, notre consolation, notre espérance? ne savons-nous pas que les prières de cette bonne et tendre mère sont toujours exaucées?

CONCLUSION.

Concluons de tout ce discours qu'il faut, à l'exemple de Marie, vivre de la triple vie de l'humilité, de la pauvreté et de la souffrance. Laissons les païens s'abreuver aux sources empoisonnées de l'orgueil, de l'avarice et de la volupté. Voyez si la maternité divine accordée à Marie ne lui a donné que

des joies. Si Dieu a accordé, par privilége, à quelques-uns la fortune, il n'a promis le ciel qu'à ceux qui le gagneraient : *violenti rapiunt illud.* Or, la vie chrétienne consiste dans l'imitation de la vie de Jésus-Christ et de Marie, et leur vie consiste dans l'humilité, la pauvreté et la souffrance ; donc il faut imiter leurs vertus pour acquérir la félicité éternelle.

Quand viennent les jours de tribulations que nous ménage la Providence, supportons-les avec courage et résignation pour expier les séductions de notre esprit et de notre cœur. Et quand je vous dis : Soyez pauvres, ne confondez pas la vérité avec l'erreur; car on n'est pas véritablement pauvre en se débattant dans la misère, en dédaignant le riche, en portant envie à ses richesses, en remuant le sol pour satisfaire à tout prix les désirs effrénés de son âme.

Ils ne sont pas pauvres ceux qui ne comprennent pas ces deux paroles tombées des lèvres de Jésus-Christ, lorsque, parlant à la multitude sur la montagne, il lui disait : *Beati qui lugent*, « Bienheureux ceux qui pleurent; » et cette autre : « Bienheureux ceux qui souffrent. » On peut être pauvre tout en possédant de grandes richesses; c'est quand on ne voit dans ces richesses qu'un dépôt confié par la Providence, quand, les possédant, on ne laisse pas son cœur s'y attacher, quand on comprend qu'elles viennent de Dieu et que nous sommes les aumôniers des pauvres, au nom de Jésus-Christ : *dispensatores Dei.*

Quand Dieu nous envoie des jours d'épreuve, et toute vie humaine n'est-elle pas plus ou moins semée de peines et de douleurs? sachons nous résigner. Sans doute il nous en coûte beaucoup de souffrir, de nous humilier, de supporter la pauvreté, mais c'est la loi de l'Evangile, c'est Jésus-Christ qui nous a donné cette loi et qui, sur la terre, a réalisé dans sa personne les trois grandes vertus chétiennes, l'humilité, la pauvreté et la souffrance.

Vous qui mettez vos délices à amasser trésors sur trésors, insensé! accumulez tant que vous voudrez; un jour la mort viendra vous visiter, et c'est au moment où vous croirez mettre le comble à vos richesses, qu'elle vous dira : assez, c'est fini, et qu'elle vous précipitera dans l'éternité, où pas une de vos pièces d'or ne vous accompagnera. Pour vous, qui ne pensez qu'à satisfaire avec empressement vos insatiables désirs, qui vous plongez dans tous les plaisirs, dans les folies des sens, les folies du cœur, les rêves d'une imagination dépravée, vous vous croyez heureux; mais si la mort allait vous surprendre en ce moment criminel et vous jeter dans l'éternité!!! Ainsi donc nous voici, M, F., placés entre deux alternatives, la vie chrétienne et la vie mondaine, choisissez!... Pour moi je n'hésite pas un moment à marcher sur les traces de Marie, et je ne doute pas que vous aussi, chrétiens, vous n'imitiez cette bonne Mère, que vous ne fassiez les efforts les plus généreux pour copier ce parfait modèle. Que si vous vous effrayez des difficultés, si vous vous laissez arrêter par les obstacles, je vous dirai : pourquoi oublier que nous avons au ciel une avocate qui gagne toute les causes, mettons entre ses mains la nôtre et ayons confiance en elle : *advocata nostra*, c'est notre avocate. Marie, c'est la Vierge puissante, *virgo potens*, elle peut tout pour nous, si nous avons recours à elle; elle est toujours pleine de miséricorde pour les enfants qui s'abritent sous sa maternelle protection, *virgo clemens.* Ah! pauvres pécheurs, vous surtout qui avez tant besoin de con-

solation et d'espérance, venez à Marie, elle est le refuge des pécheurs : *refugium peccatorum ;* vous dont la vie n'est qu'un tissu de douleurs, allez vous jeter dans les bras de Marie, elle a le secret des douleurs, elle console les affligés, *consalatrix afflictorum.*

Nous tous, qui que nous soyons, adressons-nous avec confiance à Marie. Hélas ! combien de fois durant cette triste traversée de la vie ne sommes-nous pas exposés au naufrage, quand notre vaisseau est ballotté par les vagues en furie, quand la nuit se fait, que la foudre gronde, jetons à tous les échos le nom de Marie, et bientôt elle répondra à nos cris de détresse ; étoile des mers, *stella maris*, elle nous guidera vers le pôle du bonheur. O Marie ! réalisez ce vœu ardent de notre âme, faites que nous soyons un jour au ciel avec vous et près de vous. Marie, faites que le pasteur et les brebis soient réunis pour jouir à jamais de votre possession dans les siècles des siècles.

MATÉRIAUX

(Voir aussi les Matériaux du sujet : VERTUS DE LA SAINTE VIERGE.)

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius ; ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus. (*Gen.*, III, 15.)

Myrrha a vestimentis tuis. (*Ps.*, XLIV, 10.)

Dominus possedit me ab initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio. (*Prov.*, VIII, 22.)

Quæ est ista quæ ascendit per desertum sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris et universi pulveris pigmentarii ? (*Cant.*, III, 6.)

In odorem unguentorum tuorum, currimus. (*Id.*, 1.)

Mulierem fortem quis inveniet ? Fortitudo et decor indumentum ejus. (*Id.*, XXXI, 10, 25.)

Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris et agnitionis et sanctæ spei. (*Eccli.*, XXIV, 24.)

Ecce virgo concipiet et pariet Filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. (*Id.*, VII, 14.)

Lauda et lætare, filia Sion, quia ecce venio et habitabo in medio tui, ait Dominus. (*Zach.*, II, 10.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus. (*Matth.*, I, 16.)

Desponsata mater (Christi) Maria Joseph (*Id.*, *ibid.*, 18.)

Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam. (*Id.*, *ibid.*, 20.)

Ave, gratia plena. (*Luc.*, I, 28.)

Exurgens Maria abiit in montana.... et salutavit Elizabeth (*Id.*, *ibid.*, 40.)

(Maria) peperit Filium suum primogenitum et pannis eum involvit ; et reclinavit in præsepio. (*Id.*, II, 7.)

Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo. (*Id.*, *ibid.*, 19.)

Simeon dixit ad Mariam : Ecce ... tuam ipsius animam pertransibit gladius. (*Id.*, *ibid.*, 35.)

Consurgens (Joseph) accepit puerum

et matrem ejus nocte, et recessit in Ægyptum. (*Matth.*, II, 14.)

Consurgens accepit puerum et matrem ejus et venit in terram Israel... et habitavit in civitate quæ vocatur Nazareth. (*Id., ibid.*, II, 13.)

Et cum factus esset annorum duodecim . . . remansit puer Jesus in Jerusalem... et dixit mater ejus ad illum : Fili, quid fecisti nobis sic ? (*Luc.*, II, 42, 48.)

Et venit Nazareth. Et Mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo. (*Id., ibid.*, 52.)

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat Mater Jesu ibi. (*Joan.*, II, 1.)

Stabat autem juxta crucem Jesu, mater ejus. (*Id.*, XIX, 25.)

Dicit Matri suæ : Mulier, ecce filius tuus; deinde dicit discipulo: Ecce mater tua. (*Id.*, 27. *ibid.*, 26, 27.)

Et erant perseverantes in oratione cum Maria Matre Jesu. (*Act.*)

Imitatores mei estote, sicut et ego Christi. (*I Cor.*, IV, 16.)

Christi bonus odor sumus. (*II Cor.*, II.)

II. SS. PÈRES.

Ita quoque Spiritus Sanctus descendit in Virginem cum omnibus suis essentialibus virtutibus, quæ illi per rationem principatus divini adsunt; imbuens eam in gratia, ut in omnibus gratiosa esset, atque idcirco *gratia plena* cognominata est, eo quod adimpletione Spiritus Sancti gratiis abundaret. (S. Athanas., *hom. de Deipara.*)

Sit vobis tanquam in imagine descripta vita beatæ Mariæ de qua velut in speculo refulsit forma virtutis. Hinc sumatis licet exempla vivendi, ubi tanquam in exemplari magisteria expressæ probitatis quid corrigere, quid effugere, quid tenere debeatis, ostendunt. (S. Ambr., *L. de Virg.*)

Corde erat humilis, verbis gravis, animo prudens, loquendi parcior, legendi studiosior, non in incerto divitiarum, sed in prece pauperis spem reponens; intenta operi, verecunda sermone, arbitrum mentis solita non hominem sed Deum quærere; nullum lædere, bene velle omnibus; assurgere majoribus natu, æqualibus non invidere, fugere jactantiam, rationem sequi, amare virtutem. (*Id., ibid.*)

Nihil torvum in oculis, nihil in verbis procax; nihil in actu inverecundum, non gestus fractior, non incessus solutior, non vox petulantior, ut ipsa corporis species simulacrum fuerit mentis, figura probitatis. (*Id., ibid.*)

Quid ergo exequar ciborum parcimoniam, officiorum redundantiam, alterum ultra naturam superfluisse, alterum pene ipsi naturæ defuisse?... dormire non prius cupiditas quam necessitas fuit. (*Id., ibid.*)

Quæ incessu affatuque venerabilis non tam vestigium pedis tolleret quam gradum virtutis attolleret. (*Id., ibid.*)

Maria sic implebat omnia virtutis officia, ut non tam disceret quam doceret. Quid in singulis mores? ut eam parentes dilexerint, extranei prædicaverint, quæ digna fuit, ex qua Dei Filius nasceretur. (*Id., ibid.*)

Talis fuit Maria, ut ejus unius vita omnium est disciplina. Si igitur auctor non displicet opus, probemus, ut quicunque sibi ejus exoptat præmium, imitetur exemplum. (*Id., ibid.*)

Virgo per cuncta mirabilis, cujus animam decebat ab omni esse tumultu cogitationum immunem, quæ tanti electa est ministra mysterii. (S. Chrysost., *hom. 4 in Matth.*)

Vita activa et contemplativa Virginem perfectiori diligentia ambierunt, adeo ut nec actio contemplationem minueret, et contemplatio non desereret actionem. (S. P. Damina., *serm. 1 de Nat Virg.*)

Unum profecto scimus quia omnis vita et actio intenta fuit sermoni Dominico. (S. Ildephons., *Serm. 5 de Assumpt.*)

Maria est illuminatrix plurimorum per exempla lucidissimæ vitæ suæ; *ipsa est cujus vita gloriosa lucem dedit sæculo; ipsa est cujus vita inclyta cunctas illustrat Ecclesias* (Ecclesia, *in offic.*); ipsa est enim Lucerna Ecclesiæ ad hoc illuminata a Deo, ut per ipsam contra tenebras mundi illuminaretur Ecclesia. Hanc vere lucernam Dominus illuminavit plenissime ut per hanc illuminationen te-

nebras animarum nostrarum fugiat. (S. Bonavent., *in Speculo B. Virg.*, c. 3.)

Omnis Mariæ actio et intentio semper intenta fuit in Deo. (S. Anton., c. 45, § 8.)

III. TRAITS HISTORIQUES.

ABRÉGÉ DE LA VIE DE LA SAINTE VIERGE.

La très-sainte Vierge, prédestinée dès l'éternité pour être la Mère de Dieu, fut conçue dans le temps, selon la supputation de Baronius, l'an cinq mille quatre-vingt-quatre depuis la création du monde ; et selon celle de Salianus et de quelques autres, l'an quatre mille trente-sept, et l'année suivante arriva le jour de sa nativité, qui fut le huitième de septembre. Deux ans après, elle fut présentée au temple, le vingt-unième jour de septembre, n'ayant encore que deux ans deux mois et treize jours accomplis.

Elle passa onze ans dans le temple, ne s'appliquant uniquement qu'aux exercices de piété. L'an quatorzième de sa vie, elle fut tirée du temple, au mois de décembre, et donnée par les prêtres pour épouse à saint Joseph, que la Providence lui avait destiné, non tant pour être son mari, que comme pour être le respectueux et fidèle gardien de sa pureté virginale.

L'année suivante, qui était la quinzième de son âge, elle reçut, le 25 mars, de grand matin, l'ambassade de l'ange Gabriel, que le ciel lui envoya pour lui annoncer l'heureuse nouvelle de sa divine maternité, et conçut le propre Fils de Dieu dans son chaste sein, par l'opération du Saint-Esprit. Aussitôt elle alla visiter sa cousine sainte Elisabeth, et demeura avec elle durant trois mois, jusqu'à la naissance de saint Jean-Baptiste. De là, s'en retournant à Nazareth, en la maison de Joseph, son très-chaste époux, elle y demeura recueillie jusqu'au temps de l'édit de l'empereur, qui l'obligeait de s'aller faire enrôler à Bethléem, entre les descendants de la famille du roi David ; et là fut accompli le temps de son enfantement, qui arriva le vingt-cinquième jour de décembre de la même année.

Huit jours après, elle circoncit son divin enfant pour obéir aux préceptes de la loi, et Joseph lui imposa le nom de Jésus, selon que l'ange lui avait révélé de la part de Dieu.

Treize jours après, elle eut la joie de voir les rois mages venus de l'Orient pour l'adorer dans la pauvre étable de Bethléem, où elle l'avait enfanté, et pour lui offrir des présents pour marque de leur servitude, comme au souverain monarque du monde.

Et le quarantième jour de son enfantement, qui arrivait le second jour de février, elle fut au temple satisfaire à la loi de la purification et y porta son divin enfant pour le présenter à Dieu comme son premier-né et son unique, et aussitôt elle passe en Egypte avec l'Enfant Jésus, sous la conduite de Joseph, pour le sauver de la persécution d'Hérode ; comme il est marqué dans l'Evangile.

Elle demeura en Egypte entre les idolâtres environ sept ans, jusqu'à la mort d'Hérode, et l'ange du Seigneur avertissant Joseph de s'en retourner en Judée, ils s'en allèrent demeurer à Nazareth : la sainte Vierge étant pour lors âgée de vingt-deux ans. Elle y passa cinq ans dans une profonde solitude, élevant son cher Fils avec les soins et les tendresses que l'on peut penser, allant tous les ans à Jérusalem, rendre ses vœux à Dieu dans le temple.

Etant arrivée à l'âge de vingt-cinq ans et l'enfant Jésus ayant commencé sa douzième année, ils le perdirent à Jérusalem, où ils étaient venus selon leur coutume ; et l'ayant cherché durant trois jours avec beaucoup d'inquiétude, ils le trouvèrent dans le temple, au milieu des docteurs, les interrogeant et les écoutant.

La sainte Vierge avait trente-deux ans, lorsque son Fils unique, le grand architecte du monde, commença d'exercer l'art de charpentier dans l'atelier de Joseph, qui était estimé son père et qu'il respectait comme s'il l'eût été véritablement. Quel spectacle à tous les anges du ciel de voir la majesté du Dieu tout-puissant humiliée jusque-là, tra-

vailler comme un simple artisan pour gagner sa vie et celle de ses père et mère! Dix ans se passèrent ainsi.

Lorsque la sainte Vierge arriva à l'âge de quarante-deux ans, elle devint veuve de saint Joseph, que l'on croit fort probablement être mort environ dans ce temps-là, assisté de Jésus et de Marie; oh! l'heureux trépas!

Il est temps, Vierge sainte, que vous vous disposiez à toutes sortes de privations. L'absence de Joseph fut bientôt suivie de celle de Jésus, qui quitta sa sainte Mère pour commencer à travailler au grand ouvrage de la rédemption du monde; car, à l'âge de trente ans, et la sainte Vierge en ayant quarante-cinq, il s'en alla au Jourdain recevoir le baptême de la main de saint Jean-Baptiste, son précurseur, puis se retira dans le désert pour y jeûner quarante jours et quarante nuits, pour y combattre et pour y surmonter les ennemis de notre salut.

L'année suivante, qui était l'an trente-unième de Jésus-Christ et le quarante-sixième de sa sainte Mère, elle obtint de lui de faire son premier miracle, changeant l'eau en vin aux noces de Cana, en Galilée; de là, ils furent faire leur demeure à Capharnaüm, qui était la ville capitale de Galilée; et l'on tient par tradition que ce fut alors que Jésus baptisa lui-même sa très-sainte Mère dans le Jourdain.

Elle passa les années quarante-sept et quarante-huitième de sa vie avec lui à Capharnaüm, tandis qu'il éclairait la province, et par elle tout le monde, des divines lumières de son Evangile, et qu'il remplissait tous les esprits de l'admiration de ses grands miracles.

Etant arrivée à la quarante-neuvième année, elle souffrit une douleur mortelle et une confusion inconcevable de voir son Fils unique attaché en croix et mourir entre deux larrons, subissant la peine des péchés de toute la nature humaine; elle demeura ferme au pied de la croix, ses yeux attachés sur cet objet lamentable, et souffrant en son cœur toutes les douleurs qu'il endura dans son précieux corps.

A cette cruelle douleur de sa mort succéda la joie de sa résurrection; et quarante jours après, elle le vit monter glorieux et triomphant dans le ciel, le jour de son admirable Ascension.

N'ayant donc plus rien sur la terre qui pût lui donner la plus légère consolation, elle se retira avec les apôtres dans le cénacle; et dix jours après elle reçut avec eux la plénitude du Saint-Esprit, qui descendit visiblement sur eux en forme de langues de feu, le jour de la Pentecôte.

Depuis ce temps-là, elle demeura à Jérusalem, sur la montagne de Sion, en l'exercice des anges, dans une contemplation continuelle, jusqu'à l'âge de cinquante-sept ans; mais cette année-là elle fut obligée de sortir de sa solitude pour céder à la cruelle persécution que les Hérodiens excitèrent à Jérusalem contre tous ceux qui appartenaient à Jésus-Christ; et saint Jean, qui se tenait toujours auprès d'elle, comme auprès de sa chère mère, pour la servir et la conserver, la conduisit à Ephèse.

Mais dès l'année suivante, la tempête étant apaisée, ils retournèrent à Jérusalem, dans sa chère solitude de la montagne de Sion, où la sainte Vierge, ne vivant que de la contemplation de son bien-aimé et mourant d'un ardent désir de le voir, se consumait de jour en jour dans les flammes de son pur amour, persévérant ainsi jusqu'à l'âge de soixante-douze ans. A ce terme, l'amour, plus fort que la mort, sépara son âme de son corps durant trois jours; et puis les réunit ensemble pour les enlever l'un et l'autre de la terre et les faire entrer de compagnie dans le royaume de son Fils unique, avec lequel elle règnera couronnée de gloire durant tous les siècles. (Le R. P. d'Argentan, capucin, *Confér. sur les grandeurs de la S. Vierge.*)

EFFIGIES DE LA CROIX.

Spondanus rapporte que l'illustre marquis de Baldens possédait parmi ses joyaux une pierre précieuse où l'on voyait se réfléter l'image d'un crucifix, quelle que fût la face que l'on eût devant soi, et quel que fût le sens dans le-

quel elle était retournée. (Spondan., *ad ann.* 1415.)

Au témoignage de Blosius, on voyait de son temps, dans la vallée de Solete, en Espagne, l'image du Sauveur en croix, sur un ceps de vigne en pleine vigueur. (Blosius, *de Cruce triumph.*)

En l'année 1698, le 23 décembre, un bûcheron d'Ausbourg, en coupant un arbre, trouva une croix incrustée dans le tronc et de la même nature que le bois. (Ginther, *in Matre amor. consid.* 21.)

Canisius dit que la pomme de paradis (fruit que l'on recueille en Syrie et à Chypre) présente une forme de croix à celui qui l'ouvre avec soin par le milieu. (Henr. Canis., *Sect. Ant., t.* 5, *fol.* 112.)

Le P. Nadasius, de la société de Jésus, déclare avoir vu cette sorte de fruit à Memphis et à Alexandrie en Egypte : *Quotquot*, dit-il, *illius pomi segmenta buccellasquecultro dissecueris, totidem deprehendes suis signatas crucibus, et in crucem compacti Salvatoris effigies.* (Nadas., *in Eremo div. amor., Num.* 537.)

Chrétiens, pénétrez et regardez dans le cœur de Marie, qu'y trouverez-vous ? La croix qui y demeura plantée tous les jours de sa vie, et son Jésus attaché à cette croix. (Ginther, *ut supra.*)

ÉPREUVES DE MARIE DURANT SA VIE.

Quelle ne fut pas sa peine en remarquant l'anxiété de saint Joseph, son époux; en voyant qu'elle n'avait qu'une crèche pour y déposer son divin Fils; en offrant ce fils bien-aimé au couteau de la circoncision ; dans sa fuite en Egypte ; en apprenant le massacre des Innocents ; en perdant l'enfant Jésus âgé de douze ans, lors du voyage de Jérusalem ; à la mort de saint Joseph, à celle de saint Jean-Baptiste ; en voyant les Juifs qui menaçaient de lapider Jésus : *Tulerunt lapides ut jacerent in Jesum* (Joan., VIII, 59) ; en étant témoin de l'ingratitude des habitants de Nazareth (Luc., IV, 30) ; en apprenant que les Juifs avaient décrété la mort du Sauveur (Joan., XI, 41) ; enfin en assistant à toutes les scènes si douloureuses de la Passion !

IV. MAXIMES DES SAINTS.

Marie était seule quand l'ange vint la saluer; cependant on peut dire qu'elle n'était point seule, celle qui s'entourait d'une nuée de vertus. (Euseb., Emiss. *in Evang. de Adventu.*)

Si vous étudiez attentivement la vie de la bienheureuse Marie, Mère de Dieu, vous la trouverez parsemée de toutes les vertus et pleine d'innocence; c'est pour cela que nous parons son front de couronnes de roses et de lis des vallées, symboles de la nature et de la perfection de ses vertus. (Sophron., *in Serm. de Assumpt.*)

Que la vie de la sainte Vierge a été sainte ! Que ses pensées et ses paroles ont été pures ! Sans nul doute son corps et son âme ont été préservés de toute imperfection et sont demeurés toute sa vie sous la garde des anges. C'est ce palais que Dieu devait habiter, où par une ineffable merveille il devait se revêtir de notre humanité ! (S. Anselm., *de Excellentia Virginis*, c. 3.)

O Marie ! quelles expressions pourrai-je employer pour peindre votre démarche si grave, votre vêtement si humble, votre regard si modeste, vos manières sévères d'un âge avancé, quoique si jeune encore ! Vous éloigniez de votre personne tout luxe et toute recherche ; vous étiez soumise envers vos parents, écoutant avec docilité leurs leçons ; votre esprit était humble au milieu des plus sublimes contemplations; votre parole était pleine de douceur. Je n'ajouterai rien, car c'est tout de dire que vous étiez le sanctuaire de Dieu. C'est avec raison que toutes les générations vous proclament bienheureuse, car vous êtes par excellence la gloire du genre humain. (S. J. Damasc., *Orat. de Nat. Deip.*)

O Marie ! par les magnifiques exemples que vous nous en donnez dans votre vie, vous nous portez à imiter vos vertus. Celui qui suit vos vestiges ne marche point dans les ténèbres, mais il a la lumière de la vie. (S. Bernard., *Serm.* 2 *super Missus est.*)

La bienheureuse Vierge fut durant sa

vie un modèle de courage, de bonté, de douceur, de résignation; aussi, après la très-sainte Trinité, elle mérite notre vénération et notre amour. (S. Bonavent., *Serm. 4 de Assumpt.*)

Les saints ont excellé chacun dans une vertu particulière; l'un fut humble, l'autre chaste, l'autre charitable; c'est pourquoi nous les donnons en exemple pour ces vertus qu'ils ont pratiquées avec plus de perfection; c'est ainsi que nous citons saint Nicolas comme un modèle de charité. Quant à Marie, nous la citons comme le modèle de toutes les vertus, car elle est un exemple parfait d'humilité : *Ecce ancilla Domini* (Luc., I); *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (id.); de pureté : *Quoniam virum non cognosco* (id.), et ainsi des autres vertus. (S. Thomas, *Opusc.* 8.)

Tout ce qui s'est trouvé en Marie n'a été que pureté, que simplicité, que grâce, que vérité, que miséricorde et justice. (Sophron., *Serm. de Assumpt.*)

V. COMPARAISONS.

De même que la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ nous a été donnée en exemple pour être la règle de la nôtre : *Vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus* (I Petr., II, 21); de même celle de la bienheureuse Vierge Marie. (Ginther., *in Matre amoris consid.* 66.)

De même que la colonne de feu guidait pendant la nuit les pas des Israélites dans le désert, de même les actes de la vie de la Mère de Dieu doivent être notre lumière et notre guide durant les ténèbres de la vie de ce monde. (*Id., ibid.*)

De même que l'arche d'alliance fut construite d'après le modèle que le Seigneur en avait donné à Moïse sur la montagne : *Fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* (*Exod.* XXV); de même notre vie doit être une copie de celle de Marie, exemple parfait de sainteté. (*Id., ibid.*)

De même que Marie notre Mère, a été durant sa vie un modèle de foi, d'espérance, de charité, d'humilité, d'obéissance, de courage, de patience, de persévérance, de pureté, de détachement, en un mot de toutes les vertus, de même nous, ses enfants, devons orner nos âmes de toutes ces perfections. (*Id., ibid.*)

Si saint Pierre, en entendant le divin Maître discourir sur sa Passion, s'écria : *Absit a te, Domine : non erit tibi hoc* (*Matth.*, XVI, 22), qu'ils ont dû être différents durant sa vie les sentiments de Marie à ce sujet! elle dont il est écrit : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo!* (*Luc.*, II, 19. — Ginther., *in Matre amoris consid.* 21.)

Si le Sauveur révéla à ses apôtres tout ce qu'il avait appris de son Père : *Omnia quæ audivit a Patre nota fecit* (*Joan.*, XV, 15), que n'a-t-il point dû révéler à sa divine Mère dans leurs pieux colloques de Nazareth? (*Id., ibid., consid.* 23.)

Taceo de Anna et Elizabeth et cæteris sanctis mulieribus quarum velut siderum igniculos clarum Mariæ lumen abscondit. (S. Hieron., *in Prologo in Sophon.*)

Ipsa est præclara et eximia stella super hoc mare magnum et spaciosum necessario sublevata, micans meritis, illustrans exemplis. (S. Bernard., *hom.* 2 *super Missus est.*)

Sicut ager plenus odoriferorum specierum odoribus, sic Maria plena est odoriferis famæ suæ aspersionibus. (S. Bonavent., *in Speculo*, c. 7.)

VI. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS POUR VÉNÉRER LA SAINTE VIERGE DANS LES ACTES DE SA VIE.

Considérer que Marie s'est montrée dans sa vie : 1° le modèle des vierges par sa pureté; 2° le modèle des mères par son amour pour son divin Fils; 3° le modèle de tous les âges et de tous les états. Par les vertus spéciales à chacun qu'elle pratiqua au suprême degré : *Vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.* (*I Petr.* II, 21.)

MOYENS (AD EUMDEM FINEM).

Imiter la très-sainte Vierge : 1° dans la pratique des vertus théologales : la foi, l'espérance et la charité; 2° dans la

pratique de toutes les vertus morales, et en particulier de l'humilité, de la pureté, de l'obéissance, du désintéressement, de la patience et de l'amour de la pauvreté.

VII. EMBLÈMES.

TUNICA POLYMITA JOSEPH.

Dedit ei tunicam polymitam, id est, varii coloris; lætis tristia miscentur. (S. Chysost., *hom.* 8 *in Matth.*)

Le patriarche Jacob représente ici le Père éternel; cette robe de diverses couleurs qu'il donna à son fils Joseph est l'image de l'humanité du Sauveur reçue dans le chaste sein de Marie, et pour ainsi dire tissue comme un vêtement de diverses couleurs, c'est-à-dire tantôt comblée de joies et de consolations, tantôt en butte aux contradictions et aux souffrances; tantôt portée au faite des honneurs et de la gloire, tantôt humiliée et rassasiée d'opprobres. Cette image est également celle de la vie de la bienheureuse vierge Marie, sa Mère. (S. Bernard., *Serm. de Pass. Dom.*)

AMARANTHUS.

Cum lemmate : *Lacrymis mea vita viret.*

GRANADILLA, SEU FLOS PASSIONIS.

Sub rotundo folio emergunt viridantia septem oblonga et acuta foliola, velut mucrones aut gladioli, sic vita beatæ virginis Mariæ. (Drexellius, *de Christ. Morte.*)

ABSINTHIUM.

Replevit me amaritidinibus, inebriavit me absinthio. (*Thren.*, III, 15.)

Omne gaudium beatæ Virginis in hoc vita mortali tristi absinthio permistum erat. (Ginther., *in Matre amoris consid.* 21.)

CINNAMOMUM, BALSAMUM.

Odor Mariæ fuit sicut cinnamomum incortice conversationis, sicut balsamum interius in unctione devotionis, sicut myrrha in amaricatione castigationis; fuit quoque odor Mariæ sicut cinnamomum in actione, sicut balsamum in contemplatione. O vere dives! quæ tam plena fuit odoribus Spiritus Sancti, ut ait Bernardus super illud : *Spiritus Sanctus superveniet in te.* (S. Bonavent., *in Speculo*, c. 7.)

MYRRHA.

Cum lemmate : *Amara sed salubris.*

Manus meæ distillaverunt myrrham primam et digiti pleni myrrha probatissima. (*Cant.* v, 5.)

Hac myrrha beatæ Virginis manus plenæ erant, quia dolores et cruciatus Filii sui continuo animo volvebat a Christi nativitate usque ad ejus mortem; imo et post ejus mortem dolores Christi perpetuo in corde habebat. Hinc peroptime et longe meliori jure, quam illa Sponsa, dicere poterat : *Manus meæ distillaverunt myrrham primam.* (Justin. Miechoviensis, *in Litaniis Lauretanis B. V. Discurs.* 186.)

VIII. FIGURES.

NOEMI.

Velox apud cunctos fama percrebuit, dicebantque mulieres : Hæc est illa Noemi. Quibus ait : Ne vocetis me Noemi (id est pulchram), sed vocate me Mara (id est amaram), quia amaritudine valde replevit me Omnipotens. (*Ruth.*, I, 19, 20.)

TEMPLUM SALOMONIS.

Abundantia gratiæ et virtutem Deiparæ in templo ipso figurata fuit; nam in medio ejus, in loco qui dicitur Sancta, erat ibi ex uno latere mensa aurea cum duodecim panibus propositionis, ex alio latere altare aureum thymiamatis, ac thuribulum aureum, ac etiam candelabrum aureum cum septem lucernis, velut quoque quod dividebat Sancta sanctorum, quadricolore : Sic in templo mentis virginalis fuit mensa fidei perfectissima, duodecim articulorum designatorum per panes : fuit et altare aureum summæ dilectionis cum thuribulo speciali, unde fumus aromatum, id est devotissimarum orationum, et contemplationum ascendebat ad cœlum, candelabrum quoque gratiæ septem donorum Spiritus Sancti; virtutes quoque cardi-

nales designatæ per velum quatuor colorum, secundum magistrum sententiarum (*in* 3 *sent.*) utique ferunt in ea Prudentia, Fortitudo, Justitia et Temperantia. (S. Antoninus, 3 *p.*, *tit.* 13, *c.* 4.)

IX MAXIMES DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE POUR LA CONDUITE DE SA VIE, TIRÉES DES ÉCRITS DES SAINTS.

1re MAXIME. La très-sainte Vierge avait toujours devant les yeux son néant, d'un côté ; de l'autre, l'ineffable immensité du Dieu du ciel et de la terre : *Objectum divinitatis, aspectus nihil eitatis.* (S. Bernardin., *Serm. de Concept. B. V.*, *art.* 3, *c.* 2.)

2e MAXIME. Elle déclarait que l'humilité ne doit pas nous empêcher de reconnaître les dons de Dieu : *Magnificat anima mea Dominum... fecit mihi magna qui potens est.* (*Luc.* I.)

3e MAXIME. Elle disait que l'abondance des grâces d'en haut, loin d'enorgueillir une âme, lui doit faire éprouver un sentiment plus vif de son néant : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim...*

4e MAXIME. Elle publiait que nous devons toujours avoir une grande estime pour tout ce qui nous vient de Dieu : *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus.*

5e MAXIME. Cette maxime consistait à garder en la présence de Dieu un profond silence et à adorer Dieu, le Maître du ciel, dans le fond de son cœur.

6e MAXIME. Cette maxime consistait à aimer Dieu d'un amour filial, cordial, héroïque, unitif, transformant, de conformité, identifiant, ravissant, efficace et effectif, simple, virginal et transcendant.

7e MAXIME. Cette maxime de la Reine du ciel consistait à aimer le mépris et à en regarder les occasions comme de précieuses rencontres : *Quid mihi et tibi est, mulier?* (Joan., II, 3.)

8e MAXIME. Elle consiste à se persuader que plus ce que Dieu fait en nous ou par nous est relevé, plus l'âme doit s'abîmer dans son néant.

9e MAXIME. Agir ou souffrir tout comme un agneau ou comme une simple colombe.

10e MAXIME. Se réjouir dans son âme par la méditation des mystères du Sauveur : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* (Luc., II, 19.)

11e MAXIME. Une parfaite conformité avec la volonté de Dieu : *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum.* (Luc., I, 38.)

12e MAXIME. Faire du bien à tous pour l'amour de Dieu. (Le R. P. Binet, *Perfections de la sainte Vierge.*)

14 MAI.

DOULEURS DE LA VIERGE

(Sermon par le R. P. de Ravignan.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. I. — PLAN

Ier POINT. — Dignité des douleurs de Marie.

SUBDIVISIONS

1. Majesté de la souffrance. | 2. Dignité des douleurs d'une mère. | 3. Raison des douleurs de Marie.

IIe POINT. — Générosité des douleurs de Marie.

SUBDIVISIONS

1. Elle s'immole avec son Fils. | 2. Sa constance.

IIIe POINT. — Fécondité des douleurs de Marie.

SUBDIVISIONS

1. Elle nous donne une seconde fois sa vie. | 2. Elle nous est donnée pour mère.

N° 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N° 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Théologie.
IV. Traits historiques.
V. Maximes des saints et des ascétiques.
VI. Comparaisons.
VII. Motifs et moyens.
VIII. Emblèmes.
IX. Figures.
X. Histoire et esprit de cette fête.
XI. Cours d'éloquence sacrée.
XII. Traités remarquables.
XIII. Plans divers.
XIV. Auteurs à consulter.

TEXTE.

Tuam ipsius animam pertransibit gladius.
(Luc., II, 35.)

Marie, M. C. F., avait été associée aux longues et laborieuses préparations par lesquelles le Sauveur préludait à son dernier sacrifice. Le moment venu, la Vierge immaculée n'a pu être séparée de Jésus. Une intime alliance unissait le cœur de la mère au cœur du fils, et les mêmes douleurs ont dû, au pied de la croix, les associer pour la consommation du grand œuvre de la rédemption divine.

L'évangéliste, M. F., ne nous dit rien des douleurs de la très-sainte Vierge, et l'on peut croire qu'il n'avait rien à nous apprendre, parce qu'il ne pouvait pas les expliquer. On l'a dit il y a longtemps : ce sont les petites douleurs qui parlent; les grandes se taisent. Il convenait donc que l'Evangile se tût. Cependant une seule parole, comme échappée aux historiens sacrés, nous en dit assez pour que, dans cette méditation, j'aie à présenter à votre piété quelques sujets d'édification chrétienne. Ces seuls mots, les voici : La mère de Jésus était debout au pied de la croix de son fils. Il y a là, M. F., d'immenses enseignements ! Nous allons tâcher de les résumer en peu de paroles.

Les douleurs de Marie sont dignes d'elle, dignes de son Fils, dignes de Dieu, dignes du grand but qu'elle se proposait : nous en verrons d'abord la dignité. Les douleurs

de Marie sont fortes, constantes, généreuses : nous en verrons la générosité. Les douleurs de Marie ne sont pas des douleurs vaines et stériles ; elles sont fécondes, elles portent des fruits abondants : nous en verrons la fécondité. La dignité, la générosité, la fécondité des douleurs de Marie, ce sont, M. F., des pensées que je crois propres à nous édifier. Implorons aujourd'hui la Mère des douleurs. *Ave, Maria.*

I^ER^ POINT.

DIGNITÉ DES DOULEURS DE MARIE.

1re SUBDIVISION. — MAJESTÉ DE LA SOUFFRANCE.

Il y a, M. F., dans la douleur, au jugement de tous, quelque chose de grave et d'élevé, et nous savons, d'après l'expression même de Bossuet, que le malheur et la douleur ajoutent à la grandeur la plus sublime je ne sais quoi d'élevé et de parfait. Oui, nous honorons volontiers, parce que le cœur de l'homme est généreux, la majesté du malheur. Mais s'il y a des souffrances dignes de respect, s'il y eut sur cette terre quelque chose d'élevé et de sublime dans la douleur, assurément c'est bien dans le spectacle que nous présente le Calvaire.

Marie est debout auprès de la croix de son Fils : *Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus.* Quelle est donc cette femme : *Quæ est ista*, qui est là debout représentant pour ainsi dire la création tout entière, soutenant pour ainsi dire avec son Fils, avec l'Homme-Dieu, le Rédempteur, l'effort de la lutte dernière et de l'agonie? Quelle est cette femme? Les prophètes l'avaient annoncée. C'est elle qui devait écraser la tête du serpent maudit, et, au lieu d'être pécheresse, ne présenter que l'image de la mère innocente et réparatrice. C'est elle que les races antiques avaient saluée de leur vénération anticipée; et vous savez bien que, dans toutes les traditions du vieux monde, on retrouve cet honneur rendu à la vierge qui devait venir. Dieu, dans sa pensée éternelle, a donc associé une femme, une mère, une vierge, au grand œuvre de la rédemption. Et alors vous devez bien supposer, et vous savez bien tous, M. F., de quelle abondance, de quelle richesse de cœur, de quels trésors et de quels dons du Saint-Esprit cette âme dut être enrichie : *Sanctificavit tabernaculum suum.*

Oui, le Très-Haut avait sanctifié son tabernacle; et il s'était plu à y reproduire les traits les plus parfaits de sa divine image. Là, toutes les vertus se montrent aux regards de Dieu et de ses anges, dans ce qu'elles ont de plus sublime et de plus parfait. Il n'y a nulle tache, pas même l'ombre d'une tache. Là, nulle imperfection, nul défaut. O Vierge! vous n'avez donc pas connu ces eaux amères de la contradiction qui traversent nos âmes? Oh! non : votre cœur est pur comme le ciel, élevé au-dessus des anges et des séraphins, il est la demeure préparée au Très-Haut par ses mains elles-mêmes!

Chrétiens, M. F., ce que l'imagination, le génie, la foi et la piété, la vénération, tous les sentiments qui ne sont pas l'adoration même, due à Dieu seul, peuvent s'imaginer, se présente ici.

Eh bien! M. F., je ne vous rappelle, dans ce peu de mots, qu'une ébauche bien légère, bien misérable de la sublimité, de la perfection de cette femme. Elle était condamnée à la douleur, à la souffrance, à l'igno-

minie, à l'obscurité. Et pourquoi? L'innocence, la sainteté la plus parfaite, le modèle le plus heureux, le plus sublime qui pût être présenté à la terre après le Fils de Dieu lui-même, la douleur et l'ignominie, les tortures, l'agonie, voilà son partage! Et vous vous rappelez bien ce que je vous disais naguère : c'est que Dieu n'a trouvé, pour honorer son Fils, pour honorer sa Mère, rien de plus grand que de souffrir et de s'humilier. Voilà, M. F., cette dignité de la douleur associée à la vertu, à la sainteté, à la perfection les plus sublimes; voilà comme Dieu pense et non pas comme pensent les hommes...

2e SUBDIVISION. — DIGNITÉ DES DOULEURS D'UNE MÈRE.

La voilà donc cette Vierge. Que j'aime à contempler dans son amour la dignité de sa douleur! Dignité, oui; dignité et amour. Elle est mère, et la maternité est une grande dignité sur cette terre. Elle est mère, et quelle mère! et de quel fils! Certes, M. F., je n'essayerai pas de parler devant vous de l'amour maternel et des vertus maternelles, je bégayerai quelques paroles : vos cœurs en savent bien davantage. Mais vous m'entendrez, vous me comprendrez quand je vous dirai qu'ici-bas, dans le spectacle des douleurs que le monde nous offre, il n'y a rien de plus digne, de plus élevé, de plus noble, de plus vénérable que les douleurs d'une mère. Eh bien! la voilà auprès de la croix de son Fils; la voilà au pied de l'arbre du sacrifice, devant s'immoler elle-même, suivant les décrets et la volonté divine. Celu qu'elle porta dans son sein, qu'elle nourrit de son lait, qu'elle contempla durant trente-trois années dans sa carrière mortelle, le voilà : elle est debout au pied de sa croix. Ah! tout ce que l'amour, tout ce que le respect, tout ce que la fidélité, tout ce que le dévouement peuvent inspirer, se réunit au fond du cœur de cette mère. Elle est debout au pied de la croix de son Fils, elle pleure, elle est abîmée dans la douleur. Dites-moi, y a-t-il une dignité comparable à la sienne? Les outrages, les blasphèmes, les insultes, la haine acharnée, suivent son Fils jusqu'à l'agonie. Le voilà sans soulagement, sans amis pour le délivrer et le soutenir, rien pour étancher sa soif. Le ciel le délaisse, il se plaint à son Père de cet abandon où il languit et gémit. Son âme a toutes les angoisses de l'agonie, la faiblesse, la répugnance, l'horreur. Car il a voulu cette infirmité, vous le savez. Eh bien! sa Mère est là debout : *Stabat mater*. Que n'a-t-elle pas dû souffrir! Mais avec quelle dignité ne souffre-t-elle pas! Comme elle sait bien s'élever au-dessus des sentiments qui n'appartiendraient qu'à sa propre personnalité. Ah! ce n'est pas elle-même que Marie plaint; ce n'est pas sur ses propres douleurs qu'elle s'afflige et qu'elle gémit : M. F., votre foi, votre piété vous l'ont déjà dit.

3e SUBDIVISION. — CAUSE DES DOULEURS DE MARIE.

Si je veux pénétrer dans ce cœur, si je veux me rendre compte des sentiments de cette immense et si digne douleur, il faut que j'interroge le cœur même de Dieu, le cœur du Sauveur et les admirables desseins de sa justice et de sa miséricorde. Marie fut intimement unie au sacrifice de son Fils. Eh bien! quelles sont les douleurs du Fils de Marie? quels sont les sentiments qui, dans ce moment, accablent le cœur de Jésus? Ah! sans doute, il est épuisé par sa propre douleur, par les tortures qu'il a subies; sans doute, il sent tout

ce que le mépris et l'insulte, tout ce que les outrages ont d'amer. Oui, mais ce n'est pas là que se trouve la véritable cause de sa douleur et de son agonie et de sa souffrance, non plus que de sa mort : ce sont donc, M. F., nos péchés, nos iniquités, nos ingratitudes, notre indifférence, notre impiété à tous. Voilà pourquoi Jésus-Christ a souffert, voilà pourquoi cette croix s'élève entre le ciel et la terre ; voilà pourquoi elle est plantée sur le Calvaire et arrosée d'un sang divin. Eh bien ! à cette heure, Marie éclairée de toutes les lumières de la vérité divine, Marie s'associant à cette œuvre de la réparation et de la rédemption, Marie souffre. Sa douleur est comme un océan immense. Marie, dit saint Bernard, est tout entière plongée dans une mer d'amertume. A cet instant, le spectacle du déluge des iniquités du monde s'est présenté au cœur de Marie. Ce sont des flots menaçants : elle les voit se dresser contre le ciel, contre l'autorité, contre la justice de son Fils, contre sa bonté, sa miséricorde, contre son Evangile, contre son Eglise, ses sacrements, contre sa grâce ; elle a vu se dresser et se révolter toutes les passions humaines, l'orgueil, la luxure, la paresse, l'amour effréné des plaisirs, le penchant en quelque sorte irrésistible pour le monde vers ses intérêts matériels, vers les biens du temps, dans ce moment qui nous dévore ; elle a vu, elle a tout compté, tout mesuré, tout senti ; et elle connaît aussi ce que Dieu mérite, ce que mérite le dévouement de son Fils, ce que ce sang réparateur demandait au monde. Elle a connu, elle a parcouru toutes les heures, tous les jours de ces siècles qui avaient commencé avec le berceau du monde, et qui ne sont pas encore achevés dans leur course rapide ; et elle porte elle-même dans son cœur, auprès de cette croix, debout comme la croix elle-même, cette autre croix des iniquités accumulées ; et sous ce fardeau immense elle ne succombe pas : non, elle reste debout ! Sa douleur se mesure sur l'étendue même des outrages et des offenses faites à la majesté divine ; mais, pour votre bien, pour votre salut, pour votre consolation, elle n'a pas succombé sous le fardeau, et c'est là que je trouve sa force et sa générosité.

II^e^ POINT.

GÉNÉROSITÉ DES DOULEURS DE MARIE.

1^re^ SUBDIVISION. — ELLE S'IMMOLE AVEC SON FILS.

Elle accepta cette mission qui lui était donnée. Unie, associée à son Fils, elle apprit elle-même ces iniquités du monde. Devenue corédemptrice, elle a prié, elle s'est sacrifiée, elle a immolé sa vie. O Vierge bénie, je vous salue, je vous vénère ! Oui, je comprends maintenant pourquoi l'Eglise, dans ses cantiques, vous décerna le titre de Mère de miséricorde ; je comprends pourquoi vous êtes devenue notre vie, notre douceur, notre espérance et notre salut ! O Marie, au pied de cette croix, à cette heure solennelle du sacrifice et de la réparation de votre Fils, vous-même vous avez pleuré sur nos iniquités, vous-même vous les avez expiées, vous-même vous avez offert votre vie en sacrifice, vous-même vous avez accepté toutes les douleurs, vous-même vous avez approché de vos lèvres le calice d'amertume ! O Marie, ô Vierge, soyez bénie !

Vous tous qui m'écoutez, pécheurs, peut-être encore endurcis, âmes

affligées qui gémissez dans les liens du péché, consolez-vous, rassurez-vous; au pied de cette croix, debout, sans fléchir, sans succomber sous le fardeau, Marie s'est immolée, Marie a prié pour nous. Sa force, sa générosité, son dévouement, ne se sont pas démentis un seul instant. Maintenant, apprenez, M. F., de cet exemple et par cet enseignement, quelles doivent être vos douleurs. Ah! prenez bien garde! Dans ce monde, on s'afflige et l'on s'afflige sans cesse. Permettez-moi de vous demander si les motifs de vos douleurs sont toujours dignes de vous, de votre foi, dignes aussi du but généreux que vous devez vous proposer. Quoi! je vous vois tristes, affligés : peut-être la fortune ne vous a pas souri; peut-être le présent a-t-il troublé vos espérances. Je ne veux pas dire assurément que ce ne soit pas là quelque chose de triste et d'affligeant; mais permettez-moi de vous demander, à vous chrétiens, à vous, enfants de Marie, de cette mère désolée, si, destinés au ciel comme vous l'êtes, les biens de la terre sont tout pour vous, si ce sont là les biens qui doivent vous préoccuper sans cesse, si c'est à ce sujet que vos chagrins et vos douleurs doivent se renouveler et persister, si vous devez toujours vous appesantir sur ces prévisions, sur ces appréhensions qui concernent les biens de la terre? Chrétiens, levez-vous! Enfants destinés à la gloire, à l'héritage du ciel, ne pleurez pas sur les héritages de la terre. Au moins, sachez vous consoler, et, comme Marie, restez debout en pensant à cette vie qui vous attend.

2e subdivision. — sa constance.

Ici, M. F., Marie nous donne encore une leçon. Tous les maux fussent-ils réunis dans votre cœur ou dans votre personne, hélas! souffririez-vous des atteintes cruelles dans votre santé, ne trouveriez-vous autour de vous que l'ingratitude et l'oubli du monde, ne vous enverrait-il plus que ses mépris et ses dédains, chrétiens, regardez le ciel! Et si votre âme est pure, si votre conscience est droite, si vous savez réparer les offenses commises envers le Seigneur, rassurez-vous, consolez-vous. Ecoutez ces mots du prophète : Purifiez-vous, faites le bien, et après cela soutenez votre cause contre moi, *et venite et arguite me* (Is., I, 18). Sur celui qui est juste, serviteur fidèle, sur celui qui cherche Dieu, qui vit de la foi, qui se nourrit de l'espérance chrétienne, qui tend d'un pas ferme vers l'immortelle patrie, sur celui-là, que jamais le découragement ne vienne exercer son accablant empire! Voyez Judas : y a-t-il une douleur plus indigne et plus faible que la sienne? Il rapporte les trente pièces d'argent, il a senti qu'il livrait le sang du juste... Mais il ne se rappelle pas à cette heure que son Maître s'est prosterné à ses pieds pour les lui laver; s'il sent tout ce que la bonté de Jésus-Christ méritait, il ne sent pas tout ce qu'elle peut faire encore... M. F., il pouvait être sauvé : Judas, repentant et confiant dans la miséricorde divine, aurait acquis un trône; il brillerait pendant toute l'éternité parmi les autres apôtres; mais non, il s'est découragé, il a désespéré de la bonté, de la miséricorde de Dieu. Hélas! il a attenté à sa vie, il s'est pendu... M. F., espérez donc, quoi qu'il arrive, espérez toujours.

Voilà cette espérance de Marie, voilà cette constance, voilà cette générosité. Oui! que votre foi vous redise souvent, d'après cet enseignement du Calvaire, d'après ces douleurs de la Mère de Dieu au pied de la croix, que votre

foi vous redise souvent que sur la terre, il est vrai de le dire, il n'y a qu'un mal, qu'un seul mal, il n'y a qu'une seule et véritable douleur, c'est d'avoir offensé Dieu. Quand vous êtes innocents ou que vous vous êtes sincèrement repentis, quand vous portez la justice au fond de votre âme, que font les orages, que font les révolutions, qu'est-ce que la maladie, qu'est-ce que le martyre? Quoi! chrétiens, vous portez Dieu au fond de votre cœur, l'Esprit-Saint habite en vous comme dans son temple; quoi! vous nourrissez l'espérance immortelle et vous succomberiez à la crainte de quelques douleurs! Est-ce digne, est-ce généreux, est-ce courageux? Eh bien! sachez donc souffrir par cette pensée de dévouement, de dignité, de force et de générosité des douleurs de Marie. Nous avons encore, M. F., un grand motif de consolation et de confiance dans la contemplation de ces douleurs de la Mère de Dieu : c'est que ce ne sont pas des douleurs stériles. Parlons de leur fécondité.

III^e^ POINT.

FÉCONDITÉ DES DOULEURS DE MARIE.

1^re^ SUBDIVISION. — ELLE NOUS DONNE UNE SECONDE FOIS SA VIE.

L'enfantement de Jésus à Bethléem avait été, vous le savez, un enfantement miraculeux et sans douleur; Marie n'avait pas été soumise, elle ne pouvait pas être soumise à l'arrêt prononcé contre la première des mères : Jésus vint au monde, et Marie, à cette heure, ne ressentit que de la joie. Les anges célébrèrent en leurs cantiques la venue de Celui qui était attendu; mais bientôt la prophétie du vieillard Siméon vint annoncer à Marie qu'un glaive transpercerait son âme. Dès cette heure, dès le moment de la présentation au temple, toute la vie de Marie, comme celle de son divin Fils, ne fut qu'un sacrifice permanent et qu'une croix anticipée. Lorsque le sacrifice de l'Homme-Dieu est enfin arrivé, c'est alors qu'il va se passer ce que nous devons nommer un enfantement laborieux, mais admirablement fécond. Marie, sans doute, était déjà la Mère de Dieu; ce titre lui appartenait et ne pouvait jamais être séparé d'elle : son Fils était Dieu, elle l'avait engendré dans le temps, elle était véritablement sa mère; et, sous ce rapport, elle n'avait rien à conquérir en grâce, en dignité. Mais dans le moment où le sacrifice de Jésus-Christ va s'achever, c'est alors que, pour ainsi dire, la maternité divine va retrouver une de ses plus glorieuses prérogatives. Vous savez bien, et les saints Pères nous ont ainsi expliqué la venue de l'ange Gabriel dans la maison de Nazareth, vous savez bien que, dans les conseils de la très-sainte Trinité, le consentement de Marie, de la vierge humble et cachée à Nazareth, était nécessaire pour l'Incarnation du Fils de Dieu; du moins, dans les conseils divins, il avait été arrêté que ce consentement serait demandé. Après l'ambassade de l'ange, après sa mission exposée et remplie, c'est par l'intention de Marie, c'est par le *fiat* qu'elle prononce comme cette parole de la création première, que la rédemption s'opère sur cette terre. Eh bien! M. F., les Pères de l'Eglise, éclairés des mêmes lumières, en marchant toujours sur les traces précieuses de la tradition sans jamais l'abandonner, nous ont présenté Marie sur le Calvaire exerçant

encore les droits de Mère au moment du sacrifice, interrogée en elle-même, au fond de son cœur, pour qu'elle immolât, pour qu'elle offrît de sa libre volonté, pour les péchés du monde, celui qui s'offrait et se donnait déjà lui-même. Ainsi, chrétiens, élevez vos pensées jusqu'aux conseils éternels eux-mêmes. Marie est là debout au pied de la croix, Jésus va bientôt mourir; cependant il semble que son sang demeure encore dans ses veines, que sa vie s'arrête en suspens... Que se passe-t-il donc? Marie n'est-elle pas la mère de ce fils? Ce fils ne lui appartient-il pas? Ne faut-il pas que le ciel demande à cette mère, si dignement associée à l'œuvre de la rédemption, son consentement pour cette mort? Oh! sans doute, M. F., je ne veux pas dire et je ne dirai jamais que Dieu dépende de la volonté de la créature, quelque privilégiée, quelque élevée que soit cette créature; mais j'aime à voir, dans cette association libre et volontaire de Marie au sacrifice de son Fils, l'exercice le plus élevé, le plus noble, le plus légitime des droits de la maternité divine.

Eh bien! comprenez-vous comment Marie une seconde fois vous donne ici sa vie, comme elle vous enfante vous tous véritablement sur le Calvaire, comme elle va mériter ce nom de votre mère que le Sauveur lui donnera tout à l'heure en la recommandant au disciple bien-aimé? Eh bien! oui, il faut le consentement de son âme, il faut cette volonté maternelle, il faut que Marie soit le sacrificateur. Abraham avait reçu cet ordre, il était aussi monté sur la colline avec le bois du sacrifice; Dieu lui avait ordonné d'immoler son fils Isaac; et si, content de son obéissance, Dieu arrête le bras de son serviteur, c'est qu'il voulait figurer à l'avance ce sacrifice réel et véritable et cette obéissance qu'il demanderait un jour à Marie. Oui, Marie est ici comme le grand prêtre de la rédemption, placée au-dessous de son Fils, le véritable pontife. Elle l'immole, elle en fait sa victime; oui! elle donne son fils, elle donne son sang, ce sang qu'elle forma du plus pur de son cœur! Pas un instant sa volonté n'hésite. Elle se meurt, son âme est déchirée, elle sent la douleur dans tout ce que la douleur a de plus complet et de plus pénétrant; Dieu lui demande ce Fils pour des ingrats, pour des blasphémateurs, pour des parjures, pour les réprouvés eux-mêmes, puisque Jésus-Christ mourut pour les damnés aussi : eh bien! Marie, pour les pécheurs, pour les blasphémateurs, pour les impies, pour toutes les âmes qui maudiront son fils, pour tous ceux qui, dans la suite des siècles, outrageront son Père qui est aux cieux, Marie le donne, elle le livre, elle l'abandonne, elle l'immole, elle le sacrifie, s'immolant et se sacrifiant elle-même.

2e SUBDIVISION. — ELLE NOUS EST DONNÉE POUR MÈRE.

Chrétiens, voilà la Mère d'un Dieu et voilà votre mère. Aussi comprenez-le bien : c'est surtout dans cet enfantement laborieux du Calvaire, dans ces douleurs, que nous devons retrouver cette fécondité merveilleuse de Marie, notre mère. Sommes-nous ses enfants? nous a-t-elle acquis à juste titre? Dites-moi, lui appartenons-nous? Et lorsque le Sauveur nous dit, dans la personne de son disciple bien-aimé : « Voilà votre mère, » nous en savons maintenant la raison. Marie a immolé son Fils, elle l'a sacrifié : elle nous a donné ainsi la véritable grâce du salut; elle s'est associée, par une alliance intime et nécessaire à la rédemption du monde. O M. F.! sachez

donc pourquoi l'Eglise nous a sans cesse invités à rendre hommage à la Mère de Dieu ; sachez donc pourquoi de tous les côtés les temples les plus magnifiques s'élèvent en son honneur ; sachez donc pourquoi les populations fidèles se précipitent vers ces sanctuaires où elle est plus particulièrement honorée ; sachez donc pourquoi son nom fut toujours un nom de victoire et de triomphe dans l'Eglise ; sachez pourquoi nous lui adressons sans cesse nos prières ; sachez pourquoi notre apostolat est placé sous sa protection ; sachez donc pourquoi nous l'invoquons comme la mère de toute espérance. Ah ! c'est que sur le Calvaire arrosé du sang de son Fils, là elle nous enfanta, là elle devint notre mère, là elle nous donna la vie, là elle nous régénéra et nous retrempa dans le sang divin. O douleurs bénies, ô douleurs vraiment fécondes, ô fécondité de la mère de Dieu, je vous vénère et vous chéris ! Ah ! si jamais, dans cette triste carrière, au milieu du flux et du reflux des passions humaines, mon âme hésite, si mon cœur tremble à quelque heure terrible, je saurai bien à qui recourir. Ah ! si je trouve quelquefois le devoir trop pesant et trop dur, si je gémis sous le faix, si la croix m'accable, ô Marie, ô ma mère, je me souviendrai de vos douleurs consolantes et fécondes ! Je me rappellerai, au jour du sacrifice, cette parole tombée de la bouche même du Sauveur : Voilà votre mère ! Je me consolerai, j'espérerai toujours, et quand les assauts redoubleront, quand l'ennemi viendra encore, ô mon Dieu ! ce que je ne veux pas prévoir, si je croyais, dans ma détresse, être abandonné par votre grâce, je me rappellerais les douleurs de votre Mère, offertes pour les péchés du monde, et j'espérerais, je me consolerais, je me rassurerais toujours.

M. F., voilà nos motifs d'espérance, voilà nos motifs de confiance. Je vous le demande, que voulez-vous que Dieu refuse à sa Mère ? Pourquoi cette femme, cette Vierge immaculée fut-elle donc élevée à un degré si haut d'honneur, pourquoi fut-elle associée par des liens intimes à l'incarnation du Verbe et au grand œuvre de la rédemption, si ce n'était pour donner aux âmes une consolation et un refuge ? Nous avons besoin de consolation et d'appui, nous sommes faibles, infirmes, trop souvent découragés. Oh ! dans cette vie que d'obstacles, que de difficultés, que de tentations, que d'oppressions, que de malheurs, que de ténèbres ! Pour nous rassurer, Seigneur, vous avez voulu nous donner une mère. Dans son cœur, rien d'effrayant, de terrible ; là, ce n'est pas de la justice que nous devons considérer : Marie ne nous jugera pas. Non ! non ! elle ne condamnera jamais. Elle ne s'est tenue au pied de la croix, sur le Calvaire, que pour nous bénir et nous sauver : elle est la mère de la miséricorde et de l'amour. Chrétiens, espérez en Marie et que le souvenir de ses douleurs, que le souvenir de sa compassion soit un remède à tous vos maux.

Je vous en conjure, M. F., que vos douleurs, à vous aussi, soient fécondes et non pas vaines et stériles. N'allez pas consumer vos heures et vos journées dans des pensées qui vous accablent, qui vous affligent sans fruit. Vous souffrirez aussi, vous gémirez aussi, vous pleurerez aussi, vous rencontrerez des obstacles, le péché vous fera gémir. Eh bien ! souvenez-vous que c'est au milieu de ces peines, dans ces douleurs, que s'opérera votre transformation, votre régénération. C'est ainsi que la grâce vous enfante, laborieusement, j'en conviens, péniblement, j'en conviens : car il faut vivre par le sacrifice, combattre par le sacrifice, se sauver par le sacrifice, mais je dirai

aussi se consoler, se réjouir par le sacrifice. Oui! c'est ainsi que nous dépouillerons ce vieil homme, cet homme de péché; oui! c'est ainsi, par la douleur, par le combat, par le sacrifice sans cesse renouvelé, par nos devoirs, par notre dévouement, par tout ce que Dieu exige, c'est par là que nous revêtirons l'homme nouveau; et assurément il est des heures où Dieu fera descendre son ange du ciel, son ange consolateur. Il a bien dans le trésor de sa grâce assez de baume et d'onction pour adoucir vos peines, pour consoler vos maux, pour vous éclairer dans la voie; M. F., vous savez bien que le cœur, que la main de Marie compatissante, de Marie dévouée pour vous sur le Calvaire, ne vous abandonneront jamais. Ne vous laissez donc pas accabler, ne vous découragez jamais. Sachez espérer en la croix de Jésus-Christ : espérez aussi dans les douleurs de sa Mère, et vous serez bénis.

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(Par Monseigneur le cardinal de Villecourt.)

PLAN

Ire CONSIDÉRATION.

AMERTUMES DU CŒUR DE MARIE DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'AU RETOUR D'ÉGYPTE.

Subdivisions

1. Vue de l'état du monde.
2. Séjour de Marie au temple.
3. Son union avec saint Joseph.
4. L'étable de Bethléem.
5. Le glaive de Siméon.
6. Fuite en Egypte.

IIe CONSIDÉRATION.

AMERTUMES DU CŒUR DE MARIE DEPUIS LE RETOUR D'EGYPTE JUSQU'AU CALVAIRE.

Subdivisions

1. Jésus retrouvé dans le temple.
2. Séjour de Nazareth.
3. Vie publique de Jésus.
4. Passion.
5. Martyre de Marie.
6. Constance de Marie.

TEXTE.

Ne vocetis me Noemi, id est pulchram, sed vocate me Mara, id est amaram, quia amaritudine valde replevit me Omnipotens. (RUTH., I, 20.)

Nous solennisons en ce jour, M. F., les douleurs inénarrables de Marie. Puisque son cœur de mère la rend sensible à tout ce qui nous intéresse; puisqu'elle partage notre félicité et nos infortunes, n'est-il pas juste que nous prenions part à son martyre comme à sa gloire? Elle se plaignait un jour à une de ses plus fidèles servantes, de l'insensibilité de la plus grande partie des hommes à l'egard de ce qu'elle avait enduré au pied de la croix de son divin Fils : *Respicio si forte sint qui compatiantur mihi, et recogitent dolorem meum.* (*Rev. S. Brig.*) En ce jour mémorable où le Calvaire reçut le dernier soupir et fut arrosé du sang du Fils de Dieu, le martyre de sa divine Mère fut si cruel que, s'il était divisé entre tous les hommes qui habitent sur la terre, cette faible portion de ses souffrances suffirait, selon la pensée de saint Bernardin de Sienne, pour les faire tous mourir au même instant : *Tantus fuit dolor Virginis quod si in omnes creaturas quæ pati possunt divideretur, omnes simul interirent.* Tout ce que la cruauté des tyrans et des persécuteurs a fait endurer aux corps des martyrs n'est rien, si nous en croyons saint Anselme, en comparaison de ce que Marie endura dans son cœur au jour où fut consommé le mystère de la rédemption : *Quidquid crudelitatis inflictum est cor-*

poribus martyrum leve fuit aut potius nihil comparatione tuæ passionis. Je ne me bornerai pas néanmoins, M.T.-C. F., à vous faire la peinture de cette unique scène de douleurs; mais je réunirai dans le même tableau toutes les amertumes dont le cœur de Marie fut abreuvé durant le cours de sa vie mortelle. Tendre mère, unissez mes pleurs avec vos pleurs, ma sensibilité avec vos peines et ma compassion à votre compassion envers Jésus souffrant et mourant sur la croix pour nous : *Fac me vere tecum flere : crucifixo condolere, pœnas mecum divide.*]

Ire CONSIDÉRATION.

AMERTUMES DU CŒUR DE MARIE DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'AU RETOUR D'ÉGYPTE.

Le nom de Marie signifie : *Océan de douleur.* Aussi sa vie entière justifia-t-elle la signification de son nom (*Thaulère*). Ses peines comme son intelligence devancèrent l'âge ordinaire de la raison.

1re SUBDIVISION. — VUE DE L'ÉTAT DU MONDE.

A peine fut-elle éclairée du flambeau de la raison qu'elle eut connaissance des infidélités de la nation juive et des crimes affreux qui régnaient dans le paganisme; spectacle déchirant pour un cœur aussi pur et aussi fidèle! « Plus elle s'avançait dans la carrière de la vie, dit saint Augustin, et plus les pointes de la tribulation déchiraient sa belle âme : » *Quanto crescebat ætate, tanto tribulationum spinis pungebatur.* Solitaire et désolée, combien de fois n'exhalait-elle pas cette plainte amère : Quand est-ce que le grand Dieu de l'univers sera connu et adoré comme il mérite de l'être? Le Messie promis au monde ne peut tarder à venir, car le sceptre n'est plus dans la maison de Juda et les soixante-dix semaines prédites par Daniel touchent à leur terme. Voici donc le moment où Bethléem verra sortir de son sein celui dont la génération est éternelle et qui doit régner pour jamais dans Israël. Cieux, envoyez sur la terre cette rosée si longtemps attendue, faites pleuvoir le juste par excellence qui doit réconcilier avec Dieu le monde coupable; que l'exil de cette vie fasse germer le Sauveur des nations. Mais comment sera-t-il accueilli par ce siècle orgueilleux, celui qu'Isaïe appelle le dernier des hommes à cause de son humilité profonde : *Novissimum virorum?* (*Isai.*, LIII, 3.) Comment des cœurs remplis de l'affection des biens de la terre envisageront-ils celui que Zacharie ne caractérise que par sa pauvreté et sa simplicité? Marie considère en frémissant la mission imposée à ce réparateur souverain de tous les crimes, qu'elle voit chargé des iniquités du monde; et pourrait-elle ne le pas considérer ainsi, elle pour qui les oracles des prophètes n'ont rien d'obscur, excepté dans ce qu'ils ont dit de sa propre personne? Elle sent donc et goûte par avance toute l'amertume du calice que l'on prépare au Rédempteur, surtout lorsqu'elle réfléchit sur ce langage d'Isaïe : « Les châtiments qui doivent nous procurer la paix sont venus fondre sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. » *Disciplina pacis nostræ super eum, et livore ejus sanati sumus.* (*Ibid.*, 5.)

2e SUBDIVISION. — SON SÉJOUR AU TEMPLE.

C'est dans le temple de Jérusalem que cette incomparable Vierge passe les premières années de son enfance. Ce temple si saint et si auguste ne lui offrira-t-il que les consolations de la piété et les doux transports d'un fervent amour? Hélas! elle a sous les yeux les profanations sans nombre qui s'y commettent; elle est témoin des trafics honteux auxquels on s'y livre; elle se plaint amèrement à Dieu de ce que cette maison de prière, cet asile des larmes, du repentir ou de l'innocence, soit transformé en une caverne de voleurs et un séjour de mondanité, de légèreté et d'injustice. Peut-elle se dissimuler l'hypocrisie de tant de faux adorateurs qui n'honorent Dieu que du bout des lèvres, tandis que leur cœur est si loin de lui? *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.* (*Matth.*, xv, 8.) Voilà la source des gémissements de cette colombe plaintive, dont les angéliques regards ne voient rien qui puissent la consoler, et contemplent mille objets qui n'invitent qu'à la douleur et aux larmes.

3e SUBDIVISION. — SON UNION AVEC SAINT JOSEPH.

A peine est-elle de retour dans la maison paternelle que l'innocent Joseph se présente pour partager sa destinée. Comme elle, il est du sang de David, mais comme elle il est réduit à la pauvreté la plus avilissante. Elle consent à partager ses humiliations et sa détresse, parce que le ciel qui l'instruit intérieurement lui en fait une loi. Mais elle ne balance point à lui faire connaître les engagements inviolables qu'elle a contractés envers son Dieu; et qui sait si Joseph, attiré par le spectacle de tant de vertus, ne les avait pas de son côté contractés lui-même? A peine a-t-elle commencé à habiter sous le même toit, que l'ange Gabriel est député du haut du ciel pour venir lui annoncer son heureuse destinée. Joseph l'ignore. Ah! s'il connaissait tout le prix du trésor qu'il possède! Mais l'humilité de Marie la contraint à garder le silence; il ne convient pas qu'elle annonce elle-même à son époux ce qui s'est opéré en elle, dût-elle devenir la victime des soupçons les plus injurieux. Et comment, en effet, pourrait-elle s'y soustraire? Il faudra donc que cet astre éclatant paraisse obscurci aux yeux du plus saint des hommes! Il faudra que ce lis pur et sans tache ne soit pas jugé exempt de souillure, et que cette rose vermeille et sans épines semble décolorée et flétrie! Et vous ne pouvez, Vierge incomparable, détruire un pareil jugement! Soleil radieux, vous n'avez de ressource que dans une protection céleste qui ne se manifeste point encore; vous n'avez d'asile que dans votre innocence et votre douleur : *Dolor meus super dolorem : in me cor meum mœrens.* (*Jer.* VIII, 18.)

4e SUBDIVISION. — L'ÉTABLE DE BETHLÉEM.

Toutefois le ciel ne tarde pas à prendre sa défense; mais que d'autres tribulations lui sont réservées! L'heure de la naissance et de son Fils et de son Dieu approche : il faut qu'elle se rende à Bethléem pour obéir aux ordres de César. C'est là que le prophète Michée a prédit que le Messie devait naître; mais c'est là aussi qu'il doit commencer avec sa divine Mère la car-

rière de ses humiliations et de ses opprobres. Point d'asile pour le Dieu du ciel et pour la Reine des anges. Marie, il est vrai, est peu sensible pour elle-même au mépris et à l'indifférence d'un monde dédaigneux, mais pourrait-elle être insensible aux rebuts dont son Fils naissant va devenir l'objet? Ah! si le secret qui lui a été confié n'était pas inviolable, que ne dirait-elle pas aux habitants de Bethléem! Vous tenez à honneur de posséder le sépulcre de Rachel; vous mettez au nombre de vos gloires la naissance de Benjamin à qui elle donna la vie aux dépens de la sienne; sachez donc apprécier un honneur que toutes les générations pourront vous envier inutilement : je porte dans mon sein le Sauveur du monde. Grandeurs humaines, abaissez-vous; palais magnifiques, ouvrez-vous et faites place au Roi de gloire dont je suis la Mère. Si je suis pauvre, il est riche : tout l'univers est à lui; si je suis faible, il est puissant; d'une seule parole il peut créer mille mondes. Mais Marie est obligée de garder le silence et de se retirer dans une étable abandonnée. Quel palais pour le Roi des rois! De vils animaux, quelle compagnie, quelle cour! Un peu de paille, quel trône! Une vile crèche, quel berceau! De pauvres langes, quel manteau royal! Jésus sort de son sein comme les rayons du soleil au travers du cristal, et Marie le reçoit entre ses bras. Exprimerai-je sa félicité ou peindrai-je sa douleur? Si c'est avec le plus doux transport qu'elle le contemple pour la première fois, n'est-ce pas aussi avec la plus vive amertume? Elle voudrait pouvoir le dédommager de l'insouciance de tous les hommes et de la solitude profonde où ils le laissent. O mon Fils! que de douleurs s'unissent à ma félicité, et que j'ai à gémir de voir tant d'attraits, d'amabilité et de perfections méconnus : *Doleo super te decore nimis et amabilis.* (*II Reg.*, I, 26.)

5e SUBDIVISION. — LE GLAIVE DE SIMÉON.

Marie ne tardera pas à porter son divin Fils au temple; car elle ne pourrait sans se faire connaître se soustraire à la loi commune qui y contraint toutes les femmes ordinaires. Il faut qu'elle paraisse se purifier, elle qui est brillante comme le soleil, belle comme l'astre du matin et, par son innocence, terrible au démon comme une armée rangée en bataille. Ce n'est pas sans chagrin surtout qu'elle voit son divin Fils soumis à une loi qui n'atteint que les enfants d'Adam. Elle rencontre dans le temple le vieillard Siméon, qu'une inspiration céleste y a conduit et qu'une sainte allégresse transporte en voyant celui qui depuis si longtemps est l'objet de tous ses vœux. Il lui est permis de prendre entre ses bras le divin enfant et d'entonner le cantique du départ, car ses yeux n'ont plus rien d'intéressant à voir désormais sur la terre : Vous avez, grand Dieu! s'écrie-t-il, accompli votre promesse à l'égard de votre serviteur, et je vais m'endormir en paix pour me réunir à mes ancêtres, puisque j'ai contemplé le Sauveur que vous aviez promis. Elle est au milieu du monde cette lumière qui doit éclairer les nations et couvrir de gloire le peuple d'Israël. (*Luc.*, II, 29, 32.) J'irai donc annoncer à Adam et Ève que la tête du serpent infernal va être écrasée; j'irai dire à Abraham que toutes les nations vont être bénies dans celui qui vient de naître de sa postérité; j'irai instruire Jacob que le Sauveur qu'il attendait est venu, depuis que le sceptre de Juda s'est brisé; j'irai porter à Isaïe l'heureuse nouvelle que la tige de Jessé a fleuri et que la Vierge incomparable, qu'il

avait annoncée comme un prodige inouï, vient de donner à la terre le céleste Emmanuel; j'irai faire connaître à Daniel que le Saint des saints vient de paraître, et que la justice éternelle ne tardera pas à s'exercer sur la tête de la plus auguste des victimes qui fût jamais. Mais pour vous, ô Mère infortunée! je ne puis vous annoncer que des tribulations et un avenir gros de tempêtes. Ce cher Fils, qui vous a rendue la plus illustre de toutes les créatures qui soient jamais sorties des mains du Tout-Puissant, en venant annoncer le salut à un grand nombre de justes, vient prononcer une sentence de réprobation contre une multitude infiniment plus grande encore de pécheurs endurcis et obstinés : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.* Il sera pour les derniers un objet perpétuel de contradiction et de persécution : *In signum cui contradicetur.* (*Ibid.*, 34.) Vous le verrez poursuivi par un acharnement inexprimable de haine et de fureur, qui ne cessera que lorsque le Juste par excellence aura succombé. C'est en ce jour de deuil et d'épouvante qu'un glaive de douleur transpercera votre âme maternelle : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius.* (*Ibid.*, 35.) Mourez, plaintives tourterelles, innocentes colombes, victimes prématurées, vous ne sauverez pas de la mort celui dont vous semblez payer la rançon dès l'aurore de sa vie; lui-même doit racheter l'univers avec son sang: ce sera le sacrifice du soir d'une nature bien différente de celui du matin. C'est là, Fille des rois de Juda, l'hostie adorable que vous venez offrir dans ce temple : *Voves adorandum caput.* (*Hymn. Eccl.*)

Marie retourne à Bethléem, l'esprit tout absorbé dans ces tristes pensées. Désormais il ne lui sera plus possible de les bannir de son cœur. Le lait qui servira de premier aliment à son enfant divin lui rappellera le fiel et le vinaigre qui doivent au dernier jour de sa vie lui servir de breuvage; les langes dont elle enveloppe son corps sacré lui représenteront les liens dont il doit être attaché; quand ses bras soutiendront ce précieux fardeau, elle songera à l'instrument cruel de son supplice auquel il doit être suspendu; quand elle verra le sommeil clore ses paupières, elle méditera sur son sommeil de mort : *Eum lactans cogitabat de felle et aceto; quando fascia involvebat, funes cogitabat quibus ligandus erat; quando gestabat, cogitabat in cruce crucifixum; quando dormiebat, cogitabat mortuum.* (Engel., *de Revel. S. Brigit.*)

6e SUBDIVISION. — FUITE EN EGYPTE.

Mais quel bruit vient troubler le repos de Marie? C'est peut-être la seule nuit où elle en ait goûté les douceurs depuis la prophétie de Siméon; et c'est un ange qui la jette dans les alarmes : Levez-vous, Joseph, dit l'ambassadeur céleste; prenez l'enfant et Marie, sa Mère, fuyez en toute hâte en Egypte; car voilà qu'Hérode va faire chercher Jésus pour être massacré. Terrible réveil! Qu'a-t-il donc fait, ce cher Fils que l'on poursuit déjà avec tant de fureur? Fallait-il devenir mère pour être assujettie à tant d'alarmes: *Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere?* (*Gen.*, XXV, 22.) Hélas! Jésus n'échappe à une mort moins douloureuse que pour en subir une mille fois plus cruelle. Ces innocentes victimes, qui sont mises à sa place, sentiront à peine le fer meurtrier qui va les égorger; et, tandis que les collines de Rama et de Bethléem retentiront des lamentations de leurs mères désolées

leurs petits enfants iront recueillir les couronnes qu'ils auront obtenues sans combat. Hélas ! celui qui les fait triompher n'obtiendra la sienne qu'après une carrière de tribulations et de tourments.

IIe CONSIDÉRATION.

AMERTUMES DU CŒUR DE MARIE DEPUIS LE RETOUR D'EGYPTE JUSQU'AU CALVAIRE.

Après la mort d'Hérode, Joseph et Marie ramènent Jésus à Nazareth. Ce retour est pour elle un motif d'effroi et d'épouvante. Peut-elle ignorer que chaque pas qu'elle fait la rapproche de ces funestes lieux où doit se consommer un déicide.

1re SUBDIVISION. — JÉSUS LAISSÉ AU TEMPLE.

Ce serait ici l'occasion de parler des angoisses qu'éprouve Marie pendant les trois jours où elle a été privée de la vue de Jésus, qu'elle a laissé, sans s'en apercevoir, au temple de Jérusalem ; prélude de ces trois jours pendant lesquels son corps devait reposer dans le sépulcre. Filles de Jérusalem, pouvait-elle dire avec l'Epouse des *Cantiques*, si vous avez trouvé mon bien-aimé, ah ! dites-lui qu'il ne se dérobe pas plus longtemps à mes yeux, car je languis de douleur et d'amour : *Filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum, dicite ei quia amore langueo.* (*Cant.*, v, 8.)

Enfin, revenant sur ses pas, elle le trouve dans le temple, assis au milieu des docteurs, qu'il étonne par la sagesse de ses discours. Mon Fils, lui dit-elle, pourquoi avez-vous agi de la sorte envers nous ? Celui qui sur la terre vous tient lieu de père partageait toute ma sollicitude, et nous vous cherchions l'un et l'autre, accablés d'affliction : *Fili, quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.* (*Luc.*, II, 4.) Ce divin enfant, qui voulait accoutumer sa tendre Mère à des sacrifices d'une nature plus rigoureuse encore, ne répond à ces reproches que par des reproches apparents : Eh ! pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que j'ai un Père dans les cieux ; que je dois remplir avant tout la mission qu'il m'a confiée et me montrer obéissant à sa volonté suprême? *Quid est quod me quærebatis? nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse?* (*Ibid.*, 49.)

2e SUBDIVISION. — SÉJOUR A NAZARETH.

Jésus revient avec Joseph et Marie à Nazareth et il leur est soumis. Les dix-huit années qu'il passe avec sa Mère dans son humble habitation lui eussent offert un océan de félicité, s'il lui eût été possible d'éloigner de son esprit la pensée de la mort violente qui l'attendait ; mais elle ne voyait en lui qu'une victime qui croissait sous ses yeux pour le Calvaire, et perpétuellement elle se représentait la scène qui devait le lui enlever : *Prævenerunt me dies afflictionis ; mœrens incedebam.* (*Job.*, XXX, 27.) Elle ne pouvait le contempler sans rappeler à son souvenir les tourments qu'il devait endurer un jour.

Voilà ce qui, suivant l'abbé Rupert, lui a fait souffrir le plus long et le plus affreux des martyres : *Tu longum præscia futuræ passionis Filii tui pertulisti martyrium.*

3e SUBDIVISION. — VIE PUBLIQUE DE JÉSUS.

Lorsqu'il commença sa vie publique, jalouse de ne s'en priver aucun instant lorsqu'elle pouvait être avec lui, elle l'accompagna presque dans tous les lieux où il portait ses pas. Sa sensibilité maternelle lui fit partager l'amertume de tous les outrages et de tous les opprobres dont elle le voyait abreuvé. Quel contre-coup pour son cœur, lorsqu'elle l'entendait nommer possédé du démon, Samaritain, séducteur, blasphémateur! Si elle eût été moins humble, que n'aurait-elle pas eu à souffrir en entendant reprocher à Jésus le nom même de Marie, sa Mère : *Nonne mater ejus dicitur Maria ?* (*Matth.*, XIII, 55.) Abrégeons.

4e SUBDIVISION. — LA PASSION.

L'entrée de Jésus dans Jérusalem est un véritable triomphe; mais sa Mère n'ignore pas qu'il se changera bientôt en pompe funèbre. Il serait bien temps, ce semble, qu'elle s'éloignât de cette ville déicide; mais elle veut partager toute l'amertume du calice de son Fils. Elle ne tardera pas à apprendre tous les préliminaires de sa mort : l'agonie au jardin des Oliviers; l'étonnante insensibilité des disciples qui s'endorment, au lieu de compatir à la tristesse mortelle de leur maître; la perfidie de Judas, qui le trahit; la fuite des apôtres, qui l'abandonnent; la lâcheté de Pierre, qui le renie; l'injustice des différents tribunaux qui l'outragent et le condamnent; la flagellation, les soufflets, les crachats, les insultes de divers genres; l'indigne préférence que l'on fait de Barabbas.

Elle arrive au milieu de la foule quand tous les environs du palais de Pilate retentissent de ce cri infernal : Qu'il soit mis à mort! qu'il soit crucifié! *Crucifigatur.* (*Matth.*, XXVII, 23.)

Elle voit tous les apprêts du plus ignominieux supplice : la croix, les clous, la lance. Déjà le funeste cortége est prêt à partir. Cent soldats romains, rangés sur deux lignes, donnent à cette scène déjà si déchirante un nouvel appareil de terreur et d'effroi; au milieu d'eux marche Jésus-Christ chargé de l'instrument de son supplice. A ses côtés paraissent deux malfaiteurs qui vont subir le même sort; les princes des prêtres, les docteurs de la loi et un grand nombre de pharisiens environnent aussi la victime. Ils jouissent d'avance des douleurs qu'elle va endurer et triomphent lâchement de sa défaite volontaire.

Hors des rangs se trouve une multitude de femmes pieuses qui remplissent l'air de leurs cris et de leurs lamentations. Grand Dieu! où se trouve Marie? Hé! je la vois qui accompagne aussi son divin Fils. Elle le suit à la trace de son sang. Où allez-vous, vous qu'un ange avait appelée bénie entre toutes les femmes, et qui êtes aujourd'hui la plus infortunée de toutes les mères? Où allez-vous, Marie? Je vais aussi sur le Calvaire, avec l'amour de ma vie et la vie de mon amour. Ah! n'allez pas sur cette triste montagne, le spectacle qu'elle doit offrir ne peut être supporté par des yeux maternels.

Mais tout doit être étrange dans cet événement annoncé depuis plus de quarante siècles. Marie porte aussi dans son cœur une croix plus pesante encore que celle qui repose sur les épaules meurtries de Jésus. Aussi sera-

t-elle bientôt crucifiée avec lui, sinon de corps, du moins par toutes les dispositions de sa volonté : *Tollebat et mater crucem suam, et sequebatur eum crucifigenda cum ipso.* (*Guill. Paris.*)

5e SUBDIVISION. — MARTYRE DE MARIE.

Son Fils l'aperçoit au milieu de la foule, et saint Laurent Justinien lui fait tenir ce langage à sa Mère : « Hélas ! Mère tendre, de quel côté portez-vous vos pas ? Que produira votre présence sur le Calvaire ? Vous souffrirez de tous mes tourments et j'endurerai tous les vôtres. » *Heu ! quo properas, quæ venis mater? Cruciaberis, et ego tuo.*

Elle ne le voit plus entouré d'hommages et de respect, comme elle le vit en plusieurs circonstances. Les anges, les bergers et les mages l'adorèrent à Bethléem ; Siméon et Anne, la prophétesse, dans le temple ; des nuées de peuple sur les places publiques, sur les rivages, les montagnes et dans les lieux les plus solitaires ; mais ici, il n'est plus qu'un objet de risée, de malédictions et d'injures. C'est au milieu de ce concert d'outrages qu'il arrive au Calvaire. Si du moins ses bourreaux l'y laissaient respirer quelques instants ; mais ils pressent le supplice, comme s'ils appréhendaient qu'il ne s'accomplît pas. La foule, ivre de rage et de fureur, entoure la victime, l'étend sur la croix, et bientôt Marie entend les coups des marteaux qui enfoncent les clous dans les pieds et les mains de son Fils ; chaque coup retentit et fait écho dans son cœur maternel ; soudain elle voit la croix élevée, puis enfoncée dans la terre, et l'objet de toute sa tendresse suspendu par ses propres blessures sur cet instrument de mort. Dieu ! quel spectacle pour le cœur d'une mère que la vue d'un tel Fils aussi cruellement traité ! Ah ! c'est ici, vierges, femmes et mères sensibles, que j'en appelle à votre cœur ! Ce n'est pas vous qui révoquerez en doute le martyre de Marie. En ce moment Jésus fixe tous les regards et absorbe l'attention de tous les spectateurs. Quelques-uns compatissent à ses souffrances ; le plus grand nombre est là pour les augmenter ; mais la Mère est méprisée, dédaignée, oubliée, délaissée : seulement le bien-aimé disciple partage sa sensibilité entre le Fils et la Mère, dont la douleur est plus profonde que l'Océan : *Magna est velut mare contritio tua.* (*Thren.*, II, 13.) Si du moins elle la soulageait par quelques larmes ; « mais, dit saint Ambroise, cet Evangile qui me la représente debout ne m'indique point qu'elle ait pleuré : » *Stantem illam lego, flentem non lego.* « On vit des hommes qui paraissaient courageux et qui prirent la fuite à ce spectacle ; Marie, plus intrépide qu'eux, demeura immobile, alors même que le sang de son Fils pouvait rejaillir jusque sur elle : » *Stabat ante crucem mater, fugientibus viris, intrepida.* « La charité immense qu'elle avait pour tous les hommes fixait ses regards sur des blessures auxquelles elle n'ignorait pas qu'était attaché le salut du genre humain : » *Spectabat piis oculis vulnera per quæ sciebat omnibus futuram redemptionem.* « Digne Mère d'un tel Fils, elle ne laissa rien apercevoir en elle qui dégénérât de la noblesse du sacrifice et de la victime : on pouvait ne pas épargner sa vie quand on l'arrachait à celui qu'elle avait enfanté, mais la vue des bourreaux ne saurait l'effrayer et la faire pâlir. Peut-elle jamais souffrir dans son corps plus qu'elle ne souffre maintenant dans son cœur ? » *Stabat non degenerî mater spectaculo, quæ non metuebat peremptorem.* « Le Fils était suspendu

à la croix, et la Mère s'offrait aux persécuteurs : » *Pendebat in cruce filius; mater se persecutoribus offerebat.*

6e SUBDIVISION. — CONSTANCE DE MARIE.

Mais pourquoi, héroïque Mère, ne pas au moins porter vos regards ailleurs? Agar s'éloigne d'Ismaël pour n'être pas témoin de ses souffrances et de son dernier soupir : *Non videbo morientem puerum.* (*Gen.*, XXI, 16.) Et qu'était Ismaël comparé à Jésus?

Ah! M. F., Marie a de tout autres sentiments et un tout autre courage : tandis que Jésus arrose de son sang l'autel de la croix et s'offre comme victime d'expiation pour les péchés du monde coupable, Marie, rivalisant de zèle et d'amour pour les hommes, immole son cœur à l'instant où Jésus sacrifie son corps.

Dum spargit aram sanguine
Jesus, salutis hostia,
Præsens doloris æmulum
Maria pectus immolat (1).

Mais n'a-t-elle pas montré une constance assez soutenue et assez intrépide? O Marie! qu'est-il nécessaire que vous assistiez jusqu'à la fin à cette scène sanglante? Que pouvez-vous désormais pour ce Fils adorable, sinon augmenter ses douleurs? Vous n'arrêteriez pas les torrents intarissables de ce sang si pur; vous ne fermeriez pas ces plaies auxquelles vous ne sauriez atteindre; vous n'adouciriez pas ces souffrances qui ne peuvent être plus cruelles.

Mais il faut que la Mère du Rédempteur assiste au sacrifice de la rédemption jusqu'à ce qu'il soit achevé, parce qu'il faut que le même glaive immole les deux victimes à la fois; il faut que toutes les blessures dispersées sur le corps de Jésus se trouvent réunies dans le cœur de Marie : *Singula vulnera Jesu corporis dispersa, in uno corde sint unita.* Il faut que cette courageuse Mère soit non-seulement au pied de la croix, mais en quelque sorte clouée sur la croix de Jésus-Christ : *O Domina mea! ubi stabas? Nunquid tantum juxta crucem? Imo in cruce cum Christo crucifixa eras?* (*S. Bonav.*)

Mais que vois-je et qu'entends-je? Les cieux s'obscurcissent, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent, Jésus-Christ s'écrie : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? » (*Matth.*, XXVII, 46.) Comme s'il disait : Le ciel paraît insensible à mon innocence, et la terre ne m'offre plus que des ennemis qui triomphent, des disciples faibles et impuissants, une Mère désolée et dont la vue augmente mes tourments; mais pourquoi lui donnerais-je le nom de Mère, puisque je vais lui annoncer la plus cruelle des séparations? Traitons-la avec une sorte de rigueur, afin de faire diversion à ses peines cuisantes. A ses côtés se trouve mon bien-aimé disciple; c'est à ses soins que je vais la confier : est-il un cœur plus pur et plus tendre? « Femme, voilà votre fils; disciple, voilà votre mère. » *Ecce filius tuus.... Ecce mater tua.* (*Joan.* XIX, 26, 27.)

« Quel échange, ô Marie! s'écrie ici saint Bernard; c'est Jean qui remplace

(1) *Hym. Eccl.* : Christus carnem; Maria immolabat animam. (ARN. CARNOT.)

Jésus, c'est le serviteur qui remplace le maître, c'est le disciple qui remplace le Seigneur, c'est le fils de Zébédée qui remplace le Fils de Dieu, c'est un pur homme qui remplace la Divinité. Comment donc cette subrogation ne déchirerait-elle pas votre âme sensible, quand nos cœurs de fer et de rocher sont déchirés par ce seul souvenir? » *Oh! commutationem! Joannes tibi pro Jesu traditur, servus pro Domino, discipulus pro magistro, filius Zebedœi pro Filio Dei, homo purus pro Deo vero. Quomodo non tuam affectuosissimam animam non pertransiret hœc auditio, quando et nostra, licet saxea, licet ferrea pectora recordatio scindit!* C'est un enchaînement d'afflictions qui se succèdent. Jésus s'écrie : « J'ai soif : » *Sitio.* (*Ibid.*, 28.) Tendre Mère, vous donnâtes autrefois à ce divin Fils votre lait virginal, et vous ne pouvez maintenant lui offrir quelques gouttes d'eau pour étancher la soif qui le dévore. Ah! si du moins il vous était permis de l'adoucir par l'eau de vos larmes; mais il ne vous est pas même libre d'empêcher qu'on ne lui présente de la myrrhe qui ajoute à ses tourments son amertume cruelle.

« Tout est consommé! » Ce sont les dernières paroles du Sauveur mourant, qui incline la tête et rend le dernier soupir : *Consummatum est, et inclinato capite, tradidit spiritum* (*Ibid.*, 30.) A ce spectacle, un grand nombre des assistants se trouvent subitement changés, et tels qui applaudissaient tout à l'heure au supplice de l'Homme-Dieu descendent du Calvaire en se frappant la poitrine : *Omnis turba eorum qui aderant ad spectaculum istud, et videbant quæ fiebant, percutientes pectora sua, revertebantur.* (*Luc.*, XXIII, 48.) Tout ce que les saintes Ecritures ont annoncé touchant Jésus-Christ ayant eu son accomplissement, il fallait que son corps fût descendu de la croix et placé dans un tombeau : *Cumque consummassent omnia, quæ de eo scripta erant, deponentes eum de ligno....* (*Act.*, XXIII, 29.) Corps sacré, meurtri par tant de coups, couvert de tant de blessures, de sang et d'impurs crachats, quels bras seront assez saints pour le recevoir? Approchez, ô Marie! à vous seule appartient cette triste mais héroïque fonction; prenez sur vos genoux tremblants celui que vous portâtes autrefois dans votre sein immaculé. Il faut vous résigner à contempler tous les traits de la mort dans celui qui anime tout ce qui respire, et à laver de vos larmes quelques-unes de ces taches sanglantes et livides dont il est couvert. A Bethléem, vous le mîtes au monde sans douleur; il faut qu'à sa mort vous enduriez un martyre mille fois plus douloureux que toutes les femmes au moment où elles deviennent mères : *Illœsa, te, puerpera, non fecerat matrem dolor; nascente, quem nesciveras, orbata sentis filio.* (*Habert.*) *Dolores partus quos effugit pariens, illos tempore passionis sustinuit.* (*Joan. Damas.*) Car il est naturel que l'immensité de votre douleur égale l'immensité de votre amour : *Quanto plus amavit, tanto plus doluit.* (*Bern.*)

Que vos pleurs, ô Marie! fassent couler les nôtres, et que vos gémissements rendent nos cœurs sensibles. O Jésus! ô Marie, puisque dans cette scène déchirante nous sommes nous-mêmes les seuls coupables, les seuls meurtriers, laissez-nous partager vos souffrances : *Totum scelus fatentibus partem doloris reddite.* Si nous n'avons point été étrangers à votre calice d'amertume, nous avons le doux espoir que notre repentir nous méritera de n'être point étrangers à votre bonheur et à votre gloire.

MATÉRIAUX.

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Ne vocetis me Noemi (id est pulchram), sed vocate me Mara (id est amaram), quia amaritudine valde replevit me Omnipotens. (*Ruth*, I, 20).

Doleo super te, decore nimis et amabilis; sicut mater unicum amat filium suum, ita ego te diligebam. (II *Reg.*, I, 26.)

Fili mi, Fili mi, quis mihi dabit ut ego moriar pro te! (*Id.*, XVIII, 33.)

Præcipe, Domine, recipe spiritum meum, expedit enim mihi mori magis quam vivere. (*Tob.*, III, 6.)

Interiora mea efferbuerunt absque ulla requie; prævenerunt me dies afflictionis, mœrens incedebam. (*Job.*, XXX, 27).

Ibi dolores parturientis. (*Ps.* XLVII, 8).

Circumdederunt me dolores mortis. (*Id.*, CXIV, 5.)

Tribulationem meam ante Dominum pronuntio. (*Id.*, CXLI, 4.)

Filia populi mei accingere cilicio et conspergere cinere. luctum unigeniti fac tibi planctum amarum, quia repente veniet vastator super nos. (*Jerem.*, VI, 26.)

Lacrymæ ejus in maxillis ejus : non est qui consoletur eam ex omnibus charis ejus. (*Thren.*, I, 2.)

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus. (*Id.*, *ibid.*, 12.)

Cui comparabo te, vel cui assimilabo te!.... magna est velut mare contritio tua. (*Id.*, III, 53.)

Nemo gaudeat super me desolatam; ego enim derelicta sum sola... et clamabo ad Altissimum in diebus meis. *Baruch.*, IV, 12, 20.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Qui amat filium aut filiam super me, non est me dignus. (*Matth.*, X, 37.)

Ecce venient dies in quibus dicent : Beatæ steriles et ventres qui non genuerunt, et ubera quæ non lactaverunt. (*Luc.*, XXIII, 29.)

Stabant autem omnes noti ejus a longe et mulieres quæ secutæ erant a Galilæa hæc videntes. (*Id.*, *ibid.*, 49.)

Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus et soror matris ejus Maria Cleophæ et Maria Magdalene.

Cum vidisset ergo Jesus matrem et discipulum stantem, quem diligebat, dicit matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.

Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua. (*Joan.*, XIX, 27.)

ÉPITRES.

Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu. (*Philipp.*, II, 5.)

Ad cognoscendum illum..... et societatem passionem illius; configuratus morti ejus. (*Id.*, III, 10.)

Communicantes Christi passionibus. (I *Petr.*, IV, 13.)

II. SS. PÈRES.

Stabat ante crucem Mater, et fugientibus viris, stabat intrepida. (*Id.*, *ibid.* S. Ambr., *De instit. Virg.*)

Stabat non degeneri Mater spectaculo, quæ non metuebat peremptorem.

Pendebat in cruce Filius, Mater se persecutoribus offerebat. (*Id.*, *ibid.*)

Præstolabatur si forte etiam sua morte publico munere aliquid adderetur, sed Christi passio adjutorio non eguit, sicut ipse Dominus longe ante prædixit : *Et respexi, et non erat auxiliator; et attendi, et nemo suscipiebat; et liberabo eos orachio meo.* (*Id.*, *ibid.*)

Quomodo ergo extorqueri potuit integritas Mariæ, quæ fugientibus apostolis, supplicia non metuebat, sed ipsa se offerebat periculis. (*Id.*, *ibid.*)

Claudite ora, impii; aperite aures, pii; audite quid Christus loquatur. Testatur de cruce Dominus Jesus, et pau-

lisper publicam differt salutem, ne matrem inhonoram relinquat. Subscribitur Joannes testamento Christi; legatur matri pudoris defensio, testimonium integritatis; legatur et discipulo matris custodia, pietatis gratia. *Et ex illa suscepit eam discipulus in sua.* Non utique Christus faciebat divortium, non Maria relinquebat virum; sed cum quo Virgo habitare debebat quam cum eo quem Filii hæredem integritatis sciret esse custodem? (*Id., ibid.*)

Stantem illam lego, flentem non lego. (*Id., in Orat. funebr. Valent. imperat.*)

Martyres alii fuere moriendo pro Christo, hæc (nempe Maria) commoriens Christo, martyr fuit. (S. Hieron., *in Op.*)

Quia plus omnibus dilexit, propterea et plus omnibus doluit in tantum ut animam ejus totam pertransiret vis doloris, ad testimonium eximiæ dilectionis. (*Id., ibid.*)

Dolores partus quos effugit pariens, illos tempore passionis sustinuit ex materna compassione viscerum lacerorum reparturiens. (S. Jean Damasc.)

Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus martyrum, leve fuit aut potius nihil comparatione tuæ passionis, o beata Virgo! (S. Anselm., *De Assumpt. B. V.*)

Martyrium Virginis tam in Simeonis prophetia quam in ipsa dominicæ passionis historia commendatur. (S. Bernard, *De 12 Prær. B. M.*)

Posteaquam emisit spiritum tuus ille Jesus (omnium quidem, sed specialiter tuus) ipsius plane non attigit animam crudelis lancea, quæ ipsius, nec mortuo parcens cui nocere non posset, aperuit latus, sed tuam utique animam pertransivit. Ipsius nimirum anima jam ibi non erat; sed tua plane inde nequibat avelli. Tuam ergo pertransivit animam vis doloris, ut plusquam martyrem non immerito prædicemus, in qua nimirum corporea sensum passionis excesserit compassionis affectus. (*Id., ibid.*)

An non tibi plusquam gladius fuit sermo ille, revera pertransiens animam et pertingens usque ad divisionem animæ et spiritus: *Mulier, ecce Filius tuus?* O commutationem! Joannes tibi pro Jesu traditur, servus pro Domino, discipulus pro Magistro, filius Zebedæi pro Filio Dei, homo purus pro Deo vero. Quomodo non tuam affectuosissimam animam pertransiret hæc auditio, quando et nostra, licet saxea, licet ferrea pectora, sola recordatio scindit? (*Id., ibid.*)

Quisnam tu, frater, aut unde tibi hæc sapientia ut mireris plus Mariam compatientem quam Mariæ filium patientem? Ille etiam mori corpore potuit; ista commori corde non potuit? Fecit illud charitas, qua majorem nemo habuit; fecit et hoc charitas, cui post illam similis altera non fuit. (*Id., ibid.*)

Non miremini, fratres, quod Maria martyr in anima fuisse dicatur. (*Id., ibid.*).

In aliis martyribus magnitudo amoris dolorem lenivit passionis, sed beata Virgo quanto plus amavit tanto plus doluit, tantoque ipsius martyrium gravius fuit. (*Id., ibid.*)

Juxta magnitudinem amoris erat vis doloris; gravius passa est mente quam martyres carne. (*Id., ibid.*)

Omnino unum erat Christi et Mariæ holocaustum : ambo pariter offerebant, hæc in sanguine cordis, ille in sanguine carnis. (Arnold. Carnot., *de Laud. Virg.*)

Plane juxta crucem Jesu stabat cujus membra dolor crucis simul crucifixebat. (Guerric., *in Joan.*)

III. THÉOLOGIE.

1. CARACTÈRES DE LA DOULEUR DE MARIE.

La douleur de Marie peut être caractérisée par ces expressions très-exactes tirées de l'office de la Compassion de Marie : *Non ejulantem cernimus, nec ungue vellentem comas.* C'est une douleur violente, mais en même temps calme, digne, dominée par la grâce et la raison. La vertu qui en est le principe la rend plus forte, plus pénétrante et plus durable que celle qui s'exhale au dehors : *silensque plus novit pati virtus dolore fortior.* (*Ibid.*)

2. EXCÈS DES DOULEURS DE MARIE AU PIED DE LA CROIX.

Toute douleur est fondée sur l'amour :

Omnis dolor in amore fundatur: or, l'amour de Marie étant plus noble, plus tendre, plus juste, plus fort que ceux des autres mères, on peut conclure que sa douleur au pied de la croix a été extrême : *Nullus dolor amarior, quia nulla proles charior.*

3. MARIE, REINE DES MARTYRS.

Saint Augustin distingue quatre sortes de martyrs : 1° ceux de volonté, tels que les trois enfants dans la fournaise, qui n'éprouvèrent aucune douleur. Leur volonté ne manqua pas au martyre, mais le martyre manqua à leur volonté; 2° ceux qui étaient tourmentés sans souffrir, parce que Dieu rendait leurs corps insensibles tout en laissant agir les instruments de cruauté; 3° ceux qui souffraient et mouraient dans les supplices, mais que Dieu inondait de consolations célestes qui charmaient les douleurs; 4° ceux que Dieu semblait avoir abandonnés et qui souffraient les douleurs les plus cuisantes sans aucune consolation d'en haut. Nous ne savons si le nombre de ces martyrs est grand, mais nous savons qu'il n'y a eu qu'un roi et une reine des martyrs. Ce roi, c'est Jésus sur la croix; cette reine c'est sa très-sainte Mère au pied de sa croix.

IV. TRAITS HISTORIQUES.

AGAR, MÈRE D'ISMAEL. Marie fut plus généreuse en voyant mourir son fils que ne le fut Agar, mère d'Ismaël. Celle-ci se trouvant dans un désert et n'ayant pas de quoi nourrir son enfant, le mit au pied d'un arbre, l'embrassa tendrement, et s'éloigna en levant au ciel ses yeux pleins de larmes et en s'écriant : *Non videbo morientem puerum* (*Gen.*, XXI, 16.) Marie, au contraire, fait preuve d'une force et d'une constance héroïques. Elle demeure au pied de la croix où est attaché son Fils bien-aimé. Elle ne peut arracher les clous qui le tiennent au gibet, elle ne peut ni baiser ni bander ses plaies; elle ne peut soutenir sa tête penchée et sans appui; elle ne peut essuyer ses yeux baignés dans le sang; elle ne peut lui donner à boire quand il s'écrie : *Sitio*, et qu'on ne lui présente que du fiel et du vinaigre. Toutefois elle demeure là, ferme, courageuse, immobile comme le rocher que les vents ni les eaux ne peuvent mouvoir : *ipsa sola cum Divinitate immobilis, et gaudens Filium suum pro mundi salute voluit immolari* (S. Mechtild., l. I, *Revel.*, c. 56.)

RESPHA. Cette mère desolée ne se contenta pas de faire tous ses efforts pour arracher à la mort ses deux fils, que les Gabaonites firent mourir sur des gibets, en haine de Saül leur père; mais après les avoir vu expirer, elle demeura au pied de leur croix pour défendre leurs corps et les empêcher d'être dévorés par les oiseaux de proie et les bêtes féroces, jusqu'à ce qu'on les eût ensevelis. (II, *Reg.* XXI.) C'est ainsi que Marie demeura au pied de la croix de son divin Fils jusqu'à ce que son corps eût été déposé dans le sépulcre.

DAVID en apprenant la mort d'Absalon. Lorsque ce prince apprit la nouvelle de la mort de son fils Absalon, la tendresse paternelle l'emporta sur la force de son esprit. L'enceinte de son palais retentit de ses cris lamentables, et il oublia que ces démonstrations excessives de douleur ne convenaient point à sa qualité de roi. Marie se montra plus grande dans son épreuve. Toute la nature se trouble, dit le texte sacré, à la vue de Jésus mourant, le voile du temple se déchire, la terre tremble, le soleil s'éclipse, les tombeaux s'entr'ouvrent, et dans cet effrayant bouleversement de toute chose, le courage de Marie surpasse l'excès de sa douleur. Elle demeure debout durant ce lamentable spectacle; elle recueille les dernières paroles de son Fils mourant; elle l'entend jeter ce grand cri qui sépara son âme de son corps, sans pousser une plainte, sans rien montrer de faible dans cette invincible fermeté de la Mère d'un Dieu.

ABRAHAM. Le Père éternel ne menagea pas Marie comme Abraham. Il ne se contenta pas de l'intention, il voulut qu'elle consommât ce grand sacrifice qu'elle avait commencé à offrir dès le jour de la prophétie de Siméon.

HÉROÏNES.

JAHEL. Elle tua Sisara, chef de l'armée du pays de Chana. (*Judic.*, IV, 21.)

JUDITH. Elle tua Holopherne. (*Judith.* XIII, 10.)

L'HÉROINE DE THÈBES DES SICHIMITES : Et ecce una mulier fragmen molæ desuper jaciens, illisit capiti Abimelech, et confregit cerebrum ejus. (*Judic.*, IX, 53.)

SALOMÉ, MÈRE DES MACHABÉES. (II, *Mach.* VII, 20.)

SAINTE FÉLICITÉ. Elle encouragea par ses paroles et ses exemples ses sept fils à endurer avec elle le martyre.

Ces héroïnes sont célèbres par leur vaillance et leur courage, mais la Reine des martyrs, la Mère des douleurs les a toutes surpassées en grandeur d'âme durant la passion de son divin Fils.

HÉROS.

ALPHONSE, ROI D'ESPAGNE. Ce prince soutenait par sa bravoure et sa présence le courage des habitants de Cartera, assiégée par Maroccius, roi des Maures. Dans une sortie contre les assiégeants, son fils tomba entre les mains de l'ennemi. Maroccius le fit charger de fers et attacher à un poteau, à la porte même de la ville; puis il envoya un héraut à Alphonse pour lui dire de choisir entre la reddition de la place ou la mort de son fils unique. Ce héros n'hésita pas; l'amour de ses sujets et de sa patrie l'emporta sur la voix du sang. « Que mon fils meure, puisqu'il en est ainsi, pourvu que les habitants de Cartera vivent : *Moriatur filius! cives vivant*, et détachant aussitôt l'épée qu'il portait à son côté, il la tira du fourreau et la jeta lui-même du haut des murailles, jusque dans le camp des Maures en criant : Frappez mon fils avec cette arme : *Illo gladio meum filium iugulate.* (*Joan.* Marianus, *De Rebus hisp.*, l. 5.)

Rapprochons ce fait d'un héroïsme sans égal, ces paroles non moins frappantes de saint Antonin : Ita divinæ voluntati conformis fuisti, Mulier fortis, ut salutis humani generis avidissima esses, ut dicere audeam, quod si nullus fuisset repertus, qui illum crucifigeret, ad hoc ut sequeretur salus hominum, et adimpleretur voluntas Dei secundum rationem, si oportuisset, ipsa posuisses in crucem. Neque eum credendum est, minoris fuisse perfectionis et obedientiæ ad Deum, quam Abraham, qui proprium filium obtulit Deo in sacrificium, propriis manibus occidendum, et comburendum. (S. Antonin., *P. t.* 15, *c.* 43.)

UN INDIEN. Un jour, un jeune Indien se disposant à sortir de sa chambre pour aller commettre un péché mortel, se sentit retenu tout à coup par une voix qui lui disait : « Arrête, où vas-tu? » Il se retourna, et ses yeux tombèrent sur une statue de la *Vierge des Douleurs*, et il la vit prendre en main l'un des poignards qui étaient dans son cœur et le lui tendre en lui disant : « Prends ce fer, et frappe-m'en plutôt que de frapper mon fils par le péché que tu vas commettre. » Le jeune homme, à ces mots, se prosterna et demanda à Dieu et à sa sainte Mère avec un vif repentir le pardon de sa faute, et il l'obtint en effet. (S. Liguori.)

V. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCETIQUES,

La Vierge a souffert au delà de ce que la faiblesse de son sexe et de ce que la nature humaine peut souffrir, parce qu'elle était plus tourmentée des souffrances de son fils que si elle les eût endurees elle-même, en aimant plus qu'elle ce qui était la cause de ses douleurs. (Arnold. Carnot. *De Laud Virg.*)

L'amour compatissant faisait dans l'âme de la mère, ce que les clous, les fouets, les épines et la lance faisaient sur le corps adorable du Fils. (*Id., ibid.*)

Marie a été plus que martyre, parce qu'elle ne l'a pas moins été par son amour, qu'elle ne l'eût été par le fer qui fait les martyrs. (S. Anselm., *De Assumpt. B. Virg.*)

Hélas! mon Fils est près d'expirer. He! que sa mere affligée ne peut-elle mourir avec lui. (S. Bernard., *De Lament. B. Virg.*)

O bienheureuse Vierge! Votre âme a été véritablement percée par une épée;

car en perçant la chair de votre Fils, elle a pénétré jusqu'à vous. (*Id., ibid.*)

Elle était véritablement près de la croix du Sauveur, puisque la douleur de la croix qu'elle ressentait, la crucifiait en même temps. (Guerric., *in Joan.*)

O sacré cœur de Marie? pourquoi êtes-vous changé en un abîme de douleur; je considère ce cœur qui n'est plus que fiel et absinthe. (S. Bonavent., *in Stimulo divini amoris, c. de planctu Virg.*)

La Mère du Sauveur était tellement identifiée avec son divin Fils que pendant qu'il immolait son corps, elle immolait son âme. De quel côté de la croix se tenait la Vierge? A sa gauche, selon Alexandre de Alès, afin d'intercéder pour les pécheurs, qui d'après l'Ecriture, sont relégués à la gauche du Seigneur. (S. Bernardin. Sen. *Serm.* 55.)

Admirez la courageuse constance de la Vierge au pied de la croix. Quoique les bourreaux et les blasphémateurs de son divin Fils la reconnussent pour la mère du crucifié, elle ne craint pas de se tenir publiquement près de lui. (Tolet. cardin., *in Comment sup. Joann.*)

VI. COMPARAISONS.

1. Magna est velut mare contritio tua. (Thren., III, 53.)

2. Fons parvus crevit in fluvium magnum, et in aquas plurimas redundavit. (Esth. X, 6.)

3. Cui comparabo te, Virgo, filia Sion, cui assimilabo te? (Thren., II.) A votre divin Fils: Dum spargit aram sanguine, Jesus salutis hostia, præsens doloris æmulum, Maria pectus immolat. (Ecclesia, *in hymn. Offic. Compass. Mar. V.*)

4. Les martyrs ont souffert pour la foi, Marie a souffert pour la charité : *Vulnerata charitate.* (Cant.) *Magnum in tota se vulnus amoris accepit.* (S. Bernard., *de duod. prærog. B. M.*) Or, de même que la charité est plus grande que la foi : *Major autem horum est charitas* (1 *Cor.*, XIII), de même le martyre de Marie excelle sur celui de tous les saints. (S. Rich. a S. Laur. L. 3 *de Laud. V. f.* 196.)

Mulier illa fortis est, imo heroina omnium fortissima, ac martyrum princeps et regina. (Corn. a lap., *in v. Mulierem fortem.*)

5. De même qu'Eve en touchant à l'arbre de la mort a perdu sa postérité, de même, ô Marie! en vous clouant par votre douleur immense à l'arbre de la croix, vous avez concouru au rachat du monde (J. Tauler., c. 18.) : *Quod Eva tristis abstulit, tu reddis almo germine.* (Eccl. *in hymn.*)

6. Si saint Paul, qui n'avait pas été été témoin de ce crucifiement du Sauveur, a pu dire cependant, par l'effet que produisait en lui la méditation sur les souffrances de Jésus-Christ : *Ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto* (*Galat.*, VI, 17), que ne dirons-nous point de Marie debout au pied de la croix : *Stabat juxta crucem Mater ejus.* (*Joan.*, XIX, 25.)

6. De même qu'Aminadab, chef de la tribu de Juda, fut le premier qui suivit Moïse à travers les flots divisés de la mer Rouge (Jerem., *in Exod.*, XIV, 22), de même la sainte Vierge fut la première à suivre le Sauveur Jésus dans cette autre mer Rouge qu'il sanctifia par l'effusion de son sang : *Passio Christi est mare rubrum sanguine Domini consecratum.* (S. August., *in Ps.* LXXX.)

VII. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS POUR HONORER MARIE DANS CE MYSTÈRE.

Considérer son long martyre : *Martyrium Virginis commendatur.*

1. Martyre durant sa vie; 2. Martyre sur le Calvaire.

1. Martyre durant sa vie : 1° l'étable de Bethléem; 2° la fuite en Egypte; 3° circoncision du Sauveur; 4° paroles de Siméon; 5° entretiens avec Jésus-Christ sur sa Passion.

2. Martyre sur le Calvaire : 1° sa qualité de Mère; 2° crucifiement de son fils unique qui était Dieu; 3° grandeur, générosité, constance dans son martyre.

MANIÈRE (AD EUMDEM FINEM).

1. Imiter la sainte Vierge : 1° en par-

ticipant comme elle à la croix du Sauveur; 2° en endurant comme elle les souffrances : 1° avec patience; 2° avec résignation; 3° avec grandeur d'âme.

2. Avoir une tendre dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs; 1° en célébrant sa fête avec piété; 2° en l'invoquant avec confiance et amour dans nos épreuves.

VIII. EMBLÈMES.

MURUS.

Murus inexpugnabilis (*Horolog. Græc.*, in Menolog.)

QUERCUS THABOR.

Quercus Thabor (I *Reg.*, x, 3.)

Quercus diem Domini non formidans sicut quercus Basan. (*Is.*, II, 13.)

PETRA.

Fundata enim erat supra petram. (*Matth.*)

Non commovebitur. (*Ps.* CXXIV, 1.)

SPECULUM.

Speculum cum lemmate : *Alteum ab altero, fertque refertque.*

Le cœur de la Vierge était comme un miroir très-pur qui représentait les douleurs du Sauveur du monde, le Fils souffrant dans son corps et la Mère dans son âme, et tous les deux étaient véritablement crucifiés. (S. Laur. Just., *Serm. de Agon.*, c. 2.)

IX. FIGURES.

LA FEMME FORTE.

Mulierem fortem quis inveniet? Procul de ultimis finibus pretium ejus. (Prov. XXXI, 10.) Beata Virgo, mulier illa fortis est, imo heroina omnium fortissima. (Cornel. a lap., *in hunc locum.*)

LA MÈRE DES MACHABÉES.

Supra modum autem Mater mirabilis, et bonorum memoria digna, quæ pereuntes septem filios sub unius diei tempore conspiciens, bono animo ferebat, propter spem quam in Deum habebat. (II *Mach.*, VII, 20.)

Isti singuli in se sentiendo, illa videndo in omnibus passa est. Facta Mater septem martyrum, septies martyr; a filiis non separata spectando, et filiis addita moriendo. Videbat omnes, amabat omnes. Ferebat in oculis, quod in carne omnes. (S. August., *in Serm.* 189.)

Vere longe major atque excellentior fuit illa animi fortitudo, amor et dolor afflictissimæ Matris Dei, dum non septies duntaxat, sed plusquam millies martyr extitit : *Nam ferebat in corde quod filius in carne.* (Id.)

X. HISTOIRE ET ESPRIT DE CETTE FÊTE.

1. HISTOIRE DE CETTE FÊTE.

1. De la fête de la Compassion de la sainte Vierge. On fait, dans l'Eglise catholique, le vendredi de la semaine de la Passion, l'office de la *Compassion de la sainte Vierge*, ou de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, pour honorer les souffrances que dut ressentir cette sainte Mère de Dieu à la vue des ignominies, des douleurs et de la mort de son Fils.

2. De l'origine de cette fête. Benoît XIV pense que la fête de la Compassion, sous le nom de *Commémoration des douleurs de la bienheureuse Vierge Marie*, fut instituée en 1413 (le Bréviaire de Paris, au canon de Prime, met la date de 1423) dans le concile provincial de Cologne, et que ce fut pour réprimer l'audace des Hussites, qui avaient porté des mains sacriléges sur les images de Jésus crucifié et de sa sainte Mère. Tels sont, en effet, les sentiments exprimés dans le décret du concile. On y statue que la fête des *Douleurs de Marie* sera célébrée le vendredi qui suit le dimanche de *Jubilate*, à moins que ce jour ne soit empêché par quelque autre solennité. Nous prions d'observer que le concile et le pape Benoît XIV ne font pas difficulté de donner à cette commémoration le nom de fête, *festum, festivitas*, et que le Missel romain l'intitule : *in festo Septem Dolorum*, tandis que certains Propres de diocèses, en France, semblent soigneusement éviter cette dénomination. Un office complet avec ses premières et secondes vêpres

fut composé et devint obligatoire pour la province de Cologne.

Cette fête, selon l'avis de plusieurs écrivains religieux, fut substituée à celle du *Spasme*, et se répandit bientôt en plusieurs lieux de l'Allemagne. Le diocèse de Paris, et beaucoup d'autres, adoptèrent, à l'exemple de la Mère de toutes les Eglises, la fête de cette touchante commémoration. En général, elle porte le nom de *Compassion;* à Rome, comme nous l'avons déjà insinué, elle est connue sous le nom de la *Fête des Sept-Douleurs* de la bienheureuse Vierge Marie.

3. ORIGINE DU TITRE : LA FÊTE DES SEPT DOULEURS. Quelle peut être l'origine de ce titre? Pourquoi les peintres, pour figurer les angoisses de Marie, la représentent-ils transpercée de sept glaives? Saxius, cité par Benoît XIV, en trouve la raison dans les sept fondateurs de l'ordre des Servites ou serviteurs de la Vierge, qui, méditant sur les douleurs de leur auguste patronne, en découvrirent sept, dont quelques-unes se trouvent dans l'Evangile, et les autres sont fondées sur des raisons, sinon positives, du moins vraisemblables.

L'histoire des ordres religieux nous apprend, en effet, qu'en l'année 1232, sept marchands de Florence, dont le principal était Bon-Fils de Monaldis, se retirèrent au mont Sénère, près de la même ville, pour y jeter les fondements de cet ordre qui reconnaît pour fondateur saint Philippe Beniti ou Benizi. Ce fut le pape Grégoire X qui en confirma l'établissement. Saint Philippe prêcha avec un grand succès à Avignon, à Toulouse et enfin à Paris. Ce serait donc cette édifiante association en l'honneur de la sainte Vierge qui aurait fait imposer, par l'Eglise romaine, à la fête de la Compassion le titre des *Sept-Douleurs*.

4. DE LA COURONNE DES SEPT DOULEURS. La couronne des Sept-Douleurs a été composée par les religieux servites, et employée par eux comme un des moyens les plus propres à porter les fidèles à la méditation des cruelles douleurs de la Reine des martyrs. Ils firent tous leurs efforts pour la faire connaître, et les souverains pontifes y ont attaché les plus riches indulgences afin d'engager les fidèles à la réciter souvent.

2. ESPRIT DE CETTE FÊTE.

1. ELLE EST LA CÉLÉBRATION DU MARTYRE DE MARIE. Quand le saint vieillard Siméon, au temple de Jérusalem, eut l'ineffable bonheur de prendre dans ses bras et de contempler le *Salut de Dieu*, celui qui devait éclairer toutes les nations, *lumen ad revelationem gentium*, son esprit lui montra le glaive de douleur dont l'âme de Marie devait être percée. « Un glaive, dit le vieillard à la tendre mère, traversera votre cœur si aimant, qui s'identifie avec celui de votre Fils : *tuam ipsius animam pertransibit gladius.* »

C'est au Calvaire que devait surtout se réaliser la poignante prédiction du prophétique vieillard. Elle s'y accomplit, en effet, dans toute son étendue, lorsque, selon l'historien sacré, la Mère du saint amour vit son divin Fils attaché à la croix. Aussi en expliquant les paroles de Siméon, saint Bernard n'hésite pas à donner le nom de martyre, et de plus que martyre, *plusquam martyrem*, à cette douloureuse mère.

2. C'EST LA FÊTE DE NOTRE ADOPTION PAR LA MÈRE DE DIEU. — *Mulier, ecce filius tuus.* (Joan. XIX, 27.) Cette parole la tue et cette parole la rend féconde; elle devient mère des chrétiens par l'effort d'une affliction sans mesure. On tire de ses entrailles ces nouveaux enfants avec le glaive et le fer, et on entr'ouvre son cœur avec une violence incroyable, pour y enter cet amour de mère qu'elle doit avoir pour tous les fidèles. (Bossuet. 1^er^ *Sermon sur la Compassion.*)

XI. COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE APPLIQUÉ AU SUJET.

Principes spéciaux.

1. CIRCONSCRIPTION DU SUJET.

Certains auteurs veulent que ce sujet soit circonscrit à la dernière scène de la Passion : *Stabat autem juxta crucem Mater ejus.* (Joan. XIX, 25.)

Les modernes, et surtout les contemporains, ont franchi cette limite. Il est d'usage aujourd'hui de faire à l'occasion de ce mystère, un aperçu des diverses douleurs de la vie de la sainte Vierge, et on arrive par un *crescendo* à la suprême angoisse du Golgotha. Cette méthode agrandit le sujet et en accroît l'intérêt à la manière d'un drame.

2. INVENTION.

SUR LE MYSTÈRE. Ceux qui se bornent à décrire la situation de Marie au pied de la croix n'ont pour toute matière que la douloureuse lamentation d'une âme aux prises avec la plus amère douleur. En faisant, au contraire, embrasser à l'oraison toute une vie de souffrances, le thème devient vaste et des plus variés. Ainsi : 1° l'étable de Bethléem ; 2° la Circoncision ; 3° le glaive de Siméon ; 4° la fuite en Egypte et le massacre des Innocents ; 5° la pauvreté dans l'atelier de Nazareth ; 6° la perte de l'Enfant divin à l'âge de douze ans, au voyage de Jérusalem ; 7° la mort de saint Joseph ; 8° le laborieux apostolat de Jésus, les contradictions et la haine des Juifs ; 9° enfin le crucifiement ; tout cela peut être la matière du sermon.

Sujet moral. Marie notre modèle dans les afflictions ; Marie, reine des martyrs. (Justin. Miechov., *Discursus prædic.*)

3. DISPOSITION.

1. PLAN. Le plan est des plus simples, puisqu'il doit consister dans le récit des diverses douleurs de la sainte Vierge. C'est une narration bien ordonnée touchant profondément à tous les points, mais sans longueur. M. l'abbé Caussette, supérieur des missionnaires de Toulouse, a rattaché toutes les circonstances de ce sujet à ces deux idées qui forment un plan très-régulier : I. Marie victime de son sacrifice ; 1° à l'étable de Bethléem ; 2° dans la fuite en Egypte ; 3° dans la présentation au temple ; 4° dans la présence de Jésus au milieu des docteurs ; 5° à la mort de saint Joseph ; 6° à la séparation de son Fils. II. Marie ministre de son sacrifice : 1° debout au pied de la croix ; 2° comme mère des chrétiens. (*Voy.* ce bon discours au *Panorama des Prédicateurs*, t. III, p. 27.)

Ceux qui restreignent ce sujet aux douleurs de Marie sur le Calvaire ordonnent ainsi leur plan : 1° douleurs de Marie en rapport avec son inexprimable amour pour son divin Fils ; 2° constance de Marie dans ses douleurs. Ou bien : 1° Ce que Marie a souffert sur le Calvaire pour être notre Mère ; 2° ce que nous devons souffrir pour être ses enfants.

2. CONFIRMATION. L'Evangile ne dit qu'un mot sur ce mystère : *Stabat autem juxta crucem Mater ejus ;* mais ce mot est si expressif qu'il équivaut à de longues pages. Au reste les prophéties avaient d'avance tout décrit. Certains fragments des saints Pères bien coordonnés formeraient le meilleur des discours ; tels sont les passages de saint Ambroise *L. de instit. Virg.;* de saint Anselme : *Dialog. de Passione*, de saint Amédée : *de Martyrio Virginis*, de saint Bernard : *de Lament. B. V.*

Les ascétiques abondent sur cette matière, et il y en a qui y ont excellé. Voir ceux que nous signalons en particulier ci-dessus, et pour plus de facilité, les matériaux que nous avons donnés, qui résument toutes les sources.

4. ELOCUTION.

Il n'y a pas de langage qui demande plus de dignité que celui de la douleur. Les sermons sur la *Passion* manquent en général de ce caractère. Bossuet dont la parole est la plus noble qui soit jamais sortie d'aucune bouche humaine, a fait, soit sur la *Passion* de Notre-Seigneur Jésus-Christ, soit sur la *Compassion* de la sainte Vierge, des sermons, qui sont les chefs-d'œuvre du genre.

Cet orateur ne pleure pas, ne se pâme pas, ne fait aucun effort surhumain pour pousser aux larmes ; sa lamentation est comme celle de Jérémie dans les choses inanimées qui pleurent : *Viæ Sion lugent ;* dans la colonne de la flagellation, dans le lambeau d'écarlate, dans le soleil qui s'éclipse, dans les rochers qui se brisent, dans la terre qui ouvre son sein, dans les soldats romains qui s'émeuvent, et elle se résume toute dans la constance du héros ou de l'héroïne de la

douleur. Constance bien autre que celle du stoïque Caton ou de la Lacédémonienne qui allait en habits de fête recevoir sur un bouclier le corps de son époux mort pour la patrie ; c'est la grandeur et la magnanimité que la philosophie ni le patriotisme n'ont jamais pu atteindre : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* (Luc., XXIII, 34) ; c'est l'attitude qu'aucune mère ne sut jamais avoir auprès de son fils mourant, et qu'on ne réussira jamais ni à peindre ni à exprimer : *Stabat autem juxta crucem Jesu Mater ejus.* (Joan. XIX, 25.)

Cette situation bien rendue est le couronnement du discours ; la simplicité, la noblesse, le sublime de dignité dans le récit, telle en doit être toute la forme.

5. ACTION.

De ce qui précède, il est aisé d'établir que l'ensemble de l'action doit être l'*abstention.* Je veux dire peu de mouvements, peu de gestes : l'attitude de Bourdaloue, les yeux fermés, la main droite ouverte sur l'auditoire. Avez-vous besoin de beaucoup de signes pour montrer la suprême douleur d'une mère qui regarde mourir son fils? Et non plus, pas de cris, pas d'alarme, pas de main sur ses cheveux pour les arracher, ces manières, bonnes autrefois pour les peuples enfants, font peine aux nôtres que les progrès de la civilisation, le développement intellectuel, rendent suffisamment sensibles à la parole.

XII. TRAITÉS REMARQUABLES.

SAINTS PÈRES.

SAINT AMBROISE. Ce Père, dans son livre *De institut. Virg.*, c. 7, représente la sainte Vierge au pied de la croix et le grand cœur qu'elle fit paraître.

SAINT BERNARD. On ne sait s'il est de ce Père, mais on trouve dans ses œuvres un long et remarquable discours intitulé : *De lamentatione B. Virginis.*

ASCÉTIQUES.

SAINT AMÉDÉE, évêque de Lausanne, a un bon traité sur ce sujet, dont le titre est ? *De Martyrio Virginis.*

SAINTE BRIGITTE. Cette sainte dit des choses très-particulières sur les douleurs de la sainte Vierge au livre Ier de ses *Révélations*, c. 6.

CATHERINE EMMERICH. Ses *Révélations*, traduites de l'allemand par M. l'abbé Cazales, dans le genre de celles de sainte Brigitte, donnent de grands détails sur ce sujet.

LE R. P. VENTURA. On trouve les plus belles considérations dans le livre de ce grand écrivain intitulé : *Marie, Mère de Dieu et Mère des hommes*, ou Explication du mystère de la sainte Vierge au pied de la croix.

GINTHER. Son remarquable ouvrage, si estimé en Allemagne et si peu connu en France : *Mater amoris et doloris* est un traité spécial sur les douleurs de la Mère de Dieu ; il se compose de soixante-dix *Considérations*. Nul mieux que ce savant et profond mystique n'a fait des applications plus naturelles et plus frappantes de l'Écriture aux divers mystères de la sainte Vierge.

Aussi y avons-nous puisé largement pour les comparaisons, les allégories et les emblèmes.

PRÉDICATEURS.

SAINT BERNARDIN de Sienne. Son sixième sermon traite tout au long de cette matière.

BOSSUET. Les deux sermons de Bossuet sont les plus beaux qui existent sur ce grave sujet.

XIII. PLANS DIVERS.

1° PLANS POUR SERMONS. — PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN.

1er PLAN.

1er POINT. — GRANDEUR DES DOULEURS DE MARIE

1. A cause de son amour naturel pour son fils.
2. A cause de son amour surnaturel.

2e POINT. — CONSTANCE ET HÉROÏSME DE MARIE DANS SES DOULEURS.

1. Elle veut accompagner son fils au Calvaire.
2. Elle se tient debout au pied de cette croix.

2e PLAN.

1er POINT. — DOULEURS INTÉRIEURES DE MARIE.

Ces douleurs ont leur source dans la connaissance qu'elle a :

1. De la justice rigoureuse du Père éternel.
2. De la haine des ennemis de son divin fils.

2e POINT. — DOULEURS EXTÉRIEURES.

Les douleurs de son âme passent à son corps et sont :

1. Aiguës.
2. Universelles.

3e PLAN.

1er POINT. — OBJET DE LA DOULEUR DE MARIE.

1. Un fils bien-aimé.
2. Un fils qui est Dieu.

2e POINT. — CONDUITE DE MARIE DANS SES DOULEURS.

1. Elle est résignée.
2. Elle est grande et héroïque.

4e PLAN.

1er POINT. — MARIE A ÉTÉ MARTYRE TOUTE SA VIE.

1. Lors de la circoncision.
2. En entendant la prophétie de Siméon.
3. Durant la passion de Jésus et au pied de la croix.

2e POINT. — MARIE A ÉTÉ LA REINE DES MARTYRS.

1. Parce que sa dignité de Mère de Dieu rend ses souffrances plus méritoires.
2. Parce qu'elle a souffert d'une manière plus généreuse et plus héroïque des douleurs plus amères que les martyrs.

2° PLANS POUR PRONES ET INSTRUCTIONS FAMILIÈRES.

1er PLAN.

1re CONSIDÉRATION. — SOUFFRANCE DE MARIE DANS SES CAUSES.

2e CONSIDÉRATION. — SOUFFRANCE DE MARIE DANS SES CIRCONSTANCES.

3e CONSIDÉRATION. — COMMENT NOUS DEVONS, A L'EXEMPLE DE MARIE, MONTER SUR LE CALVAIRE.

2e PLAN.

1re CONSIDÉRATION. — CE QUE MARIE A SOUFFERT SUR LE CALVAIRE POUR ÊTRE NOTRE MÈRE.

2e CONSIDÉRATION. — CE QUE NOUS DEVONS SOUFFRIR POUR ÊTRE SES VÉRITABLES ENFANTS.

XIV. AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES ET DOCTEURS.

S. AMBROISE. — L. de Instit. Virg.
S. ANSELME. — Dialog. de Passione.
A. DE CHARTRES. — Orat. de Laud. B. Virg.
S. AMÉDÉE, év. de Lausanne. — De Martyrio Virg.
R. DE SAINT-VICTOR — Centur., c. 26.
S. BERNARD. — De Lament. B. Virg.
S. THOMAS. — In Summa.
— Serm.
S. BONAVENTURE. — Stimulus divin. amor, c. de Planctu Virginis.
S. B. DE SIENNE. — Serm. 6.

ASCÉTIQUES.

Ste BRIGITTE. — Revelationes., c. 4.
BELLARMIN. — De 7 Verb. Christi in Cruce.
GRENADE. — Méditat. sur la vie de Notre-Seigneur.
GINTHER. — Mater amoris et doloris Consid. 25-52.
ALLEAUME. — Souffrances de Notre-Seigneur.
M. l'abbé GEORGES — Fêtes de la Vierge Marie.
CATH. EMMERICH. — Révélations.
Le R. P. VENTURA. — Marie, mère de Dieu et mère des hommes, ou Explication du mystère de la sainte Vierge au pied de la Croix.
M. l'abbé VIARD. — Marie, ses gloires et ses souffrances.

THÉOLOGIENS.

S. THOMAS. — In Summa.
SUAREZ. — In Myster., quæst. 51, a. 3.
CANISIUS. — L. 4, de Deipara.
SALMERON. — In Tract. de Passione.
S. LIGUORI. — Horloge de la Passion.

PRÉDICATEURS.

ELICTOVEUS. — Sermones.
B. DE BUSTIS. — Serm. 1 de Compassione.
OSORIUS. — Concio de 7 Verbis Domini.
REINA. — Serm. de Compass.
CARTHAGÈNE. — Homiliæ de arcanis Deiparæ, 11.
JUSTINUS MIECHOVIENSIS. — Discursus prædicabiles, Disc. 384.
TEXIER. — 2 Serm.
DU JARRY. — 1.
BOSSUET. — 2.
HOUDRY. — 1.
PRADAL. — Id.
S. LIGUORI. — Id.
DOUCET. — Id.

RÉPERTOIRES.

LABATHA. — Tit. Maria.
HOUDRY. — Biblioth. des Prédicateurs.
C. MARTIN. — Panorama des Prédicat., t. III, p. 27.

MARIALIA.

S. AMÉDÉE, év. de Lausanne. — De Martyrio Virginis.
GINTHER. — Mater amoris et doloris.

15 MAI.

ASSOMPTION

(Sermon par M. l'abbé Bossuet, prêché à l'église de Saint-Roch, à Paris.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. 1. — PLAN

Ier POINT. — La mort de Marie est une grâce.

SUBDIVISIONS

1. Mort sainte. | 2. Mort sans douleur.

IIe POINT. — La résurrection de Marie est un triomphe.

SUBDIVISIONS

1. Différence entre la mort de Jésus et celle de Marie.
2. Triomphe de Marie.

IIIe POINT. — La récompense de Marie est un couronnement.

SUBDIVISIONS

1. Couronnement de Marie. | 2. Couronnement du chrétien.

N. 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Théologie.
IV. Traits historiques.
V. Maximes des saints et des ascétiques.
VI. Comparaisons.
VII. Motifs et moyens.
VIII. Emblèmes.
IX. Figures.
X. Histoire et esprit de cette fête.
XI. Cours d'éloquence sacrée.
XII. Traités remarquables.
XIII. Plans divers.
XIV. Auteurs à consulter.

TEXTE.

Astitit regina a dextris tuis in vesti deaurato, circumdata varietate.
(Ps. XLIV, 10.)

Ces paroles, M. F., qui, dans la sainte Ecriture, ont été dites à l'Eglise, l'Eglise elle-même, par une inspiration d'en haut, les applique à Marie, à cette Vierge dont le nom plus doux que le sourire d'un ange, consolant comme la pensée du ciel, est à lui seul ici-bas pour l'homme une espérance et un bienfait. Oui, Marie est une reine qui, dans les cieux, au sein de l'éternité, est assise près de Dieu, au-dessus de toute créature, sur un trône immortel : *Astitit regina a dextris tuis.* Marie est une reine dont toutes les

vertus, comme une réunion de pierres précieuses, effacent l'éclat même des anges : *In vestitu deaurato.* Elle est cette reine, cette auguste Marie, qui porte dans son cœur les trésors du ciel et de la terre, du temps et de l'éternité.

Oh! qu'il est beau, M. F., aujourd'hui, pour l'enfant chrétien, de pouvoir arracher ses regards de la terre, de les élever vers le ciel et de se dire : Cette femme bénie entre toutes créatures, cette femme que Dieu appelle sa Mère, cette femme que toutes les générations bénissent en passant; cette femme, elle est aussi ma mère; oui, je puis me prosterner à ses autels, et je suis sûr de trouver toujours en elle un cœur et des entrailles de mère; oui, cette fête qui s'accomplit dans les cieux laisse cependant arriver jusqu'à la terre d'exil une goutte de l'éternelle suavité, un rayon du bonheur qui réjouit les anges! Dans ce jour, M. F., il y a du bonheur partout, au ciel aussi bien que dans la vallée des larmes. Célébrons donc avec bonheur cette fête qui est aussi un peu la nôtre, car, comme nous le verrons, les trésors de Marie nous appartiennent : une mère ne possède que pour donner à ses enfants, elle n'est heureuse que de leur propre bonheur! L'Assomption de Marie! Ce mot se dit vite, M. F., mais qu'il renferme de trésors, de grâces ineffables! Assomption de Marie! Dans ce seul mot, que de prodiges, que de miracles! D'abord, c'est une mort qui est une grâce et un bienfait, puis une résurrection qui est un triomphe et une victoire complète; et enfin une récompense magnifique, qui est un couronnement dans le ciel pour toute l'éternité.

Voilà, M. T. C. F., tous les mystères de cette grande journée, et voici aussi par anticipation une espérance prophétique; voilà ce qui vous est réservé à vous aussi; car, ne nous y trompons pas, M. F., nos destinées comme celles de Marie sont divines et immortelles; et notre mort, comme celle de Marie, doit être une grâce, notre résurrection un triomphe, notre récompense un couronnement au sein même de l'éternité.

Méditons ensemble, M. F., sous les regards de notre Mère, dont la présence même est une exhortation au bien, un encouragement à la vertu; méditons, M. F., cette page de sa vie, qui est la plus belle, cette page de sa vie qui doit être aussi un jour la nôtre. *Ave, Maria.*

Ier POINT.

LA MORT DE MARIE EST UNE GRACE.

1re SUBDIVISION. — MORT SAINTE.

La mort de la très-sainte Vierge est une grâce. D'ordinaire, ces deux mots ne vont guère ensemble : la mort une grâce, la mort un bienfait! Ah! d'ordinaire, et vous l'avez senti plus d'une fois, la mort dans le monde ne se présente que sous de lugubres images; son nom seul fait expirer la joie au fond du cœur, et, en présence de la mort, l'âme, tout immortelle qu'elle est, semble pâlir. La mort! oui, après le terrible et redoutable enfer, c'est là de tous les châtiments de Dieu le plus redoutable. Quelquefois, dans la religion qui est venue sur la terre pour relever l'homme, pour le rapprocher du ciel, pour l'arracher à sa dégradation, la mort elle-même change de nature ; elle dépouille tout ce qu'elle a d'horrible. J'en appelle en ce moment à vos souvenirs et aussi à vos douleurs. Ah! ne vous rappelez-vous pas ici quelques-uns de ces morts bénis ; ne vous rappelez-vous pas ici quelques-uns de ces parents bien-aimés, que vous avez vus sur leur couche devenue l'autel de leur dernier sacrifice, s'élevant vers Dieu le sourire sur les lèvres, vous disant adieu et vous consolant dans leur essor vers le ciel, leur patrie, vers le ciel où ils étaient attendus ? La mort, pour eux, c'était un sommeil doux et paisible ; ils s'endormaient sur terre dans les bras de Jésus-Christ, pour se réveiller au ciel sur son cœur adorable. Et cependant, M. T. C. F., parmi ces âmes, n'y en avait-il pas qui, quelquefois sur terre, avaient été

infidèles à Dieu, qui avaient oublié leurs engagements, qui n'avaient pas toujours été pures ? N'y en avait-il pas parmi ces âmes qui avaient brisé leur alliance avec le ciel, et qui n'étaient revenues que bien tard au bercail, dans le sein du père de famille ? Et cependant tout avait été oublié ; la grâce leur avait été rendue, la robe baptismale, le sourire de la réconciliation, l'espérance et le bonheur du ciel.

Ah ! quelle serait donc, M. F., la mort d'une créature qui toujours aurait gardé dans son cœur une innocence angélique, une innocence toute virginale ; quelle serait donc la mort d'une créature qui n'aurait jamais offensé son Dieu, qui toujours aurait gardé ses espérances et ses pensées dans le ciel ? Cette mort, ne craignons pas de le dire, serait une grâce et le premier de tous les bienfaits. Cette mort, ce serait le départ de l'exil et le retour dans l'éternité ; ce serait le retour de l'enfant qui, après avoir quitté son père, irait de nouveau se jeter dans ses bras.

Oh ! la mort dans la justification, il ne faut pas nous la représenter comme un fantôme qui trouble l'imagination, qui épouvante le corps. Non ! la mort c'est un ange, c'est l'ange de la délivrance ; ne songez point à la faux de la mort, mais aux clefs du ciel, aux clefs de l'éternité, qu'elle porte dans ses mains ; qu'elle ait sur les lèvres le sourire qui sera le gage de la paix et de la réconciliation éternelles. Eh bien ! M. F., où est-elle cette créature, ici-bas, qui n'a jamais failli, dans laquelle Dieu, qui voit des taches dans le soleil, qui vit des défauts dans ses anges, ne peut découvrir qu'innocence, sainteté et vertu ? Cette créature, elle est sur les autels que nos mains lui ont élevés ; cette créature, c'est Marie ! Voilà sur la terre, au milieu de la corruption, au sein de la fange et de la boue, la personnification de l'innocence. Lorsque toutes les vertus chassées de notre cœur par le péché cherchaient un asile, elles se sont réfugiées comme dans une arche sainte au cœur de Marie ! Nous pouvons dire, M. F., que, grâce à cette créature sans tache, immaculée, jamais l'humanité n'a été entièrement découragée, que jamais l'humanité n'a perdu sa beauté primitive et l'éclat dont Dieu avait entouré son berceau ; car Marie est restée ce que Dieu l'avait faite au jour de sa création. Ah ! si vous voulez, M. F., vous faire une idée de ce qu'était l'homme lorsque Dieu le tira du néant, lorsqu'il le fit à son image et ressemblance ; si vous voulez vous faire une idée de la beauté d'une créature toujours pure, toujours innocente, allez, M. F., allez aux autels de Marie ! Ah ! pénétrez bien avant dans ce sanctuaire, dans ce cœur qui a été pour Jésus-Christ, ici-bas, le premier tabernacle ; et là, contemplez à genoux, dans une extase d'amour et d'admiration, contemplez toutes ces vertus si puissantes, si pleines de force et d'énergie, qu'elles ont formé Jésus-Christ sur la terre, et que Notre-Seigneur, dans ce cœur admirable, a trouvé un second ciel, une autre patrie, et qu'il a oublié en quelque sorte, là, les anges et l'éternité.

2e subdivision. — mort sans douleur.

Oh ! voilà, M. F., ce qui doit nous consoler en ce jour ; oui, voilà ce qu'est la mort de Marie : et il n'est pas besoin, M. F., pour retourner au ciel, que les douleurs et la maladie viennent la frapper. Il n'est pas nécessaire de lui dire : Partez, partez, âme chrétienne ; retournez à votre berceau, vers le sein d'où vous êtes descendue. Non, son élan déjà la portait vers le ciel ;

elle ne vivait, elle n'avait d'aspiration que du côté de l'éternité ; et lorsque Jésus-Christ fut remonté vers les cieux (Jésus-Christ qui était sa vie), pour elle la terre devint déserte. Oui, le monde à ses yeux n'était plus qu'une solitude immense, qu'un vaste désert ; elle aspirait au moment bienheureux qui la réunirait à son fils, objet de ses complaisances, objet de son amour, des sacrifices et des dévouements de son cœur. Qu'il est donc beau, M. F., ce jour qui vient briser nos chaînes, ce jour qui lui ouvre de nouveau les portes de l'éternité ! D'ordinaire, au jour anniversaire qui nous rappelle la mort de nos parents, on nous conduit sur leur tombe ; nous allons y répandre des fleurs, des larmes et des prières. Il n'en est pas ainsi de Marie. Au jour qui nous rappelle sa mort, si nous allons à son sépulcre, il est vide, et, ainsi qu'on l'a dit : Comme le sépulcre du Sauveur, il n'aura rien à rendre au dernier jour. Lorsque les apôtres, quelques jours après son trépas, s'approchèrent du cercueil, ils n'y trouvèrent que des fleurs, des parfums, et virent dans le ciel une trace lumineuse qui indiquait la route qu'avait suivie Marie en remontant vers l'éternité ! Oh ! nous comprenons, M. F., tout ce qu'il y a dans cette tradition pieuse, dans ces souvenirs pleins du parfum de la sainte antiquité ; nous comprenons tout ce qu'il y a là pour les âmes pieuses, pour les âmes aimantes, tout ce qu'il y a là de beau, tout ce qu'il y a là de grand, tout ce qu'il y a là de magnifique.

Oui, M. F., pour nous, si nous aimons Notre-Seigneur, si sur nos lèvres ces paroles sont vraies : « Que votre règne arrive, » si nous sommes les enfants non pas du temps, mais de l'éternité, si notre vie n'est pas seulement une végétation au milieu des sens, nous devons sentir quelquefois le besoin d'un avenir meilleur ; nous devons sentir dans notre âme une grande ruine, quelque chose de défait, nous devons avoir besoin d'une autre patrie ; tous nos instincts, toute notre aspiration, doivent nous porter au ciel. Ah ! M. T. C. F., ne sont-ce pas là quelquefois les sentiments, les pensées qui vous ont animés au pied des autels dans la sainte communion, ou bien, dans d'autres circonstances, lorsque vous détachant du monde, lorsque étant tout entiers à Dieu, à l'innocence, à la vertu, vous entendiez au dedans de vous-mêmes de ces voix tristement harmonieuses qui vous disaient que vous n'étiez ici-bas que des pèlerins et des voyageurs, que cette vie n'était qu'une tente dressée pour une seule aurore, que cette vie si rapide était un lieu de passage et d'exil, mais que la patrie, elle était plus haut ; mais que la patrie, ah ! votre cœur vous le disait, votre cœur, qui quelquefois peut expliquer le cœur de Dieu, que la patrie préparée à l'homme devait être plus belle, devait être meilleure ? Suivons donc, M. F., par la pensée, notre Mère, notre reine, qui monte au sein de l'éternité.

Quels seraient vos sentiments si, après avoir donné des larmes à la tombe où serait renfermée la dépouille de votre mère, vous la voyiez tout à coup rejeter le linceul, sortir glorieuse et triomphante du tombeau, et s'asseoir, sur les autels pour y recevoir l'hommage que l'on ne rend qu'aux amis de Dieu, les véritables héros, qui sont les saints ?

M. F., voilà aujourd'hui ce qui arrive à l'humanité tout entière ; oui, nous voyons celle qui est notre Mère, nous la voyons sortir du sépulcre, s'asseoir non pas sur les autels d'ici-bas, mais s'asseoir au ciel, près de Dieu. Ah ! c'est là, M. F., qu'est notre place ; un enfant n'est bien qu'à côté de sa mère : petit, dans ses bras, sur ses genoux ; plus tard, suspendu à sa main, à

l'ombre de sa protection, et puis, tout le reste de la vie, enveloppé de son image, gardant son souvenir. Ah ! notre place est à côté de notre Mère. Elle n'est plus ici-bas, elle est remontée au ciel ; par la pensée, donc, encore une fois, suivons, M. F., ce glorieux triomphe qui doit être un jour le nôtre. Ordinairement on ne se réjouit pas au jour de la mort de ceux qu'on a perdus ; ce jour nous entoure de deuil, de souvenirs funèbres ; on n'a que des larmes, et l'on tombe à genoux au pied des autels dans l'amertume et la prière. Mais une mort comme celle de Marie, mais une mort qui est une crise qui la délivre de toutes les misères de la vie, est aussi la mort du chrétien qui doit un jour l'arracher à la terre où l'on méprise la croix, à une terre où à chaque pas l'on peut perdre la grâce, de nouveau offenser son Dieu ; mais la mort qui doit nous donner la gloire, qui doit nous introduire dans le tabernacle éternel, dépouiller la misère comme un manteau, revêtir la gloire même de l'immortalité ; ah ! cette mort, il faudra en changer le nom ; cette mort, c'est la vie véritable : cette mort, oui, c'est une grâce.

J'ai ajouté que la résurrection de Marie avait été pour elle un triomphe.

II^e^ POINT.

LA RÉSURRECTION DE MARIE EST UN TRIOMPHE.

1^re^ SUBDIVISION. — DIFFÉRENCE ENTRE LA MORT DE JÉSUS ET CELLE DE MARIE.

Ce n'était point assez, M. T. C. F., pour cette créature pure et innocente, de n'avoir point à subir l'horreur de la mort, il fallait aussi que sa résurrection fût un triomphe ; en tout, son partage devait être celui du Sauveur, et son âme qui était pure, et son corps qui était sans tache, ne devaient pas subir la corruption du tombeau, ni les horreurs de l'agonie. Et ici, M. T. C. F., il y a une différence que peut-être vous n'avez pas assez remarquée. La mort de Jésus-Christ sur le Calvaire, comme elle est remplie d'amertume, d'angoisse et de désolation ! voyez-vous cette tête qui se penche, ce cri qui se fait entendre à l'univers bouleversé, prêt à retomber dans le néant. Un Dieu qui se plaint, un Dieu qui est dans l'amertume, dans la désolation ! tandis que la mort de Marie, cette mort est douce, calme, pleine d'espérance et de consolation. D'où vient cette différence, M. F., pourquoi le Dieu y semble-t-il moins bien partagé que sa créature ? Ah ! c'est que Dieu a pris sur lui toutes nos misères, il saura expier nos crimes et porter le fardeau de nos forfaits. Dieu représentait l'humanité coupable, et il devait expier les crimes de tout un monde. Marie, emblème de l'innocence, symbole de la virginité, Marie doit nous apprendre ce qu'est la mort du juste, un doux sommeil ; ce qu'est la mort du juste, calme, douce, pleine de délices et de consolation. Eh bien ! sa résurrection aussi, M. F., devait avoir ses prérogatives ; elle devait être une illustre victoire, un glorieux triomphe.

2^e^ SUBDIVISION. — TRIOMPHE DE MARIE.

Dès l'origine du monde, tous les hommes payaient un tribut à la mort, et l'ange qui présidait à ces funèbres destinées les avait vus tous descendre

dans le tombeau, pour y dormir jusqu'au dernier des jours de ce sommeil qui ne sera rompu que par la trompette de l'archange. Et voici, M. F., une créature, une simple fille d'Adam, rappelant la vie au sein même de la mort. Sans doute, déjà Notre-Seigneur Jésus-Christ était sorti du tombeau ; mais il était Dieu, cela pouvait se comprendre. Mais Marie, humble créature ! eh bien ! elle aura part au triomphe de Jésus-Christ, elle qui aussi portait dans son cœur ses vertus, son innocence et sa sainteté, et c'est le tombeau qui sera son plus beau triomphe. Oh ! M. T. C. F., que de pensées consolantes ici se présentent au souvenir du chrétien, et comme la religion sait admirablement réparer toutes ses pertes. Rappelez-vous, M. F., ces jours de tristesse et de douloureuse mémoire où nos premiers parents, par leur faute, ayant déshérité l'avenir de tout un monde, furent chassés du lieu de délices : un ange fut mis à l'entrée pour la défendre ; et voilà qu'aujourd'hui tous les anges descendent de la cour céleste, volent au-devant de la créature qui vient réparer toute perte, qui vient reprendre au nom de l'homme possession du ciel, d'où il avait été chassé. Et c'est ici son plus beau triomphe, c'est ici que Marie prend possession de l'éternité, non plus pour elle, mais au nom de l'humanité tout entière, qui est en quelque sorte sa grande famille adoptive. Oui, avec elle, nous nous asseyons au sein de l'éternité. Oui ! le ciel, elle ne le possède que pour le donner à ses enfants, que pour répandre à pleines mains les grâces divines qui y sont renfermées. Vous, M. F., qui connaissez le plus beau chef-d'œuvre de Dieu, le cœur d'une mère, vous savez qu'elle est plus heureuse de donner que de recevoir ; vous savez que toute sa joie, c'est de combler son enfant de grâces et de bénédictions. Ah ! le cœur de Marie, qui a servi d'asile à Jésus-Christ, le cœur de Marie qui a été formé par la main divine, n'est pas moins bon que le cœur de nos mères ; et son triomphe dans le ciel ne serait pas complet si elle ne pouvait pas nous y associer nous-mêmes ; et sa gloire ne serait pour elle qu'un fardeau importun, si un jour elle ne devait pas voir à ses côtés tous ses enfants réunis. Déjà une partie de la famille forme sa cour, se presse autour d'elle ; mais ses yeux cherchent des âmes qui sont absentes. Il y a au ciel des trônes vides, des palmes qui attendent la main des vainqueurs, des couronnes qui ne sont pas encore décernées. Marie est comme une mère qui n'a auprès d'elle qu'une partie de ses enfants : autour de la table de famille on a beau se resserrer, on ne fait jamais illusion au cœur d'une mère ; ils sont toujours présents à sa pensée et plus encore à son cœur, ceux qui sont absents. Eh bien ! les aînés de la famille sont arrivés au port, ils attendent au ciel ; oui, c'est là, oui, c'est là qu'aujourd'hui on parle de nous, c'est là qu'aujourd'hui on s'entretient de nos regrets et de nos espérances ; c'est là, M. F., que notre nom est prononcé par des voix qui nous sont connues, dont l'accent ne nous est pas étranger. Oui, auprès de Marie, il y a peut-être une mère que vous avez aimée autrefois, qui portait le nom de Marie, qui vous avait appris à aimer notre Mère du ciel, à ne faire qu'un culte du culte de l'Eglise et du culte du foyer domestique, à réunir ensemble les souvenirs de la religion et les souvenirs de la famille. Ah ! aujourd'hui, dans le ciel, votre mère de la terre et votre Mère du ciel qui vous ont tant aimés, pensent à vous, elles vous parlent. Il y a là pour vous une place ; et il manquerait quelque chose au cœur de Marie si un jour, vous qui peut-être lui avez été consacré jeune encore, vous peut-être qui avez su bégayer son nom même

avant celui de vos parents, il manquerait quelque chose au cœur de Marie, si un jour elle ne vous comptait pas au nombre de ses heureux enfants qui partagent sa gloire et son bonheur.

Ainsi donc, M. F., la mort de Marie est une grâce, sa résurrection est un triomphe. J'ajoute maintenant que sa récompense est un couronnement.

III^e^ POINT.

LA RÉCOMPENSE DE MARIE EST UN COURONNEMENT.

1^re^ SUBDIVISION. — COURONNEMENT DE MARIE.

Ici-bas, Marie n'avait porté d'autre couronne que celle de l'innocence et de la douleur. Jésus-Christ, il est vrai, quelquefois avait vu le peuple voulant lui décerner la royauté ; un rayon d'en haut, sur le Thabor, était descendu sur son front, et, dans ses miracles, il avait paru encore entouré d'une auréole de gloire et de splendeur : on avait reconnu Dieu, et l'on était tombé à genoux. Mais pour Marie, oh ! vous savez s'il y eût jamais une créature plus humble, plus modeste, plus éprouvée de Dieu ; et son cœur, c'est là que toutes les souffrances s'étaient donné rendez-vous ; le cœur de Marie, de la créature la plus pure, la plus aimée de Dieu, a été un autre Calvaire, où bien des fois Jésus-Christ a ressenti toutes les douleurs qu'elle partageait avec lui. Mais dans ce jour, M. F., le temps d'exil est fini, la couronne d'épines est mise de côté, Marie est sacrée reine, reine du temps, reine de l'éternité ! Oh ! le beau spectacle, M. F., que celui d'un Fils bien-aimé qui dépose, de ses mains immortelles, sur le front de sa Mère, une couronne qui doit durer autant que l'éternité ! Que la religion est belle, M. F., cette religion dont la première page nous présente un ange et une Vierge ; une Vierge qui est à genoux et un ange qui la salue ; et qui, en terminant toutes les solennités, nous montre pour clore tout ce cercle de grandeur et de magnificence, non plus une Vierge et un ange, mais une mère et son fils, une mère et son Fils qui est Dieu: une mère qui entre en possession de l'éternité, et son fils dont le cœur déborde de joie et de bonheur, qui dépose sur son front la couronne des élus, et qui l'élève bien au-dessus de tout ce qui n'est que créé et mortel ; qui la rapproche de sa gloire au point qu'elle se perd presque dans les splendeurs des saints et de Jésus-Christ même. Oui, voilà, M. F., le couronnement de Marie. Ah ! si votre mère était assise sur un trône, vous diriez : Je ne serai pas oublié, ma mère est toute-puissante ! Eh bien ! en ce jour, nous pouvons le dire, vous êtes mieux partagés que ne le fut autrefois Jésus-Christ lui-même ; la Mère de Jésus-Christ était une humble femme de Judée qui ne pouvait que mêler ses larmes à ses larmes, ses douleurs à ses douleurs ; mais notre mère à nous, ce n'est plus la mère du crucifié, notre mère c'est la reine du ciel, notre mère c'est celle qui peut commander à la mort et qui est obéie de la mort elle-même, non par nature, sans doute, mais par les grâces et les priviléges que lui accorde son fils. Eh bien ! M. F., ces destinées augustes, ces destinées immortelles, elles sont les vôtres ; et si, comme Marie, vous savez vous attacher à l'innocence et à la vertu, vous aurez, vous aussi, votre jour de triomphe, votre assomption

glorieuse, votre couronnement au sein même de l'éternité. Oui ! voilà, M. F., la grandeur du chrétien : rien n'est trop élevé au-dessus de lui ; Dieu qui s'unit à lui sur la terre, dans son sacrement adorable, Dieu qui dépose dans son cœur, sur la terre le germe de la gloire et de l'immortalité, Dieu veut un jour l'associer aussi dans les splendeurs des saints, par cette magnificence qui est son triomphe. Voilà la destinée de tous les chrétiens. Oui, comme Marie, sur les fonts de baptême, ils ont été sacrés rois, sacrés rois non pas pour le temps, mais rois pour l'éternité.

3e SUBDIVISION — COURONNEMENT DU CHRÉTIEN.

Entrons donc aujourd'hui, M. F., dans cette grande pensée de la foi, dans ces sentiments nobles et sublimes. Oui ! un instant, suspendons nos préoccupations de la terre, et par la pensée au moins soyons habitants du ciel : allons d'avance en quelque sorte essayer notre couronne, prendre possession du trône qui nous est réservé. Tout est possible avec la grâce ; et, dans cette belle solennité, Marie accorde tout, Marie ne refuse rien : la fête d'une mère n'est-elle pas aussi la fête de ses enfants ? et les parents n'aiment-ils pas, au jour où l'on célèbre leur nom, à répandre à pleines mains autour d'eux les grâces et les bienfaits. Voilà Marie !... Oui ! ce jour, dans tout l'univers catholique, est un jour de grâce, un jour de bonheur. Il me semble que Dieu pourrait bien vous adresser en ce moment les mêmes paroles que, selon saint Bernard, il dit autrefois à son Fils, lorsqu'il l'envoya sur la terre ; lui montrant de loin la croix du Calvaire et la tombe, il lui disait : Allez, mon fils, sauvez le monde ; je vois de loin un calice bien amer ; votre vie ne sera que longues tribulations ; mais je vous ai ménagé dans votre course évangélique, je vous ai ménagé un refuge, je vous ai préparé le cœur d'une mère ; d'un côté sans doute le Calvaire et la tombe, mais de l'autre le cœur de Marie ! Eh bien ! M. F., vous aussi, comme Jésus-Christ, vous avez votre vie qui n'est qu'une longue tribulation, une longue souffrance, une sorte de passion douloureuse, un sacrifice perpétuel, une immolation de tous les instants ; mais, comme à Jésus-Christ, Dieu vous a ménagé une mère ; que dis-je, une mère ! Dieu qui ne vous a donné qu'un ange pour vous conduire au ciel, Dieu vous a donné deux mères, et c'est entre ces deux anges que s'écoule votre vie : une mère ici-bas qui a reçu dans son cœur quelque chose de l'étincelle sacrée du feu divin qui brûle au sein de la divine Trinité, et une autre mère toute-puissante qui est au ciel, qui vous attend, qui vous appelle au sein de l'éternité ; car là où est la mère, là aussi doit arriver le fils.

Demandez donc, M. T. C. F., en ce jour, pour tout ce qui vous est cher, pour vos parents, vos amis, pour vos pauvres morts, pour les âmes du purgatoire, n'ayant dans ce jour qu'un cœur et qu'une âme, et rappelant à votre mémoire le souvenir de votre première union avec Dieu, de toutes vos consécrations à Marie, oh ! demandez à cette Mère de vous prendre de nouveau sous sa protection du haut du ciel, de vous bénir, de laisser descendre jusqu'à vous un de ses regards de protection et d'encouragement ; et qu'ainsi, après avoir aimé Marie sur la terre, après lui avoir été dévoués dans le fond de notre cœur, nous la retrouvions telle qu'elle aura été toujours pour nous, c'est-à-dire toujours bonne, toujours mère.

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(Latour.)

PLAN

Iᵉ CONSIDÉRATION.

ENTRÉE TRIOMPHALE DE MARIE DANS LE CIEL.

Subdivisions

1. Son divin fils vient au devant d'elle.
2. Acclamations des saints.
3. Salutations des saints.
4. Salutations des anges.

IIᵉ CONSIDÉRATION.

ÉLÉVATION DE MARIE DANS LE CIEL.

Subdivisions

1. Au-dessus des anges.
2. Au-dessus des saints.

TEXTE.

Beatam me dicent omnes generationes
(Luc., I, 48.)

Ne semblerait-il pas que la sainte Eglise ferait mieux de nous engager à pleurer dans ce jour que de nous exhorter à la joie, puisque notre bonne mère nous est enlevée et nous laisse privés de sa présence? Mais non, l'Eglise nous invite à nous réjouir : réjouissons-nous tous dans le Seigneur, en célébrant ce jour consacré à l'honneur de Marie. Et ce n'est pas sans raison; car, si nous aimons réellement notre mère, sa gloire doit plus nous réjouir que notre propre consolation. Quel est le fils qui ne serait content de se séparer de sa mère, en pensant qu'elle va prendre possession d'un royaume? Marie nous quitte pour aller prendre la couronne du ciel; comment ne nous en réjouirions-nous pas si nous l'aimons? Réjouissons-nous tous; réjouissons-nous; et pour mieux nous consoler de son absence, considérons : 1° *combien fut glorieuse son entrée triomphale dans le ciel;* 2° *combien est élevé le trône où elle est assise.*

Iʳᵉ CONSIDÉRATION.

ENTRÉE TRIOMPHALE DE MARIE DANS LE CIEL.

Quand Jésus eut accompli par sa mort l'œuvre de la rédemption, les Anges soupiraient après son retour au ciel, et ils lui répétaient sans cesse, dans leurs concerts, ces paroles de David : Levez-vous, Seigneur, sortez de votre repos, vous et l'arche de votre sanctification. Levez-vous, Seigneur, maintenant que les hommes sont rachetés, et venez auprès de nous dans votre royaume céleste; venez avec l'arche vivante de votre sanctification, c'est-à-dire votre Mère, qui est l'arche que vous avez sanctifiée en habitant en elle. Que Marie, fait dire saint Bernardin aux anges, que Marie, votre Mère, s'élève avec vous, elle qui s'est sanctifiée dans le mystère de votre Incarnation. Le Seigneur voulut enfin répondre au désir des habitants de la cité divine en appelant Marie parmi eux. Mais, s'il avait jugé convenable, dans l'ancienne loi, que l'arche du Testament fût introduite avec pompe dans la cité de David (David et toute la maison d'Israël conduisaient l'arche du Tesment en grande pompe et au son de la trompette), quelle pompe ne dut-il pas déployer à l'entrée de sa Mère au ciel? Le prophète Elie fut enlevé sur un char de feu, ou bien, selon les interprètes, par un groupe d'anges, qui le prirent sur la terre : mais, pour la Mère de Dieu, dit l'abbé Rupert, ce n'était point assez d'un groupe d'anges, et le Roi des anges lui-même descendit pour l'accompagner avec toute la cour céleste.

1re SUBDIVISION. — JÉSUS VIENT AU-DEVANT DE SA MÈRE.

C'est aussi l'opinion de saint Bernardin de Sienne, que Jésus, pour honorer le triomphe de Marie, soit descendu lui-même pour l'accompagner au ciel : Jésus se leva dans sa gloire pour aller à la rencontre de sa Mère. Saint Anselme ajoute encore à cette pensée en disant que, si Jésus voulut précéder sa Mère dans le ciel, ce n'était pas seulement pour y préparer le palais qui devait l'y recevoir, mais afin de rendre son triomphe encore plus éclatant, en se mêlant à son cortége. Saint Pierre Damien dit, en s'arrêtant à contempler l'éclat de cette entrée triomphale, qu'elle fut plus belle que l'ascension même de Jésus ; car Jésus n'était accompagné que des anges, tandis que Marie avait pour cortége Jésus lui-même, mêlé a la sainte milice des anges et des bienheureux. D'où l'abbé Guerric met dans la bouche du Verbe lui-même, les paroles suivantes : Pour honorer mon Père, je suis descendu du ciel sur la terre, et pour honorer ma Mère, j'ai quitté la terre pour remonter au ciel, afin de l'accompagner dans son entrée glorieuse.

Arrêtons-nous donc à considérer le Sauveur descendant du ciel pour venir au-devant de sa Mère, en lui adressant ces paroles de douce invitation : Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma toute belle, car l'hiver est passé, et ses rigueurs ont disparu. Venez, ô ma Mère ! prenez votre essor vers moi, colombe pure et pleine de charmes, et quittez cette vallée de larmes où vous avez tant souffert. Venez du Liban, ô mon épouse ! venez prendre la couronne qui vous est destinée. Venez en corps et en esprit recevoir le prix de votre vie sainte. Si vous avez beaucoup souffert, la gloire qui vous attend est encore plus grande que vos souffrances. Venez à mes côtés, venez prendre la couronne de Reine de l'univers.

Mais déjà Marie a quitté la terre ; et, se rappelant à combien de dangers et de misères elle laisse exposés ses enfants, elle tourne vers eux des regards de compassion et d'amour. Jésus lui tend la main, et, traversant, en s'élevant dans les airs, les nuages et les sphères célestes, elle arrive à la porte du bienheureux séjour. Mais, quand les souverains font leur entrée dans leurs Etats, ce n'est pas assez d'ouvrir devant eux les portes des villes, on les enlève, ou bien on en pratique de nouvelles et de plus spacieuses. C'est ainsi qu'à l'entrée de Jésus dans le paradis, les anges de son cortége s'écrièrent unanimement : Enlevez vos portes, enlevez les portes éternelles, et le Roi de gloire entrera. Et, quand Marie arriva, ils répétèrent les mêmes paroles, et crièrent de nouveau à ceux des bienheureux qui étaient dans le ciel : Princes de la cour céleste, enlevez vos portes, car voici venir la Reine de gloire.

2e SUBDIVISION. — ACCLAMATIONS DES SAINTS.

Marie entre dans la patrie des bienheureux. Mais à peine les Saints et les Esprits célestes l'eurent-ils contemplée, que, surpris de son éclat et de sa beauté, ils s'écrièrent d'une voix unanime, dit Origène, en s'adressant aux anges : Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, et qui s'avance appuyée sur son bien-aimé ? Quelle est cette créature si pure et si belle qui s'élève du désert de la terre, lieu de tribulations et de peines? Quelle est cette femme, si riche de grâces et de vertus, qui s'avance appuyée

sur son bien-aimé? quelle est-elle celle qui a le Seigneur même parmi son cortége? — C'est, répondent les anges qui l'accompagnent, c'est la Mère de notre Roi, notre Reine, la femme bénie entre toutes les femmes; c'est la Sainte des saintes, la bien-aimée de Dieu, la colombe immaculée, la plus belle d'entre toutes les créatures. Et en même temps, tous les bienheureux commencent à la bénir et à l'exalter, en lui adressant, avec plus de raison que les Hébreux à Judith, ces paroles des Ecritures : Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple. Soyez la bienvenue parmi nous, ô vous, qui êtes notre Souveraine, la gloire du paradis, l'allégresse de la patrie sainte, et notre honneur le plus cher; soyez à jamais bénie ! Régnez sur nous, nous sommes tous vos sujets, nous attendons tous vos commandements.

3e subdivision. — salutations des saints.

Tous les saints du paradis s'approchèrent ensuite auprès d'elle, et ils la saluèrent comme leur Reine. Les saintes vierges vinrent après. Les vierges la virent, elles la proclamèrent bienheureuse, et elles entonnèrent ses louanges. Et nous aussi, dirent-elles, nous sommes les souveraines de cet empire; mais vous êtes notre Reine, car c'est vous qui nous avez appris à consacrer notre virginité au Seigneur; nous vous en bénissons et nous vous en rendons grâce. Les confesseurs et les martyrs la saluèrent aussi comme leur Reine, parce qu'ils avaient appris d'elle, les premiers, les vertus qu'ils avaient pratiquées, et les autres cette force qui triomphe des bourreaux, et dont elle avait donné un si noble exemple dans la passion de son Fils. Saint Jacques, le seul des Apôtres qui fût alors en paradis, vint la remercier, au nom de ses frères, de l'appui constant qu'ils avaient reçu d'elle sur la terre. Les prophètes vinrent aussi, en lui rappelant qu'ils l'avaient tous annoncée dans leurs prophéties. Les patriarches les suivirent : O Marie ! disaient-ils, vous avez été notre espérance, l'objet de tous nos soupirs. Mais ceux qui accoururent à elle avec le plus d'ardeur entre tous, ce furent nos premiers parents, Adam et Eve. Fille bien-aimée ! lui dirent-ils, vous avez réparé le mal qu'avait causé notre faute à tout le genre humain; vous avez reconquis au monde la grâce qu'il avait perdue; c'est vous qui nous avez sauvés, soyez-en bénie.

Saint Siméon vint aussi lui baiser les pieds, et il lui rappela avec effusion le jour où il reçut de ses mains Jésus enfant. Sainte Elisabeth et Zacharie la remercièrent aussi de la visite qu'ils avaient reçue d'elle dans leur humble demeure et de toutes les grâces qui l'avaient suivie. Saint Jean la remercia de l'avoir sanctifié par sa seule parole. Mais en quels termes durent la saluer les auteurs de ses jours, sainte Anne et saint Joachim? Avec quelle tendresse ne lui dirent-ils point : O Marie ! combien notre bonheur est grand de vous avoir eu pour fille ! Ah ! vous êtes notre Souveraine aujourd'hui, vous êtes devenue la Mère de Dieu, nous vous saluons et nous vous honorons comme telle. Et Joseph, son saint époux, qui pourrait exprimer l'allégresse avec laquelle il vit l'entrée si glorieuse de son épouse au ciel? Avec quelle tendresse ne dut-il point lui dire : O ma souveraine et mon épouse ! quand pourrais-je remercier assez Dieu d'avoir associé mon sort à celle qu'il avait choisie pour Mère? C'est par vous que j'ai pu assister sur la terre à l'enfance du Verbe incarné, que j'ai pressé tant de fois dans mes bras, et dont j'ai reçu tant de grâces spéciales. Heureux les instants

de ma vie que j'ai consacrés à servir Jésus et à vous servir, ô ma sainte épouse! Consolons-nous donc maintenant, car voici notre Jésus, non plus comme nous l'avons vu sur la paille de la crèche à Bethléem, non plus comme à Jérusalem, attaché à l'arbre de la croix pour le salut du monde, mais assis dans sa gloire à la droite du Père éternel, comme il convient au Roi du ciel et de la terre. Nous ne le quitterons plus désormais; nous resterons pendant l'éternité prosternés à ses pieds, pour le bénir et pour l'aimer.

4e SUBDIVISION. — SALUTATIONS DES ANGES.

Toute la milice de anges vint ensuite pour la saluer comme Reine du ciel; et Marie les remercia de l'assistance qu'elle avait reçue d'eux sur la terre, elle remercia surtout l'archange Gabriel, le premier instrument de son exaltation, puisque c'est lui qui lui avait apporté l'heureuse nouvelle qu'elle allait devenir la Mère de Dieu.

Cependant Marie se prosternait devant la Majesté divine, et, tout abîmée dans la pensée de son néant, elle lui rendait grâces des bontés dont elle l'avait comblée, surtout en l'appelant à devenir la Mère du Verbe éternel. Qui pourrait comprendre maintenant, avec quel amour la sainte Trinité l'accueillit et la bénit! comment le Père reçut en elle sa Fille bien-aimée, le Fils sa Mère, et le Saint-Esprit son Epouse? Le Père l'appelle à partager sa puissance, le Fils sa sagesse, et le Saint-Esprit son amour. Et les trois personnes divines, en plaçant son trône à la droite de Jésus, la proclament Reine du ciel et de la terre, et commandent aux anges et à toutes les créatures de la reconnaître pour telle, de la servir et de lui obéir.

Voyons maintenant combien est élevé le trône de Marie dans le ciel.

IIe CONSIDÉRATION.

ÉLÉVATION DE MARIE DANS LE CIEL

Si l'esprit humain, dit saint Bernard, ne peut pas parvenir à comprendre tout ce que Dieu a préparé de gloire au ciel pour ceux qui l'ont aimé sur la terre, selon la pensée de l'apôtre, qui pourra comprendre ce qu'il a préparé à sa Mère chérie, à celle qui, dès le premier instant de son existence, l'aima plus que toutes les créatures ensemble! C'est donc à juste raison que l'Eglise chante dans ses offices, que Marie, ayant aimé Dieu plus que toutes les créatures, elle est élevée dans le ciel au-dessus de tous les anges. Elle est élevée au-dessus des anges, dit l'abbé Guillaume, de telle sorte qu'elle n'a au-dessus d'elle que Jésus, son Fils, qui est Dieu.

1re SUBDIVISION. — AU-DESSUS DES ANGES.

Le savant Gerson dit, qu'indépendamment des trois grandes hiérarchies qu'admettent, parmi les anges, le docteur angélique (*qu.* 108) et saint Denis, Marie forme à elle seule une hiérarchie à part, la plus élevée et la première après Dieu. Et saint Antonin : De même que la maîtresse diffère des serviteurs, ainsi Marie s'élève, sans comparaison, au-dessus des anges. Marie est la Souveraine des anges : elle est donc élevée incomparablement plus haut que tous les chœurs célestes. Il suffit, pour comprendre ce passage,

de se rappeler ce que David a dit, que la Reine était placée à la droite du Fils. Ce que saint Athanase interprète ainsi : Marie est assise à la droite de Dieu.

Il est hors de doute, dit saint Ildefonse, que les œuvres de Marie surpassent incomparablement en mérites celles de tous les saints ; c'est pourquoi il est impossible de se faire une idée du prix que Dieu y a attaché et de la gloire dont il les a récompensées. Et, s'il est vrai, selon l'apôtre, que Dieu proportionne la récompense au mérite : « Il rend à chacun selon ses œuvres, » Marie, qui surpassa en mérite les anges et les hommes, a dû se trouver élevée au-dessus de tous les ordres du ciel. Enfin, ajoute saint Bernard, la grâce dont elle est revêtue dans le ciel correspond exactement à celle dont elle a joui sur la terre.

2e subdivision. — au-dessus des saints.

La gloire de Marie, dit un pieux auteur, le P. La Colombière, fut une gloire bien plus complète que celle dont jouissent les autres saints dans le ciel. Sans doute, les bienheureux trouvent dans le séjour céleste une joie et une paix parfaites, mais il n'en est pas moins vrai que cette joie et cette félicité auraient pu s'augmenter encore s'ils avaient apporté, pendant leur vie, plus de constance et plus de fidélité à servir Dieu. De sorte que, si les saints ne désirent plus rien au ciel, ils pourraient cependant désirer encore. Il est également vrai que les péchés passés ne s'y expient plus par aucune peine, non plus que le temps mal employé dans la vie ; mais on ne saurait nier qu'une vie constamment pure de toute tache, et qu'une existence dévouée sans partage à la gloire du Seigneur, ne contribuent à augmenter le contentement intérieur des bienheureux. Marie seule n'a rien à désirer au ciel. Marie seule, dit saint Augustin, de tous les habitants de la cour céleste, a le droit de dire qu'elle n'a jamais péché. Marie, selon le saint concile de Trente (*sess.* 6, *can.* 23), n'a jamais été coupable d'aucune faute, d'aucune imperfection ; non-seulement elle ne perdit point la grâce divine, mais jamais la grâce ne demeura oisive en elle ; elle ne fit pas une action, elle n'articula pas une parole, elle n'eut pas une pensée, elle ne respira pas une seule fois, que ce ne fût pour Dieu et pour sa gloire ; enfin elle ne s'arrêta jamais dans la voie du Seigneur, jamais elle ne laissa se perdre une des faveurs qu'elle en avait reçues ; elle répondit constamment à la grâce, et constamment elle aima Dieu de toutes ses forces : Seigneur, peut-elle lui dire aujourd'hui dans le ciel, si je ne vous ai point aimé autant que vous le méritez, je vous ai du moins aimé autant que je l'ai pu.

Tous les saints n'ont pas reçu les mêmes grâces, dit saint Paul ; mais chacun d'eux a mérité d'entrer dans la gloire, en répondant à la part de grâces qui lui avait été départie : les uns en travaillant au salut des âmes, les autres en se livrant à la vie pénitente : d'autres enfin en affrontant les tortures ou en s'adonnant à la vie contemplative. C'est ce qui fait dire, de chacun d'eux, à l'Eglise, dans l'office de leurs fêtes : On n'en a pas trouvé de semblable à lui ; et, dans le ciel, la gloire dont ils jouissent est proportionnée à leurs mérites ; de même que les étoiles diffèrent entre elles, les apôtres sont distingués des martyrs, les confesseurs, des vierges, et les innocents, de ceux qui ne doivent leur gloire qu'à la pénitence. Mais Marie, ayant eu en elle l'abondance de toutes les grâces, surpassa en vertus tous les habitants du

céleste séjour : elle fut l'Apôtre des apôtres, la Reine des martyrs, car elle souffrit plus qu'eux tous ; la première des vierges, le modèle des épouses ; et elle réunit en elle, au plus haut degré, l'innocence et la mortification ; enfin elle réunit en son cœur toutes les vertus les plus héroïques que les saints aient pratiquées. C'est pour cela que David a dit d'elle : la Reine est assise à droite, richement vêtue d'un manteau d'or et d'ornements variés. Car tous les mérites et toutes les grâces des autres saints se retrouvent dans Marie, dit l'abbé de Celles.

De même, dit saint Basile, que l'éclat du soleil éclipse celui de tous les astres réunis, ainsi la gloire de la Mère de Dieu surpasse celle de tous les bienheureux. Saint Pierre Damien ajoute encore que, de même que la lune et les étoiles s'effacent tout à fait devant l'astre du jour, ainsi les saints disparaissent et deviennent comme s'ils n'étaient pas en présence de Marie. Les saints, selon saint Bernardin de Sienne et saint Bernard, participent à la gloire divine ; mais Marie en est si abondamment pourvue, qu'il semble impossible à une créature de s'identifier plus étroitement à Dieu. Il faut encore joindre ici la pensée d'Albert le Grand, que notre Reine contemple Dieu de plus près et incomparablement mieux que tous les autres esprits célestes. Le même saint Bernardin dit encore de Marie qu'elle donne à tous les bienheureux la lumière et la joie, comme le soleil éclaire de son éclat les astres placés au-dessous de lui ; et, dans un autre endroit, que Marie, en entrant au ciel, a augmenté l'allégresse de tous ceux qu'elle y a trouvés. Ce qui a fait dire à saint Pierre Damien que les bienheureux dans le ciel n'ont pas de bonheur plus grand, après la contemplation de Dieu, que la présence de Marie ; et saint Bonaventure : Après Dieu, toute notre joie et toute notre gloire viennent de Marie.

Réjouissons-nous donc avec Marie de la sublimité du trône sur lequel Dieu l'a placée. Réjouissons-nous-en pour nous-mêmes, car, si notre Mère nous a laissé privés de sa présence en montant au ciel, elle ne nous a point pour cela privés de son amour ; au contraire elle ne s'est approchée plus près de Dieu que pour étendre sur nous une protection plus efficace, que pour mieux sentir nos misères et mieux y compatir. Et quoi ! lui dit saint Pierre Damien, serait-ce donc parce que vous êtes élevée si haut dans le ciel que vous nous auriez oubliés dans nos misères ? Non, à Dieu ne plaise, ajoute-t-il, que nous le pensions jamais : un cœur aussi tendre ne saurait s'empêcher de compatir à des misères aussi grandes que les nôtres. Si la miséricorde de Marie fut grande pour nous, tandis qu'elle était sur la terre, dit saint Bonaventure, elle doit être plus grande encore depuis qu'elle règne au ciel.

Dévouons-nous donc sans réserve à servir, à honorer et à aimer de toutes nos forces cette bonne Reine : car, dit Richard de Saint-Laurent, elle ne ressemble point aux puissances de ce monde, qui ne savent imposer à leurs sujets que des tributs ou des impôts ; mais elle prodigue à ceux qui la servent des grâces et des faveurs de toutes sortes. Adressons-lui, avec l'abbé Guerric, cette prière : O Mère de miséricorde ! qui êtes assise si près de Dieu, Reine du monde, du haut de votre trône élevé, quand vous vous serez rassasiée de la gloire de votre Fils Jésus, laissez-en tomber vers nous les miettes. Vous êtes assise à la table du Seigneur, et nous, ici-bas, nous sommes les mendiants qui attendons tout de votre miséricorde.

MATÉRIAUX.

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Et fecit illi coronam auream per gyrum. (*Exod.*, XXXVII, 2.)

Positus est thronus matri regis, quæ sedit ad dexteram ejus. (III *Reg.*, II, 19.)

Aperite portas, quoniam nobiscum est Deus. (*Judith.*, XIII, 18.)

Habuit gratiam et misericordiam coram rege, super omnes mulieres, fecitque eam regnare. (*Esther*, II, 17.)

Non dabis sanctum tuum videre corruptionem. (*Ps.* XV, 10.)

Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus. (*Id.*, XLI, 1.)

Astitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato. (*Id.*, XLIV, 10.)

Heu mihi! quia incolatus meus prolongatus est. (*Id.*, CXIX, 5.)

Educ de custodia animam meam. (*Id.*, CXLI, 8.)

Surge amica mea, speciosa mea et veni... veni de Libano, veni, coronaberis. (*Cant.*, II, 14.)

Aperi, soror mea, amica mea, columba mea, immaculata mea. (*Id.*, IV, 2, 14.)

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum. (*Id.*, VI, 5.)

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol. (*Id.*, *ibid.*, 6.)

In plenitudine sanctorum detentio mea. (*Eccli.*, XXIV, 17.)

Erit sepulchrum ejus gloriosum. (*Is.*, XI, 10.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Beatam me dicent omnes generationes. (*Luc.*, I, 48.)

Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea. (*Id.*, X, 42.)

Factum est autem, ut moreretur mendicus et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ. (*Id.*, XVI, 22.)

ÉCRITURE.

Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo. (*Philip.*, I, 23.)

Ascendens in altum captivam ducit captivitatem. (*Eph.*, IV, 8.)

Mittebant coronas suas ante thronum. (*Apoc.*, IV, 10.)

Et in capite ejus corona stellarum duodecim. (*Id.*, XII, 1.)

II. SS. PÈRES.

Credendum est hodierna die, militiam cœlorum cum suis agminibus festine obviam venisse genitricis Dei, eamque ingenti lumine circumfulsisse, et usque ad thronum perduxisse. (S. Hieron., *in Ep. ad Paul. et Eustoch. de Assumpt. B. Virg.*)

Promissio Christi est, *ubi ego sum, illic et minister meus erit* : si hæc est generalis sententia omnium per fidem et operationem bonam Christo ministrantium, quanto magis et quodammodo specialis est Mariæ.

Mariam namque operis exhibitione, ut quæ Christum generavit, infantem nutrierit, lactaverit, paverit, educaverit, et insuper fidei rigidissima veritate ministram fuisse Christi, præ omnibus aliis hominibus, omnis qui sane sapit, intelligit. Si ergo cum corpore ibi non fuerit, ubi Christus ministros suos esse vult, ubi erit? Si erit, annon majori gratia quam alii ministri, anticipata carnis resurrectione? Nam si solum æquali gratia cum aliis ministris Christi, ubi æqua Dei censura, quæ unicuique reddit secundum merita? Si ergo merito Mariæ viventi præ omnibus donata est gratia, mortuæ erit minuenda? Absit, quia si omnium sanctorum mors est pretiosa, Mariæ sane est pretiosissima, quam tanta comitata est gratia ut Mater Dei

dicatur et sit. (S. Augustin., *de Assumpt. Virg.*, t. 9, *Operum.*)

Certa ac secura est expectatio promissæ beatitudinis, ubi est participatio Dominicæ passionis. (S. Leo., *Serm.* 9 *de Quadrag.*)

Attolle oculos tuos ad assumptionem Virginis, et salva filii majestate, invenies occursum hujus pompæ non mediocriter digniorem. Soli quippe angeli redemptori occurrere potuerunt Matri, vero Filius ipse cum tota curia angelorum et justorum occurrens evexit ad beatæ consortium sessionis. (S. Petr. Dam., *Serm. de Assumpt. Virg.*)

Vidi Jerusalem descendentem de cœlo a Deo ornatam, ut reginam mundi secum eveheret ad sublimia. (S. Ildeph., *Serm.* 1 *de Assumpt.*)

Occurrit ergo stipatus mille millibus, imo innumerabilibus angelorum agminibus Deus ipse hinc purissimæ Matri suæ hoc mundo migranti. (S. Anselm., *de Excell. V.*, c. 8.)

Quod si oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus diligentibus se, quid præparavit gignenti se, et quod omnibus est certum, diligenti se præ omnibus? (S. Bernard., *Serm.* 1 *de Assumpt.*)

Nec in terris locus dignior uteri virginali templo, in quo Filium Dei Maria suscepit, nec in cœlis regali solio, in quo Mariam hodie Mariæ Filius sublimavit. (*Id., ibid.*)

Quis cogitare sufficiat, quam gloriosa hodie regina præcesserit nos, et quanto devotionis?

Totus angelorum, archangelorum, cæterumque virtutum Deo famulantium eidem occurrit exercitus, ibi plane virgineum corpus exanime jacens dormitionem acceperat, suavis contentus, jucunda laus, harmonia cœlestis, exhortatio mutua celebratur. (S. Laur. Just., *erm. de Assumpt.*)

Voir des passages différents, sur cette matière, au *Panorama des Prédicateurs*, t. II, p. 239.)

III. THÉOLOGIE.

1. MORT DE LA SAINTE VIERGE.

La mort étant la peine du péché, il semblait que la Mère de Dieu, qui était née pure et immaculée, ne devait point sentir ni partager avec les pécheurs le châtiment réservé aux malheureux enfants d'Adam. Mais Dieu voulant que Marie fût en tout semblable à Jésus, elle devait aussi mourir comme lui, et de plus sa mort devait être pour les justes un exemple de cette mort précieuse que le Seigneur appelle, selon lui-même, mort pleine de douceur et de félicité. (S. Liguori.)

2. RÉSURRECTION DE LA SAINTE VIERGE.

La tradition et l'enseignement de l'Eglise sont unanimes concernant l'incorruptibilité du corps de la sainte Vierge dans le tombeau et sa résurrection. Saint Augustin, résumant sur ce point la doctrine des anciens Pères, dit : « Nous devons croire que Jésus-Christ, qui, durant sa vie, a traité le corps de sa très-sainte Mère avec tant d'honneur, qu'il a voulu prendre une partie de sa chair pour s'en former un corps à lui-même, n'aura pas abandonné ce corps virginal au dernier opprobre de la nature humaine, qui est la corruption du tombeau. Il a pu garantir son corps de cette souillure comme il a garanti son âme de celle du péché; or, s'il l'a pu, nous ne pouvons douter qu'il ne l'ait voulu, parce qu'il a aimé plus sa sainte Mère que toutes les autres créatures. » (S. August., *L. de Résurr.*)

3. RAISONS DE LA RÉSURRECTION DE LA SAINTE VIERGE.

1° *Convenance.* Il convenait que ce corps, qui avait été le temple vivant de Dieu, fût préservé de la corruption du tombeau. 2° *Conception immaculée.* Ce corps, étant cette terre vierge qui n'avait point été souillée par le péché d'Adam, ne devait point être atteint par le décret de mort : *Pulvis es et in pulverem reverteris.* 3° *Union avec Jésus.* Jésus et Marie, n'ayant qu'une même chair, il était de la gloire du Fils de préserver

corps de sa Mère de la corruption. *4° miracles.* Dieu avait déjà fait d'autres miracles en faveur de ce corps précieux : *Immaculée conception; incarnation, union de la virginité et de la fécondité.* Comment expliquer tant de merveilles, s'il devait un jour être réduit en poussière?

4. GLOIRE DE MARIE DANS LE CIEL.

La mesure des grâces sanctifiantes, disent les théologiens, forme la mesure de la gloire céleste. Or, d'après saint Jean de Damas, la grâce que reçut Marie est un abîme sans fond; d'après saint Bernard, elle est immense; d'après Denis le Chartreux, c'est un océan sans bornes. Saint Thomas l'appelle une grâce consommée : *Consummata fuit gratia, confirmans eam in bonum.* Sur ces principes, nous pouvons conclure avec saint Ildefonse que la gloire de Marie, n'étant autre chose que cette grâce consommée, elle doit être incompréhensible : *Sicut est inæstimabile quod accepit, ineffabile quod gessit, ita est incomprehensibile præmium gloriæ quod obtinuit.*

IV. TRAITS HISTORIQUES.

VIE DE LA SAINTE VIERGE APRÈS L'ASCENSION.

Après l'Ascension de Jésus-Christ, Marie resta sur la terre pour coopérer à la propagation de la foi. Les disciples de son Fils venaient à elle dans leurs doutes, et elle les éclairait; elle les soutenait dans les persécutions, et elle les encourageait à supporter les fatigues pour la gloire divine et le salut des âmes. Elle demeurait ainsi volontiers sur la terre, parce qu'elle savait que Dieu le voulait pour le bien de l'Église; mais elle éprouvait en même temps une vive peine à se voir si longtemps privée de la présence de son Fils chéri, depuis qu'il s'était élevé au ciel. Là où est le trésor, c'est-à-dire le bonheur, là est aussi le cœur et l'amour. Si donc Marie n'avait pas d'autre amour que Jésus, tous ses désirs avaient dû le suivre au ciel. Taulère a dit d'elle : Que le ciel était devenu par avance le lieu de son séjour, tant était grand l'amour divin qui la détachait des biens terrestres. Elle agit toujours d'après les inspirations de la divine lumière; ses yeux ne se détournaient point de Dieu, et elle se conformait sans cesse à sa volonté; toujours prête à répondre au bon plaisir du souverain Maître, toute sa paix était dans l'union avec Dieu; en un mot, son cœur et son trésor étaient tout en Dieu. Sa consolation, pendant son pèlerinage, consistait à aller visiter les saints lieux de la Palestine où son Fils s'était trouvé pendant le cours de sa vie. Tantôt c'était Bethléem, où il était né; tantôt la ville de Nazareth, où il avait passé tant d'années dans la retraite et l'obscurité; d'autres fois c'était le jardin de Gethsémani, où la passion avait commencé; le prétoire de Pilate, témoin de la flagellation et du couronnement douloureux; mais, le plus souvent, c'était le Calvaire, où Jésus avait expiré, et le saint sépulcre, où elle avait vu déposer son corps. Cette tendre mère apportait ainsi un soulagement à son exil; mais cela ne suffisait point encore à son cœur dont le repos véritable n'était pas sur cette terre : et elle s'en allait sans cesse, s'écriant comme David, mais avec plus d'amour que lui : Qui me donnera les ailes de la colombe pour voler auprès de mon Dieu et y trouver mon repos?

L'ANGE GABRIEL.

Cedreno, Nicéphore et Métaphraste s'accordent à dire que, quelques jours avant la mort de Marie, le Seigneur lui envoya l'ange Gabriel; celui-là même qui lui avait annoncé autrefois qu'elle était bénie entre toutes les femmes, et choisie pour devenir la Mère d'un Dieu.

Alors, dit saint Jérôme, on entendit, dans l'endroit où elle reposait, une douce harmonie qui fut accompagnée, selon les révélations de sainte Brigitte, d'une splendeur soudaine : ce fut pour les saints apôtres le signe que Marie les quittait; alors, redoublant de larmes et de prières, ils élevèrent les mains vers elle, et lui dirent d'une voix unanime : O vous qui êtes notre Mère! vous nous abandonnez pour monter au ciel; répan-

lez sur nous votre bénédiction, et ne nous oubliez point, car nous sommes faibles et malheureux. Marie, tournant alors les yeux, leur dit, comme pour dernier adieu : Soyez bénis, mes fils, jamais je ne cesserai de penser à vous. Ainsi sa mort ne fut point, comme celle des autres hommes, accompagnée de deuil et de tristesse, mais brillante de lumière et d'allégresse. Sa mort! disons mieux, c'est l'amour divin tranchant le fil de sa noble vie.

RÉCIT DE MÉTAPHRASTE.

Le temps de son exil étant terminé, la Mère de la vraie vie était couchée sur son lit funèbre dans Sion. Du haut d'une nue, son Fils convoque ses disciples et leur ordonne de confier son corps au sépulcre. La bienheureuse Mère de Dieu, ayant vu tous les apôtres autour d'elle, comprit aussitôt le motif de leur réunion ; elle accueillit alors les demandes de chacun d'eux et leur accorda ensuite sa bénédiction. (Métaphrast., *Orat. de Dormit. Deip.*)

Nicéphore ajoute : Les apôtres recueillirent en ce moment suprême, de la bouche de la Vierge, les paroles les plus consolantes et la promesse formelle qu'elle serait auprès de son Fils leur perpétuelle avocate et patronne. Ce langage les releva de leur abattement, et ils se soumirent avec courage à la volonté divine. (Niceph., l. II, *hist.*, c. 21.)

ASSOMPTION DE MARIE.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzy ayant été ravie en extase, le 12 du mois d'août, assista en esprit à la résurrection de Marie et à sa glorieuse Assomption dans le ciel. Elle aperçut d'abord tous les chœurs des anges rangés autour du sépulcre de la sainte Vierge, et montrant la plus vive allégresse. Elle vit ensuite la divine Mère du Sauveur des hommes sortant majestueusement du tombeau et recevant aussitôt les hommages des intelligences célestes. En ce moment, Madeleine, hors d'elle-même s'écria : « O Marie! je crains que mon âme ne se sépare de mon corps comme la vôtre, car je ne suis pas encore digne de vous suivre. » Un peu après, voyant la Reine des vierges s'élever dans les airs et entendant les mélodieux cantiques des anges, elle s'écria : « Oh! que ces chants sont doux! ils me font défaillir; cependant je ne puis les comprendre parfaitement ni en rendre compte. Voici en substance ce qu'ils me semblent exprimer : « Chargeons-nous de celle qui s'est chargée de toutes les misères humaines; prenons dans nos mains celle qui a porté dans son cœur toutes les vertus ; et puisqu'elle a porté le Fils de Dieu dans son sein, portons-la au ciel sur nos ailes. » Bientôt ravie d'admiration, elle répéta neuf fois le répons qui commence ainsi : « *O Virginité sainte et immaculée, par quelles louanges vous glorifierai-je ?* etc. » Puis elle ajouta : « Ne semble-t-il pas que l'adorable Trinité ait déclaré Marie neuf fois sainte en l'élevant au-dessus des neuf chœurs des anges? O chose vraiment étonnante! Le Père éternel, tout Dieu qu'il est, attire à lui avec la plus grande affection une pauvre petite créature! Et le même amour qui a fait descendre le Verbe pour racheter le monde, fait monter jusqu'à lui une femme rachetée par son sang ! C'est l'amour du Verbe qui l'a porté à s'anéantir, et c'est encore cet amour qui le porte aujourd'hui à exalter sa Mère. Le Saint-Esprit ne fut pas plus prompt à descendre dans le sein de Marie pour y former le corps de Jésus, qu'il ne l'est en ce moment à élever dans le ciel cette femme par excellence... »

GLOIRE DE MARIE DANS LE CIEL.

Voici en quels termes sainte Thérèse raconte une de ses visions où il lui fut donné de contempler la gloire de Marie : « Un jour de l'Assomption, Dieu me fit la faveur, dans un ravissement, de me montrer la glorieuse entrée de la très-sainte Vierge dans le ciel, la joie et la pompe avec lesquelles elle y fut reçue, et la place qu'elle y occupe; mais il m'est impossible de décrire ici cette ineffable vision. Tout ce que je puis dire, c'est que la vue d'une telle gloire en répandit une dans mon âme qui y opéra de grands effets et augmenta, avec mon désir de souffrir de rudes travaux, ma

passion pour le service de cette reine des anges, que l'on ne peut trop vénérer. »

NAPOLÉON.

Le Charlemagne des temps modernes, Napoléon, a voulu que la Vierge Marie fût glorifiée le jour où il était né dans une petite ville de Corse. Né à Paris, Napoléon n'aurait peut-être pas eu cette pensée ; dans son rétablissement du vœu de Louis XIII, il avait comme un ressouvenir du lieu natal où le culte de Marie avait frappé ses jeunes années par un grand déploiement de pompe.

Napoléon avait certes bien la conscience de sa gloire; mais en homme de génie, il avait pensé que, s'il mêlait à son auréole quelques rayons d'en haut, il brillerait davantage dans l'avenir. Aussi, sous son règne, on n'abattit ni croix ni églises, et on le vit, dans les chemins creux de la Vendée, ôter *son petit chapeau* devant la croix d'un cimetière.

Ceux qui ne veulent plus que la fête de Marie, de l'ancienne patronne de la France, soit aussi solennelle que par le passé, peuvent avoir leurs raisons, mais le plus grand homme des temps modernes ne pensait pas comme eux. (M. le vicomte de Walsh., *Tableau des fêtes chrétiennes.*)

V. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

Les apôtres déposèrent dans un sépulcre le corps béni et vénéré de la Mère de Dieu, que ne devait point atteindre la corruption. Les anges et toute la cour céleste assistaient à ce convoi, qui n'était point le convoi de la mort, mais celui de la vie. (Sophron., *Serm. de Assumpt.*)

Comme ce que Marie a fait pour Dieu est inestimable, aussi la récompense qu'elle en a reçue est incompréhensible. (S. Ildeph., *Serm. de Assumpt.*)

Ce jour est célèbre sans doute, auquel la Vierge, digne du trône royal, est élevée jusqu'au trône de Dieu même et placée avec l'adorable Trinité, d'où elle attire les regards et l'admiration de toute la nature angélique. (S. Petr. Dam., *in Serm. de Assumpt.*)

Qui peut comprendre avec quelle gloire la Reine de l'univers est montée au ciel, avec quels transports d'amour tant de légions d'anges sont venus au-devant d'elle, avec quels cantiques de joie ils l'ont accompagnée! (S. Bernard., *Serm. de Assumpt.*)

Personne ne peut expliquer la véhémence de l'amour qui consumait la sainte Vierge, ni l'ardeur de ses désirs qui ne faisaient de son cœur qu'une vive flamme, ni la force de ses soupirs qu'elle poussait incessamment vers le ciel. (S. Laur. Justin., *Serm. de Assumpt.*)

En ce jour de son couronnement, Adam et Eve, et avec eux toutes les générations, s'écrient dans les transports de la plus vive allégresse : Bienheureuse fille, tu nous obtiens grâce du châtiment que notre faute nous a méritée ; tu nous rouvres le paradis qui nous avait été fermé, tu nous rends l'immortalité que nous avions perdue. Tu es la source de la vie, l'échelle du ciel, tu es bienheureuse entre toutes les femmes. (S. J. Damascen., *Orat. 2 de Dormit. Virg.*)

VI. COMPARAISONS.

1. MORT DE LA SAINTE VIERGE.

1. L'Ecriture fait entendre de Moïse que Dieu traitait avec tant de familiarité, qu'il mourut dans les doux embrassements du Seigneur. On peut dire avec plus de raison que la bienheureuse Vierge Marie mourut dans le tendre baiser de son divin Fils, c'est-à-dire que son âme se sépara de son corps uniquement par les effets de l'amour de son Dieu.

2. Si Jacob éprouva un si grand désir de voir son fils Joseph qu'il s'écria : *Sufficit mihi, si adhuc Joseph filius meus vivit, vadam et videbo illum.* (*Gen.*, XLV, 28.)

Si Absalon avait si à cœur de revoir son père et de retourner à la cour, qu'il disait à Jacob : *Obsecro ut videam faciem regis; quod si memor est iniquitatis meæ, interficiat me*: (II *Reg.*, XI.)

Si l'Epouse des cantiques soupirait si ardemment après son époux bien-aimé, qu'elle disait à ses compagnes : *Illum quem diligit anima mea, vidistis?* (*Cant.*, III, 3.)

Si saint Paul, consumé par le feu de l'amour divin, laissait échapper de son âme cette aspiration brûlante : *Coarctor autem duobus, desiderium habens dissolvi et esse cum Christo*; (*Phil.*, I, 23.)

Si l'apôtre bien-aimé, dans une vieillesse avancée, et après avoir écrit l'Apocalypse, n'avait plus dans son cœur et sur ses lèvres que ce tendre appel : *Veni, Domine Jesu;* quels n'ont pas dû être les soupirs de Marie vers son Fils bien-aimé depuis le jour de son ascension jusqu'à celui où enfin il vint l'appeler à lui ! (A. Ginther, *in Matre amoris consid.* 62.)

3. Que de pleurs aux funérailles de Jacob : *Celebrantes exequias planctu magno atque vehementi, impleverunt septem dies*; (*Gen.*, L, 10.) à la mort de Moïse : *Fleverunt eum filii Israel in campestribus Moab triginta diebus*; (*Deut.*, XXXIV, 8.) à celle de Judith : *Luxit omnis populus septem diebus*; (*Judith*, XVI, 29.) à celle de Judas Machabée : *Et fleverunt eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos*; (II *Mach.*, IX, 20.) à celle de saint Etienne : *Curaverunt viri timorati et fecerunt planctum magnum super eum.* (*Act.*, VIII, 2.)

Que d'allégresses, au contraire, au bienheureux trépas de Marie ! *Ad hujus exequias, angeli famulabantur, et universæ cœlorum congratulabantur curiæ.* (Sophron., (*Serm. de Assumpt.*)

4. Si la mort des saints est précieuse : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus,* (*Ps.* CXV, 5.) celle de la Vierge l'est infiniment davantage, elle est douée de tant de grâces qu'elle a mérité le titre de Mère de Dieu. (S. August., *Serm. de Assumpt.*)

5. Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus! (*Ps.* XLI, 1.)

6. Semblable à une lampe qui se ranime pour mourir, et jette un moment un éclat plus vif, Marie, à la voix de son Fils qui l'appelle, et plongée tout entière dans les sentiments affectueux dont elle brûle pour Dieu, pousse un soupir plus ardent et meurt. (S. Liguori, *Serm. sur l'Assompt.*)

2. ASSOMPTION.

1. Si les martyrs tiennent dans leurs mains des palmes, signes de leur victoire : *Palmæ in manibus eorum*, (*Apoc.*, VII, 9.) la reine des martyrs doit nous apparaître en ce jour avec cet emblème glorieux : *Nam sola anima Mariæ supergressa est martyrum cruciatus et tormenta universa.* (Nieremb., *de Amor. B. Virg.*, c. 15.)

2. Ce fut un jour de grande solennité, celui où Salomon fit transporter dans le temple l'arche qui jusque-là avait habité sous des tentes. (III *Reg.*, VIII, 1.)

Elle doit être bien plus grande la solennité de ce jour où la bienheureuse Vierge, qui jusque-là avait habité la tente de l'exil, quitte sa captivité pour aller prendre possession de sa royale demeure. (A. Ginther., *in Matre amoris, ut supra.*)

3. De même que Josué réserva dans la terre promise six villes pour jouir du droit d'asile; (Josué, XX, 2.) de même notre Sauveur Jésus, le vrai Josué, nous a réservé aussi six lieux de refuge, à savoir : ses cinq plaies et le trône de sa puissante Mère qu'il place en ce jour près du sien : *Civitas vivens, regis exercituum, et civitas refugii.* (S. J. Damasc., *Serm. de Dormit. V.*)

Necessarius cuilibet est certus aliquis perfugii locus, in quo velut in asylum se recipiat subitis adversisque rebus. Nullus autem tutior est sinu, plagisque sanctissimis Christi et pallio reginæ cœlorum. (B. J. Berchman., *in ejus vita ab Herm. Hugon.*)

4. Le Sauveur, en montant au ciel, combla les hommes de ses dons : *Dona dedit hominibus.* (*Eph.*, IV.)

Ainsi fit la Vierge sa divine Mère : *Ascendens in altum B. Virgo, dedit ipsa quoque dona hominibus.* (S. Bern., *Serm. de Assumpt.*)

5. L'honneur que les rois ont fait à leurs ministres, comme Pharaon à Joseph, Assuérus à Mardochée, David à

Miphiboseth, Salomon à sa mère, n'est point comparable à celui que le Fils de Dieu fait à Marie le jour de son Assomption. (Houdry, *Bibl. des Prédi., Tit. Assumpt.*)

VII. MOTIFS ET MOYENS

MOTIFS POUR HONORER MARIE DANS SON ASSOMPTION.

1. Sa mort précieuse aux yeux de Dieu : 1° quant à sa cause, qui est l'amour divin ; 2° quant à ses circonstances ; présence des apôtres, espérance et dévotion en Marie de l'Eglise naissante.

2. Sa résurrection qui eut lieu presque aussitôt après; soin que Dieu a pris de préserver son corps de la corruption.

3. Son exaltation triomphante dans le ciel où elle devient 1° la reine des anges ; 2° la puissante protectrice des hommes.

MOYENS (AD EUMDEM FINEM).

1. Le principe de la gloire de Marie a été 1° son *humilité;* 2° son *obéissance;* 3° sa *pureté.* Voilà les moyens par lesquels nous parviendrons à obtenir de Dieu d'être couronnés à notre dernière heure. (Bourdaloue, *Sermon sur l'Assompt.*)

2. Nous devons en ce jour demander à Marie : 1° une *bonne mort;* 2° une sainte *résurrection ;* 3° sa *protection* puissante.

VIII. EMBLÈMES.

THRONUS.

Thronus cherubicus, cruciformis et cœlestis. (S. Epiph., *Orat. de Laud. Deip.*)

Thronus cherubinis sublimior. (S. J. Damasc., *Orat. de Nat. Deip.*)

Thronus vere regius, thronus gloriosus, thronus sanctus. (Chrysip., *Orat. de Deip.*)

Thronus Salomonis (S. Petr. Dam., *Serm. 1 de Nat. B. Virg.*)

Thronus summus, superans thronos. (Joan. Gœom., *Hymn. 2 de B. Virg.*)

Thronus cœlestis. (*Hymn. Græc.*, apud Buteon, p. 138.)

SCEPTRUM, CORONA.

Sceptrum cunctis imperans. (S. Ephrem., *in Laud. B. Virg.*

Corona aurea. (*Ex.* XXXVII, 2.)

Corona stellarum duodecim. (*Apoc.*, XII, 1.)

Corona regia pretiosissimum habens lapidem, et gemmis similem Christum. (S. Epiph., *Orat. de Laud. Deip.*

Corona Sanctorum omnium. (S. Ephrem., *in Laud. B. Virg.*)

Triplici corona coronata : Beata Virgo evocata est Libano, Amana, Hermon et Sanis, cum ex Judæa et hoc mundo evocata est ad Christum in cœlum, ibique coronata est Regina cœli et terræ cum triplici aureola, scilicet eminentis *Virginitatis, Doctoratus et Martyrii ;* fuit enim ipsa primicera *Virginum, doctorum et Martyrum.* (Cornel. a Lapide., *in Cant.* IV, 8.)

IX. FIGURES

Le bois de Setim. L'arche d'alliance, qui était d'un bois incorruptible, était la figure de Marie dans le tombeau : *Arcam de lignis Setim (lignum incorruptibile) compingite.* (*Exod.*, XXV, 10.)

Translation de l'arche. Nous avons une belle figure du glorieux triomphe de Marie dans la pompe extraordinaire avec laquelle l'arche d'alliance fut transportée par David dans la ville sainte, au milieu des acclamations de joie, des psaumes et des cantiques dont les prêtres et les lévites faisaient retentir les airs. (II *Reg.*, VI, 5. — *Instruct. sur les fêtes.*)

Entrée de la reine de Saba a Jérusalem. Nous avons encore une autre figure dans la magnificence avec laquelle la reine de Saba fit son entrée dans Jérusalem. Elle y entra au milieu d'une cour nombreuse, avec des richesses infinies en or, en pierres précieuses et en parfums, dont elle fit présent à Salomon. Ce grand roi, de son côté, lui donna tout ce qu'elle voulut et beaucoup plus qu'elle ne lui avait offert. Voilà une faible image de Marie dans son Assomption. (*Id., ibid.*)

Entrée triomphante de Judith a

Béthulie. Ce triomphe de Judith comblée de gloire : *Aperite portas quoniam nobiscum est Deus* (*Judith.*, XIII, 18.) est une figure du triomphe de Marie dans le ciel.

Bethsabée, mère de Salomon, s'étant présentée à lui pour lui adresser une demande, ce prince se leva aussitôt de son trône pour aller au-devant de sa mère et ordonna que l'on dressât pour elle un trône à côté du sien, afin de la faire asseoir à sa droite : *Venit Bethsabee ad regem Salomonem ut loqueretur ei pro Adonia : et surrexit rex in occursum ejus adoravitque eam et sedit super thronum suum ; positus que est thronus matri regis, quæ sedit ad dexteram ejus. Dixitque ei : Petitionem unam parvulam ego deprecor a te, ne confundas faciem meam. Et dixit ei rex : Pete, mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem tuam.* (III *Reg.*, II, 19, 20.)

Cette réception que Salomon fit à sa mère est la figure de celle que fit, dans le ciel, le Sauveur à la bienheureuse Vierge le jour de son Assomption.

Marthe et Marie. Elles reçurent le Sauveur dans leur maison en Béthanie. Elles furent en cela la figure de Marie qui, après avoir reçu le Sauveur dans son chaste sein, en fut reçue au jour de son Assomption, dans le ciel : *Quem in castellum mundi hujus intrantem, prius Maria susceperat, ab eo suscipitur sanctam ingrediens civitatem.* (S. Bernard., *Serm. de Assumpt.*)

X. HISTOIRE ET ESPRIT DE CETTE FÊTE.

1. HISTOIRE DE CETTE FÊTE.

Il y a tout lieu de croire que cette fête fut établie dans l'Eglise grecque aussi bien que dans l'Eglise latine, avant la fin du troisième siècle ; car l'empereur Maurice, qui occupait le trône impérial pendant les dernières années de ce siècle, la transféra du 18 janvier au 15 d'août, ce qui suppose qu'on la célébrait déjà auparavant. D'un autre côté, le pape Sergius Ier qui occupait le Saint-Siége à la fin du siècle suivant, suppose cette fête déjà établie à Rome : ce qui résulte également du sacramentaire de Grégoire le Grand, où elle est marquée sous la date du 15 août. Il paraît cependant que, dans les premiers temps, elle n'était pas de précepte, du moins en certains lieux. Pour ce qui regarde la France en particulier, l'obligation de la célébrer ne fut établie qu'au neuvième siècle (l'an 813), par un décret du concile de Mayence, qui fut peu à peu mis à exécution dans toutes les provinces de l'empire français.

La réponse adressée par le pape Nicolas Ier à une consultation des Bulgares, vers le milieu du même siècle, nous apprend que dans l'Eglise romaine, cette fête était depuis longtemps précédée d'une vigile solennèlle et d'un jeûne. Cet usage s'étendit bientôt après à toute l'Eglise, qui l'observe encore aujourd'hui. Vers le même temps, le pape Léon IV établit à Rome l'octave de cette fête, en mémoire de la cessation d'un fléau qui désolait cette ville : c'était un serpent venimeux dont la morsure faisait périr tous ceux qui l'approchaient : le Pape ordonna, à cette occasion, une procession solennelle pour le jour de l'Assomption, dans laquelle on porterait en triomphe une image de la sainte Vierge ; et depuis ce jour, le serpent venimeux ne donna plus aucune marque de sa présence.

Cette fête célébrée depuis longtemps avec beaucoup de solennité en France, comme dans les autres pays de la chrétienté, y est devenue encore plus célèbre depuis l'offrande solennelle que Louis XIII fit de sa personne et de son royaume à la très-sainte Vierge en 1638, en reconnaissance des faveurs qu'il avait reçues de la bonté divine, et particulièrement, en reconnaissance de l'heureuse fécondité de la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. (*Instructions sur les principales fêtes de l'Eglise*, par un directeur de séminaire.)

2. ESPRIT DE CETTE FÊTE.

Le crédit de Marie auprès de Dieu et sa tendresse pour nous sont si bien établis, qu'il s'ensuit naturellement que

c'est pour nous une étroite obligation d'employer tous les moyens qui sont en notre pouvoir pour honorer son incomparable dignité, et pour reconnaître, autant qu'il est en nous, les faveurs inestimables que nous avons reçues, et que nous recevons tous les jours de sa bonté. Douze pratiques différentes nous feront atteindre ce but.

La première est une haute estime de la très-sainte Vierge, la regardant comme la première de toutes les créatures, comme le chef-d'œuvre des mains du Tout-Puissant, et considérant avec un profond respect ses dons, ses prérogatives et ses vertus.

La deuxième est une ferme confiance en elle, implorant son secours dans toutes nos peines, n'entreprenant rien que sous sa conduite et dans l'espérance de sa protection.

La troisième est un amour cordial et constant, nous plaisant à converser avec elle, nous réjouissant de ses perfections, de son bonheur, de ses prérogatives.

La quatrième est un saint empressement pour les actions que nous savons lui être agréables, comme sont l'assistance des pauvres et le salut des âmes.

La cinquième est la reconnaissance pour ses bienfaits.

La sixième est de publier partout ses mérites.

La septième est de lui rendre intérieurement et extérieurement tous les honneurs et les devoirs qu'une tendre dévotion a coutume d'inspirer à ses vrais enfants.

La huitième est de nous imposer en son honneur certaines prières de dévotion, rosaire, chapelet.

La neuvième est de pratiquer quelques mortifications dans les jours que l'Eglise a spécialement consacrés à honorer sa mémoire.

La dixième est d'imiter ses admirables vertus.

La onzième est d'entrer dans les associations établies sous son nom.

La douzième est de travailler continuellement à étendre son culte, à lui procurer de nouveaux hommages et de nouveaux respects. (Le R. P. Poiré, *Triple couronne de la Mère de Dieu.*)

XI. COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE APPLIQUÉ AU SUJET.

Principes spéciaux.

1. CIRCONSCRIPTION DU SUJET.

Le mystère de l'Assomption que l'Eglise célèbre dans la plus solennelle des fêtes en l'honneur de la très-sainte Vierge, en comprend trois : 1° la mort précieuse de la sainte Mère de Dieu; 2° son incorruptibilité dans le tombeau et sa résurrection anticipée; 3° son entrée triomphante dans le ciel. Il sera difficile au prédicateur de traiter ces trois mystères à la fois. D'après l'exemple des meilleurs modèles, il est mieux de circonscrire son sujet à un de ces mystères, ou bien si on ne peut y revenir et qu'on veuille toucher à tout, de passer légèrement sur les deux premiers et de traiter à fond le troisième qui fait proprement l'objet de la fête.

2. INVENTION.

SUR LE MYSTÈRE. Pour le sermon sur la *mort* de la sainte Vierge : 1° Vie de Marie la plus sainte qu'aucune créature ait menée sur la terre; 2° Mort de Marie la plus précieuse qu'il y ait jamais eue entre tous les saints.

Pour le sermon sur sa *résurrection :* 1° Le corps de Marie devait échapper à la corruption, parce qu'il n'avait jamais été souillé de la tache originelle; 2° parce qu'il avait été le temple de la très-adorable Trinité.

Pour le sermon sur son *assomption :* 1° Magnificence du triomphe de Marie; 2° pouvoirs qui lui sont donnés par la très-sainte Trinité.

SUJET MORAL. 1° Bonheur de la mort du juste; 2° vertus qui ont disposé Marie à sa sainte mort, à sa résurrection, à son Assomption. (Lejeune.) Saint usage que nous devons faire de la vie; saint usage que nous devons faire de la mort. (Fénelon.)

3. DISPOSITION.

1. PLAN. Bourdaloue, dont la méthode est toujours si parfaite, sépare les trois parties du mystère, et ne traite que la

dernière : 1° principe de la béatitude de Marie ; 2° pouvoir que Dieu lui donne pour nous secourir.

Du Jarry, dans ses *Essais de Panégyriques*, donne l'exemple du procédé opposé ; il fait entrer dans un seul discours ces trois grandes considérations : 1° incorruptibilité du corps de Marie dans le tombeau ; 2° sa résurrection anticipée ; 3° son exaltation triomphante dans le ciel.

On peut choisir entre ces deux méthodes.

2. CONFIRMATION. Les saints Pères sont ici du plus grand secours. Ils ont résumé la tradition dans leurs écrits, et ce qu'ils nous apprennent jette la plus grande lumière sur les différentes circonstances de ce mystère. Pour l'argumentation et la narration, nous trouvons de beaux modèles dans les prédicateurs modernes, surtout dans Bourdaloue, Bossuet et Fénelon. Nous avons donné ci-dessus des matériaux abondants, afin de fournir à l'orateur tout ce qui est nécessaire pour faire un bon sermon sur la grande solennité de l'Assomption ; ajouter ici, serait se répéter.

4. ÉLOCUTION.

Ce grand sujet doit être traité avec pompe. Nous ne voulons point dire avec le style prétentieux, hautain, inintelligible. La vraie grandeur c'est toujours la simplicité.

Le passage que l'auditoire attend avec transport depuis la veille de cette solennité, c'est le récit du triomphe de la Reine du ciel.

Cette ovation de notre Mère n'est pas comme celle de quelques rares héros auxquels on jette des fleurs aujourd'hui et que l'on conduit demain aux gémonies ; c'est le couronnement de la sainteté pour l'éternité entière ; c'est le terme des destinées humaines, où chacun se voit donnant la main à la divine protectrice, qui entre la première au palais, nous montrant la voie et nous faisant place à ses côtés. Quel sublime sujet ! Dites si les tribunes profanes en ont jamais eu de pareils à traiter?

C'est pourquoi on doit le préparer avec soin, l'écrire. On n'improvise jamais de telles peintures. Il faut avoir vu d'avance dans sa pensée, tout ce qu'il y a d'éclatant dans cette marche pompeuse vers les collines saintes, pour pouvoir en décrire toutes les magnificences.

5. ACTION.

Tout doit être animé dans le maintien de l'orateur en ce beau jour. Qu'il ne porte pas, au milieu du rayonnement de sainte allégresse qui l'entoure, une face morose, un œil fermé, une tête basse, des gestes froids ou saccadés. Quand Moïse eût vu Dieu sur la montagne, il se montra au peuple avec un visage éblouissant. L'orateur a vu le premier cette nouvelle aurore qui se lève : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol?* (Cant., VI, 9) ; qu'il vienne raconter la marche triomphale de l'Epouse des Cantiques avec une douce et sainte joie qui soit sur son front, dans ses yeux et dans le son de sa voix.

La jubilation du prêtre descendra dans le cœur des fidèles ; ils écouteront le récit plein de charmes qui montre le ciel ouvert à la plus pure des créatures ; ils béniront une religion qui a tant d'espérances, et invoqueront avec confiance et amour celle que l'auguste Trinité a proclamée en ce jour Reine du ciel, Reine de la terre, et souveraine protectrice des mortels.

XII. TRAITÉS REMARQUABLES.

SAINTS PÈRES.

SAINT JEAN DAMASCÈNE a deux beaux sermons sur cette fête, l'un : *Oratio de dormitione Beatæ Mariæ Virginis*, où il parle de la sainteté et des mérites qui ont rendu précieuse cette mort ; l'autre : *Oratio de Exaltatione Beatæ Mariæ Virginis*, où il prouve la vérité du mystère de l'Assomption.

SAINT ILDEFONSE est celui des Pères qui a traité le plus amplement ce sujet. Il a laissé sept sermons sur l'Assomption.

ASCÉTIQUES.

LE P. POIRÉ. Ce grand maître de la vie spirituelle n'a rien omis sur ce su-

jet dans son célèbre ouvrage de la *Triple couronne*. (Voy. le traité Ier, c. 11.)

Duquesne. Ses sept méditations sur ce mystère sont bien coordonnées. Le prédicateur y puisera d'excellents matériaux.

PRÉDICATEURS.

Le P. Lejeune. Ce célèbre oratorien a trois bons sermons, *sub diverso respectu*, sur ce mystère ; ils embrassent tout ce qu'on peut dire sur ce sujet : le premier est sur la *mort* de la sainte Vierge; le deuxième sur sa *résurrection*, et le troisième sur son *assomption*.

Bourdaloue. Son sermon sur cette fête est regardé comme un chef-d'œuvre.

Bossuet. Ses deux sermons sur cette matière contiennent de hautes et magnifiques considérations sur l'amour divin, principe de la mort de Marie.

Mgr le cardinal de Villecourt. Ses exhortations sur la sainte Vierge intitulées *Mariana* sont simples, faciles, populaires. Celle de l'Assomption, qui est sur la puissance de Marie, est un bon modèle du genre pastoral.

XIII. PLANS DIVERS.

1° PLANS POUR SERMONS.

1er PLAN.

MYSTÈRE DE L'ASSOMPTION :

PAR RAPPORT A MARIE ET PAR RAPPORT A NOUS.

(Giroust,)

1er POINT. — L'ASSOMPTION DE MARIE EST LE JOUR DE SA GRANDEUR.

Marie reçoit les hommages qui lui sont dus :

1. Dans l'ordre de la nature.
2. Dans l'ordre de la grâce.
3. Dans l'ordre de la gloire.

2e POINT. — L'ASSOMPTION DE MARIE EST LE JOUR DE NOTRE GLOIRE.

Elle nous donne dans Marie :

1. Un guide.
2. Une protectrice.

2e PLAN.

RÉCOMPENSES DE MARIE.

(Perrin.)

1er POINT. — MARIE A MÉRITÉ LA RÉCOMPENSE LA PLUS ILLUSTRE.

Car sa fidélité a été parfaite :

1. Dans son principe.
2. Dans son étendue.
3. Dans sa constance.

2e POINT. — MARIE A REÇU LA RÉCOMPENSE LA PLUS ILLUSTRE.

1. Une mort digne d'envie.
2. Une résurrection glorieuse.
3. Un triomphe éclatant.

3e PLAN.

GLOIRE ET RÉCOMPENSE DE MARIE.

(Ségaud.)

1er POINT. — LA GLOIRE DE MARIE EST LA CONSOMMATION DES GRACES QU'ELLE A REÇUES.

1. Marie reçoit de sa résurrection un éclat extérieur.
2. Un lieu éminent est ouvert à Marie par son Assomption.
3. Un rang distingué est assuré à Marie dans son couronnement.

2e POINT. — LA GLOIRE DE MARIE EST LA RÉCOMPENSE DES VERTUS QU'ELLE A PRATIQUÉES.

1. Une plénitude de gloire récompense la plénitude des mérites de Marie.
2. Une surabondance de gloire récompense la prééminence des mérites de Marie.
3. Le comble de la gloire récompense la singularité des mérites de Marie.

4e PLAN.

PART DE MARIE.

(Reynaud.)

1er POINT. — MARIE A CHOISI LA MEILLEURE PART DANS SA VIE.

1. Marie a vécu détachée du monde.
2. Marie a vécu attachée à Dieu.

2e POINT. — MARIE A POSSÉDÉ LA MEILLEURE PART A SA MORT.

1. Marie meurt sans crainte.
2. Marie meurt sans regret.

5e PLAN.

TRIOMPHE DE MARIE ET DE L'ÉGLISE.

(Sensaric.)

1er POINT. — TRIOMPHE DE MARIE DANS LA GLOIRE DONT ELLE EST COURONNÉE.

1. Elle est reconnue comme mère de Dieu.
2. Marie est récompensée de ses mérites.

2e POINT. — TRIOMPHE DE L'ÉGLISE DANS LA GLOIRE DE MARIE.

1. L'Eglise prend à la gloire de Marie un intérêt sincère.
2. L'Eglise attend des grâces de Marie glorifiée.

6e PLAN.

MORT, RÉSURRECTION, TRIOMPHE DE MARIE.

(Montargon.)

1er POINT. — DIEU RÉCOMPENSE PAR UNE MORT PRÉCIEUSE LA FIDÉLITÉ CONSTANTE DE MARIE.

1. Comme fille.
2. Comme épouse.
3. Comme mère.

2e POINT. — RÉSURRECTION DE MARIE.

1. La tradition croit que Marie est ressuscitée exempte de la corruption du tombeau.
2. La raison insinue que Marie est ressuscitée exempte de la corruption du tombeau.

3e POINT. — TRIOMPHE DE MARIE.

1. Marie reçoit une gloire d'élévation.
2. Marie reçoit une gloire de pouvoir.
3. Marie reçoit une gloire de fonctions.

2° PLANS POUR PRONES ET INSTRUCTIONS FAMILIÈRES.

1er PLAN.

(Matthias Faber.)

DE GLORIOSA DEIPARÆ DORMITIONE.

1. B. Virgo dormivit plena dierum.
2. Præscivit diem mortis.
3. Morienti Christus adstitit et apostoli.
4. Obiit sine dolore.
5. Mors miraculis illustrata.
6. Corpus vitæ redditum.

2e PLAN.

(Carthagène.)

DEMONSTRATIO ASSUMPTIONIS B. V. MARIÆ.

1. Ex sacris scripturis.
2. Ex SS. Patribus.
3. Ex theologis.
4. Ex universali consensu Ecclesiæ.
5. Ex multis rationibus.

3e PLAN.

(Du Jarry.)

1re RÉFLEXION. — INCORRUPTIBILITÉ DU CORPS DE LA SAINTE VIERGE DANS LE TOMBEAU.

2e RÉFLEXION. — SA RÉSURRECTION GLORIEUSE.

3e RÉFLEXION. — SON COURONNEMENT DANS LE CIEL.

4e PLAN.

(S. Liguori.)

1re CONSIDÉRATION. — AVANTAGES DE LA MORT DE MARIE

2e CONSIDÉRATION. — MANIÈRE DONT ELLE ARRIVERA.

5e PLAN.

(Le même.)

1re CONSIDÉRATION. — GLORIEUX TRIOMPHE DE MARIE.

2e CONSIDÉRATION. — ÉLÉVATION DE SON TRONE DANS LE CIEL.

XIV. AUTEURS A CONSULTER.

SAINTS PÈRES ET SAINTS DOCTEURS.

S. JÉRÔME. — In Ep. ad Paulam et Eustochium.
SOPHRONIUS. — Serm. de Assumpt.
S. AUGUSTIN. — 2 Hom. in Evang. huju festi.
— Serm. 83 ex diversis.
S. ILDEFONSE. — 7 Serm. de Assumpt.
S. JEAN DAMASCÈNE. — 2 Orat. de Dormitione B. Virg.
— 1 Orat. de Assumpt.
S. ANDRÉ DE CRÈTE. — 2 Orat. de Dormit. B. V.
Le V. BÈDE. — Serm. de Assumpt.
S. PIERRE DAMIEN. — Serm. de Assumpt. B. V.
S. ANSELME. — De Excellentia B.V., c. 7, 8.
— Homil. de Assumpt.
S. ODILON. — 1 Serm. de Assumpt.
S. AMÉDÉE DE LAUSANNE. — Homil. de B. V. Obitu.
L'EMPEREUR LÉON. — Homil. in Assumpt.
HUGUES DE SAINT-VICTOR. — 4 Serm. de Assumpt.
S. INNOCENT III, pape. — 2 Serm. de eod. fest.
S. BERNARD. — 5 Serm. de Assumpt.
L'abbé GUERRIC. — 3 Serm. de eod. fest.
ALBERT LE GRAND. — 2 Serm.
GUILLAUME DE PARIS. — 2 Serm.
S. THOMAS. — 1 Serm.
DENIS LE CHARTREUX. — 2 Serm.
S. LAURENT JUSTIN. — De exaltation. B. V.
S. BERNARDIN DE SIENNE. — De Assumpt.
— De exaltatione B. V. in gloria.

ASCÉTIQUES.

GINTHER. — Mater amoris, de obitu B. V., consid. 62.
— De Assumpt., consid. 63 et 64.
POIRÉ. — Triple Couronne, t. 1, c. 2.
GRENADE. — Méditat. sur la vie de Notre-Seigneur.
DU PONT. — Médit. 34, 35 et 36.
D'ARGENTAN. — Confér. 26, 27, 28.
NOUET. — Vie de Jésus dans les Saints.
LE VALOIS. — Œuvres spirituelles.
NEPVEU. — Réflex. Chrétiennes.
DUQUESNE. — Grandeurs de Marie.
M. l'abbé VIARD. — Gloires et souffrances de Marie.
M. l'abbé J. B. G. — Méditations sur les fêtes de la sainte Vierge.
M. l'abbé SIMOIS. — Marie, la gloire des femmes chrétiennes.
M. l'abbé GEORGES. — Fêtes de la Vierge Marie.
Le R. P. STOLGER. — Marie sur le trône du ciel.

THÉOLOGIENS.

S. THOMAS. — In Summa.
SUAREZ. — De Mysteriis, disput. 21. de morte et Assumpt. B. Virg.
THÉOPH. REYNAUD. — Dyptica Mariana, Punct, 10.

PRÉDICATEURS.

CARTHAGÈNE. — Homiliæ de sacris arcanis Deiparæ Mariæ, 27.
LANSPERGIUS. — Concio. 6.
MATTHIAS FABER. — Conc. 15.
BIROAT. — 2 Serm.
LEJEUNE. — 1 Serm. sur la mort de la sainte Vierge.
— 1 sur l'Assomption.
LA COLOMBIÈRE. — 2 Serm.
TEXIER. — Id.
FROMENTIÈRES. — Id.
DUNEAU. — 2.
D'ORLÉANS. — 1.
DU JARRY. — Essais de Panégyr., 3 Serm.
— Eloges histor. des Saints, 1 Serm.
Sermons sur tous les sujets. — Une octave entière sur l'Assomption.
MONMOREL. — 1 Homélie.
— 1 Serm.
LAMBERT. — Année Evang. 1 Homélie.
BOURDALOUE. — 2.
RICHARD L'AVOCAT. — 1.
DAMASCÈNE. — Id.
BOSSUET. — 2.
LA ROCHE. — 1.
FÉNELON. — Id.
LA BOISSIÈRE. — Id.
HOUDRY. — Id.
CHARAUD. — Id.
BOURRÉ. — 2 et une octave.
BRETONNEAU. — 1.
MASSILLON. — Id.
PALLU. — Id.
MONGIN. — 1 Serm.
SEGAUD. — Id.
SENSARIC. — Id.
PERUSSEAU. — Id.
SEGUY. — Id.
PERRIN. — Id.
D'ALÈGRE. — Id.
CLÉMENT. — Id.
ELISÉE. — Id.
LATOUR. — Id.
DE MAROLLES. — Id.
FELLER. — Id.
FOSSARD. — Id.
BEURRIER. — Id.
Le P. RICHARD. — Id.
BERGIER. — 2.
DOUCET. — 1.
ROY. — Id.
GUILLON. — Id.
Mgr VILLECOURT. — Id.
M. l'abbé LALANNE. — Id.
M. l'abbé LENOIR. — Id.

RÉPERTOIRES.

SPANNER. — Polyanthea sacra, t. Maria Virgo Deipara.
LABATHA. — Tit. Maria.
LOHNER. — Hyperdulia Mariana.
HOUDRY. — Biblioth. des Prédicateurs.
C. MARTIN. — Panorama des Prédicateurs, t. II, p. 235.

MARIALIA.

PELPRAT DE TEMESVAR. — Stellarium, l. 10.
Le P. NICQUET. — Nomenclator Marianus.

16 MAI.

LE SAINT ROSAIRE — SERMON | LE CHAPELET — INSTRUCTION

LE SAINT ROSAIRE

(Sermon par le Révérend Père Souaillard.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. 1. — PLAN

Ier POINT. — Institution du Rosaire.

SUBDIVISIONS

1. Institution. | 2. Effets.

IIe POINT. — Excellence du Rosaire.

SUBDIVISIONS

. Prières dont il se compose. | 3. Fruits et grâces qu'il obtient.

N. 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Théologie et liturgie.
IV. Traits historiques.
V. Maximes des saints et des ascétiques.
VI. Comparaisons.
VII. Motifs et moyens.
VIII. Emblèmes.
IX. Figures.
X. Histoire et esprit de cette dévotion.
XI. Indulgences.
XII. Cours d'éloquence sacrée.
XIII. Traités remarquables.
XIV. Plans divers.
XV. Auteurs à consulter.

TEXTE.

Ave, gratia plena. (Luc., 1, 28.

En constituant son Eglise, Notre-Seigneur Jésus-Christ ne l'a pas seulement établie gardienne de ses commandements, il a voulu surtout que le foyer d'amour qu'il a mis en elle se dilatât et rayonnât sans cesse, et que, comme lui, elle sût se faire toute à tous, qu'en un mot elle fût mère. Ah ! certes, M. F., l'Eglise a dignement répondu à la pensée de son divin fondateur. Jamais mère plus qu'elle n'eut pour ses enfants plus de sollicitude et d'amour. Sa tendresse brille surtout dans la multiplicité et la variété des pratiques qu'elle nous propose. Ingénieuse comme le sont toutes les mères, elle sait proportionner les pratiques aux besoins, aux goûts, à l'attrait de chacun. Et ces dévotions ne sont pas des obligations dont l'Eglise veuille nous surcharger, ce sont des moyens qu'elle nous présente pour nous rendre plus facile l'accomplissement des préceptes divins; ce sont

des secours qu'elle offre à notre misère, afin de nous rendre plus doux encore le joug, qui pourtant est déjà si doux, du Sauveur Jésus.

Les pratiques de piété, M. F., sont des secours et des moyens. Et sans parler ici des autres espèces de dévotion, que de richesses dans le culte de Marie! quels plus beaux modèles pour tous les âges, pour toutes les conditions! quel cœur plus tendre et plus compatissant, quel avocat plus puissant près de Dieu son Fils! Oui, c'est vers Marie que l'Eglise aime à diriger le cœur de ses enfants. A toutes les vierges, comme à toutes les âmes chastes, elle parle avec délices de cette Reine des vierges, dont la moindre souillure n'altéra jamais la beauté : *Regina virginum.* A l'âme opprimée dans la tourmente, écrasée par l'affliction, elle rappelle le Calvaire, la croix auprès de laquelle se tenait la Mère de Jésus-Christ : *Consolatrix afflictorum.* Au pécheur écrasé sous le poids de ses fautes, elle montre le cœur de Marie toujours ouvert pour le recevoir, pour le réconcilier avec le ciel : *Refugium peccatorum.* A tous les chrétiens elle présente Marie comme leur secours, comme leur appui, comme le canal le plus riche des grâces du ciel : *Auxilium christianorum.* Aussi, M. F., bien des dévotions ont été instituées en l'honneur de cette Reine du ciel et de la terre. Mais il en est une qui surpasse toutes les autres, parce qu'elle renferme toutes les autres : la dévotion du saint rosaire.

Je viens donc, M. F., vous parler du rosaire, ou, si vous aimez mieux, du chapelet. Humainement parlant, je pourrais craindre que ce seul mot de chapelet n'effarouchât certains esprits et que, pour le plus grand nombre, ce thème n'eût bien peu de charme et d'attrait. Et cependant, M. F., quand un fils se présente à ses frères et à ses sœurs pour leur parler d'une mère bien-aimée, quel que soit son langage, il est toujours bien-venu. Puissé-je l'être ainsi au milieu de vous, puissé-je surtout faire comprendre et goûter par tous cette si belle dévotion du rosaire.

Invoquons avant tout les lumières de l'Esprit-Saint, et saluons Marie : *Ave, Maria.*

1ER POINT.

INSTITUTION DU ROSAIRE.

1re SUBDIVISION. — INSTITUTION.

C'était au commencement du treizième siècle, aux confins de la France, dans le pays du Languedoc. Une vieille hérésie venait de relever la tête et désolait l'Eglise de Dieu. Déjà, pour comprimer l'erreur, pour en arrêter les ravages, les souverains pontifes avaient envoyé de Rome leurs légats, les rois de la terre avaient armé leurs plus vaillants capitaines; mais tous les efforts réunis étaient demeurés jusque-là sans succès. Dieu réservait cette grande œuvre à un de ces hommes qu'il suscite de loin en loin dans les âges, afin de manifester à la terre les trésors de sa toute-puissance et de son amour. L'histoire, M. F., vous a dit le nom de cet élu du Seigneur, vous a raconté les efforts de son zèle, ses rudes et glorieux travaux. Bien des fois déjà Dominique de Gusman avait sillonné en tout sens cette terre désolée par l'erreur, ravagée par la guerre, annonçant à tous la vraie parole de vie, et partout aussi la confirmant par de vrais prodiges; et cependant l'œuvre de Dieu marchait à pas lents. Les Albigeois fermaient les yeux aux prodiges de l'apôtre, tenaient l'oreille fermée à ses paroles de vie, ou plutôt, comme dit le Psalmiste, ils avaient des yeux et ne voyaient pas, des oreilles et ils n'entendaient pas.

Un jour, après l'un de ces combats dont le nom est resté fameux dans l'histoire, Dominique de Gusman répandit aux pieds de Dieu et son cœur et ses larmes, le suppliant avec amour d'appliquer à ces pauvres âmes égarées

une goutte de ce sang précieux répandu par Jésus sur la croix pour le salut de tous. Et cette fois, M. F., ses larmes ne coulèrent pas en vain ; ses prières étaient montées jusqu'au cœur de Dieu; et ce fut Marie qui lui fut députée comme l'ange de la bonne nouvelle : « Sache, ô mon fils, que le moyen dont l'adorable Trinité s'est servie pour le salut de ce monde a été la salutation angélique, qui est le fondement du Nouveau Testament. Si donc tu veux vaincre les cœurs endurcis, prêche mon rosaire. » Vous avez entendu, Dominique; le ciel vous a choisi pour être le champion de sa cause, le conquérant pacifique de ces âmes; elle-même, la Vierge puissante, vous a armé son chevalier; elle-même vous a donné l'épée mystérieuse qui doit terrasser votre ennemi. Allez, noble et saint chevalier, allez au nom de votre Dame à la conquête de ces âmes dont le salut est si cher : avec ce rosaire, vous serez plus puissant que Montfort et ses braves et toute l'armée des croisés; avec votre rosaire, vous terrasserez le démon, vous dessillerez les yeux et toucherez les cœurs!

Et comment vous dire en effet le succès de ses prédications? Il faut lire les naïves légendes du temps pour croire à tous les prodiges merveilleux, à tous les miracles opérés par saint Dominique au nom du saint rosaire. Ce n'était plus sur une terre aride qu'il jetait la divine semence; l'erreur était vaincue, les ténèbres étaient dissipées; et ces âmes, hier encore endurcies dans le mal, se pressaient sur ses pas, invoquaient avec lui Marie du Saint-Rosaire, et réconciliées avec Dieu, rentraient heureuses dans le sein de l'Eglise. L'histoire porte leur nombre à plus de cent mille familles.

Mais ce n'était pas assez pour Marie que d'avoir rendu à l'Eglise de son Fils cette petite partie de son troupeau. Tous les hommes ne sont-ils pas enfants de Marie? Du haut de sa croix, Jésus-Christ ne nous a-t-il pas tous légués à son amour, et ne nous appelle-t-elle pas tous avec son cœur de mère? Et puis n'y a-t-il pas partout l'erreur à combattre, les ténèbres à dissiper, la grâce des bénédictions à répandre? Aussi Marie ne voulut pas que ce petit coin de terre fût seul privilégié de cette douce pratique du rosaire; elle voulut que le monde entier partageât cette faveur, et alors elle donna à saint Dominique la pensée de perpétuer son œuvre, de laisser après lui d'autres lui-même qui propageassent par toute la terre, jusque dans les contrées les plus éloignées, la clémence de Jésus et de Marie.

Vous savez, M. F., l'histoire de cette grande famille de prêcheurs. Il n'est pas de chemin sur cette terre que quelques-uns de ses membres n'aient foulé; il n'est pas de pays où ils n'aient laissé des traces de leur passage; il n'est pas de peuplade sauvage si enfoncée dans ses forêts, si reculée vers les pôles, qui, un beau jour, n'ait vu apparaître un de ces frères pérégrinants, tenant d'une main la croix de Jésus et de l'autre le rosaire de Marie. Et que pouvaient-ils dire, ces nouveaux apôtres, à toutes ces peuplades barbares? Ils leur parlaient d'une mère, d'une mère tendre, compatissante et surtout puissante sur le cœur du grand Dieu; et ces peuples sauvages les écoutaient avec amour, comme on écoute toujours quiconque parle d'une mère, et c'était par la connaissance et par l'amour de Marie qu'ils amenaient les âmes à l'amour de Dieu; c'était, en un mot, par le rosaire qu'ils leur prêchaient l'Evangile.

Dès lors, M. F., le rosaire était devenu le pendant de la croix; dès lors nulle part ne s'éleva un autel au vrai Dieu sans qu'aussitôt, à côté, ne

s'élevât aussi un autel à Marie. Ah! qui dira les prières qui ont résonné sous les voûtes de ces sanctuaires! que de cœurs souffrants s'y sont épanchés! Tous les âges, tous les rangs, tous les sexes s'y rendaient à flots pressés. Les jeunes filles, ô Marie! venaient vous y demander ces vertus qui parent si bien leur âge, et dont vous êtes le plus pur modèle; les mères venaient vous y prier pour leurs enfants, et déposaient dans votre cœur de mère tout ce que le leur renfermait de joie, de sollicitude, d'espoir et de crainte pour l'avenir. Le pauvre, en vous priant, ô Marie! n'avait plus de murmure; car il songeait à ce Dieu qui, lui aussi, a voulu être pauvre pendant trente-trois ans sur la terre; car il songeait à vous, auguste fille des rois, qui avez voulu être l'épouse d'un pauvre charpentier, d'un obscur artisan, la mère de Celui qui n'avait pas où reposer sa tête. Les grands du monde aussi, les rois, venaient se reposer à vos pieds, ô Marie! de la sollicitude des affaires, du fardeau des grandeurs. Le pécheur même y venait chercher un appui contre les remords de sa propre conscience. Tous, quand ils avaient contemplé votre sourire de vierge, votre regard de mère, quand ils avaient égrené leur rosaire, s'en allaient le cœur moins lourd, l'esprit plus calme, le front moins soucieux, plus forts contre eux-mêmes et plus résignés à toutes les épreuves de la vie. O sanctuaire béni! soyez toujours l'objet de notre amour, de notre respect et de notre piété!

2e SUBDIVISION. — EFFETS.

Le ciel, M. F., réservait à la dévotion du saint Rosaire des preuves visibles de sa protection. Au seizième siècle, l'islamisme, cette religion du sabre et de la volupté, lançait sur l'Europe ses phalanges innombrables et menaçait notre vieux monde d'une ruine complète. L'Eglise qui, par-dessus tout est la mère des sociétés humaines, ne pouvait rester indifférente à de si grands dangers. Alors sur le trône de saint Pierre siégeait un des enfants de saint Dominique, l'illustre saint Pie V. A sa voix les défenseurs de la foi et de la liberté chrétiennes courent tous aux armes et s'avancent pour repousser cet orage de l'Asie. Ils étaient bien faibles sans doute, un à peine contre cent. Oui! mais ils avaient à leur tête la Mère du Dieu des armées; son rosaire était leur drapeau, leur étendard et leur égide; et, quelques jours après, l'Europe enregistrait à la suite de toutes ses gloires une gloire plus brillante que toutes les autres : la fameuse victoire de Lépante, remportée sur les Turcs. Un siècle après, l'ennemi reparut encore, il vint même poser sa tente jusque sous les murs de Vienne; mais l'Eglise, qui n'avait pas oublié sa première victoire, n'avait pas oublié non plus le patronage auquel elle la devait. De nouveau Marie est invoquée, et cette fois le Turc se voit poussé pour toujours, par l'épée de la catholique Pologne, dans ces contrées que Dieu a pour un temps livrées au plus abject comme au plus vil esclavage.

C'est alors que l'Eglise institua la fête du Saint-Rosaire, que nous célébrons aujourd'hui, et que célèbre avec nous tout le monde catholique. A cette occasion aussi furent instituées toutes ces confréries du Rosaire, disséminées sur toute la surface du monde; et les chrétiens ont bien dignement répondu aux invitations, à l'appel de notre mère l'Eglise. Depuis lors, le chapelet est entre les mains de tout le monde; depuis lors, le chapelet est la joie de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les sexes, des

hommes comme des femmes, des savants comme des ignorants, des petits comme des grands.

Après cela laissons l'impie sourire de pitié quand il voit un chapelet. Eh que nous fait son mépris, à nous qui sommes les frères des saints! Que nous fait son mépris, quand nous avons pour nous l'exemple de tous nos frères les saints du ciel! Eh! que nous fait le mépris de ces prétendus esprits forts, à nous enfants de l'Église, quand nous avons pour nous l'invitation, l'appel de notre mère l'Eglise? Et puis de quoi n'ont-ils pas ri, ces prétendus esprits forts? ils ont bien ri de Dieu.

Je vous ai montré, M. F., l'institution du saint Rosaire; j'arrive maintenant à son excellence.

IIe POINT.

EXCELLENCE DU ROSAIRE.

1re SUBDIVISION. — PRIÈRES DONT IL SE COMPOSE.

Et d'abord, M. F., parlerai-je des prières qui composent le Rosaire? Nulle bouche humaine ne pourra jamais dire ce qu'il y a de beau, de sublime et de divin dans cette oraison dominicale, que les apôtres eux-mêmes recueillirent des lèvres de Jésus : « Notre Père, qui êtes aux cieux! » Jamais bouche humaine ne pourra dire non plus tout ce qu'il y a de beau, de sublime et de divin dans ce salut de l'archange qui vint annoncer la libération de la terre, où sont narrées dans le langage du ciel toutes les gloires de Marie, toutes ses grandeurs, toute sa puissance. Ici, je n'ai qu'un mot à dire : c'est que l'homme, en répétant ces belles paroles, n'est qu'un écho qui renvoie au ciel ce que le ciel a laissé tomber jusqu'à lui. Et le ciel, M. F., pourrait-il être fermé à ces prières? Le ciel n'est-il pas leur source, leur patrie?

J'arrive donc tout de suite à l'économie de ces prières. Vous le savez, le Rosaire se compose de quinze *Pater*, suivis chacun de dix *Ave Maria*, ou autrement de quinze dizaines. Ce serait déjà, M. F., une pratique fort louable que la seule récitation de ces divines prières. Mais, afin qu'on en retirât plus d'avantages encore, saint Dominique a voulu que l'âme chrétienne ajoutât la prière mentale à la prière vocale; il a voulu qu'elle suivît partout, dans les différentes phases de la vie, le sauveur Jésus et sa sainte Mère par une méditation; et, afin de rendre cette pratique plus facile, on a divisé les différents mystères de Jésus et de Marie en trois classes différentes : mystères *joyeux*, mystères *douloureux* et mystères *glorieux*. Retenez bien, M. F., cette division : c'est sur elle que roule toute l'économie du Rosaire.

1° Or, dites-moi quel plus beau thème de méditation peut être offert à la piété du chrétien! Il suit pas à pas le Sauveur Jésus depuis le jour où, pour racheter sa créature, il quitte le séjour de sa gloire, jusqu'au moment où, après trente-trois ans de souffrances et d'amour, il retourne à la droite de son Père. Ce sont d'abord les mystères joyeux qui nous représentent le Verbe dans son incarnation et dans son état d'enfance; un Dieu, pour nous racheter, un Dieu, pour nous ouvrir le ciel, pour effacer la tache

qui pèse sur toute l'espèce humaine, se livre lui-même aux coups de la justice de son Père; il se charge d'anathèmes, il revêt notre nature, toutes les misères de notre pauvre humanité; il se fait chair : *Et caro factum est.* Avant de sortir du sein de sa mère, où il a pris un corps et une âme semblables aux nôtres, il commence déjà sa mission d'amour : il visite son précurseur saint Jean-Baptiste, celui qui doit l'annoncer au monde, et par cette visite, il le purifie de la souillure originelle; puis, au jour de sa naissance, il choisit pour palais une étable, un peu de paille de la crèche des animaux, et pour premiers adorateurs quelques pauvres pâtres. Fidèle à la loi, il se présente au temple comme le dernier des hommes, pour se racheter par une offrande. Puis, à l'âge de douze ans, nous le retrouvons dans le temple au milieu des docteurs l'écoutant et étonnés de la sagesse de ses discours et de la profondeur de ses réponses.

2° Dans la seconde série se déroulent les mystères douloureux. Là, c'est un Dieu qui, pour expier nos péchés, souffre des douleurs immenses et des opprobres infinis. Au jardin des Oliviers, son âme est triste jusqu'à la mort, une sueur d'eau et de sang ruisselle sur tous ses membres; le calice qu'il doit épuiser se présente à lui, et, dans l'angoisse de son âme, il s'écrie : « Mon Père! que ce calice s'éloigne de moi; mais pourtant que votre volonté, non la mienne, soit faite. » Bientôt arrive le traître : il est vendu aux Juifs; on enchaîne l'innocente victime, on la traîne devant les tribunaux; le Sauveur est condamné à être flagellé; des verges furieuses tombent sur son corps adorable, une couronne d'épines s'enfonce sur sa tête, un lambeau de pourpre est jeté sur ses épaules, une énorme croix pèse sur lui; et, chargé de cet ignominieux fardeau, on le traîne, lui faible, chancelant, tombant à chaque pas, jusque sur le haut de la montagne, au milieu des huées, des vociférations et des blasphèmes de la multitude. Là, d'énormes clous attachent au bois ses pieds et ses mains; on l'élève sur la croix entre deux scélérats : il remet son âme à Dieu son Père, il prie pour ses bourreaux, puis il expire.

3° Enfin, dans la troisième série, ce sont les mystères glorieux. La résurrection de Jésus-Christ, son triomphe sur la mort, son ascension au ciel, où, selon sa promesse, il va retenir une place aux siens, à ses amis; puis la descente du Saint-Esprit sur les apôtres et toutes les merveilles qui l'accompagnèrent et la suivirent.

Puis, à côté des mystères de Jésus, se déroulent parallèlement les mystères de sa sainte Mère, comme les cinq mystères de joie, de souffrance et de gloire. C'est l'Annonciation, où l'Ange vient lui dire qu'elle sera Mère de Dieu, et par conséquent libératrice des hommes; c'est la visite à Elisabeth, où elle va faire part à sa cousine des miséricordes d'en haut, des effets de la grâce sur elle-même; puis l'enfantement dans une pauvre étable; sa Présentation au temple comme la plus simple femme de Judée, et sa joie quand elle retrouve Jésus-Christ au milieu des docteurs dans le temple. Puis viennent les douleurs qui passèrent et repassèrent sur son cœur, toutes les affreuses tortures pendant la grande infamie du Calvaire. Enfin son Assomption glorieuse au ciel et son couronnement à la droite de son divin Fils.

Par le peu que je viens d'en dire, vous comprenez déjà que le Rosaire n'est plus une prière monotone; c'est l'ensemble de la religion, c'est le

tableau le plus saisissant de ce que Jésus-Christ a fait pour nos âmes, pour les arracher de l'abîme, pour les porter au ciel; c'est le mémorial de toutes ses merveilles; et la méditation de chaque jour grave tout cela dans notre cœur et dans notre esprit.

2e SUBDIVISION. — FRUITS DE GRACE QU'IL NOUS OBTIENT.

Et cependant, M. F., cet avantage n'est pas le seul qu'on recueille du saint Rosaire. Il est encore pour le chrétien une chaire d'où découlent les leçons les plus sublimes, les enseignements les plus pratiques pour notre acheminement, pour notre direction vers le ciel. Vous le savez, l'homme n'a pas été mis sur la terre pour s'y reposer, pour s'y endormir dans la mollesse et l'indolence. Ici-bas notre tâche est toute de labeur, de combat. Quand Jésus-Christ s'est abaissé vers nous, il nous a trouvés gisant à terre, enchaînés, garrottés par le démon. Or, qu'a-t-il fait? Par son sang répandu au Calvaire il a brisé nos chaînes, puis il nous a relevés, il nous a remis sur nos pieds. Après nous avoir revêtus de son armure de grâce, il nous a dit : « En avant! vous pouvez désormais mieux combattre; si vous remportez la victoire, mon bonheur sera le vôtre pour toute l'éternité. Moi aussi, ajoute Jésus, j'ai combattu, et si comme moi vous voulez vaincre, imitez-moi, marchez sur mes pas, faites ce que j'ai fait. »

Or, M. F., c'est dans le Rosaire que sont résumées toutes les vertus de Jésus, toutes les vertus de Marie, sa plus parfaite copie; et c'est par la méditation de ses vertus que le chrétien se façonne à la guerre qu'il doit supporter, livrer et soutenir sur la terre; guerre de tous les jours, de tous les instants du jour. Trois ennemis se dressent devant nous, terribles et acharnés : le *démon*, la *chair* et le *monde*.

1° Le démon, esprit d'orgueil, nous jette ces pensées de gloire, d'ambition, d'exaltation, de domination. Etre grand, c'est tout! Etre grand, libre du joug de toutes les lois, écrasant tout ce qui nous gêne, voilà le vrai bonheur, dit le démon. Puis une autre voix encore plus éloquente que la sienne, la voix de la chair vient nous dire : Passer ces jours ici-bas, suivant mollement le courant de la vie, bercés par de doux rêves, sans autre loi que le plaisir, sans autre règle que les caprices de l'imagination, voilà le vrai, le suprême bonheur! Et, au milieu de ce double assaut, le monde se présente à nous avec ses folies, ses joies, avec l'amour de la matière, avec sa soif du présent, ses doutes, ses incertitudes de l'avenir. Eh! mon Dieu! que voulez-vous que fasse, en proie à tant de luttes, à tant de sophismes, à tant de fascinations, que voulez-vous que fasse l'homme, ce frêle roseau que le moindre souffle agite, que le moindre choc fait tomber? Ah! je vous l'ai déjà dit : qu'il suive le divin modèle, qu'il marche sur les pas de Jésus, qu'il fasse ce que Jésus a fait.

Or, qu'a fait Jésus contre le démon? Contre le démon, M. F., Jésus-Christ nous a donné un bel exemple : exemple d'humilité dans son Incarnation, exemple de charité dans sa visite à sainte Elisabeth, exemple de pauvreté dans sa naissance à Bethléem, exemple de soumission à la loi dans sa présentation au temple, exemple de zèle pour la gloire de Dieu son Père dans ses discours au milieu des docteurs.

2° Contre la chair : au jardin des Oliviers, exemple de la résignation; dans

la flagellation, exemple de la patience; exemple de la mortification de l'esprit et de la volonté dans le couronnement d'épines, dans le port de sa croix; exemple de la persévérance jusqu'à la fin dans sa mort sur le Calvaire : *Exemplum dedi vobis.*

3° Enfin, contre le monde : Jésus-Christ fortifie notre foi par sa résurrection; notre espérance, par son ascension au ciel; notre charité, par l'effusion de l'Esprit-Saint; et, par l'Assomption glorieuse de Marie, par son couronnement dans le ciel, il nous avertit que, si comme lui nous faisons le bien sur la terre, si nous vivons saintement comme lui, nous serons un jour, nous aussi, enlevés au ciel et couronnés de la récompense éternelle : *Exemplum dedi vobis.*

Or, je vous le demande, si l'homme suit ce divin modèle, qui pourra jamais l'arrêter, le faire choir? Ah! que le démon, que la chair et le monde multiplient tous leurs efforts, l'homme est à tout jamais invincible s'il marche sur les pas de Jésus! Il vivra de la vie de Dieu sur la terre, de cette vie de force, de joie et de bonheur, et il vivra de sa joie dans le ciel pour toute l'éternité.

Mais, me direz-vous, ce n'est pas assez de connaître le remède, d'être persuadé même de son efficacité : une pauvre créature pourra-t-elle jamais parvenir à la pratique de ces vertus qui lui sont si pénibles, si âpres et, disons le mot, si barbares? Eh! non, M. F., je le sais comme vous, l'homme abandonné à lui-même, à sa propre force, ne peut rien pour le bien; mais je sais aussi qu'avec l'aide de Celui qui règne au ciel comme maître absolu, avec l'aide de Celle qui siége à la droite de Jésus, et que votre bouche salue du nom de Mère de Dieu, de Vierge puissante, avec son aide et son appui l'homme est invincible. Et voilà pourquoi, en même temps que son esprit s'éclaire par la méditation, en même temps que sa volonté se fortifie dans le bien par la méditation des vertus de Jésus et de Marie, sa poitrine s'entr'ouvre et laisse échapper un grand cri de tendresse, d'instance et de supplication mille fois répété : « Notre Père, qui êtes dans les cieux... que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour... » Puis : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous... Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il! »

Or, vous le savez, vous tous qui êtes pères, vous aussi qui êtes mères, vous le savez, si la parole d'un fils reste toujours à la porte du cœur de sa mère sans y entrer. Vous le savez, si l'oreille du père, si l'oreille de la mère reste toujours fermée aux cris d'instance, de tendresse ou de supplication de leurs enfants!

Résumons donc, M. F., et concluons. Méditation des principaux mystères de la vie de Jésus-Christ et de la vie de sa sainte Mère. Application à notre conduite des vertus de Jésus et des vertus de Marie. Prière pour demander à Dieu ces vertus de Jésus et de Marie. Quelle est admirable la trilogie du Rosaire! Il faudrait, M. F., bien des discours pour vous la développer pleinement, et encore, après bien des discours, nous n'aurions rien dit sur le Rosaire; vous le voyez, c'est toute la religion chrétienne, c'est tout son dogme, c'est toute sa morale.

Après cela, M. C. F., ai-je besoin de bien des instances pour vous rendre

chère cette belle dévotion du Rosaire? et chacun de vous ne comprend-il pas l'immense avantage qu'il peut en retirer, puisque nous y trouvons les articles de notre foi, les divins exemples de la charité et les gages de notre espérance. Et quel prix ajoute à cette dévotion la protection que nous obtenons de Marie par la méditation journalière de ses mystères et de ceux de son divin Fils!

Donc, M. F., effeuillons souvent, effeuillons cette magnifique couronne de roses en l'honneur de Marie. Donc, qui que nous soyons, répétons-lui souvent cette prière qui la comble de joie : Je vous salue, Marie. Et le sourire de notre Mère répondra toujours à nos prières, et ses vertus, comme un parfum, descendront dans notre cœur pour le fortifier et l'embaumer; et, comme on le disait naïvement au moyen âge, Marie cueillera sur nos lèvres une rose fraîche et pure chaque fois qu'elle s'ouvriront pour dire l'*Ave Maria!* Et ne craignons pas que la répétition de cette même prière devienne fastidieuse à son cœur : une reine ne s'ennuie jamais de ces mille et mille vivats qui saluent son passage; une mère ne s'ennuie jamais d'entendre dire à ses enfants qu'elle est belle, qu'elle est bonne, qu'ils l'aiment et la vénèrent; car, comme on l'a si bien dit, l'amour n'a qu'une parole, et en la disant toujours on ne se répète jamais.

LE CHAPELET

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(par M. l'abbé Brunet, chanoine et vicaire général de Limoges.)

PLAN

Ire CONSIDÉRATION.

CETTE DÉVOTION EST VÉNÉRABLE DANS SON ORIGINE.

Subdivisions

1. Antiquité de cette origine.
2. De son institution régulière.

IIe CONSIDÉRATION.

CETTE DÉVOTION EST SAINTE DANS SON OBJET.

Subdivisions

1. Elle glorifie Jésus-Christ.
2. Elle honore Marie.
3. Elle sanctifie nos âmes.

IIIe CONSIDÉRATION.

CETTE DÉVOTION EST ÉDIFIANTE DANS SA PRATIQUE.

Subdivisions

1. Elle n'est pas monotone.
2. Elle produit des fruits de salut.

TEXTE.

Ave, Maria

M. C. F., parmi les pratiques de dévotion qui se rattachent au culte de Marie, il en est une gracieuse, populaire entre toutes, universelle, qui doit particulièrement attirer notre attention ; je veux parler de la récitation du chapelet. Cette dévotion vous est familière sans doute; mais je veux aujourd'hui, en vous la faisant mieux connaître, vous porter à l'aimer davantage et à la pratiquer avec plus d'exactitude. Et afin d'y parvenir, je vous montrerai comment cette dévotion du chapelet est 1° *vénérable dans son origine*; 2° *sainte dans son objet*; 3° *édifiante dans sa pratique.*

Ire CONSIDÉRATION.

CETTE DÉVOTION EST VÉNÉRABLE DANS SON ORIGINE.

1re SUBDIVISION. — ANTIQUITÉ DE CETTE ORIGINE.

L'origine du chapelet est d'abord vénérable à cause de son antiquité. M. F., toutes les fois qu'une pratique de dévotion est universellement pratiquée dans l'Eglise, et qu'elle y produit des fruits abondants de salut et de vie, on peut être sûr qu'elle a des racines profondes dans le passé et que, pour en trouver le principe, il faut remonter ordinairement bien plus haut que son institution. Elle est pareille à ces arbres séculaires qui portent d'autant plus haut dans les airs leurs sommets et leurs fruits qu'ils ont poussé plus profondément leurs racines dans les entrailles du sol pour y puiser la sève féconde qui les nourrit.

Pour découvrir la première trace de la dévotion du chapelet, il faut remonter à ces temps glorieux, à ces temps d'héroïque mémoire où l'Eglise, à peine naissante, était décimée par le fer des persécutions. Les historiens de ces premiers temps nous racontent qu'à l'époque des persécutions des Néron et des Dioclétien, lorsque la profession de la foi chrétienne était un prélude et un gage assuré du martyre, les premiers chrétiens, saintement jaloux d'imiter le sacrifice et l'immolation de notre divin Sauveur Jésus-Christ, allaient à la mort avec enthousiasme, et se présentaient dans l'arène sanglante des amphithéâtres des Césars parés comme pour une fête. Alors, comme toujours depuis, la pureté, l'innocence se trouvaient particulièrement courageuses en présence du combat, et l'héroïsme des jeunes vierges en présence du supplice dépasse tout ce que la mémoire de ces temps glorieux nous a laissé de plus admirable et de plus beau. Ces jeunes vierges marchaient au martyre vêtues d'une robe blanche, touchant symbole de leur innocence; sur cette robe blanche elles portaient un manteau bleu dont la couleur céleste et royale à la fois était l'emblème de leur puissance, et la pieuse tradition ajoute que leurs longs cheveux étaient ramenés sur le front par une couronne de grains de corail qui leur servait à la fois de réseau et d'ornement : vêtement, vous le voyez, simple, modeste et glorieux à la fois, vêtement de la dernière fête, qui était la parure nuptiale de ces chastes épouses de Jésus-Christ, prêtes à expirer sur les chevalets ou à être déchirées par la dent des tigres ou des lions. Le jour où s'accomplissaient ces sanglantes exécutions était pour tous les chrétiens un jour de gloire et un jour de deuil. Ils se retiraient dans les profondeurs des catacombes, et là, ils priaient pour les martyrs qui allaient être immolés. Mais le soir, quelques saintes femmes sortaient, à la faveur des ombres, de ces souterrains profonds, et achetaient à prix d'or, des soldats qui veillaient à la porte de l'amphithéâtre, le droit d'entrer dans l'arène déserte; puis elles recueillaient avec un soin religieux les saintes reliques des martyrs pour leur donner d'honorables sépultures. Elles épongeaient avec soin le sol imbibé de leur sang, et quelquefois il arrivait de trouver de longues tresses de cheveux mouillées de sang auxquelles étaient encore enlacées les pieuses couronnes de grains de corail. Alors, disent les historiens, elles recueillaient ce pieux trésor et le rapportaient dans les catacombes; on suspendait ces couronnes aux colonnes du temple sacré, et il arrivait souvent de les distribuer aux fidèles. La tradition ajoute que les âmes pieuses comptaient sur ces couronnes autant de prières qu'il y avait de grains. Vous le voyez, M. F., c'est là évidemment la primitive origine du chapelet. Il n'en est pas de plus sainte et de plus touchante, et il faut dire de plus gracieuse et de plus poétique.

2e SUBDIVISION. — DE SON INSTITUTION RÉGULIÈRE.

Je ne suivrai pas maintenant les traces diverses de la dévotion du chapelet à travers l'obscurité des âges. Tous les écrivains sacrés s'accordent à dire qu'évidemment, dès le premier siècle, la piété des fidèles envers vous, Marie, dut s'imposer soit par vœu, soit par tout autre motif, un certain nombre de salutations adressées à la Reine des cieux. Quoi qu'il en soit, l'honneur de cette institution, telle qu'on la pratique aujourd'hui, revient au bienheureux saint Dominique.

Il faut vous dire à quelle occasion le chapelet fut institué par ce grand saint.

C'était au commencement du treizième siècle. L'Eglise, déchirée par l'hérésie des siècles précédents, commençait à réparer ses pertes, à cicatriser ses plaies; mais elle était douloureusement affligée par l'indifférence d'un grand nombre de chrétiens de ce temps, dont l'ignorance faisait quelquefois tout le crime, et qui, à cause de cette ignorance profonde, se laissaient gagner par les sectateurs de l'hérésie. Les liens de la discipline étaient partout relâchés, et l'Eglise gémissait profondément au milieu de toutes ces douleurs, lorsque Dieu envoya un homme de génie, un grand saint, un de ces hommes d'élite qui apportent à l'Eglise des secours égaux à ses besoins. Cet homme fut saint Dominique. Il ne fut pas seulement l'honneur de l'Eglise et la gloire du christianisme, il fut aussi le plus grand homme de son siècle. Saint Dominique, qui savait que Dieu se sert des instruments les plus faibles, des moyens les plus humbles pour opérer les plus grandes choses, avait conçu le projet d'entreprendre une sorte de croisade de prédication pour confondre l'hérésie et réveiller les chrétiens de l'indifférence profonde où ils étaient ensevelis. Il résolut, pour être aidé par le secours du ciel dans cette pieuse entreprise, de prescrire aux fidèles la récitation de quelques prières adressées à Marie, et il voulut que chacune de ces prières fût accompagnée de la méditation d'un mystère qui se rapportât en même temps à la vie de notre divin Sauveur et à la vie de la sainte Vierge. Le nombre de ces prières fut fixé : une dizaine de salutations angéliques adressées à la Reine des cieux et répétées quinze fois pendant la méditation des mystères joyeux, douloureux et glorieux de Marie. Cette dévotion fut appelée d'abord *le Rosaire*, soit, nous dit un pieux écrivain, parce que Marie est la rose mystique qui remplit l'Eglise des parfums de la plus pure suavité; soit, en effet, parce que cette collection de mystères était un parterre de rosiers qui exhalait les plus doux parfums. Plus tard cette dévotion fut appelée *chapelet*, d'un vieux mot français, *chapel*, d'où nous avons fait chapeau, mot qui alors signifiait couronne, diadème; de sorte que le chapelet est comme la couronne, le diadème de Marie.

Telle est l'origine du chapelet, telles sont ses traces dans le passé, tels sont la date et l'objet de son institution.

II^e^ CONSIDÉRATION.

CETTE DÉVOTION EST SAINTE DANS SON OBJET.

Vous voyez déjà, M. F., que cette dévotion si vénérable dans son origine est encore sainte dans son objet. Saint Dominique se proposait de graver profondément dans la mémoire des fidèles la pensée des saints mystères de notre rédemption; il voulait que cette méditation développât à chaque instant dans leur âme des pensées de retour vers Dieu et de confiance dans sa miséricorde infinie; il voulait surtout, par la méditation de ces grands mystères, nourrir l'esprit et captiver facilement l'attention qui se serait peut-être fatiguée sans cela dans la continuité et la répétition de la même prière. De sorte, M. F., que, pour répondre à l'intention du saint fondateur et aux

intentions de l'Eglise qui s'empressa d'adopter son institution, lorsque nous récitons le chapelet, nous devons nous proposer trois choses : *glorifier* Jésus-Christ, *honorer* Marie et *sanctifier* notre âme.

1re SUBDIVISION. — ELLE GLORIFIE JÉSUS-CHRIST.

Glorifier Jésus-Christ : nous unissons, en récitant cette prière, nous unissons notre voix à la grande voix de l'Eglise qui glorifie son Chef divin. Et, M. F., pourrions-nous le glorifier davantage que par la méditation des grands mystères qui ont distingué sa vie dans ce monde? La récitation du chapelet nous conduit successivement par la pensée, en même temps que notre parole pieuse prononce la sainte prière, sur les théâtres différents où se sont accomplis les glorieux mystères de notre rédemption.

2e SUBDIVISION. — ELLE HONORE MARIE.

Nous voyons d'abord Marie, humble, modeste et pieuse dans l'humble retraite de Nazareth, au moment où l'archange Gabriel, messager d'une magnifique annonciation, vient lui dire qu'elle est appelée à la dignité éminente de Mère de Dieu. Nous la contemplons dans son recueillement, dans son abnégation, son obéissance ; puis nous la suivons pas à pas au temple où, se soumettant à la loi, elle va se purifier comme les femmes d'Israël, comme si elle avait contracté leurs souillures. Nous la voyons ensuite dans le temple de Jérusalem, où elle retrouve son divin Fils après trois jours de longues sollicitudes. Puis nous méditons les mystères douloureux où son cœur maternel a passé par tous les crucifiements; nous voyons son divin Fils dans le jardin des Oliviers. Plus tard nous le voyons sous les coups sanglants de la flagellation; et, quoique l'Evangile n'en dise rien, sa sainte Mère était là, elle était là présente à ce spectacle douloureux, et elle a vu son divin Fils sous les épines qui meurtrissaient son front, elle l'a vu mis en parallèle avec de vils malfaiteurs; elle n'a pu arriver jusqu'à lui, le presser sur son sein, le dérober à tant d'ignominie ; mais elle a tout vu ; tout entendu, tout souffert. La mère n'a pas succombé à ses douleurs, parce que l'amour est plus fort que la mort.

Après ses douleurs, nous la voyons transfigurée dans la gloire ; nous la contemplons sur son lit de douleurs, où elle meurt bien moins par l'infirmité de l'âge et la violence de ses douleurs que par la violence de son désir et de son amour, pour rejoindre son divin Fils. Nous la contemplons sur son trône de gloire où elle règne au plus haut des cieux. Enfin, chacune de ces méditations nous unit à Marie, nous identifie avec elle, fait participer notre vie à sa vie par la mystérieuse essence de la prière et de la bénédiction.

3e SUBDIVISION. — ELLE SANCTIFIE NOS AMES.

Oh! M. F., pratiquez avec piété et amour, pendant ce mois consacré à Marie, la pieuse dévotion du chapelet; portez toujours sur vous la sainte couronne de Marie, et le soir, aux heures du recueillement et de la prière, et ici dans ce saint temple, au moment où nous nous réunissons pour vénérer Marie, pour honorer tous ses mystères, eh bien! récitez cette sainte

prière. Soyez fidèles à cette sainte pratique, ne vous en départez jamais, quoi qu'en puisse dire le monde, quoiqu'il lui arrive souvent de laisser tomber un sourire presque dédaigneux sur ce qu'il appelle l'humilité, la simplicité, la monotonie d'une pareille dévotion. Oui! il est même quelques fidèles qui accusent la dévotion du chapelet et la continuité de ses mêmes prières de monotonie. Ah! je vais vous montrer tout à l'heure combien cette monotonie est sublime, combien elle est glorieuse et quel sens profond elle exprime.

IIIe CONSIDÉRATION.

CETTE DÉVOTION EST ÉDIFIANTE DANS SA PRATIQUE.

1re SUBDIVISION. — ELLE N'EST PAS MONOTONE.

Mais, d'ailleurs, j'admets qu'elle soit monotone; et je dis que, s'il en était ainsi, il faudrait le reconnaître, cette prière aurait une grâce de plus, car sa monotonie serait le langage de l'humilité. M. F., l'orgueil est un poison bien subtil, et ce poison subtil pourrait aisément se glisser jusque dans nos prières, s'il nous était permis d'en varier constamment les formules. L'esprit, trop attentif à la variété de ce langage, les appliquerait tous les jours nouvelles, tous les jours diverses, tous les jours multipliées, à la même prière, et pourrait aisément s'égarer dans les pensées, pourrait distraire le cœur de son oraison; et alors le chrétien ne prierait plus que des lèvres, et son esprit et son cœur flotteraient dans une sorte d'océan de vanité. Oh! j'aime bien mieux que le chrétien soit obligé d'emprunter à l'Esprit-Saint non-seulement l'inspiration de la prière, mais encore jusqu'à l'accent, jusqu'à la formule qui la consacre; parce qu'alors la prière est suppliante, elle est le témoignage et l'expression d'une indigence profonde, et la prière humble et suppliante est toujours exaucée.

Mais non! M. F., je me hâte de vous le dire, cette prière n'est pas monotone, et savez-vous pourquoi? C'est parce qu'elle est le langage de l'amour, et l'amour n'est jamais monotone dans l'uniformité de ses expressions. Ah! M. F., c'est que l'amour est la voix du cœur et que le cœur ne parle pas comme l'esprit. L'esprit peut être infiniment varié dans son langage, le cœur ne le peut pas. Son langage est nécessairement borné autant que ses sentiments sont infinis. Mais l'amour est adorable jusque dans ses éternelles répétitions. Mais que dis-je, est-ce que je parle de répétitions? Ah! M. F., sans doute, mon Dieu! je calomnie l'amour; certes, s'il est borné dans ses termes, il est infini dans ses sentiments, tellement infini que la parole humaine serait impuissante à les traduire et à leur servir d'expression. La parole de l'homme est trop pauvre, trop bornée, trop fugitive, pour traduire les expressions diverses, les nuances délicates, prodigieusement multipliées, de ses sentiments. Aussi l'amour la dédaigne, il n'en veut pas; ou bien, puisqu'il lui faut une expression quelconque, il lui emprunte un mot : Je vous aime! Et ce mot, en le disant toujours, l'amour ne le répète jamais!

Ainsi, M. F., cette parole d'amour et de piété : « Je vous salue, Marie! » cette parole, le chrétien la répéterait mille fois, que toujours il lui donnerait un accent nouveau; il la répéterait mille fois, que tous les jours elle serait

l'expression d'un sentiment plus tendre et plus dévoué. O teinte infinie nuance délicate de nos méditatives extases, ô fibres secrètes de notre âme qui échappez à toute investigation, à toute analyse! ô flot de l'amour qui vous épanchez comme un torrent qui tombe goutte à goutte de notre cœur, ainsi que l'eau pure que distille le rocher! ô sentiment infini! vous n'avez qu'une formule, qu'une expression toujours répétée et toujours nouvelle! Oui, c'est toujours une dévotion nouvelle quand nous redisons la même parole : « Je vous salue, Marie! »

M. F., cette prière est monotone! Et ne savez-vous pas que notre divin Sauveur Jésus-Christ, dans ce moment solennel où il pria pour le monde, et où sa prière, dit l'Apôtre, fut exaucée parce qu'elle était accompagnée de gémissements si douloureux et de cris si plaintifs, que l'oreille du Très-Haut ne put y rester insensible, le divin Sauveur, par trois fois, répéta la même prière? Or, cette répétition, si elle est le langage de l'amour, elle est aussi le langage de la douleur. L'âme, pour exprimer la joie, aussi bien que pour exprimer la douleur, n'a qu'un mode : c'est le langage de la douleur, de l'amour; c'est aussi le langage de la gloire. Dites-moi, ne savez-vous point que les anges dans le ciel, pour glorifier le Dieu trois fois saint, répètent constamment ces paroles solennelles dont parle l'Ecriture : « Saint, saint est le Dieu des armées! » Ne répètent-ils point constamment ce même *Hosanna*, cet hymne sans fin? Ne se le renvoient-ils pas de l'un à l'autre dans leurs myriades de légions, le répétant sans cesse à tous les échos du ciel et de l'éternité? C'est le langage de la gloire, c'est aussi le langage de la nature. Quoi de plus varié que la nature dans les fruits qu'elle donne et les fleurs dont elle se pare? Et cependant, pour glorifier le Dieu qui l'a créée, ne reproduit-elle pas régulièrement les mêmes saisons? C'est le langage du firmament. Ces astres innombrables que Dieu a semés dans l'espace, de sa main souveraine, ces astres qui décrivent des courbes immenses ne suivent-ils pas toujours le même chemin, et n'est-ce pas par la régularité, par la docilité uniforme et la monotone répétition de leur course qu'ils glorifient le Dieu qui les a créés?

2e SUBDIVISION. — ELLE PRODUIT DES FRUITS DE SALUT.

M. F., quand je vois cet accord uniforme, quand je vois cette répétition de la même louange, de la même glorification, je m'incline devant un mystère que je ne comprends pas. Je suis sûr que la dévotion du chapelet, même dans sa répétition, dans sa monotonie, et à cause de cela même, renferme un mystère touchant que nous ne pouvons pas comprendre, mais qui nous est indiqué par toutes les merveilles que je viens d'énumérer. Aussi, M. F., combien l'Eglise honore cette dévotion du chapelet, et que de fruits de salut et de vie en retirent ceux qui sont fidèles à la pratiquer! L'Eglise a voulu faire du chapelet le signe du dévouement des âmes fidèles qui se consacrent à Dieu en se séparant à jamais du monde. Oui! le chapelet brille sur le modeste vêtement de l'humble fille de la charité, de l'humble fille de saint Vincent de Paul; il compose toute sa modeste parure, c'est là le seul dédommagement, la seule compensation que Dieu lui a laissés encore après le dépouillement de la charité. Le chapelet brille au bourdon du pèlerin, à la ceinture des humbles religieux qui s'en vont à travers les pays lointains

porter la civilisation, l'Evangile et le salut sous la hutte du pauvre sauvage. Le chapelet, c'est le livre de l'aveugle dont les yeux sont à jamais fermés à la lumière du jour, mais dont les regards de l'âme sont ouverts aux mystères de la vie éternelle. Le chapelet, c'est le livre du pauvre, c'est le livre du laboureur auquel l'indigence ou le travail n'ont point permis d'apprendre les lettres qui sont les signes de la pensée humaine. C'est le livre de l'humble fille de la campagne qui s'en va garder son troupeau sur la lisière du bois. C'est le livre du malade qui se console en invoquant Marie sur son lit de souffrances. C'est le livre de la vieillesse dont les yeux se ferment chaque jour de plus en plus aux réalités de ce monde pour s'ouvrir bientôt aux splendeurs de l'éternité. C'est le livre du soir, de la nuit, lorsque les yeux ne peuvent plus fixer l'attention de l'esprit sur aucune lecture. Eh bien! le chapelet est encore le livre pieux qui répand cette lumière surnaturelle qui écarte les pensées mauvaises, les esprits de ténèbres et les influences malignes dont parle l'Apôtre, et qui nous viennent des esprits répandus dans l'air. C'est le livre du savant; car ne croyez pas que ce soit exclusivement le livre de l'ignorance. Dites-moi quel est le plus réellement instruit du savant qui concentre toute son attention, tous ses efforts, toutes ses investigations à étudier un grain de sable qui l'arrête pendant des années, ou de l'humble chrétien qui s'élève par la pensée dans le monde infini où les mystères de la vie divine lui sont révélés à l'aide du flambeau de la foi? Quelle est l'âme la plus éclairée, celle qui s'enferme dans l'étroite limite de la science humaine, ou celle qui se développe et s'épanouit dans l'infini de la science divine? Ah! celui-là est bien plus instruit, celui-là est seul réellement savant qui possède la véritable science, qui connaît et possède la science de Dieu. De même que plus l'intelligence est développée, plus les livres savants parlent à notre esprit et révèlent de nouvelles vérités, plus la dévotion du chapelet communique à l'âme qui la pratique pieusement des lumières mystérieuses, de saintes révélations sur Dieu, sur la vie éternelle, sur l'infini. Elle développe en nous merveilleusement les saintes clartés de la foi.

O! M. F., portez donc toujours avec vous, ayez souvent dans vos mains, ayez toujours dans votre cœur le chapelet, cette pieuse dévotion qui est le signe de la pureté des vierges, de la fidélité des épouses, de la tendresse des mères, qui est le livre de tous les âges, le livre de toute la vie. Celui qui sait lire dans ce livre mystérieux ne mourra pas, car il sera sauvé par Marie.

Laissez-moi, M. F., vous citer en finissant un exemple très-touchant de la fidélité à la dévotion du chapelet. Un des plus grands artistes du siècle dernier, un des plus savants compositeurs qui aient existé même dans tous les siècles, l'illustre Gluck, le professeur de chant de Marie-Antoinette, était fidèle à réciter son chapelet. Evidemment cette dévotion le préserva pendant sa longue et brillante carrière de la contagion de l'esprit philosophique et irréligieux, dans la société où il fut constamment obligé de vivre. Comme la plupart des grands artistes, le célèbre compositeur, l'illustre Gluck, avait appris les premiers éléments de son art sous les voûtes d'une antique cathédrale. Il fut enfant de chœur dans son enfance. « C'était, dit l'historien de sa vie, un enfant chétif, pâle, délicat, que des parents pauvres vinrent présenter un jour au prévôt de la cathédrale de Vienne, afin qu'il fût admis dans les rangs des enfants qui chantaient les louanges du

Seigneur. L'enfant était aussi heureusement doué du côté de l'esprit, du cœur, que sous le rapport de la piété. Sa voix était si admirablement belle, elle avait une expression si naïve et si pure, que, lorsqu'il chantait, la cathédrale se remplissait d'une foule immense qui écoutait dans le ravissement. Il est vrai qu'il était impossible d'y méconnaître l'expression d'une âme profondément religieuse. Aussi bien, il grandissait dans l'art autant que dans la piété, et souvent, pendant les cérémonies religieuses, lorsque l'orgue remplissait les voûtes de ses saintes mélodies, l'enfant était quelquefois si ému qu'on le voyait répandre des larmes. Bien des fois, pendant les heures de récréation, lorsque ses jeunes camarades se livraient à des jeux innocents, on l'avait surpris seul, priant et rêvant dans l'église déserte. Aux heures du soir, lorsque les rayons du couchant semaient sur les dalles du sanctuaire les émeraudes des vitraux, l'enfant, prosterné au pied du tabernacle, méditait, priait. Un jour qu'il avait chanté mieux encore qu'à l'ordinaire une antienne à Marie, au moment où il sortait de l'église, un religieux l'aborda, et, les yeux encore humides de larmes, le pressa dans ses bras : « O mon fils ! dit-il, vous m'avez fait répandre aujourd'hui les larmes les plus délicieuses que j'aie versées de ma vie, et malheureusement je n'ai rien pour vous laisser un gage de mon ravissement; mais tenez, prenez ce chapelet, gardez-le en souvenir du frère Anselme. Récitez-le tous les jours au moins en partie, et, si vous êtes fidèle à cette pratique, vous serez aussi cher à Dieu qu'un jour, évidemment, vous serez grand parmi les hommes ! » Gluck fut fidèle à réciter son chapelet. Sa famille était tellement pauvre qu'elle n'avait pas les moyens de lui laisser continuer ses études. Mais l'enfant n'était pas découragé. Le jeune homme persévéra dans la pratique pieuse. Un soir on frappa à la porte de sa pauvre demeure : c'était un célèbre maître de chapelle qui, ayant été chargé d'aller recueillir en Italie les œuvres de Palestrina, l'emmena avec lui et se chargea de continuer des études si heureusement commencées. Dès lors Gluck marcha à grands pas dans la carrière des arts; mais il ne cessa pas d'être fidèle aux conseils de la religion, aux pratiques de la piété. A la cour de Vienne, à cette cour si peu religieuse alors, au milieu des joies, des amusements et des plaisirs, le soir on voyait l'illustre compositeur s'éloigner; et, comme un prêtre l'aurait fait pour réciter son bréviaire, chercher la solitude pour réciter pieusement son chapelet. Et lorsque la mort, après une longue et glorieuse vie, vint pour ainsi dire le foudroyer, la mort le trouva prêt. Il tenait encore dans sa main le pauvre et précieux chapelet du frère Anselme : il ne l'avait jamais quitté et l'avait récité quelque temps avant de mourir.

Oh ! M. F., heureux celui qui est fidèle à Marie; Marie lui restera toujours fidèle ! Heureux celui qui aime Marie; il en sera toujours aimé ! Oh ! M. F., combien ces considérations si simples nous révèlent de sublimité, de grandeur, car dans la religion tout est également simple et grand. Prosternons-nous aux pieds de Marie, demandons-lui la grâce de réciter chaque jour une partie de sa couronne, de son chapelet, de le faire avec piété, avec foi et avec amour, et Marie ne nous abandonnera pas. Et si nous tenons sa couronne dans nos mains, si elle est chère à notre cœur pendant notre vie mortelle, il faudra bien qu'elle la place sur notre front au jour des éternelles récompenses. *Ainsi soit-il!*

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Benedicta es tu, filia a Domino Deo excelso præ omnibus mulieribus super terram.. quia hodie nomen tuum ita magnificavit ut non recedat laus tua de ore hominum. (*Judith.*, XIII, 24, 25.)

Narrabo nomen tuum fratribus meis ; in medio Ecclesiæ laudabo te. (*Ps.*, XXI, 23.)

Frater qui adjuvatus a fratre quasi civitas firma. (*Prov.*, XVIII, 19.)

Melius est esse duos quam unum, habent enim emolumentum societatis suæ. (*Eccle.*, IV, 9.)

NOUVEAU TESTAMENT.

Si duo ex vobis consenserint super terram, de omni re quamcumque petierint, fiet illis a Patre meo (*Matth.*, XVIII, 19.)

Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. (*Id.*, *ibid.*, 20.)

Et ingressus Angelus ad eam, dixit : Ave, gratia plena ; Dominus tecum ; benedicta tu in mulieribus. (*Luc.*, I, 28.)

Et exclamavit voce magna (Elizabeth), et dixit : Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui. (*Id.*, *ibid.*, 42.)

Domine, doce nos orare. (*Id.*, XI, 1.)

ÉPITRES.

Oremus simul, et pro nobis, ut Deus nobis aperiat ostium sermonis, ad loquendum mysterium Christi. (*Coloss.*, IV, 3.)

Recogitate eum, qui talem sustinuit a peccatoribus adversum se contradictionem. (*Hebr.*, XII, 3.)

Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis. (II, *Petr.* I, 10.)

Societas nostra sit cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo. (*Joan.*, I, 3.)

II. SS. PÈRES.

Deprecatio consonantes non habens, multo est invalidior. (S. Basil., *in Monast. constit.*)

Multi nimirum, dum congregantur unanimes, magis fiunt, et multorum preces impossibile est non exaudiri. (S. Ambr., *in Ep. ad Rom.*)

Persæpe Deus quasi pudore commoveatur, cum multitudinem ad precationem concordem ac conspirantem cernit. (S. Chrysost., *Hom.*, *in* I *Cor.*, II.)

Orationis instantia exauditur (S. Hieron. *ad Damasc.*)

Nulli dubium quin totum ad laudem Christi pertineat, quidquid genitrici suæ impensum fuerit. (*Id.*, *ad Eustoch.*)

Si semper clamas, semper desideras. Semper orat qui semper vitam æternam desiderat. (S. Augustin., *in Ps.* 36.)

Cum Gabriele Angelorum antesignano exclamemus : *Ave, gratia plena, Dominus tecum.* (S. J. Damasc., *in Serm.* 2, *de Dormit.*, *B. V.*)

Vere piorum labia Dei genitrici Angeli vocem sine ulla intermissione modulantes, cum exultatione clamant : *Ave, gratia plena, Dominus tecum.* (*Id.*, *Serm. de Annunt. B. V.*)

Quod tibi condignum canticum huccine nostra proferet imbecillitas, nisi gaudii primum, quodque nos sacerdos edocuit Gabriel! Ave, genitrix Virgo et mater innupta. (*Id.*, *in Natal. Deiparæ Carmina.*)

Omnis lingua choros ducat, et Deiparæ occinat : *Ave!* hoc Gabriel prius sumpsit exordium mysterii (S. Andræas Cret., *in Orat. de Assumpt. V.*)

Nomen Mariæ assidue in ore servorum suorum versari signum est vitæ (S. Germ. Constantinop., *Serm. de B. V.*)

Maria non recedat ab ore, non recedat

a corde (S. Bernard,, *Serm. 2, sup. Missus est.*)

III. THÉOLOGIE.

1. ORIGINE.

« C'était la coutume des anciens peuples, dans les pays orientaux, dit M. l'abbé de Sambucy (*Manuel du chapelet*, page 21), d'offrir des couronnes de roses aux personnes distinguées par leur mérite et par leur dignité ; on ne croyait pas pouvoir les honorer mieux que par cette sorte de présent, et les chrétiens se plaisaient à honorer ainsi la sainte Vierge et les saints.» Un illustre docteur, saint Grégoire de Nazianze, dans le transport de son amour si tendre pour Marie, fut inspiré de substituer à la couronne matérielle de roses une couronne spirituelle de prières, persuadé qu'elle serait plus agréable à la Mère de Dieu. Il composa, à cet effet, une suite ou couronne de prières, tissues des plus belles louanges, des plus glorieux titres et des plus excellentes prérogatives de Marie. Cette invention heureuse du quatrième siècle avait son prix et son mérite pour les personnes instruites... mais elle avait besoin, pour être à la portée de tous et pour devenir populaire, d'être composée des prières les plus ordinaires de l'Eglise, c'est-à-dire de l'*Oraison dominicale*, de la *Salutation angélique* et du *Credo*. C'est l'idée que réalisa, dans le cinquième siècle, sainte Brigitte, patronne de l'Irlande. Pour faciliter cette dévotion nouvelle et y établir un certain ordre, elle adopta l'usage des anachorètes de l'Orient, qui se servaient de petits globules de pierres ou de bois, pour mieux compter le nombre de leurs prières ; elle pensa qu'il fallait enfiler ces grains en forme de couronne, et d'en avoir de différentes grosseurs, pour distinguer chaque prière différente (de là le nom d'*Orbiculus precatoriusque rocca* et plusieurs autres que les liturgistes donnent au chapelet). Cet usage, introduit d'abord dans la communauté de cette sainte, se répandit ensuite partout. Telle est, d'après de graves auteurs, l'origine du *Rosaire*, lequel, selon son étymologie, signifie la même chose que *couronne de roses*. Le chapelet, qui est un diminutif du Rosaire, a la même étymologie. Cette couronne de roses que l'on déposait sur les autels, en l'honneur de Marie et des saints, et que l'on appelle en latin *corona*, se nommait dans la basse latinité *capellina*, en vieux français, *chapel de roses*, d'où est dérivé le diminutif *chapelet* ou *petit chapel, petite couronne* (*Manuel du chapelet*, par M. de Sambucy, page 24). — Quoi qu'il en soit de l'antiquité du Rosaire, tout le monde convient que, dans sa forme actuelle, elle ne remonte pas au delà du treizième siècle. — Ceci ne s'applique point au chapelet brigittain.

2. COMPOSITION DU ROSAIRE.

Le Rosaire se compose de *quinze dizaines d'Ave Maria*, d'*un Pater* au commencement de chacune, et d'*un Gloria Patri* à la fin. Chaque dizaine doit être précédée ou accompagnée d'une courte considération sur quelqu'un des mystères de la vie, de la passion ou de la résurrection de Notre-Seigneur.

3. DÉNOMINATION.

Cette manière de prier a reçu trois dénominations différentes : on l'appelle le *Psautier de Marie*, parce qu'elle est composée d'autant d'*Ave Maria*, qu'il y a de psaumes ; on la nomme encore *Chapelet* ou *Chapeau, Couronne de roses*, d'où est venu le nom de *Rosaire*, qui fait allusion au titre de *Rose mystique, Rose de Jéricho*, que l'Ecriture ainte donne à Marie.

Au temps de l'institution du Rosaire, ceux qui ne savaient pas lire, suppléaient à la récitation de l'office par un certain nombre de prières vocales qu'ils avaient l'habitude de marquer sur des grains enfilés ; de là est venu l'usage des grains du chapelet.

4. RÉPÉTITION.

Mais pourquoi, dira-t-on, cette répétition de la même prière ? parce qu'un seul mot suffit à l'indigent pour réclamer la pitié, parce qu'une seule parole suffit à celui qui aime pour exprimer son amour.--Que font les anges dans le ciel ? Sans cesse ils répètent dans leur

admiration : Saint, saint, saint ! Au jardin des Oliviers, Jésus-Christ, notre modèle, répéta plusieurs fois la même parole durant sa longue et douloureuse agonie. Il faut frapper avec persévérance et à plusieurs reprises à la porte du père de famille, si nous voulons qu'il nous ouvre ; et quelles prières pourrions-nous inventer plus vives, plus efficaces, plus puissantes sur le cœur de Dieu, que les deux prières dont se compose le Rosaire : le *Pater*, que Notre-Seigneur lui-même daigna dicter à ses apôtres ; l'*Ave Maria*, que l'Esprit-Saint inspira à la mère du précurseur et à l'Eglise.

5. MÉDITATION ET RÉCITATION.

C'est donc la *méditation* des mystères de la vie, de la mort et de la résurrection de Notre-Seigneur, unie à la *récitation* de l'*Oraison dominicale* et de l'*Ave Maria* qui fait l'essence de la dévotion du Rosaire. Sans cette méditation, trois chapelets, pieusement récités, sont une prière agréable à Dieu sans doute, mais ce n'est pas là la dévotion du Rosaire : on ne doit pas en attendre des fruits abondants.

Le Rosaire, ainsi conçu, est une histoire courte et instructive de la vie, des souffrances, de la mort et des triomphes du Sauveur, mise à la portée de tous les fidèles. Les plus simples y trouvent de quoi nourrir et édifier leur piété ; et les chrétiens instruits, de quoi s'élever aux plus hautes considérations. Envisagé ainsi, le Rosaire ne peut manquer d'avoir l'estime et les suffrages de tous les bons esprits.

6. MYSTÈRES DU ROSAIRE.

On a coutume de partager le Rosaire en trois séries de *mystères* : *Mystères joyeux*, qui rappellent la naissance et la vie de Notre-Seigneur ; *Mystères douloureux*, qui retracent ses souffrances et sa mort ; *Mystères glorieux*, qui nous font assister aux joies de sa résurrection et à la gloire de son entrée triomphante dans le ciel.

Nous indiquerons ici de courtes considérations qui pourront aider ceux qui n'ont pas l'habitude de la méditation.

7. LE CHAPELET.

Le Chapelet est le tiers du Rosaire : il contient une fois le *Symbole*, l'*Oraison dominicale*, trois *Ave Maria* et cinq dizaines composées chacune d'une fois l'*Oraison dominicale* et de dix *Ave Maria*. Ces prières doivent aussi être accompagnées de la méditation des mystères. Si vous ne pouvez dire le chapelet tous les jours, prenez au moins la sainte habitude de le réciter en partie. Vous auriez passé en revue tous les mystères du Rosaire dans la semaine, si vous récitiez deux dizaines chaque jour, et trois le dimanche.

8. LE ROSAIRE VIVANT.

Aujourd'hui, il est peu de chrétiens assez fervents pour s'assujettir à réciter le Rosaire ; combien en trouve-t-on seulement qui soient fidèles à la récitation du chapelet ! Marie, toujours prête à condescendre à la faiblesse de ses enfants, a daigné inspirer de nos jours à une des âmes les plus dévouées à son culte une manière abrégée de recueillir les fruits du Rosaire. Un jour que cette âme pieuse lui demandait un moyen de convertir les pécheurs, il lui fut répondu qu'il n'était pas nécessaire de recourir à de nouvelles dévotions ; qu'il n'y en avait pas de plus efficace que celle du Rosaire ; mais que, pour en rendre la pratique plus facile et plus générale, il suffisait de proposer aux fidèles un seul mystère à méditer, et une seule dizaine à réciter chaque jour.

De là naquit la pratique du *Rosaire vivant*. Ce pieux exercice consiste à partager les prières qui composent le Rosaire entre quinze personnes, dont chacune tire au sort le mystère qu'elle doit méditer pendant le mois. La dénomination de *Rosaire vivant* signifie que les mystères sont représentés par les personnes chargées de les méditer, et de les rendre en quelque sorte *vivants* dans leur cœur.

Pour faire partie du *Rosaire vivant*, il est nécessaire d'être inscrit sur le tableau particulier de la quinzaine dont on est membre.

On recommande aux associés d'ajou-

ter à leur dizaine cette courte prière : « *Seigneur Jésus, couvrez de la protection de votre divin cœur notre très-saint Père le pape.*

IV. TRAITS HISTORIQUES.

CÉLÈBRE VICTOIRE DE LÉPANTE.

Pendant que les guerres de la réforme, dans la seconde moitié du seizième siècle, déchiraient l'Europe, les Turcs, qui s'étaient toujours avancés, profitaient de nos troubles et poursuivaient leurs progrès. Ils avaient pris et saccagé l'île de Chypre ; ils menaçaient Venise ; et, dans l'enivrement de leurs succès, ils juraient de ne s'arrêter qu'après avoir soumis au croissant la chrétienté tout entière. Forts des ressources d'un empire immense, ils avaient de formidables armées, des flottes nombreuses, des munitions et des armes, et plus que tout cela, l'audace que donne l'habitude de vaincre. Les rois de l'Europe, dans un engourdissement inconcevable, laissaient entamer de toutes parts les limites de l'empire chrétien... Heureusement il se trouva un homme assez intelligent pour comprendre le danger, assez courageux pour s'opposer à l'ennemi, assez humble peur savoir que Dieu seul sauverait l'Europe : c'est nommer Pie V.

Ce digne pontife, que l'Eglise honore aujourd'hui parmi les saints, et que le monde regardait alors comme l'un des plus grands papes, convoqua les peuples chrétiens à une ligue contre l'ennemi commun. C'était en 1570. Sélim II s'apprêtait à venir prendre Venise ; de là il marchait sur l'Occident, qu'il voulait envahir : le péril était imminent. Les Vénitiens et le roi d'Espagne, Philippe II, répondirent à l'appel du saint-siége. Les autres nations, plongées dans leurs luttes intérieures, laissèrent entendre qu'elles ne feraient rien.

Pie V ne se troubla pas d'un tel abandon : il poursuivit son noble projet ; et, malgré sa faiblesse, il ne voulut pas qu'on attendît l'arrivée des flottes de Sélim, mais qu'on allât sans peur au-devant d'elles.

La ligue fut signée au mois de mai de l'an 1571.

Le saint pontife nomma don Juan d'Autriche généralissime de l'armée chrétienne, et lui enjoignit d'en renvoyer tous les hommes de mauvaises mœurs, tous les pillards, tous les soldats déréglés. Il espérait que des troupes chrétiennes attireraient plus sûrement le secours de Dieu.

Comme on s'embarquait, le généralissime reçut, avec la bénédiction du souverain pontife, l'étendard sous lequel on devait combattre.

Toutes les forces de la ligue du pape s'étaient rassemblées dans l'île de Corfou : les navires chrétiens déployèrent leurs voiles, et partirent à la recherche de la grande flotte turque.

Ils la trouvèrent bientôt à l'ancre dans le golfe de Lépante, à quarante lieues d'Athènes.

Le lendemain, 7 octobre 1571, les Turcs, joyeux de la journée qu'ils se promettaient, se rangèrent en bataille, donnant à leur flotte la forme d'un croissant, selon leur usage. Leur ligne avait bien plus d'étendue que celle des chrétiens, s'ils se fussent disposés dans le même ordre ; mais ceux-ci rangèrent, au contraire, leurs vaisseaux de manière qu'ils présentaient la configuration d'une croix.

Il y avait sur chaque navire des religieux franciscains ; leurs exhortations avaient préparé chaque soldat à combattre généreusement pour la cause sainte et à mourir sans peur, car tous étaient réconciliés avec Dieu.

Dès qu'on eut donné le signal du mouvement, les officiers chrétiens dirent à leurs troupes quelques mots d'une courte harangue. Tous les soldats se mirent à genoux devant le crucifix, tous passèrent à leur cou leur Rosaire, comme signe de ralliement dans la mêlée. Ils ne se relevèrent qu'au moment où les deux flottes se joignirent.

Aussitôt don Juan d'Autriche, sur le vaisseau amiral, éleva la bannière de la bataille, qu'il avait reçue du pape ; elle portait l'image de la sainte Vierge présentant son divin Fils : la croix invincible la surmontait.

Un grand cri partant de toutes les poitrines chrétiennes, salua l'étendard béni, sur qui fut dirigée en même temps la première décharge de l'artillerie turque. Mais aucun projectile ne l'atteignit, ni alors, ni de toute la journée.

Les musulmans, ne doutant pas de la victoire, et sachant bien que cette rencontre leur livrait l'Europe s'ils étaient vainqueurs, chargèrent l'armée chrétienne avec la fureur impétueuse qui les distingua si longtemps. Tout était pour eux ; ils avaient l'avantage des forces et du nombre, et le vent leur était favorable. Mais les soldats chrétiens, qui chantaient l'*Exurgat Deus*, ce psaume des saintes batailles, n'oubliaient pas de leur côté que le succès est dans la main de Dieu ; et tous, bravant la mort qu'ils ne redoutaient plus, combattaient en héros.

Pendant le vaste fracas de cette grande bataille, ce même jour, 7 octobre, Pie V, qui ne pouvait penser que la rencontre eût lieu si tôt, travaillait avec les cardinaux. Tout à coup il se lève ; il ouvre une fenêtre, il regarde le ciel un moment. Qu'y lut-il ?... — Il s'écria aussitôt : « Que les affaires cessent : ne songeons plus qu'à rendre grâces à Dieu de la victoire qu'il vient de donner à l'armée chrétienne. »

Les cardinaux étonnés suivent le pape, qui se rend à la basilique de Saint-Pierre. Ils se demandent quelle est cette révélation instantanée accordée au pieux pontife. Le peuple est bientôt informé ; il attribue ce prodige à la sainte Vierge, protectrice de la flotte. On chante avec joie ses belles litanies, que Pie V enrichit ce jour-là d'une invocation nouvelle, toujours conservée depuis par les chrétiens reconnaissants : AUXILIUM CHRISTIANORUM ! Il donna encore ce même jour à la Vierge sainte le titre de *Notre-Dame de la Victoire*, et institua pour le 7 octobre la solennité *du saint Rosaire*, que l'Eglise célèbre fidèlement.

Ainsi l'on fêtait à Rome, par des réjouissances publiques, une bataille qui se livrait à trois cents lieues ; et cette joie n'était pas vaine, les chrétiens étaient vainqueurs en effet. Le vent s'était tourné pour eux tout à coup ; don Juan d'Autriche avait tué Ali, qui commandait la flotte turque ; et à six heures du soir, après douze heures de combat, les musulmans avaient perdu trente mille hommes, deux cents navires pris ou coulés à fond par les chrétiens : quatre-vingt-dix autres, qui avaient échoué, étaient livrés aux flammes. Les vainqueurs ramenaient encore trois cent soixante-douze pièces de canon ; et, ce qui était d'un bien plus grand prix, vingt-cinq mille esclaves chrétiens rendus à la liberté.

Le saint pontife récompensa magnifiquement sa petite armée de braves, qui savait si bien à qui étaient dus surtout les lauriers et les couronnes.

V. TRAITS HISTORIQUES.

LE CHAPELET.

PLUSIEURS SAINTS, saint Charles Borromée, saint Vincent de Paul, saint François Xavier et une infinité d'autres qui ont honoré l'Eglise par leurs vertus, ne manquaient pas un seul jour de réciter le chapelet avec une admirable ferveur. Plusieurs même s'y étaient engagés par vœu.

SAINT FRANÇOIS DE SALES n'aurait jamais omis la récitation du chapelet, quelles que fussent ses occupations. Une fois entre autres, il fit cette réponse remarquable à son aumônier, qui, le voyant commencer cette prière après minuit, l'engageait à la différer : « Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire sur-le-champ. »

LE BIENHEUREUX BERKMANS était tellement persuadé de l'excellence de cette sainte pratique que, lorsqu'il allait prendre ses repas, il baisait respectueusement son chapelet et le mettait à son cou ou quelque fois à son bras, afin de ne pas le perdre de vue. Il le portait toujours sur lui comme une précieuse relique, et il disait qu'il avait trois trésors qui lui étaient chers et avec lesquels il mourrait volontiers : son crucifix, son chapelet et son livre des règles. Il eut en effet la consolation de mourir avec ces chers objets de sa dévotion et en tenant son chapelet à la main.

Le bienheureux Rodriguez. C'est à la récitation du chapelet que le bienheureux Rodriguez dut le secret de la sublime sainteté à laquelle il s'éleva dans l'humble office de portier.

Merveilles. On pourrait citer un grand nombre d'exemples qui démontrent que, dans tous les temps et dans tous les pays, l'excellente dévotion du saint Rosaire a produit les plus heureux effets. Que de femmes qui ont obenu la conversion de leurs maris et de leurs enfants en récitant assidûment le saint Rosaire! que de voyageurs ont échappé aux plus grands dangers! que de malades ont été guéris! que de pécheurs ont obtenu la force de combattre et de vaincre les passions les plus invétérées et de résister aux tentations les plus violentes, en invoquant la sainte Vierge et en récitant le chapelet! On a vu des soldats, dans les dernières guerres, échappés comme par miracle aux plus grands dangers, voir tomber autour d'eux tous leurs camarades, sans recevoir la moindre blessure. Ils attribuaient ce bonheur au chapelet qui leur fut donné en partant par une mère ou par une sœur animée d'une tendre dévotion à la sainte Vierge et au saint Rosaire. (*Nouveau Mois de Marie.*)

Davy. Le Rosaire que vous voyez pendu à mon cou est un souvenir d'affection et de respect envers un homme illustre. J'obtins la permission de voir le vénérable et illustre pontife Pie VII, quand il était prisonnier à Fontainebleau. Je lui dis que j'étais récemment arrivé de la Terre-Sainte, et, me mettant à genoux avec humilité, je lui offris le rosaire que j'avais rapporté du saint Sépulcre. Il le reçut en souriant, le baisa, le bénit et me le rendit, supposant naturellement que j'étais catholique (Davy était protestant; qui le croirait?) Mon intention était d'en faire don à Sa Sainteté; mais la bénédiction qu'elle lui avait donnée et son baiser me le rendirent précieux. Je le mis de nouveau à mon cou, et *l'ai toujours porté depuis.* Il me demanda quelques détails sur l'état des chrétiens à Jérusalem, et se mit à parler du désastre des Français en Russie. L'injustice, dit-il, a longtemps triomphé; mais je ne doute point que la balance des choses ne se remette en équilibre, que Dieu ne venge son Eglise et ses autels profanés, et n'établisse la société sur les bases durables de la justice et de la foi. Nous nous reverrons une autre fois, adieu; et il me donna sa bénédiction. »

Davy raconte ensuite qu'il assista, dix-huit mois après, à l'entrée triomphante de Pie VII à Rome, en mai 1814; il fut témoin de l'enthousiasme général, et il ajoute: « Je serrai mon rosaire contre mon cœur, et je le baisai plusieurs fois à l'endroit où le vénérable pontife avait porté ses lèvres. Je le garde avec un religieux respect en mémoire d'un homme dont la sainteté, la fermeté, la douceur et la bienveillance honorent son Eglise et la nature humaine. Il m'a été utile par son effet sur mon âme; il a réveillé dans d'autres les mêmes sentiments que j'ai éprouvés, et je n'en rougirai jamais. » (M. Bretonneau, *la Religion triomphante*, p. 472 et 473.)

VI. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

Comme la respiration n'est pas seulement un signe de vie, mais encore la cause de la vie, ainsi le saint nom de Marie, que ses véritables serviteurs ont toujours dans la bouche, est une preuve qu'ils vivent d'une vie sainte, et qu'ils ont en eux le principe de la vie. (S. Germ. Const., *Serm. de Deip.*)

Le Rosaire est la reine des prières. (B. Alanus., *in Compendio Psalt. Mariani.*)

En se rendant Marie favorable, on a trouvé la source de tout bien. (Idiota, *Contempl.*)

Dites souvent à Marie: *Je vous salue...* car c'est elle qui est la source de notre allégresse. (S. Andr. Cret., *in Orat. de Assumpt. V.*)

A l'œuvre, chrétiens! et si nous n'avons su encore offrir à Marie des présents dignes d'elle, efforçons-nous d'y parvenir; ce sera commencer que de lui dire souvent avec l'archange Gabriel: *Je vous salue, pleine de grâce le Sei-*

gneur est avec vous. (Chrysippus, *in Serm. de S. Maria Deipara.*)

C'est à juste titre que toute âme reconnaissante salue la Vierge Mère de Dieu, à l'imitation de Gabriel, prince de la milice céleste. (Hesychius, presbyt., *in Hom.* 2, *de Deipara.*)

VII. COMPARAISONS.

1. Agar errait dans le désert seule avec son fils Ismaël : *Errabat in solitudine Bersabee.* (Gen., XXI, 14.)

Joseph errait dans les solitudes de Dothaim : *Invenitque eum vir errantem in agro.* (Gen., XXXVII, 15.)

La brebis de l'Evangile errait loin du bercail : *Ovem illam in solitudine a grege aberrantem.* (Luc., XV, 4). Ainsi de nous dans le désert de la vie, mais Marie, notre mère, nous tend du haut de son trône son Rosaire béni, comme une échelle de Jacob pour aller vers la patrie céleste. (Ginther, *in Matre amoris et doloris Consid.*, 67.).

2. Le saint Rosaire est pour le chrétien ce que fut pour l'héroïne de Thèbes des Sichimites le quartier de meule qu'elle roula sur la tête de l'impie Abimélech (Jud., IX, 53), il en écrase la tête du démon; ce que fut pour Judith le glaive qui châtia l'arrogance d'Holopherne (Judith, XIII, 9), il en humilie les ennemis de l'Eglise; ce que fut pour David le caillou avec lequel il renversa le géant Goliath, aussi grand et aussi inexpugnable qu'une tour (I Reg., XVII, 50), il en abat le monde et la chair; ce que fut pour Jahel ce clou de fer qui délivra le peuple des atrocités de Sisara (Judic., IV, 21), il enclouе ses passions; ce que furent pour Joab les trois lances avec lesquelles il punit le parricide Absalon (II, Reg., XVIII, 14), il s'en sert contre tous les en emis de son corps et de son âme. (*Id.*, *ibid.*)

3. Si la prière du seul Moïse apaisa la colère du Tout-Puissant contre le peuple (Exod., XXXII, 10), que ne fera pas la prière des associés du saint Rosaire! (*Id.*, *ibid.*)

4. Dieu eût pardonné à Sodome pour dix justes (Gen., XVIII, 32); non-seulement il pardonnera, mais il comblera de grâces les confréries du saint Rosaire où il y a tant d'âmes innocentes, pures et agréables à ses yeux. (*Id.*, *ibid.*)

5. A la prière de Josué le soleil s'arrêta (Josué, X, 12); à celle d'Ezéchias, il recula de dix degrés (Is., XXXVIII, 8); à celle d'Elie, la pluie tomba sur la terre desséchée (Jac., V. 18); à celle de Suzanne, Daniel fut suscité pour la sauver (Dan., XIII, 24). Or que n'accordera pas le Seigneur à la prière de tout un peuple d'associés à la sainte confrérie du Rosaire? *Impossibile est preces multorum non exaudiri* (S. Ambr., *in Ep. ad Rom.*); car toujours le Sauveur exauce sa divine Mère : *Advocatam habere vis ad Christum, ad Matrem recurre; exaudiet utique Matrem Filius.* (S. Bernard., *Serm. de Nativ. B. V.*)

6. Si le Seigneur exauce, selon sa promesse, la prière de deux ou trois réunis en son nom (Matth., XVIII, 19), combien plus il exaucera les supplications de tant de milliers d'associés à la confrérie du saint Rosaire! (Ginther, *ut supra.*).

VIII. MOTIFS, FRUITS, MOYENS.

MOTIFS POUR NOUS FAIRE ESTIMER LA DÉVOTION DU SAINT ROSAIRE.

1° Son excellence; 2° ses avantages.

1. Excellence. Cette dévotion a pour objet : de louer 1° la très-sainte Trinité par la doxologie; 2° le Fils de Dieu dans des considérations élevées et pieuses sur nos saints mystères; 3° d'honorer de la manière la plus spéciale la très-sainte Vierge.

2. Avantages. Nous trouvons dans la récitation du saint Rosaire : 1° le secret de bien prier; 2° le moyen de bien vivre; 3° l'espérance de bien mourir; 4° la participation aux nombreuses indulgences accordées aux associés.

FRUITS DU SAINT ROSAIRE.

Les fruits de la dévotion au saint Rosaire sont : 1° la conservation et l'accroissement de la piété parmi les fidèles; 2° la victoire sur le démon et nos passions; 3° la conversion des hérétiques et des pécheurs.

MOYENS POUR BIEN RÉCITER LE SAINT ROSAIRE.

1° Avec foi, respect, confiance et amour; 2° avec l'intention d'obtenir de Dieu les fruits du saint Rosaire, dont il est parlé ci-dessus, conformément au but de son institution.

IX. EMBLÈMES.

ROSA.

ÉCRITURE.

Quasi plantatio rosæ in Jericho. (Eccli., XXIV, 18.)

Rosa plantata super rivos aquarum. (*Id.*, XXXIX, 17.)

Rosa fructificans. (*Id., ibid.*)

Rosa immarcessibilis. (Sap., II, 8.)

SS. PÈRES.

Rosa cœlicæ amænitatis. (S. Anselm., *in Medit.*, l. 10.)

Rosa ex spinis judaicis orta, divina fragrantia perfundens omnia. (S. P. Dam., *Orat. de Mat. B. V.*)

Sicut spina genuit rosam, genuit Judæa Mariam. (Hugo de S. Vict., *Serm.* 65.)

Rosa (B. Hermanus, *Apud Surium*, 7 apr.) (ita absolute nominabat B. M.)

FUNICULUS COCCINEUS.

Signum fuerit funiculus iste coccineus, et ligaveris eum in fenestra. (Jos., II, 18.)

Appendit (Rahab) funiculum coccineum in fenestra. (*Id., ibid.*, 21.)

FUNICULUS TRIPLEX.

Funiculus triplex difficile rumpitur. (Eccli., IV, 12.)

CITHARA DAVID.

David tollebat citharam, et percutiebat manu sua, et refocillabatur Saul, et levius habebat; recedebat enim ab eo spiritus malus. (I, Reg., XVI, 23.)

Cithara sacratissimi Rosarii figura extitit. Tolle hanc citharam mysticam, ci te invadit diaboli et carnis tentatio, sithariza quantum potes, et recedet a te spiritus malus, et melius habebis, nam *bonum est psallere Domino, in decachordo, psalterio, cum cantico et cithara.* (Ps., VII, 1.) (Ginther, *Mater amoris et doloris Considerat.* 67.)

X. FIGURES.

SARA.

Quelques commentateurs trouvent dans la joie que Sara éprouva à la naissance de son fils Isaac, une figure de la joie de Marie dans l'accomplissement des mystères joyeux du saint Rosaire: *Risum fecit mihi Deus; quicumque audierit, corridebit mihi.* (Gen., XXI, 6.)

Ils interprètent de même ces paroles de Notre-Seigneur relatives à Abraham: *Abraham, pater vester, exultavit ut videret diem meum; vidit et gavisus est.* (Joan., VIII, 56.)

Quel est ce jour du Fils de Dieu que le patriarche a vu et qui l'a réjoui tant de siècles avant sa venue, c'est le jour, disent-ils, auquel chacun des mystères joyeux s'est accompli: 1° Il vit en figure le jour de l'*incarnation* du Verbe en ce jour où Dieu lui annonça la conception d'Isaac; 2° il vit sa *naissance* dans celle de ce même fils Isaac tant désiré; 3° il vit sa *circoncision* dans la circoncision de son propre fils; 4° il vit l'*adoration des mages* en ce jour où trois anges le visitèrent et où il n'en adora qu'un seul: *tres vidit et unum adoravit;* 5° enfin il vit le jour de la *présentation* du Fils de Dieu au temple, sous la figure du sacrifice non sanglant d'Isaac: *Vidit et gavisus est.*

XI. HISTOIRE ET ESPRIT DE CETTE FÊTE

Lorsque l'archange Gabriel fut envoyé à la Vierge Marie pour lui annoncer l'incarnation du Fils de Dieu dans son chaste sein, il la salua en ces termes: « Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Ces paroles, les plus heureuses qu'aucune créature ait entendues, se sont ré-

pétées d'âge en âge sur les lèvres des chrétiens; et, du fond de cette vallée de larmes, ils ne cessent de redire à la Mère du Sauveur : « Je vous salue, Marie. » Les hiérarchies du ciel avaient député un de leurs chefs à l'humble fille de David pour lui adresser cette glorieuse salutation; et maintenant qu'elle est assise au-dessus des anges, le genre humain, qui l'eut pour fille et pour sœur, lui envoie d'ici-bas la salutation angélique : « Je vous salue, Marie ! » Quand elle l'entendit pour la première fois de la bouche de Gabriel, elle conçut aussitôt dans ses flancs très-purs le Verbe de Dieu; et maintenant, chaque fois qu'une bouche humaine lui répète ces mots, qui furent le signal de sa maternité, ses entrailles s'émeuvent au souvenir d'un moment qui n'eut point de semblable au ciel et sur la terre, et toute l'éternité se remplit du bonheur qu'elle en ressent.

Or, quoique les chrétiens eussent coutume de tourner ainsi leurs cœurs vers Marie, cependant l'usage immémorial de cette dévotion n'avait rien de réglé et de solennel. Les fidèles ne se réunissaient pas pour s'adresser à leur bien-aimée protectrice; chacun suivait pour elle l'élan privé de son amour. Saint Dominique, qui n'ignorait pas la puissance de l'association dans la prière, crut qu'il serait utile de l'appliquer dans la salutation angélique, et que cette clameur commune de tout un peuple assemblé monterait jusqu'au ciel avec un grand empire. La brièveté même des paroles de l'ange exigeait qu'elles fussent répétées un certain nombre de fois, comme les acclamations uniformes que la reconnaissance des nations jette sur le passage des souverains. Mais la répétition pouvait engendrer la distraction de l'esprit : Dominique y pourvut en distribuant les salutations orales en plusieurs séries. A chacune il attacha la pensée d'un des mystères de notre rédemption, qui furent tour à tour pour la bienheureuse Vierge un sujet de joie, de douleur et de triomphe. De cette manière, la méditation intime s'unissait à la prière publique, et le peuple, en saluant sa Mère et sa reine, la suivait du fond du cœur en chacun des événements principaux de sa vie. Dominique forma une confrérie pour mieux assurer la durée de la solennité de ce mode de supplication.

La pieuse pensée fut bénie par le plus grand de tous les succès, par un succès populaire. Le peuple chrétien s'y est attaché de siècle en siècle avec une incroyable fidélité. Les confréries du Rosaire se sont multipliées à l'infini; il n'est presque pas de chrétien au monde qui ne possède, sous le nom de *chapelet*, une fraction du Rosaire. Qui n'a entendu, le soir, dans les églises de campagne, la voix grave des paysans récitant à deux chœurs la salutation angélique? Qui n'a rencontré des processions de pèlerins roulant dans leurs doigts des grains du Rosaire, et charmant la longueur de la route par la répétition alternative du nom de Marie?

Telle est l'*origine* et tel est l'*esprit* de cette dévotion du Rosaire dont trop de catholiques sont encore à comprendre la naïve grandeur et la simplicité profonde. (Le R. P. Lacordaire, *Vie de S. Dominique*, c. 5.)

XII. INDULGENCES DU ROSAIRE.

Cent jours d'indulgence ont été accordés pour chaque *Pater* et *Ave*, à tous ceux qui réciteront le Rosaire en entier, ou qui en réciteront le tiers, c'est-à-dire le *chapelet*. A ceux qui auront récité le tiers tous les jours pendant un an, *indulgence plénière*, un jour à leur choix, pourvu qu'ils se confessent, communient et prient selon l'intention du souverain Pontife. Pour gagner ces indulgences, il faut que le Rosaire ou le chapelet soit béni par un prêtre qui ait le pouvoir spécial, qu'on ait joint la méditation des mystères à la récitation des dizaines. Lorsqu'on se sert d'un chapelet nouvellement béni, on doit, une fois pour toutes, en réciter un pour le prêtre qui l'a indulgencié, un pour l'exaltation de la sainte Eglise et un pour le souverain Pontife.

Par un bref de Sa Sainteté Grégoire XVI, en date du 31 janvier 1832, toutes ces indulgences du Rosaire sont

attachées, avec un grand nombre d'autres, au *Rosaire vivant.*

XIII. COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE APPLIQUÉ AU SUJET.

Principes spéciaux.

1. CIRCONSCRIPTION DU SUJET.

La matière est facile. Tout y est précisé d'une manière claire : 1° origine de cette dévotion ; 2° ses fruits, ses avantages., manière de réciter le Rosaire, etc.

On ne peut sortir de ces questions, qui ne sont pas trop étendues, et qui peuvent être traitées toutes dans un discours.

Nous ne pensons pas qu'il soit hors du sujet de faire une paraphrase sur la Salutation angélique, ou d'expliquer les prières qui composent le Rosaire. Ces considérations sont des plus utiles et des plus pratiques.

2. INVENTION.

SUR LE MYSTÈRE. 1° Institution du Rosaire ; 2° sa rapide propagation ; 3° ses admirables effets dans l'Église par rapport aux hérétiques ; 4° ses fruits de sanctification dans les âmes ; 5° devoirs auxquels s'engagent les confrères ; 6° sentiments de piété avec lesquels on doit le réciter ; 7° indulgences accordées à cette dévotion. — En outre : 1° paraphrase de la Salutation angélique ; 2° explication des prières qui composent le Rosaire ; 3° considérations spéciales sur les mystères *joyeux, douloureux* et *glorieux.*

SUJET MORAL : 1° Avantages de la prière ; qualités de la prière ; 2° dévotion ; 3° avantages des confréries.

3. DISPOSITION.

1. PLAN. Le plan le plus simple et le plus complet est celui-ci : 1° Excellence de la dévotion du saint Rosaire ; 2° manière de le réciter.

Richard l'Avocat a fait un sermon moral bien ordonné : 1° Les mystères énoncés dans le Rosaire nous apprennent le secret de bien prier ; 2° les exemples qu'on y propose nous indiquent les moyens de bien vivre ; 3° les indulgences qui y sont attachées nous donnent l'espérance de bien mourir. — Si l'on fait une paraphrase ou une explication des prières qui le composent, on n'a qu'à suivre la marche des commentateurs, expliquer successivement *modo oratorio,* article par article.

2. CONFIRMATION. Ceux qui possèdent les trois ouvrages suivants y trouveront d'excellents matériaux pour remplir le cadre de leur discours : *De Dignitate Psalterii beatæ Mariæ virginis,* du P. Alain de la Roche ; *Discursus prædicabiles super litanias lauretanas,* de Justinus Michoviensis ; *Homiliæ de arcanis Deiparæ,* de Carthagène.

4. ÉLOCUTION.

Ce discours ne demande pas les grandes formes du langage. On prendra pour modèle le P. Lejeune. S'il y a un sujet qui doive être traité d'une manière très-populaire, c'est assurément celui du Rosaire. Il faut ici être compris par l'enfant de la salle d'asile et par sa mère qui ne sait pas lire, mais qui sait réciter son chapelet.

Heureux ceux qui savent parler aux illettrés. On naît pour ce genre comme pour la poésie : *nascuntur poetæ,* mais on ne l'acquiert pas, quoiqu'on ait dit : *fiunt oratores.* En preuve, c'est que dans cette longue liste d'orateurs, depuis Molinier jusqu'à Lacordaire, nous trouvons à peine deux ou trois noms à côté desquels on puisse écrire : *populaire.* Cette éloquence est encore à créer.

5. ACTION.

L'abandon et l'onction, voilà les deux caractères de l'action sur cette matière. Abandon dans le geste, dans le regard, dans la voix ; onction dans le son des paroles, dans ces accents qui partent du cœur et vous font venir sur les lèvres, comme un doux soupir de joie, d'espérance et d'amour, les mots de l'ange : *Ave Maria.*

XIV. TRAITÉS REMARQUABLES.

ASCÉTIQUES.

ALAIN DE LA ROCHE. Le bienheureux

Alain de la Roche, de l'ordre de saint Dominique, est un de ceux qui ont le plus contribué à étendre la confrérie du Rosaire.

Dans son ouvrage *De dignitate Psalterii beatæ Mariæ Virginis*, il traite longuement de l'excellence, des fruits et de la rapide propagation de cette pieuse dévotion.

Justinus Michoviensis. Cet auteur est très-complet dans cette matière. Il parle successivement de l'excellence, de l'utilité, des miracles, de la pratique du Rosaire et des fruits admirables de piété de cette sainte confrérie. Voir son remarquable ouvrage: *Discursus prædicabiles super litanias lauretanas. Discursu* 305 de Rosa mystica, et *aliis sequentibus*.

M. l'abbé Garnier, curé de Maillys, a publié en 1836 un bon livre de piété sous le titre : *le saint Rosaire selon sa primitive institution*.

PRÉDICATEURS.

Le P. lejeune. Son discours sur le saint Rosaire est bien instructif et très-pieux.

Le P. Nicolas, de Dijon. Son sermon sur le saint Rosaire est très-estimé.

Nous signalerons en particulier, parmi les discours des contemporains sur ce sujet, ceux de M. l'abbé Doucet, de M. l'abbé Brunet et du R. P. Souaillard.

XV. PLANS DIVERS.

1° PLANS POUR SERMONS.

1er PLAN.

AVANTAGES DE LA CONFRÉRIE DU SAINT ROSAIRE.

(Richard l'Avocat.)

1er point. — on y apprend a bien prier.

1. Par la méditation des mystères.
2. Par la méditation des plus belles oraisons.

2e point. — on y apprend a bien vivre.

1. Par les exemples de la vie de Jésus-Christ.
2. Par les exemples de la vie de la sainte Vierge.

3e point. — on y trouve l'espérance de bien mourir.

1. Par les grâces que Dieu accorde à cette association.
2. Par les indulgences dont elle est enrichie.

2e PLAN.

CARACTÈRES ET FIN DE CETTE DÉVOTION.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er point. — caractères de cette dévotion.

1. La gloire de Dieu.
2. L'honneur et la vénération de la sainte Vierge.

2e point. — fin de cette dévotion.

1. La ferveur du chrétien.
2. Sa persévérance et sa sainteté.

3e PLAN.

FRUITS DE LA DÉVOTION DU SAINT ROSAIRE.

(Le même.)

1er point. — dans le passé.

1. Elle a contribué puissamment à l'extinction de l'hérésie des Albigeois.
2. Elle a opéré de nombreuses conversions.
3. Elle a fait revivre la piété des premiers chrétiens.

2e point. — dans le présent.

1. Elle nous procure une solide manière de prier.
2. Elle nous obtient la protection de la sainte Vierge.

4e PLAN.

(Le même.)

1er point. — excellence de la dévotion du saint rosaire.

1. Le saint Rosaire se compose de considérations élevées et pieuses sur nos plus grands mystères.
2. Il se compose des prières les plus saintes.

2e point. — manière de réciter le saint rosaire.

1. Avec respect, confiance et amour.
2. Avec des sentiments conformes au but de son institution.

(*Voy.* le développement de ce plan au 3e vol., p. 33, du *Panorama des Prédicateurs.*)

2° PLANS POUR PRONES ET INSTRUCTIONS FAMILIÈRES.

1er PLAN.

(Carthagène.)

HOMILIA I.

1. De excellentia et utilitate Rosarii.
2. De ejus nomine, antiquitate et auctore.

2e PLAN.

SENTIMENTS QUE DOIT NOUS INSPIRER LA MÉDITATION DES MYSTÈRES DU SAINT ROSAIRE.

(M. l'abbé C. Martin.)

1re considération. — mystères joyeux.

1. Joies saintes.

2. Renoncement aux joies du monde.

2e CONSIDÉRATION. — MYSTÈRES DOULOUREUX.

1. Union aux douleurs de Jésus et de Marie.
2. Résignation dans toutes celles de la vie.

3e CONSIDÉRATION. — MYSTÈRES GLORIEUX.

1. Travailler pour le ciel.
2. N'avoir en vue que la gloire éternelle.

3e PLAN.

(Le même.)

1re RÉFLEXION. — SOLIDITÉ DE CETTE DÉVOTION.

2e RÉFLEXION. — UNIVERSALITÉ DE CETTE DÉVOTION.

3e RÉFLEXION. — FACILITÉS DE SES PRATIQUES.

4e RÉFLEXION. — INDULGENCES DONT ELLE JOUIT.

XVI. AUTEURS A CONSULTER.

ASCÉTIQUES ANCIENS.

Sur le saint Rosaire.

ALAIN DE LA ROCHE — De dignitate Psalterii B. Mariæ Virginis.
VINCENT BAUDELLUS. — Constitut ordin. prædicat. Distinct. 1, c. 15.
JEAN DE MONTE. — Mariale.
THOMAS DE TEMPLO — De miraculis Psalterii B. V.
HUMBERT. — L. 2 Sermonum de Fraternitate, Serm. 59.
JUSTINUS MICHOVIENSIS. — Discursus prædicabiles super Litanias lauretanas, t. II, discursu 305.
THOMAS CANTIPRATENSIS. — Oper., l. 2, c. 29.
NAVARRE. — De modo recitandi Rosarium.
GRENADE. — Méditations sur la vie de Notre-Seigneur.
POIRÉ. — Triple Couronne, tr. 4, c. 9.
SUFFREN. — Année chrét., t. 1.
CRASSET. — Dévotion à la sainte Vierge, tr. 6.
S. FRANÇOIS DE SALES. — Introduct. à la vie dévote.
RODRIGUEZ. — Traité sur le chapelet.
DUPONT. — Le Rosaire médité.

ASCÉTIQUES CONTEMPORAINS.

Sur la Salutation Angélique.

M. l'abbé BLETTON. — Explication du Rosaire.
M. L. VEUILLOT. — Le saint Rosaire médité.
M. l'abbé GARNIER. — Le saint Rosaire selon sa primitive institution.
M. l'abbé ESPANET. — La dévotion du saint Rosaire expliquée.
M. MARÉCHAL. — Le Rosaire de la Ste Vierge, traduit de l'italien.
— Manuel du Rosaire vivant.
— Le mois d'octobre consacré à N. D. du Rosaire.
M. l'abbé J. B. G. — Méditations sur toutes les fêtes de la sainte Vierge.
S. THOMAS. — Opuscul. 8.
FR. COSTERUS. — Explic. Salut. angel.
GRATIEN. — Expositio.
SAVONAROLE. — Expositio.
J. GROPERIUS. — Declaratio.
SPINELLI. — Tractatus in Salut. angelic.
MARCHANTIUS. — Hortus pastorum, tr. 4.
POIRÉ. — La Triple Couronne, tr. 4, c. 9.
A. M. D. G. — Paraphrase de l'Oraison dominicale et de la Salutation angélique.
ALAIN DE LA ROCHE — Cité plus haut : De dignitate Psalterii B. M. V.
JODOCHUS LOVICHIUS. — In Thesauro novo Theologiæ.
S. BERNARDIN. — T. 1, Serm. 53.
FRÉDÉRIC NAUSEA. — In Catechismo.

PRÉDICATEURS.

JUSTINUS MICHOVIENSIS. — 2 in Litan. lauret.
CARTHAGÈNE. — 10 in Homil. Deip.
LEJEUNE. — 1 Serm.
NICOLAS DE DIJON. — Id.
MASSON. — Id. du Rosaire.
TEXIER. — Id.
RICHARD L'AVOCAT. — Id.
Le P. NICOLAS. — Id.
BOSSUET. — Id.
DAMASCÈNE. — Id.
HOUDRY. — Id.
LATOUR. — Id.
DOUCET. — Id.
M. l'abbé BRUNET. — Id.
Le R. P. SOUAILLARD — Id.

MARIALIA.

JUSTINUS MICHOVIENSIS. — Discursus prædicabiles super Litanias lauretanas; dans le discours sur *Rosa mystica*.
CARTHAGÈNE. — Homiliæ de Arcanis Deiparæ, 10 hic.

17 MAI.

SAINT SCAPULAIRE

(Sermon par M. l'abbé Brunet, chanoine et vicaire général de Limoges)

PRÊCHÉ A L'ÉGLISE DE SAINT-ANDRÉ, A PARIS.

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N° I. — PLAN

Ier POINT. — Origine et progrès de cette dévotion.

SUBDIVISIONS

1. Origine. | 2. Progrès.

IIe POINT. — Exposition de cette dévotion.

SUBDIVISIONS

1. Mystère du vêtement. | 2. Signification du vêtement.

IIIe POINT. — Avantages de cette dévotion.

N° 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N° 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Théologie et liturgie.
IV. Traits historiques.
V. Maximes des saints et des ascétiques.
VI. Comparaisons.
VII. Motifs et moyens.
VIII Emblème.
IX. Figures.
X. Histoire et esprit de cette dévotion.
XI. Indulgences.
XII. Cours d'éloquence sacrée.
XIII. Traités remarquables.
XIV. Plans divers.
XV. Auteurs à consulter.

TEXTE.

Stolam gloriæ indues eam. (Eccli., VI, 32.)

M. T. C. F., après la dévotion du chapelet, dont je vous ai parlé il y a peu de jours, celle qui tient le premier rang dans le culte de Marie, c'est évidemment la dévotion du saint scapulaire. L'association du Scapulaire ne fut d'abord qu'une dévotion d'ordres religieux ou de confréries; mais cependant, peu à peu répandue dans l'Eglise, elle y produisit tant de bien, elle y porta tant de fruits de salut et de vie, que la plupart des fidèles tinrent à honneur d'y être affiliés et qu'on ne saurait trop engager ceux qui ne le sont pas encore à imiter leur exemple. Je viens vous parler aujourd'hui de la dévotion du saint scapulaire; mais il faut avant tout que je vous dise en peu de mots son origine et ses progrès.

Ier POINT.

ORIGINE ET PROGRÈS DE LA DÉVOTION DU SAINT SCAPULAIRE.

1re SUBDIVISION. — ORIGINE.

Nous lisons dans la sainte Ecriture, au troisième livre des Rois, que le grand prophète Elie habita une caverne sur les hauteurs d'une montagne pour se livrer dans la retraite aux saints exercices de la pénitence. Cette montagne, si fréquemment et si glorieusement nommée dans les Ecritures, c'est le mont Carmel. C'est sur ses sommets que le prophète offrit ce sacrifice fameux sur lequel descendit le feu du ciel, consumant non-seulement la victime, mais l'autel et la pierre elle-même, ce sacrifice à jamais mémorable qui confondit l'imposture des prêtres de Baal. Mais le mont Carmel est surtout célèbre par une vision du prophète Elie, que tous les écrivains sacrés regardent comme une prophétie se rapportant évidemment à la très-sainte Vierge. Le prophète ami de Dieu aperçut un jour dans les airs une nuée si légère qu'elle ressemblait, disent les saints Livres, à une trace fugitive, mais qui cependant, étendue peu à peu, couvrit la terre de son ombre et y répandit les effusions d'une pluie abondante et féconde; image précieuse et touchante, M. F., de la destinée, de la mission de Marie, si humble, si obscure d'abord dans sa retraite, mais qui plus tard, s'agrandissant dans de merveilleuses proportions, fit de Marie la protectrice du monde, la reine de la terre, la reine des anges, la reine des cieux.

Il était naturel que la dévotion à Marie, que le culte de la très-sainte Vierge prît d'abord racine dans les lieux mêmes dont Marie semblait avoir pris possession longtemps avant sa naissance. Et en effet, un ordre religieux, dont quelques traditions rattacheraient le principe au collége même des saints prophètes de l'ancienne loi, un ordre religieux s'établit sur la montagne sacrée sous le nom d'ordre du Carmel, et prit pour patronne et protectrice la très-sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame du mont Carmel. Il eut toujours pour Marie la plus fervente dévotion. Cet ordre voulut adopter les couleurs de Marie dans son vêtement. Il fut d'abord complétement blanc; mais comme ces bons religieux étaient fréquemment exposés aux incursions et aux persécutions des Sarrasins, ceux-ci, qui regardaient la couleur blanche comme une marque de noblesse et de distinction parmi eux, défendirent formellement aux religieux du mont Carmel de la porter désormais. Ceux-ci ne conservèrent qu'un manteau blanc sur un vêtement de couleur brune.

Longtemps, M. F., l'ordre du mont Carmel se trouva exposé aux persécutions les plus acharnées; et enfin, lorsqu'il paraissait à deux doigts de sa ruine, Dieu, qui égale toujours les secours qu'il envoie aux besoins de son Eglise, aux besoins de ses enfants, suscita dans l'ordre du mont Carmel un homme éminent dans la personne de saint Simon Stock, religieux, Anglais de naissance, homme distingué par sa piété, par ses vertus et par sa science. Saint Simon Stock, désolé de tous les maux qui accablaient son ordre, résolut, dans sa ferveur éminente envers Marie, de s'adresser incessamment à la Reine des cieux. Il eut recours à cette aimable et généreuse protectrice; et les saintes traditions racontent que Marie lui apparut un jour environnée des

esprits célestes et qu'elle lui présenta le vêtement appelé *Scapulaire :* « Prenez, lui dit-elle, ce vêtement de votre ordre, partagez-le et que chacun de vos enfants soit fidèle à s'en revêtir. Ce vêtement sera le signe de l'alliance éternelle que je contracte avec eux; quiconque le portera me sera consacré, sera placé toujours sous ma protection. »

Telle est l'origine du saint Scapulaire. Le Scapulaire est donc un vêtement d'honneur qui est le signe de la consécration à Marie, qui est pour celui qui le porte la marque de son zèle, de son dévouement, de son amour envers Marie, et de la part de Marie un gage assuré de sa protection spéciale, de ses faveurs les plus douces, de ses plus abondantes bénédictions.

2e SUBDIVISION. — PROGRÈS.

Dès que cette dévotion se fut répandue dans l'Eglise, les pontifes de Jésus-Christ l'enrichirent des indulgences les plus précieuses. Les richesses spirituelles attachées à l'ordre du mont Carmel, et surtout au saint Scapulaire, rendirent tous les fidèles jaloux de s'associer à cette sainte dévotion. La dévotion du Scapulaire fit, par conséquent, de rapides progrès; et bientôt elle fut la dévotion spéciale de tous les fervents serviteurs de Marie. Telle est son origine. Il faut maintenant qu'en peu de mots je vous explique le sens profond de cette dévotion et les avantages qui y sont attachés.

IIe POINT.

EXPOSITION DE CETTE DÉVOTION.

Le Scapulaire est avant tout un vêtement. Mais, M. F., qu'est-ce que le vêtement, en prenant la chose dans le sens le plus général, dans le sens le plus universel? Qu'est-ce que le vêtement? Ah! M. F., tout est symbolique dans l'homme, tout est mystérieux; et vous allez voir le mystère profond qui est renfermé dans ce que nous appelons vêtement.

1re SUBDIVISION. — MYSTÈRE DU VÊTEMENT.

Avez-vous lu dans l'Evangile cette belle parole du divin Sauveur nous apprenant à compter sur la Providence et à nous confier complétement à ses soins : « Le corps, dit-il, n'est-il pas plus que le vêtement?... » Ces paroles signifient sans doute que, dans l'homme, le corps est uni à l'âme, et puisque Dieu nous conserve la vie, il ne peut manquer de donner les moyens de soutenir le corps et de le protéger, de telle sorte que la nourriture n'est donnée que parce que le corps existe. Mais ces paroles constatent aussi une grande loi inexorable à laquelle on ne peut se soustraire : c'est l'obligation de travailler ici-bas pour se nourrir et pour se vêtir. Dites-moi, M. F., cette obligation, cette rigoureuse nécessité n'est-elle pas le signe le plus évident la preuve la plus incontestable que l'homme est ici-bas dans un état de déchéance, dans un état d'épreuve, dans un état d'expiation? Voyez le lis des champs, pour me servir de l'aimable comparaison de l'Evangile, considérez le lis des champs : il ne sème pas, il ne moissonne pas, il n'amasse

pas dans ses greniers, et cependant tel est son vêtement que Salomon, dans toute sa gloire, ne parvient pas à effacer son éclatante beauté. Voyez l'agneau et la brebis. Qui donc leur donne la soyeuse toison qui les recouvre? Eh quoi! l'homme seul, entre tous les êtres vivants dans ce monde, complétement déshérité des dons de Dieu, ne posséderait pas ce que possède le plus inférieur et le dernier des êtres animés! Ah! M. F., puisque l'homme doit gagner ici-bas, par son travail, à la sueur de son front, le droit de se nourrir et le privilége de se vêtir, il faut évidemment qu'il soit ici-bas dans un état d'expiation. Sans cela, encore une fois, on pourrait dire que Dieu a été injuste envers lui, et qu'il serait inférieur au dernier des êtres animés. Eh bien! l'Ecriture ne nous laisse aucun doute sur ce point. Avec cette simplicité, avec cette sublime précision qui caractérisent tous ses récits, l'Ecriture nous raconte l'origine du vêtement; elle nous dit qu'au commencement des choses l'homme était revêtu de la grâce de Dieu. Sans doute, M. F., que dans cet état fortuné, que nous regrettons toujours, mais dont nous ne pouvons encore avoir une idée complète et satisfaisante, l'homme puisait dans la même grâce qui entretenait en lui une éternelle jeunesse, qui lui communiquait la vie et l'immortalité, l'homme puisait dans cette grâce des priviléges inconnus. Sans doute que cette grâce l'enveloppait comme d'un vêtement lumineux, comme d'un vêtement royal, rayonnant, splendide, vêtement dont chaque homme fut dépouillé par le péché, et que l'humanité déchue n'a cessé, à travers les âges, de regretter avec douleur et gémissements.

Eh bien! ce vêtement de la grâce, ce vêtement d'immortalité que l'homme a perdu par le péché, que l'homme ne pourra reconquérir que dans la régénération, alors que son corps sera glorieusement transfiguré, l'homme, dépouillé de ce vêtement mystérieux, demeura dans une honteuse nudité dont il eut confusion et frayeur; et l'Ecriture ajoute qu'il s'enfuit dans la forêt pour se cacher, pour se faire un vêtement de feuillage. Alors la voix de Dieu le poursuivit, la voix de Dieu, vengeresse, mais juste, l'appela à travers les espaces du Paradis : « Adam, où es-tu? — Seigneur, répondit le coupable, j'ai fui, je me suis caché, car j'ai eu peur. — Peur! et de quoi? — Seigneur, vous le voyez, je suis dans la confusion. — Et comment sais-tu ce que c'est que la confusion et la honte, si ce n'est parce que tu as mangé du fruit que je t'avais rigoureusement défendu de manger? » Et alors, avec ce cri d'ironique amertume, avec ce cri qui glace d'effroi, le Seigneur ajouta : « Voilà donc qu'Adam est devenu semblable à nous! Il voulait s'égaler à Dieu, il s'est égalé à l'opprobre, à la honte, à l'ignominie. Il n'a pas suivi les inspirations de la grâce, il n'a pas même écouté le simple conseil de la raison, il s'est comparé à l'animal dépourvu de raison et il ne connaît plus que les grossiers et aveugles instincts. Eh bien! reprit le Seigneur, approche, coupable; je veux te faire un vêtement que tu porteras désormais.» Et l'Ecriture ajoute que Dieu jeta sur ses épaules une tunique faite de peaux d'animaux, comme s'il lui avait dit : « Tu as désobéi, tu as péché; eh bien! la terre sera ta prison, le travail ton châtiment, et ton vêtement, fait avec les dépouilles des animaux, en sera le signe; tu porteras éternellement la livrée de ton péché, de ton ignominie, et tu n'auras ici-bas pour vêtement que la dépouille de l'animal privé de raison auquel tu n'as pas rougi de te comparer dans ta désobéissance.

Oui! M. F., il faut l'avouer, quelque douloureux que cela soit pour l'homme, quelque douloureux que cela soit à notre orgueil, nous portons ici-bas la livrée du châtiment, nous portons la livrée de l'expiation, et notre vêtement a été dérobé à l'animal. Oh! vous avez beau le tisser en riches écharpes, vous avez beau mêler la soie à vos manteaux, vous avez beau parer votre front d'ondoyants plumages; je reconnais partout la dépouille de l'animal. Ces plumes dérobées à l'oiseau du désert, ces laines dérobées à la timide brebis, ces riches et chaudes fourrures dérobées à la bête féroce qui a sa tanière dans les bois, l'orgueil a beau les transformer, l'industrie a beau s'ingénier pour les modifier de mille sortes, j'y retrouve l'indélébile anathème de l'Ecriture ; c'est toujours la dépouille de l'animal; j'y vois toujours le signe de la malédiction de Dieu.

Cependant, M. F., il faut se hâter de le dire, la rédemption opérée par le divin Sauveur a tout transfiguré dans ce monde; elle a relevé l'homme, elle lui a communiqué une glorieuse réhabilitation; et cette réhabilitation magnifique, qui a changé les conditions du châtiment puisqu'elle en a fait une expiation, s'est étendue à tout, même au vêtement, et vous allez voir comment. M. F., oui! je dis que le châtiment s'est changé en expiation et que la condition de l'homme, de honteuse qu'elle était, est devenue glorieuse ; car, M. F., autant le châtiment dégrade, autant l'expiation relève. Le châtiment, c'est une consommation du crime, l'expiation, c'est le premier pas vers la vertu; le châtiment est une honte de plus pour celui qui le subit, tandis que l'expiation est une réhabilitation glorieuse qui relève l'homme à ses propres yeux quand il la subit avec courage. Par conséquent, puisque le vêtement était le signe du châtiment, il a bien fallu qu'il devînt le symbole de l'expiation. Voilà pourquoi le vêtement qui, auparavant, n'était que la dépouille de l'animal, sans cesser de l'être, parce que le fond même de sa substance n'a pas changé, s'est tellement transfiguré qu'au lieu d'être le signe du châtiment du péché, il est devenu le symbole de la rédemption qui l'a racheté. Voilà pourquoi le vêtement est le signe de la vertu; voilà pourquoi la robe blanche de la jeune vierge est le symbole de sa candeur et de son innocence; voilà pourquoi le vêtement de bure grossière que porte l'humble cénobite est le symbole de son détachement des biens de ce monde et de son abnégation complète ; voilà pourquoi le vêtement qui voile et embrasse le front de la vierge est le rideau tiré entre elle et les plaisirs du monde auxquels elle a généreusement renoncé; voilà pourquoi le vêtement que porte le prêtre en montant à l'autel est le sceau de la vertu, le symbole du recueillement profond dans lequel il s'enveloppe pour offrir le sacrifice, loin des voies impures de la terre et des distractions du monde. De sorte, M. F., que, grâce à la rédemption, le vêtement est devenu aujourd'hui le signe glorieux de la vocation, de la condition, et, jusqu'à un certain point, de l'état de l'âme.

2e SUBDIVISION. — SIGNIFICATION DU VÊTEMENT.

Vous allez comprendre toutes ces choses. Pourquoi, M. F., l'Eglise et la société placent-elles, l'une une triple couronne sur le front de ses pontifes, et l'autre un diadème sur la tête de ses monarques? Pourquoi jette-t-on sur leurs épaules un riche manteau de pourpre ou d'azur semé d'étoiles,

d'abeilles d'or? Pourquoi met-on un sceptre entre leurs mains? Ah! vous vous tromperiez si vous pensiez que c'est pour flatter leur orgueil, pour caractériser aux yeux de tous une élévation vaine qui n'aurait d'autre sens que celui d'une orgueilleuse suprématie. Non! de même qu'autrefois on parait la victime qu'on allait conduire à l'autel, qu'on avait soin d'orner son front de bandelettes, de fleurs, eh bien! sur le front royal ou sur le front sacerdotal de ces victimes qui se dévouent, qui font abnégation de leur vie pour le salut de tous, on jette un manteau de riches couleurs, un diadème brillant, pour marquer l'immolation de tous les jours. Et voilà pourquoi le pontife, le remplaçant de Jésus-Christ, s'appelle le serviteur des serviteurs de Jésus-Christ. Et ce n'est pas un titre inspiré par une sorte d'idolâtrie factice. C'est réellement la traduction exacte, rigoureuse, précise de sa vocation et de sa mission au sein de l'Eglise. Il est véritablement le serviteur des serviteurs; car quiconque ici-bas fait abnégation de sa vie pour se dévouer au salut de tous, eh bien! M. F., celui-là est victime. Voilà pourquoi le prêtre porte un vêtement qui le distingue au milieu de la foule; voilà pourquoi le magistrat, le juge, portent un vêtement d'honneur, et voilà pourquoi le soldat qui marche contre l'ennemi et verse son sang pour la patrie porte aussi un vêtement qui le distingue aux yeux de tous.

Ainsi donc, M. F., tous les sacerdoces, toutes les servitudes, toutes les corporations, toutes les associations, tout ce qui ici-bas se compose des hommes immolés, sacrifiés, faisant abnégation de leur propre vie pour le salut de tous, portent un vêtement qui les honore, mais à la condition, de leur côté, de l'honorer aussi par la vertu et par le fidèle accomplissement de leurs devoirs.

Ce n'est pas tout. Le vêtement est aussi le signe de l'état. On dit que le vêtement ne fait pas l'homme, et, si vous me permettez de citer le proverbe dans sa vulgaire simplicité, que l'habit ne fait pas le moine. Cela est vrai, M. F., mais je dois dire que cela n'est vrai que par exception; que si le vêtement ne fait pas l'homme, au moins il le caractérise et le révèle tel qu'il est. Et, M. F., n'en avez-vous pas fait cent fois l'expérience? Dans le monde, combien de fois, à travers les haillons déchirés, sous les haillons de la pauvreté, vous avez trouvé je ne sais quoi de propre, de modeste, de décent, de convenable, qui afflige les regards sans doute, mais qui vous fait deviner au dedans une âme honnête, une âme ayant des habitudes de régularité, d'ordre, d'humanité, de vertu? Combien de fois, au contraire, sous le factice éclat du luxe et de l'opulence, n'avez-vous pas deviné une âme indigente qui cherche, par la parure du dehors, à éblouir les yeux flattés, de peur qu'en pénétrant à l'intérieur ils ne viennent à découvrir les misères profondes du dedans? Et c'est le vêtement lui-même, c'est quelque chose de ce vêtement qui vous aide à connaître l'homme. Combien de fois, M. F., n'avez-vous pas vu, hélas! dans le triste siècle où nous vivons, des âmes idolâtres d'elles-mêmes, qui se rendent le plus honteux de tous les cultes, le culte de la vanité, qui ne s'adresse qu'à soi-même : des âmes qui s'érigent en quelque sorte sur un piédestal pour s'adorer elles-mêmes, et pour lesquelles ici-bas l'industrie n'a pas assez de travaux, assez de labeurs, assez de ressources, n'est pas assez ingénieuse pour leur composer une brillante parure, et qui négligent tout pour soigner un corps dont la vie n'est que de quelques jours, qui est flétri par l'âge et par le temps, qui se dessèche sous la main de

la vieillesse, et qui bientôt s'éteindra sous le souffle glacé de la mort? Aussi, M. F., de toutes les idolâtries, j'ose l'affirmer, il n'en est point qui soit flétrie dans l'Ecriture sainte en termes plus énergiques et plus sévères. « J'ai vu, s'écrie le prophète Isaïe, j'ai vu les filles de Sion marchant fièrement, la tête levée, avec une contenance et des airs étudiés; j'ai vu leurs riches manteaux, leurs brillantes parures; j'ai respiré l'odeur de ces parfums. Eh bien! je détruirai tout cela, je briserai tous ces frivoles ornements et toutes ces parures qui ne déguisent rien. » Ce sont les paroles mêmes de l'Ecriture que je cite. De sorte, M. F., que lorsque le chrétien, faisant abnégation de lui-même, dédaignant cette parure frivole, vient au pied de l'autel de Marie lui demander la grâce de recevoir, avec le vêtement qu'elle a donné à ses serviteurs, ses grâces privilégiées de pureté, de détachement, d'abnégation, de modestie, je dis qu'en prenant le saint Scapulaire de Marie, non-seulement il rend la plus grande gloire à la Reine des cieux, mais il édifie l'Eglise et surtout il se sauve lui-même. Le paganisme ou le christianisme de l'âme se reconnaissent au vêtement.

Ah! M. F., sans doute la femme chrétienne, réhabilitée si glorieusement par le christianisme, a le droit de se montrer avec honneur et jusqu'à un certain point avec éclat, et dans l'Eglise et dans le monde; elle a le droit d'y paraître avec cette grâce plus belle que toute beauté, et que l'Ecriture appelle une beauté pareille à celle d'un temple. « Les filles de Sion, composées dans leurs ornements sans recherche, ont la beauté d'un temple. » Cette beauté, qui est un rayonnement du dedans qui se répand au dehors, leur fait comme un gracieux vêtement de pureté, de modestie et de sainteté; cette beauté du dedans, cette candeur, cette sérénité, cette paix du regard qui est comme un rayonnement mystérieux de la vertu dont elle est ornée; cette belle parure qui lui attire les sentiments de respect et que les anges eux-mêmes doivent honorer en s'inclinant devant elle; cette beauté de l'âme qui, selon l'expression du roi-prophète, faisait toute la beauté de la fille du roi; cette beauté intérieure, gage de la beauté extérieure, cette beauté intérieure s'étend toujours jusqu'au vêtement. S'il est élégant, eh bien! ce sera sans recherche; s'il est pauvre, ce sera sans laideur; et, lorsque la condition l'exige, s'il est somptueux, il sera sans faste, sans vanité et sans orgueil. Mais pour cela il faut se montrer plus glorieux de la parure intérieure de l'âme; il faut se montrer plus glorieux des soins de sa conscience; il faut se montrer plus soucieux des soins du salut, et je dis que le meilleur moyen de le faire, c'est de prendre le vêtement de Marie. Vous savez qu'il se réduit à de minimes proportions pour les fidèles qui vivent dans le monde. Celui qui le porte, qui le cache dans les plis de son vêtement, celui qui tient à honneur d'en être orné convenablement, eh bien! celui-là, en ne cessant jamais de le porter, doit dire à Marie : Voilà la parure qui me distingue à vos yeux, et c'est celle qui est la plus chère à mon cœur. L'homme, dans ses railleries et ses sarcasmes, s'attaque toujours à l'extérieur, au dehors, parce que ses regards ne peuvent jamais aller au delà; mais vous, ô Reine des cieux, qui voyez le fond de l'âme, qui pénétrez dans les replis de la conscience, vous voyez que ce vêtement dont je me fais honneur est ma parure et toute ma beauté. Que le monde laisse tomber un sourire de pitié et lance ses sarcasmes sur ce vêtement dont je m'honore, je le laisse à ses railleries, à ses sarcasmes. Il rit de me voir porter votre vêtement, lui qui ne rougit pas de porter un

lambeau de ruban, une décoration acquise à grands frais, honorablement sans doute, mais enfin qui, après tout, n'est que le signe d'honneur que donne le monde, la société, tandis que je me pare de la livrée la plus glorieuse qu'il y ait ici-bas, puisque c'est la livrée de la Reine des cieux. Et comment ne serais-je pas glorieux de la porter, lorsque ici-bas on se fait honneur de porter un signe distinctif qui rattache aux princes de la terre? Et comment ne serais-je pas glorieux de porter le saint Scapulaire, de le porter jusqu'à la mort, puisque je sais qu'il me préservera, si je veux y joindre la pratique des vertus, de périr dans les flammes éternelles de l'enfer? Pourquoi ne le défendrais-je pas au prix de mon sang, lorsque je vois que des hommes s'élancent dans les batailles pour se disputer un lambeau de pourpre parce qu'il est le drapeau d'un parti?

IIIe POINT.

AVANTAGES DE CETTE DÉVOTION.

Ah! heureux donc celui qui porte le vêtement de Marie! Non! le monde ne comprend rien aux choses de Dieu. Il nous reproche notre foi, notre croyance, tandis qu'il se montre lui-même si risiblement crédule. Il nous reproche d'être religieux, lorsque lui-même il ne peut se défendre souvent d'être superstitieux. Eh bien! soyons fidèles à la gloire de Marie, et portons le vêtement de la Reine des cieux, portons-le toujours. Celui qui le portera ne périra pas dans les flammes éternelles. Cela ne veut pas dire que lorsqu'on porte le Scapulaire on devienne invulnérable pendant le temps et qu'on puisse se soustraire à la justice de Dieu pendant l'éternité; non! la dévotion au saint Scapulaire n'est pas une dévotion superstitieuse. Les fidèles savent très-bien que le vêtement qui les honore ne peut les mettre à l'abri du danger, qu'ils ne peuvent imprudemment s'y exposer. Les cieux ne peuvent ravir même cette liberté dont parle Bossuet, qui entraîne l'homme à en abuser. Je ne dis pas que ce vêtement rendra invulnérable, quoiqu'on ait vu des exemples de balles meurtrières tomber devant lui. Je pourrais vous citer des miracles nombreux que Dieu a accordés généreusement pour couronner la dévotion du saint Scapulaire, mais je vous dirai : Portez ce vêtement avec honneur et dévotion, portez-le avec amour, portez-le en associant à cette glorieuse dévotion la pratique de la vertu, le tendre amour et le zèle fervent pour la gloire de Marie, et alors, je vous le garantis, vous ne périrez pas! Gardez-vous surtout de le rendre témoin d'indignes faiblesses; ne le profanez pas par de honteuses lâchetés; ne le profanez pas par vos désordres, mais montrez-vous saintement jaloux d'être le fidèle serviteur de la Reine des cieux, dont vous portez la magnifique livrée. Ne le quittez jamais, afin que Marie ne vous quitte pas; elle a promis que celui qui vivrait sous ce vêtement ne périrait pas! Ne quittez pas ce vêtement, restez fidèle à Marie, et Marie vous restera fidèle, non-seulement dans ce temps, mais dans l'éternité où elle vous appellera à partager sa gloire. Ainsi soit-il!

INSTRUCTION FAMILIÈRE.

(Girard.)

PLAN

Ire CONSIDÉRATION.

LE SCAPULAIRE EST UN VÊTEMENT DE SALUT.

Subdivisions

1. Il est une source de grâces.
2. Il est un signe de prédestination.
3. Il jouit de beaucoup d'indulgences.
4. Il nous fait participer aux bonnes œuvres des associés.

IIe CONSIDÉRATION.

LE SCAPULAIRE EST UN VÊTEMENT DE SAINTETÉ : IL NOUS ENGAGE A MIEUX REMPLIR NOS DEVOIRS.

Subdivisions

1. Envers Dieu.
2. Envers la sainte Vierge.
2. Envers le prochain.

TEXTE.

Gaudens gaudebo in Domino... quia induit me vestimentis salutis, et indumento justitiæ circumdedit me. (Is. LXI, 10.))

C'est là, M. C. F., le langage d'un confrère du Scapulaire; je dis un vrai confrère du Carmel, d'un bon serviteur de Marie, qui ne se contente pas de porter les livrées de la Mère de Dieu et les marques de sa confrérie; mais qui en accomplit exactement les obligations et qui l'honore par une vie sainte et irréprochable. Quelle est sa joie en effet lorsqu'il songe qu'il est d'une manière toute particulière sous la protection de la très-sainte Vierge; qu'elle l'a adopté pour son fils, et qu'il peut la regarder avec confiance comme sa mère. Mais comme je parais ici, bien moins pour féliciter les bons confrères du Scapulaire, que pour inviter ceux qui ne l'ont pas à le prendre, et pour redresser ceux qui, l'ayant pris, s'éloignent de leur devoir, je tâcherai de désabuser deux sortes de personnes qui sont dans l'erreur par rapport au saint Scapulaire. Les unes croient que le scapulaire est une chose indifférente, les autres s'imaginent qu'il suffit de l'avoir sans se mettre en peine de le bien porter. Je montrerai aux premiers *que ce saint habit est un vêtement de salut*, et par conséquent que ce n'est pas une chose indifférente. Je ferai voir aux autres qu'il *est un habit de justice*, et qu'ainsi il faut l'accompagner de bonnes œuvres. Voilà tout le sujet de ce discours.

Ire CONSIDÉRATION.

LE SCAPULAIRE EST UN VÊTEMENT DE SALUT.

Je ne prétends pas établir comme une vérité de foi que le saint Scapulaire soit nécessaire au salut, ni qu'on soit obligé de le prendre sous peine de péché, ni encore que ce saint habit soit une marque assurée et infaillible de prédestination. Il n'est pas absolument nécessaire au salut, et l'on peut arriver à la gloire éternelle quoiqu'on ne l'ait pas reçu; pourvu que l'on observe les commandements de Dieu et de l'Eglise et que l'on remplisse exactement ses devoirs, on est assuré d'entrer dans le royaume des cieux : l'Eglise n'a point eu cette dévotion pendant douze siècles, et ses enfants étaient bien plus saints et plus parfaits qu'ils ne le sont à présent. Cet habit n'est pas non

plus une marque certaine et infaillible de prédestination, puisqu'on peut en le portant vivre en impie et par conséquent être damné. Il est même visible que plusieurs confrères du Scapulaire seront exclus du bonheur éternel, parce qu'ils déshonorent le Scapulaire par leur mauvaise vie. Mais j'ose assurer qu'il est d'un grand secours pour aider à remplir les devoirs du christianisme, et un moyen très-avantageux, pour avancer dans la voie de la perfection, puisqu'il est tout à la fois un *vêtement de salut et un habit de justice.*

1re SUBDIVISION. — IL EST UNE SOURCE DE GRACES.

Je dis d'abord que le saint Scapulaire est un habit de salut parce qu'il est une source de grâces. Personne n'ignore que nous ne pouvons travailler à notre salut par nos propres forces ; que le secours divin est si nécessaire pour aider notre faiblesse, que sans lui nous ne pouvons pas faire la moindre action digne de la vie éternelle. Ce secours est ce que nous appelons la grâce du Tout-Puissant. Or, le Scapulaire étant l'habit et la livrée de la sainte Vierge, qui est la mère des grâces, il s'ensuit qu'il est un moyen très-puissant pour les obtenir. Marie s'y est engagée de la manière la plus authentique : en voici la preuve. Saint Stock prévenu, dès son enfance, des bénédictions du ciel (*Vie de saint Simon Stock*), après avoir passé trente ans dans une affreuse solitude, n'ayant pour logement qu'un tronc d'arbre, pour nourriture que des racines et des herbes crues, pour boisson que de l'eau ; inconnu aux hommes, mais chéri de Dieu, visité souvent par les anges et même par la Reine des anges, s'engagea dans l'ordre des Carmes et y parut toujours comme un modèle de toutes les vertus. Le général de cet ordre étant mort, on le choisit pour remplir sa place. Lorsqu'il fut dans cet emploi, son plus grand soin fut de faire honorer la Mère de Dieu, pour laquelle il avait eu dès sa jeunesse une tendre dévotion, et dont il avait reçu de très-grandes faveurs ; mais la principale fut sans doute d'être choisi par cette Reine des vierges pour l'établissement de la confrérie du Scapulaire. Un jour qu'il était en prière, Marie, Mère du Sauveur, lui apparut, environnée d'une multitude d'esprits célestes, portant entre ses mains un Scapulaire, dont elle le revêtit, en lui disant ces paroles si consolantes pour tous ceux qui ont le bonheur d'être agrégés à cette illustre confrérie : « Recevez, mon cher fils, le Scapulaire dont je vous fais présent et à tout votre ordre ; c'est à quoi je veux qu'on vous reconnaisse à l'avenir pour mes enfants. C'est ici une marque de prédestination, un gage de paix et d'alliance éternelle, c'est un signe de salut dans les dangers de la vie ; et quiconque mourra avec cet habit, ne souffrira point les peines éternelles.»

Que peut-on entendre, M. T. C. F., de plus avantageux et de plus consolant de la part de Marie, que ces magnifiques promesses ? Mais le fait est-il bien assuré ? Très-assuré ; car il est fondé sur le témoignage d'un des plus grands saints de l'Eglise, et reconnu pour tel, et qui par conséquent en cette qualité ne s'est pas trompé, et ne nous en a pas imposé. Ce fait est rapporté dans une bulle de Jean XXII, souverain pontife et chef visible de l'Eglise. Il a été approuvé par plusieurs autres papes qui ont accordé de grands priviléges et des indulgences en faveur de la confrérie du Scapulaire. (*Cette bulle est appelée la bulle Sabbatine.*) Ce fait a été reconnu pour véritable par un nombre considérable d'évêques, de docteurs, de

grands personnages, et en particulier par plusieurs saints des derniers siècles. La confrérie du saint Scapulaire s'est étendue par toute l'Eglise ; les grands et les petits, les riches et les pauvres, les rois et les sujets, les princes et les princesses, les hommes qui occupaient et ceux qui occupent encore les premières places de l'Eglise et des Etats; tous s'y sont fait agréger avec le même empressement. Mais ce qui est encore au-dessus de tout cela, c'est que Dieu l'a autorisée par des miracles avérés et constatés. On a vu grand nombre de malades abandonnés des médecins, guéris sur-le-champ. On a vu des gens délivrés ou préservés des plus grands dangers, de l'eau, du feu, du glaive, et retirés, pour ainsi dire, des portes de la mort; on a vu les éléments respecter ce saint habit ; la foudre, les tempêtes, la mer, le plomb et le fer meurtriers. Mais le plus grand miracle que le saint Scapulaire ait opéré très-souvent, et ne doutons pas qu'il ne le fasse encore tous les jours, c'est la conversion des pécheurs les plus abandonnés et les plus endurcis.

C'est la très-sainte Vierge qui opère ces merveilles, qui ménage les grâces spéciales de conversion et de salut en faveur des confrères du Scapulaire, et il n'en faut pas être surpris, puisqu'elle est toute-puissante auprès de son Fils, et qu'en même temps elle est pleine de tendresse, de bonté et de miséricorde pour les hommes, et en particulier pour ceux qui y sont spécialement attachés par la profession publique qu'ils font d'être ses dévots serviteurs.

2e SUBDIVISION. — IL EST UNE MARQUE DE PRÉDESTINATION.

En second lieu, le Scapulaire est une marque de prédestination. C'est une vérité de foi que personne ne sait ni ne peut savoir sans une révélation particulière, s'il est digne d'amour ou de haine (*Eccles.*, *cap.* v), s'il est prédestiné ou du nombre des réprouvés, s'il aura le bonheur d'être éternellement dans le ciel, ou s'il sera assez infortuné pour être enseveli à jamais dans les abîmes de l'enfer ; effroyable incertitude, M. F., qui devrait nous tenir dans un continuel tremblement, et qui devrait détremper d'une amertume extrême tous les plaisirs et tous les contentements de la vie présente. Néanmoins, il y a des signes auxquels on peut connaître, sinon infailliblement, au moins probablement, si l'on est du nombre des élus, et je dis qu'une de ces marques, et même une des principales, c'est d'être agrégé à la confrérie du saint Scapulaire ; et cela pour deux raisons. La première, parce que la dévotion à la très-sainte Mère de Dieu a toujours été regardée dans l'Eglise comme une marque spéciale de prédestination ; et nous voyons en effet non-seulement que tous les saints dont nous connaissons la vie lui ont été fort dévots, mais encore que plusieurs grands pécheurs se sont convertis et sont devenus de grands pénitents par la protection de Marie, à qui ils donnaient quelques marques de dévotion. Or, il n'est rien qui lui soit plus agréable que d'entrer dans la confrérie du Scapulaire et de faire par là publiquement profession de sa dévotion et de son culte. La seconde raison que j'allègue, pour montrer que la confrérie du Scapulaire est un signe de prédestination, c'est que la sainte Vierge a promis dans l'institution de cette association, que ceux qui s'y engageraient et qui auraient le bonheur de mourir avec son habit et sa livrée, n'éprouveraient jamais les flammes éternelles ; ce qui ne se peut entendre que de ceux qui vivent et mourront en bons confrères.

3e SUBDIVISION. — IL JOUIT DE BEAUCOUP D'INDULGENCES.

Ajoutons encore deux grands avantages de la confrérie du saint Scapulaire, qui font voir que cet habit est un vêtement de salut ; je parle des indulgences dont cette société est enrichie, et les prières et autres bonnes œuvres dont tous les confrères sont participants. Vous n'ignorez pas, M. F., que le péché mortel étant pardonné, la faute est entièrement effacée; mais la peine éternelle est changée en une peine temporelle qu'il faut subir nécessairement ou en ce monde par la pénitence, ou en l'autre dans les terribles feux du purgatoire. Or, les indulgences sont une relaxation de ces peines. Je n'entrerai pas dans le détail de celles qui ont été accordées à la confrérie du saint Scapulaire. Elles sont en grand nombre ; je vous dirai seulement qu'au jour de la réception de ce saint habit et à l'article de la mort, on peut gagner l'indulgence plénière. Avec quel empressement ne devrions-nous pas profiter de ces trésors de l'Eglise? Que ne ferait pas un homme condamné aux galères ou à une prison perpétuelle, pour en sortir ? Avec quelle ardeur ne cherchons-nous pas tous les jours les moyens de nous procurer quelque bien ou de nous délivrer de quelque mal. Il s'agit ici de satisfaire à la justice de Dieu, de payer des dettes immenses, de se préserver d'un tourment qui est au-dessus de toute pensée, nous le pouvons très-facilement ; ne sommes-nous donc pas insensés, lorsque nous négligeons des moyens si aisés pour acquitter nos dettes, qu'il faudra payer un jour jusqu'à la dernière obole, si nous mourons redevables à la justice terrible d'un Dieu vengeur. (*Matth.*, *cap.* v.)

4e SUBDIVISION. — IL NOUS FAIT PARTICIPER AUX BONNES ŒUVRES DES ASSOCIÉS.

Un autre avantage bien considérable de la confrérie du Scapulaire, c'est de participer à toutes les bonnes œuvres qui se font dans l'ordre des Carmes et parmi tous les confrères du Scapulaire. Combien de messes célébrées ou entendues ! combien de confessions et de communions ! combien de jeûnes, d'abstinences, de mortifications et de pénitences ! combien d'aumônes spirituelles et corporelles ! combien d'œuvres de piété de toutes les espèces ! quel trésor immense ! Et si le mérite de la plus petite bonne œuvre est incomparablement au-dessus de tous les biens de la terre, de tout l'or et l'argent, de tous les diamants et pierres précieuses de l'univers, comme nous n'en pouvons pas douter un seul moment, puisque le mérite d'un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ sera récompensé éternellement, suivant la parole qu'il en a donnée lui-même (*Matth.*, *cap.* VIII), tandis que toutes les richesses du monde cesseront d'être, seront entièrement détruites et dissipées par l'incendie qui doit précéder le grand jour du jugement, que devons nous juger du trésor inestimable de mérites et de bonnes œuvres auquel l'ordre du Carmel et la confrérie du Scapulaire participent. Qui pourrait après cela, je ne dis pas mépriser, ce qu'à Dieu ne plaise, ce qui ne convient qu'à des impies consommés, mais négliger d'entrer dans cette sainte association, de se revêtir du Scapulaire, qui est, comme vous venez de le voir, un vêtement de salut; une *source de grâces* et de secours ; un *signe*

de prédestination; un *moyen pour gagner de grandes indulgences et pour participer à des trésors immenses de mérites et de bonnes œuvres.* Mais pour se rendre digne de tant d'avantages, il faut recevoir et porter le Scapulaire avec de saintes dispositions, parce qu'il *est un habit de justice.* Nous allons le voir dans ma seconde partie.

II^e^ CONSIDÉRATION.

LE SCAPULAIRE EST UN VÊTEMENT DE SAINTETÉ, IL NOUS ENGAGE A MIEUX REMPLIR NOS DEVOIRS.

Lorsque je dis que le Scapulaire est un vêtement de justice, j'entends qu'il engage celui qui le porte à certains devoirs particuliers, à l'observation desquels tous ses priviléges sont attachés et sans quoi ce saint habit devient non-seulement inutile, mais funeste. Or ces devoirs regardent premièrement *Dieu;* secondement la *très-sainte Vierge;* troisièmement le *prochain* et en particulier les autres confrères.

1^re^ SUBDIVISION. — PAR RAPPORT A DIEU.

En premier lieu, le Scapulaire est un vêtement de justice par rapport à Dieu; c'est-à-dire que, bien loin que cette livrée de Marie soit un moyen pour se dispenser d'obéir à la loi et aux commandements du Seigneur, elle est au contraire un nouvel engagement à les observer avec plus d'exactitude. La très-sainte Vierge n'a point eu et même elle n'a pu avoir d'autre vue et d'autre intention, en instituant la confrérie du Scapulaire, que de procurer à Dieu des serviteurs plus fidèles, à Jésus-Christ son Fils des disciples plus fervents, et à l'Eglise des enfants plus obéissants; cet habit est un habit de sainteté, par conséquent il oblige ceux qui en sont revêtus à une plus grande perfection : rien de plus naturel, rien de plus conforme à la piété et à la raison; et penser ou parler autrement, c'est se tromper très-grossièrement.

Cependant il s'est trouvé plus d'une fois, et Dieu veuille qu'il n'y en ait plus, des ignorants, disons plutôt, des aveugles volontaires qui se sont imaginé que le saint Scapulaire était un prétexte pour vivre dans la négligence de son salut et pour satisfaire ses passions sans scrupule; ils ont été assez téméraires pour avancer que la sainte Vierge avait promis que tous ceux qui seraient revêtus de son saint habit ne souffriraient jamais les flammes éternelles, et que, par une conséquence nécessaire, ils seraient infailliblement sauvés; qu'ainsi, quelque vie que l'on puisse mener, pourvu que l'on soit trouvé au dernier moment avec le Scapulaire, on ne saurait être damné. J'avoue que la sainte Vierge a dit que tous les confrères qui mourraient avec le Scapulaire n'éprouveraient point les feux de l'enfer; mais qu'en concluez-vous? Que les confrères du Scapulaire, impies et libertins, qui auront déshonoré ce saint vêtement par une vie toute païenne, par des crimes réitérés et continués jusqu'à la fin de leurs jours, ne laisseront pas de mourir en prédestinés; cela est contraire à la sainte Ecriture, à tous les Pères de l'Eglise et à la raison. Ou bien que la sainte Vierge obtiendra infailliblement à ces mauvais con-

frères la grâce de leur conversion au lit de la mort et la persévérance finale? Cela n'est point; car, quoiqu'il se puisse faire que Marie obtienne à la mort la conversion d'un associé du saint Scapulaire, cela n'est point infaillible; il faut même dire que cela arrive très-rarement. Mais comment faut-il donc entendre ces paroles de la sainte Vierge que nous avons alléguées? Le voici : Marie Mère de Dieu n'oubliera rien de son côté pour assurer le salut d'un confrère du Scapulaire; et, s'il répond à ses soins, à sa charité et à ses empressements, on peut dire qu'il sera certainement sauvé; mais si, au contraire, il se prévaut de la livrée de Marie pour vivre en mauvais chrétien, elle trouvera bien le moyen de lui arracher son saint habit; elle ne permettra pas qu'il le porte jusqu'à la mort et qu'il ait le bonheur d'expirer avec ce signe de salut; il s'en dépouillera lui-même et il le méprisera. Mais s'il arrivait qu'un confrère impénitent rendît l'âme étant revêtu du Scapulaire et se trouvât dans le terrible état du péché mortel, il est de foi qu'il serait damné.

Le Scapulaire est donc un motif très-puissant pour engager ceux qui ont le bonheur de le porter à servir le Seigneur avec plus de ferveur et de fidélité, et de là il faut tirer une conclusion tout opposée à celle qu'en tirent les mauvais confrères, c'est-à-dire que ceux qui n'auront pas vécu en bons chrétiens seront jugés avec plus de rigueur; et s'ils ont le malheur d'être damnés, ils seront beaucoup plus tourmentés que bien d'autres pécheurs. Ne dissimulons rien, M. F., rendons témoignage à la vérité. La raison de ce que j'avance est évidente. N'est-il pas incontestable qu'on demandera plus à ceux qui auront plus reçu? C'est ce qui nous est démontré dans l'Evangile par la parabole des talents, et en plusieurs autres endroits en termes clairs et sans figure. (*Matth.* c. xxv.) Or, combien de grâces ne reçoivent pas les confrères du Scapulaire? Le nombre en est presque infini. S'ils ont donc le malheur d'en abuser, quelle matière étrange de supplices dans les enfers!

2° SUBDIVISION. — PAR RAPPORT A LA SAINTE VIERGE.

Si vous voulez vous procurer les grands avantages que la sainte Vierge a promis en faveur du saint Scapulaire, vous devez non-seulement le porter comme un vêtement *de justice envers Dieu*, en vous acquittant avec plus de soin de tout ce que vous lui devez, mais vous devez encore le regarder comme un engagement de *justice envers cette bonne Mère*. Justice qui renferme tous vos devoirs à son égard, et qui sont l'honneur, la confiance et l'imitation. 1° Vous devez l'honorer, c'est-à-dire, avoir un profond respect pour sa personne sacrée, publier partout ses louanges, lui procurer autant qu'il est en vous des serviteurs zélés, contribuer selon vos moyens à la décoration des temples et des autels dédiés sous son nom, concourir à la solennité des fêtes établies en son honneur, vous déclarer hautement pour elle dans toutes les occasions, vous opposer avec courage à ses ennemis, à ceux qui décrient son culte, ses confréries et sa dévotion; 2° vous devez vous faire honneur de passer publiquement pour être entièrement dévoué à son service, et ne point rougir de sa livrée; la qualité de confrère du Scapulaire, d'enfant de Marie, vous engage à tous ces devoirs; vous êtes au rang de ses familiers, de ses amis, de ses confidents, de ses domestiques. Que diriez-vous d'un enfant, qui entendrait mal parler de son père et de sa mère, ou qui les ver-

rait maltraiter sans en être ému et sans prendre leur parti ? Ne le regarderiez-vous pas comme un ingrat et un dénaturé? Si un serviteur qui porte la livrée d'un grand seigneur ne se déclarait pas pour son maître dans l'occasion, ne mériterait-il pas d'être chassé honteusement? Si un ami, un confident ne prenait pas le parti de son ami, ne serait-il pas indigne de ce nom? Faites-vous maintenant l'application de toutes ces comparaisons. La sainte Vierge vous accorde tant de faveurs, vous la regardez comme votre mère, et elle a bien voulu accepter cette qualité à votre égard ; elle vous a revêtu de son saint habit, qui est sa livrée particulière ; quel honneur pour vous! Et, si dans le monde on se fait une si grande gloire d'être au service des rois et des princes, de porter leur livrée, combien n'est pas grand l'honneur de porter la livrée de la Reine du ciel et de la terre, de la Mère du souverain Seigneur de tout l'univers. Vous devez aussi vous acquitter avec exactitude de tous les devoirs de la confrérie du Scapulaire, réciter tous les jours quelques prières, faire quelques abstinences, surtout les samedis, à l'honneur de la sainte Vierge ; porter le Scapulaire exactement et ne jamais le quitter ; c'est par ces pratiques de piété si faciles, et qui ne laissent pas d'être très-méritoires, c'est par l'accomplissement des autres devoirs dont nous venons de parler, que vous animerez votre confiance envers Marie, et que vous aurez lieu d'attendre en vous l'accomplissement des promesses magnifiques qu'elle a faites aux confrères du Scapulaire.

3° Enfin le troisième devoir d'un confrère du Scapulaire envers la sainte Vierge, est l'imitation de ses vertus. C'est là la pierre de touche et la véritable marque à laquelle on connaît un véritable serviteur de Marie et un bon confrère du Carmel ; sans cette imitation, tout ce que vous pourrez faire d'ailleurs pour son honneur et pour sa gloire vous servira de peu, ou peut-être ne vous servira de rien, qu'à augmenter votre condamnation ; elle ne se contente pas d'un extérieur de religion, qui n'est qu'une écorce s'il n'est accompagné de l'intérieur ; elle veut le cœur, elle veut que vous vous consacriez tout entier à son Fils et à elle, et c'est ce que vous ne pouvez faire qu'en pratiquant les vertus dont elle vous a donné de si illustres exemples. Or quelles sont ces vertus? Vous ne les ignorez pas, chrétiens, M. F., vous savez que ce sont toutes les vertus chrétiennes. Je sais bien que les autres fidèles sont obligés d'imiter la sainte Vierge, mais les confrères du Scapulaire doivent le faire avec plus de perfection. La qualité de serviteurs et d'enfants de Marie dont ils sont honorés, l'habit dont ils sont revêtus ne leur permet pas d'en douter. Quel monstre donc qu'un confrère du Scapulaire déréglé, impie et libertin ! Quel déshonneur pour la sainte Mère de Dieu ! quel sujet de douleur pour elle de voir au nombre de ses enfants, de voir dans sa famille des Judas qui trahissent Jésus-Christ son cher Fils, des Juifs et des bourreaux qui le crucifient de nouveau, des sacriléges, qui foulent aux pieds son corps et son sang ! Quel spectacle ! un débauché revêtu de l'habit de la plus pure de toutes les vierges ; un sensuel, sous la livrée de la plus mortifiée de toutes les femmes ; un orgueilleux, parmi les serviteurs de la plus humble de toutes les créatures ; un emporté, un vindicatif, dans la famille de cette divine Mère, si pleine de douceur et de charité ; une femme, une fille mondaine, immodeste dans ses habits et dans ses manières et qui ne songe qu'au luxe et à la vanité, dans la maison et parmi les serviteurs de la Mère de Dieu, si chaste, si modeste, si pleine de pudeur, et qui n'a

jamais rien pu souffrir qui approchât tant soit peu des maximes du monde et des libertés qu'on s'y donne! Une personne d'honneur ne peut pas souffrir à son service des gens de mauvaise réputation, car cela donnerait atteinte à son honneur. Jugez donc combien les confrères du Scapulaire qui sont déréglés et qui donnent dans des excès honteux déshonorent la très-sainte Vierge, et quel terrible châtiment elle demandera contre eux s'ils persévèrent dans leur malice. Comment ces infortunés oseront-ils se présenter à elle à l'heure de la mort? Comment auront-ils la hardiesse de lui montrer son saint habit qu'ils auront souillé, déchiré et traité si indignement (*Genes.* c. xxxvii.)? Elle dira comme Jacob dit de la robe de Joseph son fils : Voilà bien l'habit que j'ai donné à ce mauvais confrère, que j'ai regardé autrefois comme mon fils bien-aimé; mais il est teint du sang du péché: une bête cruelle, le démon mon ennemi, a dévoré mon enfant.

3e SUBDIVISION. — PAR RAPPORT AU PROCHAIN.

Le troisième devoir, qui nous apprend que le Scapulaire est un vêtement de justice, regarde le prochain, qu'un confrère du Carmel est obligé spécialement d'assister de ses prières, de ses bons avis, de ses biens, de ses services, et particulièrement d'édifier par sa bonne conduite. Ce devoir est commun envers tous les hommes, mais il est particulier à l'égard des autres confrères. Cependant, disons-le ici à la confusion d'un si grand nombre de confrères du Scapulaire, quelle charité voit-on parmi eux? quel empressement pour s'aider mutuellement, surtout dans l'affaire du salut? Plusieurs ne sont-ils pas, au contraire, une pierre de scandale pour les autres? Que cela est terrible! que cela est digne de la colère de la très-sainte Vierge; combien en voit-on qui déchirent leurs frères par la médisance; qui ont une envie mortelle contre eux; qui ne peuvent les souffrir; qui les décrient partout; qui les oppriment et leur enlèvent leurs biens; qui les insultent, qui les maltraitent! Comment la Mère de Jésus-Christ peut-elle regarder une telle conduite? Ne vous semble-t-il pas voir une mère désolée, qui voit ses enfants qui se battent, qui s'injurient, et qui se font une guerre cruelle? Ne devriez-vous pas rougir de honte, mauvais confrères, d'en agir de la sorte? A quoi devez-vous enfin vous attendre? Quelle sera la rigueur de votre jugement et l'extrémité de vos tourments dans l'éternité, après avoir été si mauvais avec tant de moyens de salut et de sanctification? cet effroyable abus de tant de tant de grâces et de secours ne vous fait-il pas trembler? Rentrez dans vous-mêmes et repentez-vous sincèrement. Pour vous, qui remplissez les devoirs de bons confrères, je ne puis que vous féliciter de votre bonheur et vous exhorter à la persévérance.

Je finis en invitant tous ceux qui n'ont pas l'avantage d'être enrôlés au nombre des confrères du saint Scapulaire, de ne pas tarder plus longtemps à se ranger sous les étendards de la Reine du ciel. Pourraient-ils encore différer de se revêtir du Scapulaire après avoir compris les grandes prérogatives attachées à ce saint vêtement? Le salut éternel ne mérite-t-il pas qu'on ne néglige rien pour se l'assurer? Ne faudrait-il pas être bien imprudent pour ne pas se servir d'un moyen si facile et si efficace en même temps? Recevez-le donc, M. C. F., portez-le bien, et vous ne manquerez pas d'y trouver une source de grâce en cette vie et un puissant secours pour bien mourir.

MATÉRIAUX.

I. ÉCRITURE.

Vide utrum tunica filii tui sit, an non. (*Gen.*, XXXVII, 32.)

Speciosis indueres vestibus. (*Job.*, XL.)

Dedisti mihi protectionem salutis. (*Ps.*, XVII, 36.)

Fac mecum signum in bonum ut videant qui oderunt me et confundantur. (*Id.*, LXXXV, 17.)

Beati qui custodiunt vias meas. Audite disciplinam et estote sapientes, et nolite abjicere eam. (*Prov.*, VIII, 32, 33.)

Clypeus est sperantibus in se. (*Id.*, XXX, 5.)

Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus. (*Id.*, XXXI, 21.)

Fortitudo et decor indumentum ejus, et videbit in die novissimo. (*Id.*, *ibid.*, 25.)

Stolam gloriæ indues eam, et coronam gratulationis superpones tibi. (*Eccli.*, VI, 32.)

Stola gloriæ vestiet illum. (*Id.*, XV, 5.)

Exultabit anima mea in Deo meo; quia induit me vestimentis salutis, et indumento justitiæ circumdedit me. (*Id.*, LXI, 10.)

Velut ornamento vestieris. (*Id.*, XLIX.)

Induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem. (*Id.*, LII.)

Expandi amictum meum super te, et operui ignominiam tuam. (*Ezech.*, XVI, 8.)

Novit Dominus qui sunt ejus. (*Tim.*, II.)

II. SS. PÈRES.

Coimus in cœtum et congregationem ut ad Deum, quasi manufactam precationibus misericordiam ambiamus orantes; hæc Deo grata vis est. (Tertull., *Apol.* c. 9.)

Veneramur salutis auctricem, quæ dum auctorem suum concepit de cœlo, nobis redemptorem præbuit in terra. (S. Hieron., *de Assumpt.*)

Nulli dubium quin totum ad laudem Christi pertineat quidquid genitrici suæ impensum fuerit. (*Id.*, *ad Eustach.*)

Spes desperantium, portus naufragantium et auxilio destitutorum unica adjutrix. (S. Ephrem., *de Laud. V.*)

Elias, (fundator Carmeli, ubi nata est devotio scapularis Mariani) maximus secretorum colonus, cœlum imbribus clausit, ignibus reseravit. Ministra alite cibum sumpsit, fixa mortis jura revocavit; Jordanem dividuum interrupto amne transivit, cœlum ardenti curru raptus ascendit. (S. Eucher., *de Erem.*)

Quid deinde Elisæus, consectator vitæ hujus, atque virtutis, nonne perinde divino miraculorum opere inclaruit? Quem insignum nunc scissus torrens, nunc innatans ferrum, nunc redivivi, nunc olei incrementa fecerunt. Quique postremo post alia quam plurima, duplicatam in se magistri virtutem, etiam hoc comprobavit; quod ille superstes, defunctum; hic defunctum exsuscitat, jam defunctus. (*Id.*, *ibid.*)

Nemo qui salvus fiat nisi per te, o beata Virgo, nemo qui liberetur a malis nisi per te, nemo est cujus misereatur gratia nisi per te. (S. Germ. Const., *Serm.*, *de B. V.*)

Si tu nos deserueris, quidnam de nobis fiet, o sanctissima Deipara, spiritus et vita christianorum. (*Id.*, *ibid.*)

Ipsa est mediatrix nostra, ipsa est per quam suscipiemus misericordiam tuam, Deus, ipsa est per quam Dominum Jesum Christum in domos nostras excipimus. (S. Bernard., *Serm.* 2 *de Assumpt.*)

III. THÉOLOGIE ET LITURGIE.

I. PROMESSE DE LA SAINTE VIERGE.

Les paroles de Marie sont expresses: *Quiconque mourra revêtu de cet habit ne souffrira pas les flammes éternelles.*

Une promesse si magnifique sortie de la bouche de la sainte Vierge ne doit-elle pas encourager quiconque désire ardemment *sauver son âme?*

Qu'il ait été donné à Marie de faire une telle promesse aux hommes, c'est ce dont aucun fidèle ne peut ni douter ni s'étonner, puisqu'il est reçu dans l'Eglise et enseigné par tous les docteurs, que « la puissance de Marie n'a d'autres bornes que la toute-puissance de Dieu même. » (S. Bonavent.)

2. FAUSSE PRÉSOMPTION.

Mais peut-être quelques-uns porteraient-ils l'espérance jusqu'à la présomption, jusqu'à la superstition. Pour éviter cet écueil, sachons que si le salut est promis à ceux qui demeurent avec le Scapulaire, c'est à la condition qu'ils auront ajouté à cet acte extérieur de dévouement, cette dévotion pratique et persévérante à la sainte Vierge qui est regardée par toute l'Eglise comme une des marques les plus assurées de prédestination. L'Eglise a dit aussi : Celui qui sera baptisé et qui aura la foi sera sauvé, celui qui mange la chair du Fils de l'homme aura la vie en lui et sera ressuscité au dernier jour. Combien cependant qui ont eu toutes ces conditions et qui ne sont pas sauvés! C'est qu'ils n'y ont pas ajouté la condition qui rend toutes les autres efficaces: la persévérance. Que dirons-nous donc en concluant au sujet du Scapulaire? Ou celui qui le porte obtiendra de la sainte Vierge, en récompense de sa fidélité à cette pieuse pratique, le pardon de ses péchés, une dévotion solide et constante à Marie; ou ne gardant ce saint habit que par coutume, sans dévotion, par superstition, il finira par s'en lasser comme de toutes les autres pratiques de piété, et mourra sans être revêtu de ces livrées de salut.

3. AVANTAGES DE CETTE DÉVOTION.

Un avantage inappréciable attaché au saint Scapulaire consiste dans une *participation spéciale* aux biens spirituels et aux œuvres méritoires de l'Eglise universelle, accordée aux associés par le pape Clément VII; ils entrent de plus en communication de toutes les prières, œuvres et mérites de l'ordre des Carmes de l'un et de l'autre sexe, et de tous les confrères du saint Scapulaire. Or, ce privilége seul, dit un pieux auteur, ne devrait-il pas engager tous les fidèles qui ont quelque ardeur pour leur salut à entrer dans cette sainte confrérie?

4. CONDITIONS ET OBLIGATIONS.

Les membres de la confrérie du saint Scapulaire sont assujettis à certaines règles qui n'obligent cependant pas sous peine de péché. Ils doivent : 1° recevoir le saint Scapulaire de la main d'un prêtre autorisé à le donner; 2° le porter habituellement sous leurs habits; 3° être inscrits sur les registres de l'association; 4° réciter chaque jour l'office de l'Eglise ou le petit office de la sainte Vierge. Ceux qui ne savent pas lire substituent à l'office sept *Pater*, sept *Ave* et sept *Gloria Patri*. Ils doivent de plus s'abstenir de viande les mercredis, vendredis et samedis; ou s'ils ne peuvent faire abstinence ces jours-là, ils sont obligés d'y suppléer en récitant sept autres fois les mêmes prières. Ceux qui, ayant été agrégés à la confrérie du saint Scapulaire, négligent ces pratiques, perdent pendant le temps qu'ils ne s'en acquittent pas la faculté de gagner les nombreuses indulgences qui sont attachées à leur accomplissement.

IV. TRAITS HISTORIQUES.

ROIS.

Dès que cette sainte institution fut connue, les personnes les plus distinguées s'empressèrent d'y entrer. Edouard Ier, roi d'Angleterre; saint Louis, roi de France, et plusieurs autres princes et princesses voulurent recevoir le Scapulaire.

UN SOLDAT.

Au siége de Montpellier, un soldat qui portait sur lui le Scapulaire reçut un coup de mousquet comme il montait à l'assaut; mais la balle, après avoir percé ses habits, s'aplatit sur son Scapulaire et s'arrêta sans lui faire aucun mal. Louis XIII, qui se trouvait présent, fut

lui-même témoin de ce prodige et s'empressa de prendre ce saint vêtement, dont il venait de voir un effet si surprenant. (*Vie du B. Simon Stock.*)

INCENDIE.

En 1648, le jour de Noël, le feu prit au château de Raguin, en Anjou. Le baron de Sourche jeta son Scapulaire dans l'incendie, qui s'arrêta aussitôt. Le même prodige arriva en beaucoup d'autres lieux, et à Paris spécialement, en 1664. Les flammes tombèrent pareillement devant un Scapulaire, le 9 juillet 1719, au village d'Arnaville : l'évêque de Metz fit constater ce miracle, et le proclama authentique dans un mandement du 12 janvier 1720.

UN ÉTUDIANT.

Un étudiant de Padoue, que ses désordres avaient mené aux excès criminels du désespoir, voulut se tuer et se donna trois coups de poignard. Mais à chaque coup le poignard s'arrêtait sur un Scapulaire qu'il avait pris en des temps meilleurs. Cet événement prodigieux fut son salut : touché de regrets, il se repentit, et répara les fautes de sa jeunesse par une vie chrétienne.

LE JEUNE ÉTUDIANT.

Un jeune étudiant sauvé dans l'affreuse catastrophe du chemin de fer de la rive gauche de Versailles, accompagnait à l'hôpital Necker un de ses amis grièvement blessé. Arrivé à la salle où on déposa son ami, il dit à une des sœurs qui se trouvaient là : « O ma sœur, c'est mon Scapulaire qui m'a sauvé! C'est à la sainte Vierge que je dois la vie. Seul des personnes qui étaient avec moi dans le même wagon, j'ai échappé à la mort ; je n'ai même eu aucune blessure. O quelles actions de grâces je dois rendre à Dieu ! (*Dict. d'anecd. chrét.*)

CLÉMENT VIII.

On raconte qu'après l'exaltation de Clément VIII sur le saint-siége, l'officier qui le dépouillait de ses habits de cardinal voulut lui ôter son *Scapulaire*. Sur un mouvement de résistance, il lui représenta que l'habit de pape renfermait évidemment la vertu de tous les autres habits ; mais le pieux Pontife l'arrêta en lui disant : « Laissez-moi Marie, de peur que Marie ne me laisse. » (*Desine Maria, ne Maria me desinat.*)

LE MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD.

Les personnes qui ensevelirent le maréchal trouvèrent sur sa poitrine la *médaille de l'immaculée Conception et le Scapulaire*. (*Messager de la Charité.*)

V. MAXIMES DES ASCÉTIQUES.

L'habit du saint Scapulaire aurait-il moins de vertu que le manteau d'Elie? Si le double esprit du prophète passa avec son manteau, par une vertu divine, dans son disciple Elisée, j'ose dire que l'esprit de la sainte Vierge passe dans ses enfants avec le Scapulaire. *Fuit duplex Elias*, dit saint Chrysostome, *sursum Elias et deorsum Elias*. Or, si Elie fut ainsi reproduit, pourquoi ne dirions-nous pas que la sainte Vierge se reproduit en nous par son saint Scapulaire ! (*Ascétique contemporain.*)

On peut appliquer au Scapulaire ce que Yves de Chartres a dit des vêtements des prêtres et Tertullien du manteau des chrétiens, qu'il ne faut pas le porter sans avoir la chose signifiée. (*Dévot. du saint Scapulaire.*)

La dévotion du saint Scapulaire est agréable à Dieu ; elle est aussi solidement appuyée que le peut souhaiter l'homme sérieux qui aime à se rendre raison des pratiques qu'il embrasse. (*Le vrai serviteur de Marie.*)

VI. COMPARAISONS.

1. Dieu dit Origène, en donnant des vêtements à nos premiers parents, montra qu'il les aimait plus que lorsqu'il leur donna l'être : *Vestiisse, paterna magis ostendit viscera, quam procreasse.* (Orig., *in Gen.*)

C'est pour marquer son grand amour pour Joseph que Jacob lui fit faire un habit particulier. Anne fit de même à son fils Samuel. Le père du prodigue s'empressa de lui faire présenter un vêtement

dès qu'il fut de retour : *Cito proferte stolam primam.* On sait que la bienheureuse vierge Marie fit de ses propres mains l'habit sans couture que Jésus-Christ porta toute sa vie : *Erat autem tunica inconsutilis desuper contexta per totum.* (*Joan.*, XIX, 24.)

Si donc c'est une marque d'affection que de revêtir ses enfants, on ne doit pas être surpris que la sainte Vierge ait revêtu les siens.

2. Si le premier habit dont Dieu revêtit l'homme en le couvrant d'une peau de bête : *fecit Dominus Deus Adæ et uxori ejus tunicas pelliceas et induit eos* (*Gen.*, III, 21), fut une marque de sa colère, (S. Chrysost., *Trans. in Gen.*), nous pouvons dire que le saint habit du Scapulaire que Notre-Dame a donné aux religieux du Carmel est un vêtement de gloire et de salut : *Stola gloriæ vestiet illum* (*Eccli.*, XV, 5.). *Induit me vestimentis salutis.* (*Id.*, LXI, 10.)

3. Si les saintes veuves pour toucher saint Pierre, lui montraient les robes que leur avait données la charitable Dorcas (*Act.* IX, 39.), les confrères du saint Scapulaire présenteront aussi un jour au Sauveur le vêtement béni qu'ils ont reçu de sa sainte et charitable Mère pour l'exciter à la miséricorde, en lui disant : *Salvum fac filium ancillæ tuæ.* (*Ps.* LXXXV.)

4. De même que saint Pierre, qui, n'ayant pas de quoi payer l'impôt qu'on lui réclamait pour son maître et pour lui, jeta, sur l'ordre du Sauveur, son filet dans la mer et en retira un poisson qui contenait un anneau d'or (*Matth.*, XVII, 27); de même, chrétien, imite Pierre, jette le filet du saint Scapulaire dans la mer du purgatoire, comme l'appelle saint Thomas (*in Supplem.*, 3 p.), et tu en retireras des âmes. (Ginther., *in Matre amoris et doloris consid.* 68.)

5. De même qu'Elisée qui, en frappant les eaux du Jourdain avec le manteau d'Elie, les divisa et traversa le fleuve à pied sec, de même l'associé du saint Scapulaire traversera sain et sauf le fleuve du jugement. (*Id.*, *ibid.*)

6. Loth, à l'embrasement de Sodome, trouva son salut sur la montagne ; courez, chrétiens, sur la montagne du Carmel où est le vêtement du Scapulaire, bouclier et signe de salut (*Id.*, *ibid.*)

7. De même que Jérémie fut retiré du lac boueux où il allait périr (*Jérém.*, XXXVIII, 13), de même serons-nous arrachés au lac du purgatoire au moyen du vêtement du saint Scapulaire. (*Id.*, *ibid.*)

8. De même que Salomon fit grâce de la vie à Abiathar, parce qu'il avait porté l'arche du Seigneur (III *Reg.*, II, 26), de même il sera fait grâce aux confrères du Carmel, parce qu'ils ont porté le saint Scapulaire de Marie. (*Id.*, *ibid.*)

VII. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS POUR NOUS FAIRE ESTIMER LA DÉVOTION DU SAINT SCAPULAIRE.

1. Fondements de cette dévotion.
2. Ses avantages.

1. FONDEMENTS : 1° elle est ancienne; 2° elle est justifiée par la raison; 3° elle est consacrée par l'autorité; 4° elle a été favorisée par des miracles.

2. AVANTAGES : 1° temporels : *Ut cœlesti hac veste, ordo ille sacer dignosceretur et a malis ingruentibus protegeretur*; 2° spirituels; pendant la vie : 1° communion de prières, 2° indulgences à l'heure de la mort; secours de la sainte Vierge après la mort : *in quo quis pie moriens, æternum non patietur incendium.* (*Voy.* pour plus de développements le sermon sur le Scapulaire au PANORAMA DES PRÉDICATEURS, t. III, p. 36.)

MOYENS POUR BIEN PRATIQUER CETTE DÉVOTION.

1° En remplir fidèlement toutes les obligations;

2° Ne pas croire que les œuvres de surérogation d'une confrérie remplacent les devoirs essentiels de la religion : *Oportuit hæc facere et illa non omittere*;

3° Nous souvenir que le saint Scapulaire est un habit de justice, c'est-à-dire de sainteté : *indumento justitiæ circumdedit me.* (*Eccli.*, LXI, 10.)

VIII. EMBLÈMES.

PERA DAVID.

Le bâton de David, dit saint Augustin, signifie la croix du Sauveur : de même que le chien fuit le bâton, de même le démon fuit la croix. (S. Aug., *Serm.* 197.) Les cinq pierres qu'il ramassa dans le torrent signifient les cinq plaies de Jésus-Christ; sa fronde signifie le saint Rosaire, et sa besace est l'emblème du saint Scapulaire. Armé de ces diverses armes spirituelles, le chrétien terrassera facilement l'infernal Goliath et tous ses ennemis. (Ginther., *in Matre amoris et doloris consid.* 68.)

CLYPEUS.

Clypeus est sperantibus in se. (*Prov.*, XXX, 5.)

Mille clypei pendent ex ea (turre); omnis armatura fortium. (*Cant.*, IV, 4.)

Mille clypei sunt mille remedia contra quævis pericula ex beata Virgine pendentia. (S. Thom. Aq., *Opusc.*, 4.)

IX. FIGURES.

LA VEUVE DE SAREPTHA.

O Deipara, tu es illa Sarepthana, quæ etiam modo patri Eliæ in filiis præbes refocillamen et hospitium in sancto Scapulari; non tantum in hac mortali vita sedulam curam gerens, sed et in altera quantocius illis æterna procurans gaudia. (Arnoldus Bostius, *de Patron. Virg.*, 1.)

AXA.

Caleb, en fiançant sa fille Axa au vaillant Othoniel, lui promit et lui donna pour dot une grande étendue de terre fertile et arrosée par la tête et par le pied : *Terram australem et arentem dedisti mihi; junge et irriguam. Dedit itaque Caleb irriguum superius et inferius.* (*Jos.*, XV, 19.)

Pieuse confrérie du saint Scapulaire, placée sous le patronage de la Mère de Dieu, tu es cette fiancée Axa à laquelle le Seigneur a donné pour dot un fertile domaine arrosé en haut et en bas; en haut, c'est-à-dire sur la terre, où tu as part aux suffrages de tous les associés, aux indulgences dont les souverains pontifes t'ont enrichie; en bas, c'est-à-dire dans le purgatoire, où, par l'indulgence *sabbatine*, tes confrères sont très-promptement délivrés des flammes du purgatoire. (Ginther., *in Matre amoris et doloris consid.* 68.)

REBECCA.

L'empressement et le soin que mit Rebecca à revêtir Jacob des habits d'Esaü, afin de lui faire obtenir les bénédictions d'Isaac, est une figure de ce que fait la sainte Vierge en donnant le petit habit du Scapulaire aux associés du Carmel. Elle les enrichit des mérites de la sainteté d'Elie et de tous ces grands saints qui ont vécu dans cet ordre, le plus ancien de l'Eglise. (Le P. Houdry, *Bibliothèque des prédicateurs.*)

X. HISTOIRE ET ESPRIT DE CETTE DÉVOTION.

1. HISTOIRE DE CETTE DÉVOTION.

C'est au bienheureux Simon Stock, Anglais de naissance, qu'est dû l'établissement de la pieuse confrérie du Scapulaire. Dès l'âge de douze ans, il fut conduit par l'esprit de Dieu dans le désert, et fixa sa demeure dans le creux d'un grand chêne, ce qui lui fit donner depuis le surnom de *Stock* (tronc d'arbre). Là, il passait ses jours dans l'exercice d'une prière continuelle; il mortifiait son corps par le jeûne et par toutes sortes d'austérités; il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que des herbes, des racines ou des fruits sauvages; et la tendre dévotion dont il avait été prévenu dès le berceau envers la Mère de Dieu, croissait tous les jours avec sa pénitence. Il y avait vingt ans que Simon vivait de la sorte, lorsque quelques ermites du mont Carmel vinrent s'établir en Angleterre pour y étendre leur institut. Il fut si édifié de la vie pénitente de ces nouveaux religieux et de leur dévouement envers la sainte Vierge, qu'il se retira parmi eux, et devint bientôt un modèle de régularité et de ferveur.

Elu supérieur général du Carmel, le principal but que se proposa Simon fut de faire revivre dans son ordre toutes les vertus avec la dévotion à Marie. Il y réussit; mais il lui restait encore un désir : il souhaitait, il demandait à Marie un gage sensible de sa faveur et de son amour. Après plusieurs années de prières et de larmes, Marie lui apparut enfin, environnée d'un grand nombre d'esprits bienheureux, et lui présentant le Scapulaire qu'elle tenait entre ses mains, elle lui dit : « Mon bien-aimé fils, recevez ce Scapulaire comme la livrée de ma confrérie. C'est un privilége pour vous et pour tout le Carmel, une marque de prédestination, une sauvegarde dans les dangers, un gage de paix et d'alliance éternelle. Quiconque aura le bonheur de mourir avec ce vêtement ne souffrira pas les flammes de l'enfer. »

Le Carmel ne garda pas pour lui seul cette insigne faveur; tout le monde fut appelé à en recueillir les avantages. Les papes, les rois et les princes s'empressèrent de donner l'exemple et de se revêtir du nouvel habit. La rapidité avec laquelle se propagèrent les associations affiliées aux Carmes, les fruits de grâce qu'on retira de cette pieuse pratique, les nombreux miracles qu'on peut citer à l'appui de cette dévotion, le témoignage des souverains pontifes, des hommes doctes, prouvent assez la sainteté de son origine.

2. ESPRIT DE CETTE DÉVOTION.

Pour entrer dans le véritable esprit de cette dévotion, il faut s'attacher surtout à imiter, autant qu'il est en soi, les vertus de Marie, qu'on choisit pour mère; elle demande spécialement de ses serviteurs : cette *pureté* de cœur, de corps et d'intention qui blesse le cœur du divin Maître et en obtient toute grâce; cette *foi* vive et agissante qui rend notre vocation certaine par la pratique des bonnesœuvres; cette *espérance* si ferme dans les biens à venir que, les possédant par avance, on méprise également dans une si douce attente et les menaces et les caresses d'un monde qui passe; enfin cette ardente *charité* qui porte l'âme à tout faire et à tout souffrir pour le Dieu créateur qui l'a aimée de toute éternité, pour le Dieu sauveur qui l'a aimée jusqu'à la mort et à la mort de la croix, pour le Dieu rémunérateur qui veut être lui-même sa récompense infiniment grande.

XI. INDULGENCES.

INDULGENCES PLÉNIÈRES. 1° le jour de la réception; 2° le jour de la fête de Notre-Dame du mont Carmel, le 16 juillet ou l'un des jours de l'octave; 3° à la mort, en disant au moins de cœur : Jésus, Marie; 4° toutes les fois que les autres confréries ont indulgence plénière.

INDULGENCES PARTIELLES. Cinq ans et cinq quarantaines à ceux qui accompagnent le Saint-Sacrement lorsqu'on le porte aux malades et que l'on prie pour eux. Cent jours pour l'office de la sainte Vierge. Cent jours pour loger, visiter ou panser les pauvres.

XI. COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE APPLIQUÉ AU SUJET.

Principes spéciaux.

1. CIRCONSCRIPTION DU SUJET.

Les prédicateurs qui prêchent sur cette matière doivent éviter deux écueils également dangereux. Le premier est de ne pas donner une assez haute idée du Scapulaire et de ne pas faire concevoir aux confrères une confiance pour leur salut, proportionnée aux favorables promesses que la sainte Vierge leur a faites à ce sujet. Le second est de leur donner une confiance excessive qui dégénère en une présomption téméraire. (Le P. Texier, *Sermon sur le Scapulaire.*)

Le sujet sera donc circonscrit en ces deux limites.

2. INVENTION.

SUR LE MYSTÈRE. Sainteté de la dévotion du Scapulaire : 1° dans son institution, ses privilèges, ses devoirs; 2° avantages de cette confrérie; 3° elle est un gage de prédestination.

SUJET MORAL. 1° Des confréries, de

leurs institutions et avantages; 2° des signes de prédestination; 3° des insignes des enfants de Marie.

3. DISPOSITION.

1. PLAN. Un des meilleurs plans sur ce sujet et des plus complets est celui-ci : 1° institution du saint Scapulaire; 2° ses priviléges; 3° devoirs que cette dévotion impose.

Le P. Houdry se borne, dans son sermon sur ce sujet, au développement de cette proposition : la dévotion du Scapulaire est une marque de prédestination : 1° parce que le petit habit est la marque que ceux qui le portent appartiennent à Marie; 2° parce que c'est une assurance de son secours dans tous les dangers; 3° parce que c'est un engagement de la part de la sainte Vierge de leur procurer la persévérance finale.

Le P. de la Colombière ne traite également que ce point. Aucune dévotion, dit-il, ne rend notre prédestination plus certaine : 1° c'est la promesse de la sainte Vierge; 2° cette dévotion engage encore cette promesse.

Richard l'Avocat a un plan plus vaste : 1° avantages de cette dévotion; 2° devoirs qu'elle nous impose.

2. CONFIRMATION. Les auteurs ascétiques que nous indiquons ci-après et les matériaux que nous avons donnés aideront puissamment l'orateur à corroborer les différentes parties de son discours.

4. ÉLOCUTION.

ÉLOCUTION. Trois parties dominent dans cette instruction : 1° la *narration*, dans la partie qui expose l'origine de cette dévotion; 2° la *discussion* théologique, dans la partie qui traite de l'indulgence *sabbatine;* 3° l'*exhortation* aux pratiques.

Chacune de ses parties doit avoir son caractère propre. Il faut se garder dans la seconde d'être long et pointilleux; ce serait répandre sur tout le sermon une sécheresse qui rendrait l'auditoire inattentif et annulerait le fruit de l'entretien.

5. ACTION.

Le débit revêtira également trois formes différentes : il sera calme, digne et noble dans la *narration*, incisif dans la *discussion* et chaleureux dans l'*exhortation.*

XIII. TRAITÉS REMARQUABLES.

ASCÉTIQUES.

LE P. THÉOPHILE REYNAUD. Le tome septième de ses œuvres porte le titre de *Mariana.* On y trouve un long traité sur le saint Scapulaire : *Scapulare Marianum, illustratum et défensum;* il y justifie son origine, rapporte l'approbation des souverains pontifes, les priviléges accordés aux Carmélites et aux confrères du saint Scapulaire; il y accumule tout ce qu'on peut dire sur cette dévotion.

UN CARME DÉCHAUSSÉ a publié depuis peu un recueil d'instructions sur la dévotion au saint Scapulaire. Cet ouvrage serait utile au prédicateur qui aurait à préparer sur ce sujet une neuvaine ou plusieurs instructions.

PRÉDICATEURS.

LE P. LEJEUNE. Son sermon sur cette dévotion est plutôt un traité qu'un discours; mais par cela même il est bon de le consulter, à cause de l'abondance des matériaux qu'il renferme.

RICHARD L'AVOCAT, a deux bons sermons sur ce sujet dans ses *Eloges historiques.*

M. L'ABBÉ BRUNET. Cet orateur a bien traité ce sujet.

XIV. PLANS DIVERS.

1° PLANS POUR SERMONS.

1er PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — FONDEMENTS DE LA DÉVOTION DU SAINT SCAPULAIRE.

1. Elle est des plus anciennes et des plus répandues.
2. Elle est justifiée par la raison.
3. Elle est consacrée par l'autorité.
4. Elle a été favorisée d'un grand nombre de miracles.

2e POINT. — AVANTAGES DE CETTE DÉVOTION.

1. Avantages ou priviléges spirituels.
2. Avantages ou priviléges temporels.

(*Voy.* le développement de ce plan au 3e vol., p. 33, du *Panorama des Prédicateurs.*

2e PLAN.

(La Colombière.)

1er POINT. — CETTE DÉVOTION EST UN SIGNE DE PRÉDESTINATION D'APRÈS LES PROMESSES DE LA SAINTE VIERGE.

1. Ses paroles expresses.
2. Ses miracles.

2e POINT. — D'APRÈS LA NATURE DE CETTE DÉVOTION.

1. Elle est publique.
2. Elle est continuelle.

3e PLAN.

(Texier.)

1er POINT. — LE SCAPULAIRE EST UN VÊTEMENT DE SALUT.

1. Il nous assure la protection spéciale de la sainte Vierge.
2. Il nous procure beaucoup de grâces.

2e POINT. — LE SCAPULAIRE EST UN VÊTEMENT DE SAINTETÉ.

1. Promesses que nous faisons de vivre plus saintement.
2. Pratiques pieuses de cette association qui aident à notre sanctification.

4e PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — AVANTAGES DE L'ASSOCIATION DU SAINT SCAPULAIRE.

1. On y satisfait avec plus de soin aux devoirs d'un bon chrétien.
2. Dieu y accorde beaucoup de grâces particulières.
3. La sainte Vierge y accorde sa protection spéciale.

2e POINT. — OBLIGATIONS QU'ON Y CONTRACTE.

1. De vivre en bon chrétien.
2. D'être un dévoué serviteur de la sainte Vierge.
3. De s'acquitter des devoirs spéciaux de l'association.

2° PLANS POUR PRONES ET INSTRUCTIONS FAMILIÈRES.

1er PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1re CONSIDÉRATION. — LE SCAPULAIRE EST UN VÊTEMENT DE FORCE PENDANT LA VIE.

1. Il nous défend des ennemis invisibles.
2. Il nous procure des grâces pour vaincre nos passions.

2e CONSIDÉRATION. — IL EST UN VÊTEMENT DE FORCE POUR L'HEURE DE LA MORT.

1. Il nous est un gage de salut.
2. Il nous assure le secours de la Mère de la bonne mort.

5e PLAN.

(Le même.)

1re RÉFLEXION. — LE SCAPULAIRE EST LE VÊTEMENT DES ENFANTS DE MARIE.

Recipe dilectissime fili, ordinis tui Scapulare meæ confraternitatis signum.

2e RÉFLEXION. — IL NOUS ASSURE SON SECOURS.

Ut sit exclus in periculis,

3e RÉFLEXION. — IL NOUS PROCURE LA PERSÉVÉRANCE FINALE.

In quo quis moriens, æternum non patietur incendium.

XV. AUTEURS A CONSULTER.

ASCÉTIQUES.

THÉOPH. REYNAUD. — Scapulare Marianum illustratum et defensum.
CRASSET. — Dévotion à la sainte Vierge.
M. l'abbé LABIS. — Notices et instruction sur les scapulaires, chapelets, croix, médailles.
UN CARME DÉCHAUSSÉ. — Recueil d'instruction sur la dévotion au saint Scapulaire.
Le P. CHAIX. — Excellence du Scapulaire.
Le P. PANETIER. — Instruction pour la confrérie du mont Carmel. (L'ordre du mont Carmel rétabli en France.)
M. l'abbé J. B. G. — Méditations sur toutes les fêtes de la sainte Vierge.

PRÉDICATEURS.

CARTHAGÈNE. — 4 Homil. Deip.
LEJEUNE. — 1 Serm.
DANIEL DE SAINT-JOSEPH. — Id.
NICOLAS DE DIJON. — Id.
TEXIER. — Id.
BIROAT. — Id.
LA COLOMBIÈRE. — Id.
LA VOLPILIÈRE. — Id.
RICHARD L'AVOCAT. — 2.
MASSON. — 1
HOUDRY. — Id.
BOURRÉE. — Id.
BRETONNEAU. — Id.
BALLET. — Id.
LATOUR. — Id.
M. l'abbé BRUNET. — Id.

18 MAI.

T. S. COEUR DE MARIE

(Sermon par M. l'abbé C. Martin.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N° I. — PLAN

Ier POINT. — Perfections du cœur de Marie.

SUBDIVISIONS

1. Perfections dont Dieu a orné ce très-saint cœur.
2. Perfections dont Marie l'a orné elle-même.

IIe POINT. — Charité du cœur de Marie envers les hommes.

SUBDIVISIONS

1. Elle a offert son fils pour leur salut.
2. Elle leur accorde sa puissante protection.

N. 2 — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Écriture.
II. SS. Pères.
III. Traits historiques.
IV. Maximes des saints et des ascétiques.
V. Comparaisons.
VI. Motifs et moyens.
VII. Emblème.
VIII. Figures.

TEXTE.

Omnis gloria ejus Filiæ regis ab intus.
(Ps. XLIV, 14.)

Il est vrai de dire que la gloire de Marie, cette fille véritable du Très-Haut, est toute intérieure, car rien de grand n'apparaît en elle au dehors. Elle est inconnue, elle vit dans l'obscurité, au milieu des femmes d'Israël; elle est simple, modeste, pauvre, elle travaille de ses mains. Pénétrons donc plus avant, ne nous arrêtons pas à ce qui se montre aux yeux, descendons dans les pensées de cette âme sainte, allons jusqu'au cœur de cette Vierge pure : c'est là que sont cachés les trésors de perfection qui font sa gloire devant Dieu : *Omnis gloria ejus Filiæ regis ab intus.*

L'Eglise a consacré une fête en l'honneur du cœur adorable de Jésus, parce qu'il est le cœur d'un Dieu, et afin de nous faire reconnaître l'amour immense que le Sauveur a eu pour nous et dont son cœur fut le siége ; il convenait également qu'elle nous ordonnât d'honorer le cœur de Marie, parce qu'il est, après celui de son Fils, le plus digne sanctuaire que la Divinité ait habité dans l'univers, et que c'est aussi, après celui de Jésus, le cœur qui a le plus aimé les hommes. Voilà le fondement de cette tendre dévotion répandue aujourd'hui dans toutes les églises; tel est l'objet de la fête que nous célébrons en ce jour, fête touchante où ceux qui veulent aimer Jésus viennent réchauffer leur cœur auprès de celui de Marie, qui sut si bien prodiguer son amour à son divin

Fils ; fête par excellence d'un grand nombre de vierges chrétiennes qui se sont consacrées au Seigneur sous le vocable auguste du Très-Saint Cœur de Marie, cette Vierge des vierges qu'elles invoquent en ce jour comme leur patronne et qu'elles s'efforcent d'imiter comme leur modèle.

Qu'ai-je donc à faire à cette heure au milieu de vous, M. F., sinon de vous parler du mystère de notre fête ! Je vais donc essayer de faire devant vous l'éloge simple et familier du cœur de Marie : ce sera mettre devant vos yeux ce que nous remarquons de plus admirable dans la vie de notre Reine et de notre modèle ; ce sera raconter premièrement les *perfections* dont ce cœur est orné, deuxièmement l'*amour dont il brûle pour nous*. Ainsi *perfections* et *amour* du cœur de Marie, tel est le sujet de cette instruction. Mais avant de commencer, disons au cœur de Marie cette douce parole qu'il aime et qu'il exauce toujours : *Ave, Maria !*

Ier POINT.

PERFECTIONS DU CŒUR DE MARIE.

Deux sortes de perfections dans le cœur de Marie : 1° *celles dont Dieu l'a orné*, 2° *celles dont Marie l'a orné elle-même.*

1re SUBDIVISION. — PERFECTIONS DONT DIEU A ORNÉ LE CŒUR DE MARIE.

La perfection particulière dont Dieu a orné le cœur de Marie est de l'avoir préservé de la tache originelle et d'avoir conservé pure en lui son image divine.

En nous créant, le Seigneur ne nous a pas traités en étrangers, il grava en nous son image afin que la noblesse de notre nature fût reconnue de tous les êtres ; il mit dans le plus intime de notre âme le sceau de sa divinité. C'est pourquoi l'homme eut le cœur droit à son origine : *Fecit Deus hominem rectum.* (*Eccl.*, VII, 30.) Il ne connaissait que le bien et n'était porté que vers son Dieu ; les sentiments les plus élevés ornaient son âme ; il était digne de son auteur, il était grand en lui-même par la bonne direction de ses facultés. Mais cet état dura peu ; le péché porta le ravage dans tout son être ; les eaux du mal, pour parler le langage de l'Ecriture, entrèrent jusque dans les profondeurs de son âme : *Inundaverunt aquæ usque ad animam meam* (*Ps.*) Cet intérieur pur, que Dieu avait trouvé bon en le créant, ce sanctuaire où il avait jusque-là fait ses délices, parce qu'il y avait placé son image, fut profané, la ressemblance divine fut effacée, et il ne resta plus dans l'homme déchu que les souillures du mal.

Les générations passèrent pendant quatre mille ans, et toutes furent atteintes de la contagion. La lèpre hideuse gagna le cœur de tous ; aucun ne fut exempt, pas même ceux que l'Ecriture appelle enfants de Dieu : les fils de Seth comme ceux de Caïn portèrent également les marques de la prévarication de leur père. Il y eut des hommes qui, comme les patriarches, les prophètes, les juges du peuple, menèrent une vie pure et plurent au Seigneur ; mais leur conception n'en avait pas moins eu lieu dans le péché, et la ressemblance divine avait été altérée dans leurs âmes : *Ecce in iniquitatibus conceptus sum.* La Vierge Marie fut préservée de cette *iniquité* : C'est

ici le miracle de la bonté divine et la perfection particulière dont son cœur fut orné dès sa naissance.

La nouvelle Eve, celle qui devait réparer les maux de la première, sortit des mains de Dieu comme une création à part; elle ne devait appartenir à l'humanité que par l'innocence et la sainteté primitives. Que l'homme déchu, abaissé, que cet homme qui porte çà et là sa laideur et ses difformités en gémissant, parce que le ciel le délaisse et que la terre lui est rebelle, s'éloigne et s'efface devant le Seigneur, car ce n'est point lui qu'il prendra pour modèle dans la formation de la noble créature. Le Tout-Puissant se donne une seconde fois le spectacle qu'il s'est donné aux premiers jours : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* — Faisons une créature à notre image et à notre ressemblance, se dit-il. Ainsi, c'est lui-même qu'il regarde lorsqu'il va créer la Vierge immaculée. Il procède ici comme la première fois. Aussi est-ce un nouveau chef-d'œuvre qui sort de ses mains. Il souffle sur cette face admirable du même esprit dont il avait animé le premier Adam : *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ* (*Gen.*, II, 7); il met dans son cœur cette rectitude originelle effacée maintenant dans le reste des hommes. Les inclinations de la nouvelle Eve seront saintes, toutes ses affections seront célestes, aucune tache ne défigurera cette belle âme, aucun souffle de la passion ne la ternira : elle sera le temple qui ne sera jamais profané; elle sera le Saint des saints où le Seigneur a placé son image auguste, éblouissante, et dont les traits n'auront plus à subir cette fois la moindre altération. O Adam ! ô Eve, œuvres si parfaites des premiers jours, voici que vous avez été surpassés ! Nous admirions votre innocence, nous portions envie à votre sainteté, mais la Vierge qui vient d'éclore est plus pure et plus sainte encore. Le Seigneur vous parlait face à face, il vous bénissait dans le paradis terrestre, et voilà que le Seigneur semble plus encore faire les délices de sa création, cette fois, en l'exaltant avec transport : *Ecce tu pulchra es, amica mea; tota pulchra es* (*Cant.*, I, 14; IV, 7), s'écrie-t-il. Lui qui trouve des défauts dans les astres les plus brillants et des imperfections dans les intelligences qui environnent son trône, il trouve le cœur de Marie sans tache : *Macula non est in te.* (*Cant.*, IV, 7.) Il le trouve comblé, incomparable, parfait : *Una est columba mea, perfecta mea.* (*Ibid.*, VI, 8.)

Les anges, apercevant cette nouvelle forme qu'ils n'avaient vue telle qu'une fois, il y avait quatre mille ans, sont dans l'allégresse et courent sur ses pas, attirés par un charme de sainteté qui s'exhale de tout son être : *Curremus in odorem unguentorum tuorum.* (*Cant.*, I, 3.) En la voyant, ils s'arrêtent d'admiration et s'écrient : *Quæ est ista?* Quelle est donc cette œuvre de Dieu plus belle que la lune, plus douce que l'aurore, plus éblouissante que le soleil : *Pulchra ut luna, quasi aurora consurgens, electa ut sol.* (*Ibid.*)

Et nous, M. F., ne la trouverons-nous pas belle, cette Vierge immaculée? Lui désirerons-nous plus de faveurs de la part du Ciel? N'est-elle pas comblée de dons? Elle a été préservée, elle a été sauvée du naufrage; la main divine a écarté de son front la flétrissure du mal; son cœur a été gardé comme le jardin entouré d'une haie : *Hortus conclusus.* Que devait faire Dieu pour cette créature privilégiée qu'il n'ait point fait! Voilà comment Dieu a orné le cœur de Marie; voyons maintenant comment elle l'a orné elle-même.

Ces perfections dont Dieu la comble excitent notre admiration. Parlons

maintenant de celles qui lui appartiennent en propre et qui doivent exciter notre émulation.

2e SUBDIVISION. — PERFECTIONS DONT MARIE A ORNÉ ELLE-MÊME SON CŒUR.

Marie continue elle-même l'œuvre du Seigneur. Elle reçut de ses mains un cœur innocent; elle ne se contente pas de garder cette innocence native, elle veut y ajouter et la combler par les mérites de la plus haute sainteté; c'est pourquoi nous la voyons dans tout le cours de sa vie s'appliquer à la pratique de toutes les vertus.

Ne pouvant parler de toutes les vertus dont elle orna son âme, nous ne mentionnerons que les plus exquises et les plus apparentes: 1° son *humilité;* 2° son *détachement;* 3° sa *pureté.*

1° HUMILITÉ. Fille de rois, reine elle-même plus auguste que ceux et celles qui ont ici-bas porté des couronnes, puisqu'elle est choisie pour la fille du Très-Haut, pour l'Epouse de l'Esprit-Saint, pour la Mère du Fils Jésus-Christ, rédempteur des hommes, et qu'un jour elle sera proclamée reine des cieux et de la terre, elle semble oublier et son origine et ses destinées; elle s'ensevelit dans une obscurité profonde, elle devient l'épouse d'un artisan; elle vit dans la solitude et dans une condition abjecte aux yeux des hommes et elle se dévoue à toutes les humiliations qu'exige un pareil état.

L'ange étant venu lui dire qu'elle serait Mère de Dieu, elle oppose à ce glorieux titre celui de servante : *Ecce ancilla Domini.* (*Luc.*, I, 38.) Elisabeth, ravie des merveilles que sa présence opère en elle, la comble de louanges et la nomme « bénie entre toutes les femmes. » Marie, repoussant toutes ces gloires, ne veut contempler que sa bassesse : *Respexit humilitatem ancillæ suæ;* elle rapporte toute grandeur à Dieu, dont elle découle : *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus.* (*Ibid.*, 49.)

Elle, pure et à jamais sans souillure, se soumet à la loi qui pèse sur les femmes de Juda lorsqu'elles deviennent mères, et elle va au temple comme une d'elles.

Elle ne sait se prévaloir des faveurs du ciel, elle ne tire aucune gloire des miracles de son divin Fils, elle ne parle jamais d'elle; l'estime publique, les louanges des hommes ne sont pas ce qu'elle recherche; son bonheur est de vivre ignorée, méconnue, délaissée; gardant le silence, cette vertu des élus de Dieu, dont les pensées sont toutes dans la contemplation des choses célestes, cette vertu des âmes humbles, à qui il coûte peu de se taire, parce qu'elles se sont soumises à la contradiction et qu'elles ont renoncé à leur volonté. — Sommes-nous tels dans notre vie, M. F.? Aimons-nous le silence, recherchons-nous la solitude, préférons-nous l'obscurité à l'éclat? Ah! l'humilité est bien une des vertus les plus ignorées! Voyez autour de vous : chacun veut paraître, qui par ses richesses, qui par son luxe, qui par ses connaissances; on veut à tout prix être quelqu'un; et il y en a même dont l'orgueil est si insensé, qu'ils trouvent leur gloire dans le mal, dans le mépris de la loi de Dieu, dans leurs cris de blasphème, dans leurs dissipations criminelles. Pour vous, qui êtes venus ici en ce jour pour entendre l'éloge du cœur de Marie, souvenez-vous qu'une des vertus dont elle chercha particulièrement à l'orner fut l'humilité; formez-vous à cette vertu sur ce grand modèle,

c'est la pierre fondamentale sur laquelle vous bâtirez solidement l'édifice spirituel de votre salut : *Ama nesciri et pro nihilo reputari.* (*Imit. Chr.*)

2° Détachement. Ayant ordonné à son cœur d'être doux et humble, selon la leçon que son Fils donna plus tard à ses disciples, Marie l'enrichit d'une seconde vertu non moins précieuse, le *détachement*. Elle naît pauvre, elle vit pauvre, elle meurt pauvre. L'entendez-vous une seule fois se plaindre de son état? Elle rencontre sur ses pas des riches vaniteux et méprisants; quand elle va à Jérusalem, elle y voit le palais royal de ses aïeux qui a passé en d'autres mains; croyez-vous qu'elle regrette ces biens terrestres et qu'elle envie aux grands de la terre leurs possessions? Elle est heureuse dans la grotte de Nazareth; elle bénit Dieu de son dénûment dans l'étable de Bethléem; elle fait sans se plaindre son pèlerinage en Egypte; partout elle se montre la digne Mère de celui qui n'aura pas où reposer sa tête, qui aura pour disciples des pêcheurs, qui évangelisera les pauvres et qui mourra nu sur une croix.

Elle a entendu d'avance ces sublimes conseils de son divin Fils : *Qui reliquerit....* Elle a tout abandonné, elle a tout dédaigné : le monde, ses biens, ses honneurs, ses triomphes; elle s'est réfugiée dans la pauvreté, assurée qu'elle est d'y être rassasiée des vrais biens, ceux qui satisfont les besoins de l'âme. C'est pourquoi elle s'écrie : *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes.* Avant que le Sauveur eût dit à ses apôtres : Vous ne porterez avec vous ni or ni argent, elle l'avait elle-même foulé aux pieds, ne tenant pour rare et précieux que les paroles des anges, les promesses célestes, le souvenir des prophètes, les destinées de son divin Fils et les chants de bénédiction, les entretiens contemplatifs de ceux qui viennent entourer sa crèche, qui suivent les pas de Jésus dans sa course évangélique : *Maria autem conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo.* Elle a été un vrai modèle de la pauvreté d'esprit prescrite par l'Evangile, de cette pauvreté qui n'est autre chose que l'abnégation, le renoncement et de cœur et d'effet aux intérêts et aux jouissances de la vie; qui porte à compter pour peu le temps et ce monde, à être sans inquiétude pour le lendemain, sans sollicitude pour le nécessaire; qui élève l'âme si haut au-dessus des choses de la terre, qu'elle reçoit avec indifférence, comme saint Paul, la santé ou la maladie, la tribulation ou la joie, l'abondance ou la disette.

Mais si ce cœur de la Vierge était si détaché des biens d'ici-bas, c'est qu'il aspirait sans cesse vers les richesses spirituelles, les seules réelles et les seules dignes de nos âmes. Chrétiens, instruits à l'école de Jésus-Christ, serviteurs et imitateurs de Marie, quand donc comprendrons-nous que le détachement doit-être notre vertu particulière? Que ceux qui ont mis leurs espérances en cette vie s'y attachent, qu'ils donnent toute satisfaction à leur corps, qu'ils se bâtissent des palais somptueux, qu'ils aient tout leur cœur à leurs trésors, leur conduite est blâmable, il est vrai, parce qu'ils se trompent; toutefois, elle est conséquente avec leurs principes. Mais nous dont les espérances sont dans l'avenir, nous dont la demeure ici-bas n'est pas permanente, nous qui savons que nous ne faisons ici-bas qu'un pèlerinage, pourquoi mettrions-nous notre fin dans les biens terrestres? Les richesses, en s'emparant de notre cœur, nous font oublier l'autre vie. Quand le Sauveur a dit : *Beati pauperes : beati qui lugent*; quand il s'est fait pauvre lui-même; quand

Marie, sa divine Mère, nous a donné l'exemple du détachement, c'est pour nous faire comprendre qu'il n'y a pas de situation plus favorable pour faire notre salut. Le pauvre lève ses yeux en haut, d'où lui viendra tout secours : *Levavi oculos meos in montem, unde veniet auxilium mihi.* Son dénûment est une expiation pour ses fautes, son abandon des hommes lui est un motif de s'attacher fortement à Dieu. Le Christ lui-même dut souffrir pour entrer dans sa gloire : *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam.* La pauvreté, le détachement seront pour nous la voie des souffrances, qui mène à la récompense.

3° Pureté. Je ne fais qu'indiquer cette vertu précieuse; qui ne sait qu'elle a été la vertu par excellence du cœur virginal de Marie? Son amour fut tout entier à son Dieu ; dès son enfance elle va au temple lui consacrer ses affections; là, les élans de son âme s'exhalent vers le Seigneur dans la prière et la contemplation. Elle sait qu'elle est en ce monde pour y accomplir sa haute mission. Elle sera la Fille du Très-Haut, elle sera l'Epouse de l'Esprit-Saint; elle donnera naissance au Fils de Dieu, qui viendra en ce monde pour sanctifier *la chair qui a corrompu sa voie.* C'est pourquoi sa chair à elle est un temple où elle se prépare à recevoir l'adorable Trinité, qui viendra y résider pour y accomplir ses sublimes desseins. C'est pour cela qu'elle se trouble à la vue d'un ange, qu'elle préfère la virginité non à toutes les grandeurs et à toutes les joies de la terre, ce serait peu, mais à l'ineffable honneur de la maternité divine. Aussi voyons-nous que l'Ecriture l'a comparée, à cause de cette innocence, à une rose à demi épanouie, à un lis éclatant de blancheur : *sicut lilium;* à une chaste colombe : *una est, columba mea.* L'Eglise l'a appelée la Reine des vierges, et elle nous la montre dans le ciel marchant la première, à la suite de l'Agneau, accompagnée de ce chant glorieux de vierges qui n'ont voulu ici-bas d'autre époux que Jésus-Christ.

O cœur virginal de Marie! vrai sanctuaire d'innocence! vase de perfection, oserons-nous vous contempler sans rougir, nous qui avions reçu une robe blanche au jour de notre baptême et qui l'avons traînée dans la fange, nous, vases sanctifiés par le corps et le sang de votre divin Fils et qui sommes devenus des sépulcres blanchis, pleins d'ossements au dedans! Virginité, qu'es-tu devenue? chasteté, tu n'es plus pour nous qu'un nom de confusion! Vertu touchante, signe des élus de Dieu, ne serais-tu plus le nôtre? Mais, que dis-je, chrétiens? il y en a parmi vous qui sont demeurés fidèles et qui peuvent se présenter devant l'Agneau, purs comme au premier jour! Joie au cœur de ceux-là, bénédiction à ces âmes saintes qui font que le Seigneur abaisse encore sur nous tous ses regards! Et vous qui êtes humiliés, parce qu'en un jour de trouble vous avez oublié votre dignité, ayez confiance; le Sauveur donna ses pieds à baiser à la pécheresse, il ouvrit ses bras au prodigue; retirez votre amour des créatures, allez le répandre devant les tabernacles du Seigneur, en invoquant Marie la Reine des vierges, et il vous sera fait selon votre repentir.

II^e POINT

CHARITÉ DU CŒUR DE MARIE ENVERS LES HOMMES.

Je veux vous entretenir ici de l'amour que la bienheureuse Mère de Dieu a eu pour les hommes. Ceci nous intéresse et nous touche d'une manière particulière ; nous sommes si à plaindre, qu'il y a pour nous un inexprimable bonheur à entendre dire que nous avons été aimés. L'amour de Marie envers l'humanité se montre de deux manières : 1° dans l'oblation volontaire qu'elle fait de son Fils pour le salut de l'humanité ; 2° dans la protection dont elle nous couvre du haut du ciel.

1^re SUBDIVISION. — OBLATION DE SON FILS.

Notre-Seigneur, voulant nous faire comprendre l'immense charité de son Père céleste pour les hommes, s'exprime ainsi : *Sic enim dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret.* (*Joan.*, III, 16.) L'apôtre appelle cela l'excès de l'amour de Dieu pour les hommes : *Propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos!* (*Eph.*, II, 4.) Or, le cœur de Marie a été capable des mêmes excès. Comme le Père céleste, elle a livré ce Fils unique, fruit précieux de ses entrailles, pour la rédemption du monde : *Sic enim dilexit*; avec cette différence, fait remarquer un saint Père, que ce sacrifice n'a coûté aucune douleur au Père éternel, qui est essentiellement impassible, et qu'il en a coûté d'amères et de profondes à la plus sensible des mères.

Mais elle surmonte ces douleurs maternelles, et nous la voyons, dès le premier instant, coopérer elle-même aux souffrances de son bien-aimé Fils et devenir en notre faveur le ministre des desseins rigoureux de son Père sur lui. A Bethléem, étant repoussée de l'hôtellerie, elle entre dans une étable et lui donne pour berceau une crèche ; à Nazareth, elle habite avec lui une chaumière, comprenant dès lors que la souffrance est la voie par où il entrera dans la gloire. Elle le livre dès les premiers jours à la circoncision, afin que son sang commence à sanctifier la terre ; elle le porte elle-même au temple pour l'offrir comme victime au Père céleste et le dévouer ainsi solennellement à la mort. Ce fut en cette circonstance qu'elle s'entendit dire à elle-même que le glaive de la douleur transpercerait aussi son âme. Ce glaive était son ardent amour pour les hommes, qui la portait à offrir son Fils pour leur rédemption.

Cherche-t-elle à retenir plus longtemps son Fils dans la paix de la vie privée à Nazareth? Quand son heure est venue, c'est-à-dire l'heure de l'apostolat et du sacrifice, elle va avec lui inaugurer la carrière de la contradiction. Elle est à Cana, et c'est elle-même qui provoque la manifestation de sa mission parmi les hommes, en lui demandant une œuvre divine. O Mère! que demandez-vous à votre bien-aimé Fils? n'entendez-vous pas au loin les blasphèmes des prêtres et des pharisiens, qui soutiennent que c'est au nom du prince des démons qu'il opère des miracles?

Le miracle, cette œuvre vraiment de Dieu, le fera reconnaître pour le Messie par quelques-uns; mais les méchants, irrités de se trouver confondus, égareront la foule, et ce sera à cause de la célébrité que lui auront acquise

ses miracles qu'il sera condamné à mort. Marie a sans doute pressenti ces événements ; mais, comme son Fils, elle est travaillée d'un grand désir de hâter l'heure de notre délivrance : *Desiderio desideravi...* Elle l'accompagne avec les saintes femmes dans ses courses évangéliques ; elle endure ses privations, ses fatigues ; elle a faim, elle a soif, elle n'a pas où reposer sa tête ; mais elle est heureuse : son cœur, compatissant pour nous, maudits de Dieu, trouve ses délices à concourir à la sublime mission de son Fils, qui nous rachètera par l'effusion de son sang.

Voulez-vous connaître tout l'amour du cœur de Marie pour nous? Venez au Calvaire. Admirez l'étrange spectacle qui est devant vos yeux : ceux qui ont à pleurer ne pleurent pas et ceux qui n'ont pas à pleurer se lamentent ; ceux qui ont à crier se taisent et ceux qui doivent se taire pleurent et se frappent la poitrine. Qu'est-ce à dire? Que les rôles sont ici changés : ailleurs, dans les théâtres de mort, les victimes gémissent, marchent en désordre, crient, maudissent, protestent, prennent Dieu à témoin, tandis que les spectateurs appellent sur eux la mort dans un enthousiasme frénétique ; ici, parmi la foule, des femmes, des mères, connaissant l'innocence de Jésus et le voyant chargé d'une pesante croix, ruisselant de sang, traîné ignominieusement au supplice, lèvent leurs mains au ciel et pleurent : *Plangebant et lamentabantur eum* (*Luc.*, XXIII, 27) ; parmi les bourreaux, le centurion romain se frappe la poitrine et proclame la divinité de celui qu'on crucifie. Pour les victimes, au contraire, elles ne murmurent pas, elles ne pleurent pas. (J'ai dit les victimes, car il y en eut deux sur le Calvaire, et le Fils et la Mère ; quoique le crucifiement de Marie n'eût lieu que dans son âme, il n'en fut pas moins douloureux.) Jésus est calme ; il s'entretient avec le bon larron du royaume de son Père ; il considère et reconnaît distinctement ceux des siens qui sont au pied de la croix ; il leur parle, il les console. Après cela il se rappelle l'endroit des prophètes qui ordonne qu'il soit abreuvé de fiel et de vinaigre ; il boit sans se plaindre ; puis ayant remarqué que tout ce qu'il avait à faire est accompli, il incline sa tête et rend son âme à son Père ; il fait cette action d'un air si libre, si paisible, si prémédité, qu'il est bien aisé de voir que « personne ne la lui ravit, mais qu'il la donne lui-même de son plein gré : » *Nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a meipso.* (*Joan.*, X, 18.) Que fait Marie? elle est dans la même disposition d'esprit que son Fils ; son cœur se brise, il est vrai, en voyant le sang qui coule de la croix, mais son extérieur n'en laisse rien paraître ; elle est debout, immobile, ferme : *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus.* (*Joan.*, XIX, 25.) Pourquoi donc est-ce que Jésus est si différent sur le Calvaire de ce qu'il a été au jardin des Oliviers? Pourquoi n'est-il point parlé des larmes de Marie au pied de la croix, tandis qu'il est parlé de celles des saintes femmes? Parce que ces deux victimes offrent sur le Calvaire un commun sacrifice, et qu'aucune action ne doit être faite avec un esprit plus calme. Le pontife est oint d'huile dans son sacre : or cette huile qu'on répand abondamment sur sa tête (*Levit.* VIII, 12) est un symbole de paix qui l'avertit qu'il doit avoir la paix dans l'esprit, en éloignant toutes les pensées qui en détournent l'application, et qu'il doit l'avoir aussi dans le cœur, en calmant tous les mouvements qui en troublent la sérénité. L'attitude de Marie au Calvaire est donc une attitude de pontife ; elle est droite, elle est assurée : *stabat;* le glaive qui a percé son cœur ne lui a point ôté ses forces ; la constance surmonte l'affliction, elle immole au Père en union avec

son Fils. Mais si Marie a ainsi participé à l'oblation sainte du Calvaire par laquelle nous avons été rachetés, n'a-t-elle pas porté l'amour qu'elle a pour nous jusqu'à l'excès? Ne s'est-elle pas appliqué en réalité cette parole du Sauveur : *Sic enim dilexit mundum ut filium suum unigenitum daret.* Aussi le sacrifice si généreux de son Fils unique lui valut-il sur l'heure même une fécondité merveilleuse. Elle avait enfanté l'innocent et elle le livra pour le salut des pécheurs; mais aussitôt elle fut proclamée mère de ces pécheurs qu'elle s'était aidée à retirer de l'abîme. Abaissant ses yeux du haut de la croix, et voyant à ses pieds son disciple chéri à côté de sa Mère : *Cum vidisset Jesus matrem et discipulum stantem* (*Joan.*, XIX, 26), nous renfermant tous en lui par la pensée et nous présentant à Marie dans sa personne, il lui dit : « Femme, voilà votre fils : » *Mulier ecce filius tuus.* (*Ibid.*) Et nous fûmes tous donnés à cette nouvelle Eve, vraie Mère des vivants. Elle nous enfanta dans l'excès de la douleur : *in dolore paries filios;* mais c'est parce qu'ils lui ont coûté si cher qu'elle les couvre de tout son amour... O amour de notre Mère!

2e SUBDIVISION. — PROTECTION DONT MARIE NOUS COUVRE DU HAUT DU CIEL.

Enfin, une dernière preuve de l'amour de Marie pour nous, ce sont les secours particuliers qu'elle nous obtient de Dieu pour notre salut. Elle a été appelée par un saint Père : *Omnipotentia supplex*, une toute-puissance suppliante. Saint Bernard a dit expressément que tout ce que Dieu nous accorde passe par les mains de Marie : *Nihil nos Deus habere voluit, quod per Mariæ manus non transiret.* (*Serm.* 3 *de Vigil. Nat. Dom.*)

Ce cœur qui a tant aimé les hommes en ce monde a accru encore sa flamme, s'il était possible, pour nous dans le ciel. C'est du haut de son trône de gloire et de puissance que Marie a montré aux disciples de son Fils qu'elle était toujours une mère pour eux. Elle étend ses mains sur l'univers entier, elle verse sur nous les bénédictions célestes avec abondance; elle s'est établie la protectrice des royaumes, des empires, des cités; elle préside aux combats et concède les victoires. Son nom a été la terreur des infidèles et la confusion des hérétiques; il a donné un courage invincible à ceux qui l'ont invoqué; les ordres, les associations sans nombre qui ont vécu sous son vocable ont été fortes sous l'aile de son amour. Elle a été l'étoile de la mer qui préserve le matelot du naufrage; sur terre, elle a écarté les fléaux destructeurs, elle a préservé les peuples des maux qui portent la ruine; elle a opéré parmi les pécheurs des conversions surprenantes et a augmenté la foi et toute vertu parmi les justes; c'est pourquoi l'Eglise lui a donné toutes sortes de titres : elle l'a appelée le salut des infirmes, *salus infirmorum;* la consolatrice des affligés, *consolatrix afflictorum;* le refuge des pécheurs, *refugium peccatorum;* le secours, la force des chrétiens : *auxilium christianorum.* Tous ces titres ont leur source dans son cœur de mère. O Marie, notre amour! Et nous pourrions être envers vous insensibles? Non. Nous voulons désormais être les enfants de votre amour. Nous voulons désormais n'avoir pour asile que le cœur de notre tendre Mère. Ainsi soit-il!

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(M. l'abbé Laden.)

PLAN

Ire CONSIDÉRATION.	IIe CONSIDÉRATION.	IIIe CONSIDÉRATION.
DU CŒUR DE MARIE CONSIDÉRÉ EN LUI-MÊME.	DU CŒUR DE MARIE DANS SON UNION AVEC DIEU.	DU CŒUR DE MARIE DANS SON AMOUR POUR NOUS.

TEXTE.

Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus.
(Ps. XLV, 5.)

Que pensez-vous, M. F., que puisse être ce tabernacle divin que Dieu a sanctifié d'une manière spéciale, et dont la gloire s'élève au-dessus de tous les temples que les hommes ont pu ériger à Dieu sur la terre? Sans nous écarter ici du véritable sens des Ecritures sacrées, interprétées par tous les Pères et tous les docteurs de l'Eglise, il est facile de dire que le prophète royal ne voulait point parler de ce tabernacle matériel, tout rehaussé d'or et d'argent, au fond du temple magnifique que le grand Salomon avait élevé à la gloire de Jéhova. Eclairé par les lumières de l'esprit prophétique, David apercevait dans le lointain des âges le cœur de cette bienheureuse créature, que le Très-Haut devait sanctifier par sa présence réelle, et dans lequel il devait construire un sanctuaire dont celui de Jérusalem ne devait être qu'une figure bien imparfaite. C'est dans ce tabernacle vivant que devait brûler un feu qui ne s'éteindrait jamais; c'est de ce tabernacle vivant que devait s'élever sans cesse l'encens le plus pur qui fût jamais monté vers le ciel; là devait s'offrir, nuit et jour, le sacrifice de louange, le méritoire holocauste; là devait se consumer à toute heure la plus agréable victime après celle du Calvaire; là devait être le véritable Saint des saints, où l'Eternel rendrait ses oracles, et où résiderait enfin la véritable arche d'alliance réellement sanctifiée par la présence du Très-Haut. *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus.*

Il n'est donc rien de plus juste et de plus raisonnable que de rendre toute espèce d'honneurs à ce sanctuaire ineffable, qui est le sacré cœur de Marie. Et si c'est pour nous un devoir d'honorer le cœur sacré de Jésus, siége de toutes les affections et de tous les sentiments de l'Homme-Dieu, il convient aussi de rendre à celui de Marie un culte de vénération et d'amour, parce qu'après celui de Jésus-Christ, il est le tabernacle le plus parfait que la Divinité ait jamais habité. Et c'est ce que je viens vous exposer en ce jour, M. F., en vous faisant considérer le cœur de Marie sous les trois rapports qui peuvent mieux vous le faire connaître : 1° *en lui-même et dans ses perfections;* 2° *dans son union avec Dieu;* 3° *dans son amour pour nous.*

Ire CONSIDÉRATION.

DU CŒUR DE MARIE CONSIDÉRÉ EN LUI-MÊME.

Il faut bien, M. F., que le cœur de l'homme, en général, soit quelque chose de bien supérieur aux autres ouvrages sortis de la main de Dieu, puisqu'il nous témoigne lui-même, ce Dieu tout-puissant, qu'il fut épris d'amour pour ce faible cœur, qu'il l'aime jusqu'à la jalousie, qu'il met sa

gloire à en faire la conquête et à y régner. Ce qu'il nous demande en retour de tout ce qu'il a fait pour nous, c'est que nous l'aimions de tout notre cœur. Il s'abaisse même jusqu'au ton de la prière pour nous dire : « Mon fils, donne-moi ton cœur. » *Fili, præbe cor tuum mihi!* Il promet de se montrer sans voile aux cœurs purs : *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt*, de ne mettre aucune borne à ses libéralités envers les cœurs droits, d'épancher sa miséricorde envers les cœurs tendres et compatissants. S'il s'indigne contre son peuple, c'est qu'Israël infidèle a détourné de lui son cœur; s'il accorde son pardon, c'est au cœur contrit et humilié; s'il fait entendre sa voix aux hommes, c'est à leur cœur qu'il s'adresse : *Loquar ad cor ejus.* En un mot, car je ne pourrais citer ici toutes les Ecritures, Dieu a sans cesse les yeux attachés sur le cœur de l'homme, il en observe les mouvements, il ne voit, il n'estime dans tout que le cœur de l'homme : *Dominus autem intuetur cor.*

Mais si le cœur d'un simple mortel sur lequel Dieu a laissé tomber seulement quelques gouttes de ses grâces est pourtant si agréable à ses yeux, que doit-il en être du cœur de Marie, sur lequel le Tout-Puissant s'est plu à faire couler un fleuve de faveurs : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei!* Tous les autres cœurs sont infectés du péché originel et ont souillé le peu de beauté qui leur restait par des fautes volontaires et personnelles. Mais Marie a été conçue sans tache, et jamais il n'est arrivé à ce cœur généreux et magnanime de consentir à la plus légère faute qui pût empêcher les faveurs célestes de couler sur elle. Le Seigneur a vu revivre en elle toute la pureté, toute la beauté de la mère du genre humain, quand elle est sortie innocente et radieuse de ses mains. Oh! avec quel amour il dut contempler ce cœur sacré qu'aucune tache ne défigurait, que ne souillait aucun germe de passions et dont les inclinations étaient toutes saintes et les affections toutes célestes! Voilà bien la créature faite à son image et dans laquelle, comme dans un miroir, viennent se réfléter ses traits divins. Il repose sur elle un regard de complaisance, il la chérit d'une manière toute spéciale, parce qu'il la trouve d'une beauté dont n'est douée aucune créature : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te;* puis, s'adressant à ses anges, il leur fait remarquer l'excellence de ce cœur. Voyez, leur dit-il, cette chaste colombe, elle est sans égale, elle est seule parfaite, elle est unique dans l'univers : *Una est, columba mea, perfecta mea.* Les célestes habitants des pavillons éternels, remarquent alors, admirent la beauté et l'excellence de leur future reine; dans la surprise et le ravissement qu'ils éprouvent, ils se demandent avec empressement : quelle est donc cette admirable créature qui réunit à elle seule la perfection de toutes les autres : *Quæ est ista quæ ascendit?* Ils comparent l'éclat dont elle brille tantôt à la douce et bienfaisante lumière de l'astre des nuits : *Pulchra ut luna;* tantôt à la clarté de la plus brillante aurore : *Quasi aurora consurgens;* tantôt à la splendeur du soleil : *Electa ut sol.*

Et ce qu'il fut donné aux anges de voir et d'admirer, nous pouvons tous le contempler dans la vie de la sainte Vierge. Quelle ne fut pas l'humilité de son cœur sacré? Elle pouvait certes se vanter de la plus illustre naissance qu'on soit tenté d'ambitionner sur la terre; elle compte parmi ses aïeux une longue suite de rois les plus recommandables. Elle pouvait se glorifier d'avoir été élevée à la plus haute dignité où une créature soit capable de parvenir. Son esprit fut plus éclairé que celui des plus grands philosophes que

la terre ait produits. Eh bien! voyez-la, elle se condamne à une obscurité volontaire; elle choisit pour époux un pauvre artisan; elle se dévoue à toutes les humiliations inséparables d'une condition abjecte aux yeux des hommes. Observez toutes ses démarches, écoutez toutes ses paroles; étudiez son silence même, et vous verrez qu'elle est continuellement attentive à s'abaisser et à se confondre. Le Tout-Puissant lui envoie pour ambassadeur un archange, chargé, pour ainsi dire, de négocier avec elle le grand œuvre de la Rédemption du genre humain : le prince de la cour céleste lui annonce que Dieu l'a choisie entre toutes les femmes qui sont sur la terre pour être la Mère de son Fils, Dieu comme lui; il la salue pleine de grâces, il l'élève au-dessus de toutes les reines et de toutes les impératrices! Et Marie, tremblante, interdite, comme si elle craignait que le monde ne s'occupât seulement d'elle, se hâte de prendre le titre de servante. Appelée à être Epouse du Saint-Esprit, Mère du Fils de Dieu, elle se met au rang des esclaves : *Ecce ancilla Domini.* Sainte Elisabeth pousse des cris d'admiration à la vue des merveilles que sa seule présence opère; elle la comble d'éloges, elle l'élève au-dessus de toutes les grandeurs de la terre, et Marie ne voit en elle-même que néant et bassesse : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Qu'il nous serait facile, M. F., de vous faire admirer les grandeurs du saint cœur de Marie, en vous parlant de sa manière d'apprécier à leur juste valeur les biens de la terre, de sa foi vive, de sa charité pour toutes les souffrances, de son courage à supporter les plus grandes épreuves de la vie, de sa constance héroïque, de son amour incomparable pour son Fils, et de tant d'autres qualités éminentes qui ont fait d'elle, non pas seulement une héroïne, mais une femme à part, tout exceptionnelle, une femme unique dans le monde. Mais ces détails nous mèneraient trop loin. Nous savons que ce cœur est le plus grand, le plus noble, le plus distingué qui soit sorti des mains de Dieu, après Jésus-Christ. Mais si ce cœur mérite nos hommages par les perfections dont il est orné, il ne les mérite pas moins par l'union intime qu'il a avec Dieu.

IIe CONSIDÉRATION.

DU CŒUR DE MARIE DANS SON UNION AVEC DIEU.

Dieu avait résolu de toute éternité de sauver le monde par les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption de son Fils; et le mystère de l'Incarnation devait s'accomplir par l'opération du Saint-Esprit. C'est pour cela que de toute éternité aussi, Dieu avait résolu de créer une Vierge pour être la Mère de son Fils, l'Epouse du Saint-Esprit et sa Fille d'une manière toute spéciale. Marie est cette créature privilégiée que Dieu orna, dès l'instant de sa conception même, de tous les dons de la grâce et de la nature qui peuvent être départis à un simple mortel. Avant qu'elle eût vu le jour, on eût pu déjà l'appeler pleine de grâces, on eût pu dire que déjà le Seigneur était avec elle, la comblant de ses faveurs, l'ornant de ses dons les plus rares, et mettant, pour ainsi dire, tous ses soins à l'embellir. On eût pu ajouter que dès lors elle était bénie entre toutes les femmes et qu'elle les surpassait toutes en beauté et en grandeur.

A sa naissance, Dieu la reçoit entre ses bras et ne veut plus qu'elle connaisse d'autre père que lui. Longtemps avant l'âge où les autres enfants sont éclairés des premières lueurs de la raison, elle entend une voix douce et persuasive qui lui dit au fond de son cœur : Ecoute, ma fille, toi que j'ai choisie entre toutes les créatures pour te donner un nom, écoute et apprends quels sont mes desseins sur toi : *Audi filia et vide :* Oublie ta patrie, ton peuple, ta maison paternelle et les auteurs de tes jours : *Obliviscere populum tuum et domum patris tui.* Ton roi, ton Dieu, celui que l'univers adore, est épris de ta beauté et demande ton cœur. Il veut y régner seul et serait blessé du moindre partage : *Et concupiscet rex decorem tuum.* Docile à cette tendre invitation, Marie s'arrache aux affections de la famille, elle s'élève au-dessus des sentiments de la nature ; et, dans un âge où les autres jeunes personnes ne sont occupées qu'aux joies et aux amusements, Marie s'est déjà enfermée dans le temple. Là, enchaînée aux pieds des autels par son amour filial, elle n'a plus de commerce qu'avec le ciel, et ne s'occupe qu'à plaire à son Père.

C'est là, c'est dans ce cœur virginal que se célèbrent ces noces ineffables de l'Epouse avec l'Esprit saint. La jeune fiancée est prête : elle est ornée de la pureté primitive et virginale, elle est parée de chasteté, d'humilité, d'amour, de toute une réunion de vertus qui lui forment sa robe nuptiale : *in vestitu deaurato, circumdata varietate.* Et bientôt le Saint-Esprit descend en elle et vient y accomplir le prodige attendu depuis quarante siècles, le mystère incompréhensible aux anges mêmes ; il s'unit à elle d'une manière inusitée et lui donne un titre et des droits auxquels il ne semblait pas possible qu'une créature pût jamais prétendre. La majesté divine l'investit de toute part et la vertu du Très-Haut la couvre de son ombre : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.* Il l'avait déjà mille fois visitée de sa grâce, comme il visite toutes les âmes pieuses et dociles : mais cette fois il revient à elle d'une manière nouvelle et extraordinaire : *Spiritus sanctus superveniet in te.* Il la remplit, pour ainsi dire, de sa plénitude ; il féconde par un prodige inouï son chaste sein, et lui fait produire le fruit sacré annoncé dès l'origine du monde. Or, M. F., si le Saint-Esprit, pour s'être communiqué aux apôtres sous la forme de langues de feu, en a fait des hommes nouveaux, qu'a-t-il dû faire en Marie ?

Et c'est ici, M. F., que le cœur sacré de Marie fut surtout uni à Dieu d'une manière ineffable, ménarrable. D'autres cœurs purs et généreux ont pu appeler, quoique dans un sens moins exact, Dieu leur père ; d'autres vierges, dans un sens moins élevé et moins rigoureux, ont pu s'appeler épouses du Saint-Esprit ; mais quelle autre que Marie a jamais été nommée la Mère de Dieu ? Quelle autre a conçu dans son sein, enfanté et nourri de son lait le Fils de l'Eternel ? Et voyez quelle union, M. F., une vierge qui conçoit et donne en quelque sorte l'être à son créateur, et le créateur devient pour ainsi dire l'ouvrage et la production de sa créature ! Marie donne à un Dieu ce qu'il n'avait pas auparavant ! Celui qui donne tout à ses créatures et ne reçoit rien d'elles, a pu recevoir la vie même de Marie ! Celui qui a pu faire d'une seule parole tout ce qui existe a pu être produit, selon son être humain et sa chair, par cette fille de Juda ! Celui qui donne la nourriture et l'accroissement à toute créature a été nourri et s'est créé de la substance de Marie, il a été porté dans ses bras ! Celui qui soutient l'univers d'une de ses mains, le Verbe divin qui dans le ciel ne dépend point du Père, dont il est produit,

a voulu dépendre, sur la terre, de la mère en qui il s'est incarné! Celui qui a commandé aux princes et aux peuples de la terre a rendu à la Vierge de Nazareth des honneurs et une obéissance légitimes : il s'est soumis à son autorité! *Et erat subditus illis.*

Comprenez donc, M. F., si vous le pouvez, quelle influence de grâces a dû recevoir le saint cœur de Marie de ces communications intimes, de ces rapports avec la Divinité... Comme ses pensées, ses sentiments durent se diviniser pendant les neuf mois que le Verbe éternel anima son sein virginal! Quel feu dut y allumer ce soleil enfermé si longtemps et qui ne laissait encore échapper aucun rayon au dehors! Quelles émotions ce cœur dut ensuite éprouver lorsque la bienheureuse mère tenait entre ses bras le divin Enfant, collé contre ce même sein dont il suçait avidement le lait et dans lequel il ne cessait en même temps de verser un autre lait encore plus doux et plus pur! Et de quelle sainteté ce cœur ne se remplit-il pas pendant les trente années de commerce non interrompu, de communications, d'épanchements mutuels et journaliers entre le fils et la mère! Enfin, pour tout dire en un mot, quel dut être ce cœur, dont les sentiments répondirent à la sublimité de ces incompréhensibles relations avec les trois personnes divines, et furent dignes en tout de la Fille, de l'Epouse et de la Mère d'un Dieu.

IIIe CONSIDÉRATION.

DU CŒUR DE MARIE DANS SON AMOUR POUR NOUS.

Sans doute, M. F., que tout ce que nous avons dit jusqu'à présent du saint cœur de Marie serait plus que suffisant pour mériter notre culte et nos affections; mais ce qui doit surtout nous le rendre cher et vénérable, c'est l'amour ardent dont il est animé pour nous. Cet amour surpasse autant tout amour connu que la dignité de cette admirable Vierge l'emporte sur tout ce que nous connaissons de grandeur sur la terre. Ce n'est pas seulement un amour tendre, ardent, généreux, héroïque, c'est encore, laissez-moi vous le dire, un amour excessif, qui n'a pas d'analogue et qui semble passer toutes les bornes. En voici la preuve.

Lorsque le Saint-Esprit veut nous faire comprendre, autant qu'une intelligence finie est capable de le faire, l'amour immense, infini du Père éternel pour les hommes, il ne croit pas employer de plus fortes expressions qu'en disant : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a livré son Fils unique pour le sauver : *Sic enim Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* C'est là ce que le grand apôtre appelle l'excès de la charité de Dieu pour les hommes : *Propter nimiam suam charitatem qua dilexit nos.* Eh bien! M. F., voilà aussi ce qui peut nous donner la plus haute idée de l'amour du saint cœur de Marie pour nous. Elle aussi avait un fils, un fils unique, un fils qu'elle aimait comme jamais aucune mère n'aima le plus aimable enfant, un fils qui était son trésor, sa vie, et que dis-je, sa vie? pour lequel elle aurait sacrifié mille vies si elle les avait eues. Eh bien! ce fils chéri, ce fils incomparable, elle l'offre pour notre salut; elle le livre, cet admirable fruit de ses entrailles, pour la rédemption du monde : *Sic dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* Elle s'est donc associée à l'amour sans bornes

du Père céleste, avec cette différence que ce grand sacrifice n'a pu coûter de douleurs au Père éternel, qui est essentiellement impassible, mais qu'il en a coûté une si amère, si profonde à la plus tendre et à la plus sensible des mères, que nous ne trouverons jamais d'expressions pour donner une juste idée du martyre qu'elle a enduré, martyre qui ne commença pas sur le Calvaire, mais au moment même où elle reçut la visite de l'ange. Quand il lui eut annoncé qu'elle aurait un fils nommé Jésus, c'est-à-dire Sauveur, elle comprit tout ce que ce nom signifiait, et qu'elle était appelée à mettre au monde la victime du genre humain. Ce fut surtout au jour de la présentation de Jésus au temple que ce mystère lui fut plus spécialement annoncé, quand le vieillard Siméon lui dit en lui remettant son fils : Et vous, jeune mère, un glaive de douleurs doit percer de part en part votre cœur. Oh ! alors, tout lui fut montré comme dans un miroir; les rebuts, les misères, les calomnies, les trahisons, les souffrances, les épines, les clous et la croix, et elle accepta tout pour notre rédemption. Dès lors il n'y eut plus de joie pour elle, et il ne pouvait plus y en avoir. Pendant tout le temps qu'elle porta le divin enfant entre ses bras, qu'elle le nourrit de son lait, qu'elle le vit croître sous ses yeux, elle ne cessa d'avoir la déchirante pensée qu'il croissait pour le sacrifice; elle ne put écarter de son esprit ces affreuses images du jardin des Oliviers, du prétoire et du Calvaire. Tout ce qui fait la consolation des autres mères se changeait pour elle en tourments. S'il tendait vers elle ses mains suppliantes, elle croyait déjà les voir chargées des chaînes dont elles devaient un jour être meurtries, ou percées des clous qui devaient les attacher à un infâme gibet; s'il souriait à sa mère, s'il fixait sur elle de tendres regards ou sollicitait de douces caresses, elle se représentait, par une cruelle anticipation, ses yeux éteints et mourants, son visage inondé de sang et de larmes, tout son corps déchiré et ne formant plus qu'une plaie : c'était un supplice de tous les instants, que tout renouvelait et que son amour pour nous faisait seul supporter. A mesure qu'il grandissait, sur quoi devaient rouler les longs entretiens qu'elle avait avec Jésus, sinon sur cette Passion douloureuse dont il ne cessa de parler ensuite à ses disciples, et qui fut l'objet constant de toutes ses pensées ? Or, M. F., quels entretiens pour une mère ! quelle blessure faisaient-ils saigner dans son cœur !

Mais ce fut surtout sur le Calvaire que le cœur de Marie nous témoigna son amour. Ici, M. F., quel lugubre et douloureux spectacle vient s'offrir à notre vue ! Jésus est condamné à une mort douloureuse et infamante ; déjà meurtri et tout déchiré par les verges de la flagellation, épuisé de fatigue et accablé par tous les mauvais traitements qu'il a subis, épuisé de sang et de force, chargé d'une pesante croix, sous laquelle il succombe, il est plutôt traîné que conduit au lieu du supplice. Les pieuses femmes, qui connaissent son innocence et le voient réduit à une affreuse extrémité, ne peuvent retenir leurs gémissements et remplissent l'air de leurs cris lamentables : *Plangebant et lamentabantur eum.* Où est la mère? Est-elle restée mourante et désolée dans sa demeure ? Non. La tendresse de son cœur pour nous demande d'elle plus de courage, et elle l'aura. Elle est auprès de l'auguste victime, elle gravit péniblement à ses côtés la montagne du Calvaire, et l'Evangile ne dit pas qu'elle pleure. Ah ! non, elle veut réserver toutes ses forces pour le sacrifice ; elle voit dépouiller son Fils, l'étendre inhumainement sur le bois fatal, enfoncer à coups redoublés les clous qui percent ses pieds et ses

mains ; elle voit son sang ruisseler de toute part, elle entend ses sanglots, ses soupirs, à travers le bruit de la rage et des injures de ses barbares ennemis; mais elle sait que notre salut dépend de ses douleurs, et elle se tait. Sans doute elle souffre horriblement. J'en appelle ici au témoignage des mères qui m'entendent et qui peuvent seules comprendre ce que souffre une mère en voyant massacrer sous ses yeux son fils unique. Cette douleur est un poids affreux sur sa poitrine, qui l'oppresse et la serre si vivement qu'il y étouffe jusqu'aux sanglots. Mais Marie est obligée d'offrir avec le Père éternel leur Fils pour les péchés du monde, et elle surmontepour cela toutes ses angoisses. Ce n'est pas de loin, comme les saintes femmes et les timides amis du Sauveur, qu'elle assiste à un spectacle aussi déchirant pour elle : *Stabant omnes noti ejus a longe, et mulieres.* Non, elle est au pied de la croix, au milieu même des hideux appareils du supplice, parmi les bourreaux et les soldats, si près de son fils expirant qu'aucune de ses souffrances ne peut lui échapper : *Juxta crucem.* Voilà jusqu'où le cœur de Marie a aimé ; voilà où elle est devenue notre Mère ; voilà le moment solennel où elle nous a enfantés dans l'excès de la plus inconcevable douleur, remplissant dans toute son étendue la prédiciton faite à la première femme : *In dolore paries.* Nous lui avons coûté cher, voilà pourquoi elle nous aime beaucoup.

C'est depuis ce moment-là, M. F., que Marie est devenue véritablement notre mère, et parce qu'elle nous a enfantés, et parce que Jésus-Christ nous a tous donnés à elle pour enfants dans la personne de saint Jean. Et comme elle a dans le ciel une toute-puissance suppliante, suivant la noble expression d'un docteur, comme elle connaît nos misères, qu'elle en est vivement touchée et qu'elle a le pouvoir de nous soulager, voilà ce qui doit nous rendre son saint cœur cher et vénérable.

Que nous reste-t-il donc à faire, chrétiens, sinon d'aller nous prosterner tous avec confiance devant le saint cœur de Marie pour y demander toutes les grâces dont nous avons besoin. Oui, venez tous à Marie, venez-y, justes de la terre, et sa pureté sera votre modèle, et sa bonté sera le plus ferme appui de votre confiance ; venez-y, pécheurs, et vous y trouverez votre refuge, votre avocate, votre puissante médiatrice auprès de Dieu. Ayez confiance en ce cœur, qui que vous soyez, c'est le plus tendre, le plus dévoué, le plus compatissant de tous les cœurs ; il vous aimera, il fera votre joie sur la terre et vous préparera le bonheur du ciel. *Amen.*

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Elegi enim et sanctificavi locum istum ut sit nomen meum ibi in sempiternum, et permaneant oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus. (II *Paralip.*, VII, 16.)

Memor fuit Domini in toto corde suo. (*Id.*, *ibid.*, 13.)

Nunquam cum ludentibus miscui me, neque cum his qui in levitate ambulant participem me præbui. (*Id.*, III, 17.)

Et in superioribus domus suæ fecit sibi secretum cubiculum in quo clausa morabatur, et habens super lumbos suos cilicium, jejunabat omnibus diebus vitæ suæ, præter sabbata et neomenias et festa domus Israel. (*Judith*, VIII, 5, 6.)

Confortatum est cor tuum eo quod castitatem amaveris. (*Id.*, XV, 11.)

Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei ; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. (*Ps.* XV, 5.)

Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ. (*Id.*, XXVI, 4.)

Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus. (*Id.*, XLIV, 14.)

Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas. (*Prov.*, XXXI, 29.)

Trahe me ; post te curremus in odorem unguentorum tuorum. (*Cant.*, I, 3.)

Ecce tu pulchra es, amica mea, ecce tu pulchra es, oculi tui columbarum. (*Id.*, *ibid.*, 14.)

Ego flos campi et lilium convallium. (*Id.*, II, 1.)

Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo. (*Id.*, *ibid.*, 5.)

Surgam et circuibo civitatem ; per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea. (*Id.*, III, 2.)

Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi, ex aromatibus myrrhæ et thuris, et universi pulveris pigmentarii? (*Id.*, *ibid.*, 6.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Ave, gratia plena, Dominus tecum. (*Luc.*, I, 28.)

Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo. (*Id.*, *ibid.*, 47.)

Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo. (*Id.*, II, 19.)

Fili, quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. (*Id.*, *ibid.*, 48.)

Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea. (*Id.*, X, 42.)

II. SS. PÈRES.

Quid nobilius Dei matre? Quid splendidius ea quam splendor elegit? Quid castius ea quæ corpus sine corporis contagione generavit? (S. Ambr., *L. 2, de Virg.*)

De cæteris ejus virtutibus quid loquar? Virgo erat non solum corpore, sed etiam mente. Corde humilis, verbis gravis, animi prudens, loquendi parcior, legendi studiosior, non in incerto divitiarum sed in prece pauperis spem reponens, intenta operi, verecunda sermone, arbitrum mentis solita non hominem sed Deum quærere ; nullum lædere, bene velle omnibus, fugere jactantiam, rationem sequi, amare virtutem. (*Id.*, *ibid.*)

Gratiam quam detulit angelus, accepit Virgo, salutem sæculis redditura. Vere benedicta Virgo, quæ et virginitatis possidet decus et Matris dignitatem. Vere benedicta quæ et superni conceptus meruit gratiam et servavit integritatis coronam. Vere benedicta quæ et divini germinis suscepit gloriam et regina extitit totius castitatis. (S. Petr. Chrysol., *Serm.* 143.)

Maria laudabilius atque beatius Christi mater est secundum ejus sententiam : *Quicumque facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse mihi frater et soror et mater est.* Has sibi omnes pro-

pinquitates in populo quem redemit spiritaliter exhibet... Mater ejus est tota Ecclesia, quia membra ejus per Dei gratiam parit; item mater ejus est omnis anima pia, faciens voluntatem Patris ejus fecundissima charitate in iis quos parturit, donec in eis ipse formetur. (S. August., *De Virginitate*, c. 5.)

Omnes accurramus, senes et adolescentes, ætate graves et juniores, omne agmen et genus prævenientes ad honorandum Dominam nostram, ac nostræ naturæ Reginam; altitudinemque sanctitatis ejus honorantes, dicamus : O gloria filiarum, matrum decus! o miraculum, quo missi a Deo prophetæ perculsi sunt, et cujus gloria angelos sanctos superat. (S. Joan. Damasc., *Homil. in Annunt. B. M. V.*)

O tu, Maria, cujus non repellitur intercessio, nec recusatur oratio; quæ simplici Divinitati proxima es, propius ad Trinitatem sanctam accedens; quæ altitudine cherubicis turmis sublimior es et seraphicis agminibus excelsior; per te, quandiu in hoc pereunte mundo manebimus auxilium ad bona opera facienda consequamur. (*Id.*, *ibid.*)

O admirandam et omni honore dignissimam Virginem! o feminam singulariter venerandam, super omnes feminas admirabilem, parentum reparatricem, posterorum vivificatricem! Virginem carne, virginem mente, virginem professione, virginem denique qualem describit Apostolus, mente et corpore sanctam. (S. Bernard., *Super* Missus est.)

O beata inter feminas cujus gratia hominum ac angelorum transcendit naturam! (S. Laur. Justin., *Serm. in Nativ. B. M.*)

Tota pulchra absque delicto sine mentis et corporis deformitate, Deo et hominibus amabilis habebatur. (*Id.*, *ibid.*)

III. TRAITS HISTORIQUES.

PROGRÈS ADMIRABLES DE L'ARCHICONFRÉRIE DU SAINT ET IMMACULÉ CŒUR DE MARIE.

Malgré les événements qui, à plusieurs reprises, ont troublé l'Europe et surtout la France, l'archiconfrérie est devenue toujours plus florissante. Voici, en effet, ce que nous lisons dans un des derniers bulletins publiés par le vénérable abbé Desgenettes : « Jamais, depuis dix-sept ans, date de l'institution de notre sainte société, nos pieux exercices n'ont été aussi fréquentés, jamais la piété n'y a éclaté d'une manière aussi évidente..... jamais les grâces de conversion, de guérison, de secours dans les peines et les perplexités n'ont été si nombreuses, si signalées que depuis ces cinq dernières années, pendant lesquelles la justice de Dieu nous a visités; j'en donne pour témoignage plus de quatre mille cœurs de métal qui ornent l'autel de Notre-Dame des Victoires; cinquante croix, décorations militaires de plusieurs ordres, qui entourent l'autel; de nombreux tableaux de marbre attachés aux murs de l'église, qui tous présentent des inscriptions exprimant des sentiments de reconnaissance pour des bienfaits obtenus de la très-sainte Mère de la miséricorde divine. Mais ce qui atteste le plus authentiquement la continuité des grâces et des bénédictions que la très-sainte Mère répand avec tant d'abondance sur ceux qui l'invoquent ou en faveur desquels sa tendre compassion est implorée, c'est l'immense et incroyable quantité de recommandations pour des causes de toute espèce qui nous sont demandées chaque dimanche de toutes les parties de l'univers. Elles se composent ordinairement de demandes de prières, qui roulent entre les nombres de deux cent à quatre cent mille. Le dimanche des Rameaux (1853), nous en avions neuf cent quarante-quatre mille trois cent sept. Elles ont pour résultat des grâces multipliées et en grand nombre, nous n'en pouvons douter, car il ne se passe pas de semaine sans que nous recevions des demandes d'actions de grâces pour des conversions, des guérisons inespérées, que l'on regarde comme prodigieuses, que l'on attribue toutes aux prières de l'archiconfrérie. Il n'y a point de dimanche où nous n'ayons la consolation d'annoncer à nos chers confrères la demande de soixante, quatre-vingts et quelquefois de plus de cent vingt actions de grâces de ce genre.

« L'archiconfrérie comptait, en 1854,

dix mille six cents églises répandues par toute la terre, dans lesquelles elle a été érigée. Les vœux de salut qui sont offerts à Marie avec tant d'amour et de confiance au pied de son autel dans notre petite église se répètent par dix-neuf millions de nos confrères réunis au même moment devant l'image de Marie.

« Le nom de Notre-Dame des Victoires est connu, invoqué par toute la terre; la petite église qui s'honore de ce glorieux titre est le centre vers lequel se dirigent tous les vœux. Elle est au milieu de Paris comme un fanal vers lequel se portent avec espoir et empressement les regards de tous les malheureux qui ont quelque plaie à guérir, quelque besoin à soulager, quelque grâce à implorer. »

UN CAPITAINE DE LA VIEILLE GARDE.

« Un capitaine de l'ancienne garde royale, habitant une province éloignée, vint passer quelque temps à Paris. Agé de cinquante ans, militaire dès l'âge de dix-huit ans, son enfance et sa première jeunesse s'étaient écoulées pendant ces années malheureuses de notre première révolution, où la religion était proscrite et son culte interdit en France. Son éducation s'était faite dans les lycées et les écoles militaires impériales, où nous savons comment est traitée la religion. Il n'avait point fait de première communion; on ne lui avait donné aucune connaissance de la religion; il n'en avait jamais eu le sentiment. Au sortir de ces établissements, il était entré dans l'état militaire; et là, au milieu de toutes les séductions, des dangers et de la licence des camps, il avait vécu dans cette profession comme y vivent les hommes qui ne sont retenus par aucun frein religieux. Il ne haïssait ni la religion, ni les prêtres, mais il était à cet égard dans une complète indifférence. Il ne semblait jamais devoir sortir de cet état; mais des affaires l'ayant appelé à Paris, il descendit chez des amis vertueux, religieux. Il y fut bien reçu, il s'y plut. La sagesse, la paix, l'union qui régnaient dans cette famille lui firent impression. Il étudia les caractères de ses amis; il vit qu'il y avait entre eux des oppositions, mais qui s'effaçaient toujours. Il rechercha le principe de cette harmonie qu'il admirait sans pouvoir la comprendre, car il était, lui, impétueux et violent. Il finit par reconnaître que la religion, la piété de ses hôtes produisaient cet effet qu'il n'avait jamais remarqué ailleurs. Cela lui donna beaucoup à penser. Il regrettait quelquefois, mais ce n'étaient que des pensées fugitives auxquelles il ne s'arrêtait pas, il regrettait de n'avoir point de religion.

« Il était donc dans cette disposition d'esprit, quand une dame de la maison qu'il habitait, voulant se rendre le soir à notre office, le pria de l'y accompagner. Il s'ennuya beaucoup pendant le chant des vêpres, mais le sermon l'intéressa; il fut surtout ému par la recommandation des pécheurs. Le dimanche suivant, il revint, mit beaucoup plus d'intérêt à tout ce qu'il entendit que la première fois, y pensa, vint une, deux fois pendant la semaine, l'après-midi, dans l'église, non pour prier, il ne le savait pas, mais pour réfléchir. Il ne manqua plus à aucun des offices de l'archiconfrérie pendant un séjour de six mois qu'il fit à Paris. Après le quatrième dimanche, il vint nous trouver, s'expliqua avec nous, nous manifesta le désir ardent qu'il avait de pratiquer la religion, et nous demanda ce qu'il fallait faire.

« Il s'instruisit à fond des vérités chrétiennes, et ses efforts, sa constance dans cette carrière si nouvelle pour lui, furent récompensés par la sainte communion qu'il eut le bonheur de faire le jour du Jeudi saint 1839. Quand nous prononçâmes les saintes paroles de l'absolution, nous éprouvâmes une surprise qui faillit nous interrompre. Nous entendîmes sangloter cet homme dont la fermeté faisait le caractère principal, et dont la figure avait quelque chose de dur et d'austère: il versait des larmes. Quand notre saint ministère fut accompli, nous lui demandâmes avec inquiétude : « Vous trou« vez-vous incommodé? — Rassurez« vous, mon père, nous dit-il; je ne « souffre point; je ne suis qu'heureux. « C'est la joie dont mon cœur est rem« pli qui fait couler mes larmes. Je ne

« me serais jamais fait l'idée de l'abon-« dance des consolations et des grâces « dont Dieu comble ceux qui reviennent « à lui. Religion bienfaisante, que je « regrette de t'avoir connue si tard! « Mon père, je n'oublierai pas un mo-« ment de ma vie le bonheur dont je « jouis à présent, et je promets à Dieu « et à vous de recourir souvent à cette « source de bénédictions. » Il est fidèle à sa promesse; car, quelques mois après sa conversion, il transporta son domicile à Paris, et depuis dix ans il y mène la vie la plus chrétienne et la plus édifiante.

« Nous racontions ce trait de conversion, un dimanche au prône de notre grand'messe. Dieu voulut bien se servir de cette circonstance pour toucher le cœur d'un étranger qui assistait à notre office. Ce récit lui fit une si grande impression, qu'il vint le dimanche au soir nous trouver, nous ouvrir son cœur. Il ne quitta Paris pour retourner dans sa patrie, que quand il eut achevé l'œuvre de sa réconciliation avec Dieu. »

LE MÉDECIN CONVERTI.

Il se fait tous les jours à Paris, dans l'église Notre-Dame des Victoires, des prières pour la conversion des pécheurs; c'est au cœur sacré de Marie que s'adressent ceux qui veulent bien s'unir à ces prières dans cette archiconfrérie; les conversions obtenues par ces prières sont prodigieuses, et par leur nombre et par la position variée des pécheurs : en voici un exemple tiré du *Manuel de l'Archiconfrérie.*

Un médecin, âgé de cinquante-cinq ans, se trouvait à Paris pour de nombreuses affaires. Traversant devant l'église Notre-Dame des Victoires, il allait dans un cabinet de lecture lire le journal; il voit l'église ouverte, il y entre pour la considérer; on prêchait en ce moment, et le prédicateur racontait la conversion de saint Augustin. Cet exemple le frappe, il fait cette réflexion : saint Augustin encore infidèle se rend à la grâce, il embrasse la foi catholique, il y trouve son bonheur jusqu'à son dernier jour; elle est pour lui la source d'une gloire qui ne s'est point éclipsée depuis tant de siècles, et moi, né et élevé dans cette foi, je l'ai abandonnée depuis plus de trente ans, je suis l'esclave de mes passions, je ne puis les satisfaire, je ne suis pas heureux. Cette pensée s'empare de son esprit et ne lui permet aucune diversion : il va, il vient, cette pensée le poursuit toujours. Le lendemain, le surlendemain, il revient à l'église toujours agité par la même pensée; il désire parler à M. Desgenettes, curé de cette église, mais l'orgueil le retient : il sort plusieurs fois sans oser rien entreprendre; enfin il demande à M. le curé de lui donner un entretien particulier. A peine est-il arrivé dans la chambre qu'il pousse de profonds soupirs sans oser prononcer une seule parole : « Vous me paraissez bien affecté, lui dit M. Desgenettes, je serais bien heureux si je pouvais vous procurer quelque consolation. » Il lui répond : « Vous avez devant vous, monsieur le curé, un homme qui a abandonné son Dieu et sa foi; depuis trente-huit ans, je vis dans l'oubli de tous mes devoirs religieux. » Aussitôt il rend compte à M. le curé des agitations qu'il avait éprouvées depuis qu'il avait entendu raconter la conversion de saint Augustin.

Quelques paroles de M. le curé ayant ranimé la confiance de son âme, il fit sa confession. Il revint plusieurs fois dans le jour à l'église et l'œuvre de la réconciliation fut bientôt terminée. Quelques jours après, il vint remercier M. le curé; comme il était libre et indépendant, il voulut rester quelque temps à Paris pour se remettre à l'exercice d'une vie chrétienne, et retourna dans son pays pour y réparer par ses bons exemples les scandales qu'il avait donnés.

Cette conversion racontée par M. Desgenettes eut lieu en 1838. (*Manuel de l'Archiconfrérie*, p. 70.)

IV. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

Chaque plaie du corps du Sauveur devenait une plaie dans le cœur de sa divine Mère; chaque clou qui perçait ses membres perçait en même temps le cœur de Marie; chaque coup des bourreaux qui frappaient son corps avait

son écho dans le cœur de sa tendre Mère. (S. Hieron., *De Assumpt. Virg.*)

C'est par parties que Dieu accorde à chacun ses grâces; mais au cœur de Marie il les verse avec plénitude. (*Id., ibid.*)

Ses douleurs étaient mes douleurs, car son cœur était mon cœur. (S. Brigitt., *L.* 1, *Revel.*, c. 10.)

Que pouvait-il sortir de la source de la charité, sinon la charité? Qu'y a-t-il de surprenant de voir un cœur plein de tendresse et de compassion exhaler la compassion. (S. Bernard., *in Serm. de Nupt. Cana.*)

Le cœur de Marie est tellement rempli de grâces que le monde entier peut penser à ce qui surabonde de sa plénitude. (Rich. a S. Laur., l. I, c. 4.)

La colombe n'ayant pas trouvé où poser son pied retourna vers l'Arche. (Gen., VIII.) Cette colombe est la figure de l'Esprit saint, qui ne trouva point d'abord de cœur assez pur pour le mystère de l'Incarnation. Mais plus tard le Père éternel envoya de nouveau cette colombe pacifique qui trouva à se reposer dans le cœur pur de Marie, d'où, comme d'un olivier, elle reporta un rameau fleuri, qui est le Christ, en signe d'espérance et de salut pour l'univers qui naufrageait. (S. Vincent. Ferr., *Serm. in Vig. Pentec.*)

V. COMPARAISONS.

1. *Sic Deus dilexit mundum ut filium suum unigenitum daret.* (Joan., III, 16); sic, merito quoque dicere possumus, sacratissimum cor virginis Mariæ dilexit nos ut Filium suum unigenitum ipsa daret præsens, in ara crucis immolandum. (S. Antonin., p. 3.)

2. De même qu'aux noces de Cana le cœur de Marie s'émut en faveur de ses hôtes, de même il est plein de tendresse envers ses enfants.

3. *Inclinavit cœlos et descendit.* (Ps. XVII, 10.) Le Seigneur a incliné les cieux comme un vase qu'il a répandu en entier dans le cœur de Marie. (Hugo Card., *in Luc.*, I.)

4. Un cœur pur c'est l'or si précieux parmi les autres métaux; c'est la rose si belle parmi les épines; c'est l'encens si agréable à Dieu, aux anges et aux hommes; c'est le phénix qui prépare un doux nid à son époux bien-aimé de la croix et du tabernacle; c'est l'aigle, roi des airs, qui avec les deux ailes de l'oraison et de la mortification, s'élance d'un vol jusqu'au-dessus des nues, et va placer son nid dans le divin cœur de Jésus, où il se repose à l'abri des orages, comme la colombe dans l'escarpement des rochers : *Seu columba in foraminibus petræ* (*Cant.*, II, 14) ; c'est l'oiseau du paradis qui n'a point de pieds, puisqu'il ne touche pas à la terre et à la chair, mais qu'il demeure perché sur les bras de la croix. *O Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* (*Matth.*, v. 8.) Ce cœur fut celui de la bienheureuse vierge Marie. (Ginther, *in Matre amoris et doloris, consid.* 7.)

5. *Si les cieux ne sont pas assez purs devant le Seigneur* (*Job*, XV, 15) quelle a dû être la pureté du cœur de Marie pour attirer à elle des cieux mêmes, celui qui est la *splendeur de la lumière éternelle.* (*Sap.*, VII, 26.)

6. Si l'arche du Testament où étaient conservées de la manne, la verge d'Aaron, et les tables de la loi, dut être revêtue de l'or le plus pur de tous côtés : *Et deaurabis eam auro mundissimo intus et foris.* (*Exod.* XXV, 11), de quelle perfection ne dut pas être enrichi le cœur de la Vierge, arche animée où devait se reposer Dieu lui-même. (Ginther, *loco citato.*)

7. Le Verbe éternel se complut beaucoup plus dans le cœur de Marie que le pacifique Salomon sur son trône d'ivoire. (III *Reg.*, X, 18.)

8. De même que le Sauveur voulut après sa mort être déposé dans un sépulcre neuf : *In quo nondum quisquam positus erat* (*Joan.*, XIX, 41); de même pour se revêtir de notre chair il choisit un sein et un cœur virginal : *In quo nondum quisquam positus fuerat neque ponendus erat.* (Simon Cass., *L.* 3, *hic.*)

VI. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS POUR VÉNÉRER LE TRÈS-SAINT CŒUR DE MARIE.

1. Sa sainteté. 1° Il a toujours été sans souillure; 2° il a été comblé de grâces.

2. Son excellence. 1° Il est le siége des plus belles vertus; 2° il est le siége des dispositions les plus héroïques.

MOYENS AD EUMDEM FINEM.

1° Vénérer, aimer, imiter les vertus du saint cœur de Marie; 2° conserver son cœur pur de tout péché; 3° se souvenir que le cœur du chrétien est le temple du Saint-Esprit : *Vos templum Dei estis.*

VII. EMBLÈMES.

VAS ELECTIONIS.

Tu es illud *vas electionis*, non tantum cum Apostolo sanctum nomen Jesu portans coram gentibus, sed ipsum quoque vitæ auctorem in te continens.

Vas sanctificationis. (S. Ildeph., *L. de Virg. B. M.*, c. 10.)

Vas et templum vitæ et salutis universorum. (S. Anselm., *All. cœl.* 27.)

Vas virgineum divinis charismatibus et margaritis ineffabiliter ornatum, in quo qualitas Dei mixta homini compaginaretur corporaliter. (Fulbert., *Serm.* 2, *de Nat. B. V.*)

Vas Dei præclarum et electum. (S. Ephrem., *in Laud. V.*)

Vas atque receptaculum supercœlestis lætitiæ et mysteriorum omnium. (S. Greg. Neocæs., *Orat.* 2 *de Annunt.*)

Vas electum, vas honoris, vas cœlestis gratiæ, ab æterno vas prævisum, vas insigne, vas excisum manu sapientiæ. (Adam de S. Vict., *in Prosa de Assumpt.*)

FONS ET PUTEUS JACOB.

Fons fontis vivi. (S. P. Damasc., *Serm. de Nat. B. V.*)

Fons signatus totius sigillo Trinitatis, ex quo vitæ fons manat. (Sophron., *Hom. de Assumpt.*)

Fons inexhaustus aquæ viventis. (*Hymn. græc.* apud. But., p. 123.)

Puteus semper viventis aquæ. (Rich. a S. Laur., *L.* 9, p. 914.

OCEANUS GRATIARUM.

Mare inexhaustum, omniumque gratiarum oceanus. (Ginther, *in Matre amor., consid.* 7.)

Mare spiritale, habens gemmam cœlestem Christum. (S. Epiph., *Orat. de Deip. Laud.*)

LILIUM.

Lilium convallium. (*Cant.*, II, 1.)

Lilium immaculatum, rosam immarcessibilem generans. (S. Epiph., *Orat. de Laud. Deip.*)

Lilium suave spirans, fideles odore perfundens. (*Hymn. græc.*, apud But., p. 123.)

Lilium innocentiæ. (S. Bernard., *in Serm.*)

Virgo est lilium immaculatum; sublimior angelis facta est, superior ipsis cherubim et seraphim, placens Christo regi. (S. Epiph., *de Laud. B. M. V.*)

VIII. FIGURES.

Filles Job. Non sunt autem inventæ mulieres speciosæ, sicut filiæ Job in universa terra. (*Job*, XLII, 15);

Rebecca. Puella decora nimis, virgoque pulcherrima et incognita viro. (*Gen.*, XXIV, 16);

Esther. Erat Esther formosa valde et incredibili pulchritudine omniumque oculis gratiosa et amabilis videbatur. (*Esth.*, II, 15.)

Judith. Stupentes mirati sunt nimis pulchritudinem ejus. (*Judith*, X, 7);

Sed tu, o beatissima Virgo, propter innocentiam et humilitatem cordis tui *supergressa es universas.* (*Prov.*, XXXI, 29.) *Viderunt te filiæ Sion et beatissimam prædicaverunt, et reginæ laudaverunt te.* (Ginther, *in Matre amoris et dolor., consid.* 7.)

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

(Voyez aussi les tables diverses qui sont à la fin du tome II.)

Dédicace IV
Introduction..... VI

30 avril. DÉVOTION DU MOIS DE MARIE.

Sermon par M. l'abbé C. Martin 1
Instruction familière par le même... 11
Matériaux. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Traits historiques. 4. Maximes des saints. 5. Comparaisons. 6. Motifs et moyens. 7. Indulgences. 8. Auteurs à consulter... 19-25

1er mai. PRÉDESTINATION DE MARIE.

Sermon par M. l'abbé Duquesne..... 26
Instruct. famil. par M. l'abbé Coulin. 35
Matériaux. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Traits historiques. 4. Maximes des saints. 5. Comparaisons. 6. Motifs et moyens. 7. Figures 42-45

2 mai. MISSION DE MARIE.

Serm. par M. l'ab. Cassan de Floyrac. 46
Instruct. famil. par M. l'abbé Brunet. 58
Matériaux. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Traits historiques. 4. Maximes des saints. 5. Comparaisons. 6. Motifs et moyens. 7. Emblèmes. 8. Figures..... 66-71

3 mai. IMMACULÉE CONCEPTION.

Serm. par Mgr Plantier, év. de Nimes. 72
Instruction familière par S. Liguori.. 82
Matériaux. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Traits historiques. 4. Maximes des saints. 5. Comparaisons. 6. Motifs, fin, etc. 7. Emblèmes. 8. Figures. 9. Mélanges. 10. Histoire et esprit de cette fête. 11. Cours d'éloquence sacrée. 12. Traités remarquables. 13. Plans divers. 14. Auteurs à consulter..... 92-103

4 mai. NATIVITÉ DE LA VIERGE.

Sermon imité de Biroat..... 104
Instruction familière..... 111
Matériaux. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Théologie. 4. Traits historiques. 5. Maximes des saints. 6. Comparaisons. 7. Motifs et moyens. 8. Emblèmes. 9. Figures. 10. Autres figures. 11. Histoire et esprit de cette fête. 12. Cours d'éloquence sacrée. 13. Traités remarquables. 14. Plans divers. 15. Auteurs à consulter..... 119-131

5 mai. SAINT NOM DE MARIE.

Sermon par le P. Houdry..... 132
Instruct. famil. par M. l'abbé Laden. 140
Matériaux. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Théologie. 4. Traits historiques. 5. Maximes des saints. 6. Comparaisons. 7. Motifs et moyens. 8. Emblèmes. 9. Figures. 10. Histoire et esprit de cette fête. 11. Mélanges. 12. Cours d'éloquence sacrée. 13. Traités remarquables. 14. Plans divers. 15. Auteurs à consulter..... 147-155

6 mai. PRÉSENTATION DE LA VIERGE.

Sermon par le P. Bretonneau..... 156
Instruct. famil. par le P. Bourrée... 163
Matériaux. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Théologie. 4. Traits historiques. 5. Maximes des saints. 6. Comparaisons. 7. Motifs et moyens. 8. Emblèmes. 9. Figures. 10. Histoire et esprit de cette fête. 11. Cours d'éloquence sacrée. 12. Traités remarquables. 13. Plans divers. 14. Auteurs à consulter..... 167-175

7 mai. ANNONCIATION.

Sermon par le P. Champigny..... 176
Instruct. famil. par M. l'abbé Duclot. 186
Matériaux. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Théologie. 4. Traits historiques. 5. Maximes des saints. 6. Comparaisons. 7. Motifs et moyens. 8. Emblèmes. 9. Figures. 10. Histoire et esprit de cette fête. 11. Cours d'éloquence sacrée. 12. Traités remarquables. 13. Plans divers. 14. Auteurs à consulter..... 192-202

8 mai. VISITATION.

Sermon (*ex diversis*)..... 203
Instruction familière..... 213
Matériaux. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Théologie. 4. Traits historiques. 5. Maxi-

mes des saints. 6. Comparaisons. 7. Motifs et moyens. 8. Emblèmes. 9. Figures. 10. Histoire et esprit de cette fête. 11. Cours d'éloquence sacrée. 12. Traités remarquables. 13. Plans divers. 14. Auteurs à consulter..... 220-228

9 mai. MATERNITÉ DIVINE.

Sermon par le R. P. Félix..... 229
Instruct. fam. par M. l'abbé de Latour. 239

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Tradition. 4. Traits historiques. 5. Maximes des saints. 6. Comparaisons. 7. Motifs et moyens. 8. Emblèmes. 9. Figures. 244-249

10 mai. PURIFICATION.

Sermon par M. l'abbé C. Martin.... 250
Instruct. fam. par M. l'ab. C. Breton. 256

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Théologie. 4. Traits historiques. 5. Maximes des saints. 6. Comparaisons. 7. Motifs et moyens. 8. Emblèmes. 9. Figures. 10. Histoire et esprit de cette fête. 11. Cours d'éloquence sacrée. 12. Traités remarquables. 13. Plans divers. 14. Auteurs à consulter..... 260-270

11 mai. LA FUITE EN ÉGYPTE.

Instruction (*ex diversis*)..... 271
Instruct. fam. sur le retour d'Égypte. 276

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Traits historiques. 4. Comparaisons. 5. Motifs. 6. Histoire et enseignements de ce mystère. 7. Figures..... 281-284

12 mai. L'ENFANT JÉSUS RETROUVÉ AU TEMPLE.

Sermon par M. l'abbé Doucet..... 285
Instruction familière (*ex diversis*).... 290

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Traits historiques. 4. Comparaisons. 5. Histoire et enseignements de ce mystère. 6. Figures..... 295-297

13 mai. VIE DE LA VIERGE.

Sermon par M. l'abbé Deguerry..... 298
Instruct. fam. par M. l'ab. Coquereau. 308

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Traits historiques. 4. Maximes des saints. 5. Comparaisons. 6. Motifs et moyens. 7. Emblèmes. 8. Figures. 9. Maximes de la sainte Vierge..... 317-324

14 mai. COMPASSION.

Sermon par le R. P. de Ravignan... 325
Instr. fam. par Mgr le Cal de Villecourt. 333

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3 Théologie. 4. Traits historiques. 5. Maximes des saints. 6. Comparaisons. 7. Motifs et moyens. 8. Emblèmes. 9. Figures. 10. Histoire et esprit de cette fête 11. Cours d'éloquence sacrée. 12. Traités remarquables. 13. Plans divers. 14. Auteurs à consulter..... 343-352

15 mai. ASSOMPTION.

Sermon par M. l'abbé Bossuet..... 353
Instruct. fam. par M. l'abbé de Latour. 361

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Théologie. 4. Traits historiques. 5. Maximes des saints. 6. Comparaisons. 7. Motifs et moyens. 8. Emblèmes. 9. Figures. 10. Histoire et esprit de cette fête. 11. Cours d'éloquence sacrée. 12. Traités remarquables. 13. Plans divers. 14. Auteurs à consulter..... 367-379

16 mai. SAINT ROSAIRE, CHAPELET.

Sermon par le R. P. Souaillard..... 380
Instruction familière sur le Chapelet par M. l'abbé Brunet..... 389

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Théologie et liturgie. 4. Traits historiques. 5. Maximes des saints. 6. Comparaisons. 7. Motifs et moyens. 8. Emblèmes. 9. Figures. 10. Histoire et esprit de cette fête. 11. Indulgences. 12. Cours d'éloquence sacrée. 13. Traités remarquables. 14. Plans divers. 15. Auteurs à consulter..... 397-408

17 mai. SAINT SCAPULAIRE.

Sermon par M. l'abbé Brunet..... 409
Instruction familière par Girard..... 417

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Théologie et liturgie. 4. Traits historiques. 5. Maximes des saints. 6. Comparaisons. 7. Motifs et moyens. 8. Emblèmes. 9. Figures. 10. Histoire et esprit de cette fête. 11. Indulgences. 12. Cours d'éloquence sacrée. 13. Traités remarquables. 14. Plans divers. 15. Auteurs à consulter..... 425-433

18 mai. TRÈS-SAINT CŒUR DE MARIE.

Sermon par M. l'abbé C. Martin..... 432
Instruct. famil. par M. l'abbé Laden. 442

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Traits historiques. 4. Maximes des saints. 5. Comparaisons. 6. Motifs et moyens. 7. Emblèmes. 8. Figures..... 449-454

M. 258